



GRAHAM HANCOCK

CIVILISATIONS ENGLOUTIES

DÉCOUVERTES
ET
MYSTÈRES



Pygmalion

GRAHAM HANCOCK

CIVILISATIONS ENGLOUTIES

Découvertes et mystères

★

Traduit de l'anglais par Jean-Noël Chatain



Pygmalion

Titre original : *Underworld*
Flooded Kingdoms of the Ice Age
(première partie)

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

L'édition originale est parue en Grande-Bretagne en 2002 chez Michael Joseph, une marque de Penguin Books.

© 2002, Graham Hancock

Illustrations © 2002, David Graham

© 2002, Éditions Pygmalion / Gérard Watelet, à Paris pour l'édition en langue française.

© 2008, Pygmalion, département de Flammarion pour la présente édition.

ISBN 978-2-8570-4781-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Santha... pour avoir été présente. Encore.
Avec tout mon amour.*

Remerciements

CIVILISATIONS ENGLOUTIES représente un énorme travail d'enquête qui m'aura occupé cinq années durant. Je ne peux remercier ici qu'une petite partie des nombreuses personnes ayant contribué chacune à sa manière à l'ouvrage.

En premier lieu, merci à mon épouse, Santha, qui a effectué chaque étape du voyage en ma compagnie, pris tous les risques à mes côtés, plongé chaque fois avec moi, relevé le moindre défi, vécu et respiré avec *Civilisations englouties* pendant cinq ans tout comme je l'ai fait. Nombre de ses merveilleuses photographies apparaissent sur mon site Internet (<http://www.grahamhancock.com>) consacré à l'ouvrage.

Une mention spéciale pour Sharif Sakr, mon brillant enquêteur, qui m'a rejoint au sortir de l'université d'Oxford, en été 2000, lorsque débutait à peine la phase d'écriture du livre. Il correspond dans tous les sens du terme à ce que devrait être un grand chercheur : à la fois un penseur original et un individualiste enthousiaste, doté d'une vaste intelligence, d'une énergie inépuisable et d'un esprit d'initiative sans bornes, à qui l'on n'a jamais besoin de dire ce qu'il doit faire, mais qui s'attelle à la tâche et l'accomplit. La force des *Civilisations englouties* lui doit beaucoup.

Mes remerciements s'adressent aussi à John Grisby, qui enquêtait déjà pour moi depuis quelques années, avant l'arrivée de Sharif

dans l'équipe, et à Shanti Faiia pour son excellent travail d'étude, de coordination et d'agencement pour les graphiques inclus dans l'ouvrage.

Le Dr Glenn Milne du département de géologie de l'université de Durham a joué un rôle crucial, en nous fournissant avec générosité toutes les cartes des inondations utilisées dans ce livre. Sa gentillesse ne doit pas pour autant signifier qu'il soutient à sa manière les hypothèses et les idées présentées ici, lesquelles relèvent de mon entière responsabilité.

Merci à Ashraf Bechai de nous avoir montré les mystérieux sites mégalithiques sous-marins au large d'Alexandrie, en particulier les blocs gigantesques de Sidi Gaber, que l'archéologie classique n'accepte toujours pas.

En ce qui concerne Malte, je m'appuie beaucoup sur la remarquable recherche du Dr Anton Mifsud et lui sais gré de m'avoir permis de rendre compte de ses découvertes à profusion. Si, à mon avis, un tout nouveau chapitre de la préhistoire de Malte est sur le point de s'écrire, ce sera dû à la quête inlassable d'Anton pour la vérité et aux investigations poussées qu'il continue de conduire dans le passé de l'île. Merci également à ses coauteurs dans divers ouvrages : Charles Savona Ventura, Simon Mifsud et Chris Agius Sultana.

En Inde, je suis grandement redevable envers tous les membres de la section archéologique du National Institute of Oceanography (NIO), notamment envers Kamlesh Vora, Sundaresh, et au Dr A. S. Gaur. Remerciements tout particuliers pour le Dr Ehrlich Desa, directeur du NIO, qui a beaucoup œuvré pour faciliter nos séances de plongée à Dwarka et à Poompuhur, et nous a témoigné tant de bonne volonté et de gentillesse lorsque Santha et moi nous sommes présentés pour la première fois au siège de l'organisme, à Donna Paula, Goa.

Merci également au National Institute of Ocean Technology (NIOT) d'Inde, dont les découvertes originales dans le golfe de Gambay sont publiées pour la première fois dans cet ouvrage. Je tiens à saluer le Dr S. Kathirolu, directeur de projet du NIOT, le Dr S. Badrinarayan, consultant en géologie pour l'institut, et le directeur G. Janaki Raman, responsable de la cellule de gestion des vaisseaux.

Tant de braves gens nous ont aidés au Japon au fil des ans qu'il se révèle tout simplement impossible de les citer tous. J'espère que ceux dont les noms sont omis me pardonneront. Un grand merci à notre ami Shun Daichi, traducteur japonais de mes livres, qui nous a accompagnés, Santha et moi, lors de nos voyages dans son

pays... à la fois sur terre et sous l'eau. Mes remerciements vont au Seamen's Club d'Ishigaki, dont le personnel et la direction ont rendu possibles nos aventures de plongée nippones. En dehors de l'organisme susnommé, Kiyoshi Nagaki, Isamu Tsukahara, Kiha-chiro Aratake, Yohachiro Yoshimaru, Mitsutoshi Taniguchi et Kuza-nori Kawai ont aussi plongé avec nous et nous ont aidés dans nos enquêtes subaquatiques.

Enfin, et non des moindres, Santha et moi souhaitons remercier nos enfants Ravi Faiia, Shanti Faiia, Sean Hancock, Leila Hancock, Luke Hancock et Gabrielle Hancock d'avoir su s'accommoder de nos préoccupations et de nos absences prolongées du foyer. Tous ont joué leur rôle dans le projet, appris à plonger et participé à certaines de nos explorations sous-marines. Ces jeunes dont le dynamisme n'a d'égal que leur intelligence font à la fois notre bonheur et notre fierté.

Graham Hancock,
Londres, janvier 2002

PREMIÈRE PARTIE

INITIATION

1

Les reliques

« Sans l'espérance, on ne trouvera pas l'inespéré, qui est introuvable et inaccessible. »

Héraclite *

À cinq kilomètres au large de la côte sud-est de l'Inde, immergée à une profondeur de 23 m sous les eaux boueuses et infestées de requins du golfe du Bengale, une ancienne construction repose au fond de la mer. En forme de U, elle évoque une sorte de gigantesque fer à cheval d'un périmètre de 85 m, avec des murs d'environ 1 m d'épaisseur et 2 m de haut¹.

Ce fut une équipe d'archéologues marins du National Institute of Oceanography (NIO) de l'Inde qui fit cette découverte en mars 1991, alors qu'ils travaillaient au large de la côte de Tranquebar-Poompuhur de Tamil Nadu, non loin de Nagapattinam. Ils étaient notamment équipés d'un sonar latéral, qui transmet un signal acoustique jusqu'à 1 000 m à la ronde et mesure la puissance de l'écho en retour. Placé dans le sillage d'un bateau de recherche, ce type d'appareil permet de dessiner avec précision les fonds sous-marins et d'identifier toute anomalie manifeste telle qu'une épave.

Le 7 mars 1991, le sonar en repéra une, située à 19 m de profondeur. Les 8 et 9 mars, des plongeurs allèrent l'explorer et découvrirent

* L'index de cet ouvrage se trouve à la fin du second volume.

de nombreux objets disséminés, tels que des lingots de plomb et des canons en fer. Le rapport officiel de cette étude indique :

«Jusqu'à 13 h [le 9 mars], les plongeurs travaillaient sur des objets épars. T. C. S. Rao, qui menait une étude au sonar à 5 km au large de Chinnavanagiri (non loin de l'épave), a signalé la présence d'un autre objet de 40 m x 10 m ayant la forme d'un bateau enregistré sur le sonographe. Shri Bandodkar fut envoyé sur le site (appelé PMR₂), où il plaça deux balises flottantes. À 14 h, Manavi et Chinni plongèrent mais comme les bouées avaient dérivé, l'objet ne put être inspecté². »

Une seconde étude au sonar latéral menée dans l'après-midi permit d'affiner les mesures et laissa supposer que l'objet était de forme ovale, «atteignait les 30 à 35 m d'est en ouest et 10 m du nord au sud, avec une ouverture apparente sur un côté³».

«Il existe en réalité trois objets, celui du centre formant un ovale avec une brèche dans la partie nord. Son axe le plus long atteint les 20 m. Il y a un dépôt d'argile sur le flanc est, au-delà duquel on aperçoit une autre construction en demi-cercle. Au nord-ouest de l'objet du milieu, on a découvert une ou plusieurs autres formes ovoïdes⁴. »

Le 23 mars 1991, trois plongeurs parvinrent enfin à descendre, mais leur réserve d'oxygène leur permit seulement d'étudier la structure centrale. Le rapport officiel décrit ce qu'ils ont vu comme suit :

«Un objet en forme de fer à cheval, d'une hauteur de 1 à 2 m. On note la présence de quelques blocs de pierre dans la branche de 1 m de large. La distance entre les deux branches atteint 20 m. La prochaine saison d'études sur le terrain nous dira s'il s'agit d'un tombeau ou toute autre construction, située désormais à 23 m de profondeur...⁵ »

Profond peut signifier très ancien

En l'occurrence, aucun travail ne put être mené sur le terrain lors de la saison suivante, mais en 1993 les archéologues-plongeurs du NIO inspectèrent de nouveau la construction, prirent des mesures avec soin et rendirent compte de leurs découvertes :

«La structure en forme de U fut localisée à une profondeur de 23 m, à environ 5 km des côtes. L'objet totalise un périmètre de 85 m, tandis que la distance entre les deux

branches s'élève à 13 m et la hauteur maximum à 2 m. Celle de la branche orientale se révèle plus grande que celle de la branche occidentale. Le centre de la construction est recouvert de sédiments, mais on a remarqué quelques zones rocheuses. Un broissage minutieux a montré que la partie centrale de l'objet est pierreuse sur une profondeur de 10 à 15 cm. Les plongeurs ont observé la croissance d'épais organismes marins sur la structure, tandis que certaines parties présentent quelques assises de maçonnerie⁶. »

Depuis 1993, par manque de financement, on n'a plus conduit d'autres fouilles sous-marines sur la côte de Poompuhur, tout en propageant l'idée générale dans les revues archéologiques que le NIO n'avait pas découvert dans le secteur la moindre construction immergée antérieure au III^e siècle av. J.-C.⁷ C'est certes vrai de nombreuses constructions mises à jour non loin du littoral, situées en général sous moins de 2 m d'eau et souvent à demi exposées à marée basse⁸. Mais la structure en U à 23 m de profondeur n'a rien à voir et ne peut en aucun cas être datée du III^e siècle av. J.-C. Au contraire, comme l'on sait que le niveau de la mer n'a cessé de monter au cours des dernières 19 000 000⁹ années, le bon sens laisse penser que les constructions aujourd'hui enfouies sous 23 m d'eau doivent se révéler plus anciennes que celles qui se trouvent à 2 m.

«Personne n'est allé voir...»

En février 2000, je suis parti à Bangalore, patrie du doyen des archéologues marins d'Inde, S. R. Rao, fondateur du Marine Archaeology Centre du NIO et responsable de la mission Tranquebar-Poompuhur. Rao est un septuagénaire distingué au visage fin, doté d'une énergie inépuisable et d'un grand enthousiasme intarissable pour son sujet. Une fois échangées les amabilités d'usage, je lui confiai que j'étais intrigué par la structure en U découverte par son équipe à Poompuhur :

– Vingt-trois mètres, c'est profond. Est-ce que ça ne signifie pas que ça pourrait être très ancien ?

– Tout à fait exact, répondit Rao. C'est aussi ce que nous pensons. En fait, nous avons emmené avec nous notre ingénieur océanographe pour voir si l'édifice avait coulé sous l'effet de l'érosion marine ou sous son propre poids. Je ne pense pas que ce soit le cas, car il s'agit d'une énorme construction bâtie à cette profondeur ; à cette époque, la mer se trouvait plus au large. On a donc érigé cette bâtisse à sec. Alors la question était de savoir si l'eau monte autant sur une aussi courte période : de 23 m en 2 000 ans environ ?

– Peut-être que la mer s'est élevée bien plus tôt, suggérai-je. Peut-être que cela date d'une période bien plus ancienne que les ruines de Poompukur vieilles de 2 000 ans dans la zone intercotidale? À la période où les eaux sont montées, elles auraient certes pu avoir provoqué cela, mais c'était il y a fort longtemps... à la fin de l'ère glaciaire.

– Exact. Cela s'est produit à ce moment-là. Vous avez raison.

– Il y a eu trois grandes inondations à la fin de l'ère glaciaire, et même la plus récente nous ramène 8 000 ans en arrière. Est-ce une date possible pour la structure en U?

– Nous n'en savons rien, répondit Rao, car, voyez-vous, ce que nous en possédons ne nous permet pas du tout de la dater.

– Pourquoi donc?

– Parce que parmi les échantillons prélevés, nous n'avons trouvé aucune substance organique susceptible d'être datée au carbone 14, ni aucune poterie permettant une datation par thermoluminescence ou par variété. Nous ne disposons que de pierres, que l'on ne saurait dater de manière significative.

– Hormis un seul facteur, à savoir que la construction se situe aujourd'hui sous 23 m d'eau. Aussi l'élévation du niveau de la mer en soi peut se révéler utile pour indiquer une date.

– Exact. Je sais en effet qu'en ce qui concerne le golfe de Kutch, au nord-ouest de l'Inde, on a mené une étude océanographique et les océanographes eux-mêmes ont déclaré que 10 000 ans av. J.-C., le niveau de l'océan se trouvait 60 m plus bas qu'il ne l'est de nos jours. Si c'est vrai là-bas, ça l'est aussi ici.

– Ce qui nous laisse supposer que nous serions peut-être en train d'observer les vestiges d'une civilisation ancienne jusque-là inconnue...

– Ancienne. Sans l'ombre d'un doute! s'exclama Rao. Et d'ailleurs, où la civilisation indienne la plus anciennement connue... la civilisation de la vallée de l'Indus... trouve-t-elle son origine? Les érudits se perdent en conjectures, mais nul ne le sait vraiment. L'écriture de la vallée de l'Indus se révèle en soi fort développée lorsqu'elle apparaît pour la première fois au troisième millénaire av. J.-C. L'architecture primitive est déjà développée – on note des constructions en briques, des égouts, tout est planifié, etc. –, alors il a dû y avoir autre chose auparavant. À quel moment débute la phase d'évolution? Nous l'ignorons.

Le Dr Rao s'approchait du véritable motif de ma visite.

– Peut-être que les preuves de la phase évolutionniste se trouvent sous l'eau? proposai-je.

– C'est fort possible.

– Dans ce cas, cet édifice sous-marin de Poompuhur pourrait se révéler d’une importance incroyable... ne serait-ce qu’en raison de la profondeur de son emplacement...

– Vingt-trois mètres...

– Vingt-trois mètres. En effet. À présent, si nous pouvons exclure l’affaissement de terrain – et d’autres études doivent être menées avant d’écarter cette possibilité –, mais si nous pouvons l’exclure et s’il s’agit exclusivement d’un problème de montée du niveau de la mer, nous sommes alors en présence d’une découverte qui remet en question la chronologie de la civilisation, telle qu’on l’admet.

Rao réfléchit un instant avant de répondre :

– Certains peuples, certaines traditions affirment certes qu’il existait un continent dans l’océan Indien, il y a fort longtemps, soit plus de 10 000 ans, qui a été immergé... C’est tout à fait possible. Voyez-vous, nous ne faisons pas de recherche poussée. Si nous y avions consacré davantage de temps et d’argent, peut-être pourrions-nous découvrir de nombreuses autres constructions, pas uniquement celle-ci, et parvenir ainsi à une certaine conclusion quant à cette époque bien plus ancienne.

Je confiai à Rao que les traditions de l’Inde méridionale, auxquelles il faisait référence, m’étaient familières. Celles-ci décrivaient de spacieuses contrées, immergées voilà environ 11 000 ans, lesquelles avaient existé dans l’océan Indien, au sud de l’actuel cap Comorin. Ces terres disparues s’appelaient Kumari Kandam. La légende dit qu’à l’époque de leur submersion, elles abritaient une haute civilisation s’honorant même d’une « académie » de connaissances avancées, où l’on favorisait la philosophie et la littérature.

– Elle a dû exister, soutint Rao. On ne peut pas du tout écarter cette idée. D’autant plus, comme je l’ai déclaré, que nous avons découvert cette bâtisse enfouie à 23 m de profondeur. Nous l’avons bel et bien photographiée, je veux dire. Elle se trouve là-bas, n’importe qui peut aller la voir. Je ne pense pas qu’il s’agit d’une construction isolée ; une exploration ultérieure devrait en révéler d’autres. Et lorsqu’on peut descendre plus bas, on risque de tomber sur des choses plus importantes.

Je lui demandai si depuis 1993 quelqu’un avait tenté de dénicher des bâtisses sous-marines au large de l’Inde méridionale.

– Non, répondit Rao. Personne n’est allé voir.

L’histoire de Ken Shindo

En 1996, quatre ans avant mon entrevue avec Rao, mon livre *L’Empreinte des Dieux*¹⁰ devint best-seller numéro un au Japon, un

pays qui me fascinait depuis l'enfance. Le succès de l'ouvrage m'offrit la première occasion de découvrir le pays.

Je m'y rendis à deux reprises cette année-là, afin d'y donner une série de conférences sur les questions abordées dans *L'Empreinte des Dieux*. La seconde fois, un journaliste-photographe appelé Ken Shindo, qui travaillait pour la puissante agence de presse Kyodo-Tsushin, m'aborda après un exposé. Il me montra de stupéfiantes photos sous-marines qu'il avait prises, concernant une singulière construction en terrasse, à l'évidence quelque monument bâti par l'homme, enfoui à une profondeur de 30 m au large de la côte sud de l'île nippone de Yonaguni. Depuis des années, tous mes écrits et toutes mes recherches se concentraient sur l'existence probable d'une civilisation perdue, détruite lors de terribles inondations planétaires, lesquelles mettaient ainsi un terme à l'ère glaciaire. Le récit de Shindo me captiva donc aussitôt :

– Une ruine subaquatique ici, au Japon ! m'exclamai-je. S'agit-il réellement d'un édifice humain ?

Le journaliste éclata de rire :

– Certains disent que c'est une bizarrerie de la nature, mais ils ne l'ont pas étudiée aussi longtemps que moi. Je suis absolument certain que c'est l'œuvre d'humains.

– Quelqu'un sait-il de quand elle date ?

Mon interlocuteur m'apprit alors qu'il travaillait avec le professeur Masaaki Kimura, un sismologue marin de l'université de Rykyus (Okinawa), lequel étudiait la mystérieuse structure sous-marine de Yonaguni depuis 1994. Son étude fouillée, ses échantillons et ses mesures démontraient qu'on avait taillé la construction dans un solide soubassement, lorsque le site se trouvait encore au-dessus de l'eau. Si la montée du niveau de la mer restait le seul facteur à prendre en compte, des calculs provisoires indiqueraient que la submersion a eu lieu une dizaine de milliers d'années plus tôt.

C'est environ 5 000 ans avant les plus anciens monuments connus sur terre : les ziggourats de l'ancienne Sumer, en Mésopotamie.

La grande tasse

Je savais que je devais apprendre à plonger et j'incitai ma femme à s'inscrire à un cours avec moi, lors d'un séjour à Los Angeles. Nous passâmes notre brevet PADI (*Professional Association of Diving Instructors*) en haute mer dans les eaux froides et grouillantes de varech, au large de l'île de Catalina, en novembre 1996.

Ma première réaction fut de trouver la plongée étrange, effrayante, contraire aux lois de la nature, au point que je craignais ne pas survivre à l'expérience. Dans ma combinaison en néoprène,

je ressemblais au bonhomme Michelin et j'avais l'impression d'avoir tout un équipement absurde fixé sur moi par des brides, du Velcro, ou de simples attaches.

Commençons par les pieds. Le plongeur enfle des bottines en caoutchouc, maintenues sous le bas de la combinaison, au niveau de la cheville. Une mince pellicule d'eau pénètre entre la peau et la combinaison, ce qui permet de garder un certain temps la température du corps, car le néoprène est un excellent isolant. Par-dessus les bottines, on fixe ensuite les palmes, sans lesquelles l'homme-grenouille serait aussi gauche et immobile dans l'eau que sur terre avec un tel harnachement, et dépenserait une grande quantité d'énergie à gigoter en tout sens. N'oublions pas le couteau en inox à lame tranchante, sanglé au mollet, qui peut vous sauver la vie si vous vous retrouvez pris dans un filet de pêche à la dérive ou dans quelque autre situation périlleuse, en général d'origine humaine.

Le plongeur a par ailleurs la taille entourée d'une ceinture, dans laquelle il glisse un certain nombre de poids en plomb, afin de contrebalancer la flottabilité naturelle du corps ajoutée à celle de la combinaison. À l'heure actuelle, deux kilos me suffisent, mais il en faut davantage à des plongeurs inexpérimentés. Les premières fois, en 1996 et dans la première moitié de l'année 1997, je me souviens avoir dû me lester de 12, voire de 14 kilos... un fardeau terrible !

En remontant le long du corps, le plongeur porte aussi une veste sans manches, en partie gonflable, appelée *Buoyancy Control Device* (Dispositif de contrôle de flottaison), BCD ou BC en abrégé. Le réservoir autonome qui alimente l'homme-grenouille en oxygène sous l'eau est fixé par des brides au dos du BC et existe d'ordinaire avec des contenances de 10, 12 et 15 litres. Une réserve moyenne pèse plus de 15 kilos et, pour la plupart des plongées, on la remplit d'air normal extrêmement comprimé. Ce sont deux convertisseurs qui le fournissent au plongeur, en décompresse l'oxygène à un niveau facilement respirable. Placé en haut réservoir, la première section retire une grosse partie de la pression ; à partir de là, un tuyau en caoutchouc conduit à la seconde, le « régulateur », placé dans la bouche du plongeur, auquel il fournit de l'air à la demande. Trois autres flexibles en caoutchouc partent de la première section. L'un d'eux est relié au BC et permet au plongeur de le gonfler directement avec la réserve. Un autre est branché à une console mobile avec en général une boussole et des jauges indiquant l'oxygène qui vous reste et la profondeur à laquelle vous vous trouvez. Le dernier tuyau appelé « pieuvre » constitue une section de secours en cas d'urgence, pour alimenter en oxygène un autre plongeur dont le réservoir est vide, par exemple.

Les plongeurs portent parfois une cagoule en caoutchouc, car l'absence de protection sur la tête accélère la baisse de chaleur. Un masque avec un hublot en verre sur le devant, sans lequel on ne verrait que des images floues sous l'eau, recouvre les yeux et le nez. Enfin, l'équipement ne serait pas complet sans les éléments majeurs que sont un petit décompressimètre de contrôle au poignet, qui vous sauvera la vie en vous indiquant si vous remontez trop vite chaque palier, et une paire de gants pour garder les mains au chaud et éviter les écorchures ou le contact accidentel avec des organismes marins désagréables, comme le corail de feu.

Ainsi harnachés, avec alors trois séances d'une demi-heure chacune en piscine pour toute expérience, Santha et moi considérions les eaux du Pacifique non sans une certaine réserve. En toute honnêteté, nous avions peur. Tout nous semblait profond, sombre et périlleux, parmi les serpentins de varech ondoyant, dans la grande tasse... Mais si nous voulions voir nous-mêmes cette incroyable bâtisse subaquatique au Japon, il nous fallait passer par là. Obéissant à l'ordre de notre moniteur, nous plongeâmes dans l'eau et nous éloignâmes du rivage en barbotant.

Quatre jours plus tard, nous avions notre brevet mais manquions encore d'expérience pour plonger à Yonaguni.

Une offre généreuse

J'ignorais quand nous pourrions organiser un voyage de plongée au Japon, mais je savais en revanche que cela reviendrait cher. Un étrange concours de circonstances se produisit alors. En janvier 1997, je reçus comme par miracle un fax en provenance d'une société américaine représentant un homme d'affaires japonais. Sa télécopie m'annonçait qu'il avait lu *L'Empreinte des Dieux* et souhaitait nous inviter Santha et moi à voler en première classe pour Yonaguni à ses frais, afin d'explorer l'île et plonger sur le site du monument. Il assurerait notre sécurité en nous confiant à des moniteurs de haut niveau qui appartenaient au Seamen's Club, un hôtel et une école de plongée de l'île voisine d'Ishigaki. Il nous fournirait aussi un bateau doté de l'équipement complet et toutes les autres commodités.

Cette offre généreuse ne comportait aucune condition et nous l'acceptâmes. En mars 1997, nous prîmes l'avion de Londres à Tokyo, puis rejoignîmes Yonaguni via Okinawa, pour effectuer nos premières plongées. Ce fut le début d'une longue amitié avec l'homme d'affaires en question (qui préfère ne pas être nommé ici) et d'un projet au départ informel consistant à explorer, éclaircir et tenter de comprendre la série de constructions anciennes et fort

singulières, découvertes sous l'eau à Yonaguni et dans d'autres îles du sud-ouest du Japon.

Yonaguni

La première bâtisse étrange découverte à Yonaguni gît sous les falaises hostiles de la côte méridionale de l'île. Les plongeurs du cru l'appellent « la pointe Iseki » (« la pointe du monument »). Sur sa face sud, à environ 18 m de profondeur, une zone en terrasses avec des plans horizontaux et des angles droits bien marqués a été taillée. Deux énormes blocs parallèles de 30 tonnes approximativement chacun, séparés par moins de 10 cm, ont été placés côte à côte à la verticale, au coin nord-ouest. Dans environ 5 m d'eau, tout en haut de la structure, on aperçoit un « bassin » en forme de haricot, non loin duquel se dessine un motif grossièrement taillé dans la roche qui évoque l'image d'une tortue pour nombre de plongeurs. À la base de l'édifice, à 27 m de fond, on distingue nettement un chemin pavé en pierre, orienté vers l'est.

Si l'homme-grenouille le suit – tâche relativement aisée, en raison de la présence fréquente d'un fort courant d'ouest en est –, il parviendra une centaine de mètres plus loin au « mégalithe », un rocher de forme arrondie pesant 2 tonnes et qu'on semble avoir placé à dessein sur un récif sculpté, au centre d'une gigantesque plate-forme en pierre¹¹.

À deux kilomètres à l'ouest de la pointe Iseki se trouve le « palais ». Ici, une allée sous-marine conduit à l'extrémité nord d'une vaste salle avec des murs et un plafond mégalithiques. À l'extrémité méridionale de la pièce, une entrée ornée d'un entablement mène à une salle plus petite. Au bout de celle-ci, un conduit vertical taillé dans la pierre jaillit à l'extérieur sur le toit du « palais ». À proximité, un rocher plat présente un motif d'étranges et profonds sillons. Un peu plus loin, vers l'est, un deuxième passage mégalithique se coiffe d'une impressionnante dalle qui s'intègre à merveille sur les murs porteurs.

À deux kilomètres à l'est de la pointe Iseki, on découvre Tategani Iwa, littéralement « la pierre du dieu dressée », une crête naturelle de roche noire qui transperce l'océan. À sa base, 18 mètres sous l'eau, un tunnel horizontal, juste assez large pour laisser passer un plongeur, suit une parfaite ligne droite d'ouest en est pour déboucher au milieu de gros blocs disséminés aux angles bien nets.

À trois minutes à la nage vers le sud-est, le plongeur parvient alors dans ce qui ressemble à un grand ensemble destiné aux cérémonies, le tout taillé dans la pierre. Ici, par 15 à 25 m de fond, se dressent des structures massives et rectilignes aux murs à pic, séparés par de larges avenues.

Au centre est érigé le monument que les plongeurs locaux surnomment la « scène de pierre ». Dans l'angle orienté vers le sud, l'homme ou la nature aura sculpté une image qui évoque quelque anthropoïde géant, pourvu de deux yeux bien apparents...

Kerama

Près de l'île d'Aka, dans l'archipel de Kerama, à 40 km à l'ouest d'Okinawa, les plongeurs japonais ont découvert depuis des années l'existence d'une série de cercles de pierre subaquatiques par 30 m de fond. Y sont également associées des formations rectilignes dans ce même grand secteur, lesquelles semblent en apparence avoir été taillées et travaillées par des humains.

Les conditions pour plonger à Kerama se révèlent atrocement délicates (comme c'est d'ailleurs souvent le cas à Yonaguni aussi). Il y a un courant meurtrier, mais il disparaît presque totalement pendant près d'une heure entre les marées. Seul ce laps de temps permet d'accomplir la moindre tâche digne de ce nom et d'observer dans leur contexte les constructions énigmatiques, sans devoir sans cesse lutter contre la mer.

La caractéristique la plus spectaculaire n'est autre que le « cercle central », dont le diamètre avoisine les 20 m sur une profondeur maximum de 27 m. Ici, des anneaux concentriques de mégalithes verticaux de plus de 3 m de haut ont été taillés dans la roche entourant un menhir placé au centre.

Un second cercle similaire, appelé « petit cercle central » par les plongeurs du coin, se dresse aussitôt au nord-est. Sa taille inférieure à celle du premier ne saute pas immédiatement aux yeux.

Un peu vers le sud se trouve le « cercle de pierre », constitué de galets plus petits. Son diamètre énorme approche les 150 m. À l'intérieur, on découvre des cercles de pierre annexes qui se touchent parfois les uns les autres, tels les maillons d'une chaîne.

Aguni

À 60 km au nord de Kerama, l'île d'Aguni abrite de sinistres falaises escarpées. Dans la partie sud-ouest, elles surplombent un secteur d'eaux turbulentes que les pêcheurs du cru surnomment la « machine à laver ». Le tourbillon est dû à la présence d'une butte sous-marine qui remonte des profondeurs pour former un petit plateau d'à peine 4 m sous la surface. Sans cesse balayé par de violents courants, celui-ci contient des trous circulaires qui ressemblent à des puits d'origine.

Comme ils sont tapissés de petits blocs, il y a peu de doute que ces cavités soient l'œuvre de l'homme. La plus grande et la plus profonde présente un diamètre de 3 m et atteint une profondeur

maximum (depuis le sommet du tertre) d'environ 10 m. Les autres accusent entre 2 et 3 m de diamètre et une hauteur inférieure à 7 m. Quelques-unes se révèlent plus étroites et moins creuses. Un seul dispose d'une petite alvéole en appendice, découpée sur le côté dans la paroi du puits principal.

Chatan

Le littoral des alentours d'Okinawa a connu une expansion intense au cours du demi-siècle passé. À trente kilomètres au nord de la capitale, Naha, la côte occidentale de l'île abrite la station balnéaire très courue de Chatan. Ici, à moins d'un kilomètre au large, à des profondeurs oscillant entre 10 et 30 m, le fond de la mer se parseme d'une impressionnante constellation de «murs», «créneaux», et autres «pyramides à degrés». Ces constructions bizarres sont-elles l'œuvre de la nature ou d'humains? Et dans la seconde hypothèse, alors qui donc les aura bâties et quand?

Les pêcheurs locaux me suggérèrent que les «structures» pourraient se révéler des artefacts de dragages militaires relativement récents. Nul doute que plusieurs grandes bases militaires de l'US Air Force se situent à proximité de Chatan, de même que des avions de guerre américains survolent constamment le site lors de leurs manœuvres. Je reste toujours ouvert à l'hypothèse que le dragage ait pu produire certaines figures visibles sous l'eau, mais le compte rendu que m'a envoyé Akira Suzuki, un historien japonais, est venu contredire cette thèse, car il a compulsé avec soin les archives américaines et nippones à Okinawa et n'a pu trouver aucune trace de telles opérations dans ce secteur¹².

Le plus stupéfiant des édifices de Chatan est une muraille dont la base s'appuie sur le fond sablonneux, à 30 m de profondeur. Il s'élève en une série de «créneaux» avec un «passage» en contrebas à environ 10 m au-dessus du fond de l'eau. À un certain niveau, ledit passage est interrompu par un puits vertical en U, découpé dans toute la hauteur du mur.

Plonger à Chatan n'est pas sans rappeler un épisode du *Nihongi*, l'un des plus anciens textes du Japon, une chronique des temps immémoriaux. Dans une longue introduction intitulée «L'Ère des divinités», on trouve un passage décrivant comment un dieu appelée Ho-ho-demi no Mikoto grimpa dans une sorte de panier étanche et renversé, avant de descendre au fond de la mer. Dans son sous-marin de fortune, «il se retrouva sur une grève agréable... et en poursuivant son chemin, il parvint tout à coup au palais du Dieu-Mer. Celui-ci était pourvu de créneaux et de tourelles, de même qu'il possédait d'imposantes tours».

Nul doute que nombre des écrits du *Nihongi* sur l'ère des divinités soient le fruit de la mythologie et de l'imagination. Je trouve cependant curieux qu'au Japon, où subsistent tant d'« anomalies » subaquatiques, un texte aussi vénérable et ancien renferme la tradition bien distincte d'édifices engloutis que seuls des plongeurs peuvent visiter.

Quinze mille ans

Entre 1996 et 2000, tandis que je continuais mon expérience pratique de la plongée dans les ruines sous-marines nippones, je me trouvai plusieurs fois mêlé au débat virulent ayant trait à leurs origines. Certains savants et certains journalistes pensent qu'elles sont totalement naturelles ou « en grande partie l'œuvre de la nature » (Robert Schoch de l'université de Boston, par exemple). D'autres, tels que le professeur Kimura et le professeur Teruakli Ishii de l'université de Tokyo, demeurent convaincus que ces vestiges furent construits par l'homme, mais hésitent quant à leur antériorité (outre la montée des océans, des facteurs complexes comme l'affaissement des terrains – en raison du volcanisme, de l'écoulement plastique, ou du rebond isostatique – doivent être pris en compte pour déterminer la date de submersion de n'importe quel site¹³. On ne peut espérer clore un tel débat de sitôt, puisqu'il est ici autant question d'opinions que de faits généralement admis. Ceux qui pensent que les structures sont naturelles sont enclins à ne pas changer d'avis, quels que soient les arguments avancés par l'autre partie, et vice versa. Bref, la discussion semble dans l'impasse.

Il serait toutefois possible de suivre une piste jusque-là négligée par les deux camps, laquelle pourrait se révéler féconde et éclairer le problème sous un jour nouveau. Qu'elles aient été submergées par la hausse du niveau de la mer ou quelque forme de glissement de terrain (fort possible dans une zone de grande instabilité sismique comme le Japon), toutes les ruines sous-marines se trouvaient au-dessus de l'eau à une période située entre 17 000 ans (la fin de la dernière période glaciaire culminante) et 2 000 ans de la nôtre... dernière date évoquée pour leur submersion.

Que s'est-il passé au Japon au cours de ces 15 000 années ? La lointaine préhistoire de ces îles renferme-t-elle quelque fait qui fournirait un contexte, voire une explication tout à fait rationnelle pour les vestiges subaquatiques ?

Alexandrie

Au cours des années 1998 et 1999, la ville méditerranéenne égyptienne d'Alexandrie fut souvent à l'honneur dans les journaux.

Sous la houlette du Dr Jean-Yves Empereur – au nom si mélodieux à mes oreilles – du CNRS, les archéologues français annoncèrent la découverte de ruines englouties, comprenant des colonnes, des sphinx et des statues de granit. Au même endroit, ils prétendirent avoir également trouvé les vestiges du fameux Phare ou *Pharos* – 135 m de haut et l’une des Sept merveilles du monde¹⁴ – qui dominait jadis le port oriental d’Alexandrie, depuis la pointe où se dresse aujourd’hui la forteresse du sultan mamelouk Qaitbey. Même s’il est censé avoir été construit au début du III^e siècle av. J.-C., des archives historiques laissent entendre qu’une partie au moins de ce phare géant demeura intacte jusqu’au 8 août 1303, lorsqu’un terrible tremblement de terre secoua le littoral égyptien¹⁵.

Les recherches concernant mes ouvrages précédents ne m’avaient offert aucune raison de me rendre à Alexandrie. Pendant toute une décennie passée à voyager en Égypte, je m’étais toujours concentré sur les sites les plus anciens – ceux qui remontent au troisième millénaire av. J.-C. et peut-être plus loin –, tels que Gizeh, avec les trois Pyramides et le Sphinx, Saqqara, où les remarquables *Textes des pyramides* sont inscrits à l’intérieur des tombeaux des pharaons des V^e et VI^e dynasties, et Abydos, avec les sépultures de bateau de la I^{re} dynastie et le mystérieux Osireion¹⁶.

Comme il était communément admis que l’existence d’Alexandrie remontait à 332 av. J.-C., date de sa fondation par Alexandre le Grand¹⁷, je m’étais toujours dit que la cité ne risquait guère de m’intéresser. Je savais vaguement qu’on l’avait bâtie sur le site d’une colonie plus ancienne nommée Rhakotis ou Raqote, mais puisqu’on la décrivait d’ordinaire comme un « obscur village de pêcheurs¹⁸ », je n’ai pas supposé un seul instant que ses environs pouvaient abriter les traces de constructions monumentales plus anciennes.

Aucune des découvertes sous-marines rendues publiques à la fin des années quatre-vingt-dix ne me fit changer d’avis. Elles appartiennent aussi à ce qu’on appelle la période ptolémaïque de l’Égypte, ainsi nommée en raison de la dynastie régnante – dont Cléopâtre fut la dernière souveraine – établie peu après la mort d’Alexandre par son général Ptolémée. Au début, je fus intrigué d’apprendre la présence d’inscriptions remontant à des pharaons plus anciens parmi les ruines subaquatiques : le cartouche de Ramsès II (1290-1224 av. J.-C.) sur des colonnes « papyrifformes » de granit rose d’Assouan, un obélisque de son père Sêti (1306-1290 av. J.-C.), un sphinx de l’époque de Senouset III (1878-1841 av. J.-C.) et nombre d’autres d’artefacts et objets portant des écrits séculaires¹⁹.

Les archéologues ont de bonnes raisons de ne pas considérer pareilles trouvailles comme preuve d'un urbanisme monumental antérieur à Alexandrie, mais plutôt comme une habitude ptolémaïque bien connue, consistant à emprunter à l'art religieux et à l'architecture des temples construits aux quatre coins de l'Égypte par des pharaons plus anciens²⁰. Jean-Yves Empereur a été très clair sur cette question :

« Les nombreux produits de la période pharaonique – sphinx, obélisque et colonnes papyrifères (trouvées sous l'eau aux alentours de Qaitbey) – ne divergent pas de manière significative de ce que nous savons déjà sur l'histoire d'Alexandrie et de sa fondation par Alexandre le Grand²¹. »

Plongée avec Empereur

Il m'était facile de me dissuader d'entreprendre un voyage de recherche à Alexandrie. Sachant que la ville n'avait aucune histoire avant la fin du IV^e siècle av. J.-C., je n'avais à l'évidence aucune raison valable de m'y rendre. Les ruines du Phare, et de ce qui ressemblait à un grand ensemble de constructions au large de celui-ci, n'avaient pas été englouties à la période qui m'intéressait – la fin de la dernière ère glaciaire –, mais entre le IV^e siècle av. J.-C. et le XIII^e siècle apr. J.-C., probablement à l'issue de ce que les géologues appellent un « affaissement tectonique vertical » causé par les tremblements de terre²². En outre, on doit demander toutes sortes de permis compliqués si l'on souhaite plonger à Alexandrie, notamment auprès du ministère de l'Information, de la Sécurité nationale, du Conseil supérieur des Antiquités, de la police, des douanes, et de la marine. Toute la procédure nécessite d'ordinaire un mois...

J'avais donc repoussé l'idée avant qu'elle ne prenne forme, quand je me souvins que mon bon ami Robert Duval était né à Alexandrie, où plusieurs membres de sa grande famille de globe-trotters vivaient encore. Je lui téléphonai donc sur un coup de tête – il habite dans la banlieue proche de Londres – et lui demandai s'il avait la moindre information au sujet d'Empereur et s'il jugeait possible de décider d'un jour de plongée à titre individuel avec l'équipe française.

Robert est réputé avoir fait des miracles à Alexandrie, même à distance comme depuis l'Angleterre. Je ne fus donc pas trop surpris lorsqu'il me rappela le lendemain pour m'annoncer qu'il avait parlé à sa grand-tante Fedora, qui connaissait bien Empereur et en avait touché deux mots à l'archéologue. En fin de compte, nous avons la permission de plonger à Qaitbey dans les semaines qui suivent, sans formalité et à notre convenance.

Des années en sommeil

Le 30 septembre 1999, Santha et moi, avec tout notre matériel, rencontrâmes Robert au corps de garde de la forteresse de Qaitbey. Il nous fit pénétrer dans les murs médiévaux en pierre à chaux, rassura le gardien en arabe au passage, puis nous conduisit dans une cour où étaient disposées les bouteilles à oxygène, tandis qu'un groupe de jeunes archéologues – les hommes, musclés et arborant une barbe de quelques jours ; les femmes, bronzées et sérieuses – enfilait leur combinaison et vérifiaient l'équipement.

Empereur, la quarantaine bien sonnée, était plus âgé que le reste de l'équipe. Coiffé d'un panama et vêtu d'une veste en lin tropicale, il portait une serviette.

– Excusez-moi, dit-il, comme nous nous serrions la main, mais je dois filer, alors je ne plongerai pas avec vous aujourd'hui.

Puisqu'il est difficile de prendre des notes sous l'eau, je documente d'habitude mes sorties sous-marines en vidéo. Telle était donc mon intention, mais comme nous nous préparions, on me dit que ce ne serait pas autorisé. On demanda aussi à Santha de laisser ses trois Nikonos 5S sur place. C'était apparemment dû à un contrat d'exclusivité passé avec l'agence photographique française Sygma. Robert protesta avec véhémence en notre nom et l'on parvint enfin à un compromis, à savoir que Santha pouvait utiliser ses appareils photo mais il m'était interdit de filmer, quelles que soient les circonstances.

Une fois l'accord passé, on nous fit traverser tout un dédale de couloirs en pierre humides et froids, avec des meurtrières surplombant la mer, jusqu'à ce que nous débouchions à la pointe de l'île – reliée depuis longtemps au continent par une chaussée – où se dresse Qaitbey. Une fois sur place, avec notre matériel et nos réservoirs d'oxygène dans le dos, nous nous jetâmes à l'eau avec l'un des archéologues qui nous servait de guide, puis descendîmes aussitôt dans un fabuleux univers subaquatique, douze mètres plus bas.

C'est peut-être le plus beau site ancien que j'aie jamais eu le privilège d'explorer. La visibilité était faible, ce qui ajoutait une sorte de charme brumeux à la scène, et nous dûmes quadriller le champ de ruines à maintes reprises, lors de trois longues séances de plongée, avant que je puisse apprécier combien il était vaste et disparate. Les colonnes s'y trouvaient en grand nombre, certaines brisées, d'autres passablement intactes, mais toutes renversées. Il y avait des socles de colonnes doriques entourées de débris. Ici et là, on entrevoyait le pourtour d'une muraille surgissant dans l'obscurité. Je découvris des pierres hémisphériques d'une dizaine de mètres de large, creuses à l'intérieur, d'un genre que je n'avais jamais vu

auparavant en Égypte. Il y avait aussi plusieurs petits sphinx, dont un brisé en deux de manière irrégulière, de grosses portions de plus d'un obélisque en granit, évoquant des allumettes qu'on aurait disséminées. Des blocs de granit en provenance d'une carrière se retrouvaient également éparpillés. La plupart atteignaient les 2 ou 3 m², mais certains se révélaient plus imposants : 70 tonnes ou plus. Un groupe non négligeable de ces mastodontes – d'aucuns accusant les 11 mètres de longueur – s'alignaient du sud-ouest au nord-est juste au large de Qaitbey. Lorsque je me documentai plus tard sur le sujet, j'appris qu'ils comptaient parmi les blocs qu'Empereur avait identifiés comme provenant du Pharos :

« Certains sont brisés en deux, voire en trois morceaux, ce qui montre qu'ils sont tombés d'une certaine hauteur. Selon l'emplacement du phare, tel que l'indiquent les écrivains antiques, et si l'on prend en considération les difficultés techniques inhérentes au déplacement d'objets aussi volumineux, il est probable que ce soient des sections du Pharos lui-même qui gisent là où un tremblement de terre particulièrement violent les aura propulsées ²³. »

Il y eut des moments merveilleux lorsque le soleil transperça les nuages, qui planaient ce jour-là au-dessus d'Alexandrie, et projeta un rayon de lumière dans quelque sombre recoin des ruines englouties. Les édifices anéantis au-dessus desquels nous plongeons parurent alors recouvrer leur gloire de jadis, tels des fantômes reprenant chair, avant de s'effondrer à nouveau pour sombrer dans leur sommeil séculaire.

Le trésor de la cité engloutie

Des semaines plus tard, je ne parvenais toujours pas à m'ôter de l'esprit les images de ce que j'avais vu sous la mer, au large de Qaitbey, ou de me débarrasser totalement de l'impression que je manquais peut-être quelque chose d'important là-bas. Sans but bien précis, je me mis à acheter des livres sur Alexandrie et à me documenter un peu mieux sur son passé. Un soir, à la mi-octobre, tandis que je surfais sur amazon.com, je découvris que quelqu'un proposait un exemplaire d'occasion d'*Alexandria – A History and a Guide*, écrit au cours de la Première Guerre mondiale et publié en 1922 par le romancier britannique E. M. Forster²⁴. J'en fis aussitôt l'acquisition, car j'avais entendu dire que c'était un monument de sagesse. J'achetai dans la foulée : *The Library of Alexandria – Centre of Learning in the Ancient World*, sous la direction de Roy MacLeod ;

Life and Fate of the Ancient Library of Alexandria, de Mostafa El-Abbadi; *Philo's Alexandria*, de Dorothy L. Sly; et *The Vanished Library*, de Luciano Canfora²⁵.

Bizarrement, mon moteur de recherches fut incapable de trouver quelque chose, lorsque j'entrai le mot «Pharos». Tout en réfléchissant à une autre requête – les Sept merveilles du monde, peut-être? –, je pianotai le nom de Jean-Yves Empereur pour voir la liste complète de ses publications. Je possédais déjà son *Alexandrie redécouverte*, qui relatait l'histoire des fouilles sous-marines de Qaitbey, et j'espérais qu'il en eût écrit d'autres sur la région. Mais ce n'était pas le cas et je me retrouvai sur la page clairsemée des ventes de l'ouvrage.

Il y avait une critique d'un lecteur de Phoenix, en Arizona. Selon lui, et malgré tout son respect pour le Dr Empereur, après dix-sept années en qualité de plongeur-archéologue en Égypte, il ne pouvait admettre que l'équipe du susnommé ait découvert le Pharos.

Que pouvait bien faire à Phoenix quelqu'un ayant passé dix-sept années de sa vie à effectuer des fouilles sous-marines? Et que savait-il – ou croyait-il savoir – au sujet du Pharos? Mon instinct me disait que tout cela pouvait bel et bien cacher une histoire, et, bien que le lecteur ne donnât pas son nom, il avait cependant laissé une adresse e-mail. Je lui envoyai un message sur-le-champ, où je lui expliquais mon intérêt pour les ruines subaquatiques d'Alexandrie, tout en lui demandant de préciser sa pensée au sujet du fameux monument.

Le lendemain, le 17 octobre, je reçus cette réponse :

Mr Graham,

Je m'appelle Ashraf Bechai. Je suis l'ancien chef de l'équipe sous-marine du Musée maritime (1986/89). Je suis aussi un ex-ingénieur plongeur de l'Institut d'archéologie nautique. Vous en saurez davantage en allant sur la page web de cet organisme. Je serai ravi de vous aider en répondant à toutes vos questions.

Cordialement,

Ashraf Bechai, Phoenix, Arizona, Etats-Unis.

En pièce jointe, il y avait un extraordinaire rapport de 23 pages intitulé *Le Trésor de la cité engloutie : la vérité sur la découverte du Phare*.

L'histoire d'Ashraf Bechai

Ce qui transparaissait dans le compte rendu passionné et rageur d'Ashraf Bechai, c'était surtout un sentiment de malhonnêteté

intellectuelle. De son point de vue, Jean-Yves Empereur et son équipe avaient témoigné d'une trop grande étroitesse d'esprit dans leur interprétation de ce qu'ils avaient trouvé sous l'eau à Qaitbey :

« Ces trois dernières années, on a prétendu à maintes reprises que l'équipe française d'archéologie sous-marine travaillant au large du fort de Qaitbey avait découvert les vestiges d'un grand édifice, identifié par les archéologues français et égyptiens comme ceux du Pharos.

Mais s'agit-il du Phare d'Alexandrie ?

Je ne vois pas pourquoi nous devrions prendre leurs affirmations pour argent comptant sans poser la moindre question. Je ne vois pas pourquoi nous devrions faire abstraction de notre bon sens, uniquement parce que cette chose se trouve sous la mer et semble très spectaculaire à la télévision. »

Bechai observait que si ledit Phare atteignait en fait plus de 100 m de haut, ainsi que le maintiennent toutes les sources historiques, il devait alors s'agir d'un bâtiment réellement énorme. La Grande Pyramide de Gizeh, par exemple, qui mesure 150 m de haut, avec une superficie de base de plus de 500 m², pèse 6 millions de tonnes et se compose de 2,5 millions de blocs de pierre²⁶. Comme les techniques de construction du IV^e siècle av. J.-C. se révélaient en tout état de cause moins avancées que celles du troisième millénaire av. J.-C., il est par conséquent peu probable que le phare – qui mesurait 135 mètres, dit-on – ait pu posséder une assise inférieure à 485 m² ou un poids d'un peu moins de 5 millions de tonnes. « Imaginez la pile de pierres qui devrait subsister d'un tel monument », insinuait Bechai :

« Cette grosse quantité de pierre pouvait-elle tout bonnement avoir disparu ? Dans l'eau ? En vérité, elle aurait créé une île dans la mer et toutes les statues, sphinx et autres artefacts égyptiens anciens que l'équipe française a découverts mêlés aux blocs, auraient été ensevelis à jamais sous un gigantesque tas de cailloux. »

Même si l'on suppose – en niant l'évidence – que des techniques de construction bien plus élaborées qu'à l'époque de la Grande Pyramide existaient à celle d'Alexandrie, et même si l'on réduit la hauteur du Pharos de 135 à 100 m, il demeure toujours peu vraisemblable qu'il ait été construit avec moins d'un demi-million de blocs de pierre (contre les 2,5 millions utilisés pour la Pyramide).

Mais abaissons encore davantage la quantité... pour atteindre à peine 100 000, voire 50 000 blocs.

Empereur écrit pourtant : « Dès que l'on met la tête sous l'eau, aux alentours de Qaitbey, la vue des quelque 3 000 blocs qui tapissent le fond de la mer donne le tournis²⁷. » C'est justement le spectacle « grisant » d'à peine 3 000 blocs qui gênait Bechai. Si les ruines dans les parages de Qaitbey constituaient le phare et ses dépendances, alors les 3 000 blocs étaient loin de suffire :

« Trois mille blocs ne permettraient même pas de bâtir un vaste temple et encore moins un phare de 100 m de haut ! Et bon nombre de ceux signalés dans l'enquête d'Empereur sont éparpillés très loin de Qaitbey, certains à près d'un kilomètre. Il existe même un bloc de granit de 75 tonnes à 500 m au large et à 1,5 km de distance de la forteresse. Sommes-nous censés croire que le séisme fut assez puissant pour propulser un tel mastodonte aussi loin ? »

Bechai fait une autre remarque tout aussi recevable. Plusieurs textes anciens se référant au Pharos convergent et affirment que celui-ci fut construit avec des blocs de « terre blanche » – le calcaire –, qu'on trouve à profusion dans la région. Pourtant, le champ de ruines subaquatiques au large de Qaitbey comprend en majorité des blocs de granit et d'autres éléments architecturaux, tels que colonnes, également en granit, un matériau bien plus difficile à manipuler, qui devait être transporté à Alexandrie depuis des carrières sises à près de 1 000 km au sud. Même en admettant que la pierre à chaux s'érode plus rapidement que le granit, Bechai ne croyait pas que l'immense quantité de calcaire nécessaire pour le Pharos ait pu s'éroder en totalité. Il concluait :

« Ce site englobe des artefacts disséminés de périodes différentes, des blocs, des colonnes et des statues de facture variée ; ce qui n'indique pas la présence d'un élément unique mais de plusieurs. »

Les blocs géants de Sidi Gaber

Alors que je n'avais pas lu la moitié du rapport, je me rendis compte qu'il relevait des paradoxes et des anomalies m'ayant totalement échappé au cours de mes plongées avec l'équipe française. Nul doute qu'Empereur aurait des réponses à toutes ces questions, mais à ce stade, je devais bien admettre que ces dernières ne manquaient pas de pertinence.

Tout en continuant ma lecture, je découvris que l'ardeur de Bechai dépassait largement le seul problème de l'existence du Pharos. Il écrivait : « Au cours des dix-sept dernières années passées à Alexandrie, j'ai vu des choses sous l'eau qui défient toutes nos connaissances concernant l'histoire de cette région. » Il illustrait son propos en racontant une partie de pêche sous-marine en 1984, avec quelques amis, au large de Sidi Gaber, un quartier situé le long de la Corniche très fréquentée d'Alexandrie, à environ 3 km à l'est de Qaitbey.

« Nous nous trouvions à environ deux kilomètres du rivage et plongeons depuis un petit bateau. Je me souviens que la visibilité sous l'eau se révélait d'une qualité exceptionnelle. Nous ne nous y attendions pas, car une tempête avait soufflé quelques jours plus tôt et remué beaucoup de sable et de vase dans le fond de la mer. Soudain, j'ai vu des centaines d'énormes blocs de grès ou de calcaire, disposés sur trois rangées, chacune s'élevant sur deux strates, le tout à une profondeur de 6 à 8 m. Lesdits blocs semblaient de dimensions identiques : 4 m de large sur 4 m de long et 2 m de haut. Ils s'entassaient sur une sorte de récif subaquatique, car l'eau était plus profonde entre eux et la côte. Tout autour, on distinguait davantage de blocs de taille similaire, fortement érodés, endommagés, ou ayant chu hors de l'alignement. Cela fait au moins vingt-cinq ans que des pêcheurs et des plongeurs voyaient cet ensemble de monolithes, et il n'existe toujours aucune explication valable pour leur présence. Par la suite, je n'ai jamais eu la chance de bénéficier d'une telle visibilité, ni de retrouver les mêmes conditions au fond de l'eau, et mes nombreuses tentatives ultérieures pour retrouver le site ont jusqu'ici échoué. »

Un autre lieu intéressant, que Bechai n'avait pas vu lui-même, était la Kinessa, ainsi désignée selon un mot arabe signifiant « église » ou « temple » :

« Si vous avez vécu assez longtemps dans la merveilleuse ville d'Alexandrie et que vous ayez connu des pêcheurs au filet, alors vous avez dû entendre parler d'« *Al Kinessa* ». Certains affirment qu'elle se trouve au large, à un kilomètre environ au nord de Qaitbey et, lorsque souffle un vent d'est et que les eaux sont claires, on peut parfois voir ce qui ressemble aux vestiges d'un édifice sous-marin. D'autres soutiennent

qu'elle se situe plus au nord... voire à 5 km de la côte. Trois personnes différentes m'ont certifié que le site se trouvait à 5 km au nord nord-ouest de Qaitbey. Avant d'y parvenir, le fond de la mer dégringole à 40 m lorsqu'il devient sablonneux, avec de rares parcelles pierreuses; vous traversez ensuite une zone de pics rocheux, certains s'élevant jusqu'à 20 m d'un nouveau lit de sable; puis le sol se redresse brusquement, en passant de 40 à 18 m à peine de profondeur, pour créer une sorte de colline au sommet plat et aux versants doux, à 5 km du rivage, au milieu de nulle part. C'est là où se trouve la *Kinessa*, selon eux.»

Le mystère de la mer

Après avoir lu le compte rendu d'Ashraf Bechai, je commençai à correspondre avec lui par e-mail sur des points bien précis et nous finîmes par nous mettre d'accord pour plonger ensemble, afin d'essayer de retrouver les blocs de Sidi Gaber et de la *Kinessa*, au cours de l'été 2000. Bien qu'il habitât désormais à Phoenix, en Arizona, où il dirigeait une affaire, il me dit qu'il retournait encore à Alexandrie au moins trois mois par an et serait ravi d'y travailler avec moi, tant que je pourrais obtenir les permis nécessaires auprès des autorités.

Il y avait d'autres voyages à effectuer entre-temps. Lors de l'un d'eux, je ne me rappelle plus où, j'emportai *Alexandria – A History and a Guide* d'E. M. Forster avec moi pour le lire dans l'avion. J'y découvris, intrigué, que l'auteur attirait l'attention sur une étude, publiée en 1910 par l'archéologue français Gaston Jondet et intitulée *Les ports submergés de l'ancienne île de Pharos*²⁸. À en croire ce dernier, affirmait Forster, quelqu'un avait érigé une série d'énormes murailles mégalithiques et des chaussées, à une certaine distance de la côte d'Alexandrie, par-delà l'île de Pharos, lesquelles étaient à présent englouties jusqu'à 8 m sous la mer. Le caractère de ces constructions était «préhistorique» selon lui²⁹. Pour résumer les réactions suscitées par la découverte, Forster écrivait :

«Plus par zèle que par souci de crédibilité, les théosophes ont rattaché le site à la civilisation disparue d'Atlantide; M. Jondet penche pour l'hypothèse selon laquelle il pourrait se révéler minoen, bâti par la puissance maritime de la Crète. Si les origines sont égyptiennes, il peut alors s'agir de l'œuvre de Ramsès II (1300 av. J.-C.)... La construction... n'offre aucun indice quant à sa nationalité ou sa date. Elle ne peut être aussi récente qu'Alexandre le Grand, sinon nous

posséderions des archives. C'est l'ouvrage le plus ancien de la région et aussi le plus romanesque, car à son aspect antique vient s'ajouter le mystère de la mer³⁰. »

Je me demandai alors combien d'archéologues partageaient aujourd'hui le point de vue de Forster concernant l'aspect antique et romanesque du port préhistorique. Je savais certes que Jean-Yves Empereur ne comptait pas parmi eux. Son opinion officielle, en plein accord avec l'appréciation communément répandue des érudits, était qu'avant l'arrivée d'Alexandre, les « seuls habitants de la région devaient être une poignée de pêcheurs et peut-être une garnison installée sur place pour surveiller les abords du Delta ». Mais dans ce cas, qui avait construit le port bien plus ancien et à présent immergé... si tant est qu'il s'agisse d'un port³¹? Et dans quelle mesure pouvait-on le rattacher aux mégalithes subaquatiques de Sidi Gaber, ou à l'insaisissable Kinessa, dont les pêcheurs disaient qu'elle apparaissait par intermittence sous les vagues étincelantes... une fois oui, une fois non... tel le château du roi de la Mer?

Les rumeurs du déluge

La mythologie antique fourmille de descriptions d'un déluge planétaire destructeur ayant inondé les terres habitées du monde. Dans nombre de cas, ces mythes indiquent clairement que ledit déluge anéantit une civilisation avancée qui aurait d'une manière ou d'une autre provoqué la colère des dieux, en n'épargnant « que les non lettrés et les non cultivés³² » et en contraignant les survivants à « recommencer comme des enfants en parfaite ignorance de ce qui était arrivé... en des temps plus anciens³³ ». On trouve de tels récits dans l'Inde védique, l'Amérique précolombienne et l'Égypte ancienne. Ils furent racontés par les Sumériens, les Babyloniens, les Grecs, les Arabes et les Juifs. Ils furent répétés en Chine et dans l'Asie du sud-est, dans l'Europe du nord préhistorique, ainsi que dans le Pacifique. À une échelle quasi universelle, là où l'on a préservé les véritables traditions, même parmi les montagnards et nomades du désert, on a colporté des descriptions vivantes de déluges mondiaux détruisant presque toute l'humanité³⁴.

De nos jours, si un savant prenait ces mythes au sérieux et surtout admettait la possibilité qu'ils puissent dire la vérité, il risquerait de s'exposer aux railleries et à la désapprobation de ses confrères. Aujourd'hui et depuis un siècle, le consensus académique consiste à penser que les mythes sont soit pure fantaisie, soit l'exagération fantasque de déluges limités et localisés... causés,

entre autres, par des fleuves en crue ou des raz de marée³⁵. « On sait depuis longtemps », commenta l'illustre anthropologue sir J.G. Frazer en 1933,

« que les légendes d'un immense déluge, où presque tous les hommes périrent, sont largement répandues aux quatre coins du monde... Les récits de cataclysmes aussi effroyables se révèlent sans doute mythiques, [mais] il est possible et probable, en fait, que sous la coquille du mythe se dissimule le noyau de la vérité, à savoir des réminiscences d'inondations qui submergèrent des régions particulières du globe, lesquelles auront été exagérées en catastrophes mondiales, par l'entremise de la tradition populaire³⁶ ».

Sans conteste dans le sillage de Frazer, les savants persistent jusqu'à ce jour à considérer les récits de déluge comme :

« les souvenirs... largement déformés et excessifs... de véritables désastres locaux... Il n'existe pas une seule légende du déluge, mais plutôt toute une série de traditions si diverses que l'on ne peut expliquer ni par une catastrophe planétaire, ni par la diffusion d'une tradition locale... Ces dernières sont presque universelles... surtout parce que les inondations *au pluriel* se révèlent de tous les fléaux quasiment les plus universels³⁷ ».

Tous les érudits du courant dominant ne partagent pas pour autant cet avis. Mais parmi les réfractaires, il semble que presque toutes les explications, aussi farfelues soient-elles, se révèlent plus acceptables qu'une simple interprétation littérale du mythe du déluge universel... dans l'optique où il y en a réellement eu un... ou plusieurs. Par exemple, Alan Dundes, professeur d'anthropologie et de folklore à l'université de Californie, Berkeley, considère qu'il s'agit d'une position de savant tout à fait acceptable sur la question : « Le mythe est une métaphore, la projection cosmogénique de détails significatifs de la naissance humaine, dans la mesure où chaque nouveau-né arrive au monde, "immergé" par le liquide amniotique³⁸. »

J'imagine que pareille pensée se survivra plus longtemps à l'accumulation continue de preuves scientifiques suggérant qu'une série de cataclysmes gigantesques, tels que ceux décrits dans les mythes diluviens, changèrent radicalement la face du monde, il y a entre 17 000 et 8 000 années. Au début de cette période de grands

bouleversements et de turbulences climatiques extraordinaires, on pense que des êtres humains de type actuel et parfaitement évolué ont vécu pendant 100 000 ans³⁹, soit assez longtemps en théorie pour qu'au moins certains d'entre eux aient créé une haute civilisation. Si la majeure partie des terres où ils vivaient jadis est à présent engloutie sous la mer, et aussi peu familière aux archéologues que la face cachée de la lune, comment pouvons-nous être sûrs que certains d'entre eux ne l'aient pas été?

Zone d'ombre

SCUBA est l'acronyme de *Self-Contained Underwater Breathing Apparatus* (scaphandre autonome) inventé par feu Jacques-Yves Cousteau et Émile Gagnan en 1943⁴⁰. Considérée au début comme onéreuse et réservée aux spécialistes, cette technologie eut tôt fait de conquérir le grand public et, de nos jours, la plongée en scaphandre autonome constitue le sport qui connaît le développement le plus rapide⁴¹.

Même si cela semble évident, rappelons toutefois que c'est l'apparition de ce mode de plongée moderne qui a permis toute forme d'archéologie sous-marine méthodique. En outre, les fonds réservés à ce genre de recherches demeurent limités et les océans sont extrêmement vastes: plus de soixante-dix pour cent de la surface du globe⁴². Les archéologues marins ont à peine pu commencer l'examen de quelques millions parmi les millions de kilomètres carrés de la plateforme côtière inondée depuis la fin de la dernière ère glaciaire. Par conséquent, le monde subaquatique reste toujours une zone d'ombre dans la connaissance humaine; on peut donc tout à fait s'attendre à des surprises et des bouleversements archéologiques sous la mer.

Question: Pourquoi la première preuve de constructions sous-marines préhistoriques à grande échelle provient-elle du Japon?

Réponse: Ce pays dispose de davantage de plongeurs que tout autre, de même que ses eaux côtières ont été plus explorées que celles de tout autre pays.

Question: Pourquoi les principales structures subaquatiques du Japon ont-elles toutes été découvertes au sud du treizième parallèle?

Réponse: Parce que la plupart des plongeurs préfèrent l'eau tiède. D'autres édifices existent peut-être plus au nord, que l'on n'a pas encore remarqués, car peu de plongeurs sont attirés par les mers froides ou houleuses, où ces constructions se situent.

L'Inde est à l'opposé du Japon. La plongée en tant que loisir n'y est quasiment pas présente (à peine deux magasins spécialisés dans tout le sous-continent⁴³), mais le pays compte certes des archéologues marins comme S. R. Rao, dont l'esprit reste ouvert aux éventualités les plus stupéfiantes. Le travail que ce dernier mena aux environs de Poompuhur fut guidé par les anciennes traditions tamoules, lesquelles font état de la submersion de vastes étendues de terre au large de l'Inde méridionale, voilà des milliers d'années⁴⁴. Et lui-même admet que la « structure en U » découverte par 23 m de fond se révèle difficile à expliquer selon les critères orthodoxes qui prévalent à l'articulation de l'histoire.

« Onze mille ans ou davantage »

En août 2000, j'engageai un nouvel assistant de recherche, Sharif Sakr, qui venait d'obtenir son diplôme en Sciences humaines à l'université d'Oxford. L'une des premières tâches que je lui confiai fut de dénicher un universitaire de haut niveau, en Grande-Bretagne, qui serait prêt à agir en qualité d'« expert résident » sur la montée du niveau de la mer, et suffisamment qualifié pour donner une opinion faisant autorité sur la date de submersion de la plupart des constructions sous-marines de par le monde. Sharif me présenta alors le Dr Glenn Milne du département Géologie de l'université de Durham, spécialiste de l'isostasie glaciaire et des variations du niveau de la mer dues à la glaciation. En ce qui concerne les anciennes variations du niveau de l'océan et les changements correspondants sur les littoraux, les hypothèses présentées par Milne et ses collègues ont assis leur réputation mondiale. Leurs suppositions se fondent sur une modélisation informatique très élaborée, développée depuis les années soixante-dix et intégrant diverses variables, au-delà du cadre des modifications uniquement causées par la fonte des couches de glace : le terme technique est l'*eustasie* (ou *eustatisme*)⁴⁵.

En octobre 2000, Sharif contacta Milne à ma demande et lui demanda de calculer la dernière date à laquelle la structure en U et les autres constructions voisines au large des côtes de Poompuhur auraient pu être submergées.

Jeudi, 12 octobre 2000, de Sharif Sakr à Glenn Milne :

Bonjour Glenn,

J'espère que tout va bien.

Juste une question rapide : j'ai une série d'édifices à 5 km au large du littoral sud-ouest de l'Inde (la région de Tamil Nadu, sans doute à vue de nez aux alentours de 11° Nord et

de 80° Est)⁴⁶. Ils se trouvent à 23 m de profondeur... ce qui est très bas. Si l'on tient seulement compte de l'eustasie, alors ça impliquerait qu'ils sont grosso modo antérieurs à l'an 7000 av. J.-C.

Mais on doit aussi tenir compte de l'affaissement isostatique : dans quelle proportion cette subsidence pourrait expliquer ces 23 m de fond (je vous demande une approximation non officielle) ?

La profondeur où se situent ces structures évoque-t-elle toujours la haute antiquité, même si l'isostasie entre dans l'équation ?

Jeudi, 12 octobre 2000, de Glenn Milne à Sharif Sakr :

Bonjour Sharif,

J'ai réalisé une rapide simulation pour ce site et la courbe du niveau de la mer ainsi pronostiquée indique que les zones sises de nos jours à 23 m de profondeur auraient été submergée voilà environ 11 000 ans. Ce qui laisse supposer que les constructions dont vous parlez sont vieilles de 11 000 années ou davantage !

Aucune civilisation connue dans l'histoire...

Même si je ne pouvais être sûr de rien, tant que je ne pouvais pas plonger moi-même sur le site, les premières descriptions de la structure en U, fournies par les archéologues marins du NIO, laissaient peu de doute quant à leur réalisation humaine. Les « blocs de pierre » et les « assises de maçonnerie » signalés par tous ces témoins expérimentés semblaient exclure toute possibilité qu'il pût s'agir d'ouvrages naturels ou récents... ou en réalité de tout autre chose que les ruines d'une bâtisse en pierre fort ancienne, posée sur une base et érigée là, avant que le niveau de l'océan ne monte pour l'engloutir.

Désormais, tout en étudiant l'e-mail de Glenn Milne, je connaissais en fait l'ancienneté possible de la structure en U... elle datait d'au moins 11 000 ans. C'est 6 000 ans plus tôt que la première construction monumentale de l'Ancienne Égypte ou de l'ancienne Sumer, en Mésopotamie... deux civilisations jugées comme les plus vieilles de l'Antiquité. Aucune culture connue de l'histoire n'existait il y a 11 000 ans dans l'Inde méridionale... ni où que ce soit ailleurs. Pourtant, la construction en U au large de la côte de Tranquebar-Poompuhur nous invite à envisager la possibilité qu'elle fût l'œuvre d'une civilisation non encore identifiée par les archéologues... une dont les ruines primitives auraient pu leur échapper, tant elles sont enfouies si profondément sous la mer.

2

L'énigme des cités antédiluviennes

*«Et le Seigneur planta un jardin en Éden, à l'Orient...»
(Genèse, 2 :18-10)*

*«Je pense que beaucoup de surprises nous attendent
encore sur terre et sous la mer.»*

Thor Heyerdahl, juin 2000

DES millions de kilomètres carrés de précieuses habitations humaines englouties sous la montée du niveau de la mer, à la fin de l'ère glaciaire. Les mythes d'une civilisation antédiluvienne détruite par des déluges planétaires. Des visions et des rumeurs de mystérieux édifices submergés dans différentes parties du monde. Pourrait-il y avoir un lien ?

Afin d'enquêter sur la question de manière logique, j'avais en réalité besoin d'une méthode susceptible d'établir une corrélation entre les faits concernant l'engloutissement des terres à l'issue de l'ère glaciaire, les localités évoquées par les légendes, et les témoignages oculaires ayant trait à de singulières constructions subaquatiques. En d'autres termes, il me fallait une sorte d'«Encarta antédiluvienne»... un atlas électronique du monde, tel qu'il se présentait jadis, pendant et après la montée des océans qui accompagna la fin de la glaciation. Dans l'idéal, je devais pouvoir observer à la demande tout littoral, toute île, toute étendue océanique, tels

qu'ils étaient apparus, à des millénaires d'intervalle tout au long de la période de la fonte des glaces.

Malheureusement, pareil logiciel n'existe pas dans le commerce, pas plus qu'on ne trouve rassemblées en un seul ouvrage de référence les informations très spécifiques qui m'étaient nécessaires. Des études détaillées de régions disséminées sont disponibles, mais aucune représentation exhaustive à l'échelle du globe et tenant compte du facteur temps. Pourtant, comme j'allais le découvrir, des recherches très pointues sur les crues océaniques postglaciaires sont menées dans de nombreuses universités, de même que les données permettant de créer un « atlas antédiluvien » utile et relativement fiable existent bel et bien, quoique non pas sous forme de publication. Glenn Milne et ses collègues du département Géologie de l'université de Durham sont les meilleurs spécialistes britanniques dans ce domaine, et ce furent eux qui vinrent à ma rescousse à partir de septembre 2000. Comme je l'ai noté au premier chapitre, le modèle informatique dernier cri qu'ils ont mis au point calcule les variables importantes, dans la mesure où elles sont connues, et produit des images imprimables sur écran de n'importe quel endroit à n'importe quelle époque, au cours des 22 000 dernières années. Comme le prototype n'intègre pas le mouvement tectonique et que toutes ses variables ne sont pas connues avec certitude, il se révèle des plus justes pour projeter les variations de littoral dans les régions dépourvues d'activité tectonique et sur des intervalles de plusieurs siècles ou davantage ; sinon, ses projections peuvent servir de guides approximatifs. Le processus n'est pas instantané et de nombreuses heures de travail expérimenté sont indispensables pour extraire du programme les informations requises, secteur par secteur. Aussi Glenn s'est-il montré d'une extrême gentillesse et d'une grande serviabilité en préparant volontiers toutes les cartes des inondations utilisées dans les futurs chapitres de cet ouvrage.

J'avais toutefois fait des incursions dans la géographie antédiluvienne avant de le rencontrer. Chaque fois qu'on pouvait se procurer des informations détaillées sur le niveau des mers, on pouvait avoir un aperçu de la manière dont les crues progressaient dans une région précise, sur une période de plusieurs milliers d'années. Grâce au travail de Kurt Lambeck, géologue de l'École de recherche des sciences de la terre de l'université nationale australienne, de telles données étaient rendues publiques pour le golfe Persique depuis 1996. Les découvertes de ce dernier (que je pus ensuite confirmer en fonction de la modélisation effectuée par Glenn Milne sur les littoraux postglaciaires du Golfe) furent pour moi d'un intérêt

capital, car la région abritait une extraordinaire et mystérieuse culture ancienne, à savoir celle des Sumériens. Leurs mythes du déluge semblent constituer l'archétype du récit de Noé, qui apparaîtra plus tard dans l'Ancien Testament, et les archéologues les considèrent comme les fondateurs de la plus vieille civilisation avancée du monde.

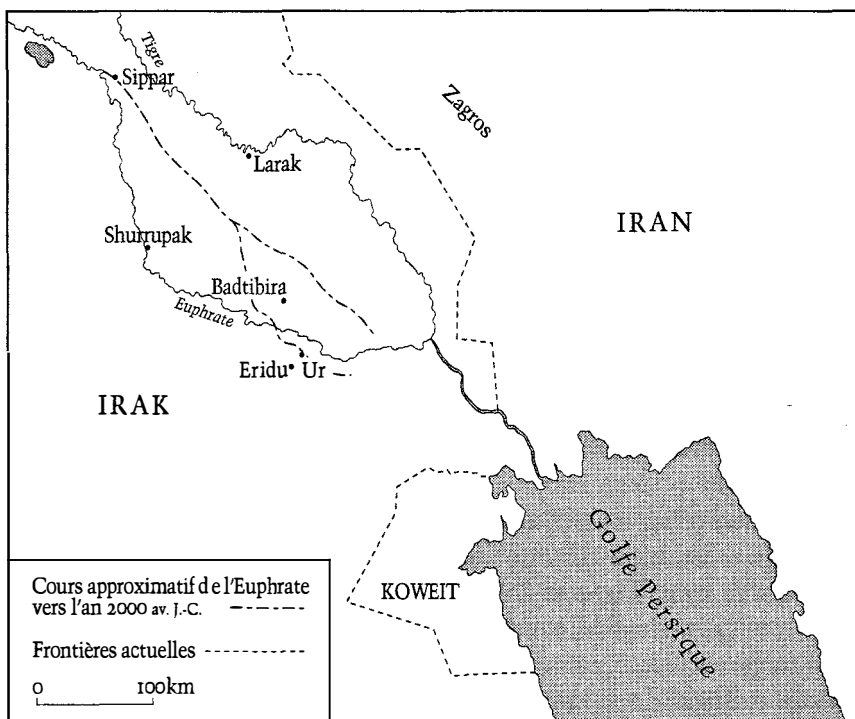
Jusqu'ici personne n'avait jugé que les informations concernant les inondations à l'issue de la dernière ère glaciaire puissent avoir une influence sur le problème des origines de la civilisation, et les archéologues ne s'en étaient jamais servi comme outils d'enquête. Mais puisqu'on disposait des données spécifiques pour le golfe Persique, je décidai d'essayer de découvrir ce que cela pourrait éventuellement m'apprendre.

Les cinq cités antédiluviennes de Sumer

Située exactement au nord-ouest des côtes actuelles du Golfe, entre les fleuves Tigre et Euphrate, l'ancienne Sumer prospéra au cours des quatrième et troisième millénaires av. J.-C., et l'on trouva la toute première version écrite du « mythe » du déluge planétaire lors de fouilles dans la cité sumérienne de Nippur¹ (sise au bord de l'Euphrate, à 200 km au sud de l'actuelle Bagdad). Inscrite sur une tablette d'argile cuite, la tradition sumérienne est considérée par les savants comme étant à l'origine de la future épopée babylonienne de Gilgamesh² (où il est aussi question d'inondation universelle qui anéantit l'humanité), d'autant qu'elle s'apparente étroitement au récit beaucoup plus connu du déluge de l'Ancien Testament³.

Le texte sumérien provient d'un fragment – le dernier tiers – de ce qui forma jadis une tablette de six colonnes⁴. Et s'il est clair qu'il appartient à une famille très ancienne et largement dispersée de traditions de déluge, il n'en demeure pas moins – en lui-même – un document « unique et non reproduit ». « Même si les érudits étaient "à l'affût" de nouvelles tablettes [sumériennes] du déluge, aucun autre fragment n'est apparu dans un musée, une collection privée ou lors de fouilles⁵. »

Comme cette petite plaque de terre cuite est rare et précieuse ! Et quel récit doit-elle donc nous raconter ! Dès la première fois où je l'ai lue, je fus aussitôt intrigué, car elle contient des références explicites à l'existence de cinq cités antédiluviennes qui, nous a-t-on dit, furent englouties par les eaux du déluge. Si de telles villes ont jamais existé, alors où sommes-nous censés découvrir leurs ruines aujourd'hui ?



Comme il manque les trente-sept premières lignes de la tablette sumérienne, on ne connaît pas le début de l'histoire, mais en ce qui concerne le passage où l'on entre dans le récit, le déluge se situe encore loin dans le futur⁶. Il est question de la création des êtres humains, des animaux et des plantes⁷. Puis une autre interruption de trente-sept lignes, après un bond dans le temps nous amène à une époque de haute civilisation. On apprend que dans cette période antédiluvienne «la monarchie descendait du ciel⁸», une expression qui n'est pas sans rappeler de manière frappante le symbolisme ciel-terre des anciens écrits égyptiens, comme les *Textes des pyramides* (vers 2300 av. J.-C.), le *Livre de l'Amdouat* (vers 1400 av. J.-C.) et le plus récent *Hermetica* (vers 300 apr. J.-C.)⁹.

Vient ensuite la référence à la fondation des métropoles antédiluviennes de Sumer par un dieu ou dirigeant non nommé :

«Après que la noble couronne et le trône de la monarchie
furent descendus du ciel,
Il améliora les rites et les lois divines glorifiées...
Fonda les cinq cités... en des lieux de pureté,
Leur attribua des noms, les répartit en centres de culte.
La première de ces villes, Eridu...
La seconde Badtibira...

La troisième Larak...
La quatrième Sippar...
La cinquième Shurruk...¹⁰ »

« Un déluge engloutira les centres de culte... »

Lorsqu'on reprend le récit après une troisième lacune de trente-sept lignes, un changement radical de décor s'est opéré. Si le déluge se situe encore dans le futur, la fondation des cinq villes antédiluviennes appartient désormais au passé. D'après le contexte, il est manifeste que, entre-temps, les habitants desdites cités se sont comportés de manière à susciter le déplaisir divin, et que les dieux se sont réunis afin de punir l'humanité à l'aide de l'effroyable instrument d'un déluge détruisant la terre entière. Au moment où l'on reprend l'histoire, certaines divinités n'approuvent pas cette décision et expriment leur mécontentement et leur insatisfaction¹¹.

Sans préambule, on nous présente alors un homme appelé Zisudra : l'archétype sumérien du patriarche biblique, Noé. Le texte le décrit comme un « roi pieux et craignant les dieux¹² », et nous laisse entendre que l'une des divinités – non nommée – l'a pris en pitié. Elle dit alors à Zisudra :

« Écoute mon propos, prête l'oreille à mes instructions :
Un déluge balayera les centres de culte.
Détruire le germe de l'humanité
Est la décision, la parole de l'assemblée des dieux¹³. »

Suit alors une interruption de quarante lignes, dont les savants ont déduit – d'après les nombreuses révisions du même mythe – qu'elle doit « se poursuivre avec les directives détaillées enjoignant Zisudra à construire un bateau géant et ainsi échapper lui-même à la destruction¹⁴ ». Lorsque le récit reprend, le cataclysme a déjà commencé :

« Tous les vents de tempête, d'une puissance inégalée, ne formèrent qu'un seul souffle,
Dans le même temps, le déluge balaya les centres de culte.
Pendant sept jours et sept nuits, le déluge inonda la terre,
Et l'énorme bateau fut poussé par les rafales sur les eaux immenses¹⁵. »

Pendant que sévit le fléau, les dieux demeurent sombres. Puis, au huitième jour, le soleil perce les nuages, tandis que cessent la pluie et la tempête. Depuis le pont de son vaisseau de survie, Zisudra

découvre un monde changé à jamais et il sacrifie un bœuf et un mouton en l'honneur du dieu-soleil ¹⁶.

Une horripilante lacune de trente-neuf lignes s'ensuit, sans doute pour nous dire où Zisudra accoste et ce qu'il y fait. Lorsqu'on reprend le récit, presque à la fin du texte, on le voit en présence des hautes divinités du panthéon sumérien : An et Elil, qui regrettent leur décision initiale de rayer l'humanité entière de la face du monde et sont si reconnaissants envers Zisudra d'avoir construit son Arche et survécu au déluge qu'ils décident de le rendre immortel :

« La vie d'un dieu ils lui octroyèrent ;
Le souffle éternel divin ils firent descendre sur lui,
... Zisudra, le roi.
Celui qui préserve le nom des végétaux et le germe de
l'humanité ¹⁷. »

Les dernières trente-neuf lignes sont manquantes ¹⁸.

Prendre le temps de choisir

Dans son ouvrage classique, *The Sumerians*, le défunt professeur Samuel Noah Kramer, l'un des plus grands experts en la matière, observe la présence de « nébulosités et d'incertitudes assez tentantes » dans cette version écrite la plus ancienne qui ait survécu de la tradition universelle du déluge ¹⁹. On ne peut en revanche pas douter que ladite tablette évoque une civilisation urbaine qui existait avant le déluge, quelque part dans le golfe Persique, et nous fournit les noms de ses villes sacrées : Eridu, Badtibira, Larak, Sippar et Shurruk. Il est stipulé que ces villes furent englouties par les eaux. En outre, longtemps après que la civilisation sumérienne eut cessé d'exister, une riche tradition concernant les cinq cités, la période antédiluvienne et le déluge survécut en Mésopotamie presque jusqu'à l'avènement de l'époque chrétienne ²⁰. On peut donc affirmer que l'histoire traditionnelle de cette région, telle qu'elle fut relatée dans l'Antiquité, se divise en deux périodes bien distinctes – avant et après le déluge –, lesquelles sont considérées comme tout à fait réelles par les peuples de cette partie du globe.

Ce n'est que récemment que les savants ont pris le temps de faire leur choix parmi les histoires, en acceptant la moitié de ce qu'elles relatent comme la base d'une chronologie sumérienne orthodoxe et en reléguant l'autre moitié – celle qui concerne la période antédiluvienne – aux mythes et légendes. Selon leur raisonnement, il n'existe aucune preuve archéologique à Sumer de la

moindre civilisation urbaine évoluée antérieure au quatrième millénaire av. J.-C. et leurs fouilles n'ont en effet rien révélé²¹. Mais on a coutume de dire qu'absence de preuve ne signifie pas nécessairement preuve d'absence... et même Kramer nourrissait à l'évidence quelques doutes. Dans *The Sumerians*, il fait remarquer qu'avant 1952 les archéologues s'accordaient tous à penser que Sumer formait une terre de marécages inhabités (et inhabitables) jusqu'aux alentours de 4500-4000 av. J.-C. :

« Ce chiffre fut obtenu en commençant par 2500 av. J.-C., une date approximative et relativement sûre, obtenue à l'estime et à l'aide de documents écrits. On y ajouta entre 1 500 et 2 000 ans, une marge assez large pour tenir compte de l'accumulation stratigraphique de tous les vestiges des cultures antérieures jusqu'à la terre vierge, soit le début de l'habitat humain à Sumer²². »

Mais ensuite, continue Kramer, deux géologues, Lees et Falcon, « publièrent un article porteur d'implications révolutionnaires quant à la date de la première communauté de Sumer²³ ». Ils démontrèrent que la contrée avait cessé d'être inhabitable bien avant 4500-4000 av. J.-C. Dès lors qu'on avait compris cela :

« Il n'est pas impossible que l'homme se soit installé beaucoup plus tôt qu'à la période généralement supposée. Les traces logiques de ces communautés primitives à Sumer n'ont pas encore été découvertes, nous dit-on, peut-être parce que le sol s'affaisse lentement à mesure que s'élève le niveau hydrostatique. Par conséquent, il se peut que les décombres les plus profonds de culture sumérienne se trouvent sous l'eau et que les archéologues n'y soient jamais parvenus, dans la mesure où le niveau plus haut de celle-ci les aurait conduits à penser qu'ils avaient atteint la terre vierge. Si cela se révélait, les plus anciens vestiges culturels de Sumer demeurent enfouis et inexploités, et l'on peut éventuellement repousser d'un bon millier d'années la date des premières communautés dans la région²⁴. »

Mais pourquoi lésiner sur les millénaires ? Dès l'instant où l'on admet possible que les archéologues n'aient jamais atteint les plus anciennes strates d'habitat humain à Sumer, pourquoi supposer que des fouilles plus approfondies repousseraient la perspective d'un millier d'années ? Pourquoi pas cinq mille ans ? Voire dix

mille? Quel est donc ce culte du récent auquel s'adonnent les archéologues?

Si je pose ces questions avec une bonne dose d'exaspération, c'est que Kramer, dont l'œuvre a influencé plusieurs générations d'étudiants, n'envisage pas un instant la possibilité que les traditions antédiluviennes de Sumer puissent être fondées sur du réel. Il ne consacre en vérité que trois pages de son livre à la préhistoire de cette ancienne contrée, avant d'en réserver une trentaine à la période historique: comme si la première ne constituait qu'un préambule à la seconde.

Je suis très frappé par la manière dont Kramer n'hésite pas à s'appuyer sur des sources sumériennes originales, afin de construire sa chronologie des souveraines, laquelle débute, selon lui, par:

«La première dynastie de Sumer, dont on puisse attester l'existence d'un point de vue historique, à savoir la Première dynastie de Kish, qui, selon les anciens eux-mêmes, suivit aussitôt l'affaissement des terrains dû au Déluge... Le premier dirigeant de Sumer, dont les actes sont consignés, est un roi du nom d'Etana de Kish, qui a pu monter sur le trône au tout début du troisième millénaire av. J.-C.²⁵»

C'est précisément de cette façon que tout texte sumérien sur la période postérieure au déluge apporte de l'eau au moulin des historiens établissant des chronologies, tandis que chaque écrit sumérien sur l'époque antédiluvienne se voit relégué au domaine des mythologues...

Si peu d'indices pour continuer...

Le fait que Kramer reconnaisse, avec les géologues Lees et Falcon, que des gens aient pu s'installer – bien plus tôt que ce que l'on supposait auparavant – dans la vallée fertile entre les fleuves Tigre et Euphrate a été totalement confirmé par les découvertes ultérieures des traces de «villages agricoles primitifs» remontant à plus de 8 000 ans²⁶.

Mais les indices qui nous sont parvenus de cette période reculée sont minces et souvent ambigus.

Par exemple, en s'appuyant sur une minuscule base de preuves, les archéologues sont-ils tout à fait certains qu'ils pourraient différencier un petit groupe de paysans «primitifs» et un petit groupe de survivants traumatisés et démoralisés d'une civilisation urbaine détruite par un terrible déluge²⁷? Non pas une crue fluviale, aussi immense soit-elle... mais une véritable inondation marine, énorme

et impitoyable, qui engloutit les terres, emportant tout dans son sillage, comme celle décrite dans l'histoire de Zisudra.

Le déluge de Woolley

C'est une crue fluviale que les érudits rapprochent traditionnellement des événements décrits dans le texte de Zisudra²⁸. Cela date des fouilles entreprises par l'éminent archéologue britannique, sir Leonard Woolley, dans la cité sumérienne d'Ur, de 1922 à 1929. En creusant des tranchées d'inspection à travers des milliers d'années de strates d'habitation, il atteignit soudain une couche de limon d'environ 3 m d'épaisseur, qu'il décrivit comme « une argile parfaitement pure, uniforme à tous niveaux, dont la texture montrait qu'elle avait été déposée là par de l'eau²⁹ ». Le limon en lui-même ne portait aucune preuve d'habitation, mais il y avait des strates d'habitation au-dessous que l'archéologue data de 3200 av. J.-C.³⁰

Woolley déclara qu'il venait de trouver la première preuve concrète du cataclysme décrit dans le récit de Zisudra et le déluge biblique de Noé, en ajoutant :

« La découverte de l'existence passée d'un véritable déluge, évoqué de la même manière par les récits sumériens et hébreux, ne prouve pas bien sûr le moindre détail dans l'un ou l'autre de ces récits. Ledit déluge ne fut pas universel mais un désastre local, confiné à la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate, en affectant une région de 650 km de long sur 150 km de large ; mais pour les habitants, cela représentait la terre entière³¹ ! »

Woolley n'avait peut-être pas raison de penser que les riverains de la vallée Tigre-Euphrate aient considéré leur région comme étant « la terre entière », mais il avait besoin de les supposer peu versés en géographie, afin d'expliquer pourquoi ils avaient décrit leur « désastre local » comme un « déluge universel » ayant menacé la survie de toute l'humanité. De même qu'il n'avait pas forcément raison sur la nature fluviale de sa couche de limon ; d'autres voix plus récentes s'élevèrent pour suggérer que la vase, plutôt que d'être l'œuvre du Tigre et de l'Euphrate, avait peut-être été déposée quelques centaines d'années auparavant et ce, sous l'effet d'une transgression massive de la mer, suivie par un retrait progressif des eaux avec dépôt de sédiment³².

La montée des eaux de mer

Dans les années quatre-vingt-dix, Kurt Lambeck, de l'Australian National University, a conduit une étude détaillée du golfe Persique dans le but d'établir une carte et une simulation de ses «paléo-littoraux» depuis 18 000 ans – soit vers la fin du dernier pic de glaciation – jusqu'à nos jours. Il estime que le littoral de la région :

«fut atteint il y a environ 6 000 ans *et dépassé*, tandis que le niveau de la mer relatif s'élevait d'un à deux mètres au-dessus de l'actuel, en inondant les zones de basse altitude de Mésopotamie inférieure³³».

Cette transgression marine, qui s'opéra voilà 6 000 ou 5 500 ans environ, inonda les plaines côtières de Sumer et étendit le littoral nord-ouest du golfe jusqu'aux confins d'Eridu et d'Ur – où les eaux en crue ont atteint temporairement le pic de 3 m au-dessus du niveau actuel, avant de baisser³⁴. Le Dr Stephen Oppenheimer, généticien de son état, qui a réalisé une étude spéciale sur les inondations et les migrations anciennes, laisse entendre que cet événement aurait pu laisser derrière lui l'épais dépôt d'alluvions mis à jour par Leonard Woolley à Ur : il ne s'agirait donc pas du tout d'une crue fluviale, comme le pensait ce dernier, mais d'une inondation marine³⁵.

Dans son important ouvrage, *Eden in the East*, Oppenheimer affirme que ce qui s'est produit dans le Golfe à cette période, voilà 6 000 ou 5 500 ans environ (4000-3500 av. J.-C.), n'est autre que la conséquence locale d'un épisode universel d'inondation rapide et relativement brève, connue sous le nom de «transgression flandrienne», qui eut un impact significatif non seulement sur les côtes du Golfe, mais aussi dans bien d'autres parties de l'Asie³⁶. Tout en remarquant que tout le monde admet «l'effet destructeur de la transgression flandrienne, qui balaya les sites côtiers archéologiques voilà 5 500 ans», il émet l'hypothèse intéressante que, dans le cas de Sumer :

«Eridu est peut-être la plus ancienne ville côtière *non* détruite par l'invasion de la mer. En d'autres termes, il pourrait s'agir de la dernière ancienne cité qui fut construite au niveau d'eau élevé post-glaciaire³⁷. »

De la même manière, l'éminent sumérologue Georges Roux prétend que 6 000 ou 5 500 ans plus tôt, le littoral du Golfe se situait environ à 1 ou 2 mètres au-dessus de son niveau actuel, de

sorte que sa côte nord-ouest se trouvait « dans le voisinage d'Ur et Eridu ». Par la suite, « une régression progressive, alliée aux alluvions des fleuves, l'amena où il se trouve de nos jours³⁸ ».

Eridu

J'étais donc revenu au mystère des cités antédiluviennes et à la possibilité qu'elles aient été « englouties par le déluge », comme l'affirmait le récit de Zisudra, alors qu'Eridu avait survécu de manière si évidente jusqu'à la période historique. En fait, je ne tardai pas à apprendre que *toutes* les villes antédiluviennes avaient survécu jusqu'à la période historique ; aucune d'entre elles ne se trouvait à l'époque sous l'eau et au moins une – Eridu – semblait ne l'avoir *jamaï*s été !

Entre 1946 et 1949, les ruines de cette cité, situées au sud de Sumer, près de l'Euphrate, un peu vers le nord-ouest de l'actuelle ville de Basra³⁹, furent largement mises à jour par une équipe du Comité de direction irakien des antiquités, conduite par Fuad Safar⁴⁰. Les archéologues prêtèrent une attention toute particulière au temple d'Enki, le dieu sumérien de la sagesse et déité tutélaire d'Eridu⁴¹. Ils creusèrent une profonde tranchée à travers plusieurs strates de construction et de reconstruction depuis les alentours de 2500 av. J.-C., jusqu'à ce qu'ils atteignent la toute première phase d'édification du bâtiment de culte. Alors qu'on le datait à l'origine vers 4000 av. J.-C.⁴² – une époque riche en antiquités –, les archéologues ne cessèrent d'y trouver des pièces de plus en plus anciennes.

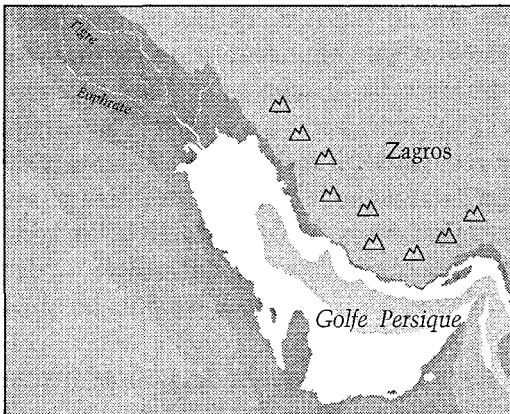
La structure centrale du site est formée de sa ziggourat (pyramide à degrés) principale, érigée aux environs de 2030 av. J.-C. par un roi sumérien appelé Amar Sin⁴³. Mais elle aussi se révéla juchée tout en haut d'une série de bâtisses plus vieilles encore. Sous l'un de ses angles, les archéologues déterrèrent les ruines de pas moins de dix-sept temples,

« bâtis l'un au-dessus de l'autre durant la période protohistorique. Les plus bas et les plus anciens de ces temples (niveaux 17 à 15) étaient petits, des bâtiments d'une seule pièce comprenant autels, tables d'offrandes et de la poterie fine décorée de dessins géométriques élaborés, souvent élégants⁴⁴ ».

Si l'on en juge par cette vaisselle, les premiers reliquaires d'Eridu remontent au-delà de 4000 av. J.-C., voire 5000 av. J.-C., soit à 7 000 ans⁴⁵. C'est, selon Georges Roux, « ce qui fait d'Eridu l'une

des plus anciennes communautés de l'Irak méridional » et un choix « remarquable » dans la mythologie, en qualité de la plus ancienne des métropoles antédiluviennes⁴⁶.

Par conséquent, on ne remet pas en cause, semble-t-il, la présence d'une communauté dans la région, *avant* qu'elle ne subisse l'assaut d'une transgression flandrienne voilà environ 5 500 ans. Néanmoins, les fouilles, qui ne cessèrent que lorsque les archéologues parvinrent à la « terre vierge », « ne montrèrent aucune trace d'inondation⁴⁷. » Comment cela s'explique-t-il dans une ville antédiluvienne inondée, dit-on, non pas de manière classique mais par le *fameux* déluge ? Et comment étais-je censé comprendre que cette ancienne Ur, à moins de 20 km de là, bâtie sur un terrain légèrement plus élevé⁴⁸, ne soit même pas citée dans la tradition du déluge, bien qu'elle présente des preuves *manifestes* d'une inondation porteuse d'alluvions ?



En 1992, Jules Zarins, géologue à la Southwest Missouri State University, proposa une solution éventuelle à ce problème. Dans un article publié dans le *Journal of the American Oriental Society*, il démontra qu'en dépit de la situation géographique d'Eridu sur une basse dépression au sud-

ouest d'Ur, « un escarpement de 8 m court du nord au sud dans la formation du Haut Fars (le Hazim), en bloquant probablement toute infiltration marine dans la cuvette⁴⁹ ». Je possédais désormais davantage d'éléments pour comprendre où Oppenheimer et Roux voulaient en venir. En consultant une carte de la vallée du Tigre et de l'Euphrate, je pus aisément voir comment la hausse assez faible et temporaire du niveau de la mer, associée à la transgression flandrienne, pouvait avoir inondé les zones de basse altitude de l'ancienne Sumer – jusqu'à environ 180 km dans les terres⁵⁰, en fait –, à savoir les actuels Iran, Koweït et Irak. Ce qui aurait amené le littoral septentrional du golfe Persique à une très grande proximité d'Eridu, voire juste au-delà d'Ur, en laissant derrière les alluvions que Woolley avait retrouvées⁵¹.

Shurruk et Sippar

Les résultats archéologiques des fouilles de la cité antédiluvienne de Shurruk, à environ 100 km au nord d'Eridu, au bord de l'Euphrate, fournissent aussi la preuve d'un déluge sous la forme de «dépôts assez importants d'argile et de sable charriés par l'eau, à la suite d'inondations considérables et prolongées⁵²». Depuis que Shurruk fut connue comme la ville natale de Zisudra, le Noé sumérien «ayant préservé le germe de l'humanité⁵³», j'ai cru de prime abord en une piste prometteuse. Mais elle s'est volatilisée. Les inondations de Shurruk furent fermement datées et remontent à 4900 ans – sans doute 600 ou 700 années plus tard que le déluge consigné à Ur – et il est quasi indubitable qu'elles soient le fruit de crues fluviales⁵⁴.

Consacrée au dieu-soleil Utu⁵⁵, Sippar se révèle la ville la plus profondément située dans les terres de toutes les cités antédiluviennes, de même qu'elle joue un rôle particulier dans le récit du déluge sumérien. Dans le fragment 4a des quelques vestiges disséminés de l'*Histoire*, jadis largement réputée, du prêtre babylonien Berossos (qui écrivit au III^e siècle av. J.-C. mais dont l'œuvre témoigne, selon les érudits, d'authentiques traditions sumériennes⁵⁶), Sippar est évoquée comme l'endroit où la connaissance de la race antédiluvienne était dissimulée avant le déluge et préservée à l'usage des survivants de l'humanité.

Dans cette version, la figure de Noé s'appelle Xisouthros (au lieu de Zisudra). Une divinité le visite en songe, le prévient qu'un terrible déluge est sur le point de détruire l'humanité et lui ordonne de construire un énorme bateau, selon les dimensions et la manière courantes⁵⁷. Jusqu'ici, tout nous est très familier, mais intervient alors un élément introuvable dans les autres variantes de la tradition. Le dieu demande à Xisouthros de rassembler toute une série de précieuses tablettes, où est inscrite la sagesse sacrée, et de les enterrer en un lieu sûr et bien profondément, à «Sippar, la cité du Soleil⁵⁸». Lesdites tablettes contenaient «toute la connaissance livrée aux humains par les dieux» et Xisouthros devait les préserver de sorte que les hommes et les femmes survivant au déluge puissent «réapprendre tout ce que les divinités leur avaient enseigné dans le passé⁵⁹».

Le récit du déluge lui-même arrive ensuite, de même que celui de la traversée de Xisouthros et de ses protégés à bord de l'Arche. Aussitôt après avoir accosté, ce dernier descend du grand vaisseau, offre un sacrifice aux dieux, puis disparaît... car il a sur-le-champ rejoint la vie éternelle. Ceux qui restent à bord se retrouvent désormais sans chef et désemparés, jusqu'à ce qu'une voix venue des cieux leur indique de lever l'ancre pour s'en retourner à Babylone

et se mettre en quête de la cité de Sippar, qui a survécu au déluge. Ils doivent «déterrer les tablettes ensevelies là-bas et les remettre à l'humanité⁶⁰».

«Et ceux qui parvinrent à Babylone déterrèrent les tablettes dans la cité de Sippar et les firent apparaître au grand jour. Ils bâtirent de nombreuses villes, érigèrent des temples en l'honneur des dieux et ressuscitèrent Babylone⁶¹.»

Un sentiment de malaise

Un rapide inventaire nous indique que nous n'avons jusqu'ici identifié que trois métropoles dans le golfe Persique, à savoir Sippar, Shurruapak et Eridu dans la période historique, ainsi que trois villes équivalentes portant exactement les mêmes noms, et dont la tradition affirme qu'elles existaient avec le déluge. Nous avons Ur, très proche d'Eridu, dont on ne parle pas en tant que cité antédiluvienne, mais qui a clairement souffert d'un violent déluge, lequel aura déposé 3 m d'alluvions vers le milieu du IV^e millénaire av. J.-C. Nous avons aussi Shurruapak, qui fut aussi inondée, mais environ 700 ans plus tard. Entre-temps, Sippar, la plus septentrionale et la plus éloignée du littoral actuel du Golfe, est nommée dans le texte de Berossos comme l'endroit idéal pour enterrer des documents, avant que le déluge cesse et que les eaux se retirent.

Les deux villes restantes de la tradition sumérienne – Badtibira et Larak – ont aussi été identifiées sur des sites archéologiques en Irak⁶²; toutefois (comme c'est en fait le cas pour Sippar, Shurruapak et Eridu), ces lieux ne se révèlent pas particulièrement étendus, splendides ou significatifs, ainsi qu'on l'espérerait de terres aussi divinisées. Comme l'observe William Hallo de l'université de Yale : «Les cités en question ne se distinguent pas par leur importance... mais plutôt par leur aspect antique⁶³.»

Puisque les fouilles d'Eridu révélèrent que les toutes premières strates d'occupation furent déposées jusque voilà 7 000 ans, la cité est en théorie «antédiluvienne» (de plus de 1 000 années), compte tenu de la transgression flandrienne... et cela s'applique aussi à Ur, où l'équipe de Woolley découvrit des traces d'habitation non seulement au-dessus des couches inondées, mais aussi au-dessous.

À première vue, il paraît donc raisonnable d'admettre – à l'instar de nombreux savants depuis Woolley – que ce fut ce déluge à cette époque, ou en tout cas l'une des fréquentes inondations à grande échelle (fluviales ou marines) dont souffrit la région dans l'antiquité, qui a dû donner naissance à la tradition sumérienne du déluge. La nouvelle preuve révélant l'étendue des inondations de la

Mésopotamie méridionale entre 4000 et 3500 av. J.-C. environ – juste aux confins de la période historique – devrait à tout le moins renforcer cette hypothèse.

Alors pourquoi éprouvais-je un sentiment de malaise?

Heyerdahl et Sumer

Les inondations, attestées par les archéologues dans la vallée de l'Euphrate inférieur et du Tigre, eurent lieu trop tôt après la date de la fondation d'Eridu et des autres cités «antédiluviennes» pour correspondre à l'idée de période de gloire et d'abondance, telle que décrite dans la tradition. En me penchant de nouveau sur l'histoire de Zisudra, celle du héros du déluge babylonien, Atrathasis⁶⁴, l'épopée de Gilgamesh⁶⁵, les fragments de Berossos, et de nombreuses récessions et variantes, je découvris que tous ces textes situent l'époque de construction de métropoles antédiluviennes sur de longues périodes, souvent jusqu'à des dizaines voire des centaines de milliers d'années⁶⁶. Si je pouvais comprendre pourquoi William Hallo trouvait que «cette chronologie mesurée en millénaires [était] à l'évidence fantaisiste⁶⁷», je jugeai la sienne tout aussi absurde. «L'urbanisme mésopotamien, affirmait-il dans le prestigieux *Journal of Cuneiform Studies*, datait d'à peine deux siècles à l'époque du déluge...⁶⁸»

En juin 2000, je rencontrai l'explorateur et aventurier Thor Heyerdahl, alors âgé de quatre-vingt-six ans, au moment de la mise à jour d'un groupe de pyramides à degrés à Ténériffe, aux îles Canaries. Nous passâmes l'après-midi ensemble, sous un soleil de plomb, à explorer le site qu'il avait porté à l'attention du monde entier.

Heyerdahl répondit en tout point à mes espérances : bousculant les convenances, doté d'une présence puissante, d'un regard perçant, de petites vanités touchantes, d'un sens de l'humour tapageur, et d'un esprit ouvert, inquisiteur et toujours en alerte. Son expédition sur le Tigre en 1977, qui débuta dans le golfe Persique et culmina à Djibouti, dans la Corne de l'Afrique, avait prouvé que les embarcations en roseaux de l'ancienne Mésopotamie disposaient d'une navigabilité et d'une technique assez avancées pour effectuer de longues traversées en mer. Les preuves d'un commerce transocéanique au tout début de l'histoire sumérienne laissaient fortement supposer que de tels voyages pouvaient même remonter jusqu'au IV^e millénaire av. J.-C... et peut-être encore plus loin. En outre, partout où les archéologues creusent, ils découvrent parmi les ruines des plus anciennes cités de Sumer tous les signes d'une civilisation déjà hautement évoluée, accomplie et élaborée, alors que ces villes-là furent fondées il y a plus de 5 500 ans.

«Maintenant qu'on sait que l'homme date de plus de deux millions d'années, s'exclama Heyerdahl, il serait bien étrange que nos ancêtres se soient contentés de récolter la nourriture, jusqu'à ce qu'ils se mettent tout à coup à bâtir dans la vallée du Nil en Mésopotamie, et même dans celle de l'Indus, une civilisation à son apogée quasi en même temps. Et voilà une question que je pose et à laquelle je n'obtiens jamais de réponse. Les tombeaux du premier royaume de Sumer regorgent de splendides ornements et de merveilles d'or, d'argent et de platine, ainsi que de pierres semi-précieuses... autant de pièces introuvables en Mésopotamie. On n'y trouve en effet que de la boue et de l'eau, soit l'idéal pour la culture mais guère autre chose. Comment ont-ils soudain appris – en une seule génération ou presque – où trouver de l'or et tout le reste ? Pour ce faire, ils devaient connaître la géographie de vastes étendues, et cela prend du temps. Il a donc dû y avoir une autre chose auparavant.»

Je fis observer que la Première Dynastie de Sumer se définissait elle-même comme la première *après* le déluge. Les Sumériens historiques avaient toujours cru que leur passé était relié à un épisode antérieur de la construction de la ville et de la vie civilisée qui avait débuté nombre de milliers d'années plus tôt, avant ce fameux déluge. «Nous abordons une idée sujette à controverse, suggérai-je, selon laquelle les grandes civilisations de l'Antiquité historique seraient détentrices d'une sorte de legs en provenance d'une culture antédiluvienne... une idée courante que les archéologues détestent.»

– Je sais, répondit Heyerdahl, mais je veux dire qu'ils ne peuvent fournir aucune réponse sur la manière dont les Sumériens vivant il y a 5 000 ans pouvaient savoir où aller dénicher ces différentes espèces de matières premières. Ils devaient connaître le monde. Et j'insiste sur le fait qu'à mes yeux, c'est presque aussi farfelu – à l'instar d'Erich Von Daniken qui parla d'un peuple venu de l'espace – d'affirmer, comme les archéologues : oh, non, non, ils étaient établis en Égypte, en Mésopotamie et dans la vallée de l'Indus, et hop ! tout à coup, voilà qu'ils ont l'idée de bâtir des pyramides ; ils savent où trouver de l'or et vont accomplir tout cela... C'est ridicule. Je le dis tout net... ça ne peut être possible.

– L'idée d'une civilisation perdue rend fous les archéologues, et ils semblent vouloir empêcher les gens de penser dans ce sens.

– Mais je comprends pourquoi ! Trop d'individus ont associé l'idée à des contes de fées...

– Ce qui a déconcerté les historiens, si bien qu'ils n'explorent jamais ce type de question.

– Oui et c'est fort dommage. Car même l'histoire de l'Atlantide engloutie, qu'ils repoussent tous, demeure intéressante : pourquoi

les Grecs primitifs ont-ils écrit ce récit et pourquoi les Égyptiens le leur ont-ils transmis, et du reste pourquoi chaque nation civilisée ou à demi civilisée du monde parle-t-elle du déluge? Tâchons de ne pas rejeter l'idée, tant que nous ne savons pas que c'est impossible. Il doit y avoir forcément une possibilité... et je pense que nous devrions la chercher avec les moyens modernes à notre disposition. Je pense que beaucoup de surprises nous attendent encore sur terre et sous la mer..»

Aucune surprise : ce que les archéologues disent au sujet des « antécédents »

Si Heyerdahl nourrissait des doutes quant à la chronologie correcte de Sumer, c'est parce qu'il sentait bien qu'elle n'accordait pas le temps nécessaire à l'évolution et au développement de la civilisation avancée, dont les archéologues savaient désormais qu'elle avait prospéré là-bas à partir du quatrième millénaire av. J.-C. « C'est impossible qu'il n'y ait rien eu auparavant, me rappela-t-il lorsque nous nous sommes séparés. Cherchez ce qui existait avant. »

Bien sûr que quelque chose *avait dû* se passer antérieurement : un enchaînement stratigraphique bien éprouvé qui a suivi le développement de la civilisation humaine en Mésopotamie en remontant dans la « protohistoire » avant la période dynastique primitive et, par conséquent, le Néolithique, le Mésolithique, et même le Paléolithique; une longue évolution progressive qui a couvert plus de 30 000 années, et que Georges Roux résume ainsi : « de la caverne à la ferme, et du village à la ville⁶⁹ ».

Au risque de synthétiser grossièrement l'éprouvant travail des archéologues qui a peu à peu mis à jour cet enchaînement, en voici quelques-uns des principaux jalons :

La grotte de Shanidar, dans les montagnes kurdes de l'actuel Irak du nord : habitée par l'homme de Neandertal, il y a entre 50 000 et 46 000 ans ; occupée par des humains du Haut Paléolithique (nos contemporains d'un point de vue anatomique) voilà environ 34 000 ans ; peuplée d'individus du Mésolithique il y a approximativement 11 000 ans⁷⁰.

Jarmo, toujours en Irak septentrional : un site agricole qui peut éventuellement dater de 8750 années. Il dispose d'un tertre artificiel de 7 m de haut, au sommet d'une colline très à pic, et se compose de seize strates d'habitat superposées⁷¹.

Hassuna, encore au nord de l'Irak (à 35 km au sud de Mosul). Ici, la première localité a l'apparence d'une communauté néolithique plus primitive, vivant dans des cabanes ou des tentes. Au-dessus de cette couche, les archéologues ont découvert six strates de maisons, au fur et à mesure plus vastes et mieux construites⁷².

Umm Dabaghiya, qui date d'environ 8 000 ans : des éléments plus élaborés ont été trouvés, dont de splendides fresques murales et des sols réalisés avec de grandes dalles d'argile « soigneusement jointes avec du gypse et souvent peintes en rouge⁷³ ».

L'époque Samara – ainsi nommée d'après le style de poterie très répandu et créée par ce que Roux décrit comme une « culture jusqu'ici insoupçonnée qui fleurit dans la partie intermédiaire de la vallée du Tigre, au cours de la deuxième moitié du sixième millénaire av. J.-C. » –, c'est-à-dire vieille de 7 500 ans⁷⁴. Le généticien Luca Cavalli-Sforza suggère même de repousser cette date à « environ 8 000 ans⁷⁵ ». On a les preuves que cette culture utilisait des techniques d'irrigation, récoltait de gros excédents de blé, d'orge et de lin, et bâtissait des demeures spacieuses en briques de terre⁷⁶, une méthode de construction qui devint plus tard fort prisée dans les villes et les temples de la Sumer historique.

À l'instar de Samara, on a relevé plusieurs autres phases culturelles « protohistoriques », où l'on peut voir les éléments de la future civilisation sumérienne s'organiser petit à petit sous des formes identifiables. Deux d'entre elles se détachent fortement du lot dans les archives archéologiques : la période « Obeid » (il y a environ entre 7 200 et 5 500 ans⁷⁷, avec le premier temple d'Eridu⁷⁸) et la période « Uruk » (il y a entre 6 000 ans⁷⁹ et 5 200 ans, où l'on peut noter d'autres progrès dans l'évolution de l'architecture religieuse⁸⁰). La période Uruk, que certains archéologues préfèrent voir comme une subdivision de celle d'Obeid⁸¹, se fonde quasi sans difficulté dans la toute première époque dynastique de Sumer⁸².

Toutes les dates citées plus haut se révèlent bien entendu approximatives et sans cesse susceptibles d'être révisées et réajustées par les experts. Toutefois, on les juge assez précises à 300 années près⁸³. En général, les spécialistes s'accordent aussi à penser que la direction du « courant » du mode vie urbain en Mésopotamie va du nord au sud : les localités villageoises et les grandes maisons s'établissant d'abord

au nord avant d'apparaître dans le sud. Considérée comme une entité à part entière, la civilisation sumérienne – dont les origines remontent, à en croire désormais les archéologues, à la période Obeid, si ce n'est plus loin – se présente singulièrement comme un phénomène ayant ses sources dans la Mésopotamie méridionale. Selon Georges Roux :

«Au cours du quatrième millénaire av. J.-C., le développement culturel, déjà perceptible sous la période Obeid, s'accéléra, et la civilisation sumérienne finit par s'épanouir. Ceci se déroula cependant dans la partie méridionale de l'Irak, le Nord suivant une progression différente, en restant à la traîne dans plusieurs domaines⁸⁴. »

Le terme «sumérien» est dérivé de Shumer, l'ancien nom de l'Irak du sud⁸⁵. Les archéologues pensent avoir pu distinguer la présence de trois groupes ethniques vivant en contact étroit avec cette région, à l'aube de l'histoire, voilà environ 5 000 ans. À savoir :

«Les Sumériens, prédominants dans l'extrême-sud, depuis approximativement Nippur (près de l'actuelle Diwaniyah) jusqu'au Golfe ; les Sémites, présents en majorité en Mésopotamie centrale (une province appelée *Akkad* à partir de 2400 av. J.-C.) ; et une petite minorité éparse, d'origine incertaine et impossible à rattacher au moindre groupe⁸⁶. »

Apparemment, les seuls traits distinctifs de ces trois groupes sont leurs langues⁸⁷. Sinon :

«Tous partageaient les mêmes institutions, une façon de vivre identique, les mêmes techniques, traditions artistiques, et croyances religieuses, en un mot la civilisation qui avait éclos dans l'extrême sud et que l'on attribue à juste titre aux Sumériens⁸⁸. »

Le problème sumérien

Avec tout ce que l'on sait au sujet de l'évolution et du développement de la magnifique civilisation urbaine de Sumer, on découvre néanmoins avec surprise l'existence d'un «problème sumérien⁸⁹». Je préfère laisser les érudits s'exprimer :

«Qui sont ces Sumériens ? Représentent-ils une très ancienne strate de population dans la Mésopotamie historique ou

viennent-ils de quelque autre pays, et, le cas échéant, à quelle période sont-ils arrivés et d'où venaient-ils ? On a débattu maintes et maintes fois de cette question capitale, depuis la mise à jour des premiers vestiges de cette civilisation sumérienne, voilà plus d'un siècle. Loin d'offrir une solution, les plus récentes découvertes n'ont fait que rendre la réponse encore plus difficile...⁹⁰»

Et la langue sumérienne constitue elle aussi une énigme. On peut la lire et l'étudier, car des civilisations plus récentes, comme celle de Babylone, ont conservé des archives des textes sumériens et les ont traduits dans leur propre langue, ce qui nous est fort commode. Toutefois, le sumérien possède une caractéristique bien à lui. On ne peut le rattacher à aucune des familles de langue du monde⁹¹. Ainsi, bien qu'il soit tout à fait admis que Sumer et sa culture urbaine précoce s'intègrent à merveille dans le processus évolutif à long terme de la Mésopotamie antique – comme, je crois, les savants l'ont démontré avec succès –, on sait par ailleurs que les Sumériens se révèlent un peu différents, un peu particuliers... et se singularisent aussi par leur attachement manifeste au sud...

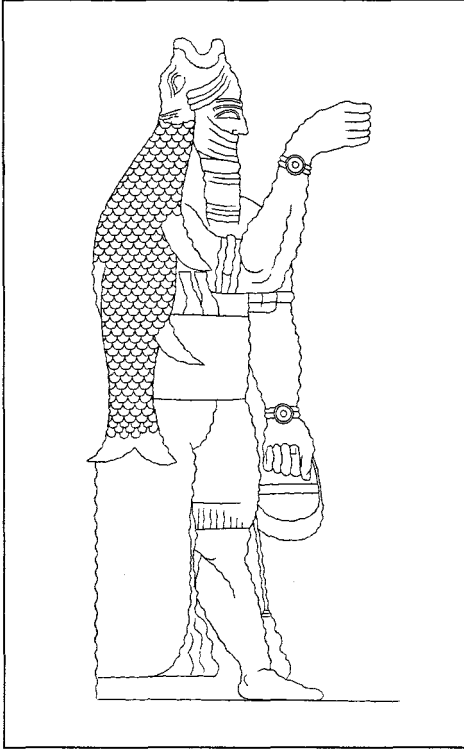
Cela fait déjà assez longtemps que j'ai affaire à des archéologues pour me rendre compte qu'ils n'aiment guère les mythes ou les traditions (« on ne peut pas les peser, les mesurer, les passer au carbone 14 »). Je n'ai donc pas été étonné d'apprendre qu'ils faisaient fi de ce que les Sumériens eux-mêmes avaient à dire concernant leurs propres origines :

« La littérature sumérienne nous présente l'image d'un peuple hautement intelligent, industriel, aimant le débat et profondément pieux, *mais n'offre aucun indice quant à ses origines* [remarque ajoutée]. Les mythes et légendes de Sumer se déroulent la plupart du temps dans un environnement de fleuves et de marécages, de roseaux, de tamaris et de palmiers – paysage sud-irakien classique – comme si les Sumériens avaient toujours vécu dans cette contrée, et rien n'indique de façon claire dans ces textes une patrie ancestrale différente de la Mésopotamie⁹². »

Mais comme nous l'avons vu, les Sumériens avaient une idée très précise de leurs propres origines... Dans leurs mythes et légendes, ils évoquent une époque antérieure au déluge, où ils avaient vécu dans cinq grandes villes. Et ledit déluge se révélait si féroce qu'il mettait toute l'humanité en péril...

Les Sept sages : ce que les Sumériens ont dit sur «la période antérieure...»

Les mythes et légendes sumériens du monde antédiluvien ne se contentent pas de nous parler des cinq cités. Ces textes nous racontent aussi la manière extraordinaire dont leurs ancêtres,



Silhouette d'homme en habit de poisson, à partir d'une sculpture de pierre dans un temple assyrien, représentant sans doute Oannes, maître des Sept sages.

qui vivaient à «l'époque la plus reculée», furent visités par une confrérie d'êtres semi-divins, décrits comme mi-hommes, mi-poissons, «surgis de la mer» et «envoyés [par les dieux] pour enseigner les arts de la civilisation à l'humanité avant le Déluge». Ces créatures sont connues sous l'appellation collective de «Sept sages», avec pour chef Oannes. Chacun d'entre eux était couplé à un roi antédiluvien, en qualité de «conseiller», et l'on vantait leur sagesse dans les affaires d'État, ainsi que leur habileté comme architectes, bâtisseurs et techniciens⁹³.

Dans son *Histoire*, le prêtre Berossos a rassemblé les archives religieuses de Babylone (censées avoir contenu des «dossiers pu-

«Surgit alors de la mer Rouge, dans une région aux abords de Babylone, un monstre effrayant appelé Oannes... Il avait le corps entier d'un poisson, mais au-dessous et rattachée à la sienne, une autre tête, humaine, cette fois; de même que

des pieds semblables à ceux d'un homme rejoignaient la queue, et il possédait une voix humaine. À ce jour, sa silhouette est conservée sous forme de sculpture...

Ce monstre passait sa vie en la compagnie des hommes, sans jamais se nourrir, mais il leur transmettait l'art de l'écriture et des mathématiques, ainsi que toutes sortes de connaissances pour bâtir des villes, fonder des temples, et rédiger des lois. Il enseigna aux hommes comment déterminer les frontières et diviser le territoire, de même que planter les semences, puis récolter fruits et légumes. Bref, il les instruisit de toutes les choses qui mènent à une vie civilisée. Depuis cette époque, on n'a rien découvert de plus. À la fin de la journée, ce monstre, Oannes, regagnait la mer et y passait la nuit. Il était amphibien, capable de vivre à la fois sur terre et dans l'eau... Plus tard, d'autres créatures semblables à lui apparurent⁹⁵. »

Venaient-ils de l'Orient ?

En 1944, Benno Landsberger, l'un des plus éminents spécialistes de Sumer au XX^e siècle, formulait l'opinion suivante dans un nébuleux essai :

« La légende des Sept sages qui, surgissant de la mer, enseignèrent toutes les techniques et toutes les connaissances aux Babyloniens, pourrait certes s'appuyer sur un fondement historique⁹⁶. »

C'est le « problème sumérien » qu'il avait à l'esprit, à savoir la question à ce jour sans réponse : d'où venaient les Sumériens ? Précédant la plupart des archéologues, il comprit tout à fait que « le processus essentiel de civilisation devait être attribué à la population pré-sumérienne ». Mais, à la même époque, ces mêmes Sumériens se révélaient fort différents et bien plus avancés que leurs voisins immédiats, qu'il s'agisse des idées intellectuelles ou philosophiques. « Dans le domaine de la culture, écrivit-il, seuls les Sumériens possédaient des pouvoirs de création⁹⁷. »

Ils se distinguaient *tellement* à cet égard, que Landsberger était convaincu qu'ils devaient être venus d'ailleurs. Selon lui, une telle migration pouvait justifier la création de la toute première culture dynastique unique en son genre

« que l'on considère comme propre à Sumer et qui, dans ses ultimes manifestations, symbolisait l'essence de cette civilisation sous sa forme la plus pure. Non seulement la densité

de la communauté indique une installation du sud au nord, mais l'absence d'éléments sumériens dans les chaînes montagneuses du nord et de l'est accrédite la thèse selon laquelle les Sumériens seraient venus par voie de mer⁹⁸ ».

Pour davantage étayer son idée, Landsberger fit observer que l'île de Bahreïn, dans la partie méridionale du golfe Persique, près du Qatar :

« possédait des divinités pourvues d'authentiques noms sumériens, comme le dieu gouvernant, En-zak, et son épouse Me-skil-ak. Un tel fait plaide en faveur d'une origine étrangère pour les Sumériens, puisqu'il est improbable que l'île ait été colonisée depuis la Mésopotamie méridionale⁹⁹ ».

Landsberger poursuit en spéculant sur l'idée que l'étincelle de génie sumérien ait pu être importée de la civilisation de la vallée de l'Indus, de l'autre côté de la mer d'Arabie, vers l'est¹⁰⁰, une idée digne d'intérêt en soi. Toutefois, comme il écrivait dans les années quarante, il n'a pas eu accès à la connaissance moderne sur les étonnants changements s'étant opérés dans le Golfe, à la fin de l'ère glaciaire. Il était donc incapable d'envisager une possibilité bien plus extrême, révélée par la science d'aujourd'hui.

Des implications explosives

Le travail de Kurt Lambeck sur le golfe Persique attira de prime abord mon attention, parce qu'il faisait allusion à un incident d'inondation marine – la transgression flandrienne ayant eu lieu voilà 6 000 à 5 500 ans –, qui déplaça temporairement la côte septentrionale du Golfe à plus de 150 km à l'intérieur des terres et transforma Ur et Eridu en stations balnéaires.

L'étude de Lambeck fut publiée en 1996 dans les *Earth and Planetary Science Letters*, un journal de géologie pour spécialistes qui n'a sans doute pas trôné souvent sur le bureau d'un grand nombre d'archéologues¹⁰¹. L'auteur s'est focalisé sur une période de 18 000 ans – vers l'apogée de la dernière ère glaciaire – jusqu'à nos jours, en intégrant toutes les variables clés, dont :

« la réaction de la Terre à l'effondrement des calottes glaciaires lointaines et l'eau résultant de la fonte qui s'est répandue dans le Golfe lui-même et dans l'océan voisin. On a comparé les modèles de ces effets glacio-isostatiques aux changements du niveau de la mer, avant de reconstituer le paléolittoral de la région¹⁰² ».

Désormais, en examinant de plus près les recherches de Lambeck, je compris que celles-ci pouvaient avoir des implications inexploitées et potentiellement explosives pour la préhistoire de Sumer :

« Depuis l'apogée de la glaciation jusqu'à environ 14 000 ans avant la période actuelle, le Golfe ne subit aucune influence marine, jusqu'aux abords du plateau de Biaban. Il faudra donc attendre ces 14 000 années pour que le Détroit d'Ormuz ouvre une mince voie d'eau et voilà environ 12 500 ans que l'incursion marine dans le Bassin central a débuté. Le Bassin occidental fut inondé quelque 1 000 années plus tard. Des immobilisations temporaires ont dû avoir lieu durant la phase d'inondation du Golfe, entre 11 300 et 10 500 ans avant notre époque... »

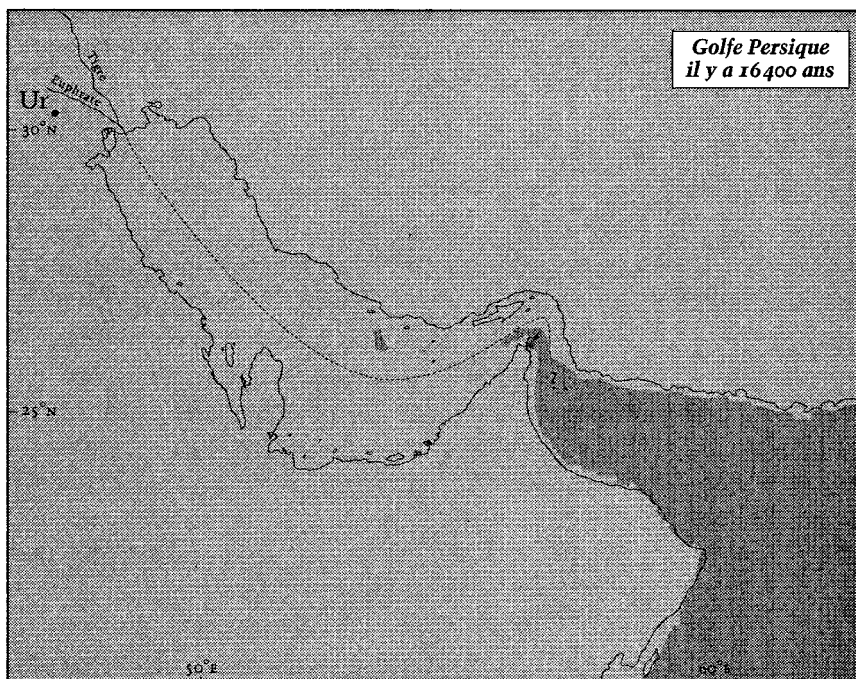
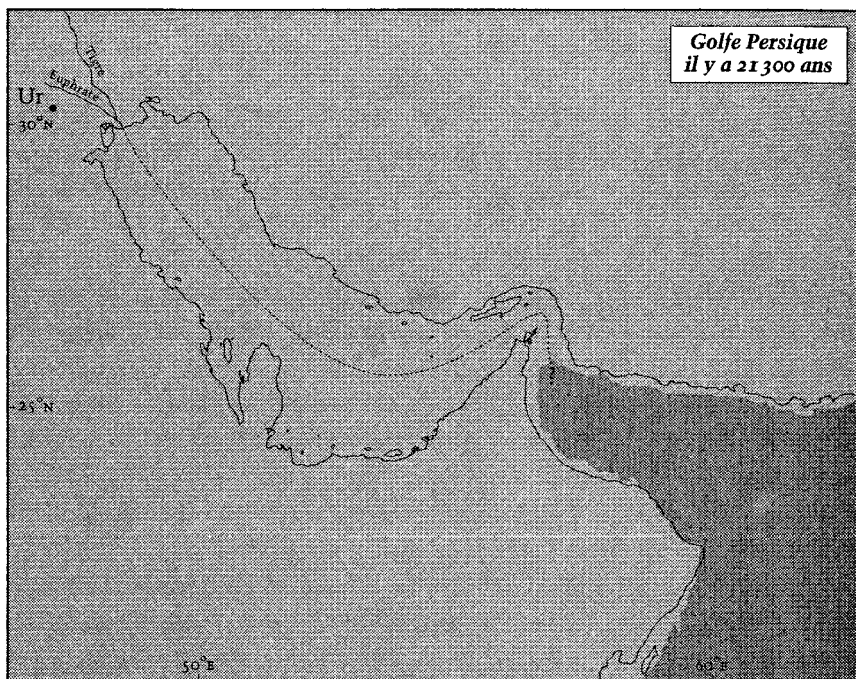
En d'autres termes, il y a entre 18 000 et 14 000 ans, tout le golfe Persique – en vérité jusqu'au-delà du détroit d'Ormuz, dans ce qui forme aujourd'hui le golfe d'Oman – était constitué de terre aride. Ce n'est qu'à cette période que la mer s'est mise à envahir le Golfe proprement dit, au début sous la forme d'une étroite voie d'eau, plus tard en un cycle récurrent de puissantes inondations de courte durée, chacune suivie d'une récession partielle des eaux de crue, puis d'une période d'accalmie, suivie d'un regain d'inondations à intervalles irréguliers.

Pour avoir déjà consulté l'étude de Lambeck, je savais que le littoral actuel du Golfe avait été atteint, puis momentanément dépassé, voilà près de 5 500 ans, au cours de la transgression flandrienne. Mais je n'avais pas compris sur-le-champ l'extraordinaire drame géologique qui s'était alors déroulé il y a entre 14 000 ans, au début de l'inondation du Golfe, et 7 000 ans, lorsque la cité-État d'Eridu fut établie aux confins nord-ouest du Golfe, entraînant un mode de vie qui allait bientôt prospérer sous les traits de la civilisation sumérienne.

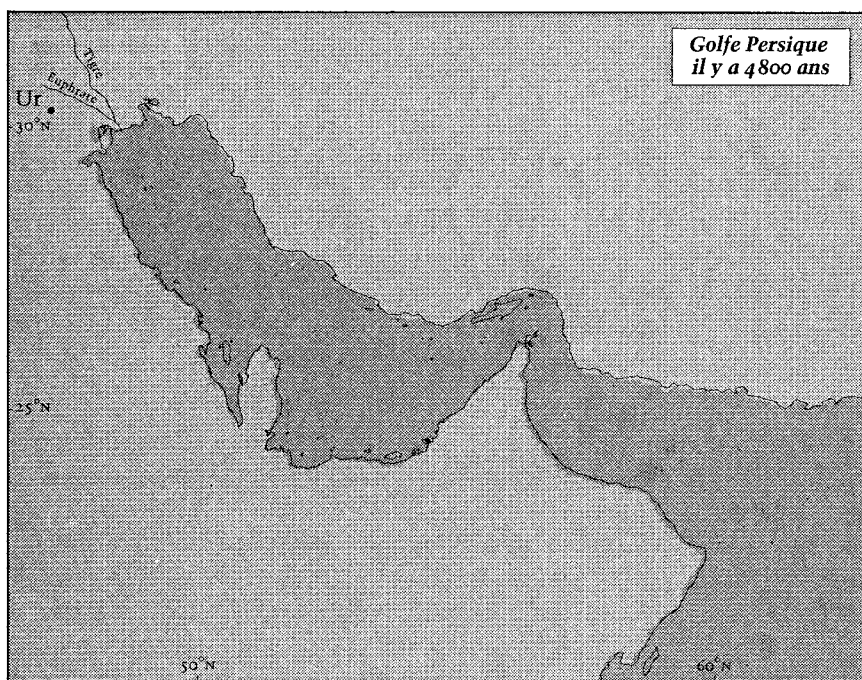
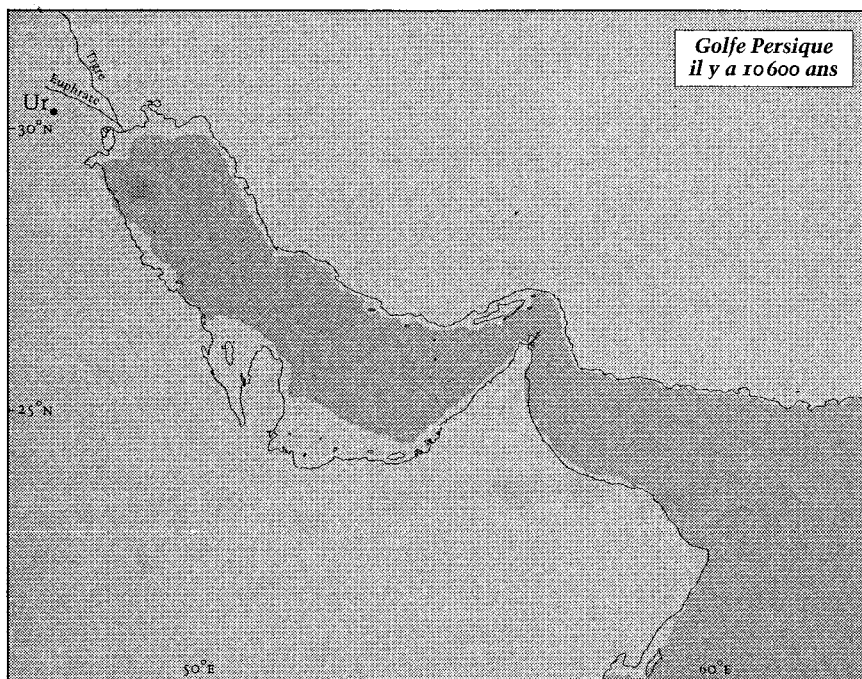
Le fond marin du Golfe

Lambeck lui-même était convaincu qu'il devait y avoir un lien entre l'inondation du Golfe et le « problème sumérien » :

« Le premier rapport se révèle incomplet et soulève de nombreuses questions. Qui étaient les Sumériens, d'où venaient-ils ? Quand sont-ils arrivés ? Sont-ils venus d'une région montagneuse au-delà de l'Irak ou par voie de mer ? Étaient-ils des descendants de communautés néolithiques installées là



Les pointillés représentent une projection du cours du Tigre et de l'Euphrate dans le Golfe paléolithique.



Ici comme dans toutes les cartes des inondations présentes dans l'ouvrage, les lignes noires symbolisent le littoral actuel, le gris clair la terre et le sombre la mer.

depuis plus longtemps, de la culture Obeid vers 4500-3500 av. J.-C. ou de la culture encore plus antérieure d'Eridu aux alentours de 5000 av. J.-C. [les archéologues se réfèrent souvent à la culture d'Eridu sous l'appellation "E. Obeid I", à savoir le premier stade de la civilisation Obeid]¹⁰³. Quelles que puissent être les directions prises par la recherche de réponses à ces questions, un élément significatif de l'énigme peut être l'évolution de l'environnement physique du Golfe lui-même¹⁰⁴.»

La dernière observation faisait notamment écho à mes préoccupations; toutefois, Lambeck continua à suggérer que la seule époque à laquelle les historiens et les archéologues avaient vraiment besoin de prêter attention n'était autre que «la dernière période d'inondation du Golfe et les submersions suivantes de la région de basses terres du Delta [la transgression flandrienne], où le niveau de la mer dépassa peut-être de quelques mètres l'actuel, entre 6 000 et 3 000 ans avant notre époque¹⁰⁵». Si les archéologues s'intéressaient à la période plus ancienne, il y a entre 7 000 et 18 000 années – où une terre aride constituait encore une grande partie du fond marin du Golfe –, alors ils devraient se concentrer sur son rôle en tant que couloir de migration: «Route naturelle pour les gens se déplaçant vers l'ouest depuis l'Iran oriental. Est-ce l'itinéraire emprunté par les ancêtres des Sumériens¹⁰⁶ ?»

Nulle part ailleurs dans son étude Lambeck n'invite à considérer une autre éventualité, même si certaines de ses propres données le suggèrent. C'est la possibilité que le sol désert du Golfe ait pu *lui-même* accueillir en permanence une communauté à un moment donné, pendant onze mille années, il y a entre 18 000 et 7 000 ans.

Le cas échéant, pourquoi une culture urbaine ne serait-elle pas développée ici, comme le laissent supposer les mythes des villes antédiluviennes?

Après tout, l'archéologie orthodoxe a déjà accepté l'existence de très anciennes cités autre part qu'au Moyen-Orient – telles que Catal Huyuk en Turquie (au moins 8 500 ans d'existence), Jéricho en Palestine (plus de 10 000 ans d'âge¹⁰⁷) et, en effet, Eridu en Mésopotamie (où, comme nous l'avons vu, les plus anciens tombeaux dateraient, dit-on, de plus de 7 000 années). Forts de ce que nous savons à présent sur le passé des inondations dans le Golfe, nous ne pouvons pas éliminer la possibilité que les ruines des métropoles qui sont littéralement «antédiluviennes» puissent se dissimuler sous ses eaux de plus en plus polluées, industrialisées et militarisées...

Un fleuve traversait la région

Durant la période qui débute au dernier apogée de la glaciation jusqu'aux alentours d'il y a 10 000 ans, le monde de l'ère glaciaire se révélait en général plus froid et plus aride qu'aujourd'hui, avec des températures moyennes inférieures de plusieurs degrés, même dans les zones tropicales et équatoriales. Cependant, ces conditions climatiques auraient été, semble-t-il, moins rigoureuses au sein de la micro-région du Golfe antédiluvien : pour l'essentiel une grande vallée de basses terres bien protégées¹⁰⁸.

Sa caractéristique la plus notoire, qui, sans nul doute, aura attiré la vie sous toutes ses formes, y compris l'être humain, c'est que le Tigre et l'Euphrate le traversaient, unis en un seul fleuve immense¹⁰⁹. Celui-ci semble avoir coulé le long de la partie est de la vallée et aurait franchi à différentes périodes jusqu'à trois grands lacs d'eau douce dans les bassins occidental et central du Golfe¹¹⁰. Il quittait la région en empruntant des goulets connus aujourd'hui sous le nom de détroit d'Ormuz et formait son estuaire sur le plateau de Biaban vers l'est¹¹¹. L'embouchure se révélait relativement petite pour un si grand fleuve, ce qui conduit les scientifiques à penser qu'il a dû se débarrasser de la majeure partie de son limon alluvial fertile sur les côtes et à l'intérieur des lacs qu'il arrosait au passage¹¹². Durant des milliers d'années, ceci aura créé des zones de grande fertilité naturelle au sein de la vallée, où l'agriculture aura pu être extrêmement productive, si tant est qu'on l'y ait pratiquée.

Pendant un certain temps, la situation ne pouvait que s'améliorer et, en dépit de l'avance implacable de la mer, après la percée du détroit d'Ormuz, voilà 14 000 ans, les conditions dans le reste du Golfe ont fort bien pu demeurer très agréables pendant longtemps. J'ai été particulièrement intéressé d'apprendre l'existence d'une étude exhaustive réalisée en 1988 par le groupe COHMAP, laquelle démontrait que le « système de mousson indienne envahit les portions méridionale et orientale de l'Asie du sud-ouest, il y a entre 12 000 et 9 000 années, puis se retira¹¹³ ». Il en a résulté que tout au long de cette période, le Golfe et d'autres parties du Sud-ouest asiatique auraient

« profité à la fois des pluies d'hiver et, dans certains secteurs, de celles d'été ou de tempêtes estivales éphémères. Ces précipitations auraient accentué les possibilités de pâtures, notamment dans les zones semi-arides, mais auraient eu peu d'effet sur la croissance de céréales d'hiver formant la base principale de l'agriculture primitive¹¹⁴ ».

Une vallée protégée... un grand fleuve... des lacs... des sols fertiles... des précipitations à foison... La littérature paléo-climatologique me laisse la nette impression que le Golfe, il y a 10 000 ou 12 000 ans, a pu constituer un endroit fort inhabituel... une sorte de jardin secret à vrai dire, jouissant d'un climat idéal qui offrait les conditions quasi optimales pour l'émergence d'une civilisation.

Un profond changement

Ce fut la mer qui changea tout. Comme l'explique Lambeck :

« Quatorze mille ans avant notre époque, le détroit d'Ormuz s'ouvrit en un passage restreint et l'inondation des basses terres de l'ouest débuta, en commençant par le Bassin oriental que les eaux de mer envahirent peu après 13 000 avant la période actuelle. On note d'abord la première influence marine dans le Bassin central vers 12 500 avant notre ère... Le Bassin occidental demeure libre de toute incursion marine jusqu'aux environs de 11 000 avant notre ère. La partie septentrionale du Golfe reste sèche à cette période, à l'instar d'une vaste zone au sud du Golfe paléolithique, encore que cette plaine contienne de nombreuses basses dépressions topographiques. Jusque vers 11 000 avant notre époque, la portion nord du fond du Golfe Persique aura constitué une plaine assez nivelée mais étroite, entravée par le paléo-Golfe et le versant sud du Zagros qui forme aujourd'hui le littoral.

À mesure que le niveau de la mer monte, le Golfe continue de s'étendre et l'influence maritime se propage dans la région nord. Aux environs de 10 000 avant notre ère, la bordure nord-est du Golfe a atteint sa situation actuelle dans plusieurs localités, en particulier à l'est d'environ 52 degrés de longitude. La majeure partie du Golfe méridional demeure exposée jusqu'aux alentours de 8 000 ans avant notre époque, et des plateaux comme le Great Pearl Bank ne sont immergés que peu de temps après¹¹⁵. »

J'ai volontairement choisi de ne pas résumer le récit étape par étape de l'engloutissement du Golfe par Lambeck, mais de le laisser s'exprimer lui-même. Il ne surestime ni n'interprète ses données, mais se borne à les présenter de manière neutre, sans spéculer, comme se doit un bon scientifique.

Je n'en suis pas un et j'ai une approche différente. Ce qui me frappe ici, c'est d'abord et avant tout un mystère – le mystère des

origines sumériennes –, « le problème sumérien », comme se plaisent à le nommer les archéologues. Quand je regarde de plus près, je découvre que non seulement nous ignorons d'où vient ce peuple, mais aussi que leur langue reste unique au monde : elle n'est rattachée à aucun idiome connu. En me penchant encore davantage sur la question, j'apprends que les Sumériens ont préservé les traditions d'un terrible déluge qui aurait balayé la quasi-totalité de l'humanité et inondé les cinq métropoles antédiluviennes de leur patrie ancestrale. Il y a eu des survivants dans un grand bateau qui les aurait transportés sur les eaux du déluge vers une autre contrée, où ils se sont installés pour faire renaître la terre dévastée, renouveler le genre humain, et conserver la sagesse ancienne et le culte des dieux. Pour cette raison, ceux qui plus tard retrouvèrent la trace de leur lignée et de leur religion, à partir de ces survivants, se rappellèrent toujours que l'histoire était divisée en deux périodes – avant et après le déluge – et établirent les dynasties de leurs dirigeants de la même façon : avec la liste des rois historiques précédée de celle des monarques antédiluviens, ces derniers demeurant une très longue période sur le trône ¹¹⁶.

Je passe en revue les publications archéologiques en quête d'explications rationnelles sur la tradition sumérienne du déluge et découvre alors que la plupart des spécialistes s'accordent à penser que celle-ci doit se fonder sur une certaine vérité historique ; ils font référence à l'inondation temporaire d'Ur, voilà environ 5500 ans, soit par de gigantesques crues fluviales, soit par l'incursion marine, appelée « transgression flandrienne ». Mais dès lors que j'approfondis le sujet et tente de relier les détails de la tradition du déluge aux faits archéologiques, je m'aperçois qu'aucun ne correspond réellement ; il n'en demeure pas moins d'étranges résonances entre les preuves et les mythes.

Par exemple, nous avons vu qu'Eridu, toujours considérée comme la première et la plus ancienne cité antédiluvienne, n'a jamais été inondée ; pourtant, les preuves archéologiques en font une candidate idéale au titre de « plus ancienne » métropole sumérienne, avec ses sanctuaires vieux de 7 000 ans, consacrés au dieu des eaux, Enki.

À l'inverse, Ur, dont on ne fait pas du tout mention dans la tradition du déluge, fut totalement submergée voilà environ 5500 années. Shurruk, qui comptait parmi les cinq villes antédiluviennes, fut également engloutie, mais 700 ans plus tard.

Par conséquent, l'hypothèse qui relie la tradition sumérienne du déluge à quelque fléau ayant englouti Ur n'est donc pas recevable à mes yeux. Honnêtement, je préfère encore en conclure que les

Sumériens ont tout imaginé, plutôt que d'admettre qu'ils aient été si ignorants de la géographie et si naïfs d'un point de vue historique, pour ne pas faire la différence entre un déluge universel susceptible d'éradiquer l'humanité et une inondation locale, aussi violente soit-elle. Puisque nous les tenons à d'autres égards en haute estime – pour avoir fondé les premières écoles, le premier congrès bicamériste, et rédigé le premier code pénal au monde¹¹⁷, etc. –, ne devrions-nous pas aussi respecter leur propre appréciation du grand déluge qui, selon eux, aurait englouti les métropoles de leurs ancêtres voilà si longtemps ?

Une nouvelle hypothèse

Je m'attarde ensuite sur les données fournies par Kurt Lambeck. Je note que le sol du golfe Persique était entièrement à sec jusqu'à une période récente – voilà 14 000 ans – et qu'il aurait constitué un véritable jardin d'Éden, il y a entre 12 000 et 9 000 années, de même qu'en dépit d'inondations ininterrompues, de grandes zones du sol de la région demeurèrent au-dessus des vagues jusqu'il y a entre 8 000 et 7 000 ans. Comme ces secteurs englobent le Great Pearl Bank – entre le Dubaï d'aujourd'hui et le Qatar, non loin de Bahreïn –, j'ai peine à admettre la « coïncidence » selon laquelle l'ancienne Bahreïn vénérât des divinités portant d'authentiques noms sumériens ou encore que la première preuve tangible d'une présence sumérienne « identifiable » en Irak se trouvait à Eridu, voilà 7 000 ans... si tôt après l'inondation du plateau susnommé.

Bref, tout en insistant sur le fait que je ne suis pas scientifique, je crois que les éléments fournis par Kurt Lambeck se révèlent assez éloquentes pour justifier une nouvelle hypothèse au sujet du « problème sumérien ». Je pense qu'il est temps d'envisager avec sérieux la possibilité que la véritable histoire des origines de cette civilisation reste floue en raison du voile des eaux du golfe Persique qui la recouvrent. Dans ce cas, on pourrait établir le même rapport entre Eridu et les autres cités « antédiluviennes » de Mésopotamie avec les métropoles initiales du fond marin du Golfe que Halifax en Nouvelle-Écosse avec Halifax en Angleterre, ou Perth en Australie avec Perth en Écosse. En d'autres termes, elles pourraient avoir été nommées ainsi en hommage à d'autres villes plus anciennes installées ailleurs : une attitude normale et fort courante chez les migrants de toute culture, à toutes les époques. En outre, on ne nous demande plus alors d'imaginer que la migration s'est effectuée depuis une contrée lointaine, mais simplement depuis les basses terres inondées du Golfe pour rejoindre la région la plus proche, plus élevée et fertile, qui bénéficia des mêmes fleuves Tigre et Euphrate, comme jadis le sol du Golfe.

À ce stade, je trouve que l'hypothèse et les preuves archéologiques existantes convergent à merveille. Certes, il semble qu'Eridu l'emporte comme étant l'une des toutes premières cités « originelles » de Sumer; de même que la date de submersion du Great Pearl Bank coïncide quasiment avec celle de la fondation des premiers sanctuaires en l'honneur d'Enki à Eridu; et enfin, les Sumériens possèdent des souvenirs distincts d'une culture antédiluvienne avancée, détruite par un violent déluge.

Malgré tout, l'inondation du Golfe s'étendit sur plus de 6 000 années, n'est-ce pas? Un événement aussi progressif et aussi prévisible n'est pas plus susceptible d'avoir inspiré la tradition sumérienne du déluge mondial dévastateur, menaçant la survie de l'humanité, que l'inondation localisée aux environs d'Ur voilà 5 500 ans.

Avant de mettre ma théorie à l'épreuve en essayant d'organiser une expédition de plongée dans le Golfe (ce qui nécessitait l'autorisation écrite en triple exemplaire émanant de Saddam Hussein, de l'US Navy, de la CIA, de Texaco, du président iranien, du roi d'Arabie Saoudite, et des émirats du Koweït, de Bahreïn, de Qatar, de Chardja, d'Abou Dhabi et de Dubaï), je décidai de mieux me documenter sur le comportement des océans du monde sur la période clé de 7 000 années, il y a entre 14 000 et 7 000 ans.

Je savais déjà que cela correspondait à l'apogée de la fonte des glaces de la dernière glaciation. De même que je n'ignorais pas la grande turbulence et l'instabilité de cette période. Il n'était donc en aucun cas impossible que quelque événement mondial se soit produit durant ces millénaires, en provoquant un véritable déluge cataclysmique dans la vallée protégée du Golfe.

En vérité, comme j'allais le découvrir, cela avait bel et bien pu arriver plus d'une fois...

3

La fonte des glaces

« Athénien : *Considères-tu que les récits anciens renferment quelque vérité ?*

Clinias : *Quels récits ?*

Athénien : *Que le monde des hommes a souvent été détruit par des déluges... de telle sorte que seule une infime partie de la race humaine a survécu.*

Clinias : *Tout le monde jugerait pareils récits tout à fait crédibles. »*

Platon, *De la Législation*, vol. I, Livre III.

« Il est clair que les drumlins¹ [du lac Berverley]... ont dû être submergés, pendant l'écoulement qui entraîna leur formation... des profondeurs minimum d'environ 20 m étaient requises... Lors d'un survol en hélicoptère le long du littoral nord de la Georgian Bay, on a noté des traces d'érosion sur un unique champ de soubassement, lequel avait une largeur d'au moins 50 km... [Ces] drumlins et ces traces d'érosion indiquent la présence d'inondations dues à la fonte des glaces, capables de déplacer les plus gros rochers... Les largeurs d'écoulement, égales à celles des champs de traces d'érosion, oscillaient entre 60 et 150 km... Les volumes d'eau susceptibles d'être contenus par de tels déluges auraient

dû avoisiner le million de kilomètres cubes, soit l'équivalent d'une hausse du niveau de la mer de plusieurs mètres en quelques semaines. »

John Shaw, professeur des Sciences de la Terre,
Université d'Alberta.

« Il y a à peine 20 000 ans, l'Amérique du Nord abritait tout un éventail de gros animaux qui rivalisaient avec la faune spectaculaire de l'Afrique actuelle. Des mammouths plus imposants que les éléphants, de même que des mastodontes aux dents pointues, plus petits, occupaient le territoire, de l'Alaska à l'Amérique Centrale. Des hordes de chevaux et de chameaux sillonnaient les herbages, tandis que des paresseux de la taille de bœufs peuplaient les forêts et des castors gros comme des ours construisaient des barrages dans les cours d'eau. Il y a environ 10 000 ans, toutes ces bêtes – et d'autres encore, tels que les lions d'Amérique, les guépards, les tigres à dents de sabre et les ours géants – avaient disparu. Quelque 70 espèces d'Amérique du Nord périrent, trois quarts d'entre elles étant de gros mammifères. Pourquoi? »

Washington Post, 21 novembre 2001.

SI vous étudiez les publications qui traitent du sujet et parlez aux spécialistes de la dernière ère glaciaire, vous découvrirez qu'il existe d'énormes divergences d'opinion sur des sujets aussi fondamentaux que le déroulement principal des événements, la chronologie et les conséquences de ceux-ci, voire la terminologie servant à les décrire.

L'idée même de « dernière glaciation » est mal définie et s'utilise différemment selon les autorités en présence. Aux yeux de certains, elle renvoie à une période ayant commencé voilà environ 125 000 années, lorsque les calottes glaciaires de l'hémisphère Nord amorcèrent leur progression la plus récente, pour s'achever il y a presque 21 000 ans et atteindre leur couverture maximum (DAG: « Dernier Apogée Glaciaire ») avant de commencer à fondre. Même sur ce point, il semble que la littérature scientifique témoigne de variantes d'appréciation, puisque j'ai constaté qu'on pouvait faire remonter le DAG à 25 000 ans, comme le situer à 18 000 ans² à peine dans le passé.

Une autre école sémantique adopte un point de vue plus général, en observant que la « dernière ère glaciaire » n'était ni plus ni moins

que le sursaut le plus récent d'un cycle d'alternances de glaciations et de déglaciations qui remonte à quelque 2,6 millions d'années. Aux yeux de ces partisans, c'est ce cycle plus long qui constitue l'ère glaciaire... et il ne s'agit pas de la « dernière », puisque nous y sommes encore. Ils font remarquer que le processus de déglaciation depuis 17 000 années fut extrêmement rapide – dans les 10 000 ans –, mais n'excédait guère la norme instaurée par des déglaciations antérieures. De la même manière, les conditions relativement favorables dont nous bénéficions depuis 7 000 années se révèlent peut-être meilleures que celles des périodes interglaciaires précédentes, quoique pas de façon spectaculaire.

Sans être concerné par ces questions portant sur des époques situées à des millions d'années de nous, je note cependant au passage combien les vicissitudes de la créature appelée « homme » semblent singulièrement s'entremêler avec la longue chronologie de l'ère glaciaire :

- Les traces de nos plus vieux ancêtres bipèdes du genre *homo* apparaissent pour la première fois dans les fossiles datant d'environ 2,6 millions d'années, au début du grand cycle de l'ère glaciaire actuelle.
- Une autre coïncidence survient voilà presque 125 000 ans, soit au commencement de la plus récente offensive de glaciation. C'est vers cette période, ou peu après, que l'on trouve les tout premiers vestiges *possibles* d'humains à l'anatomie actuelle.
- Les tout premiers restes d'humains à l'anatomie actuelle *incontestée* sont bien plus récents : peut-être datés de 40 000 ans. C'est quasiment vers cette même époque que les premières traces de « peinture rupestre » européenne classique commencent à apparaître – déjà mature et bien accomplie – dans des lieux tels que la Grotte Chauvet en France.
- Les tout premiers vestiges avérés de communautés permanentes à grande échelle avec une architecture monumentale en pierre sont découverts il y a quelque 10 000 ans – Jéricho, par exemple, installée dans la vallée du Jourdain, en Palestine. Parmi d'autres sites surprenants, citons Catal Huyuk en Turquie, qui remonte peut-être à 8 500 ans. L'idée même de communauté sédentaire ne semble réellement prendre racine qu'il y a 7 500 années. C'est l'époque où le climat mondial commence à se stabiliser à nouveau, après 10 000 ans de turbulence incroyable, tandis que la glace fond et le niveau des mers s'élève.

- On observe plus ou moins la même chronologie, et la même vague corrélation vers la fin de la dernière glaciation, qui s'applique aux modèles scientifiques reconnus du développement de l'agriculture.

Mais est-ce vraiment le cas ? Est-il possible que des périodes importantes de notre passé aient pu être occultées par les sursauts du cycle de glaciation ?

Même si je sais qu'il s'agissait seulement de la plus récente parmi de nombreuses glaciations, j'utilise le terme « dernière ère glaciaire » en référence à l'ultime expansion glaciaire, il y a de cela entre 125 000 et 17 000 années. Lorsque j'emploie l'expression « dernier apogée glaciaire » (DAG), je fais allusion non pas à un moment bien précis, mais à une *période* couvrant à peu près 5 000 ans, il y a entre 22 000 et 17 000 années, durant laquelle les couches de glace sont restées quasiment à leur maximum. Elles ont certes fondu un peu et le niveau de la mer s'est élevé, voilà environ 19 000 ans, mais le volume était relativement faible, et l'impact se révéla insignifiant sur les littoraux. Ce qu'on peut sans doute décrire comme la véritable époque de la « fonte » a débuté tout de suite après – il y a 16 500 ans, disons – avec l'altération massive de la calotte glaciaire entraînant la hausse du niveau de la mer, achevée voilà 7 000 années.

Avant le déluge

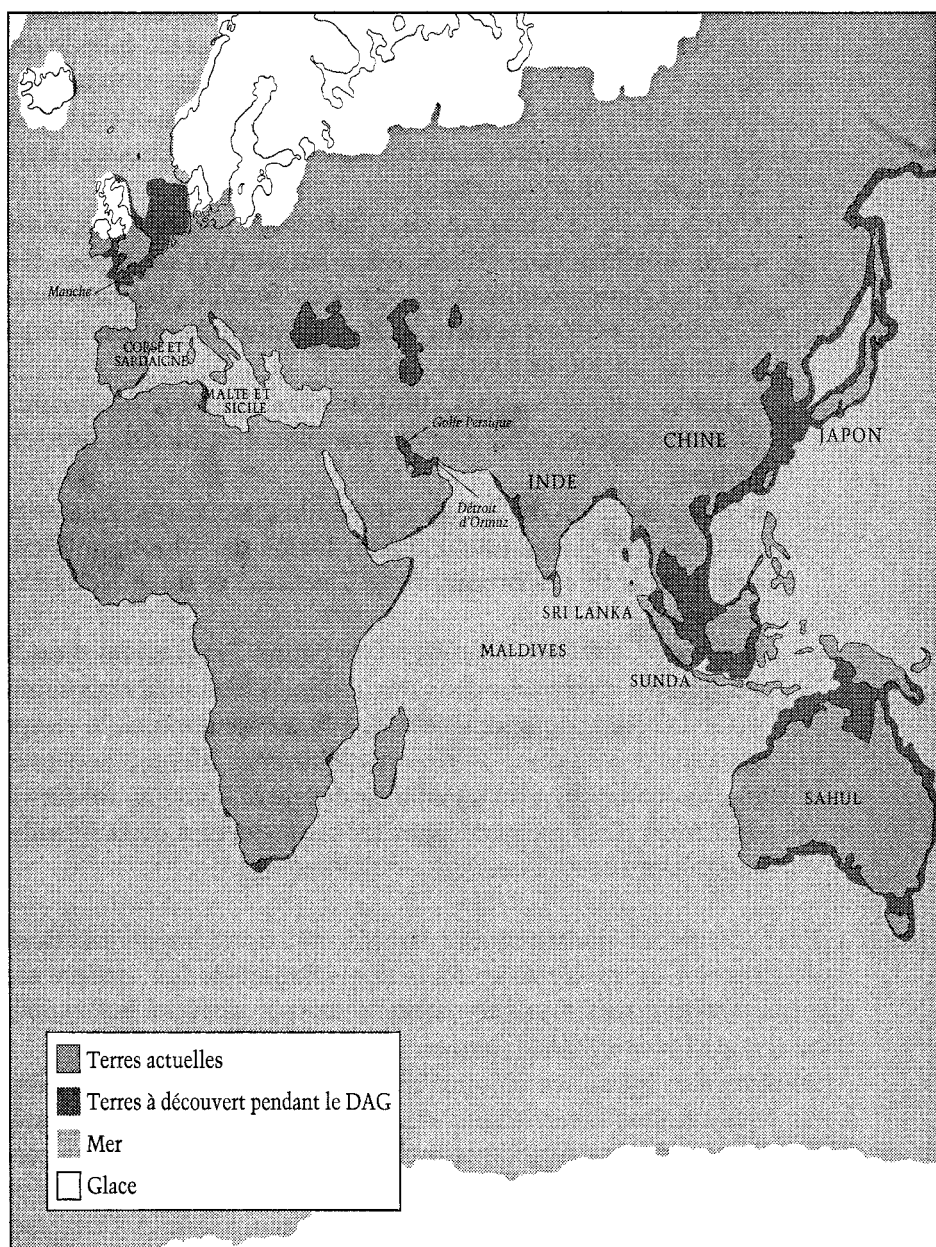
Imaginez la planète avant le déluge. Voilà 17 000 ans, à la fin du dernier apogée glaciaire, la majeure partie de l'Europe septentrionale et de l'Amérique du Nord était recouverte d'une couche de glace de plusieurs kilomètres d'épaisseur. Tant d'eau était contenue dans ces calottes glaciaires continentales que le niveau mondial des océans se révélait entre 115 et 120 m inférieur à celui d'aujourd'hui. Par conséquent, le monde antédiluvien différait beaucoup de celui qui nous est familier.

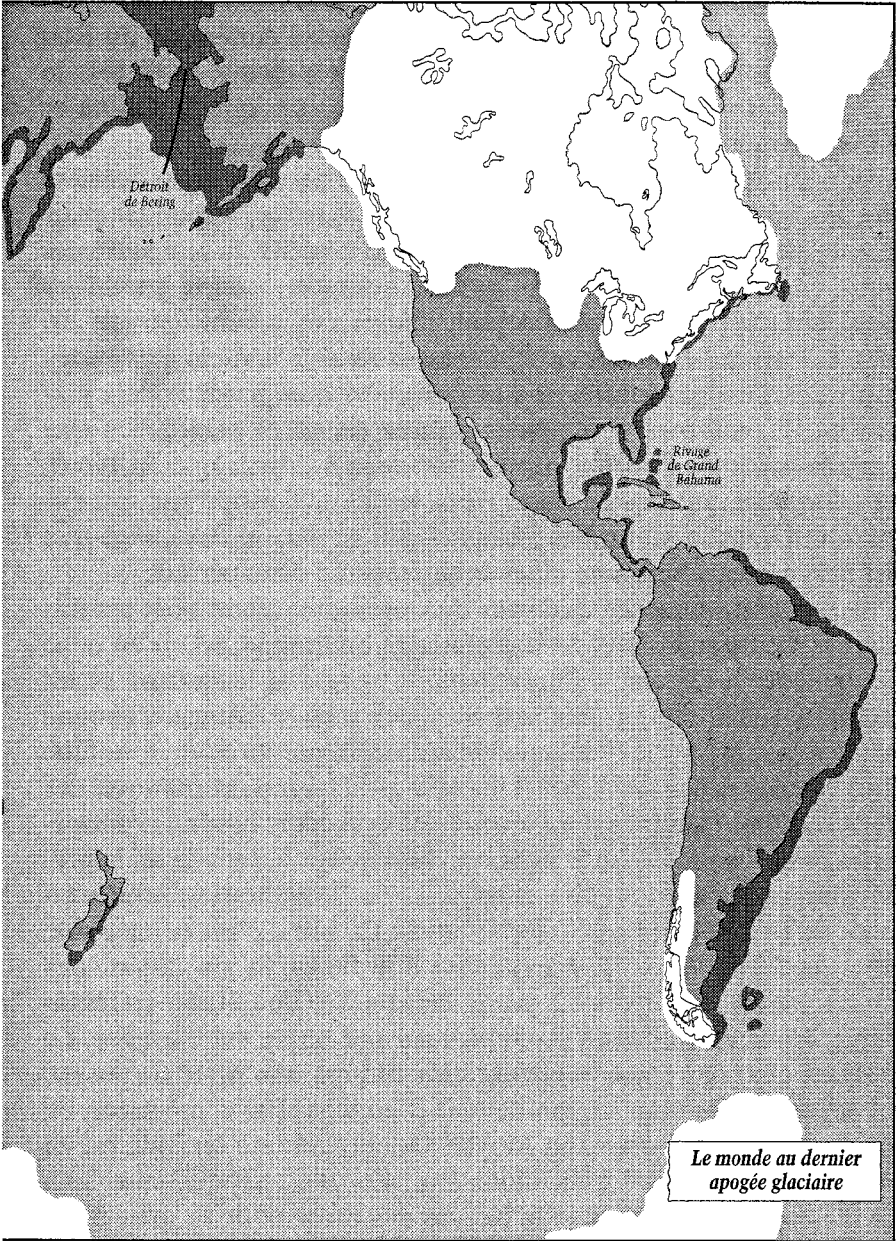
- Une bande de terre reliait l'Alaska et la Sibérie, en couvrant l'actuel détroit de Béring.
- Il était possible de marcher du sud de l'Angleterre au nord de la France, en empruntant une vallée à sec, qui plus tard formerait la Manche.
- Davantage d'îles occupaient la Méditerranée qu'il n'en reste aujourd'hui de visibles, de même que celles qui existaient se révélaient plus vastes. Malte, par exemple, était certainement jointe à la Sicile. La Corse et la Sardaigne ne constituaient qu'une unique île énorme.

- Plus vers l'Orient, nous avons déjà constaté que l'ensemble du golfe Persique, jusqu'au détroit d'Ormuz, se trouvait à sec il y a 17 000 ans, hormis son grand fleuve riche d'alluvions et ses lacs porteurs de vie...
- En poussant davantage vers l'Orient, à la fin de la dernière ère glaciaire, le littoral de l'Inde était plus étendu que de nos jours et la forme du sous-continent fort dissemblable. Sri Lanka était reliée au continent et le sud de celle-ci s'étendait par-delà l'équateur, de même que les Maldives occupaient une surface plus importante.
- Autour de la Malaisie, de l'Indonésie et des Philippines d'aujourd'hui, en s'étirant jusqu'au nord et au Japon, il y avait les plaines infinies du «pays de Sunda», un continent antédiluvien à part entière. Il fut englouti très rapidement, il y a entre 14 000 et 11 000 ans.
- Jusqu'il y a environ 12 000 années, les trois îles principales du Japon constituaient un bloc continental ininterrompu.
- Dans les mers du Sud se trouvait le gigantesque continent de l'ère glaciaire, à savoir Sahul, formé des blocs continentaux réunis de l'Australie, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Guinée.
- Il y a 17 000 ans, les milliers de petites îles perdues dans le Pacifique s'intégraient dans des archipels bien plus imposants.
- Dans l'Atlantique occidental, à la même époque, le rivage de Grand Bahama, à présent submergé d'eaux peu profondes, constituait un gigantesque plateau à 120 m au-dessus du niveau de la mer, et toutes les plates-formes de la Floride, du Yucatan et du Nicaragua était exposées³.

Bref, les blocs continentaux habitables, dont les civilisations modernes ont hérité à l'issue de la déglaciation de la dernière ère glaciaire, prirent leur tournure actuelle dans le dixième millénaire, il y a entre 17 000 et 7 000 années.

Auparavant, les zones aujourd'hui très peuplées, Chicago, New York, Manchester, Amsterdam, Hambourg, Berlin, Moscou – soit la majeure partie de l'Amérique du Nord et de l'Europe septentrionale –, se révélaient tout à fait *inhabitables*, en raison de la couche de glace de plusieurs kilomètres qui les recouvrait. À l'inverse, nombre de régions inhabitables de nos jours – puisque situées au fond de la mer ou au beau milieu de déserts hostiles tels que le Sahara (qui s'épanouit pendant 4 000 ans, à la fin de la dernière glaciation) – étaient jadis (dans un passé relativement récent) des





lieux attrayants, susceptibles d'accueillir de denses populations.

Selon les calculs des géologues, près de 5 % de la surface de la terre – une zone d'environ 25 millions de km² – fut engloutie sous la montée du niveau des océans, depuis la fin de l'ère glaciaire⁴. Cela correspond grossièrement à l'association des superficies des États-Unis (9,6 millions de km²) et de toute l'Amérique du Sud (17 millions de km²), soit l'équivalent de presque trois fois le Canada, et représente une étendue plus vaste que la Chine et l'Europe réunies⁵.

Ce qui renforce la valeur de ces contrées perdues de la dernière ère glaciaire, c'est non seulement leur gigantesque superficie mais aussi – comme elles étaient maritimes et la plupart du temps situées sous de chaudes latitudes – qu'elles auraient compté parmi les meilleures régions disponibles pour l'humanité, à cette époque. En outre, bien qu'elles représentent aujourd'hui 5 % de la surface du globe, il n'est pas inutile de nous rappeler que pendant l'ère glaciaire, les hommes se voyaient refuser un accès salubre à une grande partie de l'Europe septentrionale et à l'Amérique du Nord, en raison des couches de glace. Aussi les 25 millions de km² qui disparurent sous la montée des eaux signifient encore davantage que les 5 % d'espace terrestre utiles et habitables à cette période.

À présent, imaginez que vous découvriez un secret bien enfoui : tout le récit traditionnel de la préhistoire du monde, tel qu'on nous le présente à l'école, à l'université, à travers la littérature et les médias, a été créé par des archéologues sans référence d'aucune sorte à la Chine et à l'Europe, ou à l'Amérique du Sud et au bloc continental des États-Unis. Dès lors qu'ils auraient manqué des régions aussi étendues dans leurs fouilles et leurs études, n'auriez-vous pas le sentiment que leurs conclusions sur le monde de la préhistoire et la chronologie des origines de la civilisation seraient – dans le meilleur des cas – imparfaites ? Eh bien, c'est comparable avec les 25 millions de km² perdus à la fin de la glaciation. Les archéologues marins ont à peine commencé une étude systématique des sites engloutis probables sur ces terres submergées. La plupart des gens considéreraient cela comme une perte de temps, ne serait-ce que pour un rapide tour d'horizon. Par conséquent, en Australie ou en Europe, au Moyen-Orient, comme en Inde ou en Asie du sud-est, les implications énormes des changements dans l'exploitation des terres et la hausse des niveaux de la mer, il y a entre 17 000 et 7 000 ans, semblent n'avoir *jamais* été sérieusement observées par les historiens et les archéologues en quête des origines de la civilisation.

Les antécédents : les trois millions de kilomètres carrés engloutis de Sahul

Observons de plus près ce qui est arrivé à Sahul – aussi appelé la « Grande Australie » – il y a entre 17 000 et 7 000 ans. On doit la plupart de ces éclaircissements à Jim Allen, un archéologue de la Trobe University, en Australie, et à Peter Kershaw du département de Géographie et des Sciences de l'environnement à la Monash University de Melbourne⁶.



Sahul au dernier apogée glaciaire.

Jusqu'à la fin du dernier apogée glaciaire, voilà 17 000 ans, et sans doute pendant plusieurs années par la suite, la Nouvelle-Guinée était tout à fait intégrée au continent australien par-delà le détroit de Torres et la mer d'Arafura, la Tasmanie y était reliée au sud – le détroit de Bass étant alors à sec –, de

même que d'autres îles plus petites désormais au large étaient incorporées à l'ensemble⁷. Au total, Allen et Kershaw estiment que ce Sahul d'il y a 17 000 ans s'étendait «quasiment depuis l'Équateur jusqu'aux environs du 44° degré Sud, et du 112° degré Est au 154° degré Est⁸».

Puis s'amorça la fonte des glaces :

«Entre 16 000 et 7 000 ans avant notre ère, la grande Australie fut réduite en superficie *de plus de trois millions de kilomètres carrés*, soit une région plus vaste que le Mexique. Les trois principaux blocs continentaux se profilèrent à l'endroit où il n'en existait jadis qu'un seul... Les sites côtiers furent soit submergés ou préservés sous la forme d'îles, tandis que l'intérieur des terres anciennement arides se transformait en littoral... Par endroits, *la transgression marine postglaciaire réduisit la largeur de la plaine côtière de plusieurs centaines de kilomètres*, en engloutissant à l'évidence dans la foulée de nombreux sites pléistocènes tardifs...⁹»

Et quoi d'autre encore ? Après tout, l'histoire humaine de l'Australie regorge d'interruptions et de mystères, parmi lesquels

l'antériorité vénérable de ses premiers habitants qui remonterait, dit-on, à 50 000 ans. Bien qu'il n'existe aucune preuve archéologique de la floraison d'une haute civilisation aux sens technique, matériel ou urbain avant l'ère moderne, la culture aborigène présente toutefois certains aspects fort surprenants qui ne cadrent pas avec le reste. Parmi ceux-ci, citons l'utilisation d'une «terminologie astronomique», présente dans d'autres régions lointaines du globe. Grâce aux recherches du préhistorien russe Boris Frolov, par exemple, nous devons à présent nous demander si c'est une pure coïncidence si ces peuples tribaux indigènes aussi éloignés que ceux de l'Amérique du Nord, de Sibérie, d'Australie nommaient tous le groupe d'étoiles des Pléiades «la poussinière¹⁰». Selon Frolov, la coïncidence ne constitue pas une explication satisfaisante et seul un très ancien patrimoine commun peut justifier cela et bien d'autres parallèles qu'il a découverts et qui suscitent la réflexion¹¹. Mais si Frolov a raison, comme l'observe l'anthropologue de Cambridge, Richard Rudgley, dans son innovant *Lost Civilizations of the Stone Age*, alors cela implique :

«une tradition de connaissance des cieux transmissible qui a existé pendant plus de 40 000 ans, depuis l'époque qui coïncide à peu près à celle du haut paléolithique. C'est une idée extrêmement embarrassante pour la plupart des points de vue largement répandus sur l'histoire de la connaissance et des sciences; en d'autres termes, bien trop en avance pour qu'une majorité de gens l'accepte¹²».

Bien sûr, il est vrai que les archéologues ayant mis à jour les sites australiens terrestres n'ont pas découvert sur place la moindre preuve d'une sorte d'infrastructure sociale qui, normalement, serait associée avec le développement d'une tradition astronomique planétaire. Mais avec plus de 3 millions de kilomètres carrés de la Grande Australie submergés, il y a entre 16 000 et 7 000 ans, et presque entièrement inexplorés par les archéologues, qui peut être certain de ce qu'on pourrait peut-être encore y dénicher?

Les déluges et la civilisation

Les «déluges» postglaciaires en étaient-ils réellement? Inutile d'avoir un doctorat en mathématiques pour comprendre qu'une élévation de 120 m du niveau de la mer, étalée sur plus de 10 000 années, revient à une moyenne d'à peine plus d'un mètre par an. Cela pose problème, certes... mais sans doute pas au point de submerger et balayer toutes traces d'une grande civilisation. En tout

cas pas assez pour inspirer le mythe mondial du déluge... si souvent accompagné, comme à Sumer, par la conviction inébranlable que les dieux avaient résolu d'éradiquer l'humanité.

Dans des ouvrages précédents, j'ai débattu du cycle des ères glaciaires. Au cours des 2,6 millions d'années écoulées, ce cycle dévoile de fortes corrélations entre l'inclinaison (qui change lentement) et la précession de l'axe de la terre, et les degrés variables de son orbite excentrée autour du soleil. Certains scientifiques pensent que ces influences astronomiques à grande échelle suffisent elles-mêmes à expliquer la récurrence des glaciations et déglaciations de notre planète. D'autres pensent que des déclencheurs doivent aussi être en cause : circonstances volcaniques extrêmes, impacts d'astéroïdes ou de comètes, réaligement de la croûte ou du manteau terrestre, et ainsi de suite.

Si l'on fait abstraction de la cause, il n'existe cependant aucune controverse sur la plus importante conséquence de la fonte des glaces de la dernière glaciation : le niveau des océans est à présent 120 m plus haut qu'il ne l'était il y a 17 000 ans. Quels que soient les critères de comparaison, cela représente un changement spectaculaire dans la répartition des habitats pour les communautés humaines et devrait – on pourrait l'espérer – susciter le plus grand intérêt des archéologues. Lorsque j'ai commencé à me documenter sur le sujet, j'ai donc été surpris d'apprendre que ce n'était pas du tout le cas :

- seule une portion infinitésimale d'archéologie marine a été pratiquée le long des plates-formes continentales (infinitésimale si l'on tient compte de la superficie totale de terres submergées dans le monde) ;
- sur l'archéologie marine pratiquée, la majorité s'est concentrée sur la découverte et la fouille d'épaves de bateaux et de sites engloutis aux époques historiques¹³ ;
- à l'exception de la fabuleuse étude sous-marine réalisée en 2000 par Robert Ballard sur la mer Noire, pour le compte de la National Geographic Society, et orientée directement vers une enquête sur la formidable incursion de la Méditerranée dans les goulets du Bosphore voilà 7 500 ans, l'archéologie ne s'est tout bonnement pas intéressée à la possibilité que des crues postglaciaires aient pu être liées au problème de l'avènement des civilisations.

Je suis conscient du nouvel état d'esprit « politiquement correct » qui règne chez les archéologues et d'une volonté d'accepter, et de

déclarer publiquement, que les peuples de l'âge de pierre étaient ni d'ignares sauvages ni des «hommes des cavernes» sans prétentions intellectuelles... même s'il suffit de contempler quelques instants l'art transcendantal de Lascaux pour s'en rendre compte! Mais il me semble juste d'affirmer encore que la grande majorité des archéologues ne voit aucune tendance, aucun lien particulier qui rapproche à l'évidence le mode de vie «paléolithique», il y a entre 17 000 et 12 000 années, à la vie urbaine que l'on voit éclore en premier lieu à Jéricho, à Catal Huyuk et dans une poignée d'autres sites, voilà entre 10 000 et 7 000 ans. C'est la raison pour laquelle, même s'ils se montrent plus ouverts qu'ils ne l'étaient auparavant à la spiritualité et à la haute culture artistique des anciens, les archéologues – presque sans exception – présument toujours que la population du globe se trouvait uniformément au niveau «chasse et récolte» du développement économique et social, il y a 17 000 ans, et à 7 000 années de fonder les premières cités. Ils n'ont donc aucune raison spécifique de s'intéresser au fait que des millions de kilomètres carrés de plateau continental aient été inondés dans la période intermédiaire, en changeant totalement la face de la terre habitable.

Si, au contraire, le niveau de développement de différentes cultures n'était *pas* uniforme pendant cette période (comme c'est le cas à l'heure actuelle) et si une ou plusieurs d'entre elles s'étaient concentrées sur les rivages maritimes antiques – ou dans toute autre région qui aurait pu subir rapidement de gigantesques inondations –, alors il est possible que les crues postglaciaires aient eu une signification énorme pour l'histoire de la civilisation.

Par ailleurs, la hausse de 120 m du niveau de la mer pendant ces 10 000 années, il y a entre 17 000 et 7 000 ans, se révèle assez conséquente pour avoir englouti à jamais des villes entières et soit détruit, soit recouvert d'alluvions millénaires de limon et de boue toutes les preuves de leur existence antérieure. Si les crues se produisaient lentement, de telles hypothétiques cités auraient été laminées pendant des siècles dans la zone intertidale de haute énergie, laquelle vient rapidement à bout des constructions même en granit. Mais si l'élévation du niveau des océans provenait d'un assaut cataclysmique quelconque, alors des murs d'eau se seraient abattus pour réduire à néant tout ce qui se trouvait sur leur passage.

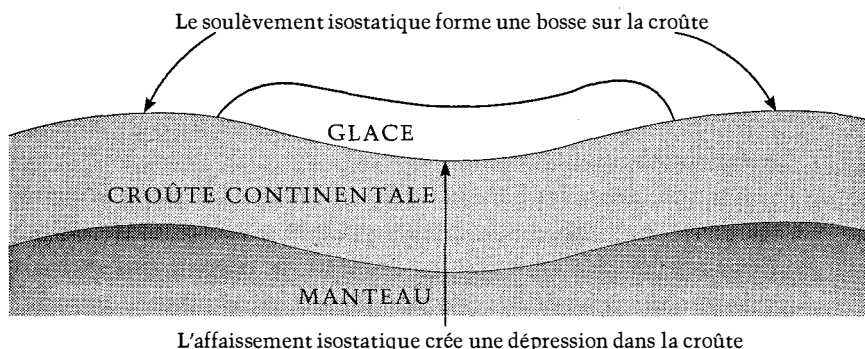
De nombreux événements concomitants

On ne sait trop par où commencer, lorsqu'il s'agit de relater l'histoire de la déglaciation de la dernière ère glaciaire, car de nombreuses histoires s'entremêlent pour ne plus former que la trame d'un même récit.

- On constate de gros changements climatiques à grande échelle, de brusques redoux et des refroidissements tout aussi soudains, une agitation volcanique planétaire, des séismes d'une férocité sans précédent et l'extinction massive d'espèces animales.
- On note aussi (et j'ai déjà effleuré le sujet) la perte énorme de terres habitables, de basses plaines côtières et de deltas fluviaux fertiles qui survint lorsque le niveau des océans s'éleva : un « continent perdu » disséminé de par le monde, tels les morceaux d'un puzzle, dont la superficie des terres rassemblées atteignait les 25 millions de kilomètres carrés.
- N'oublions pas la vitesse et la simple magnitude des crues postglaciaires.
- Le besoin de comprendre les processus qui entraînèrent la terre dans ce cycle dévastateur d'inondations.
- Enfin, la complexité : *oui*, le niveau planétaire de la mer est monté d'environ 120 m, il y a entre 17 000 et 7 000 ans ; *non*, cette élévation « eustatique » (propre uniquement au seul niveau des océans) ne s'est pas reproduite de manière uniforme en modifiant les littoraux au fil du temps. Ainsi, dans certaines parties du monde, le niveau de la mer relatif aux anciens rivages est resté tout à fait stable pendant des millénaires ; dans d'autres, la submersion d'une localité spécifique peut se révéler plus profonde que prévue, en fonction des variations eustatiques ; dans d'autres encore, l'inondation peut être moins importante que des évolutions eustatiques le supposeraient. De tels changements peuvent provenir d'un affaissement de terrain local ou d'une élévation due à un tremblement de terre ou à une activité volcanique ; toutefois, les géologues considèrent l'isostasie comme un agent bien plus puissant et plus étendu dans les altérations de niveau de terrain.

Un ballon rempli de gel qui se déforme sous la pression

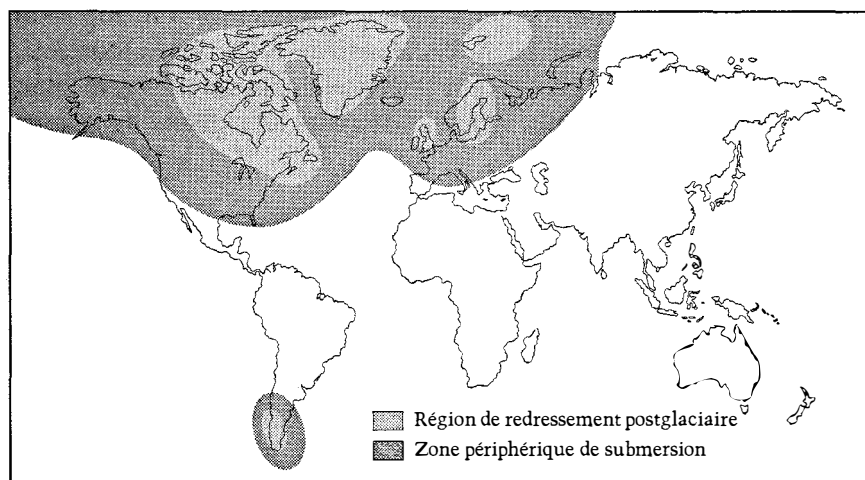
Lorsqu'elle subit d'assez grosses pressions, la surface de la terre, d'apparence solide sous nos pieds, peut céder et se déformer. Elle se comporte un peu comme un ballon qu'on aurait rempli d'un gel lourd et dense : appuyez sur un endroit et vous obtiendrez un creux, un déplacement de la masse fluide à l'intérieur et une élévation dans la zone quasi circulaire qui entoure la cavité. Les géologues appellent ce processus l'isostasie, laquelle joue un rôle important non seulement dans les périodes glaciaires, mais aussi durant les milliers d'années qui suivent la fonte. La raison en est la suivante :



Le poids de la calotte glaciaire entraîne un creux dans la croûte sous la glace, ainsi qu'un effet de renflement isostatique au-delà. Basé sur Wilson et Drury (2000).

les couches de glace pèsent d'un tel poids sur la croûte terrestre qu'elles creusent au-dessous des dépressions évoquant d'énormes bassins. Lorsque la glace se liquéfie, la pression se relâche et le fond des bassins commence à remonter ; s'ils en ont le temps, ils regagneront leur niveau d'origine.

Au dernier apogée glaciaire, il y a 17 000 ans, les boucliers de glace recouvrant de vastes régions d'Amérique du Nord et de l'Europe septentrionale mesuraient *entre 2 et 4 km d'épaisseur* et constituaient des charges de milliers de milliards de tonnes sur les blocs continentaux où ils s'étaient formés¹⁴. Thomas Crowley et Gerald North, deux océanographes de la Texas A & M University observent que la calotte glaciaire des Laurentides d'Amérique du Nord :



Le monde postglaciaire où apparaissent des régions de remontée isostatique (en clair) et de submersion (en foncé). Basé sur Wilson et Drury (2000).

« s'étendait des Rocheuses au littoral atlantique, et de l'Arctique méridional jusqu'aux environs des cours actuels du Missouri et de l'Ohio. En Europe, la couche glaciaire fénno-scandinave atteignait l'Allemagne du Nord et les Pays-Bas. Le poids de ces lourdes masses creusa des dépressions dans la croûte terrestre allant jusqu'à 700-800 m, en provoquant ainsi des anomalies de gravité toujours perceptibles ¹⁵ ».

On a découvert qu'en moyenne 100 m de charge de glace creusaient dans la croûte continentale une dépression de 27 m ¹⁶. Mais ce n'est pas tout. L'eau des océans de la planète pèse aussi son poids; elle se révèle en fait plus dense que la glace. Ainsi, 100 m de masse d'eau creusent le fond de la mer au-dessous sur 30 m ¹⁷. Puisque toute la glace formée sur terre au cours de la dernière glaciation provient de l'eau puisée dans la mer, cela implique que si la croûte était poussée sous les continents, elle se soulevait en réalité sous les océans (à mesure que s'allégeait le fardeau de l'eau en surface). À l'inverse, après que la glace eut totalement fondu et rejoint les océans sous forme liquide, le poids sur le fond de l'eau allait de nouveau augmenter. Selon les calculs de R. C. L. Wilson, professeur des Sciences de la Terre à la Britain's Open University, une profondeur d'eau de 165 m fut soustraite des océans pour permettre la formation des grandes calottes glaciaires de la dernière glaciation. Ce qui ne produisit toutefois qu'une chute brutale d'environ 115 m du niveau relatif de la mer, entre le déclenchement de la glaciation, voilà 125 000 ans, et le début du dernier apogée glaciaire, 104 000 années plus tard : la disparité provenant du fait qu'une charge d'eau réduite dans les océans pendant l'ère glaciaire permit au niveau de la mer de s'élever de 50 m, suivant le processus de compensation isostatique ¹⁸.

Arrêtons-nous un instant pour observer à nouveau ce mouvement de va-et-vient, étape par étape :

1. Il y a 125 000 ans, la plus récente poussée glaciaire débute, transformant une couche planétaire océanique de 165 m de profondeur en des calottes glaciaires de milliers de mètres superposés (en majeure partie) en Amérique du Nord, au Groenland, en Europe septentrionale, en Amérique du Sud et dans l'Himalaya.
2. L'étendue maximum de la formation glaciaire est atteinte voilà 21 000 ans et perdure en majorité jusqu'il y a 17 000 ans; entre-temps, les grosses couches de glace ont creusé la

croûte continentale en de gigantesques bassins de presque 1 km de profondeur.

3. Simultanément, tandis qu'augmente le poids de la glace sur la terre, la charge d'eau sur le fond de la mer diminue; au dernier apogée glaciaire, ce mouvement a permis au fond des océans du monde entier de s'élever de 50 m.

4. Peu après le dernier apogée glaciaire, la glace commence à se liquéfier, pour se déverser à nouveau dans les océans, un processus qui durera quasiment plus de 10 000 années.

5. Comme on a commencé par retirer une épaisseur d'eau de 165 m pour former des calottes glaciaires, il en résulte qu'une couche d'eau équivalente a regagné la mer, une fois la déglaciation achevée.

6. Le professeur Wilson observe que la vitesse à laquelle la croûte et le manteau réagissent à la charge et à la décharge se révèle «plus lente que l'amoncellement ou la fonte des couches de glace. C'est pourquoi des régions enfouies sous plusieurs kilomètres de glace, il y a 18 000 ans, sont encore en train de s'élever de nos jours, des milliers d'années après la déglaciation¹⁹».

7. Cela implique aussi que la remontée de 50 m du fond de l'océan, il y a entre 125 000 et 17 000 ans, aura pris des milliers d'années, avant de retrouver son niveau d'origine, suivant la submersion isostatique.

8. Mesuré à une époque tempérée, au cours d'une longue période interglaciaire, et après 17 000 ans de submersion isostatique, le niveau de la mer actuel se révèle sans doute assez proche de l'équilibre ultime dans le rapport entre les océans qui montent et les fonds marins qui s'affaissent. Mais durant la déglaciation, nombreuses ont dû être les époques de l'ère glaciaire où la vitesse de l'élévation des premiers a largement dépassé tout effet compensateur de l'affaissement des seconds.

N'est-il pas possible, voire probable, que l'effet combiné d'un fond marin plus élevé que celui d'aujourd'hui et les influx rapides de l'eau des couches de glace en décomposition ait pu produire des hausses temporaires relatives du niveau de la mer bien plus fortes que le taux moyen annuel reporté sur la totalité de la période de déglaciation?

Un mouvement de bascule

Parmi les exemples de segments de la croûte continentale qui continuent à s'élever suivant la remontée isostatique, depuis le

retrait des couches de glace, citons les Highlands d'Écosse²⁰ (là où la calotte glaciaire, qui recouvrait jadis la majeure partie de la Grande-Bretagne, était la plus épaisse), le fond du golfe de Botnie, dans ce qui constitue aujourd'hui la mer Baltique (dont on a établi qu'il s'élevait d'un mètre par siècle)²¹, de vastes portions côtières et continentales de la Suède, du Danemark et de la Norvège, le littoral nord-est du Canada²², et certaines régions du Chili méridional²³.

Pour compliquer l'ensemble, autour de chaque secteur de « remontée postglaciaire », il existe ce que les géologues appellent une « zone périphérique de submersion », laquelle se révèle toujours plus grande que celle d'élévation²⁴. Ainsi, s'il n'est pas rare de découvrir des phénomènes comme des plages surélevées dans les hautes terres d'Écosse²⁵ (en démontrant par un schéma que les régions autrefois situées au niveau de la mer, et formant l'ancien littoral, se sont à présent haussées bien au-dessus), d'autres parties des Îles Britanniques sont visiblement en train de s'enfoncer dans l'eau. C'est parce que la pression du bouclier glaciaire fenno-scandinave sur la croûte européenne septentrionale, au DAG, fut transformée par le mécanisme de compensation isostatique en un énorme « renflement frontal » plusieurs centaines de kilomètres au-delà de la bordure glaciaire ; comme si on appuyait sur un côté de la bascule, en forçant l'autre à remonter. Alors que la glace fondait, on retira le poids qui maintenait en bas l'extrémité de la « bascule » et lui permettait ainsi de remonter, en faisant chuter l'autre extrémité, à savoir « le renflement frontal ».

C'est tout à fait ce qui se produit aujourd'hui dans la Manche, dont nous avons vu qu'elle était entièrement à sec au DAG. L'île de Wight se situe sur le renflement frontal de la couche glaciaire fenno-scandinave, contrainte de s'élever sous la compensation isostatique. Puis lorsque la calotte glaciaire s'est liquéfiée, la dynamique de l'isostasie est de nouveau entrée en jeu et le renflement frontal s'est mis à s'affaisser, en emportant l'île de Wight (et une grande partie de l'Angleterre méridionale) dans sa course.

L'Atlantide isostatique

C'est Vitacheslav Koudriavtsev, membre de la Société géographique de l'Académie des sciences de Russie, qui présenta à la fin des années quatre-vingt-dix une ingénieuse théorie sur la contrée disparue de l'Atlantide : la seule, à ma connaissance, qui se fonde de manière explicite sur le rapport entre l'isostasie et l'élévation du niveau des océans.

Chacun sait que l'histoire de l'Atlantide fut rédigée au IV^e siècle av. J.-C. par le philosophe grec Platon dans ses dialogues *Critias* et

Timée. Mais, auparavant, il nous dit que le récit provient d'une tradition orale au sein de sa famille, dont son ancêtre Solon, le législateur athénien révérend, est à l'origine. On a relaté l'histoire à ce dernier, lors d'une visite qu'il fit en Égypte, aux alentours de l'an 600 av. J.-C. Son interlocuteur était un prêtre égyptien vieillissant, du temple de Saïs, dans le Delta, et il tenait les informations de comptes rendus écrits, datant alors de plus de 8000 années, au cœur des archives du lieu de culte.

Le récit de Platon renferme quatre éléments essentiels :

- L'Atlantide abritait une civilisation prospère, bien organisée et relativement avancée.
- Elle se développa et fut détruite 9 000 ans avant l'époque de Solon ; en d'autres termes, environ 11 600 années avant la nôtre.
- Elle se situait sur une grande île, «face aux Colonnes d'Hercule», supposées constituer l'actuel détroit de Gibraltar.
- Sa destruction fut le résultat d'un cataclysme planétaire : «Il y eut des séismes et des déluges d'une violence extraordinaire, et en un seul et effroyable jour et une seule nuit... l'île de l'Atlantide fut... engloutie par la mer et disparut²⁶.»

Il existe des milliers de théories sur l'emplacement de l'Atlantide perdue, qui varient dans le temps, au gré des chercheurs, qui la situent un peu partout, depuis la Dorsale médio-atlantique à l'Indonésie, et de la Cordillère des Andes à la Crète. Koudriavtsev propose encore une autre hypothèse. Celle-ci a toutefois le grand mérite d'exiger qu'aucune liberté ne soit prise avec le texte de Platon, qu'il s'agisse de l'emplacement de l'Atlantide (au-delà du détroit de Gibraltar dans l'océan Atlantique) ou de la date de sa submersion, il y a 11 600 ans.

Le Russe la situe dans une région connue des pêcheurs sous l'appellation «Little Sole Bank», située sur un vaste plateau sub-aquatique, la plate-forme celtique, à 200 km au sud-ouest des Îles Britanniques et de l'Irlande. Si la partie la moins profonde de Little Sole Bank se trouve à présent à 57 m sous l'eau, et devait donc se situer 60 m au-dessus du niveau de la mer, juste avant la fin de la dernière glaciation, l'étude de Koudriavtsev démontre que le lieu en question et une grande portion du plateau environnant ont pu basculer vers le haut, au cours du dernier apogée glaciaire, par l'effet de bascule des forces isostatiques émanant des masses de glace continentales. En bref, sa théorie affirme qu'on a assisté à un effondrement singulièrement rapide du renflement frontal dans

cette région, il y a environ 11 600 ans, ce qui coïnciderait avec d'effroyables circonstances de fonte des glaces et de crues planétaires : l'inondation soudaine de l'Atlantide décrite par Platon.

Le géographe déclare :

« Selon moi, l'argument le plus sérieux pour soutenir l'hypothèse que l'Atlantide ne fut pas inventée par Platon, c'est que l'époque où l'île a disparu, comme l'indique le philosophe – voilà environ 11 600 ans –, et les circonstances de la disparition qu'il décrit (l'engloutissement dans les profondeurs de la mer) coïncident avec les découvertes de la science moderne au sujet de la fin de la dernière glaciation et de l'importante élévation du niveau de la masse océanique mondiale qui l'accompagna²⁷. »

Trois gros déluges planétaires

Tout lecteur de *Timée* et de *Critias* aura pris soin de noter que la destruction de l'Atlantide décrite par Platon n'est autre qu'un déluge mondial qui eut lieu voilà environ 11 600 ans et engloutit de gigantesques blocs continentaux aussi éloignés l'un de l'autre que la Méditerranée orientale et l'océan Atlantique. Je pensais que des érudits étudiant les affirmations de Platon tâcheraient en premier lieu de vérifier si un cataclysme de cette envergure s'était produit dans le monde il y a 11 600 ans. Jusqu'ici aucun historien ou préhistorien de ma connaissance n'a jamais fait cet effort... alors que nombre d'entre eux ont émis des hypothèses, en général sous les applaudissements de leurs pairs, lesquelles situent l'Atlantide n'importe où sauf dans l'Atlantique, là où l'île se trouvait aux dires du philosophe antique, et chaque fois à une époque de l'histoire répertoriée, plutôt que de considérer la date de 9 600 av. J.-C. donnée par Platon. Parmi les théories absurdes (mais saluées entre confrères) et destinées à faire sombrer le débat dans des arguties interminables, citons celle qui prétend que Platon voulait dire 9 000 mois avant l'époque de Solon, et non pas 9 000 années, lorsqu'il mentionnait la submersion de l'Atlantide.

Je sais par expérience que les historiens et les archéologues pourraient exécuter mille contorsions à la Houdini entre raison et bon sens, plutôt que considérer que leur paradigme de préhistoire puisse être erroné ; je ne suis donc pas surpris qu'ils aient tenté d'enquêter en prenant pour argent comptant la tradition de l'Atlantide, selon laquelle un déluge planétaire dévastateur aurait eu lieu voilà 11 600 ans. Il existe cependant des savants – aguerris à d'autres disciplines et non handicapés par de telles idées fixes – qui

se montrent davantage ouverts à la possibilité que la tradition du déluge en général, et de l'histoire de l'Atlantide en particulier, puisse s'enraciner dans les circonstances réelles de la déglaciation de la dernière ère glaciaire. Un point de vue soutenu par feu Cesare Emiliani, par exemple, ancien professeur au département des Sciences géologiques de l'université de Miami²⁸ – l'un des pionniers de l'analyse isotopique des sédiments de haute mer, afin d'étudier les climats passés de la Terre²⁹. Qui plus est, le travail de terrain effectué par Emiliani dans le golfe du Mexique a produit des preuves surprenantes d'un déluge universel épouvantable, «il y a entre 12 000 et 11 000 années³⁰». Robert Schoch, professeur au département de Géologie à l'université de Boston, observe que le climat de la planète connut aussi un spectaculaire réchauffement à la même période³¹ : le «Préboréal», et, en général,

«une concordance stupéfiante entre le soudain redoux de 9645 av. J.-C., le scénario d'Emiliani selon lequel un déluge massif d'eau douce se déversa dans le golfe du Mexique, et la date mentionnée par Platon pour l'engloutissement de l'Atlantide. Quelle que soit l'exactitude des détails spécifiques, cette singulière coïncidence fait référence à l'effet que de brusques bouleversements climatiques peuvent avoir – et ont sans doute eu – sur la civilisation³²».

L'auteur scientifique Paul LaViolette allègue lui aussi qu'«il doit peut-être y avoir une certaine vérité dans les nombreuses histoires de crues catastrophiques qui sont parvenues jusqu'aux temps modernes dans presque toutes les cultures du monde. Il se trouve que notamment la date de 9600 av. J.-C., donnée pour le déluge dans le *Timée* de Platon, correspond au début du Préboréal, quand s'amorça à nouveau le déversement des glaces fondues³³».

Avant de rejeter la possibilité d'une génération perdue de la dernière ère glaciaire, j'exhorte donc historiens et archéologues à regarder de plus près la masse des données qui existent à présent sur la série d'inondations cataclysmiques qui ravagèrent le globe, il y a entre 17 000 et 7 000 années.

Mais ceci est également sujet à controverse. Car si les scientifiques s'accordent désormais sur le chiffre approximatif de 120 m pour l'élévation du niveau de la mer au cours des 10 000 années de crues postglaciaires, bon nombre d'entre eux n'acceptent pas du tout l'idée qu'il s'agissait de «déluges», et certes pas au sens de bouleversement. S'ils établissent une moyenne de la hausse de niveau sur la période, comme nous l'avons fait plus tôt, ils constateront

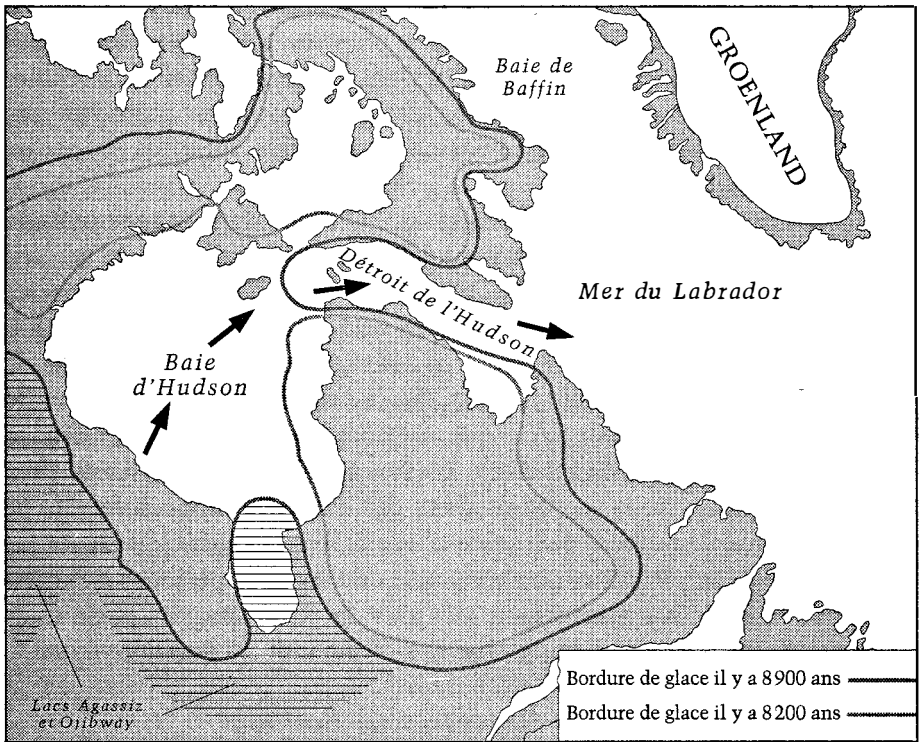
une montée assez régulière et non cataclysmique de l'ordre d'un mètre par siècle. Ce qui demeure le point de vue majoritaire. Mais depuis que les découvertes d'Emiliani ont commencé à l'ébranler dans les années soixante-dix, de plus en plus d'études ont démontré combien la déglaciation de l'ère glaciaire fut en réalité *très* spectaculaire.

En résumé, cela laisse entendre qu'au cours de la longue période de la fonte des glaces – outre les innombrables épisodes de crues à petite échelle – il y eut *trois gros déluges planétaires*, datés selon les époques suivantes : il y a 15 000-14 000 ans, il y a 12 000-11 000 ans, et il y a 8 000-7 000 ans. J'ai découvert que les estimations de ces dates varient de plus d'un millier d'années dans un sens comme dans l'autre, selon l'autorité que vous consultez, mais il s'en dégage néanmoins une idée maîtresse : on sait à présent qu'à la fin de l'ère glaciaire, près de la moitié de l'eau des glaces fondues déversées se répartit sur ces trois événements d'une brièveté relative, en créant les conditions de dégâts concentrés, après de longues périodes de stabilité : à savoir la combinaison « idéale » de circonstances et de malchance pour mener à la destruction d'une culture antédiluvienne³⁴.

Les digues de glace du professeur Emiliani

Cesare Emiliani apporta maintes contributions originales à la compréhension scientifique de la dernière ère glaciaire. Il compta aussi parmi les premiers à décrire le mécanisme précis qui s'opère derrière le « rythme » caractéristique de cette période de 10 000 ans : un millénaire de lente déglaciation et d'élévation progressive du niveau des océans, interrompues de temps à autre, semble-t-il, par des épisodes plus brefs d'inondations planétaires extrêmement graves et de rapides transgressions océaniques destructrices :

« Au cours de la dernière ère glaciaire, la glace atteignit son étendue ~~maxim~~um voilà 20 000 ans. La déglaciation s'amorça presque aussitôt et progressa rapidement. Parfois l'eau de fonte s'accumula derrière une digue de glace, et lorsque celle-ci cédait, il s'ensuivait un énorme écoulement. Cela se produisit dans le Nord-Ouest américain, il y a 13 500 ans, lorsqu'une barrière de glace retenant près de 2 000 kilomètres cubes d'eau de déglaciation (le lac Missoula) s'effondra. Une masse gigantesque d'eaux boueuses et de débris se précipita dans la région pour rejoindre le fleuve Columbia, en creusant de vastes canaux appelés ravines et formant les tranchées du Scabland ou Terres galeuses. Compte tenu des épanchements qui constituèrent cette



Il y a entre 8900 et 8200 ans, la couche glaciaire des Laurentides se désintégra dans la baie d'Hudson, en permettant l'écoulement spectaculaire des lacs glaciaires Agassiz et Ojibway dans la mer du Labrador. Basé sur Barber et al. (1999).

région, le niveau de la mer monta très vite, de moins 100 à moins 80 m [par rapport à celui d'aujourd'hui]. Il y a 12 000 années, plus de 50 % de la glace a regagné l'océan et son niveau est revenu à moins 60 m. À cette période, d'autres inondations géantes se produisirent, dans la vallée du Mississippi pour rejoindre le golfe du Mexique et dans les vallées fluviales de Sibérie pour se déverser dans l'océan Arctique. La crue du Mississippi charria des galets, à présent relégués aux confins du système fluvial Missouri-Mississippi, tout au long du fleuve et jusqu'au delta. Le niveau de la mer monta très rapidement de moins 60 à moins 40 m³⁵. »

L'expression qui retint mon attention lorsque je lus ce passage la première fois fut « digue de glace ». C'était fort simple et pourtant cela expliquait tant de choses. Sur 10 000 années, la hausse du niveau mondial des océans qui atteignait 120 m à la fin de la dernière

glaciation n'avoisinaît guère plus d'un mètre par siècle en moyenne. Mais ce qu'Emiliani suggérait à présent, c'est la fascinante possibilité que d'énormes quantités de l'eau résultant de la fonte des glaces aient pu être retenues pendant des milliers d'années par des barrages glaciaires en Europe continentale et sur le continent nord-américain... *avant de se déverser d'un seul coup dans l'océan.*

Comme nous l'avons vu, les couches de glace qui recouvraient à l'origine ces régions atteignaient jusqu'à 4 km d'épaisseur et, dans les deux cas, elles étaient plus vastes que l'Antarctique actuelle³⁶. Emiliani nous rappelle comment :

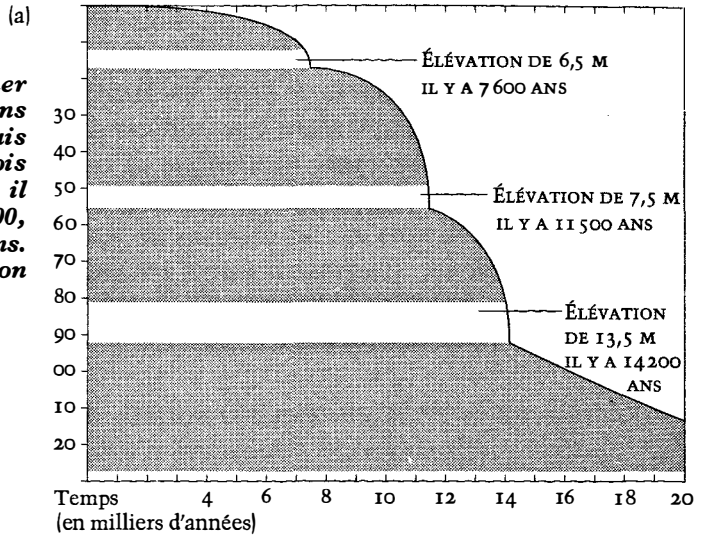
«Le poids de la glace sur la surface de la terre créait dès dépressions en forme de cuvettes d'environ 1 km de profondeur. Comme la chaleur de l'intérieur de la Terre se retrouvait captive sous les calottes glaciaires, la glace du fond se liquéfia et de grands lacs d'eau douce se formèrent. À deux reprises en Amérique du Nord et en Sibérie occidentale, ces lacs franchirent les bordures de glace et créèrent d'énormes crues. Le niveau de la mer monta brusquement, il y a environ 13 000 ans, puis de nouveau voilà 11 000 ans, puis encore plus lentement, à mesure que la glace résiduelle continuait à fondre. Certains ont émis l'hypothèse que ces inondations préhistoriques étaient à l'origine des légendes sur le déluge, présentes dans nombre de civilisations³⁷. »

Les phases brutales du professeur Shaw

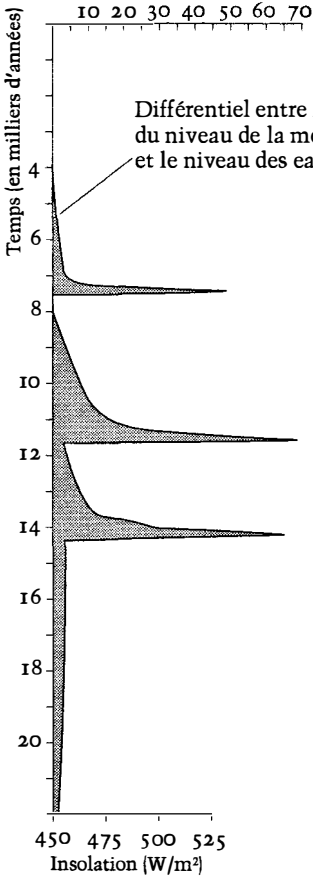
John Shaw, professeur des Sciences de la Terre à l'université d'Alberta, est l'un des plus grands spécialistes mondiaux de la dernière ère glaciaire et de ses monstrueuses déglaciations. Auteur d'une liste impressionnante d'articles scientifiques analysés par ses pairs, sa recherche se place au premier plan des enquêtes dans ce domaine et elle s'est concentrée sur les causes de ces gigantesques inondations. Voici le compte rendu détaillé qu'il nous a livré :

«Plutôt que d'être uniquement constitués de glace et de rochers, les grands boucliers glaciaires qui recouvraient le Canada, la majeure partie de la Scandinavie et une vaste portion de la Russie septentrionale englobaient, semble-t-il, à un stade tardif, de la roche dans le fond, puis un lac subglaciaire ou un réservoir d'eau, et enfin la glace proprement dite. Et il est possible qu'au début du réchauffement, le haut de la glace ait commencé à fondre, tandis que la zone d'ablation et l'eau subglaciaire gagnaient de plus en plus

Niveau de la mer des Antilles dans le temps, depuis le DAG, en trois phases brutales, il y a environ 14 000, 11 000 et 8 000 ans. Basé sur Blanchon et Shaw (1994).



(b) Hausse du niveau de la mer (en mm/an)



Taux d'élévation du niveau de la mer dans le temps, depuis le DAG. Basé sur Blanchon et Shaw (1994).

d'ampleur. Et cependant, la calotte glaciaire a toutes les raisons de verrouiller les bords. Et dès lors que le grand système du haut entre en action, c'est un peu comme une cuve de toilettes, vous ouvrez en quelque sorte la valve et l'eau se met à jaillir.

[Au Canada, à une seule occasion] l'eau surgit littéralement de partout, sauf à l'est du détroit de l'Hudson, à cause d'une grosse barrière de glace. Elle se déversa donc vers le sud et dans le Saint-Laurent, les Finger Lakes, la rivière Rouge, le sud de Winnipeg et les lacs Winnipeg, ainsi que dans certains endroits du Saskatchewan et jusque la Milk River, qui correspond à la division continentale, au sud de l'Alberta. La Milk coulait au nord jusqu'à l'Arctique, à l'est vers la baie de l'Hudson, au sud vers le golfe du Mexique. Une énorme quantité d'eau suivit aussi une route septentrionale pour se jeter dans l'Arctique. Les océans étaient donc soudain gorgés d'un gigantesque apport d'eau. Et la durée des flux se mesura sans doute sur plusieurs semaines. Quant à l'écoulement dont nous parlons, ne fût-ce que pour un mince filet dans l'Alberta, il devait avoisiner les 10 millions de m³ par seconde : soit de quoi vider le lac Ontario en quatre jours environ. Et le niveau de la mer aura aussitôt monté, parfois jusqu'à 10 m dans la région. Cela se passait voilà près de 15 000 années, lorsque des gens vivaient en divers endroits. Et le niveau de l'océan se sera soudain élevé, et si vous viviez alors sur la côte, à pêcher les méduses, par exemple, et que votre habitat se retrouve brusquement englouti, vous l'auriez remarqué. J'imagine que cela a dû fortement influencer la tradition orale et les mythes.

Le grand événement est donc venu de dessous la glace, voilà quelque 15 000 ans. Et puis voilà environ 11 000 ans, dans la partie méridionale de la couche glaciaire, le lac Agassiz recouvrait une grosse partie du Canada. Un autre, tout aussi vaste, le lac de glace Baltique, se trouvait en Scandinavie. Par ailleurs, des preuves récentes laissent supposer que de grands lacs occupaient également l'Asie du nord et l'Union Soviétique septentrionale. Ces plans d'eau renfermaient des barrages de glace et eurent tendance à se vider d'un seul coup. On retrouve par conséquent le même effet, soit une montée soudaine du niveau de la mer. Pour finir, citons le dernier lac américain associé à la couche glaciaire des Laurentides, voilà environ 8 000 années, et appelé lac Ojibway, situé

juste au sud de la baie d'Hudson. Il s'est vidé de manière spectaculaire.

On pensait donc à l'origine que l'élévation du niveau des océans était régulière à la fin de l'ère glaciaire, mais l'on peut désormais constater qu'elle a eu lieu de manière brusque et par étapes³⁸. »

Déluges, volcans, séismes

On peut affirmer que les « phases brutales » du professeur Shaw se révélèrent les expériences les plus pénibles de cataclysme planétaire que nos espèces aient jamais connues. Pour ceux qui vivaient alors, la fin de la dernière ère glaciaire, avec ces crues subites et universelles, devait évoquer la fin du monde. Les plates-formes continentales remontaient, comme soulagées du poids de la glace qu'elles avaient supporté pendant 100 000 années. De gigantesques tremblements de terre et des poussées volcaniques accompagnèrent ce rééquilibrage global de la croûte terrestre. La terre devait alors évoquer une cloche, parcourue de résonances et de vibrations effroyables. Le ciel devait être chargé de poussière volcanique et de pluie noire, bitumineuse. Dans le même temps, les océans s'élevaient inexorablement.

L'un des mystères géoclimatologiques de la dernière glaciation, c'est que la période de la fonte des glaces – il y a entre 17 000 et 7 000 ans – a connu aussi une spectaculaire activité volcanique. Un article publié dans *Nature* en octobre 1997 attire notamment l'attention sur ce qui ressemblait de prime abord à une corrélation bizarre entre le taux d'élévation mondial du niveau des océans et la fréquence de volcanisme explosif dans la région de la Méditerranée, avec un épisode distinct de suractivité éruptive remarquée dans les archives géologiques et paléoclimatologiques, il y a entre 17 000 et 6 000 ans³⁹.

« Dans des secteurs où volcanisme et glaciation coïncident, la corrélation entre les événements peut s'expliquer par l'effet de changement de masse de glace dans la pression exercée sur la croûte. En revanche, l'effet du changement de volume de la couche glaciaire sur les zones volcaniques en période de déglaciation demeure problématique. Plusieurs auteurs ont suggéré que la charge et le déversement de l'eau de la fonte des glaces pouvaient influencer l'activité volcanique dans des sites éloignés de zones d'accumulation glaciaire, suivant la redistribution planétaire de l'eau, encore que l'on n'ait jamais testé pareille théorie⁴⁰. »

L'équipe internationale de savants qui publia ce papier dans *Nature* dénombra des couches de téphrite dans les prélèvements en haute mer en provenance du fond de la Méditerranée (la *téphrite* est un terme générique désignant la matière solide projetée lors d'éruptions volcaniques) et parvint à cette conclusion :

«La fréquence des productions de téphrite, par le biais d'éruptions explosives notables dans les volcans méditerranéens, peut être reliée à de rapides variations du niveau de la mer. Nous avons en particulier attiré l'attention sur la phase dormante d'il y a 22 000 ans qui correspondrait au dernier niveau bas des eaux, tandis que la plus intense période de formation de strates de téphrite, il y a entre 15 000 et 8 000 années, accompagnait la hausse très rapide du niveau de la mer en période postglaciaire⁴¹. »

Les auteurs pensent que «l'existence d'un simple lien de cause à effet entre le rythme du changement de niveau de la mer et le degré d'activité se révèle peut vraisemblable», tout en faisant remarquer que «l'unique réaction de volcans isolés à de grosses variations du niveau de la mer requiert une étude détaillée des données relevées pour chaque éruption⁴²». Cependant, lorsque cela a été effectué, «on s'aperçoit que le niveau des éruptions explosives atteint un seuil bas notoire, il y a entre 22 000 et 15 000 ans, lequel coïncide avec le dernier niveau bas de la mer⁴³».

Je trouve fascinant que la fin d'une période volcanique dormante de 7 000 années, voilà 15 000 ans, et le début d'une période de violentes éruptions chevauchent le premier des gros déluges planétaires de John Shaw ; de même que la fin d'une activité volcanique intensive, il y a environ 8 000 ans, suit le troisième et dernier déluge répertorié par le savant susnommé.

À ce sujet, les rédacteurs scientifiques de *Nature* plaident en faveur d'influences à grande échelle qui opéreraient, par exemple,

«des changements de pression dans les bordures continentales et les sinuosités des îles. Ils pourraient entraîner la montée de nouvelles couches de magma dans les volcans, tandis que les niveaux accrus de sismicité régionale liés à la répartition des charges peuvent déstabiliser des volcans déjà affaiblis.

À l'échelle planétaire, il existe un grand nombre de volcans tributaires des effets mentionnés plus haut. L'actuelle distribution géographique des volcans actifs montre que 57 %

d'entre eux constituent des îles ou occupent des sites côtiers, tandis que 38 % se situent à moins de 250 km d'un littoral. Si l'on suppose une répartition semblable pour environ 1 500 volcans en activité à cette période [la dernière ère glaciaire], alors 1 400 d'entre eux auront pu subir les effets plus directs d'une rapide variation du niveau de la mer... Qui plus est, la rapidité de ces changements de niveau, et par conséquent leur faculté potentielle à susciter des réactions dans les structures volcaniques actives, apparaissent seulement maintenant⁴⁴».

En dépit de la précaution des auteurs à n'identifier qu'une seule raison, les preuves avancées dans l'article de *Nature* laissent entendre que le propre rééquilibrage isostatique de la terre, déclenché par la fonte soudaine des couches de glace et la prompte élévation des niveaux de la mer à la fin de l'ère glaciaire, a dû entraîner le réveil des volcans. Cela implique que le réajustement isostatique ne s'effectue pas toujours à un rythme constant, régulier – sinon le volcanisme serait sans doute aussi constant –, mais doit parfois s'accompagner de vastes et brusques changements qui envoient des ondes de choc dans la croûte terrestre, assez puissantes pour que les volcans se mettent à rugir aux quatre coins du globe.

C'est précisément la variation en vitesse et magnitude envisagée par Koudriavtsev dans sa théorie de l'affaissement « instantané » du plateau celtique, sur le renflement frontal de la calotte glaciaire fenno-scandinave, voilà 11 600 ans. En outre, des chercheurs ont trouvé la preuve que la fonte de la même couche de glace libéra aussi de formidables forces au cours d'autres périodes de brusques inondations mondiales. À l'époque du troisième gros déluge de Shaw, il y a environ 8 000 années, par exemple, les charges et les séismes devinrent si importants que d'immenses vagues se formèrent *dans le sol*. L'une d'entre elles, dans le nord de la Suède, mesure 150 kilomètres de long et 10 m de haut, et on l'a décrite comme un « raz de marée rocheux⁴⁵ », que seuls des « tremblements de terre d'une ampleur inimaginable » auraient pu causer⁴⁶.

L'enfer sur la terre

Telle une courbe sinueuse dans un paysage lugubre, la Parvie de Suède (« la vague dans le sol »), comme on la nomme dans la région, constitue un relief remarquable et quelque peu stupéfiant, tel un raz de marée aussi haut qu'un immeuble de trois étages en roche brute, telle une vague sur le point de se briser mais figée à jamais. Le plus remarquable – et le plus dérangeant –, c'est que cette partie

du pays se caractérise par sa très faible sismicité et représente ce que les géologues définissent comme une « région continentale stable » (RCS) sur la plaque tectonique⁴⁷. Il n'y a aucune raison pour que des tremblements de terre catastrophiques aient lieu dans une RCS. Pourtant, les preuves démontrent sans ambiguïté qu'un séisme monstrueux – en vérité « le plus grand qu'aient jamais connu des régions continentales stables⁴⁸ » – fit jaillir la Parvie :

« Des études menées ces deux dernières décennies montrent qu'elle s'est formée brusquement à cause d'une anomalie sismologique survenue entre la fin de la dernière période glaciaire et le début de la période postglaciaire du grand bouclier de glace fenno-scandinave (il y a entre 8 000 et 8 500 ans environ), ce qui suggère une relation génétique entre les deux⁴⁹. »

La nature précise de cette relation et la véritable magnitude des « failles postglaciaires » (FPG), telle que la Parvie, ont été étudiées par Ronald Arvidsson du département de Séismologie de l'université d'Uppsala. Il a démontré que de telles fissures – que le nord de la Suède dénombre en série – *plongent souvent jusqu'à 40 km de profondeur dans la croûte terrestre*. Toutes furent causées par divers tremblements de terre géants et tous ces séismes se produisirent dans le même millénaire, il y a entre 9 000 et 8 000 ans⁵⁰.

Selon l'estimation largement admise d'Arvidsson, le séisme de Parvie atteignait 8,2 sur l'échelle de Richter⁵¹. Un autre savant, Arch C. Johnston, du Centre de recherche sur les tremblements de terre de l'université de Memphis, fait observer que les secousses de cette ampleur n'ont lieu de nos jours qu'en bordure des plaques tectoniques. La force qui ébranla la Parvie devait par conséquent se révéler gigantesque :

« Les FPG sont... la conséquence remarquable d'une décharge rapide sur la croûte terrestre, lorsque les couches de glace de la dernière ère glaciaire fondirent. La Parvie et d'autres FPG... représentent des fissures laissées par des tremblements de terre *déclenchés*, des événements qui n'auraient pu se produire sans des conditions imposées... par l'extérieur⁵². »

Johnston note ensuite que, si l'on connaît désormais l'existence d'une « sismicité provoquée »,

«les tremblements de terre postglaciaires constituent aisément les plus grands exemples connus de cette catégorie. Creuser une carrière en surface peut provoquer des séismes de 2 à 4 [sur l'échelle de Richter]⁵³; une profonde exploitation minière et une cavité pour le stockage de déchets, une magnitude de 5 à 6, tandis que de vastes réservoirs hydrauliques, une portée moyenne, soit de 6. À l'exception des FPG, aucun séisme censé être provoqué par l'extérieur ne dépasse l'amplitude 7. La magnitude de la secousse semble tributaire du facteur venant modifier la pression sur la croûte terrestre: de grandes calottes glaciaires peuvent générer de grands séismes⁵⁴».

L'échelle de Richter présente une caractéristique peu comprise par les gens vivant hors de zones sismiques: l'étalonnage est tel que chaque augmentation d'une unité représente une élévation dix fois supérieure dans l'amplitude du séisme⁵⁵. Ainsi une secousse de force 2 se révèle dix fois plus importante qu'une de force 1, un tremblement de magnitude 3 est dix fois supérieur à un séisme d'amplitude 2, et ainsi de suite. Le tremblement de terre qui ébranla Kobe au Japon, le 17 janvier 1995, en tuant plus de 5 000 personnes en vingt secondes, accusait une force de 7,2⁵⁶. Avec une valeur de 8,2, le séisme de Parvie était donc dix fois plus violent que la secousse nippone. Les plus gros tremblements de terre jamais répertoriés sur l'échelle – de rares événements dans des zones de subduction sous les océans ou entre les plaques continentales – n'ont pas excédé la force 9⁵⁷.

L'implication évidente des recherches menées par Arvidsson et Johnston, c'est que cette remontée de la croûte terrestre et ce rééquilibrage isostatique se sont parfois produits *très rapidement*, comme les calottes glaciaires se liquéfiaient en des cascades torrentielles, suffisamment vite pour déclencher des séismes d'une extrême violence et des failles aussi brusques que massives (en pénétrant dans des profondeurs jusque-là inconnues de 40 kilomètres et dans un rayonnement latéral pouvant atteindre les 160 km)⁵⁸. À l'issue du compte rendu de ses découvertes dans le magazine *Science*, Arvidsson conclut:

«J'interprète les tremblements de terre comme les signes d'une élévation soudaine et progressive du sol, depuis le centre d'une remontée postglaciaire... jusqu'aux confins de la calotte glaciaire... Il y a plus de 9 000 ans, un quasi-équilibre isostatique fut atteint, en raison de la dépression

de la lithosphère par la glace. Après un rapide retrait de la couche de glace, un état non isostatique créa des compressions à l'intérieur de la croûte terrestre, lesquelles déclenchèrent les séismes⁵⁹. »

Comme la Parvie n'est qu'une faille postglaciaire géante parmi tant d'autres associées à l'affaissement de la calotte glaciaire fenno-scandinave, ce dont parle en fait Arvidsson – à mon avis – n'est autre qu'une invasion de l'enfer en Europe du Nord pendant un millénaire, soit voilà 8 000 ans. Si nous suivons son hypothèse, nous devons envisager des scènes extraordinaires de bouleversement géologique, où de profondes vibrations continuelles se propagent dans la croûte du bouclier baltique, et les troubles, fractures, soulèvements et autres affaissements répétés de la terre... comme si elle allait se déchirer. Tandis que le tumulte bat son plein, l'ancienne calotte polaire sur la Fenno-Scandinavie est dans un état de liquéfaction avancée, proche du moins de l'effondrement total, et de gros blocs de glace en décomposition, grands comme des îles, tombent dans la mer, en créant des ondes cataclysmiques de dislocation. La couche de glace qui recouvre l'Amérique du Nord se comporte de la même manière...

Et n'oublions pas que la terre à cette époque – il y a 8 000 années – a déjà souffert pendant 7 millénaires des conséquences d'intense activité volcanique, d'élévation du niveau de la mer, de crues marines aussi soudaines qu'imprévisibles, de plates-formes continentales, de ponts terrestres, et d'îles qui disparaissent sous les flots, sans parler de l'instabilité spectaculaire du climat. En fait, les archives paléo-climatologiques attestent tout ce qui suit – et davantage encore – pour une période située il y a entre 15 000 et 8 000 ans : des océans froids, des vents violents, des montagnes de poussière dans l'atmosphère⁶⁰ et de gros changements de température inattendus⁶¹.

Pour donner un exemple de ce dernier phénomène, Romuald Schild, de l'académie des sciences de Pologne, cite un réchauffement qui s'est produit dans l'Atlantique Nord, voilà environ 12 700 ans, s'est arrêté puis, tout aussi brusquement, s'est inversé il y a 10 800 ans – pour huit siècles de températures quasi totalement glaciaires –, avant de revenir à une période de réchauffement soudain il y a environ 10 000 ans⁶². Robert Schoch affirme que le premier redoux – «d'environ 5°C, une hausse massive» – eut lieu il y a 11 700 années :

«Aussi remarquable que cela puisse paraître, les données du prélèvement de glace laissent supposer que la moitié du

changement de température, aux alentours de 3° Celsius, apparurent en moins de 15 ans vers 9 645 av. J.-C. C'est une hausse plus importante et plus rapide que l'effroyable scénario de fin du monde sur le réchauffement planétaire du XXI^e siècle⁶³. »

Il se trouve que cela coïncide aussi presque exactement avec la date citée par Platon pour l'engloutissement de l'Atlantide, soit il y a environ 11 600 ans, lorsque : « Il y eut des séismes et des déluges d'une violence extraordinaire, et en un seul et effroyable jour et une seule nuit... l'île de l'Atlantide fut... engloutie par la mer et disparut⁶⁴. »

« Vous vous souvenez d'un seul déluge... »

Je ne cherche pas à « retrouver » l'Atlantide, ou même à deviner où elle aurait pu se situer – si d'aventure elle a existé un jour –, puisque chacun sait que pareille investigation mène à la folie. Je préfère la traiter comme n'importe quel autre récit archaïque de déluge, qu'il prenne la forme d'un mythe ou se veuille appartenir à l'histoire, et la considérer uniquement du point de vue de sa crédibilité au sens large : une tâche facilitée par les détails précis et inhabituels que la narration renferme. Voici ce qu'elle évoque en tout cas à mes yeux :

1. *Un déluge dévastateur et planétaire se produisit il y a environ 11 600 ans.* C'est intéressant, la date coïncide avec le second super-déluge répertorié par John Shaw et les données de Cesare Emiliani sur le golfe du Mexique.
2. *Ledit déluge s'accompagna de gigantesques tremblements de terre.* C'est plausible en raison de la forte corrélation entre d'énormes séismes, l'activité volcanique soutenue, la prompte déglaciation et les rapides crues postglaciaires.
3. *L'île de l'Atlantide fut engloutie par la mer et disparut en un jour et une nuit.* Nous avons vu comment le rééquilibrage isostatique survenait parfois de manière brusque, tel un cataclysme, à la fin de la dernière ère glaciaire, et qu'il est possible, sur le plan théorique, qu'une subsidence isostatique intense dans une région suffisamment affaiblie de la croûte terrestre ait pu avoir entraîné un tel effondrement, tel que décrit par Platon.

Il existe un autre élément de l'histoire qui porte en lui la résonance de preuves scientifiques, à savoir que le déluge ayant détruit l'Atlantide voilà 11 600 années fut un parmi tant d'autres...

Rappelez-vous que le dépositaire de la tradition de l'Atlantide serait un ancien prêtre égyptien ayant conversé avec Solon, l'ancêtre de Platon. Voici comme ce dernier rapporte l'échange dans *Timée*:

« *Prêtre égyptien*: Ô Solon, Solon, vous les Grecs êtes tous des enfants, et rien ne saurait valoir un ancien Grec.

Solon: Qu'entends-tu par là?

Prêtre égyptien: Vous êtes tous jeunes en esprit, vous n'avez aucune croyance enracinée dans une vieille tradition, et aucune connaissance usée par le temps. Et la raison est la suivante... Avec toi et tes semblables, l'écriture et les autres utilités de la civilisation viennent seulement de voir le jour, quand le fléau périodique du déluge s'abat et n'en épargne aucun, hormis les illettrés et les incultes... de sorte qu'il vous faut tout réapprendre comme les enfants, dans la totale ignorance de ce qui s'est passé au temps jadis... Vous ne vous souvenez que d'un seul déluge, alors qu'il y en a eu beaucoup... ⁶⁵ »

Pour ce qui concerne le scénario, je dois avouer que les remarques du prêtre s'accordent plutôt bien avec les trois formidables déluges mondiaux et les innombrables crues de moindres envergures, dont nous savons désormais qu'elles se produisirent approximativement il y a 15 000, 11 000 et 8 000 ans. En outre, le fait qu'il situe l'inondation de l'Atlantide à *n'importe quel moment* de cette période (la seule dans les dernières 125 000 années ayant connu des déluges de l'ampleur décrite) se révèle – si vous prenez le temps d'y réfléchir – un exploit en soi.

Un petit voyou pugnace du Yorkshire...

Nous avons vu que Cesare Emiliani fut le premier à attirer sérieusement l'attention sur l'éventualité de crues postglaciaires gigantesques. Dans un article du magazine *Science* en 1975, lui-même et un groupe de confrères présentèrent les preuves stupéfiantes à partir de prélèvements en haute mer dans la partie nord-est du golfe du Mexique. Lesdites preuves révélèrent une anomalie de « 2,4 %, il y a entre 12 000 et 11 000 ans », que les auteurs attribuèrent à juste titre à « la conjoncture d'intrusion massive de glaces liquéfiées dans le golfe du Mexique... voilà environ 11 600 années avant notre ère ⁶⁶ ».

À l'époque, les idées d'Emiliani ne furent pas bien accueillies. Comme Isaac Asimov le fit remarquer plus tard: « L'information fut largement ignorée, car on avait peine à s'imaginer la glace fondant à

pareille vitesse, mais en 1989 John Shaw... expliqua tout à fait comment de telles inondations pouvaient survenir...⁶⁷ » Je pensais pourtant avoir déjà bien compris le scénario catastrophe du professeur Shaw sur la façon dont les trois gigantesques déluges avaient été causés par le déversement dans les océans de l'eau de la fonte, retenue par des digues de glace. Mais en examinant ses recherches plus attentivement, ainsi que la transcription du long entretien qu'il nous avait accordé en février 1999, je commençai à comprendre que son histoire renfermait certaines complexités et que les cataclysmes décrits pouvaient avoir été bien plus violents que je ne le supposais au début. Car il n'était pas seulement question de mers qui montaient rapidement, puis submergeaient et balayaient les zones côtières de basse altitude – bien que ce fût souvent le cas! –, mais aussi du caractère et de l'étendue des inondations finales sur la terre, comme les calottes glaciaires fondaient et les lacs gelés forçaient leurs barrages de glace.

L'intérêt de Shaw pour la question ne commence pas par les inondations, mais par les drumlins :

« *Drumlin*: colline profilée en ellipse, composée de moraine de fond [dépôt glaciaire non stratifié, à base de sédiment argileux et de fragments rocheux de différentes sortes] installée sous la couche glaciaire en mouvement. Les drumlins sont en général regroupés, leur long axe plus ou moins parallèle au mouvement de la glace. Ils tombent à pic dans la direction d'où provient le glacier et décrivent une pente douce dans le sens du déplacement dudit glacier. Leur hauteur varie de 6 à 60 m et leur longueur peut atteindre plusieurs kilomètres... Les régions de drumlins peuvent en contenir jusqu'à 10 000; l'une des plus vastes se situe dans les plaines du Nord-Ouest canadien⁶⁸. »

En poste à l'université d'Alberta, le professeur Shaw a les drumlins sur le pas de sa porte, si l'on peut dire ; aussi n'est-ce pas surprenant qu'en sa qualité de géologue il ait un point de vue sur la question. Mais les réactions que ses idées ont suscitées parmi certains de ses confrères se révèlent plus difficiles à comprendre :

« Quand je me rends à des conférences, les gens hurlent sur mon passage, se mettent en colère et vocifèrent, et n'ont de cesse de faire diversion, car ils ne souhaitent pas entendre ce qu'on a à leur dire. Mais comme je suis un petit voyou pugnace du Yorkshire, j'ai tendance à riposter⁶⁹. »

Lors d'un récent colloque en Suède, un géologue spécialiste du Quaternaire conseilla à Shaw : « Ne présentez pas vos idées ici » :

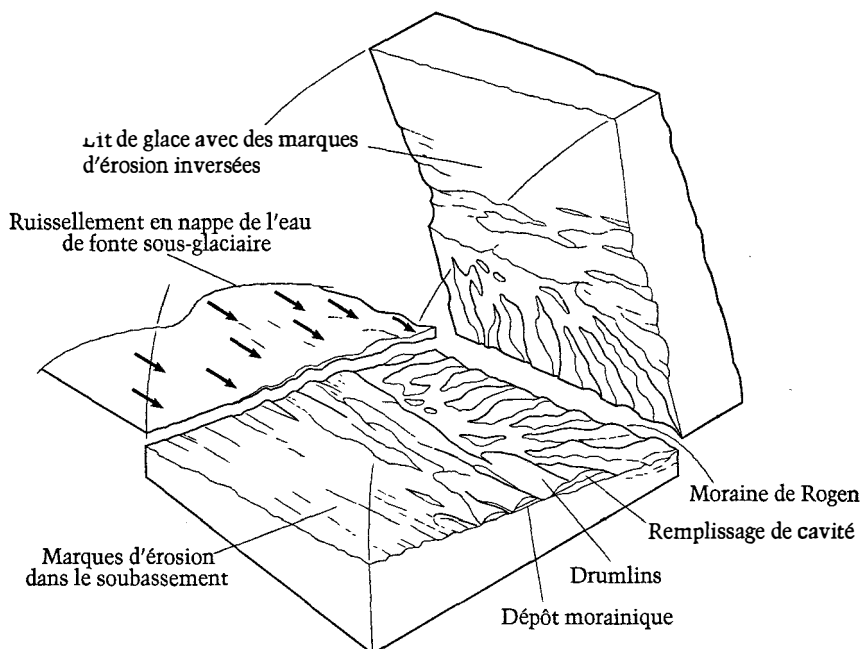
« Je l'ai alors regardé en souriant à belles dents, puis j'ai remis l'article le lendemain. Celui-ci fut ensuite rejeté et non publié dans les extraits de la conférence, alors je l'ai posté sur le Net et c'est là qu'on le trouve à présent... Si j'étais un jeune professeur assistant, on ne me garderait pas et je ne serais pas non plus publié, de même que les gens jugeraient mes idées insensées⁷⁰. »

On est en droit de se demander : pourquoi faire autant d'histoires ? On a peine à croire que des géologues frôlent l'excommunication d'un confrère vénérable et largement respecté tel que le professeur Shaw, simplement parce qu'il a exprimé une *opinion* scientifique originale au sujet de collines profilées en ellipse. Qui s'en soucie ?

En fait, nous devrions nous en soucier, affirme-t-il, car les drumlins et d'autres formes de reliefs accidentés, disséminés dans le Canada, sont autant de preuves de déluges continentaux de proportions bibliques – des trombes d'eau atteignant parfois des centaines de mètres de haut – qui rugissaient de dessous les calottes glaciaires au cours de la dernière glaciation, détruisant ou altérant tout sur leur passage. Shaw laisse entendre de manière explicite que nombre d'éléments du mythe universel du déluge peuvent s'expliquer par de telles crues jaillissant de la terre, car intimement liées aux épisodes d'élévation subits et violents du niveau de la mer, il y a entre 15 000 et 8 000 ans⁷¹.

Lent et doux ou rapide et violent ?

Même s'il n'existe aucune explication unique pour la formation des drumlins, à laquelle souscrivent tous les géologues, la plupart les considèrent comme le résultat d'un processus sous-glaciaire relativement lent, où il s'agit d'abord de loger une masse énorme de « moraine » dans le soubassement du glacier, puis de le modeler dans la forme classique d'une « colline au profil aérodynamique » grâce à la coulée de glace elle-même⁷². De telles théories gradualistes ont dominé les sciences de la terre et l'archéologie depuis la fin du XIX^e siècle, en créant ainsi un climat d'une difficulté sans pareille dans les deux disciplines pour l'exploration d'autres hypothèses où interviendrait toute forme de changement soudain ou d'action catastrophique. Comme la théorie de John Shaw intègre ces deux éléments, il allait forcément se heurter à une vive opposition.



Plusieurs formes de reliefs créées par les inondations des eaux de fonte sous-glaciaires de diverses profondeurs. Basé sur Shaw (1998).

Néanmoins, il a tenu bon depuis qu'il a mis ses idées en avant dans les années quatre-vingt et constate depuis lors qu'un faisceau de preuves vient peu à peu accréditer ses dires, parmi lesquelles des «formes terrestres sous-glaciaires, la composition isotopique de l'eau en surface du golfe du Mexique, et la sédimentologie des prélèvements effectués dans le Golfe⁷³».

Au risque de réduire un argumentaire complexe et largement documenté à des déclarations d'une simplicité ridicule, je crois qu'il est juste d'affirmer que Shaw lui-même ne prétend pas avoir découvert la moindre explication définitive, exhaustive pour la formation des drumlins, mais les juge comme des caractéristiques provoquées de manières *différentes* par *différentes* sortes de déluges cataclysmiques et non pas, comme on avait coutume de le penser, par des coulures de glace. Par exemple, «concernant la preuve de la forme et de la structure», il considère que les drumlins du lac Livingston, dans le Saskatchewan septentrional, sont des «remplissages de marques d'érosion inversées, creusées dans le lit de la glace par des eaux de fonte sous-glaciaires⁷⁴». En d'autres termes, oubliez toutes les anciennes notions de «dépôt» et de «modelage» que des générations de géologues ont câblées dans leur circuit logique. Envisagez plutôt la possibilité d'une fin d'ère glaciaire beaucoup moins douce

– comme nous le savons déjà, selon toutes les autres caractéristiques mesurables que vous avons rencontrées – et que la vaste région de drumlins du lac Livingston fut le fruit de crues apocalyptiques résultant de la fonte des glaces.

C'est précisément le scénario de Shaw et il croit que les «reliefs sous-glaciaires» – par exemple, les drumlins eux-mêmes – demeurent sa preuve la plus tangible :

«Lorsque j'ai observé les drumlins pour la première fois – c'est en réalité comme ça que tout a commencé –, je me suis dit qu'ils ressemblaient tout à fait à des structures produites par l'érosion sur le fond de la mer – qui sont des formes en négatif, bien sûr –, mais celles-ci sont en positif. Comment est-ce possible ? Alors l'idée m'est venue. Eh bien, si l'on érode vers le haut dans la glace et que l'on remplit les cavités de sédiments, voilà ce qu'on obtient. Alors, nous sommes allés creuser des trous et avons découvert que la moraine correspondait à des remplissages venus d'en bas, et de manière fort spectaculaire⁷⁵.»

En bref, Shaw argue du fait qu'à certaines étapes de l'effondrement du bouclier glaciaire des Laurentides, il y a entre 15 000 et 8 000 ans, certains morceaux de la masse de glace qui avançait lentement – d'une épaisseur de plus de 3 km et d'un poids équivalant à celui d'une chaîne montagneuse géante – ont dû rester non pas sur le soubassement, mais sur une *couche profonde d'eau de fonte se déplaçant à grande vitesse et sous une énorme pression*. Ces «flux turbulents» auraient charrié avec eux de gigantesques volumes de sédiments, depuis les argiles les plus fines jusqu'à de grosses pierres et des galets ; et il est facile de voir comment une cavité érodée dans la base de la masse de glace – à l'endroit où elle est posée sur l'eau qui s'écoule – aura pu rapidement se remplir de sédiment dense par en dessous. Le résultat, comme tout objet créé dans un moule, aura pris la forme caractéristique dudit moule – soit, dans ce type d'érosion, un profil de colline aérodynamique ellipsoïdale – et aura peut-être été scellé dans la glace, puis transporté plus loin par celle-ci, jusqu'à ce qu'il finisse par être libéré sous les fontes généralisées⁷⁶.

Prenez quelques milliers d'objets de tailles variables, déversez-les dans le Saskatchewan du nord, et vous obtiendrez le champ de drumlins du lac Livingston.

Shaw pense qu'au Canada d'autres régions de drumlins furent créées d'une manière différente... certes toujours avec de l'eau de

fonte plutôt que de la glace, mais cette fois en tant qu'agent érosif direct sur le soubassement ou les reliefs de dépôts :

« Les drumlins des environs de Peterborough et de Trenton, dans l'Ontario, sont pour la plupart le fruit de l'érosion ; leur stratigraphie interne se révèle relativement peu désorganisée... Les drumlins d'Irlande contiennent des séquences glaciogéniques complexes... La forme de ces drumlins irlandais... est presque entièrement due à l'érosion⁷⁷. »

En revenant encore sur son idée de flux puissants qui coulent sous une immense pression à la base de la nappe glaciaire, Shaw attire l'attention sur les drumlins des environs du lac Beverley, dans les Territoires du Nord-Ouest du Canada, qui, selon lui, furent modelés par ces inondations, et se penche sur les marques d'érosion – également causées par l'eau en mouvement – dans le soubassement des alentours de Kingston, Ontario :

« En ce qui concerne la hauteur de l'écoulement, il est clair que les drumlins [du lac Beverley] ont dû être submergés dans les courants formateurs... des profondeurs d'environ 20 m étaient nécessaires... Les marques d'érosion dans le soubassement de la région de Kingston, Ontario, indiquent que les nappes d'eau de fonte sous-glaciaire accusaient des largeurs de plus de 60 km. De spectaculaires traces d'érosion le long du littoral nord de la Georgian Bay, Ontario, signalent aussi de larges coulées d'eau de fonte sous-glaciaire. Lors d'un survol en hélicoptère le long de la côte, on localisa un seul champ de marques d'érosion dans le soubassement, d'une largeur d'au moins 50 km... [Ces] drumlins et ces traces d'érosion montrent que les courants d'eau de fonte pouvaient déplacer les rochers les plus gros... Les largeurs de nappes d'écoulement, égales à celles du drumlin et des champs de marques d'érosion, oscillaient entre 60 et 150 km⁷⁸. »

Je pense qu'il est bon d'insister à nouveau sur les chiffres de Shaw et leurs implications. Il parle de coulées turbulentes, de courants énergiques de 20 m de profondeur qui se déplacent en tourbillon, à grande vitesse et sous une pression importante, *au-dessous* des principales nappes glaciaires, avec une envergure atteignant parfois les 160 km. Seuls des ruissellements à une pareille échelle et d'une telle violence pouvaient avoir modelé les champs de

drumlins, le terrain accidenté et les scablands tourmentés et grêlés du Canada et des États-Unis, et découpé d'autres reliefs remarquables comme les très grandes vallées – dont celles englobant les Finger lakes – qui s'étendent vers le sud des champs de drumlins au nord de l'État de New York⁷⁹. «Les volumes d'eau requis pour alimenter de tels flux, observe Shaw, auraient été de l'ordre d'un million de kilomètres cubes», soit l'équivalent d'une élévation du niveau de la mer de plusieurs mètres, sur plusieurs semaines⁸⁰.

Corail englouti et glace flottante

Bien sûr, quand l'eau s'écoule sous la glace, en se détachant du soubassement rocheux, la glace commence à se déplacer; la «montée en force» est le terme technique :

«Les nappes d'eau de fonte sous-glaciaire, avec leur profondeur de plusieurs dizaines de mètres, se déplacèrent sur de vastes secteurs du bouclier des Laurentides. Le découplage des glaciers de leurs bases, sous la pression accrue de l'eau, s'utilise de plus en plus pour expliquer leur vitesse de glissement. L'échelle de ce processus entrant ici en jeu se révèle plus grande que celle envisagée pour les glaciers modernes. Néanmoins les effets devraient être similaires... En bref, le glacier est censé monter en force⁸¹.»

Il existe à vrai dire la preuve irréfutable d'une série de montées glaciaires massives, à la fin de la dernière ère glaciaire. Celles-ci sont liées aux poussées d'eau de fonte et aux pics d'élévation du niveau de la mer, répertoriés, par exemple, dans les récifs «engloutis» d'*acropora palmata* de la région Antilles-Atlantique, aux alentours de la Barbade. L'*acropora* est une jauge efficace du niveau de l'océan, car c'est un corail qui aime la lumière et meurt dans des profondeurs supérieures à 10 m. Les récifs de la Barbade furent submergés trois fois à la fin de la dernière ère glaciaire – il y a environ 14 000, 11 000 et 8 000 ans⁸² – et de façon si brusque et profonde à chaque reprise, qu'ils correspondent désormais à trois étapes distinctes, une pour chaque pic de submersion (plutôt que de s'être déplacés vers des eaux plus basses, comme cela aurait été le cas avec des hausses de niveau plus progressives). Shaw et son confrère Paul Blanchon de l'université d'Alberta concluent dans un article de 1995 de *Geology* que les données coralliennes confirment :

«trois élévations spectaculaires du niveau des eaux sur une échelle d'un mètre, au cours de la déglaciation. Si l'on

convertit les épisodes marins et de la nappe glaciaire datés au radiocarbone en une chronologie sidérale, on découvre que ces hausses considérables coïncident avec l'effondrement de la calotte glaciaire, les réorganisations océan-atmosphère et des écoulements d'eau de fonte de grande envergure⁸³».

On détient aussi la preuve d'un mécanisme de rétroaction cataclysmique ayant pu s'opérer même entre des hausses de niveau de la mer relativement faibles, dues à la seule fonte des glaces, et des événements plus brutaux et de plus grande envergure, causés par la déstabilisation de nappes glaciaires entières qui s'étendaient sur des plates-formes continentales⁸⁴. En fait, dans un article de *Nature*, les géologues D. R. Lindstrom et D. R. Macayeal vont jusqu'à identifier la mécanique de la calotte glaciaire comme un «facteur de contrôle de la production d'eau de fonte⁸⁵». Ils émettent ensuite l'idée révolutionnaire et originale suivante :

«Des changements soudains et significatifs dans le niveau de la mer, dus au flottement de nappes glaciaires antérieurement ancrées à la terre et aux descentes de la calotte de glace qui leur sont liées, ont pu accompagner les poussées d'eau de fonte, et ces *"bonds"* dans le niveau de l'océan n'ont peut-être pas été répertoriés dans les données concernant l'accrétion des récifs. Il existe donc un mécanisme logique, grâce auquel le niveau de la mer a pu s'élever *plus vite et à des hauteurs supérieures* à celles représentées par l'historique de l'accroissement de récifs à la Barbade⁸⁶.»

Autrement dit, les déluges planétaires qui apparaissent *déjà* comme extrêmement soudains et violents sur la seule base des données coralliennes – et chaque épisode de «submersion» nécessitait un minimum de 5 m de hausse instantanée du niveau de la mer, avant de prendre effet⁸⁷ – risquent d'avoir accusé des amplitudes plus marquées que n'en témoignent les chiffres sur les récifs. Shaw et Blanchon laissent entendre qu'une hausse eustatique mondiale dans le niveau de l'océan entre deux dixièmes et quatre dixièmes de mètre à peine, sur une période de quelques semaines, aurait «suffi à libérer la glace terrestre et à stimuler d'autres pertes de nappe glaciaire, en élevant de surcroît le niveau de la mer de 5 à 10 m, voire davantage⁸⁸».

Des armadas d'icebergs

Ces soudaines élévations du niveau de la mer, des pertes aussi brusques de nappes glaciaires à la lisière des océans auront forcément

lancé à l'eau des flottes entières d'icebergs géants. En 1988, l'océanographe allemand Hartmut Heinrich fut le premier à présenter la preuve géologique tangible de la « mise au monde » spectaculaire d'icebergs au cours de la dernière ère glaciaire. L'examen d'échantillons de forage à divers points de l'Atlantique Nord lui permit de démontrer l'existence de strates disséminées de « détritits charriés par la glace » – des millions de tonnes de roches et de débris rocheux qui jadis se trouvaient à terre, avant d'être emportés par les nappes glaciaires, pour finir sur la mer, gelés en énormes icebergs :

« En fondant, les eaux libérèrent des débris rocheux qui finirent en fins sédiments au fond de l'océan. La majeure partie de ces débris charriés par la glace est constituée de calcaire, semblable à celui qu'on trouve aujourd'hui à ciel ouvert dans de vastes régions du Canada oriental. Les couches de Heinrich, ainsi qu'on les désigne désormais, s'étendent sur 3 000 km dans l'Atlantique Nord et atteignent presque l'Irlande⁸⁹. »

Les couches de Heinrich englobent au moins six déversements distincts d'« incroyables flottilles d'icebergs⁹⁰ » dans l'Atlantique Nord – des écoulements appelés « événements de Heinrich » et dont on pense qu'ils se sont déroulés sous forme d'activités soudaines et concentrées et qui, dans chaque cas, n'auraient pas excédé un siècle⁹¹. En raison de l'épaississement progressif des strates de Heinrich vers la partie occidentale de l'Atlantique et la prolongation de ce processus dans la mer du Labrador, en direction de la baie d'Hudson, il est évident aux yeux des géologues qu'« une grande partie de la glace flottante était issue de la nappe glaciaire des Laurentides⁹² ».

On a cependant trouvé d'autres débris mélangés à certaines couches de Heinrich qui « ne pouvaient que provenir de nappes glaciaires séparées ne couvrant pas seulement le Canada, mais aussi le Groenland, l'Islande, les Îles Britanniques et la Scandinavie⁹³ ». De la même manière, les recherches effectuées sur les calottes polaires de l'hémisphère sud, dans les Andes et la Nouvelle-Zélande, montrent qu'elles aussi « grossirent puis s'effondrèrent en même temps que les poussées de glace à la dérive, répertoriées dans l'Atlantique Nord⁹⁴ ». « Cela sous-entend, reconnaît le professeur R. C. L. Wilson de la Britain's Open University, que l'énergie en jeu pour opérer ces changements de climats était sans doute davantage planétaire que simplement régionale⁹⁵. »

En gardant à l'esprit l'interconnexion de toutes ces immenses nappes glaciaires de la dernière glaciation – et les grandes similitudes

de leur histoire –, attardons-nous sur l'une d'entre elles. Ce qui lui est arrivé s'est produit de façon similaire chez toutes les autres. Son apocalypse se présente donc comme la fin de l'ère glaciaire à échelle réduite.

Les Laurentides

Thomas Crowley et Gerald North, océanographes à la Texas A & M University, décrivent la fonte des grands boucliers de glace à la fin de la dernière ère glaciaire comme « l'un des exemples les plus rapides et les plus extrêmes de changement de climat des archives géologiques⁹⁶ ». Comme nous l'avons vu, la plupart des variations se concentraient sur une période d'à peine 7 millénaires, il y a entre 15 000 et 8 000 ans. À l'instar des autres calottes glaciaires, celle des Laurentides n'a vraiment commencé à fondre que depuis 15 000 ans et, comme ses semblables, elle a subi trois phases primaires d'effondrement en étroite relation avec les trois déluges universels du professeur Shaw (voilà approximativement 15 000, 11 000 et 8 000 ans).

Chacun sait qu'un immense réservoir d'eau de fonte dans le bouclier des Laurentides s'écoula tel un cataclysme, il y a entre 15 000 et 14 000 ans :

« Le volume d'eau libérée créa des champs de drumlins à l'échelle régionale, des cannelures géantes et de vastes éten-dues de soubassement rocheux érodé. De telles quantités d'eau de fonte pouvaient éventuellement déstabiliser les nappes glaciaires ancrées au sol, sous le niveau de la mer⁹⁷. »

La période située il y a entre 13 000 et 10 000 ans connut des inondations explosives récurrentes en provenance d'une série de lacs glaciaires et d'un ensemble de plans d'eau situés dans les Laurentides – en particulier le lac glaciaire Agassiz, qui « se vidait périodiquement dans le golfe du Mexique, via le déversoir du Minnesota et le bassin de drainage du Mississippi⁹⁸ ». Le lecteur se rappelle sans doute la preuve apportée par Emiliani, selon laquelle un pic d'inondation de l'eau de fonte des Laurentides dans le golfe aurait eu lieu voilà 11 600 ans. À un millénaire de cette date, le lac glaciaire Missoula (dans le Montana, ouest des États-Unis) connut aussi l'une de ces crues explosives cycliques, en déversant ce que Crowley et North estiment avoir été, après calcul, un « mur d'eau de 600 m de haut sur le plateau de Columbia, à l'est de Washington⁹⁹ ».

Une autre série de grosses inondations torrentielles survint voilà environ 9 400 ans. Selon Charles Fletcher et Clark Sherman du

département de Géologie et Géophysique de l'université de Hawaï, chaque épisode vint ajouter la quantité estimée de 4 000 km³ d'eau aux océans mondiaux¹⁰⁰. Il y a près de 8 400 années, une autre fonte des glaces calamiteuse permit au lac Agassiz de se mêler à son voisin oriental (presque aussi massif), jadis séparé de lui, le lac Ojibway. Cette confluence créa une mer intérieure gigantesque d'une superficie dépassant les 700 000 km², en équilibre derrière une digue de glace surplombant la baie d'Hudson, à une altitude entre 450 et 600 m au-dessus du niveau de la mer¹⁰¹.

À un moment donné, il y a entre 8 400 et 8 000 ans, le barrage céda et cette masse d'eau quasi inimaginable se vida presque aussitôt dans l'Atlantique Nord :

« Le déversement eut lieu dans les basses terres de la baie d'Hudson, en faisant chuter le niveau du lac de 250 m, soit un écoulement total oscillant entre 75 000 et 150 000 km³, sans doute la crue isolée la plus grande du Quaternaire¹⁰². »

Cette inondation torrentielle a peut-être, à elle toute seule, entraîné une élévation du niveau planétaire de la mer d'un demi-mètre environ. C'est le moment de nous rappeler que le déclin en spirale et l'effondrement du bouclier des Laurentides ne constituèrent pas un événement unique, mais firent partie d'un bouleversement universel et d'un système de rétroaction mondial... de même que des inondations d'une ampleur quasi équivalente se produisirent en duo depuis la nappe glaciaire fenno-scandinave sur l'autre partie de l'océan Atlantique. C'est pour cette raison qu'aux alentours de l'époque de l'effondrement de la calotte des Laurentides, le flanc nord-est de la Grande-Bretagne proche des bordures fenno-scandinaves subit de violents déluges. Il y eut en l'occurrence une très forte hausse du niveau de l'océan qui :

« submergea une région de la mer du Nord de la taille de l'actuelle Grande-Bretagne... La plupart des 259 000 km² de cette "Atlantide" britannique [à ne pas confondre avec le site suggéré par Koudravtsev sur la plate-forme celtique] se trouvaient là en 8000 av. J.-C. et avaient disparu en 6500 av. J.-C. Ne survécut alors qu'une île de 225 km de long et d'une superficie de 12 950 km², là où se situe aujourd'hui le Dogger Bank¹⁰³. »

Les écoulements distincts d'eau de fonte en provenance de différentes calottes glaciaires se seront, bien sûr, mêlés dans les océans

et auront multiplié les effets en faisant flotter et en brisant la glace terrestre des plates-formes continentales. Selon les calculs de Stephen Oppenheimer, la glace «jaillit dans le détroit d'Hudson» à partir de ce qui constitua jadis le cœur du bouclier des Laurentides, il y a entre 8 400 et 8 000 ans, et qui pouvait fort bien mesurer «1,6 km d'épaisseur et le tiers de la taille du Canada¹⁰⁴».

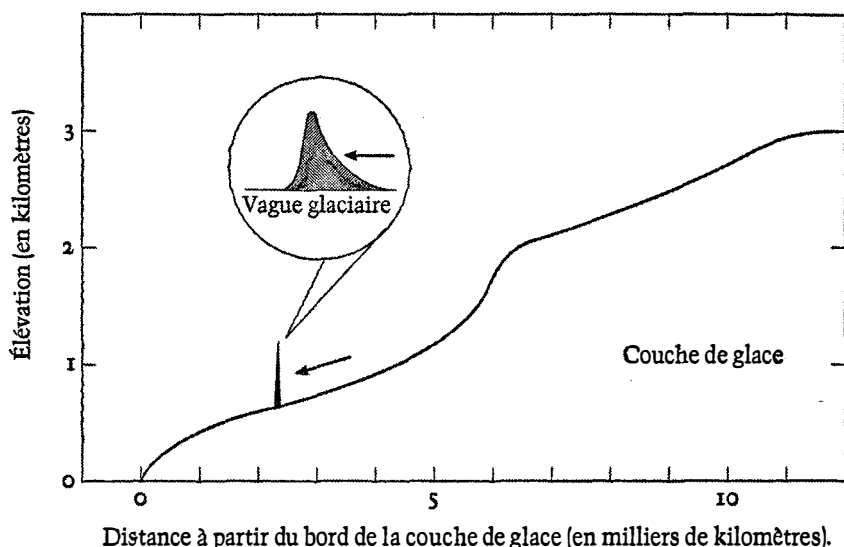
Pareilles statistiques défient toute description et nécessitent du bon sens pour lutter contre ce qui représente toujours le point de vue établi, autrement dit que les hausses du niveau de la mer à la fin de l'ère glaciaire – en dépit de leur ampleur planétaire – se révélaient trop faibles si on les mesure à l'année pour avoir causé des inondations cataclysmiques, et par là même pour avoir inspiré les mythes du déluge universel, ou encore avoir le moindre rapport avec les traditions des civilisations perdues et les cités antédiluviennes.

Même si fort peu d'historiens y trouvent un quelconque intérêt, les preuves géologiques et océanographiques commencent à démentir cette vision «gradualiste» et «normalisatrice» de la fonte des glaces, et nous avons de plus en plus de raisons de soupçonner que le «monde des hommes», comme le dit l'Athénien de Platon dans le passage de *De la Législation* cité au début de ce chapitre, ait souvent été «détruit par des déluges... de telle sorte que seule une infime partie de la race humaine a survécu».

Entrons dans le royaume de l'inconnu

À chacun des pics d'inondation, il y a environ 15 000, 11 000 et 8 000 ans, la convergence des preuves laisse supposer une élévation très rapide du niveau planétaire de l'ordre de 5 à 10 m – parfois supérieur –, dans chaque cas aggravée par une fracture de la nappe glaciaire provoquée et d'autres facteurs. Comme nous l'avons vu, les experts pensent notamment qu'il y eut, au cours de ces périodes, plusieurs élévations temporaires du niveau des océans – causées par de grosses masses de glace flottante –, qui dépassaient de loin les marges répertoriées par les archives océanographiques¹⁰⁵.

En outre, le niveau des océans qui s'élève – en inondant la terre depuis la mer – n'est qu'un facteur parmi d'autres de l'histoire de la fin de la dernière ère glaciaire. Aussi importants, voire plus, les terribles murs d'eau de centaines de mètres de haut se déversaient des gigantesques boucliers glaciaires – pour envahir les basses terres, et pour couler de la terre à la mer –, lorsque les digues de glace se rompaient et les lacs glaciaires débordaient, ou lorsque l'eau de fonte sous-glaciaire pressurisée perçait la calotte de glace.



La vague glaciaire s'élève en déferlant sur le flanc de la couche de glace. Basé sur les travaux de LaViolette (1997).

Nous savons que des hausses de niveau de la mer relativement faibles pouvaient entraîner de grosses fractures dans la nappe glaciaire, et Stephen Oppenheimer a même suggéré que les séismes causés par le rééquilibrage isostatique à la fin de l'ère glaciaire pouvaient avoir généré des «vagues géantes dépassant les montagnes» dans les régions nord des océans Atlantique et Pacifique¹⁰⁶. Exception faite des propres recherches d'Oppenheimer, j'ai toutefois l'impression que si nombre de brillants scientifiques ont étudié en profondeur les phénomènes postglaciaires isolés, très peu d'entre eux les ont considérés dans leur ensemble, comme partie intégrante d'un système complexe, ni n'ont réfléchi aux effets sur la terre et sur sa population humaine des multiples cataclysmes en interaction au même moment : inondations, glissements de terrain dans la mer, tremblements de terre, éruptions volcaniques.

Nous entrons alors dans le royaume de l'inconnu, car la science ne considère que depuis peu la fin de la dernière ère glaciaire comme un cataclysme, et les preuves nous parviennent encore sur l'ampleur dévastatrice de ce bouleversement. Cependant, le chercheur Paul LaViolette mérite selon moi qu'on s'attarde sur ses observations, dans son ouvrage de 1997, *Earth Under Fire*:

(1) Aux maxima de la fonte des glaces, toute civilisation éventuelle qui vivait aux abords d'une mer partiellement fermée ou servant de zone de drainage pour les grandes couches glaciaires, a pu

subir des variations de niveau de l'océan aussi brusques que disproportionnées. Dans un argument particulièrement original et subtil, LaViolette attire l'attention sur la Méditerranée :

«L'eau de fonte des glaces [en provenance des boucliers glaciaires européens voisins] aurait envahi la Méditerranée bien plus rapidement qu'elle ne pouvait s'échapper par le détroit de Gibraltar, et par conséquent la hausse temporaire du niveau de cette mer aurait été plus importante que dans les océans environnants... [De telles montées en force de l'eau de fonte] pouvaient avoir élevé la Méditerranée d'environ 60 m, en inondant toute civilisation présente sur le littoral¹⁰⁷.»

(2) Des méga-avalanches de roche et de glace ont dû pilonner sans cesse les océans du monde à l'époque de la fonte des glaces, en raison des effets de l'isostasie sur les bordures continentales et de l'effondrement des gigantesques boucliers glaciaires. En prenant exemple dans l'histoire récente, on connaît l'ampleur d'une crue provoquée par une avalanche. En juillet 1958, dans la Lituya Bay d'Alaska, «40 millions de m³ de glace et de roche, d'un poids de 900 millions de tonnes, déferlèrent des pentes glacées de la chaîne Fairweather pour se retrouver 900 m plus bas sur l'un des îlots de ladite baie». La vague qui en résulta déferla dans les terres sur la rive à pic opposée, sur une distance de plus d'un kilomètre, à une vitesse de 200 km/h et «détruisit 10 km² de forêts jusqu'à une hauteur de 540 m¹⁰⁸».

Quels auraient donc été les effets de la chute dans l'Atlantique Nord d'une calotte glaciaire atteignant le tiers de la taille du Canada?

(3) Le phénomène de crues torrentielles dans des lacs glaciaires qui rompent brusquement leurs digues, dont on a déjà compris qu'il a eu des effets apocalyptiques à l'échelle régionale, pouvait se révéler bien plus violent qu'on ne le pensait jusque-là :

«Les étangs et les lacs à la surface d'un glacier, de même que les grottes naturelles à l'intérieur de celui-ci, sont connus pour emmagasiner de grandes quantités d'eau de fonte. De temps à autre, le contenu de pareils réservoirs peut se déverser tout à coup et créer des inondations éventuellement destructrices appelées crues ou explosions de glaciers...

Dans les périodes de réchauffement intense, les nappes glaciaires de la Terre fondaient très rapidement, tandis que la

majeure partie de l'eau de fonte se plaçait en surface. Par conséquent, celle-ci se serait accumulée en grandes quantités sur le haut des boucliers glaciaires pour former de nombreux lacs supra-glaciaires, parfois perchés à des altitudes de 3,5 km. Lorsque les eaux stockées étaient retenues par des masses de glace et lorsque la pression montante les faisait céder, d'énormes flux d'eau de fonte jaillissaient en surface. Quand se produisait pareille explosion, elle entraînait toutes les eaux stagnantes au passage, abaissant peu à peu la surface de la nappe glaciaire, et ces lacs supra-glaciaires déversaient leur contenu et ne faisaient que grossir la crue. Avec cet effet boule de neige, une simple explosion de glacier allait voir sa taille et son énergie cinétique augmenter petit à petit, tout au long de sa descente, pour finir par prendre des proportions gigantesques. Cette *vague glaciaire* continentale, telle qu'on la désigne, aurait provoqué des crues catastrophiques, sans comparaison avec ce que l'on peut voir sur notre planète aujourd'hui...

Les vagues plus hautes se déplacent plus vite. Ainsi, à mesure qu'une vague glaciaire descendait sur une nappe de glace, en gagnant en hauteur et en énergie cinétique, sa vitesse s'accélérait. Au bout de milliers de kilomètres, en arrivant à la bordure du bouclier glaciaire, elle pouvait avoir atteint des hauteurs de 600 m ou davantage, sur une envergure d'au moins 40 km, avec une vitesse de plusieurs centaines de kilomètres à l'heure. Une telle vague pouvait s'étendre sur des milliers de kilomètres le long de la calotte glaciaire... Les vagues glaciaires en provenance de boucliers situés en Amérique du Nord, en Europe, en Sibérie et en Amérique du Sud auraient eu assez d'énergie cinétique pour se déplacer sur des milliers de kilomètres sur terre et dévaster des régions très éloignées des confins de la calotte glaciaire. En pénétrant dans l'océan, la vague aurait poursuivi sa course sous la forme d'un raz de marée et provoqué ainsi des dégâts sur les rivages de continents lointains. En raison de son immense énergie, ce genre de *tsunami* glaciaire serait bien plus dévastateur que n'importe quel raz de marée observé à notre époque¹⁰⁹. »

Autrefois...

Nous ignorons encore beaucoup de choses sur ce qui est arrivé à la planète et à l'humanité, il y a entre 17 000 et 7 000 ans. Et si la science a fait de gros progrès quant à la connaissance de cette

période, il restera encore des lacunes que nous risquons de ne jamais combler. C'est pourtant dans cette époque de ténèbres préhistoriques, située au milieu de bouleversements climatiques et écologiques, que les archéologues situent les origines de la civilisation : les premières communautés, les premières sociétés dotées d'une hiérarchie structurée, la domestication des plantes, l'invention de l'agriculture, la construction en briques et en pierre, etc. ; en d'autres termes, toutes les particularités économiques et sociales qui placèrent l'homme sur la voie de la science, de la raison et des réalisations technologiques du monde moderne.

L'«histoire» au sens propre ne débute qu'il y a 5 000 ans, une période dont nous avons la trace écrite, laquelle nous permet de brosser un tableau assez juste des événements passés, encore que d'énormes omissions demeurent. Avant ces 5 000 années, en l'absence d'archives écrites, tout ce qui nous permet de faire la lumière sur notre passé collectif, ce sont les conjectures des archéologues, fondées sur leurs interprétations de preuves matérielles bien maigres, trouvées dans de minuscules sites de fouilles, qui s'ameublissent peu à peu à mesure que l'on remonte dans le temps. Et presque tous ces sites, bien sûr, se trouvent sur terre. Jusqu'ici la contribution de l'archéologie marine au débat est quasi risible. C'est donc la base totalement fragile, terriblement incomplète et insuffisante sur laquelle repose notre connaissance du passé non écrit, et nous acceptons sans sourciller, comme hébétés, que cet «autrefois» ne renferme aucun mystère.

DEUXIÈME PARTIE

INDE (1)

4

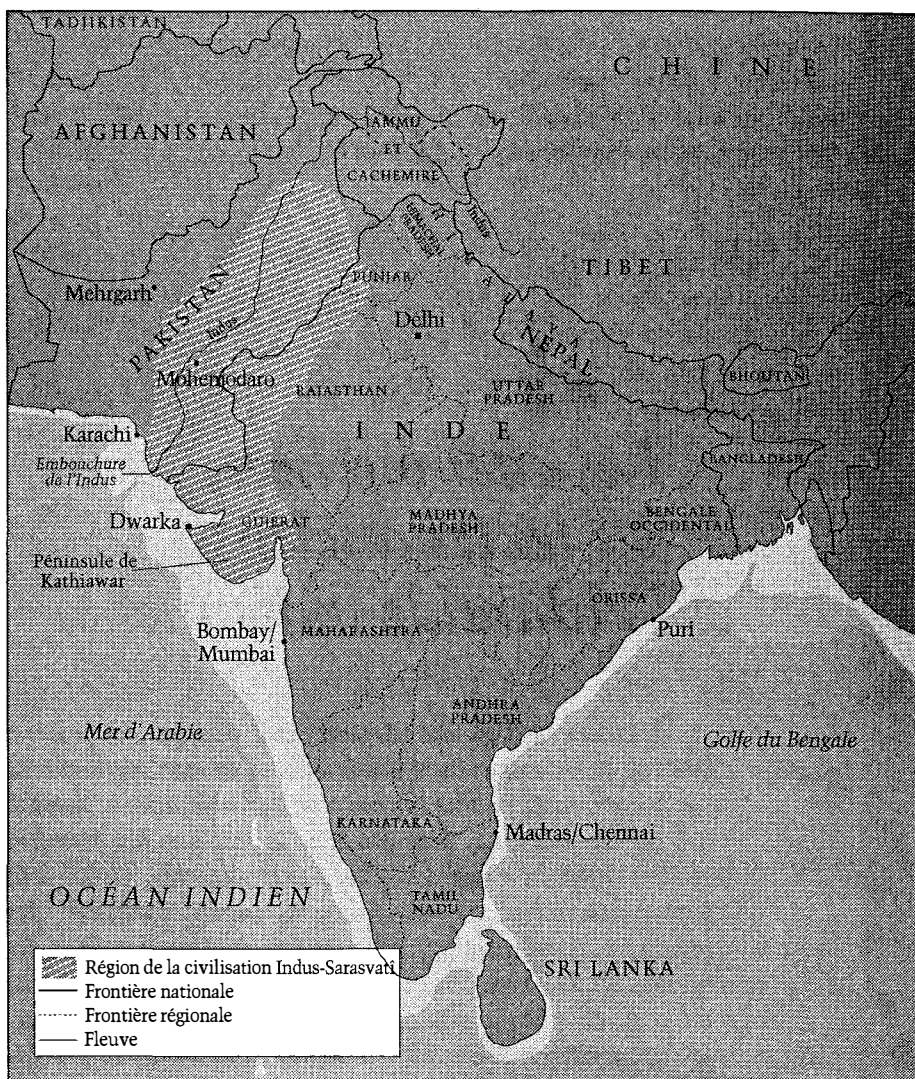
Les cités oubliées, les textes anciens et l'Atlantide indienne

« Le dernier legs des Aryens aux peuples conquis ne consista ni en une culture matérielle, ni en une physionomie supérieure, mais en une langue plus agréable avec la mentalité qu'elle suscita... Par ailleurs, le fait que les premiers Aryens aient été nordiques n'est pas négligeable. Grâce à la suprématie même de leur force, ils purent conquérir des peuples plus avancés et ainsi imposer leur langue dans des régions où leur type physique avait quasiment disparu. Telle est la vérité sous-jacente des panégyriques des Germanistes ; la supériorité physique des Nordiques les rendit aptes à véhiculer un langage supérieur. »

Vere Gordon Childe,
professeur d'archéologie préhistorique,
université d'Édimbourg, 1926.

« En fin de compte, il n'y a aucune raison de croire aujourd'hui qu'une race aryenne ait pu exister, parler des langues indo-européennes, et posséder tout un ensemble cohérent ou bien défini de caractéristiques culturelles aryennes ou indo-européennes. »

Gregory Possehl, professeur d'anthropologie,
université de Pennsylvanie, 1999.



D'UN point de vue étymologique, les mots « cité » et « civilisation » sont liés. Il est donc intéressant que les historiens aient retrouvé les premières cités de l'humanité aux dates et dans les régions qui suivent : (1) Mésopotamie, fin du quatrième et début du troisième millénaire av. J.-C. ; (2) Égypte, fin du quatrième et début du troisième millénaire av. J.-C. ; (3) Inde, fin du quatrième et début du troisième millénaire av. J.-C. ; (4) Chine, milieu du deuxième millénaire av. J.-C. ; (5) Amérique centrale et latine, milieu du deuxième millénaire av. J.-C.

Dans quatre de ces cinq régions – Mésopotamie, Égypte, Chine et Amériques –, il ne reste rien de ces anciennes civilisations,

hormis leurs extraordinaires monuments de pierre et la collection plus ou moins complète de leurs inscriptions, légendes et autres traditions. Un heureux hasard aura voulu qu'elles nous parviennent et puissent être traduites. Mais les cultures qui créèrent ces édifices et ces écritures ont disparu depuis longtemps et se révèlent donc inaccessibles à l'étude, à l'exception des analogies et des déductions suscitées par les vestiges qu'elles ont laissés.

Dans la cinquième région, le sous-continent indien, il en va tout autrement. Ici, les plus anciennes cités sont rattachées à la « civilisation de la vallée de l'Indus ». Oubliée par l'histoire et inconnue des archéologues jusque dans les années vingt, il fallut attendre la découverte de deux sites – Harappa et Mohenjo-Daro, au bord du fleuve Indus », dans l'actuel Pakistan –, où des fouilles permirent de les dater de 5 000 ans. L'appellation « civilisation de la vallée de l'Indus » provient de la situation géographique de ces deux « sites types », alors qu'on qualifiait de « harappéen » l'assemblage typiquement « âge de bronze » de cette civilisation, puisque Harappa constitua le premier lieu d'exploration. D'autres fouilles, encore en cours à l'heure actuelle, ont permis de comprendre que la majorité des quelque 2 600 sites « harappéens » découverts à ce jour se situent en vérité hors de la vallée de l'Indus, notamment vers l'est, le long du cours de l'ancien Sarasvatî, cours d'eau à sec depuis près de 4 000 années. Cette vaste répartition des sites a été reconnue par les savants, et bon nombre préfèrent désormais parler de « civilisation Indus-Sarasvatî », un terme que j'utiliserai en général dans l'ouvrage, car il décrit mieux le bassin hydrographique très étendu où cette mystérieuse culture a prospéré.

Ce fut une culture architecturale, qui accomplit de prodigieux exploits de génie civil et construisit ses gigantesques métropoles si robustes, si homogènes et si bien conçues, que même après des milliers d'années on put les réutiliser pour des projets d'urbanisme moderne (ce qui se produisit souvent au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, avant que Harappa et Mohenjo-Daro ne soient reconnues en tant que sites archéologiques). La civilisation Indus-Sarasvatî fut aussi la première au monde à expérimenter les « villes nouvelles – des localités planifiées et construites de A à Z, selon un plan d'urbanisme –, la première à établir des systèmes sanitaires urbains conçus de manière scientifique, et la première à bâtir un dock à marée efficace.

Ce fut une culture érudite. On a trouvé pas moins de 4 200 objets – pour la plupart de la poterie et des sceaux réalisés en stéatite et en terre cuite – qui portaient des inscriptions en langue Indus-Sarasvatî. Nombre des poinçons possèdent une image en « négatif » (de sorte à

laisser une empreinte, lorsqu'on les applique sur de l'argile fraîche, par exemple), et l'on pense que les commerçants s'en servaient pour imprimer ainsi la marque de fabrique de leurs produits. Le tout premier sceau avec inscription (déterré à Harappa) remonte à 2600 av. J.-C., alors que la vaisselle est un peu plus ancienne. L'épigraphie courante comprend cinq signes, la plus longue vingt-six, et de nombreuses n'en contiennent qu'un seul. En dépit des meilleurs efforts fournis par les linguistes les plus éminents du globe, il ne s'est pas révélé possible de traduire aucune de ces inscriptions (bien qu'on ait proposé un certain nombre d'interprétations, rejetées ensuite par la communauté académique). Un consensus se dégage toutefois sur le fait que l'écriture, dans l'état actuel des connaissances, «apparut sous la forme d'un système complet de signes abstraits appelés graphèmes... Après une comparaison attentive de tous les signes, la plupart des érudits s'accordent à penser qu'il en existe entre 400 et 450 bien distincts¹». La forme adulte de l'écriture, pour ainsi dire, fait soudain son apparition dans les archives archéologiques peu avant l'an 2 600 av. J.-C. On n'a relevé aucune indication d'évolution ou de développement. Elle aurait surgi du jour au lendemain.

Comment expliquer une chose pareille?

Une littérature absente

C'est peut-être simplement parce que les traces de l'évolution de l'écriture existent mais n'ont pas encore été découvertes par les archéologues, ou bien qu'elles existèrent jadis et ont toutes été détruites depuis. Il se pourrait aussi que l'écriture n'ait pas «évolué». Peut-être l'a-t-on inventée et introduite d'un seul coup, un peu comme celle de la langue somalienne autrefois non écrite, qui fut inventée dans les années soixante et implantée en 1972 dans la Corne de l'Afrique². À moins que la civilisation Indus-Sarasvatî n'ait pas jugé pas les documents écrits comme un moyen convenable pour sauvegarder ses grandes œuvres littéraires et religieuses. Je souhaite ainsi suggérer que l'écriture remplissait peut-être des fonctions strictement *commerciales* et *bureaucratiques*, comme étiqueter la marchandise, inscrire les noms des propriétaires, le contenu des récipients, etc. La nature même de la société était telle qu'elle considérait sans doute comme sacrilège le fait d'utiliser l'écrit pour consigner tout ce qui était vénéré ou sacré, comme un merveilleux récit de l'Antiquité, ou bien les prières, cantiques et psaumes en usage dans les offices religieux.

Vivre au ^{xxi}e siècle, c'est vivre dans un monde où l'on a de plus en plus de mal à imaginer comment une civilisation pourrait exister

sans des communications écrites à grande échelle. Nous jugeons l'écriture comme une aptitude intellectuelle, autant que l'unique moyen de sauvegarder correctement des archives à long terme. Dans notre société, traiter quelqu'un d'« illettré » revient donc à l'insulter; les gens qui ne peuvent lire et écrire couramment se sentent souvent handicapés; tout le monde pense de manière implicite que la parole écrite demeure en elle-même une vertu, que son absence est une malédiction et qu'aucune civilisation avancée ne pourrait se développer sans elle. Ce don du ciel, reconnu dans le monde entier, aussi irrécusable que la maternité, est une des raisons qui poussent historiens et archéologues à considérer la preuve de l'introduction de l'écriture et l'usage étendu de celle-ci comme les caractéristiques déterminantes d'une « civilisation »; à telle enseigne que les cultures « pré-lettrées » sont aussitôt jugées moins civilisées que les érudites.

Mais n'est-ce pas tout à fait la perspective qu'on attendrait d'une société très savante et technologique qui se pencherait vers le passé? N'aurait-elle pas tendance à y chercher sa propre image, quelle que soit sa forme, pour la définir comme une « civilisation »?

Je crois que c'est peut-être ce qui s'est produit avec la question controversée de l'écriture Indus-Sarasvatî indéchiffrable. La brièveté même des inscriptions (qui les rend en partie difficiles à décrypter) signifie qu'elles n'ont pas pu servir à relater des histoires compliquées et détaillées, contenant toute une masse d'informations, et je ne crois pas que le moindre savant me contredise sur ce point³. Pour ma part, il est toutefois inconcevable qu'une société aussi grande, aussi complexe, aussi bien organisée et aussi intelligemment dirigée que la civilisation Indus-Sarasvatî n'ait pas possédé une littérature, des textes religieux et spirituels, des archives vitales et sacrées qu'elle souhaitait préserver. Je suis certain qu'elle disposait de tout cela, et comme je sais que cette société comprenait le principe de l'écriture et qu'elle avait, du reste, établi un système avec plus de 400 différents signes, je suis peu porté à conclure qu'elle ne possédait pas la moindre information d'une grande importance culturelle, mais plutôt qu'elle a dû faire le *choix* délibéré de ne pas user de l'écrit pour faire circuler pareille information.

Une potion pour la mémoire...

Platon nous a transmis un indice sur la raison qui pousse une civilisation à ne pas considérer l'écriture comme une vertu naturelle et celle qui conduirait ses dirigeants à restreindre par principe son usage. Dans *Phèdre*, Socrate pose une question de rhétorique: « Quels sont les attributs d'une écriture acceptable ou maladroite? »

Il refuse ensuite de fournir une réponse immédiate et préfère poursuivre :

«Je puis te rapporter ce que les anciens disaient... Parmi les dieux de jadis... en Égypte, il en existait un pour lequel l'ibis était un oiseau sacré. Le nom de cette divinité était Thot [dieu de la sagesse], et elle fut la première à découvrir les nombres et le calcul, la géométrie et l'astronomie, de même que les jeux d'échecs et de dés, et, par-dessus tout, l'écriture⁴.»

Ce que les anciens disaient de Thot, selon Socrate, c'est qu'après avoir inventé l'écriture, il alla voir le dieu Amon, le «roi de toute l'Égypte à cette époque», et l'exhorta à introduire cet art parmi le peuple, en prononçant ces paroles : «Ô majesté ! voici une aptitude qui, une fois apprise, rendra les Égyptiens plus sages et améliorera leur mémoire ; j'ai découvert une potion pour la mémoire ou pour la sagesse.» Mais Amon répondit :

«Ô Thot ! toi dont la compétence demeure sans égale, un seul homme peut donner naissance aux préceptes d'un art, mais seul un autre peut juger du bénéfice ou des préjudices qu'il peut apporter à ses usagers. Et à présent, puisque tu es le père de l'écriture, ton affection pour elle t'aura poussé à dépeindre ses effets comme l'opposé de leur véritable nature. En fait, elle introduira l'oubli dans l'âme de ceux qui l'apprendront : ils ne sauront plus faire usage de leur mémoire, car ils mettront leur confiance dans l'écriture, laquelle se révèle extérieure à eux et dépend de signes qui appartiennent à d'autres, au lieu de tenter de se rappeler de l'intérieur, de ne s'appuyer que sur eux-mêmes. Tu n'as point découvert une potion pour la mémoire mais pour l'évocation ; tu as fourni à tes disciples l'apparence de la sagesse, non sa réalité. Ton invention leur permettra d'entendre nombre de choses qu'on ne leur aura pas confiées comme il sied, et ils imagineront en découvrir beaucoup alors qu'ils ne sauront presque rien.»

Plus tard, au cours de la discussion, Socrate ne fait aucun mystère sur le fait qu'il existe certains domaines et certains types d'informations qui ne devraient pas être disponibles au plus grand nombre, mais limités à ceux «qui peuvent comprendre» :

«Dès lors qu'il a été consigné, le moindre discours circule partout, aussi bien vers ceux qui sont susceptibles de le comprendre que ceux qui n'en ont cure, et il ne sait distinguer celui auquel il devrait s'adresser de celui auquel il ne devrait pas...⁵»

On peut interpréter de différentes manières ces passages de *Phèdre*, mais nul doute qu'ils défendent sans conteste et avec vigueur la tradition orale, de même qu'ils affirment sans ambages que les écrits ne peuvent à la longue constituer la meilleure façon de préserver de précieux documents culturels. Comme un texte dépend de signes, il y a toujours le risque qu'un jour viendra où ces caractères ne seront plus compris [ce qui se produit en fait aujourd'hui avec l'écriture Indus-Sarasvatî]. Le cas échéant, toute connaissance consignée pour la postérité exclusivement dans l'«arche» de cette écriture aura été purement et irrémédiablement perdue. Comme un texte est accessible à quiconque sait le déchiffrer, cela ne garantit en rien que les idées ainsi exprimées seront transmises seulement à ceux auxquels elles sont destinées. Si les textes contiennent de la matière exclusivement dévolue aux initiés d'une secte, par exemple, et qu'on ne peut les comprendre sans des informations que seuls possèdent lesdits initiés, alors il y a gros à parier que de tels écrits – même si l'on peut les «traduire» au sens littéral – sembleront sans signification, voire absurdes aux yeux des profanes. Dernière réflexion, et non la moindre : comme un texte élimine une grande partie du besoin de mémoire, l'introduire dans n'importe quelle société conduira inévitablement à réduire la valeur de la science de la mémoire et, en temps voulu, cette science-là sera oubliée. On fait peu de cas de la faculté de mémorisation dans notre société actuelle (et cela ne fait que diminuer à mesure que les années passent), mais il reste possible qu'une mémoire puissante, développée par la discipline et l'entraînement, pourrait servir de catalyseur à d'autres aptitudes intellectuelles ou même spirituelles qui, dans le cas contraire, demeurent en sommeil.

En cantonnant les communications à la stricte tradition orale, on pourrait éviter tous ces problèmes. De génération en génération, d'initié à initié, les archives (cantiques ou paroles) sacrées peuvent se transmettre et s'expliquer au besoin dans leur subtilité, en évoluant sans doute à mesure qu'évolue la langue qui les diffuse, peut-être même en les traduisant dans d'autres idiomes... mais toujours uniquement par l'entremise du langage parlé et mémorisé, avec l'interprétation et l'éclaircissement d'un praticien averti sous la main, mais jamais, jamais au moyen du langage écrit.

Songez aux textes sacrés qui sont précieux pour les sociétés technologiques « avancées » comme le Japon et les États-Unis. Chez les Nippons, le *Nihongi* et le *Kojiki* sont vénérés pour l'ancienneté et la sagesse des traditions qu'ils renferment. De même que l'Ancien et le Nouveau Testament de la Bible sont tout aussi respectés parmi les chrétiens d'Amérique du Nord. Mais dans aucun de ces deux pays, il n'existe à peine plus d'une poignée d'individus (si toutefois il en existe) qui connaît ces textes énormes et complexes par cœur. Ainsi, même si on peut les trouver dans nombre de librairies de quartier, ils ne sont pas aujourd'hui débattus ou consultés par la majorité des Japonais ou des Américains.

À présent, par contraste, réfléchissez à l'Inde avec sa population d'un milliard d'âmes.

Des prodiges de mémoire quasi surnaturels

À l'inverse d'autres grandes nations modernes et industrielles ayant de longue date perdu tout sens du sacré et tout respect pour les « paroles des anciens », la vie liturgique imprègne les quatre coins de l'Inde, à tel point qu'un appel à l'autorité du texte sacré peut encore régler tous les conflits. Et contrairement aux cultures de l'Ancienne Égypte, de la Mésopotamie, de la Chine et des Amériques, où seuls demeurent des fossiles spectaculaires de l'architecture et du langage, la culture de l'Inde ancienne se révèle plus que jamais vivace dans le sous-continent et offre comme un don au présent une riche pléiade de rituels archaïques, de danses, de jeux, de cérémonies, de fêtes et de coutumes, de même qu'une immense littérature orale qui a non seulement été conservée et transmise par la mémoire des sâdhus et des rishis (sages) depuis des milliers d'années, mais est aussi célébrée, répétée, admirée et savourée dans des centaines de milliers de villages hindous de l'Himalaya à l'océan.

Les plus vieux éléments de la tradition orale indienne sont les *Vedas* (le mot *veda* signifie « connaissance ») qui comprennent quatre grands *samhitâs* (recueils de cantiques) : le *Rigveda* (le plus ancien et le plus vénéré), le *Sâmaveda*, le *Yajurveda*, et l'*Atharvaveda*. La langue utilisée est une forme de sanskrit très archaïque et le texte se révèle très dense ! Le *Rigveda* lui-même contient environ 450 000 mots (soit deux fois plus que les deux tomes des *Civilisations englouties*) sous la forme de 1 028 cantiques englobant jusqu'à 10 589 versets⁶. Au total, les quatre *samhitâs* en rassemblent pratiquement le double. Mais le plus surprenant dans ces hymnes, ce n'est pas tant leur longueur d'ensemble, certes incroyable, mais le fait qu'il n'ait jamais existé de version écrite dans le passé pour la plupart d'entre eux ; non pas parce qu'on ne pouvait pas les consigner, mais parce que

les prêtres de la religion védique qui évoluèrent dans l'hindouisme pensaient qu'on ne devait pas les écrire mais plutôt les conserver vivants dans la mémoire des hommes⁷.

«À l'origine, les textes védiques faisaient partie de la littérature orale. Ils sont *struti* ou "révélés" et les brahmanes [la caste des religieux dans l'hindouisme] étaient censés mémoriser les quatre ouvrages, dont certaines parties étaient clairement composées et agencées de sorte à leur faciliter la tâche. On peut alors en déduire qu'il y eut une période de mise au point, où l'on ajouta de nouveaux textes, tandis qu'on modifiait des versets plus anciens. Mais à un certain moment, cette malléabilité dans l'agencement cessa, et les prêtres décrétèrent leur texte immuable, à savoir qu'on ne pouvait plus changer le moindre mot, la moindre syllabe, et toute erreur de prononciation ou déviation de la norme était considérée comme sacrilège⁸.»

Comme par hasard, il n'est jamais fait mention à l'écriture dans le *Rigveda*. Qui plus est, même lorsque celle-ci se répandit à d'autres fins dans l'ancienne société indienne, il était toujours strictement proscrit de consigner les *Vedas*. Cette loi fut respectée jusqu'il y a encore 1 000 ans, date à partir de laquelle les toutes premières versions écrites nous sont parvenues⁹.

Gregory Possehl, professeur d'anthropologie à l'université de Pennsylvanie, qui compte parmi les plus éminents spécialistes de l'Inde ancienne et de la civilisation Indus-Sarasvatî, fait ce commentaire :

«Les brahmanes indiens prenaient très au sérieux la mémorisation des *Vedas* et mirent au point des systèmes pour s'assurer de l'exactitude et de la reproduction scrupuleuse des mêmes mots et des mêmes sons au fil des générations. Même la réplique stricte et soignée des *Vedas* faisait partie de la foi hindoue, institutionnalisée durant le processus d'apprentissage et maintenue à travers l'observation et l'influence de leurs pairs tout au long de la vie d'un brahmane. Cette communauté de religieux comptait de nombreux fidèles et tous effectuaient la même formation, laquelle était normalisée jusqu'à un certain point. Un manquement à... reproduire la réplique exacte aurait entraîné le plus violents des blâmes pour le contrevenant...»

« On constate aussi une parfaite correspondance entre les *Vēdas* écrits qui datent de l'époque médiévale et les versions orales. On pense que la tradition orale n'a sans doute pas été contaminée par les lettrés, mais on ne peut pas en être tout à fait certain. En tout état de cause, la rédaction des *Vēdas* ne fut ni encouragée, ni répandue...

Le fameux sanskritiste J. A. B. van Buitenen me confia qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles, les Européens qui apprenaient le sanskrit étaient impressionnés d'entendre les brahmanes réciter la même version des *Vēdas*, quel que soit le lieu où ils se trouvaient dans le sous-continent. De Peshawar à Pondichéry, de Calcutta à Cap Comorin, des centaines de milliers, pour ne pas dire des millions de brahmanes n'ayant aucun contact direct entre eux, connaissaient tous ces textes précisément de la même manière...

[Il y a donc] des raisons de croire que cette tradition orale se distingue de la plupart des autres et que les textes que nous possédons aujourd'hui sont peut-être remarquablement proches de ceux de l'antiquité la plus éloignée¹⁰. »

Le problème des Ārya

À quelle période les *Vēdas* remontent-ils au juste ? Et dans quelle source de philosophie, de perspicacité et de spéculation religieuse puisent-ils leur origine ?

Des érudits tels que Gregory Possehl, soutenus par la (quasi-) totalité des indologues et des sanskritistes non indiens, pensent que les cantiques védiques furent « codifiés » aux alentours de 1200 av. J.-C. Ils admettent que les compositions actuelles doivent être plus anciennes, mais à l'évidence n'accepteraient pas une date – même pour l'assemblage du texte – antérieure à 1500 av. J.-C. environ, voire 1800 av. J.-C., dans de rares cas, mais à contrecœur¹¹. Pourquoi en est-on là, quand les archives archéologiques affirment sans détour qu'en Inde le deuxième millénaire av. J.-C., sans être pour autant la période de décadence et de déclin parfois décrite, ne se révéla certes pas une époque d'une grande effervescence intellectuelle et n'évoque pas celle qui aurait donné naissance à une sublime création comme le *Rigveda* ? Si l'on s'en tient au simple bon sens, ce texte énigmatique, que nous explorerons au chapitre 6, n'est-il pas l'œuvre de la tout aussi mystérieuse civilisation Indus-Sarasvatī ? Et pourquoi est-ce seulement maintenant qu'une poignée de savants explorent pareille possibilité, alors que la majorité ne souhaite même pas l'envisager ?

Parce que, dans le *Rigveda*, on fait sans cesse référence aux « Ārya » pour désigner le peuple védique, une assertion qui a engendré une

erreur monumentale et constante du savoir historique orthodoxe. Même si, en ancien sanskrit, l'adjectif «aryen» signifie «noble» ou «cultivé» – et par conséquent les Ârya englobent pour l'essentiel «les nobles» ou «les cultivés, et donc tout autant un culte religieux qu'un groupe ethnique –, les historiens et les archéologues en ont déduit qu'ils formaient une race et avaient envahi l'Inde aux alentours de 1500 av. J.-C. Connue sous le nom d'«hypothèse de l'invasion aryenne», cette erreur ne fut révélée et retirée des programmes scolaires officiels qu'au cours du dernier quart du XX^e siècle. Comme elle a d'importantes implications et nécessite la réécriture massive des textes académiques et des ouvrages classiques de référence, c'est le genre de bêtise que les historiens n'admettent pas toujours de bonne grâce. Dans le cas présent, toutefois, reconnaissons aux érudits orthodoxes le mérite de cette révélation.

Ce n'est certes pas une méprise qui a jamais fait les gros titres des journaux. Mais depuis le début des années quatre-vingt-dix, on en a largement débattu dans les publications et les ouvrages académiques, de même qu'on en tient compte, peu ou prou, dans toutes les nouvelles réflexions et les nouveaux enseignements sur le sujet. Il n'est donc pas du tout question de camouflage ou de démenti appuyé chez ceux dont les compétences ont été les plus directement touchées ou dont les publications dans les revues scientifiques se révèlent à présent obsolètes.

L'invasion aryenne de l'Inde

L'attribution des *Vedas* aux «envahisseurs aryens», la date de 1200 av. J.-C. pour la codification de ces recueils, et la théorie de l'invasion aryenne proprement dite sont autant d'idées dont l'origine remonte au début du XIX^e siècle. À cette époque, un certain nombre d'érudits occidentaux commencèrent à remarquer que le sanskrit, la langue classique dans laquelle les *Vedas* sont écrits, et ses cousines modernes du nord de l'Inde, comme l'hindi, le bengali, le pendjabi, le gujarati et le sindhi, possédaient de grandes similitudes avec des langues européennes modernes et anciennes, telles que le latin, le grec, l'anglais, le norvégien et l'allemand. Et les savants se demandèrent : par quel miracle l'incroyable et vaste répartition de ce qu'on nomme désormais la famille des langues «indo-européennes» s'est-elle opérée?

Une doctrine prévisible ne tarda pas alors à prendre forme. Et Gregory Possehl d'expliquer :

«Tout ceci est en rapport avec la race aryenne, présentée comme constituant le peuple qui parlait les langues indo-européennes.

La plupart des savants du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle se réclamèrent de la supériorité morale et intellectuelle des Européens, pour formuler leur inévitable conclusion. Le succès du colonialisme européen, le christianisme et la révolution industrielle corroboraient leurs dires. Cette situation de suprématie innée fut observée chez les Grecs anciens et mise en avant dans la Rome antique. Avec la découverte de la famille des langues indo-européennes, il y avait la preuve d'une histoire plus antérieure, qui serait située dans un passé préhistorique que seule l'archéologie pouvait mettre à jour. Les Aryens, ou Indo-Européens, devaient avoir été gratifiés de cette "supériorité" puisque eux aussi avaient conquis de grandes contrées, du golfe du Bengale aux îles lointaines de Scandinavie et au Royaume-Uni¹². »

Ce fut dans ce contexte idéologique de l'incontournable suprématie européenne, alliée à des références aux Ârya mal interprétées dans le *Rigveda*, que la doctrine de l'« invasion aryenne de l'Inde » prit naissance et reçut une approbation universelle parmi les scientifiques, à l'instar d'un événement qui se serait déroulé à un moment bien précis de l'histoire, en supposant un mouvement de masse des peuples en provenance d'une « patrie » européenne pour envahir l'Inde.

À vrai dire, la version primitive de ce scénario demeura largement acceptée jusqu'à ce que le XX^e siècle soit bien avancé. Elle soutenait que l'Inde – peuplée auparavant de tribus aborigènes et dravidiennes à la peau sombre – avait été envahie au nord-ouest par des individus à la peau claire, et peut-être même une race d'Européens aux yeux bleus, qui auraient franchi les cols d'Afghanistan à une certaine période, au cours du deuxième millénaire av. J.-C. Ces pâles envahisseurs nomades qui se déplaçaient à cheval, avaient des armes en fer, et conduisaient de grands chars de guerre, s'appelaient eux-mêmes les « Ârya ». Ils eurent tôt fait d'anéantir et d'assujettir les habitants indigènes, dont la civilisation se révélait moins développée que la leur. Ils en profitèrent pour importer leur propre religion naturaliste – exprimée dans le *Rigveda* –, qu'ils imposèrent sur les races asservies et « inférieures » de l'Inde.

Le second scénario commença à prendre tournure après la découverte et la mise à jour des sites de Harappa et de Mohenjo-Daro, dans la vallée de l'Indus, au cours des années vingt et trente. On ne tarda pas à comprendre que ces cités raffinées, à l'urbanisme centralisé, étaient à l'évidence bien plus anciennes que la date supposée de 1500 av. J.-C. pour l'invasion aryenne de l'Inde

et qu'elles appartenaient à une haute civilisation jusque-là non identifiée dans la lointaine antiquité, peut-être presque aussi éloignée dans le temps que Sumer ou l'Égypte... en d'autres termes : 3000 av. J.-C. voire plus tôt.

Comme d'autres idées erronées et tenaces, c'est en s'adaptant aux circonstances que la théorie de l'invasion aryenne survécut à tout ce qui aurait dû tenir lieu de preuve critique. Bien que l'on dût rallonger au fur et à mesure la chronologie pour l'ajuster aux nouvelles découvertes archéologiques, les historiens s'accrochèrent encore longtemps à la notion d'une invasion par les hordes «aryennes» au second millénaire av. J.-C.

Seul le contexte changea. À l'origine, les pâles Ârya avaient envahi des tribus primitives de chasseurs-cueilleurs à la peau sombre. À présent, il fallut bien admettre qu'ils s'étaient appropriés le territoire d'une civilisation urbaine élaborée et prospérant en Inde depuis un millier d'années avant leur arrivée, et bien plus avancée que la leur sur le plan culturel, quoique sans commune mesure avec leurs prouesses militaires supérieures et leur technologie. Auparavant, les Ârya avaient apporté la civilisation dans une Inde barbare vivant dans les ténèbres de l'ignorance ; désormais, ils symbolisaient les destructeurs d'une civilisation plus ancienne que la leur, lettrée, de surcroît, et épanouie de très longue date.

Tout le monde s'accordait à penser que cette toute première race urbaine se composait de Dravidiens, un groupe ethnolinguistique, surtout représenté par les individus s'exprimant en langue tamoule, et de nos jours presque entièrement confiné à l'Inde méridionale. Sans d'autres preuves que l'opinion autorisée (et dans ce cas incorrecte) de l'insigne archéologue britannique sir Mortimer Wheeler au sujet de quelques dizaines de squelettes retrouvés à Mohenjo-Daro et censés porter des traces de blessures, les savants adoptèrent l'hypothèse selon laquelle les Ârya envahisseurs auraient «massacré» les habitants dravidiens des métropoles Indus-Sarasvatî, en s'emparant de force de leurs terres pour repousser les survivants vers le sud.

Si la théorie du massacre fut plus tard discréditée (les ossements provenaient d'époques différentes, ne témoignaient d'aucun signe de blessures fatales, et n'étaient pas le résultat d'un événement quelconque¹³), l'idée d'une invasion violente de l'Inde par des étrangers s'étant baptisés «Ârya» subsista au moins dans certaines enclaves de l'érudition classique jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, alors même que ses plus fervents défenseurs commençaient à s'en éloigner. En 1999, les textes courants sur la question furent mis à jour et Gregory Possehl put rédiger l'ultime oraison

funèbre de la théorie de l'invasion aryenne dans son énorme ouvrage, *Indus Age*¹⁴ :

« En fin de compte, il n'y a aucune raison de croire aujourd'hui qu'une race aryenne ait pu exister, parler des langues indo-européennes, et posséder tout un ensemble cohérent ou bien défini de caractéristiques culturelles aryennes ou indo-européennes. »

En l'an 1500 ou 15000 av. J.-C. ?

Je ne soulèverai donc aucune polémique en affirmant que les érudits les plus émérites dans ce domaine reconnaissent désormais sans réserve que la race et l'invasion aryennes n'ont pas existé. Il est tout de même bizarre que très peu d'entre eux semblent avoir remarqué que pareilles conclusions doivent avoir des implications pour l'histoire attribuée aux *Vedas*, qu'on croyait jusqu'ici composés par les envahisseurs aryens, et codifiés par eux sous la forme qui nous est aujourd'hui accessible, au cours des premiers siècles après leur arrivée en Inde, vers 1500 av. J.-C.

Cette affirmation qui, en toute logique, n'a aucun sens – dès lors qu'on a abandonné l'idée centrale d'une invasion aryenne –, constitue l'une des charpentes de la chronologie orthodoxe des *Vedas*. Ce qui daterait la codification des quatre livres principaux – le *Rigveda*, l'*Atharvaveda*, le *Yajurveda* et le *Sāmaveda* – entre 1200 et 800 av. J.-C. (les trois siècles entre 1500 et 1200 av. J.-C. étant réservés à la composition effective des cantiques).

La seconde charpente évoque les métaux et la date supposée de l'« âge de fer » en Inde. Considéré comme le plus ancien texte védique, le *Rigveda* utilise le terme générique *ayas* pour désigner le métal. Au moment de la codification de l'*Atharvaveda*, un peu plus tardif, un nouveau terme fut cependant introduit, *kṛsna ayas*, qui signifie « métal noir ». Les savants y ont vu une allusion au fer et en ont tiré de considérables conclusions chronologiques. À en croire Gregory Possehl :

« Certains passages du *Rigveda* font référence à son âge. On y évoque les métaux... mais pas le fer. Toutefois, à l'époque de l'*Atharvaveda*, le fer est connu. Cela pourrait laisser supposer que le *Rigveda* fut codifié avant l'usage répandu du fer en Inde septentrionale et au Pakistan, de même que l'*Atharvaveda* se situerait de l'autre côté de cette limite temporelle, soit 1000 av. J.-C., ou serait un peu plus ancien¹⁵. »

Possehl analyse cela comme une « observation raisonnable ou intéressante, et non une stricte question historique¹⁶ ». Sage précaution s'il en est. Par exemple, le métal *ksna ayas* aurait très bien pu être connu à l'époque du *Rigveda*, sans pour autant être mentionné dans l'ouvrage. Ou alors, comme de nombreuses autorités en la matière l'ont avancé, on s'est peut-être trompé en traduisant *ksna ayas* par le mot fer, alors que le terme visait quelque autre métal de couleur sombre. Ou encore, en l'absence de toute indication dans les textes sur la manière dont le *ksna ayas* fut acquis et fabriqué, il est tout aussi possible – même si le mot désignait le « fer » – qu'on ait fait référence au fer météoritique (par opposition au fer forgé ou obtenu par fusion). Tout le monde a reconnu que c'était le cas dans les nombreuses références au « fer » – *bja* – des *Textes des pyramides* (vers 2300 av. J.-C., longtemps avant l'« âge de fer » égyptien) et, d'après le contexte, il n'y a aucune raison pour que cela ne le soit pas dans l'*Atharvaveda*.

La troisième charpente qui soutient la chronologie des *Vedas*, et la plus fiable aujourd'hui en matière de datation, c'est un argument linguistique échafaudé à partir du « sentiment » qu'éprouvent certains érudits spécialisés sur la vitesse à laquelle le sanskrit aurait pu évoluer. Gregory Possehl, une fois de plus, expose le point de vue orthodoxe, tel qu'il était présenté en 1999 :

« Basé sur la langue du *Rigveda*, son vocabulaire et sa grammaire, le sanskrit védique peut être considéré comme la forme archaïque de cet idiome. Les sanskritistes dont le jugement me paraît fiable ont l'impression que la date de codification de ce texte n'est à l'évidence pas antérieure à 1200 av. J.-C. ou postérieure à 800 av. J.-C. On pencherait plutôt pour la seconde date. Les deux périodes ne sont pas le fruit d'un raisonnement complexe où l'on étudie et où l'on recoupe les données. Elles proviennent en revanche du sentiment évoqué par la vitesse à laquelle le sanskrit aurait pu évoluer, si l'on prend comme point de départ la grammaire de Panini (vers le V^e siècle av. J.-C.) et que l'on remonte à partir de là. Il existe peu de points de contrôle dans ce processus et l'époque située entre 1200 et 800 av. J.-C. apparaît telle un jugement d'érudits, une sorte d'approximation...¹⁷ »

Possehl poursuit sur la mise en garde suivante : puisque « cette date pour le *Rigveda* se base principalement sur la langue », elle offre au mieux « la date approchante de la codification du texte,

mais non pas celle de l'histoire qui peut être représentée ici, laquelle est certes antérieure... de combien? On ne le sait tout simplement pas¹⁸».

De la même manière, ce n'est sans doute pas un hasard si Max Muller – peut-être le plus éminent spécialiste de l'Inde, et en réalité le premier sanskritiste à suggérer la date de codification de 1200 av. J.-C. pour le *Rigveda* – se montra encore plus hésitant que les générations d'érudits qui l'ont suivi les yeux fermés et ont permis à cette fameuse date de se figer en une évidence. Il est clair que Muller s'est rendu compte de son vivant qu'un tel processus de « cristallisation » était en cours et qu'il y a résisté. « J'ai sans cesse insisté sur la nature *entièrement aléatoire* des dates que je me suis hasardé à attribuer aux trois premières périodes de la littérature védique », protesta-t-il à une époque¹⁹. De nouveau, lors de ses conférences de Gifford en 1890, Muller prévint ses étudiants que 1200 av. J.-C. restait une date purement arbitraire, fondée sur des suppositions non prouvées sur l'allure de l'évolution du sanskrit : « Nul n'a jamais eu la capacité de déterminer si les cantiques védiques ont été composés en 1000, 1500, 2000 ou 3000 av. J.-C. »²⁰ Et dans son ouvrage, *The Six Systems of Indian Philosophy*, qui décrit les *Vedas* comme des « sépultures de pensées plus riches en reliques que les tombeaux royaux d'Égypte », Muller avertit :

« Si l'on décide qu'ils appartenaient au second millénaire avant notre ère, nous ne prenons sans doute pas de risque, bien qu'il s'agisse seulement d'une date pragmatique, ne l'oublions pas, et que seule la répétition la rend judicieuse... Quelle qu'ait pu être la date des cantiques védiques, 1500 ou 15 000 av. J.-C., ils occupent en tant que tels une place unique dans la littérature du monde... »²¹

Alchimie

En dépit des mises en garde insistantes et répétées de Muller, la date approximative de 1200 av. J.-C., qu'il avait risquée un jour pour la codification du *Rigveda*, resta gravée dans les esprits. Le maître lui-même n'y vit jamais qu'une simple hypothèse, mais l'alchimie de son propre prestige et de son autorité la transforma après sa mort en un « fait établi ».

Pareils cultes de la personnalité des grands hommes ont déjà transformé des opinions en des vérités, pour de courtes périodes, en général, jusqu'à ce que le bon sens reprenne le dessus. Mais l'hypothèse de Muller sur la chronologie védique, qui date du XIX^e siècle, est toujours plus ou moins prise pour argent comptant

aux quatre coins du monde, même par des savants aussi avisés et sagaces que Gregory Possehl. Pour ne donner qu'un dernier exemple parmi tous ceux qui appuient cette thèse, dans son ouvrage *Ancient Cities of the Indus Valley Civilization*, paru en 1998, le professeur Jonathan Mark Kenoyer, de l'université du Wisconsin, dont l'œuvre fait aussi autorité sur la période Indus, affirme, comme s'il s'agissait d'un fait avéré, que :

« Le *Rigveda* est un recueil de cantiques sacrés, codifié sous sa forme actuelle entre la moitié du deuxième millénaire et le premier millénaire av. J.-C., quasiment à l'époque où les cités de l'Indus amorçaient leur déclin...²² »

Comme peuvent en attester tous ceux qui connaissent leurs œuvres, Kenoyer et Possehl sont loin d'être dogmatiques quant à l'interprétation du passé. Ils comptent au contraire parmi un certain nombre de brillants penseurs et chercheurs de terrain, présents dans les universités du monde entier – Inde et Pakistan compris –, qui mesurent aujourd'hui la sempiternelle énigme de l'antiquité indienne à l'aune d'une impressionnante combinaison d'ouverture d'esprit et de méthode scientifique. N'oublions pas pour autant qu'ils ne font que proposer des dates pour la *codification* du *Rigveda* et acceptent dans son ensemble l'idée première de Muller, selon laquelle la plupart des compositions reprises par les collections standardisées ont pu avoir une existence antérieure *extrêmement longue* dans l'ancienne tradition orale de l'Inde qui était très élaborée. Si leur approche admet la date approximative de 1200 av. J.-C. pour la codification, Possehl, Kenoyer et d'autres de leurs confrères prêchent pour des dates de rédaction bien plus lointaines. Kenoyer, en particulier, semble prêt à explorer la possibilité d'une continuité entre les thèmes Indus-Sarasvatî et les cantiques du *Rigveda*²³, alors qu'il n'y a pas si longtemps les érudits classiques n'auraient pu concevoir un tel point de vue.

Mais jusqu'ici ni Possehl, ni Kenoyer, ni aucun autre spécialiste occidental de l'Inde de ma connaissance, ni le moindre historien, archéologue, linguiste de l'Ouest, ou tout érudit d'autres disciplines travaillant dans une université ailleurs qu'en Inde, n'a sérieusement envisagé la possibilité que la civilisation de la vallée de l'Indus, considérée comme « muette » à cause de son écriture énigmatique, ait pu s'adresser à nous depuis le début par l'entremise du sanskrit védique.

Après avoir accompli deux pas de géant pour en arriver à semblable conclusion – l'abandon de la théorie de l'invasion aryenne et l'acceptation que les *Vedas* se révèlent d'une ancienneté lourde de

sens et supérieure à leur date de codification –, il est à mon sens assez étrange que des savants hors de l'Inde ne soient pas encore prêts à franchir la troisième étape évidente, c'est-à-dire envisager à juste titre la possibilité que la civilisation Indus-Sarasvatî constitue la véritable origine de ces écritures orphelines.

La raison d'une telle réticence serait-elle la même que celle qui permit en premier lieu à l'hypothèse de l'invasion aryenne de se répandre, au cours de la période coloniale ?

Comment accepter l'invasion aryenne sans l'admettre

L'évolution et l'interminable survie de la théorie de l'invasion aryenne ont manifestement été soutenues par la conviction enracinée dans l'esprit des savants européens que la présence en Inde d'une langue « supérieure » comme le sanskrit, appartenant à la famille européenne, *devait* impliquer un déplacement de ladite langue de l'Europe vers l'Inde dans une Préhistoire lointaine, plutôt que de l'Inde vers l'Europe.

Vere Gordon Childe, professeur d'archéologie préhistorique à l'université d'Édimbourg et plus tard directeur de l'Institut d'archéologie, à l'université de Londres, fut l'un des défenseurs les plus influents de ce racisme académique flagrant. En 1926, alors que les fouilles battaient leur plein sur les sites de Harappa et de Mohenjo-Daro, Childe fit l'éloge du « cadeau » qui, selon lui, avait été offert à l'Inde par les vigoureux Aryens « nordiques » :

« Le dernier legs des Aryens aux peuples conquis ne consista ni en une culture matérielle ni une physionomie supérieure, mais en une langue plus agréable et la mentalité qu'elle suscita... Par ailleurs, le fait que les premiers Aryens aient été nordiques n'est pas négligeable. Grâce à la suprématie même de leur force, ils purent conquérir des peuples plus avancés et ainsi imposer leur langue dans des régions où leur type physique avait quasiment disparu. Telle est la vérité sous-jacente des panégyriques des Germanistes ; la supériorité physique des Nordiques les rendit aptes à véhiculer un langage supérieur²⁴. »

De telles idées, reprises et véhiculées par les archéologues et les ethnologues en vue de l'époque, jouèrent un rôle crucial dans le développement du culte nazi de la supériorité raciale « aryenne » au cours des années trente et quarante, pour finir par aboutir à l'abomination de l'Holocauste. On serait par conséquent en droit d'attendre des archéologues actuels un point de vue radicalement opposé.

Voici ce que Colin Renfrew, professeur d'archéologie à l'université de Cambridge, déclare à ce sujet :

« Pour ce que je peux en voir, rien dans le *Rigveda* ne démontre que la population de langue védique ait été intruse [en Inde] ; cela vient plutôt d'une supposition historique sur la "venue" des Indo-Européens...²⁵ »

Renfrew condamne sir Mortimer Wheeler, contemporain de Vere Gordon Childe, pour avoir largement répandu et repris l'idée de l'« invasion », qui

« se fonde uniquement sur des conjectures... Lorsque Wheeler parle de l'« invasion aryenne du Pays des sept fleuves au Pendjab », il ne présente aucune preuve, que je sache. Si l'on vérifie dans le *Rigveda* la dizaine de références aux sept fleuves, aucune ne suggère la moindre invasion : cette contrée est celle du *Rigveda*, le théâtre de l'action. Rien ne laisse supposer que les Ârya y étaient des étrangers²⁶ ».

Enfin, en dépit de la tentative de Wheeler à tenir les Ârya responsables de massacres qu'ils n'ont jamais commis dans les cités Indus-Sarasvatî, et de l'effondrement de ces villes au deuxième millénaire av. J.-C., Renfrew remarque à juste titre :

« Il est difficile de distinguer ce qui est non aryen dans la civilisation de la vallée de l'Indus, qui, dans cette hypothèse, parlerait l'ancêtre indo-européen du sanskrit védique²⁷. »

Mais, en fin de compte, Renfrew suggère lui aussi une invasion aryenne de l'Inde, sous une forme revisitée, politiquement correcte. Son scénario lui permet de conserver une origine non indienne pour le sanskrit tout en abandonnant désormais l'insoutenable hypothèse d'un envahissement au second millénaire av. J.-C. Son argument, en termes on ne peut plus simples, stipule que l'« invasion » était en fait une paisible « migration » ou « dispersion » agricole, laquelle se serait déroulée bien plus tôt qu'au second millénaire av. J.-C. ; il préfère en vérité une date située au début du néolithique, soit voilà peut-être 9 000 ans²⁸. Dans son importante étude, *Archaeology and Language*, il soutient que l'Anatolie (qui, dans la Turquie actuelle, occupe la péninsule entre la mer Noire, la Méditerranée et la mer Égée) constituait :

«un secteur clé où l'on utilisa une forme primitive de la langue indo-européenne, antérieurement à 6500 av. J.-C. À partir de là, l'idiome et ses successeurs en Europe se diffusèrent en fonction de la répartition de l'agriculture... La zone occupée par les tout premiers fermiers parlant le proto-indo-européen s'étendit au début vers l'est et l'Iran septentrional, jusqu'en Turkménie. On peut retrouver alors une dispersion analogue, tributaire des changements démographiques liés à l'adoption de l'agriculture, dans le déploiement du langage indo-européen vers le sud, le plateau iranien, de même que vers le nord de l'Inde et le Pakistan²⁹».

Après l'arrivée de leurs ancêtres en Inde, l'hypothèse de Renfrew prétend que les descendants des migrants néolithiques d'origine demeurèrent sur place et développèrent leur société et leurs idées religieuses *in situ* pendant des milliers d'années. Selon lui, ils continuèrent à s'exprimer dans une forme en évolution de la langue importée d'Anatolie, qui deviendrait le sanskrit... dans lequel les *Vedas* seraient finalement composés. Et bien qu'il n'en ait pas exploré plus avant les implications, il ne s'oppose à l'évidence pas à l'idée qu'ils fondèrent aussi la civilisation Indus-Sarasvatî.

La médaille et son revers

Loin des confortables cénacles des érudits occidentaux, les universitaires indiens n'ont pas hésité à envisager des liens directs entre la civilisation Indus-Sarasvatî et les textes védiques. À l'instar de Renfrew, le Dr S. R. Rao, célèbre initiateur de l'archéologie marine en Inde, pense que la langue des cités Indus-Sarasvatî constituait une forme primitive de sanskrit védique, au point qu'il est allé jusqu'à proposer sur cette base une interprétation exhaustive de tous les exemples connus d'écriture Indus-Sarasvatî³⁰. Un certain nombre d'autres savants réputés partagent ces idées, comme le Dr S. R. Bisht, directeur des études archéologies en Inde, et S. P. Gupta, professeur d'histoire de l'art au National Museum Institute de New Delhi.

Bisht, par exemple, prétend que l'agencement hiérarchique des localités harappéennes se fondait sur le système *trimeshtin* du *Rigveda*, lequel plaidait en faveur de trois secteurs d'installation distincts : Parama-Veshthina (ville haute), Madhyama-Veshthina (ville intermédiaire) et Avama-Veshthina (ville basse). Il fait aussi observer que la cité harappéenne de Dholavira dans le Gujerat, dont l'origine remonte au troisième millénaire av. J.-C., mesurait au maximum 771 m d'est en ouest et 616,8 m du nord au sud, le rapport étant de 5/4. La Citadelle ou commune haute atteignait 114 m

d'est en ouest, mais seulement 92,5 m du nord au sud (même rapport : 5/4). Selon Bisht, ce n'est pas une coïncidence si le même ratio est précisément mentionné dans les anciens textes stipulant comment l'on doit construire les autels-bûchers³¹.

De la même manière, S. P. Gupta remarque que les caractéristiques essentielles attribuées à la région et à la culture du *Rigveda* sont déjà présentes dans les mystérieuses anciennes cités des vallées de l'Indus et du Sarasvatî. Premiers traits distinctifs : les villes elles-mêmes, puisque tous les érudits s'accordent désormais sur le fait qu'elles sont souvent mentionnées dans le *Rigveda* et dans d'autres textes védiques comme les ports d'attache des Aryens, contrairement à l'idée obsolète selon laquelle les *Vedas* ne décrivaient qu'un mode de vie nomade et pastoral. Parmi les autres archétypes « védiques », confirmés par les fouilles des sites Indus-Sarasvatî, citons la présence de bétail et de chevaux domestiqués, l'utilisation d'autels-bûchers, et la preuve d'un commerce international développé et d'une navigation en haute mer. Et Gupta de conclure :

« Dès lors qu'il paraît manifeste que les *Vedas* contiennent suffisamment de détails montrant que les auteurs des cantiques connaissaient les cités, la vie citadine, le commerce terrestre et maritime à longue distance, etc., qui déterminaient l'éventail urbain des éléments culturels Indus-Sarasvatî, nous pouvons mieux apprécier la théorie selon laquelle les civilisations védiques et Indus-Sarasvatî se sont peut-être complétées pour n'en former qu'une seule et unique³². »

À l'inverse de Renfrew et d'autres spécialistes occidentaux, les savants indiens ne sont cependant pas enclins à cautionner n'importe quelle origine européenne ou centre-asiatique pour la civilisation védique. Au lieu de cela, ils ont de bonnes raisons de préférer y voir un développement indigène complet de leur sous-continent : indien de bout en bout, comme les villes Indus-Sarasvatî.

Ils ont ainsi entamé le processus longtemps resté en souffrance consistant à rapprocher l'une des plus grandes et des plus profondes littératures spirituelles antiques de ce qui constitue peut-être la plus prestigieuse et la plus remarquable des civilisations urbaines de l'Antiquité. Tout en résolvant le paradoxe d'une culture urbaine raffinée dotée d'une écriture mais non d'une littérature, et d'une littérature raffinée qui semble dénuée de culture urbaine, cette démarche a le mérite de relier les *Vedas* à l'histoire et à la préhistoire connues, ainsi qu'aux vestiges archéologiques établis, plutôt qu'à de nébuleuses spéculations sur quelque « invasion aryenne ».

Peut-être allons-nous aborder une époque où l'Inde ancienne va enfin s'exprimer de sa propre voix, après des millénaires de mutisme...

Mon enfance indienne

Par un matin clair de juillet 1954, alors que j'avais trois ans et onze mois, je débarquai au port de Bombay en compagnie de mes parents. Nous effectuâmes ensuite une immense traversée de l'Inde en chemin de fer, dont j'ai très peu souvenir (alors que je me rappelle fort bien du bateau), pour arriver enfin à Vellore, dans l'État de Tamil Nadu, à l'extrême sud. Mon père y prit le poste de médecin généraliste au Christian Medical College Hospital.

Nous vécûmes dans un appartement sur le campus du CMC avec d'autres familles de médecins et le personnel hospitalier. Nous disposions d'une véranda à l'arrière du logement qui surplombait de lointains palmiers aux confins d'un champ. À la saison des moussons, si je bouchais l'égout de la véranda, elle se remplissait d'eau de pluie comme une piscine. La vue des palmiers ployant sous les bourrasques me serrait le cœur et je m'en souviens encore comme si c'était hier.

Notre appartement se situait au premier. Il y avait un lopin de terre au-dessous, où je découvris des œufs de lézard. Le bassin aux nénuphars abritait d'énormes grenouilles. Je pouvais grimper dans les arbres alentour, dont un jouissait même d'une cabane.

Je me rappelle m'être souvent rendu à Vellore, à cinq kilomètres du campus. Parfois, j'accompagnais mon père au CMC Hospital. Sinon, je fréquentais l'école tamoule depuis l'âge de six ans, où un de mes camarades me poignarda un jour l'avant-bras gauche à l'aide d'un crayon; j'en porte encore la cicatrice.

Mon père percevait un salaire de missionnaire en Inde, aussi nous jugions-nous pauvres comme Job. Nous employions malgré tout un domestique, qui devait être encore plus nécessiteux. Il s'appelait Manikam. Je le revois m'apporter mon déjeuner chaque jour dans une montagne de récipients en aluminium et m'emmener promener en cyclo-pousse dans les ruelles étroites et grouillantes de monde.

Nous prenions aussi des vacances : Kodai, là-haut dans les montagnes, où mon chien Trixie contracta la rage par morsure et dut être piqué; et Mahabalipuram, sur la côte juste au sud de Madras, où j'appris à nager. Pendant des années, j'ai gardé gravées dans ma mémoire – jusqu'à ce que j'y retourne, en fait, et puisse associer les vieux souvenirs aux anciens – les images effrayantes des temples de Mahabalipuram taillés dans la roche et dominant le golfe du Bengale.

Ma rencontre juvénile avec l'Inde se révéla éducative et je suis ravi d'avoir été familiarisé à un âge aussi émotif à son aura de mystère fascinant et impénétrable, à sa chaleur veloutée et à sa profondeur, à ses couleurs intenses, ses panoramas, ses sons, ses senteurs et ses saveurs, sa beauté radieuse et érotique, sa cruauté, son amour, et sa passion, et son spectacle interminable de contrastes marqués : passé et présent, soleil et tempête, désert et prairie, richesse et pauvreté, vie et mort...

Ma petite sœur Susan naquit en Inde et y mourut moins d'un an plus tard de quelque maladie inconnue. Ensuite, mon frère Jimmy vint au monde avec un système immunitaire si faible qu'il ne pouvait même pas combattre la plus banale des maladies. Il se retrouva bientôt à l'article de la mort, les poumons ravagés par la pneumonie à *pneumocystis carinii*, connue aujourd'hui comme l'une des infections opportunistes les plus atroces du SIDA. Aussi, par une sombre nuit de mars 1958, alors que j'avais aux alentours de sept ans et demi, je grimpai à bord d'un avion, en compagnie de mes parents et de mon frère cadet, minuscule et souffrant, quasi invisible sous sa tente à oxygène portable.

Et ce fut la fin de mon enfance indienne.

Nous volâmes dans la nuit. Nous fîmes une escale en Égypte, où j'admirai depuis le ciel un océan de sable. Nous nous arrê tâmes à Zürich. Il neigeait et l'on m'offrit ma première barre de Toblerone, une expérience sincèrement inoubliable. Alors que nous étions à terre, je fus séparé de mon père pendant quelques instants et craignis, effrayé, que l'avion ne décollât à nouveau sans moi. Nous atterrîmes enfin à Londres, où mes parents s'empressèrent de gagner l'hôpital pour enfants de Great Ormond Street, dans une tentative désespérée mais somme toute inutile pour sauver Jimmy. Entre-temps, ma grand-mère me conduisit à Édimbourg. Là-bas, je me grisai de neige et jouai avec à m'en glacer les os, pour rapidement me retrouver alité avec un cas de pneumonie d'une extrême gravité.

L'Atlantide indienne

Bien des années plus tard, au cours de l'été 1992, l'un de mes éditeurs me transmet une lettre en provenance d'une Indienne résidant au Canada. Elle venait de lire ma dernière parution d'alors, *Le Mystère de l'arche perdue*³³, et avait remarqué qu'il contenait quelques pages traitant de l'Atlantide et envisageait la possibilité d'une civilisation perdue, détruite par un déluge cataclysmique. Sa lettre avait pour but de me parler d'une tradition indienne, dont elle pensait à juste titre que j'aurais pu entendre parler et qui évoquait quelque

chose de semblable : une grande métropole submergée par la mer voilà des milliers d'années. Le nom de la cité, disait-elle, avait été «Dwarka» ou «Dvaraka» et les textes sacrés indiens y faisaient référence. Plus intéressant encore, une équipe d'archéologues marins s'était rendue sur le site, où ladite Dwarka aurait été engloutie, et avait découvert sous l'eau les vestiges de murailles et de fortifications gigantesques.

Au moment où je reçus la missive, j'étais déjà plongé dans les recherches pour mon futur ouvrage, *L'Empreinte des Dieux*, et songeais plus ou moins à un voyage en Inde. J'avais alors épousé Santha, qui est d'origine tamoule (bien que née et élevée en Malaisie) et qui caressait aussi cette idée. Mais ce furent la simultanéité et l'évidente pertinence potentielle de la lettre du Canada qui nous décidèrent. D'un commun accord, nous irions à Dwarka si l'histoire se vérifiait.

En premier lieu, je confirmai qu'il existait en effet des références écrites à la Dwarka antédiluvienne dans les anciens textes indiens. Elles sont légion. Elles évoquent très clairement la fondation de la cité par le dieu Krishna ayant forme humaine, à une époque révolue, et son engloutissement peu après la mort de la divinité.

Je vérifiai ensuite si Dwarka, que les textes localisent distinctement au nord-ouest de l'Inde, avait un pendant dans l'antiquité historique. Je découvris qu'il existait non seulement une ville analogue, mais qu'il existe encore aujourd'hui une localité appelée Dwarka, laquelle compte parmi l'un des principaux sites de pèlerinage de l'Inde. Elle se situe à l'endroit même où elle le devrait, dans l'État du Gujerat, au coin nord-ouest de la péninsule de Kathiawar qui surplombe la mer d'Arabie. Et comme l'avait correctement indiqué mon informatrice, des archéologues marins (dirigés par S. R. Rao) avaient plongé à environ 1 km au large et découvert un très vaste site subaquatique. Bien qu'aucun artefact datable n'ait été trouvé, on avait gratifié les ruines de la «période tardive» de la civilisation Indus-Sarasvatî, peut-être jusque entre 1700 et 1500 av. J.-C.

Santha et moi ne plongeons pas à ce moment-là, mais Dwarka méritait le détour ne serait-ce que pour goûter à l'ambiance du site et voir si nous pouvions y apprendre quelque chose. Nous projetâmes donc un voyage d'environ cinq semaines pour novembre et décembre 1992. Nous irions d'abord au Pakistan découvrir les cités de la vallée de l'Indus, Mohenjo-Daro et Harappa, célèbres dans le monde entier... des villes qui avaient commercé avec Sumer, aussi anciennes que la Grande Pyramide d'Égypte. Ensuite, nous volerions vers le nord et le Népal, pour y rendre visite à Shanti et Ravi, les deux enfants que Santha avait eus de son premier mariage, lesquels fréquentaient l'école américaine de Katmandou. À partir de là,

nous nous rendrions à Delhi, la capitale fédérale indienne, puis vers l'est et l'État d'Orissa, pour les temples solaires sacrés de Puri et de Konarak, dans le golfe du Bengale. L'escale suivante serait Tamil Nadu, afin de pouvoir visiter Vellore, la localité de mon enfance, et exploiter les liens entre Santha et l'Inde méridionale. Nous vole- rions enfin vers le Gujerat et passerions une semaine à Dwarka.

Eh bien, le voyage ne se déroula pas ainsi. Les projets les mieux établis ne peuvent presque jamais s'exécuter en Inde. Des émeutes et d'horribles massacres motivés par la haine entraînèrent l'instau- ration d'une loi martiale partielle. À la même période, pour des rai- sons sans aucun rapport, la principale compagnie aérienne de vols intérieurs, Indian Airlines, s'était mise en grève et abandonnait les passagers aux quatre coins du sous-continent.

Alors, si nous parvînmes quand même à Dwarka lors de ce séjour, ce ne fut pas en avion mais par la route.

L'engloutissement de Dwarka et le déclin de l'ère de Kali

Par tradition, la pensée indienne a de tout temps considéré l'his- toire et la préhistoire en termes de cycles plutôt que de manière linéaire. En Occident, le temps est incarné par une flèche : nous naissons, nous vivons, nous mourons. Mais, en Inde, on vit seule- ment pour renaître. L'idée est en réalité fermement enracinée dans les coutumes spirituelles indiennes que la terre elle-même et toutes les créatures vivantes qu'elle porte se voient prises dans un immense cycle cosmique de naissance, développement, épanouisse- ment, mort, renaissance et renouveau. Même les temps renaissent après être devenus trop vieux pour une fréquentation sans danger ; on les reconstruit simplement sur le même site.

Au sein de ce schéma de cercles en spirale, où tout ce qui s'en va revient, l'Inde conçoit quatre grandes périodes ou « âges du monde » de durées variées mais énormes : le Krita Yuga, le Tretâ Yuga, le Davapara Yuga et le Kali Yuga. À la fin de chaque *yuga*, un cata- clysme appelé *pralaya* anéantit la planète sous le feu ou les flots. Puis à partir des ruines de l'ère précédente, tel le Phénix renaissant de ses cendres, le nouvel âge commence.

Et cela se poursuit – naissance, développement, épanouissement, mort, renaissance – sans fin dans le temps. À la fin de chaque cycle de quatre ères, un cataclysme gigantesque survient, puis commence un nouveau cycle de *yugas*.

Chaque cycle et chaque *yuga* à l'intérieur d'un cycle est censé posséder sa propre caractéristique : le Krita Yuga est un âge d'or où la « vertu foisonne ». Le Tretâ Yuga qui suit voit ladite vertu « ne plus répondre aux attentes ». Dans le Davapara Yuga, « mensonges et

querelles se propagent, l'esprit s'appauvrit, la vérité périclité». Dans le Kali Yuga, «les hommes sombrent dans la malignité et chérissent ce qui est dégradé, la déchéance prospère et la race humaine s'approche de l'anéantissement».

L'histoire de Dwarka demeure étroitement liée à cet ordre des choses. Relatée dans l'ancienne épopée indienne connue sous le nom de *Mahâbhârata* (composée, suppose-t-on, quelques centaines d'années après le *Rigveda*) et dans des textes plus tardifs tels que le *Bhagvata Purâna* et le *Vishnu Purâna*, elle recouvre deux des prestigieuses ères du monde.

Vers la fin du plus récent Davapara Yuga, le texte nous apprend que Dwarka était une fabuleuse cité, fondée sur la côte nord-ouest de l'Inde. Établie et dirigée par Krishna (un avatar humain du dieu Vishnu), elle fut bâtie sur le site d'une ville encore plus ancienne, Kususthali, sur des terres conquises sur la mer : «Krishna réclama un espace de douze furlongs [2 414,04 m] sur l'océan et y construisit la cité de Dwarka, défendue par de hauts remparts³⁴.» L'auteur loue les jardins et les aménagements de la ville, et l'on comprend qu'il s'agissait d'un lieu de rituel et de splendeur.

Des années plus tard, toutefois, alors que le Davapara Yuga touche à sa fin, Krishna est tué. Le *Vishnu Purâna* relate : «Le jour même où Krishna quitta la terre, le puissant âge de Kali au corps sombre descendit. L'océan s'éleva et submergea Dwarka dans son entier³⁵.» L'âge de Kali ainsi annoncé n'est autre en fait que l'époque actuelle de la terre, la nôtre. Selon les sages hindous, il a débuté il y a plus de 5 000 ans, à une date qui correspond dans le calendrier indien à 3102 av. J.-C.³⁶ Mais le *Bhagvata Purâna* annonce qu'il s'agit d'une ère où «les gens seront cupides, adopteront une conduite néfaste, deviendront sans merci, se livreront à des hostilités sans raison ; malheureux, ils brigueront à tout prix la richesse et les plaisirs temporels...³⁷».

5

Pèlerinage en Inde

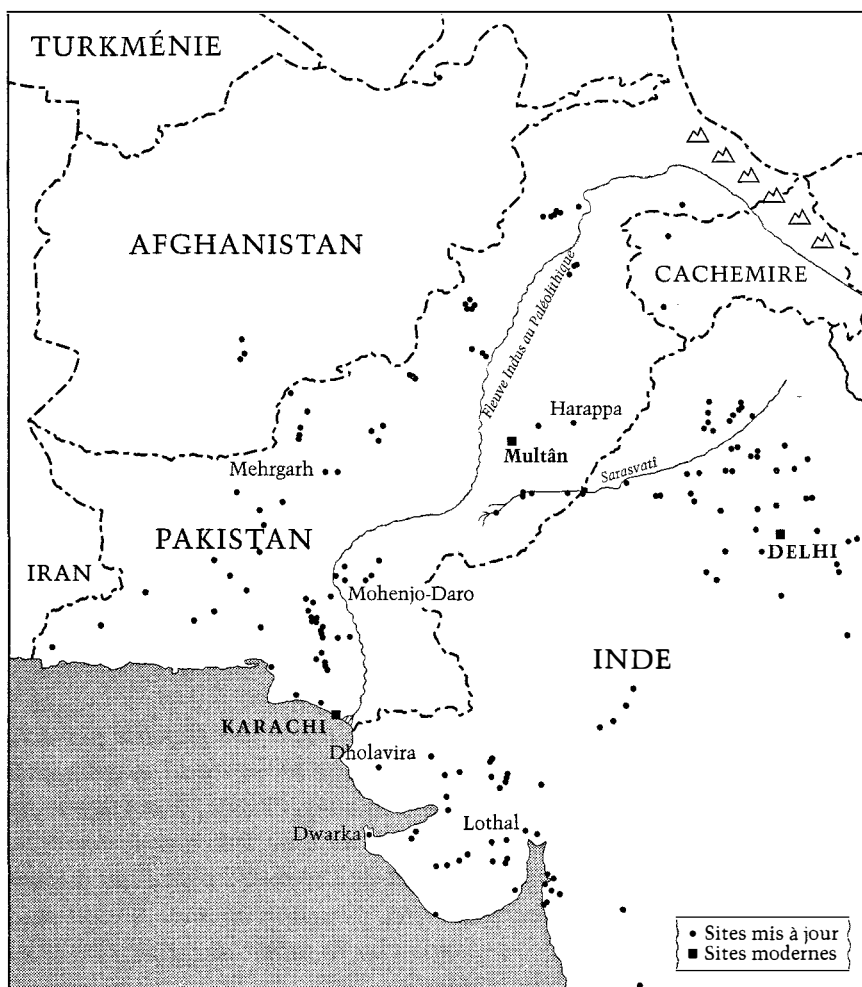
« Mahâbalipuram ne tarda pas à être glorifiée par-delà toutes les cités de la terre ; comme on vanta sa magnificence aux divinités assemblées à la cour d'Indra, leur jalousie fut si grande qu'elles ordonnèrent au dieu de la mer de libérer ses flots et d'engloutir ce lieu dont l'impiété l'entraînait à rivaliser en splendeur avec leurs demeures célestes. Il obéit et la ville fut aussitôt anéantie sous la fureur de cet élément et ne put se relever depuis lors. »

William Chambers,
The Asiatic Researches, vol. 1, 1788.

« Le jour même où Krishna quitta la terre, le puissant âge de Kali au corps sombre descendit. L'océan s'éleva et submergea Dwarka dans son entier. »

Vishnu Purâna

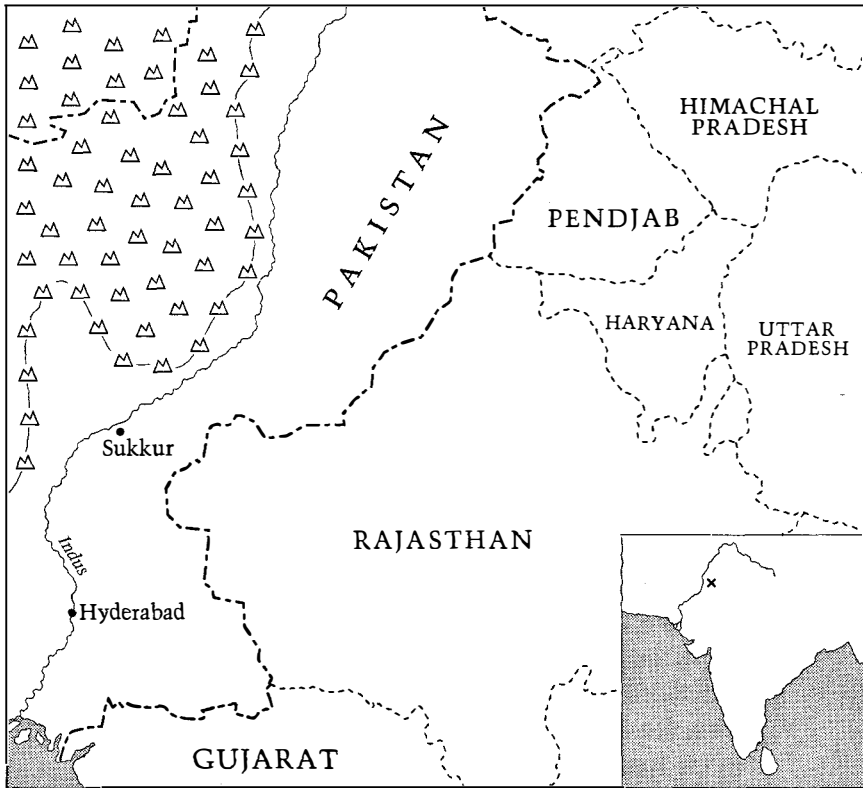
SI l'on souhaite choisir une date qui semble vraiment marquer le début d'une « nouvelle ère » dans le sous-continent indien, on tombe singulièrement aux alentours de 3100 av. J.-C., soit l'époque que l'on désigne par tradition comme le début du Kali Yuga. Ce fut en tout cas à cette période, dans les vallées fluviales qui s'étendaient depuis le Karakoram et l'Himalaya, que vit le jour la plus grande



Établi à partir de l'ouvrage de Possehl (1999).

civilisation urbaine de l'antiquité, celle que l'on appellera plus tard la civilisation de la vallée de l'Indus ou encore Indus-Sarasvatî.

À son apogée, vers 2500 av J.-C., cette mystérieuse culture pré-historique s'honorait d'au moins six grandes métropoles dans les terres – d'autres attendent peut-être d'être découvertes – avec des populations dépassant les 30 000 âmes. Ces centres urbains étaient reliés à des centaines de villes plus petites et de villages, ainsi qu'à plusieurs ports essentiels comme Lothal et Dholavira à des emplacements stratégiques le long du littoral et en aval des voies navigables. Les frontières englobaient une contrée plus large que l'Europe occidentale: 1,5 million de km² s'étalant de l'Iran à l'ouest à la Turkménie et au Cachemire au nord, jusqu'à la vallée de



Godavari au sud et au-delà de Delhi à l'est¹. Le pays disposait aussi d'avant-postes extérieurs, dont une colonie jadis prospère dans le golfe Persique, et avait développé un important réseau commercial soutenu par une vaste flotte marchande².

En novembre 1992, lorsque Santha et moi montâmes à bord du vol PIA Londres-Karachi, le peu que je savais au sujet de la «civilisation de la vallée de l'Indus» (la seule appellation que je connaissais alors) me fascinait déjà, mais j'ignorais les détails. Comme la plupart des gens au courant, je ne l'identifiais qu'aux deux premiers sites mis à jours – Harappa et Mohenjo-Daro –, lesquels avaient fait les gros titres dans le monde entier et acquis une renommée infinie à leur découverte dans les années vingt.

Après avoir passé une journée à nous reposer du décalage horaire dans un hôtel minable de Karachi, nous nous envolâmes vers le nord et la ville de Multân, lieu de pèlerinage pour un célèbre saint islamique. Nous y rencontrâmes un chauffeur de taxi parlant anglais, qui accepta de nous conduire dans le nord, à Harappa, puis au sud, à Mohenjo-Daro, avant de nous déposer enfin à Karachi, soit un périple de 1 000 km au total.

Mohenjo-Daro

Je vais me servir de mes notes prises sur place en 1992 et je ferai l'impasse sur Harappa puisque, en toute honnêteté, Mohenjo-Daro peut fort bien servir d'exemple pour les deux sites. Ce jour-là, nous avons passé le plus clair de la journée sur la route et venions d'entrer dans la province de Sind :

Lundi, 16 novembre 1992

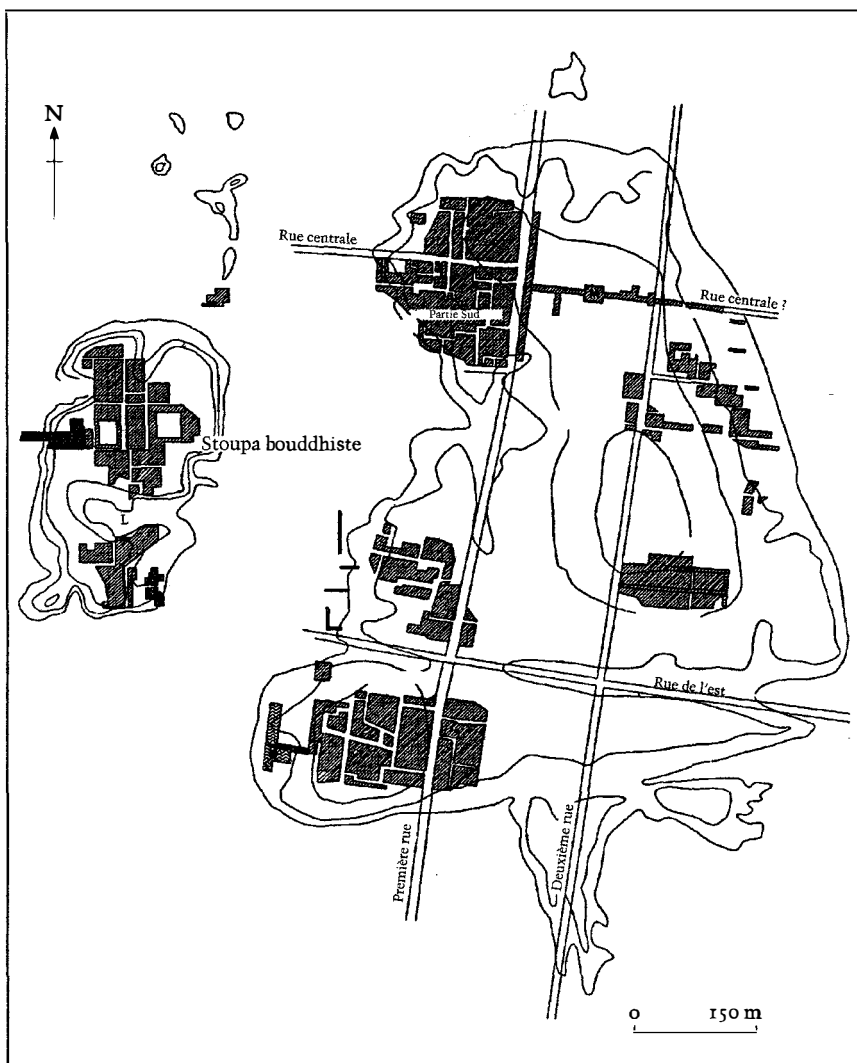
Entrée assez tardive dans Sind depuis le Pendjab : 21 h 30 ou 22 h. Poste de contrôle très pointilleux. Atmosphère de sécurité accrue dans la ville. Nous parvenons enfin à Sukkur, par le barrage du même nom, vers les 22 h 50. Arrivée à l'hôtel dans banlieue poussiéreuse, aux alentours de 23 h 50. Le réceptionniste, qui nous prépare aussi à dîner sur le coup de minuit, veut savoir à quelle heure nous partirons le lendemain. Je lui demande pourquoi. Il répond que Sind souffre d'un gros problème de sécurité : les *dacoits* (bandits). Récemment, ils ont kidnappé sur la route un Japonais et un Taiwanais, tous deux en voyage ; la rançon exigée s'élevait à six millions de roupies. Leurs familles ont payé la moitié, le gouvernement pakistanais l'autre moitié. Les ravisseurs pistent les étrangers, considérés comme immensément riches.

Il s'avère qu'une escorte nous sera nécessaire pour rouler entre Sukkur et Hyderabad, via Mohenjo-Daro. Située dans le district de Larkana, Mohenjo-Daro elle-même est, selon toute apparence, « très dangereuse ».

Il nous faudra aussi un policier à l'hôtel toute la nuit, afin d'éviter qu'on nous kidnappe dans la chambre !

Nous quittons l'établissement à 9 h, le lendemain matin, escortés par quatre policiers armés, à l'arrière d'une camionnette Toyota. Ils disposent de tout un arsenal : un G3, un AK47 et deux autres carabines plus anciennes.

Nous suivons et découvrons qu'il s'agit d'une opération d'escorte bien coordonnée, qui veillera à ce qu'on nous « transmette », comme un bâton de relais, d'un véhicule de police à l'autre : quatorze au total, entre Sukkur et Hyderabad. Souvent les voitures roulent vite, pleins phares, sirène hurlante et ouvrent le passage dans la circulation, avec nous dans leur sillage. En général, on nous traite comme des VIP et la coordination policière se révèle impressionnante, quand le véhicule suivant vient à notre rencontre, tandis que le précédent s'arrête là où s'achève sa juridiction. Ils sont tous en contact radio et il semble que la loi martiale règne dans



Plan de Mohenjo-Daro. Établi selon l'ouvrage de Possehl (1999).

toute la province de Sind, la police se soumettant à l'armée qui contrôle l'ensemble.

Nous parvenons à Mohenjo-Daro vers 11 h 30, en compagnie de notre escorte de police: soit quatre gardiens dans une camionnette et deux devant. En chemin, nous sommes tombés en panne et avons passé une heure sur le bord de la route, avec quatre policiers armés formant un cordon autour de nous, sans doute pour éviter que nous nous fassions kidnapper par la vingtaine de villageois sindhi, coiffés de leurs

petits chapeaux, qui nous entourent d'un air curieux mais non menaçant.

Quoi qu'il en soit, nous pénétrons directement sur le site, toujours suivis de près et gardés par notre escorte armée, qui refuse poliment de nous laisser seuls, ne serait-ce qu'une seconde, sous prétexte que nous risquerions réellement de nous faire enlever. Nous cheminons donc parmi les ruines poussiéreuses en compagnie de nos vigiles. Tout paraît un peu irréel et étrange.

Comme la culture harappéenne ne décorait que très rarement les briques employées dans la construction de ses bâtisses massives, sir Mortimer Wheeler (*The Indus Civilization*, 3^e édition, 1968) décrit les nombreux vestiges de Mohenjo-Daro comme « impressionnants d'un point de vue quantitatif et significatif sur le plan sociologique » mais « d'un esthétisme qui confine à la monotonie³ ». En inspectant les vastes ruines sous la chaleur de midi, j'ai peine à ne pas approuver les paroles de Wheeler. La ressemblance et l'uniformité dominent sur ces arpents de briques rouges, sous la poussière de couleur identique qui recouvre tout. En même temps, on se sent comme écrasé par l'endroit, à la fois dense, compact et sans conteste impénétrable.

Nous approchons du principal secteur de ruines, en haut de quelques marches abruptes et en bordure de la façade ouest du stoupa bouddhiste érigé ici voilà 2 000 ans [longtemps après la disparition de la civilisation Indus-Sarasvatî]. Depuis ce lieu, on domine vers l'ouest une structure que les archéologues surnomment le « Grand bassin » et la géométrie rectiligne de la ville, dont les rues sont agencées selon un strict quadrillage nord-sud/est-ouest, avec des rangées de demeures en briques et d'égouts recouverts. Au-delà du Grand bassin, en poussant encore vers l'ouest, on découvre les vestiges du « Grenier ». Et plus loin encore, l'ancien cours de l'Indus.

Le Grand bassin, dont on suppose qu'il servit aux bains rituels et à la purification, évoque tout à fait une piscine rectangulaire de taille moyenne mesurant 11,89 m en longueur (du nord au sud) et 7,01 m en largeur (d'est en ouest), pour une profondeur de 2,44 m⁴. Le briquetage serré, l'utilisation d'une couche isolante en bitume et d'un mortier de gypse pour rendre l'ensemble étanche témoignent d'une culture avancée, dotée d'une bonne expérience architecturale... laquelle n'aurait pu évoluer du jour au lendemain. Le système

d'égouts se révèle en particulier intéressant, quand l'eau s'échappant du Grand bassin circule dans un profond canal recouvert d'un haut encorbellement en briques.

À huit cents mètres environ du Grand bassin, à l'est du stoupa, se trouve le quartier résidentiel de «DK», qui devait abriter des familles nobles ou prospères. L'appellation «DK» vient d'un archéologue qui travailla ici dans les années vingt, un certain D. K. Dikishitar.

Il devait s'agir d'une opulente banlieue. La plupart de ses bâtiments disposent de deux, parfois trois, étages et certains murs se dressent encore à 4 m de hauteur. On trouve aussi la preuve de la présence de poutres en bois, vermoulues de longue date, qui jadis soutenaient planchers et plafonds. L'éclairage public devait exister (des lanternes dans des niches murales; il y en a une exposée au musée), de même que le ramassage des ordures avec des poubelles municipales. On est saisi par le souci évident d'hygiène, que traduisent les kilomètres de canalisations sanitaires recouvertes et les toilettes privées présentes dans nombre des maisons, un peu sur le modèle occidental; elles se vidaient le long de conduits de briques inclinés, reliés aux égouts ou à des réceptacles d'eaux usées, situés dans la rue et vidés, pense-t-on, à une certaine fréquence par des équipes communales. À l'intérieur des égouts eux-mêmes, on trouve à intervalles réguliers des puisards rectangulaires, couramment vidés aussi et chargés de recueillir les matières solides, tandis que les liquides continuaient de s'écouler.

Bref, ce peuple en savait beaucoup au sujet de la vie urbaine et de l'architecture des villes. Et je suis certain que cette connaissance était déjà ancienne et transmise comme un héritage, lorsque ces gens commencèrent à bâtir Mohenjo-Daro.

La science

À son apogée, au troisième millénaire av. J.-C., la superficie totale habitée de Mohenjo-Daro dépassait les 250 hectares, et il est possible que sa population atteignît jusqu'à 150 000 âmes⁵. La localité faisait alors partie d'un vaste réseau d'autres villes et villages de la civilisation Indus-Sarasvatî, dont la majorité était construite en briques de terre cuite, fabriquées dans des moules aux proportions normalisées. Un certain type de brique (7x14x28 cm) s'utilisait pour les maisons, tandis qu'on en employait un autre (10x20x40 cm) pour les murailles de la cité. Mais les deux sortes

témoignaient de proportions identiques : épaisseur = 1, largeur = 2×1 , longueur = 4×1 ⁶.

À l'instar de Mohenjo-Daro, certaines autres localités Indus-Sarasvatî (mais certes pas toutes) se dotaient d'un rigoureux quadrillage urbain, avec les principales grandes artères et les grands bâtiments alignés selon les points cardinaux : nord-sud et est-ouest. Ce qui laisse supposer un haut niveau de planification et de réflexion ; après tout, dans la plupart des cultures, les communautés se développent au hasard, au fil du temps, mais ce ne fut pas le cas ici, selon toute vraisemblance : dans nombre de sites Indus-Sarasvatî, le schéma directeur était établi dès le début. En outre, la précision des alignements des principales constructions laisse penser que les urbanistes ont forcément fait appel aux services d'astronomes dans leurs équipes d'architectes. Plusieurs savants en ont déduit que l'astronomie était sans doute tenue en haute estime dans les métropoles Indus-Sarasvatî et même liée à la religion pratiquée alors ⁷.

On a aussi noté que les poids et mesures retrouvés à Mohenjo-Daro, Harappa, et dans de nombreux sites Indus-Sarasvatî très éloignés entre eux, ne sont pas seulement fort précis et fiables, mais manifestent un haut degré de connaissance mathématique. Les poids semblent avoir été conçus selon une échelle binaire : 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc., jusqu'à 12 800 unités (chacune équivalant à 0,85 g ⁸). Les mesures utilisent en revanche un système décimal : « À Mohenjo-Daro, on trouva une règle divisée en unités précises de 0,264 pouces. Le "pied" mesurait 13,2 pouces (soit $50 \times 0,264$ °). » De la même manière, dans le port Indus-Sarasvatî de Lothal, S. R. Rao mit à jour une échelle avec des subdivisions minuscules d'à peine plus de 1,7 mm :

« Dix unités semblables... équivalent à... 17,78 mm. La largeur du mur du dock est de 1,78 m, soit un multiple de la plus petite subdivision de l'échelle de Lothal, établie en proportions décimales. La longueur du mur est-ouest du bassin correspond à 20 fois sa largeur. À l'évidence, les bâtisseurs harappéens suivirent le système décimal... ¹⁰ »

Selon Rao, les vestiges matériels de la civilisation Indus-Sarasvatî – qu'il s'agisse de l'alignement des pâtés de maisons, de la conception et du génie civil de ces systèmes publics d'évacuation des eaux usées, ou encore de l'utilisation de poids et mesures standardisés selon des rapports mathématiques précis – apportent largement la preuve de « l'approche scientifique des Harappéens ¹¹ ». Dans certains

cas, cette approche était si scientifique justement que « même de nos jours », comme l'admet Jonathan Kennoyer :

« nombre des aspects de la technologie Indus ne sont pas bien assimilés, tandis que les érudits tentent d'imiter les céramiques de grès à partir d'argile ocre brun ordinaire et de reproduire du bronze qui se révélait aussi résistant que l'acier¹² ».

« Presque tout ce qu'on a écrit sur cette civilisation voilà plus de cinq ans est faux... »

Il est inconcevable qu'une civilisation aussi développée et aussi bien organisée que celle qui s'épanouit il y a 4500 ans sur les rives des fleuves Indus et Sarasvatî, en Inde septentrionale et au Pakistan, ait pu venir de nulle part, tout à fait accomplie, avec toutes ses principales réalisations déjà en place. Le bon sens nous invite à penser qu'une très longue phase de développement a dû avoir lieu – quelque part –, avant qu'une telle culture atteigne la maturité. Toutefois, pendant presque toute la durée du XX^e siècle, les archives archéologiques ont refusé de révéler la preuve d'une période assez longue de développement dans quelque région que ce soit du sous-continent.

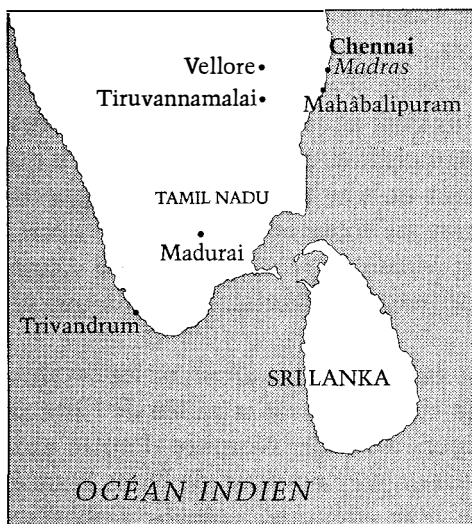
Il en résulta une lacune, dans laquelle s'engouffrèrent les savants européens pour conclure que la civilisation de la vallée de l'Indus aurait pu être à l'origine étrangère à l'Inde. Nombre d'entre eux parurent attirés par cette explication fort pratique de l'état avancé de la culture Indus-Sarasvatî. Par exemple, comme l'observe S.P. Gupta, sir Mortimer Wheeler enseigna non seulement que Mohenjo-Daro et Harappa avaient été détruites par les envahisseurs aryens, mais il ne put aussi jamais se résoudre à l'idée que l'Inde elle-même pouvait avoir initialement engendré des cités aussi évoluées, et il alléguait qu'à tout le moins l'« idée » de « ville » en tant que mode de vie devait « provenir de Mésopotamie¹³ ». Il avance même, remarque Gupta avec agacement :

« que certains maçons mésopotamiens devaient travailler à Mohenjo-Daro, afin d'expliquer la méthode de construction que supposaient les structures en briques. Ce qui signifie simplement que sur un plan opérationnel, l'« idée » certes, mais aussi les « hommes » venaient de Mésopotamie pour offrir à l'Inde ses premières cités¹⁴ ».

À la mort de Wheeler en 1976, son hypothèse s'éteignit avec lui. Mais cela résultait moins de son trépas que du lancement des

fouilles en 1974 par l'archéologue français Jean-François Jarrige, dans un site inexploré jusque-là, appelé Mehrgarh et surplombant la partie occidentale de la vallée de l'Indus, depuis le col rocailleux de Bolan.

Ce que Jarrige et son équipe ont déterré depuis lors constitue l'équivalent archéologique du Saint-Graal : une série intacte de strates d'habitation qui remontent aux alentours de 6800 av. J.-C., soit 4 000 ans avant le développement urbain de Mohenjo-Daro et Harappa, jusqu'au déclin de ces villes au second millénaire av. J.-C.¹⁵ Les fouilles se poursuivent toujours activement et à Mehrgarh,



comme dans d'autres sites voisins aussi anciens, tels que Nausharo, le rythme des analyses s'est accéléré depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, avec des résultats ayant une portée spectaculaire sur les origines de la civilisation Indus-Sarasvatî. Les conclusions se révèlent si surprenantes, en vérité, que lorsque nous avons eu Gregory Possehl au téléphone, en octobre 2000, voilà ce qu'il a déclaré : « Vous voulez que je vous dise ? J'enseigne à un groupe d'étu-

dians et je leur ai annoncé que presque tout ce qu'on a écrit sur cette civilisation voilà plus de cinq ans est faux¹⁶. »

Nous reviendrons sur le mystère de Mehrgarh au chapitre 8, mais en 1992, lorsque Santha et moi visitons Harappa et Mohenjo-Daro, j'ignorais encore cet autre site et toutes les implications extraordinaires des fouilles effectuées là-bas.

De l'Himalaya à la mer

En quittant le Pakistan le 19 novembre 1992, nous nous rendîmes d'abord au Népal, où les librairies des rues étroites et cosmopolites du marché Thamel de Katmandou regorgent d'ouvrages de référence intéressants et peu habituels sur la pensée religieuse de l'Inde ancienne, sans compter de nombreux textes d'origine difficiles à se procurer. Chez Pilgrims, je pus acquérir la collection complète et non condensée des six volumes du *Rigveda*, de l'*Atharvaveda*, du *Yajurveda* et du *Sâmaveda*, traduits par Ralph Griffith et parus en

1881. Mais comme, à ce stade, je n'avais aucune raison de contester la période de 1200-800 av. J.-C. attribuée aux *Vedas* par les universitaires, je diffèrais de jour en jour l'étude de ces énormes ouvrages intimidants sur les années à venir et portais toute mon attention sur les textes de l'ancien Sumer et du vieux royaume d'Égypte, que je supposais alors bien plus antérieurs.

J'allais apprendre en temps voulu qu'une nouvelle génération d'érudits, venus d'Inde et d'ailleurs, commençaient à se dire que le contraire pouvait être vrai et que les hymnes védiques pouvaient être, sur une antériorité de plusieurs milliers d'années, les plus anciens écrits ayant survécu sur terre. En 1992, ce n'était pourtant qu'une des nombreuses vraisemblances sur le passé de l'Inde que j'ignorais.

Depuis le Népal, nous volâmes vers le nord et l'est de l'Inde – Delhi, Khajuraho, Puri, Konarak –, puis vers le sud et Tamil Nadu :

Dimanche, 6 décembre 1992

Arrivée à Madras vers les 10 h du matin... avec une migraine. Le Dr Ramni Pulimood, qui travaillait avec mon père dans les années cinquante au Christian Medical College, a envoyé un taxi pour venir nous chercher. Nous faisons les 150 km en voiture jusqu'à Vellore, en passant à l'endroit où Rajiv Gandhi fut assassiné. Nous visitons le petit monument érigé en sa mémoire.

Ma migraine me plonge dans un état comateux pendant presque tout le voyage, mais je me ressaisis à une cinquantaine de kilomètres de Vellore. Est-ce que le paysage me semble familier? Je n'en sais fichtre rien. J'ai l'impression de ne rien reconnaître. Nous franchissons ensuite un pont qui enjambe une très large rivière à sec... et je suis sûr de m'en souvenir dans mes rêves de jeunesse, tout comme je suis certain de me rappeler un fleuve à sec submergé tout à coup par les flots rugissants d'un fulgurant déluge. Et je me souviens aussi de palmiers ployant sous la mousson, les grosses gouttes de pluie chaude qui éclaboussent mon dos nu, les araignées rouges qui grouillent à terre, et l'odeur du tonnerre au loin.

Nous parvenons à Vellore: une ville moyenne du sud de l'Inde, poussiéreuse et animée, remplie de panneaux modernes aux couleurs criardes et de restaurants végétariens. J'ai toujours très peu de souvenirs, même quand nous nous arrêtons quelques instants juste devant le CMC Hospital.

Nous traversons ensuite la localité, puis revenons vers le complexe hospitalier. Je me souviens en effet d'une vieille

école, lorsque nous passons devant. J'aperçois enfin sur ma gauche College Hill qui s'élève, drapée de verdure, jusqu'à un sommet rocailleux, et, plus loin sur ma droite, Toad Hill (la « colline du Crapaud »), ainsi nommée pour la forme du rocher qui la coiffe. Ces deux endroits me reviennent *sans conteste* en mémoire, et je me revois les grimper enfant, en compagnie de mon père et de notre chien Trixie, mais les bâtiments de l'université, où nous nous arrêtons à présent, n'évoquent rien sur le moment. Je comprends plus tard que c'est parce qu'ils se dressent de part et d'autre d'une voie principale très passante. Dans les années cinquante, une telle route n'existait pas.

Nous rencontrons Ramni Pulimood dans le « grand pavillon », qui va nous y héberger comme prévu. À l'intérieur, je me rappelle les anciens stores en tissu vert, qui étaient aussi très courants dans le foyer pour hommes où nous vivions, et où j'ai trouvé un jour une chauve-souris prise au piège.

Une demi-heure plus tard, Ramni et son fils nous conduisent en voiture au cimetière protestant, où nous espérons trouver la tombe de ma sœur Susan. Santha apporte des fleurs, mais nous arpenterons en vain les lieux sous le paisible soleil de fin d'après-midi. Nous demandons aux gardiens de vérifier les registres, mais eux aussi ne parviennent pas à trouver la tombe.

Ce soir-là, Santha et moi grimpons au sommet de College Hill, splendide sous la lumière qui décline sur un fabuleux panorama de verdure, dont je n'ai qu'à moitié souvenance.

Lundi, 7 décembre 1992

Les choses me reviennent peu à peu. Nous visitons le CMC Hospital dans la matinée. Nous prenons ensuite un vélo-pousse pour rejoindre la citadelle de Vellore, puis rentrons au complexe hospitalier en repassant par le cimetière protestant. La tombe demeure toujours introuvable. C'est étrange de penser que ma sœur gît enterrée et oubliée quelque part en ce lieu. J'ai rêvé d'elle quelques nuits auparavant : elle me parlait. J'aurais aimé la connaître et, à vrai dire, pour la première fois, je suis pleinement conscient du manque de sa présence dans ma vie. Cela fait tant d'années, maintenant, et c'est si loin, mais tu me manques, Susan. J'aimerais pouvoir décrocher le téléphone et te parler, de temps en temps. Au lieu de quoi, je ne suis qu'un orphelin qui erre dans un cimetière et s'apitoie sur son sort.

Santha et moi achevons notre visite à Vellore par une exploration du complexe CMC. Je me souviens du bassin aux nénuphars, toujours là, avec ses grenouilles. Je revois aussi le vieux tamarinier et les deux pavillons du foyer pour hommes. Pour finir, nous grimpons à nouveau sur College Hill pour une dernière vue d'ensemble, puis nous attaquons nos quatre heures de route jusqu'à Madras, sur la côte du golfe du Bengale.

Le mystère des Sept pagodes

Le lendemain, notre destination était Mahâbalipuram, à 50 km au sud de Madras, où je prévoyais une nouvelle immersion dans mes souvenirs de jeunesse : tel celui d'un temple taillé dans le roc, dressé au bord de la mer. Comme à Vellore, je n'avais pas vraiment l'impression de me trouver là pour effectuer des recherches, mais plutôt un pèlerinage. Puisque les lieux de cultes étaient censés dater de moins de 1 500 ans et avoir été bâtis sur l'ordre de monarques historiques connus, je n'avais aucune raison de croire qu'ils pourraient satisfaire mon intérêt initial quant à la possibilité d'une civilisation perdue de la dernière ère glaciaire, voilà plus de 12 000 années.

Peut-être était-ce à cause de cet état d'esprit qu'en 1992 Mahâbalipuram me renvoya tout à fait l'image que j'en attendais, à savoir celle d'une ville sans intérêt. Et tout le temps, cependant, comme j'allais le découvrir bien plus tard, il y avait quelque chose là-bas que j'avais besoin de savoir. C'était caché dans une anthologie de journaux et de récits de voyages, publiée par un certain capitaine M. W. Carr en 1869, sous le titre *Descriptive and Historical Papers Relating to the Seven Pagodas of the Coromandel Coast*¹⁷. J'ai trouvé l'ouvrage chez un bouquiniste de Madras, après avoir visité Mahâbalipuram en 1992, mais je ne l'ai pas lu avant l'an 2000. C'est alors que j'ai découvert pour la première fois que «les Sept pagodes» correspondait au surnom donné par les vieux marins pour cette ville, au même titre que la côte de Coromandel correspond au littoral du golfe du Bengale de la pointe Calimere, au sud, à l'embouchure du fleuve Krishna, au nord.

Dans un article, J. Goldingham décrivait en 1798 cette partie de Mahâbalipuram dont je me souviens le mieux quand je plonge dans mon enfance : le «temple du rivage», taillé dans le granit dur, fouetté par les vagues :

«Ici, comme les brahmanes vous l'indiquent, les vagues se brisent au loin, sur les ruines d'une cité qui était incroyablement vaste et magnifique... Un brahmane d'une cinquantaine

d'années, natif de l'endroit, avec lequel j'ai eu la chance de converser depuis mon arrivée à Madras, me signala que son grand-père lui disait souvent qu'il avait aperçu les faîtes dorés de cinq pagodes dans la houle, désormais invisibles¹⁸. »

Un récit de voyage plus ancien, datant de 1784, décrit l'attribut majeur de Mahâbalipuram comme une « roche, ou plutôt un monticule de pierre », dans lequel la plupart des monuments sont taillés. Cet affleurement rocheux est, selon lui :

« l'un des principaux points de repères pour les marins aux abords de la côte, et ils surnomment l'endroit les "Sept pagodes", sans doute à cause des sommets rocheux qui se présentent à eux sur leur passage. Mais il faut bien avouer qu'aucun aspect de la colline ne semble autoriser semblable idée, et certaines circonstances nous invitent à penser que ce nom proviendrait des pagodes qui se dressaient là jadis, avant d'être englouties par les vagues...¹⁹ ».

Le même auteur, William Chambers, enchaîne ensuite sur la tradition orale plus détaillée de Mahâbalipuram – que lui ont transmise les brahmanes de la ville, au cours de ses séjours en 1772 et 1776²⁰ –, laquelle éveilla ses soupçons au sujet des constructions immergées.

Selon cette tradition, reprise par certains passages des anciens écrits hindous²¹, le dieu Vishnu avait destitué le raja corrompu et malveillant de cette région, à une date inconnue d'un passé lointain, pour le remplacer sur le trône par le charmant Prahlada, dont le règne se révéla « paisible et vertueux²² ». Son fils lui succéda, puis son petit-fils Bali, dont on dit qu'il fonda la majestueuse cité de Mahâbalipuram (qui, dans une traduction littérale, signifie « la ville du grand Bali » ou plutôt « la cité du géant Bali²³ »). La dynastie de Bali se poursuivit avec son fils Banasura – également dépeint comme un géant²⁴, mais le désastre frappa son règne :

« Aniruddha le [petit-]fils de Krishna, se présenta déguisé à sa cour [celle de Banasura] et séduisit sa fille, ce qui entraîna une guerre, durant laquelle Aniruddha fut fait prisonnier et emmené à Mahâbalipuram. Krishna vint ensuite en personne de sa capitale Dwarka et assiégea l'endroit²⁵. »

Si le dieu Shiva lui-même combattit au côté de Banasura, ils ne purent triompher. Krishna trouva un moyen de renverser Shiva, il

prit la ville d'assaut et contraignit Banasura à une vie d'allégeance et de soumission²⁶.

Une période suivit, après laquelle un autre raja du nom de Malecheren prit le trône de Mahâbalipuram. Il rencontra un être des royaumes célestes qui devint son ami et accepta de le « conduire sous un déguisement, afin qu'il puisse voir la cour du divin Indra », une faveur jusque-là jamais accordée à un mortel²⁷ :

« Le raja en revint avec de nouvelles idées de splendeur et de magnificence, qu'il adopta aussitôt en unifiant sa cour et son entourage, de même qu'en embellissant le siège de son gouvernement. Ainsi, Mahâbalipuram ne tarda pas à être glorifiée par-delà toutes les cités de la terre ; comme on vanta sa magnificence aux divinités assemblées à la cour d'Indra, leur jalousie fut si grande qu'elles ordonnèrent au dieu de la mer de libérer ses flots et d'engloutir ce lieu dont l'impiété l'entraînait à rivaliser en splendeur avec leurs demeures célestes. Il obéit et la ville fut aussitôt anéantie sous la fureur de cet élément et ne put se relever depuis lors²⁸. »

Cette légende n'est pas sans susciter quelques énigmes.

En premier lieu, synthétisée, rédigée et publiée au XVIII^e siècle. Ce fut bien avant qu'on ne puisse lire la moindre des anciennes inscriptions de Mésopotamie, bien que l'histoire de Mahâbalipuram offre des ressemblances frappantes avec les mythes mésopotamiens du déluge. Dans le texte sumérien original, cité au chapitre 2, comme dans toutes ses variantes – y compris les versions babyloniennes, le récit du déluge de Noé dans l'Ancien Testament et, à cet égard, l'histoire de l'Atlantide²⁹ de Platon (supposée sans rapport) –, les dieux sont en colère contre l'humanité ou jaloux du genre humain, à l'instar de la légende de Mahâbalipuram. Dans tous les autres mythes (à l'exception de l'histoire de Noé), les dieux se retrouvent en assemblée – là aussi, comme dans la légende de Mahâbalipuram –, avant de décider de réduire l'humanité à néant sous les flots. Et dans toutes les autres légendes, les villes et les lieux de cultes sont engloutis :

Sumer : « Tous les vents de tempête, d'une puissance extrême, soufflèrent en même temps, tandis que les flots balayaient les centres de cultes. »

Mahâbalipuram : « Le dieu de la mer... libéra ses flots et... la cité fut aussitôt engloutie par cette fureur... »

Il est aussi évident que des résonances existent entre le déluge légendaire de Mahâbalipuram, dans le sud-est indien, et la tradition du déluge de Dwarka, au nord-ouest. Ce n'est pas seulement le fait que cette cité soit mentionnée de façon précise dans l'histoire de Mahâbalipuram (ce qui est quelque peu surprenant en soi), mais aussi que ces deux villes, à l'instar de l'Atlantide et des cinq cités antédiluviennes de Sumer englouties, subissent toutes le même destin, c'est-à-dire de périr sous la mer.

Dans le cas de Dwarka, il y a un autre élément à prendre en compte : la fin de l'âge précédent de la terre et l'aube du Kali Yuga.

Voyages dans le Kali Yuga

Tout au long de notre voyage de Mahâbalipuram à Dwarka en décembre 1992, nous ne cessâmes de penser que nous vivions à présent sous le Kali Yuga : une ère de noirceur spirituelle, dont les sages védiques savaient qu'elle serait peuplée par les pires avatars de la cruauté et de la malveillance humaine. Le 6 décembre 1992, des *kar savaks* (volontaires) hindous se livrèrent à une attaque et à une démolition sans merci de la mosquée d'Ayodhya, dans l'Uttar Pradesh, afin d'y bâtir un nouveau temple en l'honneur de Ram (Rama, autre incarnation de Vishnu), qui serait né, pense-t-on, sur le site du lieu de culte musulman. Cet acte de « récupération » déclencha une vague de violence et d'assassinats en masse entre hindous et musulmans aux quatre coins de l'Inde, vague qui atteignit son apogée dans la ville de Surat, dans le golfe de Cambay, au sud-ouest du Gujerat. Des familles entières furent brûlées vives sur des bûchers constitués par leurs propres biens entassés et, lors d'un épisode particulièrement horrible, une femme fut violée par un groupe d'hommes déchaînés, puis brûlée, avant d'avoir la tête tranchée à l'aide d'un sabre.

Avec l'instauration de la loi martiale dans la plupart des grandes villes, les débrayages et les grèves orchestrés par Indian Airlines, il nous fallut deux jours pour relier Bombay en avion via Madras et Trivandrum. Nous décidâmes ensuite d'effectuer par la route les quelque 1 000 km restants pour rejoindre Dwarka et louâmes une camionnette Maruti (autant dire une trottinette à moteur) et les services d'un robuste chauffeur du nom de Vinhod pour nous conduire là-bas.

Samedi, 12 décembre 1992

En route vers le nord au départ de Bombay, dans notre petite Maruti. Aux alentours du Gujerat, le pays évoque une sorte de jungle et se révèle incroyablement luxuriant et vallonné.

Les routes sont dingues et nous passons des heures à rouler. À l'évidence, nous ne pourrions pas atteindre Dwarka en moins de deux jours complets à ce régime, et peut-être même qu'il nous en faudra trois... alors nous nous concentrons sur la première nuit à Lothal, le port Indus-Sarasvatî du troisième millénaire av. J.-C., situé dans le centre du Gujerat, non loin de l'extrémité nord du golfe de Cambay. Malheureusement, Vinhod et la plupart des gens que nous croisons ne semblent pas savoir où se trouve Lothal, ni même à quoi il ressemble, et les cartes à notre disposition ne sont pas claires. Mais en partie grâce à la chance et en partie en tâtonnant, nous arrivons tard dans la nuit dans un relais routier appelé Pakota, qui se situe par hasard à 18 km de Lothal. L'un des camionneurs nous indique un hôtel délabré.

Lothal et les bateaux en provenance de Meluha

Lothal se révéla une sorte de butte paisible et somnolente, au milieu d'un paysage de plaines productives, mais au troisième millénaire av. J.-C., c'était le plus grand port de la civilisation de la vallée de l'Indus, relié à la mer par un canal fluvial, depuis longtemps asséché. Son trait architectural dominant et encore visible n'est autre que son grand bassin trapézoïdal.

Le problème majeur des ports fluviaux, c'est qu'ils peuvent vite devenir obstrués par la vase et impraticables. À Lothal, on trouva voilà 4 500 ans une solution scientifique à cette gêne. On creusa tout d'abord un gigantesque bassin artificiel dans la partie est de la ville. Puis on érigea ensuite à l'intérieur une structure murale de 219 m de long (du nord au sud), de 38 m de large (d'est en ouest) et de 4,15 m de haut. Les murs mesuraient près de 1,78 m d'épaisseur à la base, pour se rétrécir à un peu plus d'un mètre au sommet, et des millions de briques cuites au four servirent à les construire³⁰. Selon le compte rendu de S. R. Rao, qui dirigea les fouilles de Lothal, les faces internes des cloisons du dock sont perpendiculaires et « on n'a conçu aucun escalier ou rampe d'accès, dans la mesure où la fonction première était de veiller à ce que le bord du bateau puisse effleurer le haut du mur, pour faciliter le débarquement et la manutention de la cargaison³¹ ». En même temps, « trois répliques étaient prévues sur la face externe du mur de l'ouest, et deux dans les autres cloisons, pour éviter que l'embarcation ne chavire sous la poussée de l'eau³² ».

Le bassin disposait d'une rade principale dans sa muraille nord, une seconde à l'extrémité méridionale de son mur est, et d'un déversoir pourvu d'un système d'écluse efficace, dans celui du sud³³:

«Les bateaux entrant dans le golfe de Cambay devaient s'amarrer le long du quai fluvial, dans la partie ouest de la ville, puis franchir une écluse pour mouiller dans le bassin à marée haute, dans la première rade (12 m de large) conçue dans la partie nord. Un déversoir avec des murs de 1,5 m d'épaisseur était construit à angle droit dans la partie sud, pour l'écoulement du surplus d'eau à marée haute. Le système d'écluse dudit déversoir permettait un tirant d'eau minimum à marée basse (2 m contre 3,50 m à marée haute). Les grands vaisseaux de 60 à 75 tonnes et de 18 à 20 m de long se manœuvraient aisément, car ils pouvaient pénétrer sur le côté et circuler sur toute la longueur. L'écoulement de l'eau, facilité à marée haute dans le bassin, permettait d'éviter l'envasement. Pour enrayer l'effet abrasif de la marée, on avait construit un mur de soutien de chaque côté de la rade; la structure du dock nord en porte encore les traces et c'est encore plus visible dans la deuxième baie. Lorsque le fleuve changea de cours et se mit à couler à 2 km de la ville, on creusa une nouvelle rade de 2 m de profondeur, afin de le relier à la partie est du dock, mais les grands bateaux ne pouvaient plus entrer dans le bassin après 2000 av. J.-C.³⁴»

Pour les archéologues et les ingénieurs, il y a peu de doute que la conception du port témoigne d'une longue expérience des problèmes et des défis présentés par de telles constructions, au sein de la civilisation Indus-Sarasvatî. Selon K. K. Panikkar et T. M. Srinivasan :

«Le dock de Lothal étant purement un bassin de marée, ses architectes devaient posséder les connaissances idoines sur les effets de la marée, son amplitude, l'érosion et la poussée de l'eau. Ce qui leur permit d'avoir les compétences pour accueillir à Lothal les bateaux à marée haute et assurer leur flottaison à l'intérieur du bassin à marée basse. C'est peut-être le tout premier exemple de connaissance du phénomène des marées, mise en pratique à la fois dans le choix d'un site bénéficiant de la plus grande amplitude entre flux et reflux et dans l'adoption d'une méthode pour faire entrer et sortir les bateaux³⁵. »

Les bâtisseurs de Lothal vécurent à la même époque de l'aube de l'Histoire que les architectes de la merveilleuse Grande Pyramide d'Égypte et – même si l'échelle n'est évidemment pas la même – le dock nous rappelle que le peuple de la civilisation

Indus-Sarasvatî possédait une approche scientifique, une aptitude à concevoir, et une expérience pratique des problèmes de construction, comparables à celles des anciens Égyptiens.

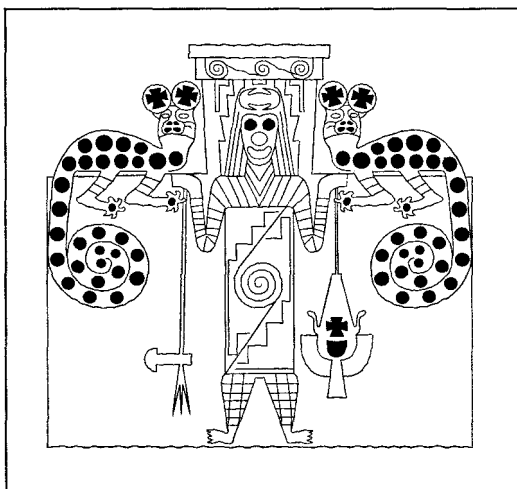
En outre, on pense qu'il est probable que des contacts directs et indirects aient existé entre les vallées du Nil et de l'Indus, de même qu'entre l'Asie et l'Afrique, en général, et ces rapports remonteraient très loin dans le temps. Au musée construit sur le site de Lothal, nous pûmes voir certains objets déterrés par l'équipe de Rao qui semblent l'indiquer. Je pense à une figurine de gorille en terre cuite, une espèce qui existe uniquement dans l'Afrique subsaharienne, et à un autre objet de terre cuite évoquant une momie égyptienne³⁶.

Les découvertes faites en Égypte plaident aussi en faveur de cette hypothèse. Citons cet objet d'un intérêt tout particulier, car remontant à la période pré-dynastique «gerzéenne» (environ 3500-3300 av. J.-C.³⁷) : un couteau à lame de silex écaillé, doté d'un splendide manche en ivoire sculpté, trouvé dans les fouilles de Gebel-el-Arak en Haute Égypte. Sur l'une des sculptures décorant le manche, un homme barbu en tenue de cérémonie agrippe deux puissants lions à la gorge. Selon les égyptologues et Cyril Aldred, historien de l'art, cette scène «représente un héros terrassant deux lions, qui évoque le Gilgamesh mésopotamien, "Seigneur des animaux"³⁸». Aldred note que «le même thème inhabituel apparaît sur la fresque murale d'un tombeau gerzéen à Hierakonopolis³⁹», ce qui est effectivement le cas. Toutefois, il ne semble pas savoir que ladite scène réapparaît, avec de légères variantes, dans l'art Indus-Sarasvatî, notamment sur de la terre cuite décorée et des sceaux de stéatite, déterrés dans de nombreux sites, ainsi que sur une tablette moulée des plus surprenantes, trouvée à Harappa, que Jonathan Mark Kenoyer décrit comme :

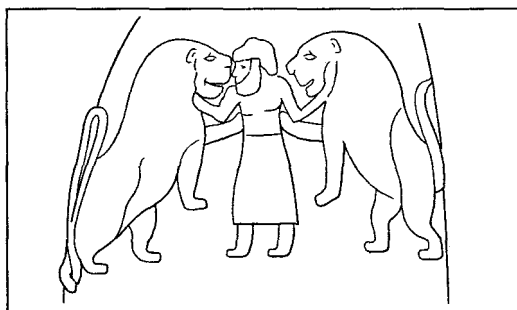
«une silhouette étranglant deux tigres à mains nues, [laquelle] peut représenter une femme, en raison de la poitrine prononcée visible de profil. Les premiers sceaux découverts à Mohenjo-Daro présentaient ce motif avec un personnage de toute évidence masculin, et la plupart des universitaires ont supposé qu'il y avait un lien avec les poinçons gravés en provenance de Mésopotamie, lesquels illustrent des épisodes de la célèbre épopée de Gilgamesh. Les dessins mésopotamiens montrent des lions étranglés par un héros, alors que les descriptions de l'Indus font allusion à des tigres étranglés par un personnage tantôt clairement masculin, tantôt équivoque, voire féminin. Ce motif d'un héros ou d'une héroïne saisissant

deux animaux sauvages pourrait avoir été créé indépendamment pour des événements similaires s'étant déroulés aussi bien en Mésopotamie que dans la vallée de l'Indus⁴⁰».

Peut-être. Mais je me demande si Kennoyer ne tire pas une conclusion par trop hâtive, et si elle n'est pas renforcée ou affaiblie par le fait qu'on a retrouvé les silhouettes quasi identiques d'«un homme entre deux félins» dans l'art préhistorique de la cité mégalithique de Tiahuanaco, en Amérique du Sud⁴¹. Il peut s'agir d'une coïncidence, mais on peut aussi se demander pourquoi le



Silhouette évoquant Gilgamesh entre deux félins, sur un plastron de cuirasse, à Tiahuanaco, en Amérique du Sud.



Silhouette évoquant Gilgamesh entre deux félins, sur un couteau de la période gerzénne, en Égypte.

même symbole «inhabituel» se retrouve dans l'Égypte ancienne, dans la Mésopotamie ancienne, dans la civilisation de l'Indus-Sarasvatî et dans l'ancienne Amérique du Sud.

Sur l'autre face du manche du couteau retrouvé à Gebel-el-Arak, on peut admirer une autre scène laissant supposer que des contacts ont eu lieu entre le peuple Indus-Sarasvatî, les Égyptiens pré-dynastiques et les anciennes civilisations du Tigre et de l'Euphrate, en Mésopotamie. À en croire la description d'Aldred, le dessin représente une bataille navale: «Sur la rangée du haut, les bateaux possèdent des proues et des poupes verticales, à l'instar des *belems* du Tigre ; sur celle du bas, ils ont l'apparence classique des embarcations égyptiennes de l'époque gerzénne⁴².»

Mais l'archéologue Ernest J. H. Mackay, qui entreprit des fouilles exhaustives à la fois en Égypte et dans la vallée de l'Indus, au cours de la première moitié du ^{xx}^e siècle, fit une autre constatation. Voici son commentaire, lorsqu'il décrit la représentation d'un bateau gravé sur un sceau qu'il a trouvé à Mohenjo-Daro :

«Les fixations de sa coque conduisent à penser qu'il fut réalisé avec des roseaux, comme nombre d'embarcations contemporaines de l'ancienne Égypte. L'absence de mât indique peut-être qu'il est destiné à la navigation fluviale. Les montants situés de part et d'autre de la cabine portent des drapeaux ou des étendards, et un timonier tient un double gouvernail, comme sur les bateaux modernes de l'Indus. Il est intéressant de noter qu'on retrouve ce vaisseau gravé sur le célèbre manche en ivoire du couteau de Gebel-el-Arak⁴³. »

Les comparaisons spécifiques renvoient ici à l'absence de mât sur des bateaux aux proues et poupes hautes, qu'Aldred assimile aux bateaux voguant sur le Tigre, et si les similarités ne peuvent tenir lieu de preuves concluantes d'un contact entre trois régions à la préhistoire, elles n'en demeurent pas moins frappantes. Avec ses expéditions à bord du *Tigris* et du *Râ*, Thor Heyerdahl démontra il y a longtemps que les radeaux de roseaux pouvaient traverser l'océan⁴⁴. En outre, on a retrouvé dans les sites Indus-Sarasvatî beaucoup de représentations et de maquettes en terre cuite de bateaux avec mât naviguant sur la mer, de même qu'on a déterré à Lothal des marchandises et des sceaux décorés en provenance du golfe Persique⁴⁵.

Cela indique que la majeure partie de ce négoce était transportée à bord de vaisseaux Indus-Sarasvatî, une civilisation connue par ses voisins du Golfe sous le nom de Meluha⁴⁶. Les inscriptions qui émanent de l'ancienne Babylone et d'Akkad témoignent avec fierté du nombre des grands navires venant de Meluha au mouillage dans leurs ports. On a retrouvé cinq références semblables sur des archives cunéiformes datant de l'époque précédant Hammourabi (1792 av. J.-C.)⁴⁷. L'une d'elles concerne Sargon d'Akkad (2334-2279 av. J.-C.) et indique : «les bateaux de Meluha... il amarra le long du quai d'Akkad⁴⁸».

Tout aussi intéressant, un poinçon en terre cuite de Mohenjo-Daro représente un grand bateau à la proue haute, doté d'une vaste cabine sur le pont. À l'avant et à l'arrière de celle-ci sont perchés deux oiseaux, dont les archéologues pensent qu'ils «devaient

trouver la terre » (des diskakas⁴⁹). Le lecteur aura remarqué que nombre d'anciennes traditions du déluge universel, et en particulier le récit biblique de Noé, font amplement allusion au rôle joué par de tels volatiles dans la navigation du vaisseau survivant⁵⁰.

La cité de Krishna

Après avoir quitté Lothal en fin d'après-midi, nous passâmes une autre nuit sur la route, à Jamnagar, la capitale régionale, et achevâmes notre périple jusqu'à Dwarka le lendemain matin. Durant les deux heures de la dernière étape nous traversâmes les plaines arides et baignées de soleil de la péninsule de Kathiawar, inhabitées et jonchées de buissons et de broussailles. Par la vitre ouverte de la camionnette, nous commençâmes à humer l'humidité, puis l'air marin, à mesure que nous approchions de la mer d'Arabie. Enfin nous l'entrevîmes au loin, tandis qu'apparaissait, miroitant dans la brume lumineuse, un monticule pyramidal, coiffé du spectaculaire temple de Dwarkanatha érigé en l'honneur du seigneur Krishna, qui dressait vers le ciel ses soixante-douze colonnes de granit⁵¹. Au sommet du mirage flottait un drapeau bariolé, décoré de symboles astronomiques, tandis que se groupait à sa base le labyrinthe médiéval des rues et demeures de Dwarka enchevêtrées, comme pour y chercher la protection.

Nous demandâmes à Vinhod de nous rapprocher et finîmes par nous arrêter dans un marché grouillant de monde, juste devant le lieu de culte. De l'endroit où je me tenais, je pus discerner les silhouettes étranges, évoquant les gargouilles d'une cathédrale gothique, sculptées dans les angles du toit et des façades : ici un éléphant, là un cygne, ailleurs un sphinx ailé à tête de femme... On n'avait aucune peine à s'imaginer le temple comme l'avatar d'un palais prenant forme comme par magie au beau milieu de la mer, chargé de l'énergie mantrique des prières des pèlerins et ceint d'un champ de force de grâce divine.

Dans le livre 10 du *Bhagvata Purâna*, on apprend comment Krishna utilisa ses « pouvoirs de yogi surnaturels⁵² », au cours d'une bataille, pour transférer tout son peuple à Dwarka, où il pourrait les protéger de l'ennemi dans une « forteresse inaccessible aux êtres humains » [littéralement « bipèdes »] :

« Le Seigneur fit surgir une forteresse de la mer occidentale. Au cœur de cette citadelle, il fit bâtir une ville de douze *yojanas* [154 km] de superficie, merveilleuse en tous points. La construction de la cité montra le talent et l'habileté de Tvastṛ, l'architecte des dieux. Les routes, places, rues et

quartiers résidentiels obéissaient aux préceptes de la science de l'agencement des villes.

Dans celle-ci on disposa des jardins peuplés d'arbres célestes et de plantes grimpantes, et de fabuleux parcs. Des bâtisses aux tours dorées et aux balcons de cristal se dressaient dans le ciel. Les écuries étaient en argent et en cuivre, avec des abreuvoirs en or. Les demeures étaient d'or et d'émeraude⁵³. »

Mais telle était la première Dwarka, l'originelle... l'Atlantide perdue de l'Inde, engloutie de longue date par la mer, au début de l'âge de Kali. Cette Dwarka actuelle, quelle qu'elle fût, et ce temple de Krishna, se révélaient bien plus récents ; peut-être construits en mémoire de la cité inondée, mais à ne pas confondre avec elle.

Santha et moi descendîmes dans un hôtel infesté de moustiques, avec en prime une dizaine d'agaçants frelons qui faisaient la sieste dans nos rideaux, puis nous fîmes une balade dans la ville en fin d'après-midi. C'était poussiéreux et sale, bien entendu. Il y avait des gens partout, des deux sexes et de tout âge, qui commerçaient entre eux. Nul ne semblait misérable, irrité ou grincheux. Toute une ménagerie circulait dans les rues : ça grognait, gloussait, aboyait, miaulait, bêlait et meuglait à qui mieux mieux. Ici et là, les vaches étaient omniprésentes : ce qui est monnaie courante en Inde hindouiste, mais ici les animaux sacrés semblaient encore plus sereins et plus nonchalants. Sans doute est-ce aussi parce que tout le monde est végétarien dans le Gujerat, et notamment à Dwarka où l'on ne mange ni animaux, ni œufs, ni oignon, ni ail.

Dans le dédale de ruelles étroites et de venelles pavées bordées de minuscules échoppes aux couleurs criardes et d'étals de fortune, nous nous frayâmes un chemin jusqu'à la berge du fleuve Gomati, qui longe les abords de la ville avant de se jeter dans la mer d'Arabie. Là, une multitude d'enfants gesticulait et donnait de la mie de pain aux petits poissons, tandis que des sâdhus en tenue orange, le visage maculé de cendres, se tenaient assis contre un ancien mur de briques, récitant les versets du *Rigveda*. Les psalmodies emplissaient l'atmosphère où flottait un parfum d'encens et de ganja. Le soleil de décembre, qui se couchait sur la mer au sud-ouest, teintait l'horizon infini d'une lueur irréelle.

Dans le crépuscule, en parcourant les derniers cent mètres le long de l'embarcadère, nous parvînmes au petit temple circulaire de Samudranarayana – temple de Samudra, dieu de l'océan – juché juste au-dessus de l'endroit où le Gomati se jette dans la mer. Une brise se levait, couvrant les vagues d'écume blanche, et j'avançai sur la jetée pour observer.

J'avais lu les rapports des archéologues marins et je savais qu'une cité aux dimensions gigantesques gisait à moins d'un kilomètre devant moi. Je me souvins que S. R. Rao avait attribué au site la date approximative de 1700-1500 av. J.-C. et qu'il la tenait pour l'une des dernières œuvres de la culture Indus-Sarasvatî... bien trop tardive pour avoir le moindre rapport avec une quelconque civilisation perdue hypothétique de la dernière ère glaciaire.

Mais des zones d'ombres subsistaient. Aussi étonnant que cela paraisse et qui résulte peut-être d'une recherche incomplète de ma part, je n'avais pu trouver la preuve dans les publications scientifiques que des artefacts Indus-Sarasvatî – quoique présents à foison dans les environs – aient jamais été retrouvés dans les ruines englouties de Dwarka (ou, en l'occurrence, la preuve qu'on n'y ait jamais déniché le moindre objet datable). Tout ce que les archéologues avaient trouvé sous l'eau, c'étaient les impressionnants vestiges d'énormes murs de pierre formés de blocs mégalithiques indatables, souvent imbriqués selon l'assemblage à queue d'aronde. Comme d'épais dépôts de vase entouraient le site, il était possible que de nombreuses autres structures restent à découvrir sous celles qu'on avait déjà répertoriées sur une carte. Par ailleurs, aucune étude exhaustive n'avait été conduite plus au large, à plus de 20 m de profondeur.

L'un dans l'autre, il me parut que la chronologie suggérée par les archéologues pouvait tout aussi bien se révéler juste qu'erronée, mais était loin d'être d'établie. Et pour compliquer l'ensemble, il y avait aussi cette histoire confuse d'une élévation du niveau de la mer dans cette partie de l'Inde, laquelle comprenait plusieurs épisodes d'intense activité tectonique qui donna naissance à l'Himalaya, au cours de ces dernières 20 000 années. Établir la date de la submersion de Dwarka à partir des seuls indices géologiques n'avait donc pas été aisé.

Le soleil était maintenant à demi plongé dans l'océan et la lumière déclinait à vue d'œil, tandis que les vagues se brisaient sur la jetée.

Il me faudrait encore quatre ans pour apprendre à plonger et quatre de plus ensuite pour revenir à Dwarka et explorer la cité engloutie.

6

Là où le bateau a sombré

« Les sages qui cherchaient avec la pensée du cœur découvrir la relation de l'existant dans le non-existant... Qui sait réellement et peut ici déclarer où elle vit le jour et d'où vient cette création ? Les dieux viennent après l'ouvrage de ce monde. Qui sait alors où il prit forme en premier lieu ? Lui, la première origine de cette création, qu'il ait tout créé ou non, dont les yeux surveillent le monde du plus haut des cieux, il le sait vraiment, ou peut-être qu'il l'ignore... »

Rigveda (Livre 10, Hymne 129, versets 4 à 7, d'après la traduction anglaise de Griffith).

« **L**ES progrès scientifiques dans les recherches historiques, génériques, linguistiques et archéologiques ont prouvé au cours de cette dernière décennie que la Torah hébraïque – qui se révèle le texte fondamental du judaïsme et qui tient lieu pour les chrétiens d'Ancien Testament – n'est pas l'œuvre du peuple juif, et il n'y a en fait aucune raison de croire aujourd'hui qu'une ethnie juive ait jamais parlé l'hébreu et ait disposé d'un ensemble cohérent et bien défini de traits culturels juifs ou hébraïques. »

Supposez qu'une telle déclaration soit étayée par des preuves irréfutables et qu'elle émane de surcroît d'une source académique de renom – un professeur de l'université de Pennsylvanie, par exemple –, considérée comme une autorité mondiale en matière de

culture juive. Après lecture, êtes-vous : choqué ? Surpris (de ne pas avoir lu de gros titres sur la question dans les journaux) ? Sceptique ? Incrédule ? Désorienté ? (Si les Juifs n'ont pas rédigé l'Ancien Testament, alors qui s'en est chargé ?) En colère ? Tout à la fois ? Sans réaction ? Ou connaissez-vous suffisamment la *Torah* et la culture judaïque pour avoir compris sur-le-champ que la « révélation » n'était que pure invention ? Aucune preuve scientifique n'a jamais été produite et l'identification de la *Torah* au peuple juif et à la langue hébraïque demeure aujourd'hui incontestable. C'est parce que l'ouvrage sacré est intégralement enraciné dans un passé culturel connu et réputé, de même qu'il correspond à merveille à son contexte historique et archéologique.

On ne peut en dire autant du *Rigveda*, l'écrit fondamental de l'hindouisme. Si les érudits ont abandonné la théorie selon laquelle l'Inde fut envahie vers 1500 av. J.-C. par des individus se faisant appeler les Ârya, et s'ils ont reconnu que la supposée race aryenne s'exprimant en langues indo-européennes n'a jamais existé, tout cela a eu le fâcheux effet de priver le *Rigveda* d'une parenté... car on croyait jusque-là que ces mêmes Ârya en étaient les auteurs. Renfrew et d'autres spécialistes ont prétendu, sans doute à juste titre, que les idiomes indo-européens étaient présents en Inde septentrionale depuis au moins 8 000 ans. Logiquement, le fait que le *Rigveda* soit rédigé en sanskrit – une langue indo-européenne – ne peut donc plus corroborer une chronologie pour ce texte qui ramène la culture censée l'avoir composé (par l'entremise d'une « invasion » aryenne n'ayant jamais existé) en Inde aussi tardivement que 1500 av. J.-C.

En d'autres termes, le vaisseau des *Vedas* n'a actuellement personne au gouvernail. Ces hymnes sublimes, ces énigmes savamment codées en provenance de l'antiquité, qui constituent le texte de base d'un milliard d'hindous au XXI^e siècle, se trouvent désormais dans la situation pour le moins saugrenue de n'avoir aucun auteur connu, aucun passé culturel, aucun contexte historique ou archéologique connu auxquels les rattacher. Par ailleurs, même si l'on a coupé les amarres avec la « race aryenne » en 1500 av. J.-C., la plupart des historiens et des archéologues classiques vivant à l'extérieur du sous-continent indien semblent se satisfaire de laisser les *Vedas* à la dérive dans un passé nébuleux... tels les écrits d'un peuple inconnu, composés à une époque inconnue.

En pareille situation où l'histoire n'a guère à offrir et une énorme bévue à désavouer, qu'est-ce que les *Vedas* ont à dire au sujet de leurs propres origines ?

Terminologie et données essentielles

En ancien sanskrit, le mot *veda* signifie « connaissance », « *gnôsis* », « la perspicacité » (d'après la racine *vid*, « voir, savoir¹ »), et le terme *rig* (*rc* ou *rik*) signifie « versets » ou « hymnes² ». Ainsi, le *Rigveda* fait référence aux « versets » ou « hymnes » de la « connaissance ». Les autres vedas sont respectivement, le *Samaveda*, le *veda* des chants ou des psalmodies (une refonte de certaines stances du *Rigveda* à des fins liturgiques, avec l'ajout de nouveaux versets³) ; le *Yajurveda*, un texte annoté des instructions et des formules sacrificielles requises par les rituels védiques⁴ ; et l'*Atharvaveda*, décrit par Gregory Possehl comme « le moins bien compris des vedas... un livre de magie, de sortilèges et d'incantations en vers⁵ » et par Griffith comme « le veda des prières, des charmes et des envoûtements⁶ ».

En outre, de nombreux érudits indiens englobent dans l'ensemble védique les gros et vénérables ouvrages suivants⁷ : les *Aranyakas*⁸ (une extension tardive des *Brahmanas*, consacrés aux « explications secrètes des significations allégoriques des *Vedas*⁹ ») et les *Upanishads* (spéculations philosophiques émanant des *Vedas*¹⁰).

En sanskrit, on fait souvent allusion au *Vedanta*, « conclusion des Vedas », pour désigner les *Upanishads*, puisqu'ils sont censés représenter le stade final dans la tradition des *Vedas*¹¹. Toutefois, il existe d'autres textes importants et plus récents de l'hindouisme qui prolongent de façon précise le même enseignement essentiel et la cosmologie enracinée dans les *Vedas*. Citons donc le *Mahâbhârata* (environ huit fois plus long que *L'Odyssée* et *L'Illiade* d'Homère rassemblées¹² !), le *Râmâyana* et les *Purânas*. Le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana* sont deux épopées comprenant de nombreux éléments légendaires et instructifs, qui s'articulent autour d'un récit héroïque principal¹³. Au cœur même du *Mahâbhârata*, on trouve le célèbre *Bhagavad-Gîta*, « chant du seigneur », décrit comme le « texte unique le plus important de l'hindouisme¹⁴ ». Le *Râmâyana*, qui relate les exploits du héros Râmâ, un avatar de Krishna, est traditionnellement attribué au poète semi-légendaire Valmiki¹⁵. Derniers et non des moindres, les *Purânas*, « ancienne sagesse », sont des recueils de mythes, de légendes et de généalogie¹⁶.

Les universitaires s'accordent en général sur une chronologie pour tous ces textes, les points litigieux concernant plus des périodes de cent ans que des millénaires. Le Dr John E. Mitchiner, une grande autorité en matière de textes en ancien sanskrit, propose l'époque de 1400-1100 av. J.-C. pour le *Rigveda*, en datant le *Samaveda* et le *Yajurveda* de 1200-1000 av. J.-C., l'*Atharvaveda* de 1300-900 av. J.-C., les *Brahmanas* de 900-600 av. J.-C., les *Aranyakas* de 700-500 av. J.-C., les *Upanishads* de 600-400 av. J.-C., le

Mahâbhârata entre 350 av. J.-C. et 350 apr. J.-C., le *Râmâyana* entre 250 av. J.-C. et 200 apr. J.-C., et les *Purânas* de 200 à 1500 apr. J.-C.¹⁷

N'oublions pas cependant que ces dates arbitraires ont la fragilité d'un château de cartes, bâti sur l'hypothèse récurrente d'une invasion aryenne en Inde au second millénaire av. J.-C. Qu'elles débutent en 1500, 1400 ou 1200 av. J.-C., les époques suggérées pour le regroupement et la codification du *Rigveda* reposent toutes désormais sur cette idée erronée et mise à l'écart. Et puisque la chronologie « établie » par les experts pour le *Rigveda* constitue le fondement même de toute l'histoire littéraire de l'Inde, cela implique que si des recherches plus approfondies prouvent que les dates acceptées au préalable se révèlent tout à fait inexactes, alors celles qui renvoient à la plupart des textes suivants sont aussi susceptibles d'être fausses. À ce sujet, Mitchiner lui-même concède que « dater les textes sanskrits présente des difficultés notoires¹⁸ », d'autant plus que de nombreux écrits « relativement tardifs dans leur composition d'ensemble ou définitive contiennent néanmoins des passages d'une antériorité considérable, à côté d'ajouts plus récents¹⁹ ».

Parmi cet imbroglio de textes, dont tous vécurent jadis en qualité de récits mémorisés par la tradition orale, avant d'être couchés sur le papier, un seul nous offre une explication et un compte rendu de l'origine des *Vedas* ; c'est la même histoire sans cesse répétée, avec des variantes et des additifs mineurs. Il s'agit du récit de Manu, le père de l'humanité – le Noé indien – et d'une mystérieuse confrérie d'ascètes appelée les « Sept sages », qui aurait accompagné Manu dans l'Arche, lorsque le gigantesque déluge anéantit le monde.

Le père de l'humanité

Manu (dont le nom possède la même racine que le mot anglais *man*, « homme ») fut le premier et le plus important patriarche et législateur des peuples védiques, et on le décrit sans ambiguïté dans les textes anciens comme le père et le sauveur de l'humanité et de toutes choses vivantes²⁰. Ralph Griffith, qui a traduit les *Vedas* en anglais, le décrit comme « l'homme emblématique et le père de la race humaine, le premier instigateur des cérémonies religieuses²¹ ». Et, dans le *Rigveda*, les individus qui se nomment entre eux les « Ârya » – ce qui signifie les « nobles », les « purs », ou encore les « bons » ou les « illuminés » (une énigme sur laquelle nous reviendrons dans un autre chapitre) – sont aussi appelés la « progéniture de Manu²² », tandis que ce dernier est qualifié de « Père Manu²³ », et même les dieux sont désignés comme étant les « Saints de Manu²⁴ ». Pour autant, le *Rigveda* ne nous indique pas ce qui valut à Manu ces honneurs, mais seulement que les événements se déroulèrent « il y a longtemps²⁵ ».

La fâcheuse condition littéraire de Manu n'est pas sans évoquer celle d'Osiris dans l'ancienne Égypte. Dans toute la littérature égyptienne antique, depuis les *Textes des pyramides* jusqu'aux dernières versions du *Livre des morts*, on ne nous relate jamais entièrement l'histoire d'Osiris. Nous en glanons des fragments ici et là ; il est question de ses titres et de ses honneurs ; de nombreux aphorismes jalonnent la narration : « la vérité est grande et puissante et n'a jamais été brisée depuis l'époque d'Osiris », etc., mais aucun récit en continu n'explique de façon claire pourquoi Osiris a mérité autant d'importance. Il faut attendre un texte plus tardif – l'*Isis et Osiris* de Plutarque – pour que l'histoire soit enfin révélée. L'auteur affirme que ses sources viennent de prêtres égyptiens et les détails qu'il fournit sont d'une similitude si convaincante, comparés aux fragments contenus par les récits antiques, que chacun à sa manière vient corroborer l'autre. Les savants en déduisent donc que Plutarque a bien saisi l'histoire, qui n'avait jamais été racontée dans le détail auparavant, car elle se révélait simplement trop connue pour que ce soit nécessaire²⁶.

Tout porte à croire que le *Rigveda* procède du même principe. Ici, à l'instar d'Osiris pour les Égyptiens, Manu est un nom courant, intégré à des maximes telles que « puissions-nous parler comme Manu²⁷ » ; ce qui, selon Griffith, était universellement compris comme « avec la sagesse et l'autorité de Manu, qui fut instruit directement par les dieux²⁸ ». Malgré tout, jamais dans le *Rigveda* on ne trouvera un récit expliquant la crainte révérencielle inspirée par Manu et le rôle fondamental qui lui fut assigné en tant que sauveur et ancêtre de la civilisation védique. Sans doute que son histoire était trop connue parmi les praticiens des *Vedas* pour que ceux qui composèrent et regroupèrent les textes ne jugent utile de la narrer en détail.

Un déluge qui emporte toutes les créatures

Le *Satpatha Brahmana* renferme une version un peu plus complète de l'histoire de Manu. La scène se déroule dans une Inde antédiluvienne, quelques années avant qu'elle ne soit détruite par le déluge, et Manu est roi et chef des hommes (que l'on identifie de manière précise dans le *Bhagvata Purâna* plus tardif à « un monarque indien du sud ou dravidien, nommé Satyavrata²⁹ ») :

« Le matin, ils apportèrent à Manu de l'eau pour qu'il se lave les mains. Lorsqu'il se fut lavé, un poisson apparut dans ses mains. Il lui tint ces paroles : "Protège-moi et je te sauverai !" "De quoi me sauveras-tu ?" "Du déluge qui emportera ces

créatures.” “Comment suis-je censé te protéger?” Et le poisson répondit: “Tant que nous sommes petits, l’anéantissement nous attend: les poissons dévorent les poissons. Tu me conserveras dans un pot. Quand j’aurai grandi, tu creuseras un petit bassin et m’y déposeras. Lorsque ma taille dépassera la sienne, tu me conduiras à la mer, car on ne pourra alors plus me détruire.” Le poisson ne tarda pas à grandir... Et il déclara: “En telle année, ce déluge viendra. Tu me suivras [tu suivras mon conseil] en préparant un bateau; et lorsque le déluge se sera levé, tu monteras à bord du bateau et je te sauverai.” Après avoir veillé sur le poisson à sa manière, Manu le mena à la mer. Et l’année même que lui avait indiquée le poisson, il suivit son conseil en préparant un bateau, et lorsque le déluge éclata, il monta à bord. Le poisson nagea alors vers lui, noua la corde de l’embarcation à sa corne et Manu put ainsi voguer là-bas vers la montagne du nord. Le poisson dit alors: “Je t’ai sauvé. Attache le bateau à un arbre, mais ne laisse pas l’eau t’emporter³⁰, pendant que tu es sur la montagne. À mesure qu’elle se retire, tu pourras redescendre peu à peu!” Manu descendit donc petit à petit et l’on appelle désormais cette pente de la montagne du nord la “descente de Manu”³¹. »

Dans cette version, Manu survit seul au déluge, sans autre compagnon humain et sans qu’il soit fait mention des « Sept sages ». Qu’est-ce qui lui vaut donc son rôle védique de père de l’humanité?

Selon le *Satpatha Brahmana*:

« Comme il désirait une descendance, il s’engagea dans la prière et la pénitence. À cette époque... il fit aussi don aux eaux de beurre clarifié, de petit-lait et de lait caillé. Ainsi une femme apparut dans l’année... En sa compagnie il s’adonna à la prière et à la pénitence, en souhaitant une progéniture. À travers elle il engendra cette race, qui est celle de Manu...³² »

« Le bateau tournoyait comme une femme ivre et titubante... »

Si l’on s’en tient à la chronologie établie, c’est le *Mahâbhârata* qui nous relate l’histoire de Manu. Il n’est plus roi dans cette version, mais un puissant *rishi* (sage, prophète) qui accomplit des pénitences de yogi d’une durée extraordinaire :

«Debout sur un pied, un bras levé, il était en pénitence avec ferveur. Il accomplit cet exercice extrême, tête baissée et sans cligner des yeux, pendant 10 000 ans. Un jour, comme ses haillons ruisselants se confondaient avec ses cheveux emmêlés et qu'il effectuait sa pénitence, un poisson vint vers lui sur la berge [d'un fleuve] et dit : "Seigneur, je suis un petit poisson, les gros me font peur et tu dois me sauver des plus forts³³." »

Avec quelques détails supplémentaires, l'histoire se poursuit de la même manière que dans le *Satpatha Brahmana* :

«Lorsqu'il fut jeté dans l'océan, il déclara à Manu : "Grand seigneur, tu m'as entièrement sauvé : à présent, écoute ce que tu dois faire, lorsque l'heure viendra. Bientôt, tous ces éléments terrestres... seront détruits. Le temps de la purification des mondes est maintenant venu. Je t'apprends donc que c'est pour ton plus grand bien. La période terrible pour l'univers est arrivée. Construis un bateau robuste, noue-le à une corde ; embarque avec les Sept sages et tâche d'y conserver avec soin toutes les semences qui ont été décrites... Une fois à bord du bateau, cherche-moi : ma corne t'aidera à me reconnaître... Tu ne peux traverser ces eaux immenses sans mon aide³⁴." »

Lorsque survint le déluge :

«Manu, comme on le lui avait prescrit, emporta avec lui ses semences et vogua sur l'océan houleux à bord du merveilleux bateau. [On annonce alors l'arrivée de l'énorme poisson.] Lorsqu'il aperçut le monstre cornu, qui se dressait telle une montagne, il amarra le bateau à la corne. Ainsi attaché, le poisson tira l'embarcation avec une grande célérité et lui fit traverser l'océan salé, dont les vagues dansaient et les eaux éclataient comme le tonnerre. Malmené par la tempête, le vaisseau tournoyait comme une femme ivre et titubante. Ni la terre, ni les contrées du monde n'apparurent ; il n'y avait rien d'autre que les eaux, l'air et le ciel. Dans l'univers ainsi confondu, les Sept sages, Manu et le poisson étaient observés. Ainsi, pendant de très longues années, le poisson tira inlassablement le bateau sur les eaux et l'emmena enfin au plus haut sommet de *Himavat* [l'Himalaya]. Il sourit alors avec douceur et annonça aux Sages : "Amarrez ce

vaisseau sans délai à ce pic.” Ce qu’ils firent donc. Et le plus haut sommet de Himavat est toujours connu sous le nom de Naubandhaana [“l’Amarrage du bateau”] ³⁵. »

Ensuite, grâce à ses pouvoirs étendus de yogi, Manu le père « commença de manière manifeste à créer tous les êtres vivants ³⁶ ».

« On vit la mer submerger ses côtes... »

Un troisième exemple – parmi tant d’autres qu’il se révèle impossible de choisir – provient du *Bhagvata Purâna*, où Manu porte en premier lieu le nom de Satyaravrata, « le seigneur de Dravida ³⁷ » [le sud de l’Inde]. Comme à l’accoutumée, Manu rencontre un petit poisson, qui grandit ensuite et qu’il finit par jeter à la mer. Celui-ci se révèle alors à lui sous une incarnation du dieu Vishnu, lequel le prévient du déluge menaçant, qui, dans cette version, comme l’indique aussi le *Mahâbhârata*, revêt la dimension cosmique et universelle de la grande *pralaya* qui mène chaque *yuga*, ou âge de la terre, à son terme :

« Au septième jour, les trois mondes sombreront dans l’océan de la dissolution. Lorsque l’univers sera dissous, un grand bateau, envoyé par moi, parviendra à toi. Emportant avec toi les plantes et les diverses semences, entouré des Sept sages... tu embarqueras sur le grand vaisseau et t’en iras sans crainte sur l’unique et sombre océan... ³⁸ »

L’incarnation aquatique de Vishnu disparaît ensuite et promet de s’en revenir au moment opportun. Sept jours plus tard : « On vit la mer, grossissant sous les eaux déversées par les grands nuages, submerger ses côtes et inondant les quatre coins de la terre ³⁹. »

Puis le bateau de Vishnu apparaît ; les Sept sages et Manu montent à bord, celui-ci ne faillant pas à sa tâche d’emporter « les différentes variétés de plantes ⁴⁰ ».

Dernier et non des moindres, le grand poisson revient. L’Arche de Manu est amarrée à sa corne, puis tractée sans danger sous le déluge et la tempête ⁴¹.

Étoffer le mythe du déluge védique

Cette tradition ancestrale relève-t-elle uniquement du mythe et du symbole ou peut-elle se rattacher à une réalité géologique et historique ?

Je me trompe peut-être, mais j’ai l’impression que les textes tardifs étoffent et clarifient les détails manquants du récit de Manu

dans les nombreuses allusions « courantes » faites à son propos dans les *Védas*, comme si tout le monde connaissait son histoire.

Peut-être que cette mise au point dans la rédaction récente de la tradition correspond à la prise de conscience que l'on ne pouvait plus se fier à une connaissance approfondie de l'histoire de Manu et à la crainte que les compositions orales finissent par disparaître complètement. Quoi qu'il en soit, nous comprenons désormais pourquoi le *Rigveda* décrit Manu comme le père de l'humanité. C'est parce que dans les traditions séculaires du peuple védique – si connues de tous dans les premiers temps qu'aucune rédaction ne fut jugée utile –, on rappelle que son personnage est le survivant du déluge universel, qui, grâce à sa robustesse et à ses pouvoirs de yogi, a permis la propagation de la race humaine et tous les êtres vivants, après le cataclysme.

Nous disposons maintenant des informations suivantes :

1. Manu met un point d'honneur à emporter avec lui quelque chose de précieux et de caractéristique du monde avant le déluge : tout un lot de « plantes et de diverses semences », grâce auxquelles l'agriculture pourra redémarrer dans l'époque post-diluvienne.
2. Les Sept sages ont voyagé à bord du bateau avec Manu.
3. Le déluge était tel que « la mer submergea ses côtes et inonda les quatre coins de la terre ».
4. Porté par les flots du déluge et remorqué par un dieu, le vaisseau de survie de Manu a voyagé vers le nord.
5. Manu et les Sages ont débarqué sur les flancs de la « Montagne du nord » à Himavat : l'Himalaya.
6. Ils devaient descendre de la montagne « peu à peu », à mesure que l'eau se retirait, en veillant à ne jamais se laisser « emporter » par les flots.
7. Manu est censé avoir pratiqué le yoga.
8. Manu est censé avoir régné sur les Dravidiens de l'Inde méridionale, à l'époque antédiluvienne.

Un bateau dans l'Himalaya ?

Malgré la formidable réputation de la tradition orale de l'Inde supposée préserver et transmettre une information séculaire, je comprends que certains linguistes et historiens hésitent à relier les textes relativement récents sur la survie de Manu à ses apparitions plus fugaces, parmi les personnages « courants » des *Védas*. Il existe cependant un passage étrange, isolé, dans l'*Atharvaveda* (AV) et un autre dans le *Rigveda* lui-même, qui accrédite une fois encore l'idée

que le peuple védique à l'aube de sa civilisation connaissait déjà tous les détails du mythe du déluge, tels qu'ils apparaissent dans les écrits plus tardifs, et utilisait même des symboles, une imagerie et un langage identiques.

Bien sûr, il est possible que les compositions récentes ne fassent que refléter les anciennes, mais le cas échéant, je les souhaiterais un peu *plus* similaires à l'original. Selon moi, la différence est assez marquée dans la terminologie pour qu'il soit peu vraisemblable que le *Satpatha Brahmana*, le *Mahâbhârata* et le *Bhagvata Purâna*, etc., se contentent de copier l'*AV* et le *Rigveda*, mais plutôt que les premiers et derniers textes écrits descendent tous deux séparément d'une source orale commune, très archaïque. J'en veux pour preuve le fait que les passages significatifs de l'*AV* et du *Rigveda* se révèlent opaques et dénués de sens, mais deviennent plus clairs pour le lecteur – ou l'auditeur – qui a *déjà* connaissance de la tradition plus étendue de Manu et du déluge. Ce qui crée un épineux paradoxe pour ceux qui souhaitent croire que l'histoire commune Manu/déluge est une invention des textes plus récents et ne circulait pas à l'époque de l'*AV* et du *Rigveda*. On peut aisément régler le problème en acceptant que tout le récit commun Manu/déluge devait en effet circuler (et même jouir d'une très large audience) à l'époque védique primitive, mais non pas sous une forme écrite, et qu'il a appartenu bien plus longtemps au domaine exclusif de la tradition orale.

Pour autant que je sache, la singularité du passage de l'*AV* fut commentée la première fois au XIX^e siècle par le professeur Albrecht Weber, un indologue allemand réputé⁴². L'extrait se situe dans le livre 18, hymne 39, verset 8 (d'après la traduction moderne de David Frawley) : « À l'endroit de la descente du bateau, au sommet de l'Himalaya, il y a la vision de l'immortalité⁴³. » Pour le même passage, la traduction de Griffith (1895) donnerait en français : « Là où le bateau a sombré, au sommet de la colline de neige, se trouve l'incarnation de la vie qui ne meurt pas⁴⁴. » Dans une note de bas de page, le traducteur ajoute :

« Là où le bateau a sombré : l'endroit où il a coulé ou glissé, sans doute le Naubandhana de l'Epos plus tardif [c'est-à-dire le *Mahâbhârata*], le sommet connu le plus élevé de l'Himalaya, auquel Manu a amarré son vaisseau pendant le déluge⁴⁵. »

En 1882, Weber établit la même comparaison entre le *Rigveda* et le *Mahâbhârata*. Dans ce dernier, le sommet de l'Himalaya auquel le bateau est attaché fut appelé plus tard Naubandhana (« l'amarrage, la fixation du bateau »). Il fit observer la curieuse similitude

imparfaite de ce concept avec l'idée centrale de l'*AV*, 19, 39, 8, «où le terme Navaprabhramsana ("Glissade du bateau vers le bas") est employé en référence au sommet de l'Himavat⁴⁶».

Puisqu'on n'imagine pas en principe une embarcation amarrée à une montagne ou glissant le long d'un des versants, je suppose qu'une telle image présente dans l'*AV* sans explication n'a de sens que si l'on part du postulat que les récitants des cantiques védiques *savaient fort bien comment ce bateau s'était retrouvé dans l'Himalaya*. Nous avons aussi toutes les raisons de croire que le récit qui circulait à l'époque oralement se révélait une version primitive des compositions qui furent consignées bien plus tard dans le *Satpatha Brahmana*, le *Mahâbhârata*, etc.

En tout état de cause, cet extrait du *Rigveda* est même d'autant plus révélateur de la longue préexistence de cette histoire, avec tous ses ingrédients essentiels. Dans le livre 2, hymne 23, verset 13, on fait tout à coup allusion aux «médecines pures... celles qui sont les plus naturelles et apportent la santé, celles que notre père Manu a choisies...⁴⁷». Au milieu du XIX^e siècle, le spécialiste du védisme Horace Haymann Wilson fut le premier à conclure qu'il s'agissait des «semences végétales que Manu, selon le *Mahâbhârata*, devait emporter avec lui dans le vaisseau, qui le sauverait du déluge⁴⁸».

Enfin, pour revenir à l'*Atharvaveda*, il y a encore un sujet inexploité (*AV*, 19, 39, 8), qui concerne l'association de l'immortalité – «la vie qui ne meurt pas» – avec l'«endroit où le bateau est descendu» dans l'Himalaya (ou «l'endroit où Manu est descendu», comme il est écrit dans le *Satpatha Brahmana*). Une fois de plus, les textes plus tardifs fournissent le contexte qui est sous-entendu dans les *Vêdas*, lorsqu'on apprend qu'en récompense pour avoir sauvé l'humanité et les semences de toutes les créatures vivantes, les dieux accordèrent à Manu la faculté de pénétrer «le mystère de l'âme⁴⁹», la maîtrise de «toute connaissance⁵⁰» et davantage que des pouvoirs humains avec une durée de vie de millions d'années, afin qu'il puisse régner pendant un «*manvantara*⁵¹». Il s'agit d'une période que les sages védiques (avec une imprécision peu caractéristique) définissent comme d'«environ 71» cycles complets de quatre yugas⁵², soit l'équivalent de 64 800 000 années⁵³, autrement dit l'immortalité.

Le lecteur aura sûrement remarqué quelque chose de familier dans la gratification divine de l'immortalité – ou, en tout cas, une existence extrêmement longue! – à Manu. Le même don est octroyé (sans doute par une autre assemblée de dieux) à Zisudra, le survivant sumérien du déluge, dont les douleurs sont décrites au chapitre 2 :

«La vie d'un dieu ils lui octroyèrent;
Le souffle éternel divin ils firent descendre sur lui,
... Zisudra, le roi.
Celui qui préserve le nom des végétaux et le germe de
l'humanité⁵⁴.»

Deux fois sept

L'autre similitude extraordinaire concerne la présence de Sept sages à la fois dans les traditions sumériennes et védiques. La plupart des sociétés antiques, je le concède, disposaient de leurs sages, de leurs prophètes ou d'autres oracles; en Inde, on les appelait, et on les nomme encore, *rishis*. Mais ce serait exagérer la coïncidence que d'associer le groupe des «Sept sages» à deux cultures anciennes distinctes et d'imaginer qu'il n'y ait aucun lien entre elles.

Dans le cas de Sumer, les Sept sages sont décrits comme amphibiens, «vêtus d'un costume de poisson», des êtres qui surgirent de la mer à l'époque antédiluvienne pour enseigner la sagesse à l'humanité.

Concernant les *Vedas*, l'accent n'est pas mis sur la période, mais sur le déluge lui-même et sur ces antédiluviens qui ont survécu au déluge, à savoir Manu et les Sept sages.

De quels éléments disposons-nous jusqu'ici?

- Deux groupes de sages antédiluviens, l'un dans l'ancienne Sumer, l'autre dans l'Inde antique.
- Les deux groupes sont associés à un certain symbolisme du poisson: les Sept sages de Sumer sont eux-mêmes mi-hommes, mi-poissons, tandis que leurs homologues védiques se réfugient à bord du bateau de survie de Manu, lequel est remorqué par un gigantesque poisson sur les eaux en furie du déluge.
- Les deux groupes de sages remplissent la même fonction: préserver les legs de la civilisation et les apporter à l'humanité dans leurs domaines respectifs.
- Les deux groupes de sages offrent un exemple d'ascèse, enseignent et encouragent la vie spirituelle.
- Paradoxalement, les deux groupes de sages jouent aussi le rôle tout à fait fondamental et bien terrestre qui consiste à concevoir un roi et le conseiller.

Peut-être que les analogies résultent d'un échange culturel direct et d'une transmission d'idées entre la Sumer et l'Inde anciennes? L'idée mérite réflexion, car nous savons déjà que la culture Indus-Sarasvatî – dont on suppose qu'elle aurait pu engendrer les *Vedas* –

et les civilisations de l'ancienne Mésopotamie étaient contemporaines l'une de l'autre et ont eu des liens. Comme auparavant, le problème, c'est que les similitudes ne sont pas assez « similaires » – autrement dit, trop de différences subsistent entre les traditions – pour résulter de la transmission directe de l'idée des « Sept sages » d'une société à l'autre. En outre, si le peuple Indus-Sarasvatî et les Sumériens ont sans doute commercé, se connaissaient, et en ont laissé des preuves, les archives archéologiques montrent aussi qu'ils n'échangeaient pas tout bonnement des idées, des thèmes et des symboles culturels, même au niveau le plus anecdotique comme dans les motifs de joaillerie, donc encore moins à un degré aussi fondamental que le concept religieux et historique des Sept sages.

Seule la coïncidence demeure pour expliquer le mystère.

Où la possibilité que les deux traditions soient liées, somme toute, non pas de manière directe, mais par l'entremise d'un héritage commun en provenance d'un ancêtre plus lointain dans le temps, voire oublié.

Une institution pour sauver les Vedas

Ce qui est très frappant dans la tradition indienne, c'est la façon dont l'histoire de Manu et des Sept sages se rattache à l'ancienne théorie yuga de la destruction et de la renaissance des mondes. Dans cette mesure, elle rappelle le récit de l'inondation de Dwarka ; mais dans ce cas, on nous parle d'une seule cité anéantie, alors que dans celui de Manu – une véritable *pralaya* – les eaux engloutissent la terre entière et (par on ne sait quel miracle !) s'élèvent suffisamment pour abandonner un bateau en haut de l'Himalaya.

Les textes sanskrits affirment clairement qu'un cataclysme de cette envergure, quoique relativement rare, est censé balayer *toutes les traces* de l'ancien monde, avant la naissance du nouvel âge de la terre. Afin de s'assurer que les *Vedas* puissent être de nouveau transmis à l'humanité future après chaque *pralaya*, les dieux ont donc conçu une institution pour les sauvegarder : les Sept sages, une confrérie de disciples, dépositaires des mémoires absolues et des pouvoirs surnaturels⁵⁵, adeptes du yoga, s'adonnant aux anciens rituels et sacrifices, ascètes, visionnaires spirituels, veillant à combattre le mal, enseignants et érudits hors pair, qui se réincarnent d'une ère à l'autre⁵⁶, tels les guides de la civilisation et les gardiens de la justice cosmique.

Mais j'anticipe. Commençons par les premiers principes.

Les Sept sages divins

Les toutes premières références écrites aux Sept sages se trouvent dans le *Rigveda*. Mais comme pour Manu, il est manifeste que

la manière dont les écrits sont composés laisse entendre qu'ils s'adressaient à un auditoire d'initiés ; voici quelques citations en français, d'après la traduction anglaise de Griffith ⁵⁷ :

«Nos pères étaient alors ceux-ci, les Sept sages... (4, 42, 8)

Un seul, l'Unique, n'a d'égards à leurs yeux, au-delà des Sept sages... (10, 82, 2)

Ces Dieux de jadis, Sept Sages qui s'installèrent dans leur pénitente dévotion... (10, 109, 4)

Aussi par cette connaissance les hommes furent élevés au rang des Sages, nos pères, quand le sacrifice ancien eut lieu. Par la pensée, je crois que je regarde ceux qui s'adonnèrent les premiers à ce culte du sacrifice. Eux qui furent versés dans le rituel et la métrique, dans les hymnes et les règles, constituaient les Sept sages divins. Dans le sillage des anciens, les [derniers] sages ont repris les rênes, tels des auriges. (10, 130, 6 et 7)»

Les passages abondent où sont décrits les rishis – leurs hauts faits, leur connaissance, leurs pouvoirs, etc. –, mais les quatre ci-dessus contiennent les seules références directes et explicites aux Sept sages (*Sapta rishis*) dans le demi-million de mots du *Rigveda*. Les allusions se révèlent d'une brièveté qui met le lecteur au supplice. Mais elles n'en demeurent pas moins d'une richesse étonnante d'un point de vue informatif, assez, à mon avis, pour nous permettre d'établir quelques déductions sur les croyances védiques à ce sujet :

1. Les Sept sages étaient considérés en un sens comme les «pères» de ces *rishis* qui contrôlèrent les rituels et récitèrent les *Vedas* en des temps plus tardifs.
2. Ils étaient tenus en fort haute estime, occupant juste le second rang après «le Seul, l'Unique» : le pouvoir suprême divin dans l'univers.
3. Ils étaient autrefois mortels et furent élevés grâce à la possession de la «connaissance», à l'époque «où l'ancien sacrifice eut lieu», sans doute à l'aube de la religion védique.
4. Ils s'apparentaient d'une certaine manière à des «dieux» ou étaient en l'occurrence «divins».
5. Ils accomplissaient des pénitences.
6. C'étaient des spécialistes des rituels qui connaissaient les règles anciennes de la métrique et de la mémorisation,

lesquelles permirent de préserver et de transmettre les «versets de la connaissance» au profit de l'humanité future.

7. Les générations suivantes de sages qui continuèrent à accomplir les fonctions rituelles, à mémoriser et à réciter les versets de la connaissance – par ex. les *Vedas* –, étaient (selon les termes d'un commentateur du XIX^e siècle) «simples imitateurs de ceux qui les précédèrent⁵⁸». L'une des techniques employées par les générations ultérieures pour suivre «la voie de ceux de jadis» a pu intégrer la visualisation par la «pensée» (comme en yoga) de la réunion initiale des «Sept sages divins... qui s'adonnèrent les premiers à ce culte du sacrifice».

Les concepteurs des Vedas

Comme dans l'histoire de Manu et du déluge, le récit conjoint de la confrérie des Sept sages, qui survivent au cataclysme à bord de l'Arche en compagnie de Manu, constitue un vrai puzzle, dont les pièces sont disséminées au fil des milliers de pages des anciens textes sanskrits. L'expert incontestable sur le sujet n'est autre que le Dr John Mitchiner, dont la thèse de doctorat à la London's University's School of Oriental and African Studies porta sur les traditions sanskrits des Sept sages, et qui publia plus tard l'ouvrage faisant autorité : *Traditions of the Seven Rsis*⁵⁹. (Tatillon, il utilise le terme sanskrit dans toute l'étude, car les mots «sages» ou «prophètes» ne traduisent pas, selon lui, les nuances du sanskrit *rsi* ou *rishi*⁶⁰.)

Mitchiner fait observer qu'il existe un lien fondamental dans la pensée indienne entre les Sages et les origines des *Vedas*, à tel point qu'en enquêtant sur les uns, on finit par enquêter sur les autres :

«Les Sept *Rsis* sont... fréquemment décrits comme ceux qui composèrent et connaissent le mieux les *Vedas*, en leur qualité de concepteurs, de connaisseurs et de maîtres des *Vedas*... [Ils sont] censés avoir créé les hymnes védiques et... venir sur terre de façon périodique en vue de renouveler la connaissance védique parmi les hommes ; ils sont ensuite décrits en train d'enseigner les *Vedas* et d'autres œuvres sacrées à divers individus et élèves, de même qu'ils vantent l'apprentissage, l'étude et la récitation des *Vedas*⁶¹.»

Malgré la clarté apparente de la déclaration, la relation entre les Sept sages et la composition des *Vedas* est, et a toujours été, difficile à élucider. Selon la doctrine du système des *yugas* en Inde,

telle que la définit le grand savant hindou du XIX^e siècle, Bal Ganghadar Tilak :

«Les *Vedas* furent détruits dans le déluge, à l'issue de la dernière ère. Au début de l'ère actuelle, les Sages, par le truchement des *tapas* [méditations et pénitences du yoga], reproduisirent en substance, si ce ne fut dans la forme, les *Vedas* antédiluviens, qu'ils conservèrent par la grâce de dieu dans leur mémoire⁶².»

Nous sommes donc censés comprendre, d'une part, que le rôle des Sept sages consistait à «reproduire» et à transmettre les *Vedas* «antédiluviens» (dont on pensait qu'ils étaient eux-mêmes le fruit d'un processus antérieur de reproduction et de propagation). Mais d'autre part, et de manière assez confuse, on nous dit qu'il existe d'autres cantiques pour lesquels les Sept sages sont désignés comme «concepteurs», «initiateurs» ou «façonneurs», c'est-à-dire *composant* les *Vedas*⁶³. Enfin, certains passages ne laissent aucun doute sur le fait qu'on croyait que les hymnes, à l'origine, dans quelque lointain passé, avaient été «inspirés», «légus» ou «engendrés» par les dieux et s'apparentent donc dans leur essence à une connaissance *divulguée*⁶⁴.

Communication secrète

Au cours des longs voyages à la fois intellectuels et physiques que j'ai effectués en Inde, j'ai appris à m'accommoder d'un certain degré d'ambiguïté. Rappelez-vous que la religion hindoue est issue des *Vedas* et que, dans cette croyance, ce qui est pensé comme «réalité» (à savoir «le monde de la forme», l'univers matériel) est tenu pour être *maya* : une illusion ou une hallucination collective accentuée par l'ignorance et que seule la connaissance particulière, la perspicacité ou *gnôsis*, contenue dans les *Vedas*, peut dissiper⁶⁵. Comme ladite connaissance devait se *conquérir* à travers l'étude individuelle et l'ascèse personnelle, tout en étant transmise par les hymnes psalmodiés en public, il était nécessaire de la coder d'une certaine façon, ou d'user d'indices, d'images ou d'idées qui auraient eu certaines significations pour les profanes, mais une série de sens et d'associations tout à fait différents pour ceux qui se trouvaient sur le chemin de la *gnôsis*. Ce système de codification ou de communication secrète est confirmé par le *Rigveda* lui-même dans le livre 1, hymne 164, verset 45 (d'après la traduction de Griffith) :

« La parole a été répartie en quatre subdivisions, les brahmanes qui possèdent la compréhension [*gnôsis*] les connaissent. Trois demeurent dissimulées qui ne suscitent aucune réaction ; de la parole les hommes ne parlent que la quatrième subdivision ⁶⁶. »

D'après la version de Wilson pour le même passage :

« Les niveaux spécifiques de la parole sont au nombre de quatre : les brahmanes qui possèdent la sagesse les connaissent : trois placés en secret n'indiquent aucune signification ; les hommes parlent le quatrième niveau ⁶⁷. »

Les nouveaux et les anciens

Il existe suffisamment d'allusions semblables ⁶⁸ disséminées ici et là dans les anciens textes sanskrits pour qu'il faille aborder avec prudence les ambiguïtés concernant les Sept sages et leur rôle dans la « reproduction » ou, plus précisément, la « composition » des cantiques védiques, tandis que ceux-ci sont également considérés comme « révélés » par les dieux.

Bal Gangadhar Tilak, qui consacra sa vie d'universitaire à déchiffrer les *Vedas* et aborda le sujet avec beaucoup de lucidité et d'ouverture d'esprit, laisse entendre qu'il existe une façon de réconcilier ces prétendues paroles contradictoires. Il suffit de faire une distinction

« entre l'expression, le langage, ou la forme, d'une part, et le contenu, la substance ou le sujet des cantiques, d'autre part, tout en n'oubliant pas que si *l'expression* était humaine, *le sujet* était jugé ancien ou exceptionnel. Dans de nombreux passages du *Rigveda*, les bardes parlent d'anciens poètes (*purve rishayah*) ou d'anciens hymnes (1. 1. 2 ; 6. 44. 13 ; 7. 29. 4 ; 8. 40. 12 ; 10. 14. 15 ; etc.)... [ou bien lorsqu'un psaume est supposé] nouveau (*navyasi*), mais le dieu ou la divinité auquel il est adressé est vieux (*pratna*) ou ancestral (6. 22. 7 ; 62. 4 ; 10. 91. 13 ; etc.). Ce qui montre que les divinités, dont on vante les exploits dans les hymnes, étaient considérées anciennes. Nous avons même des passages explicites où non seulement les déités mais aussi leurs prouesses sont supposées anciennes, ce qui signifie à l'évidence que les accomplissements dont il est question dans les cantiques étaient traditionnels et que le poète n'en fut pas lui-même le témoin ⁶⁹. »

Par conséquent, le *Rigveda* se conçoit davantage comme une structure à plusieurs niveaux, contenant certaines informations très anciennes (soit du mot pour mot, transmis depuis l'antiquité, ou exprimées de manières variées, ou encore citées en référence dans des compositions plus tardives) et aussi une quantité non négligeable de renseignements bien moins archaïques associés, peut-être, aux différents stades et aux différents lieux de la propagation et de la diffusion des *Vedas*. En outre, si les linguistes et les historiens peuvent débattre sans fin des origines, de la paternité littéraire et de l'antériorité de ces surprenantes compositions, ainsi que des corps de textes plus récents qui en émanent, les compositions proprement dites sont tout à fait claires sur ce point.

Les palimpsestes védiques

Les *Vedas* se définissent comme fondamentaux par principe, car révélés par les dieux à l'humanité. Après cette divulgation initiale, lorsque les *Vedas* entrèrent dans l'espace-temps humain, il fallut trouver un mécanisme pour protéger le chemin menant à la *gnôsis* préservée au cœur même des textes des vicissitudes du monde matériel, dont la plus grande et la plus mortelle n'est autre que le *pralaya*, le cataclysme qui sépare un âge de la terre du suivant. La fonction des Sept sages consiste à veiller à ce que les *Vedas* ne disparaissent pas au cours de ces épisodes périodiques de destruction ; ils doivent au contraire préserver les psaumes dans leur mémoire, survivre au déluge, et transmettre à nouveau tout le recueil au nouvel âge des hommes.

Il est important de noter que dans les *Vedas*, et dans les derniers hymnes explicatifs tels que nous les connaissons aujourd'hui, on avait déjà compris que ceci s'était déroulé plusieurs fois auparavant⁷⁰ ; en d'autres termes, ces *Vedas* n'étaient pas considérés, même par ceux qui les récitaient dans l'antiquité, comme les premiers mais plutôt comme une récapitulation séparée par d'innombrables époques de l'original, sauvés du plus récent *pralaya* en date par les Sept sages dans l'Arche de Manu, apportés à l'endroit « où le bateau a sombré » dans l'Himalaya, et propagés à partir de là à la race humaine actuelle. En outre, une étude plus poussée des textes montre avec clarté que même ces événements-là sont relégués à un passé lointain dans le scénario védique : à savoir que l'époque du déluge, de Manu et des Sept sages était elle-même perçue comme s'étant déroulée il y a fort longtemps par ceux qui se prétendaient les descendants de Manu et par ces sages plus récents qui parlaient des Sept sages comme de leurs « Pères ». Tilak résume la question de la manière suivante :

«Les Rishis védiques étaient eux-mêmes conscients du fait que le sujet des hymnes psalmodiés était ancien ou antédiluvien dans sa spécificité, bien que les expressions employées soient de leur propre cru⁷¹.»

Les cantiques sont par conséquent des «palimpsestes oraux», chacun se superposant à celui qui l'a précédé dans le temps, lui-même «reproduit» à partir d'un hymne plus ancien, etc... en remontant jusqu'à la nuit des temps. Souvent les anciennes strates du palimpseste transparaissent dans les nouvelles compositions, de sorte que tout s'enchevêtre, à l'instar d'une couche archéologique retournée par quelque pelleteuse qui mélangerait fossiles et objets plus tardifs.

Comme nous le verrons plus loin, on a fait des progrès pour séparer la véritable ancienne information de la plus récente dans les hymnes védiques, et les résultats sont surprenants.

En résumé, disons qu'après avoir appris les *Vedas* en compagnie de leurs homologues encore plus primitifs, les Sept sages – dont la propre histoire se situe dans l'antiquité la plus reculée – devaient survivre au cataclysme et au début de la nouvelle ère⁷², s'en aller colporter la connaissance dont ils avaient hérité, tel le patrimoine sacré de leurs ancêtres⁷³. Selon le *Mastya Purâna*: «Ce que les Sept sages apprirent des sages de l'ère précédente, ils le relatèrent dans l'ère suivante⁷⁴.»

Des liens cachés dans les étoiles ?

Il existe des allusions récurrentes dans les textes sanskrits concernant ce qui ressemblerait assez à la *lignée* des Sages, ou peut-être un ordre monastique ou une secte connue sous le nom de «Sept sages» qui aura regarni ses rangs, pensait-on, à chaque génération. En fait, certains écrits fournissent les listes détaillées de nombreux groupes des Sept sages et des ères passées au cours desquelles ils ont vécu⁷⁵. Le *Mahâbhârata* mentionne de manière explicite les «multiples Sept sages⁷⁶». Il en existe différents groupes attribués à diverses régions – notamment à l'Inde du nord et à celle du sud⁷⁷ – qui, apparemment, auraient coexisté à différents endroits en même temps. Dans toute cette confusion, les noms Visvamitra, Jamadagni, Bharadvaja, Gotama, Atri, Vasistha et Kasyapa sont les plus souvent cités dans la première littérature, en qualité de «groupe principal de Sept sages⁷⁸», avec Agastaya parfois mentionné comme le huitième⁷⁹.

Mais on accorde tout autant d'importance à une autre assemblée de sept «Grand sages» (avec les noms Atri et Vasistha qui reviennent) : Marici, Atri, Angiras, Pulastya, Pulaha, Kratu et Vasistha⁸⁰

Ce groupe-là est souvent attribué à l'Inde méridionale. Toutefois, on constate avec stupéfaction que certaines traditions associent ses membres aux sept étoiles du ciel du nord : précisément celles qui forment la « Grande Ourse » ou le « Grand Chariot⁸¹ ». L'identification de cette constellation est très ancienne et présente dans plusieurs cultures *a priori* non liées⁸². Ce qui pourrait faire la lumière sur un passage singulier du *Satpatha Brahmana* qui nous indique : « Les Sept rishis s'appelaient en des temps plus lointains les *Rikshas* [ours]⁸³. » Mitchiner fait le commentaire suivant :

« Plus tard le terme *rksha* se vit attribuer une signification plus générale, pour désigner... n'importe quelle étoile... Ce qui demeure néanmoins un dérivé du sens premier et plus précis, indiquant les étoiles de la Grande Ourse ou Ursa Major⁸⁴. »

L'identification des Sept sages à ce groupe spécifique d'étoiles, si présent dans la tradition indienne, n'est pas sans évoquer curieusement la croyance égyptienne ancienne bien connue dans la destinée stellaire de l'âme⁸⁵. Je ne peux m'empêcher de songer au souhait du Pharaon, répété un nombre incalculable de fois dans les *Textes des pyramides* : si son esprit avait été « rendu parfait » dans cette existence, alors il serait transformé à sa mort en étoile dans le ciel⁸⁶.

Les Égyptiens de l'antiquité avaient deux secteurs célestes de prédilection pour la renaissance stellaire : celui de la constellation d'Orion au sud et la région des étoiles circumpolaires, qui ne cessent de briller, qui sont impérissables – en particulier Kochab⁸⁷ au sein de la Grande Ourse – dans le ciel du nord. En ce qui concerne la destinée circumpolaire, on peut lire au passage 419 des *Textes des pyramides* : « Lève-toi... de sorte à pouvoir voyager en compagnie des esprits... Traverse le ciel... Élis domicile parmi les étoiles impérissables...⁸⁸ » Au sujet de la destinée d'Orion, on apprend au passage 466 : « Ô roi, tu es cette grande étoile, le compagnon d'Orion, qui traverse le ciel avec elle⁸⁹. »

Je trouve donc bizarre à tout le moins que ces Sept sages de l'Inde ancienne se voient attribuer une « expression » stellaire, telle que la Grande Ourse au cœur de la région circumpolaire du ciel, à l'endroit même où les pharaons souhaitaient se rendre. Plus curieux encore, comme Mitchiner l'observe, selon le *Râmâyana* et le *Mahâbhârata*, l'un des Sages, Visvamitra, serait un roi de l'Inde ancestrale appelé Trisanku, monté au ciel sous une forme physique, « où il brille désormais sous les traits de la constellation d'Orion⁹⁰ ».

Connaissance et équilibre

À l'instar des prêtres héliopolitains qui supervisèrent la construction de la Grande Pyramide d'Égypte, ce que les textes sanskrits me suggèrent, c'est la possibilité que les « Sept sages » de l'Inde ancienne ne formaient pas un petit groupe d'individus extraordinaires mais plutôt une institution qui perdura au fil du temps – voire pendant plusieurs milliers d'années –, laquelle recrutait de nouveaux membres à chaque génération, et se vouait à la sauvegarde et à la transmission d'un ensemble de connaissances spirituelles en provenance d'un passé reculé.

Les Sages hautement initiés de l'Inde étaient censés constituer un groupe d'ascètes rejetant les plaisirs et le monde matériels. On dit d'eux qu'ils portaient des vêtements simples, faits de produits naturels, comme le tissu d'écorce de mûrier, et maculaient leur corps de cendres. Ils ne se coupaient pas les cheveux et les laissaient pousser sans les coiffer. Ils observaient un strict végétarisme qu'ils encourageaient⁹¹, se nourrissaient de fruits et de racines, et passaient le plus clair de leur temps dans les retraites enneigées de l'Himalaya. C'est là, dit-on, qu'ils s'adonnaient aux *tapas* – ou pénitences du yoga – avec tout ce dont ils disposaient pour renforcer leur pouvoir spirituel⁹².

Mais les textes anciens nous apprennent aussi que les Sages intervenaient et s'impliquaient dans les affaires sociales, notamment en qualité de concepteurs et conseillers de roi, qui influençaient et façonnaient la politique de l'État⁹³. À cet égard, leur rôle peut se comparer à celui des prêtres héliopolitains de l'Égypte antique, les « faiseurs de roi » de l'époque des pyramides⁹⁴. Dans les deux cas, le but de l'implication séculaire était le même : guider, modeler, former, et maintenir indéfiniment une société en équilibre parfait avec elle-même et l'univers : une société construite en accord avec ce que les anciens Égyptiens appelaient le *maat* (l'harmonie terrestre et cosmique, la vérité, la stabilité, la « rectitude ») et ce que les hindous nomment toujours le *dharma*, un concept qui recouvre exactement les mêmes significations⁹⁵.

Nous découvrons ainsi que les Sept sages devenaient aussi de temps en temps monarques, dans l'intervalle entre deux règnes ou pendant l'absence prolongée du souverain légitime⁹⁶. Ils enseignaient les dirigeants des devoirs incombant aux rois⁹⁷. Ils « obtenaient des fils pour les rois » (en fécondant eux-mêmes au besoin les épouses des monarques !), afin d'assurer la longévité des dynasties⁹⁸ – puisqu'on pensait (à la fois dans l'Inde et l'Égypte anciennes) que la présence d'un souverain ou d'un pharaon constituait un aspect essentiel de l'équilibre cosmique. Lorsque la mauvaise fortune voulait

qu'il n'y ait pas de roi, alors les Sept sages avaient pour tâche d'en chercher un et de le nommer. À ce sujet, le *Mahābhārata* nous indique comment, après la destruction de la caste royale, «la terre – dépourvue de souverains – se mit à sombrer dans la détresse, après quoi Kasyapa soutint le monde et lui trouva de nouveaux monarques⁹⁹».

Parmi les autres rôles réservés aux dirigeants et à l'ordre séculier, il est intéressant de noter que les Sept sages lançaient souvent des *malédiction*s sur les rois, si ces derniers abusaient de leur pouvoir (et pareille imprécation se révélait souvent fatale). «Dans de tels contextes», observe Mitchiner :

«Le Rsi n'est pas seulement vu comme dépositaire et maître du dharma qui lutte pour le maintien de la rectitude et de la conduite décente parmi les hommes, mais comme l'incarnation même de *dharm*a, lequel transparaît dans ses paroles et ses actes, en lavant par sa malédiction les actions *adharma*miques d'autrui¹⁰⁰.»

Une base spirituelle pour l'histoire ?

En conclusion, plus j'en appris sur les «Sept sages» en explorant les anciens textes et les commentaires, plus ils commencèrent à évoquer pour moi une secte religieuse, armée de puissantes idées spirituelles, nourrie de l'ascèse du yoga et de la quête de la *gnôsis*, et manipulant l'évolution des «royaumes» en Inde depuis leur retraite dans l'Himalaya. Et pas seulement dans le sous-continent, mais peut-être ailleurs dans tout le monde préhistorique ?

Nous avons vu que les textes sanskrits évoquent deux groupes de Sept sages, un pour l'Inde méridionale, un autre pour l'Inde septentrionale. Mais au-delà de l'Inde, n'oublions pas que ce furent également Sept sages – associés aussi à un système de propagation de la connaissance – qui œuvrèrent en qualité de conseillers des souverains dans l'ancienne Sumer. N'est-ce pas une coïncidence un peu poussée de découvrir que Sept sages remplissaient tout à fait les mêmes fonctions en Égypte ? Selon les remarquables *Textes fondateurs d'Edfou*, que j'ai examinés longuement dans un précédent ouvrage¹⁰¹, ces Sept sages et d'autres dieux venaient à l'origine d'une île, «la patrie des primordiales», censée avoir été détruite par un immense déluge, au cours duquel la majorité de ses «habitants divins» se noyèrent¹⁰². À leur arrivée en Égypte, ceux qui survécurent devinrent les «dieux bâtisseurs, qui façonnèrent l'époque des premiers âges, les seigneurs de la lumière... les esprits, les ancêtres... qui firent pousser les graines pour les divinités et les hommes...¹⁰³»

La plupart des historiens et des archéologues actuels rapprochent plus ou moins la base et la structure « matérialistes » de la société moderne (dite « capitaliste » ou « socialiste ») des cultures du passé lointain. Cette croyance – que la civilisation se borne à l'activité de forces économiques – a dicté à son tour des méthodes de recherche et de fouilles sur le terrain et profondément influencé la manière dont les universitaires considèrent les textes anciens comme les *Védas*. Ces dernières années, cependant, un point de vue contradictoire et suscitant la réflexion a vu le jour. « Nos interprétations politique et économique de l'histoire, affirme le sanskritiste David Frawley, ne peuvent être justes, si l'inspiration de la réalisation spirituelle se révèle le but réel de l'humanité¹⁰⁴. »

Il attire l'attention sur la science ancestrale du yoga en Inde – son ancienneté constituera l'un des sujets des chapitres à venir – et remarque :

« La conception moderne du développement de la civilisation humain se révèle très éloignée de l'évolution de l'homme selon le système du yoga. L'idée contemporaine de civilisation qui se développe peu à peu à travers le progrès de la technologie et de la pensée scientifique vient contredire le point de vue du yoga qui considère plutôt la culture comme énoncée et transmise par des sages... Si l'essence de la civilisation est la technologie, alors la conception moderne peut être juste, mais si c'est la culture de l'esprit, elle se révèle tout à fait erronée. Toutefois, mon interprétation de la civilisation fut fondée par les yogis, les prophètes et les sages¹⁰⁵. »

Est-il concevable que la culture Indus-Sarasvatî de l'Inde ancienne ait pu émerger de la manière exacte que nous l'enseignent les traditions védiques ? Cela pouvait-il résulter d'un programme ou même d'une « politique » instituée par des ascètes religieux, afin de défendre un précieux système de connaissance... une connaissance antérieure au déluge, supposée être parvenue en Inde à bord de l'Arche de Manu, et préservée dans la mémoire des Sept sages ?

7

L'Inde perdue

« Lorsque Varuna et moi, nous embarquerons ensemble et lancerons notre bateau au milieu de l'océan ; quand nous chevaucherons la crête des vagues, nous tanguerons dans la houle et serons heureux. »

Rigveda (8, 88, 3).

LE récit védique du déluge, qui est aussi celui du Père Manu et des Sept sages, contient des éléments apparemment absurdes : un poisson géant qui remorque le bateau de survie ; aucune femme à bord, au point que Manu doit en créer et procréer par des moyens magiques ; et un déluge si énorme que le vaisseau est transporté jusque dans l'Himalaya. Il finit par être amarré là-bas, au sommet de la « montagne du nord », aussi appelée « montagne de neige », dans un lieu légendaire cité dans le *Mahâbhârata* sous le nom de Naubandhana (« l'amarrage du bateau ») et appelé Navaprabhamsana (« l'endroit où le bateau est descendu » ou « l'endroit où le bateau a sombré ») dans l'*Atharvaveda*.

Même si l'Himalaya forme une chaîne de montagnes récentes en termes géologiques – qui se trouvaient jadis sous la mer et s'élèvent encore, à mesure que l'Inde pousse la masse de l'Asie –, je sais que je ne risque rien en affirmant que de toute l'histoire de l'évolution de l'humanité aucune submersion océanique n'a jamais atteint les 9 000 m de cette chaîne enneigée. D'un point de vue géophysique,

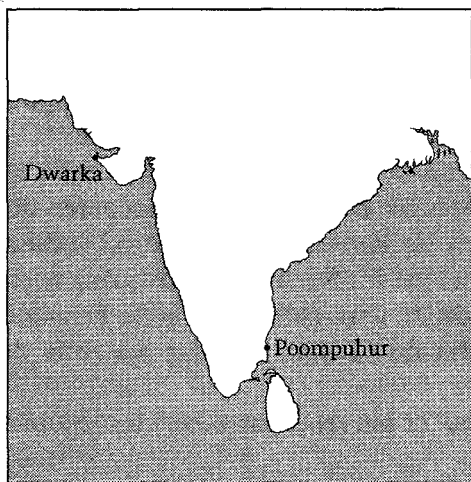
il se révèle donc impossible que l'Arche de Manu ait pu se retrouver dans l'Himalaya, comme le prétendent les textes sacrés de l'Inde.

Certaines grandes régions du sous-continent ont *tout de même* connu de sévères inondations océaniques à la fin de l'ère glaciaire, notamment il y a entre 15 000 et 8 000 années. Bien que les déluges de cette période aient constitué un phénomène planétaire, ils furent cependant amplifiés en mer d'Arabie et dans le golfe du Bengale par la spectaculaire fonte des glaces de la calotte himalayenne, laquelle était alors plus profonde et plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Aussi, même si je n'adhérais pas vraiment à l'idée d'un bateau dans l'Himalaya, je n'étais cependant pas prêt à suivre l'opinion des universitaires, selon laquelle tout ceci ne relevait que de la pure fantaisie, sans aucune valeur historique. Il était temps de mieux connaître en détail ce qui s'était exactement passé en Inde, dans la période cruciale de déluge postglaciaire, voilà entre 15 000 et 8 000 ans.

Deux sites étranges... parmi d'autres

Revenons sur l'étonnante découverte faite au début des années 1990 (voir chapitre 1) par les archéologues marins travaillant dans le golfe du Bengale, le long de la côte Tranquebar-Poompuhur.



Si les fonds manquèrent à l'époque pour entreprendre une exploration plus approfondie, l'équipe de chercheurs put néanmoins identifier : une « grande structure en forme de U », une autre « semi-circulaire », et un « monticule ovale », le tout probablement façonné par l'homme. Le plus captivant dans ces ruines immergées – dont certaines présentent quelques « assises de maçonnerie » percep-

tibles sous les épais dépôts marins –, c'est le fait qu'on les a trouvées à 5 km de la côte actuelle et à une profondeur de 23 m¹.

Quelques mois auparavant (voir chapitre 1), j'en avais discuté avec S. R. Rao et pensais depuis longtemps que ces découvertes renfermaient un énorme potentiel. Cependant, dans nombre de parties du globe, le niveau de la mer peut monter ou baisser à l'échelon local, pour toutes sortes de raisons non liées à l'élévation

planétaire; aussi, même si l'idée était tentante, je savais qu'il serait erroné de tirer des conclusions hâtives sur l'âge des vestiges de Poompuhur, uniquement à cause de la profondeur à laquelle ils se trouvent. C'est pourquoi j'interrogeai le Dr Glenn Milne de l'université de Durham, l'un des experts mondiaux dans la science d'avant-garde de la «cartographie des inondations», qui utilise un puissant logiciel pour calculer les variables complexes et produire des modélisations précises d'anciens littoraux à certaines dates et à certains endroits spécifiques.

Milne lança son programme informatique en intégrant les coordonnées du site de Poompuhur et me transmit les résultats le 12 octobre 2000 par e-mail :

« Les zones actuellement situées à 23 m de profondeur auraient été submergées il y a environ 11 000 ans avant notre ère. Ce qui laisse supposer que les constructions que vous évoquez datent de 11 000 années ou plus²! »

Il paraissait donc tout à coup bien plus plausible que les traces d'un épisode oublié de la préhistoire gisent en fait sous la mer, au large des côtes du sous-continent indien. Je m'étais jusqu'alors concentré sur un seul site subaquatique étrange – au nord-ouest du littoral gujarati, à Dwarka – et son âge demeurerait incertain. Mais j'avais désormais la confirmation qu'un second se situait à l'autre bout de l'Inde – au sud-est du rivage de Tamil Nadu –, qu'on pouvait temporairement dater de la fin de la dernière ère glaciaire.

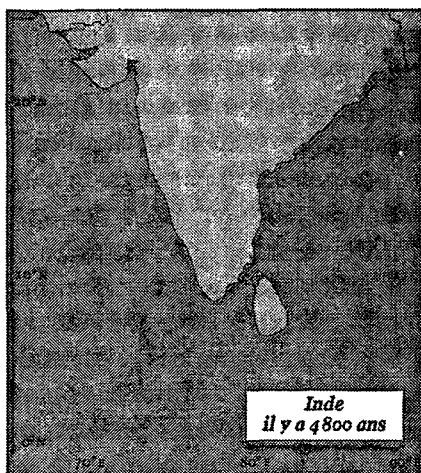
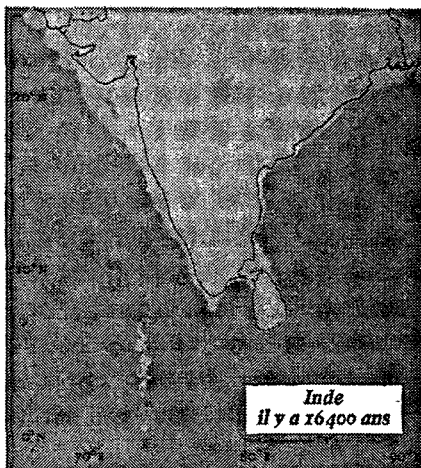
La prochaine étape consista à demander à Milne et à ses collègues du département de géologie de Durham de préparer des cartes d'inondations détaillées de l'ensemble du littoral indien, jusqu'aux Maldives – qui chevauchent l'Équateur –, jusqu'au nord-ouest et la côte Makran du Pakistan, à mi-chemin du golfe Persique, et jusqu'au nord-est et le delta du Gange, en haut du golfe du Bengale.

En décembre 2000, Milne me fit parvenir par e-mail les résultats de cette nouvelle étude.

L'Inde, il y a 21 300 ans

Il avait préparé quatre cartes à haute résolution. La toute première (voir p. 199) montre le sous-continent tel qu'il serait apparu voilà 21 300 ans, vers la fin du dernier apogée glaciaire (DAG), lorsque les océans se trouvaient à leur niveau le plus bas.

À cette époque, les plaines côtières indiennes étaient partout plus étendues que de nos jours, notamment dans deux régions – aux



alentours du Gujerat, au nord-ouest, et du Tamil Nadu, au sud-ouest –, au point de rendre l'Inde ancienne pour ainsi dire méconnaissable. Est-ce par hasard si l'on a trouvé des ruines sous-marines étranges dans ces deux secteurs précis, où l'empiétement de la mer sur les terres se révélait plus important que partout ailleurs sur le sous-continent, au cours de la fonte des glaces de l'ère glaciaire?

Au DAG, une bande territoriale d'au moins 100 km de large, aujourd'hui entièrement submergée, se trouvait à ciel ouvert le long de la majeure partie de la côte occidentale de l'Inde; une distance à vol d'oiseau de 2000 km depuis l'extrême sud, au-delà de l'actuel cap Comorin, jusqu'à l'extrême nord et le delta de l'Indus. Toutefois, à une latitude d'environ 15 degrés Nord, cette bande commençait à s'élargir rapidement. Au large de la contemporaine

Goa, elle atteignait 120 km de large, 4 degrés plus au nord, elle avoisinait les 500 km de large, et à 21 degrés au nord du golfe de Gambay, c'était une agréable vallée et le site actuel de la ville de Surat se serait retrouvé au moins à 700 km de la mer.

Mais tandis que j'étudiais la carte des inondations de Milne en décembre 2000, je fus frappé par ce qu'elle révélait au sujet de la péninsule de Kathiawar, dans le Gujerat. De nos jours cernée sur trois côtés par la mer (avec le golfe de Cambay au sud, celui de Kutch au nord, et la mer d'Arabie à l'ouest), la région se trouvait totalement enclavée il y a 21 300 ans. Même Dwarka, avec ses mystérieuses ruines submergées – désormais sises à la « corne » de l'extrême nord-ouest de la péninsule –, aurait dû se situer à quelque 100 km de la mer.

L'un dans l'autre, ce que l'Inde occidentale avait perdu dans les déluges planétaires qui suivirent le DAG correspondait à un vaste domaine côtier, soit la taille et la configuration de la Californie contemporaine et de la Basse Californie rassemblées, avec une superficie proche d'un demi-million de kilomètres carrés.

La deuxième partie de la carte qui était quasi méconnaissable se situait au sud-est, là où on avait découvert les structures subaquatiques, au large de Poompuhur.

Les calculs de Milne démontrèrent que le site de Poompuhur se serait trouvé à environ 100 m *au-dessus* du niveau de la mer au DAG et aurait coïncidé en taille et en configuration avec la Corée actuelle, dans la partie septentrionale de la grande péninsule. Entourant le détroit de Palk, qui était alors une vallée, et greffé à une île de Ceylan plus vaste, ce domaine perdu de l'ère glaciaire s'étendait de la pointe de Dondra ou un peu au-dessous, environ 6 degrés au nord, jusqu'à Pondichéry, environ 12 degrés au nord. Mahâbalipuram, avec sa légende oubliée des Sept pagodes et la cité submergée de Bali, se situe à 12,37 degrés au nord et devait se trouver au moins à 50 km de la mer. À l'ouest de la péninsule cinghalaise, formant l'autre partie du golfe de Mannar – une vaste baie fermée au DAG –, une avancée terrestre s'étirait dans l'océan Indien sur plus de 150 km au-delà de l'actuel cap Comorin. Enfin, au large et en direction du sud-ouest, le « chapelet » de minuscules atolls qui constituent les Maldives au ^{XXI}^e siècle évoquait un imposant archipel sur la carte de Milne. Beaucoup plus grandes et nombreuses en raison du niveau de la mer plus bas, ces îles représentaient les milliers de kilomètres carrés d'un bloc continental continu au DAG, lequel a tout à fait disparu depuis longtemps.

La carte des inondations révélait donc une zone cohérente et

intégrée – une sous-région entière de l’Inde – qui se trouvait au-dessus de l’eau, il y a 21 300 ans, et était désormais immergée.

Il y a 16 400 ans

La seconde carte de Milne ne semblait pas si différente de la première, bien qu’elle montrât l’Inde 500 années plus tard.

À mes yeux, la portion sud-est était quasi identique à celle de la première carte. Au sud, la langue de terre péninsulaire au-dessous du cap Comorin se voyait un peu réduite en largeur, mais pratiquement de la même longueur, tandis que certaines des plus grandes îles des Maldives avaient commencé à disparaître.

Dans le secteur nord-ouest du continent (à partir du cap et en remontant vers le nord), la bande côtière de 100 km de large jusqu’à 15 degrés de latitude s’était réduite – en moyenne de 20 à 50 km – par rapport à la DAG. Mais au-delà de 15 degrés Nord, où la bande commençait à s’élargir, la perte de terre se révélait moins importante, pour ne pas dire négligeable. Les golfes de Cambay et de Kutch étaient toujours pleins, la péninsule de Kathiawar toujours fermée, et Dwarka maintenait sa position à environ 100 km de la mer.

À la lumière de ce que j’avais appris jusque-là sur la chronologie des cataclysmes postglaciaires, l’absence générale de grands changements durant cette période paraissait logique : il y a 16 400 années, la fonte des glaces de la DAG était à peine amorcée et le premier des trois gigantesques déluges planétaires identifiés par le professeur John Shaw (voir chapitre 3) ne surviendrait que dans plus d’un millier d’années.

Rappelons que ces *épisodes* prolongés de grandes inondations se déroulèrent aux dates suivantes : il y a entre 15 000 et 14 000 ans, entre 12 000 et 11 000 ans, et entre 8 000 et 7 000 ans.

Il y a 10 600 ans

La troisième carte de Milne montrait l’Inde après le premier des trois «super-déluges». À l’extrême sud, la langue de terre qui saillait au-dessous du cap Comorin était désormais complètement inondée, ne laissant qu’une île solitaire dans l’océan Indien à environ 80 km au large.

Au sud-ouest, l’archipel des Maldives se voyait fort réduit, encore que les îles résiduelles soient plus grandes que leurs homologues actuelles.

Au sud-est, je fus surpris de découvrir Sri Lanka toujours rattachée à l’Inde, encore que le pont terrestre ait diminué. Sur le continent, le littoral du Tamil Nadu avait quasiment trouvé ses

proportions d'aujourd'hui. À 5 km des côtes, les fameuses structures de Poompuhur étaient immergées. À Mahâbalipuram, la plaine côtière s'étendait toujours 2 ou 3 km plus loin dans le golfe du Bengale ; assez loin, en théorie, pour que la légendaire cité de Bali ait été construite là-bas aussi tard.

Dans la partie sud-ouest du sous-continent, la bande de littoral qui partait du cap Comorin depuis la latitude 8 degrés Nord jusqu'à 15 degrés Nord ne se trouvait plus qu'à 5 km de son niveau actuel. À environ 17 degrés Nord, elle commençait à s'élargir comme auparavant, mais de manière plus progressive. Une très grande partie du bloc continental, juste au-dessous du golfe de Cambay, était à présent envahie par la mer, et l'on pouvait voir se dessiner la péninsule de Kathiawar dans sa configuration moderne. Toutefois, les golfes de Cambay et de Kutch demeuraient toujours au-dessus de l'eau voilà 10 600 ans, de même que le littoral actuel de la péninsule s'ourlait encore d'une bande salubre de terre à sec. Dwarka se situait au moins à 40 km de la mer. Au large de cette cité et au sud-ouest, on distinguait une île d'environ 50 km de long, vestige de l'ancienne étendue côtière dans la région. Une seconde île plus importante – 400 km de long sur près de 100 km de large – surnageait un peu plus au sud et s'étirait jusque bien au-dessous du niveau de la Bombay contemporaine.

Il y a 4 800 ans

En étudiant enfin la dernière des quatre cartes envoyées par Milne, je découvris que le niveau de la mer était légèrement *plus haut* voilà 4 800 ans qu'il ne l'est aujourd'hui, ce qui indiquait le palier postglaciaire des hautes eaux. À l'extrême sud, les Maldives avaient quasiment disparu et Ceylan s'isolait du continent pour prendre sa forme actuelle. Sur le sous-continent lui-même, le littoral ne se distinguait guère de celui d'une carte contemporaine, bien que la butte sur laquelle Dwarka se dresse aujourd'hui ait été une île à cette époque. Les incursions marines se révélaient bien plus marquées dans le Rann de Kutch et le golfe de Cambay au nord-ouest, de même que dans la zone Poompuhur-Tranquebar au sud-est.

Mais c'était logique. Je me souvins que dans le golfe Persique aussi le niveau de la mer était d'un mètre ou deux supérieur il y a environ 5 000 ans, à l'issue d'un épisode mondial d'inondations relativement brèves, connues sous le nom de transgression flandrienne³. Sans doute qu'en Inde comme dans le Golfe, la terre avait été reconquise, grâce à la baisse ultérieure de l'océan à son niveau actuel, associée aux effets locaux d'envasement. En vérité,

les marais salants du Rann restent à ce jour menacés de transgression marine et, il y a 4 800 ans, c'était un vaste prolongement navigable du golfe, constellé de nombreuses îles, qui mit des milliers d'années à s'assécher. Dans ce golfe, jusqu'à Dholavira, le commerce de la civilisation Indus-Sarasvatî n'allait pas tarder à s'effectuer à bord de grands vaisseaux à haute proue voguant sur l'océan, à l'instar de ceux figurant sur les sceaux de terre cuite du troisième millénaire av. J.-C., des bateaux qui naviguaient aussi plus au sud, en empruntant le golfe de Cambay alors élargi, jusqu'au port désormais cerné par les terres de Lothal.

Glenn Milne ne pouvait m'accorder qu'un temps limité à la modélisation de cartes, mais une époque me tenait toutefois à cœur et je souhaitais des détails plus affinés sur ce qui s'était produit voilà entre 8 000 et 7 000 ans, lorsque le troisième épisode de «super-déluges» planétaires s'était déclaré. Par précaution, je demandai donc à Milne de me fournir une série complète de cartes couvrant la période de 13 500 ans avant notre ère jusqu'à nos jours.

Et si ?

L'Inde est si vaste que j'ai parfois du mal à la concevoir comme un tout. Après ma première séance avec les cartes des inondations, le pays sembla se diviser de manière commode en deux grandes régions culturelles, linguistiques et géographiques, comme cela a toujours été le cas, du moins depuis l'époque du *Rigveda* : à savoir, le sud et sa population parlant le dravidien, et le nord s'exprimant en indo-européen.

Ces deux zones ont connu un déluge postglaciaire conséquent, et j'étais décidé à me plonger dans l'une comme dans l'autre. Mais le sud se situait loin de l'Himalaya, auquel les *Vedas* associent l'exil des Sept sages et de Manu fuyant le déluge, alors que la côte nord-ouest aux alentours du Gujerat actuel n'était pas seulement plus proche mais avait aussi perdu plus de terres et plus rapidement que n'importe quelle autre partie de l'Inde.

Pareille conjonction suscitait une évidente hypothèse. Et si par quelque malchance extraordinaire une civilisation avait élu domicile dans ce secteur, sur une terre qui aurait été inondée voilà 11 000 ou 8 000 années, au terme de l'ère glaciaire ?

Le cas échéant, il n'était donc pas inconcevable que les survivants aient fui dans l'Himalaya, tout à fait comme l'affirment les traditions védiques. Ils n'y seraient pas allés en bateau, bien sûr. Mais si une embarcation avait joué un rôle essentiel dans leur survie, il était alors facile de concevoir comment on avait pu amplifier leur aventure et l'évoquer plus tard, sous la forme d'une traversée en bateau.

Il me vint à l'esprit plusieurs arguments valables s'opposant à ce scénario. Je vous les livre pêle-mêle : (1) De quel droit pouvais-je supposer l'existence d'une civilisation à quelque endroit que ce soit, voilà 11 000 ou 8 000 ans ? (2) Même dans l'optique peu probable qu'une culture sortant un peu de l'ordinaire ait existé à cette époque, et ait jusqu'ici échappé à la découverte des archéologues, pourquoi aurait-elle choisi de se concentrer dans la région même de l'Inde qui aurait subi les plus violentes inondations postglaciaires... alors que tant d'autres secteurs s'offraient à elle dans le pays ? (3) Même si l'on accepte les deux invraisemblances initiales et l'idée qu'une civilisation existait là-bas et fut submergée, pourquoi ses survivants se réfugièrent-ils jusque dans l'Himalaya ? Il existait des terres intermédiaires tout à fait sûres, plus hospitalières pour s'installer et y développer une agriculture (*a priori* d'une importance capitale pour Manu, qui tenait à «sauver le nom des végétaux» et emporter avec lui «toutes les semences qui ont été décrites de longue date⁴»).

Mais l'Histoire fourmille d'exemples d'événements improbables. Au XIX^e siècle, on jugeait ainsi invraisemblable qu'une armée européenne puisse même être battue par son homologue d'Afrique... jusqu'à ce que les Abyssiniens mettent les Italiens en déroute à Adoua, en 1896. Lors de sa traversée inaugurale, on n'aurait jamais cru que le *Titanic* puisse sombrer, mais ce fut pourtant le cas. Les habitants de Pompéi ne songeaient pas que leur ville soit engloutie sous une éruption du Vésuve, mais ce fut le cas.

Alors posons-nous simplement la question : et si un peuple pré-historique, doté d'une spiritualité plus développée et d'une culture plus élaborée, dont on ait jamais connu l'existence ailleurs en Inde à cette époque, si ce peuple avait prospéré sur le domaine côtier de la taille de la Californie, entre Goa et le delta de l'Indus, avant d'être submergé à la fin de l'ère glaciaire ? Que serait-il advenu de cette culture lorsque survint le déluge ? Quelle sorte d'histoire auraient pu narrer ses survivants ? Et – c'est le cœur même du problème – serait-ce par hasard cette histoire que nous racontent les *Védas* ?

L'hypothèse que personne n'a testée

Encore au XXI^e siècle, alors qu'elle est supposée ne plus nous influencer, la théorie moribonde de l'«invasion aryenne de l'Inde» façonne toujours notre perception des *Védas*. Et même si on a abandonné l'idée d'invasion ou d'un groupe ethnique distinct appelé «Ârya», certains érudits (voir chapitres précédents) ont conservé l'hypothèse très proche (quoique sur une période bien plus étendue) de la *migration* terrestre de tribus semi-nomades ou en

transhumance *vers* l'Inde et provenant de quelque vague contrée d'Europe.

Semblable conjecture n'est pas sans en susciter d'autres sur l'état de développement desdits migrants (à la période primitive de «la transition vers l'agriculture»), sur le genre de terres qu'ils occupaient avant de se rendre en Inde (plaines, vallées, montagnes), sur les divers «problèmes écologiques» (désertification, bouleversements dans le régime climatique, les précipitations, etc.) ou les «pressions économiques» (surpopulation, raréfaction des ressources) qui auraient pu les contraindre à migrer en premier lieu.

Comme chacun est libre d'émettre des hypothèses, la quête pour la «patrie indo-européenne» est devenue l'équivalent universitaire de la quête de l'Atlantide. À en croire diverses sommités à des époques variées, le pays d'origine aurait pu exister aussi bien au Pôle Nord, en Scandinavie, en Europe Centrale, en Russie méridionale, en Asie Centrale ou en Anatolie Orientale⁵. Rares furent les fois où l'on suggéra l'Inde, et l'idée n'émanait certes pas d'érudits européens. En vérité, dans une étude sur les «Patries récemment évoquées pour les Indo-Européens d'origine», le sanskritiste David Frawley, accompagné de l'historien des religions George Feuerstein et du professeur Subash Kak de l'université de l'État de Louisiane, découvrit qu'une seule des dix contrées proposées était l'Inde (et ce par un savant indien), alors que les neuf autres se situaient bien plus vers le nord et l'ouest⁶.

À ma connaissance, jamais un universitaire réputé – indien ou autre – n'a suggéré une patrie védique située non seulement à l'intérieur de l'Inde, mais de surcroît *exclusivement* sur les bordures littorales du sous-continent inondées à la fin de l'ère glaciaire. D'ailleurs, je n'ai pas plus souvenance d'un spécialiste de renom qui aurait considéré le déluge océanique sous *quelque* forme que ce soit parmi les «problèmes écologiques» ayant pu entraîner la migration du peuple védique «proto-agraire» hors de sa «patrie» (quel que soit l'endroit où elle se situait) pour rejoindre un environnement plus vaste.

Cela s'apparente à une omission, puisque les experts savent à présent que les origines de l'agriculture sédentaire et de la «civilisation» en Inde – à vrai dire de la lignée très urbaine qui culmina des millénaires plus tard dans la culture Indus-Sarasvatî elle-même – remontent au moins à 8 500 ans avant notre époque. Telle est la date approximative – 6 500 av. J.-C. – de la première strate d'habitation dans l'extraordinaire ville préhistorique de Mehrgarh dans le col de Bolan, au Pakistan⁷, un site archéologique fort mystérieux, comme nous le verrons. C'est aussi une date assez primitive pour s'intégrer

à merveille dans la chronologie des trois épisodes des « super-déluges » planétaires au terme de la dernière ère glaciaire.

Une culture maritime ?

Quelle culture ancestrale aurait bien pu élire domicile dans une région si proche de la mer, que les cycles récurrents d'inondations postglaciaires auraient sérieusement menacée ?

À mon avis, seule une culture maritime, dépendante de l'océan, cadre avec l'image. Par ailleurs, rien ne s'oppose à l'existence d'une telle civilisation en Inde, il y a 8 000 voire 15 000 ans, puisque les spécialistes acceptent que les humains primitifs ont très bien pu naviguer il y a 40 000 années, de même qu'il y a 10 000 ans, les longues traversées océaniques et les prouesses de navigation étaient accomplies par des individus censés appartenir à l'« âge de pierre », dans différentes parties du monde⁸.

Pourtant, on suppose toujours que les fondateurs de la religion védique – les ancêtres de ceux qui psalmodiaient les stances védiques qui nous furent transmises – étaient des chasseurs-cueilleurs, des nomades ou des agriculteurs qui ne parvinrent en Inde qu'après un long voyage terrestre (lui-même motivé par le besoin de davantage de terres). La plupart des indologues occidentaux étudiant le *Rigveda* n'ont donc jamais éprouvé le besoin d'analyser les nombreuses références de ses cantiques aux « mers » et aux « océans ». Seul David Frawley, en fait, qui se situe loin du courant classique mais dont la connaissance des *Vedas* ne saurait être mise en cause, a tenté une investigation sérieuse sur le sujet :

« La pensée moderne, en général occidentale, voudrait que le *Rigveda* soit le fruit d'un peuple nomade ayant envahi l'Inde par le nord-ouest et qui, par conséquent, ne pouvait rien connaître de la mer... Pareille idée n'émane pourtant pas du *Rigveda* lui-même. Il s'agit d'un préjugé servant à interpréter le recueil. On ne peut que bannir les nombreuses références à l'océan dans le *Rigveda*, en redéfinissant les habituels termes sanskrits présents dans le texte et uniquement destinés à décrire tout plan d'eau d'importance, fleuve ou lac. Si nous les acceptons tels qu'ils apparaissent... ils décrivent sans conteste une culture maritime⁹. »

Frawley allègue que si forêts et déserts sont aussi mentionnés dans les *Vedas*, le fait qu'ils soient familiers ne prouve pas une quelconque non-familiarité avec l'océan :

« La portée de la géographie védique se révèle tout à fait étendue, avec des montagnes, des plaines, des fleuves et des mers. Ce qui permet aux érudits de se concentrer sur une partie du paysage et de ne pas en démordre. Le symbolisme de l'océan n'en demeure pas moins le plus courant¹⁰. »

À tel point, observe Frawley, que Ralph Griffith, traducteur des *Vedas* – qui n'acceptait pas que le peuple védique ait la moindre expérience maritime –, se vit contraint de traduire une centaine de fois divers termes védiques comme « océan » ou « mer », car c'est exactement ce qu'ils signifient et qu'il n'existe pas d'autre interprétation possible¹¹. D'autres allusions maritimes ambiguës, selon Frawley, furent mal traduites ou simplement traitées comme métaphores. Et s'il admet que le mot « océan » est parfois utilisé comme une image dans les *Vedas* (l'« océan céleste », par exemple), il affirme avec persuasion que :

« de telles évocations ne reflètent pas une absence de contact avec l'océan terrestre... Elles dénotent une grande familiarité avec la mer, non pas seulement d'un point de vue pratique, mais aussi l'image poétique suscitée par la proximité¹². »

De même que les images nautiques des *Vedas* ne se confinent pas aux mers et océans. Elles englobent aussi des descriptions de la navigation, des bateaux et du négoce maritime. Selon le professeur S. P. Gupta :

« Il y a... des références à la mer, *samudra*, et aux négociants, *panis*, engagés dans le commerce maritime ; *navah*, *samudriah*, *sata-aritra*, etc., sont autant de termes qui l'indiquent de manière précise. Il est même fait mention de la piraterie. Une attaque par des individus sans scrupules sur des bateaux regorgeant de marchandises, en vue de se les approprier, est clairement évoquée en des termes tels que *duseva*, *tamovridha*¹³. »

Si vous écoutez les Vedas, vous pouvez entendre l'océan

De longue date, les érudits jugent légitime d'établir de solides déductions sur le monde biblique – son économie, son histoire, son environnement, son sens de la géographie, sa structure sociale, etc. – en étudiant l'Ancien Testament¹⁴. Lorsque la même approche s'applique avec un esprit ouvert au *Rigveda*, on peut entendre l'océan :

«Tous les chants sacrés ont embelli Indra, magnanime comme la mer.» (1, 11, 1)

«Il [le dieu Varuna] connaît le chemin des oiseaux qui traversent le paradis à tire-d'aile et... de la mer. Il connaît les bateaux qui y voguent...» (1, 25, 7)

«Tel un océan d'eaux, il [Indra] reçoit les fleuves déployés de tous côtés dans leur ampleur...» (1, 55, 2)

«Les Sept fleuves puissants cherchent l'océan.» (1, 71, 7)

«Ô toi, dont le visage regarde de tous côtés, emmène-nous, ennemis du passé, comme dans un bateau... Comme dans un bateau, offre-nous la faveur de nous transporter sur les flots.» (1, 97, 7-8)

«Que viennent dans le bateau de ceux-ci nos cantiques pour t'emporter jusqu'au rivage lointain.» (1, 46, 7)

«Oui, Asvins [deux “intermédiaires divins” ou “anges gardiens” souvent cités en référence dans les *Védas*], tel un homme mort qui laisse ses richesses, Tugra quitta Bhujyu dans le trouble des eaux... Vous le ramenâtes à bord de vaisseaux agités... Bhujyu vous transportâtes... vers le rivage lointain de la mer, la grève de l'océan... Vous façonnâtes l'exploit de ce héros dans l'océan qui offre ni soutien, ni prise, ni équilibre, que de temps vous transportâtes Bhujyu jusqu'à son domicile à bord d'un bateau aux cent rames, Ô Asvins!» (1, 116, 3-5)

«Vous, qui possédez la jeunesse éternelle... vous ramenâtes Bhujyu de la mer tourmentée... sans les blessures de l'océan...» (1, 118, 14-15)

«Ô Asvins... Vous rejoignîtes le fils de Tugra [Bhujyu], parmi les trombes d'eau, à bord de ce bateau agité pourvu d'ailes [voiles?] pour voler, après quoi... vous l'amenâtes. Et vous échappâtes avec aisance au puissant déluge. Quatre bateaux, bienvenus au milieu de l'océan, manœuvrés par les Asvins, sauvèrent le fils de Tugra, celui qui fut jeté la tête la première dans les eaux...» (1, 182, 5-6)

«Ô Maruts [dieux du ciel et de la tempête], de l'Océan vous soulevez la pluie, et chargés de nuages humides, vous déversez les torrents.» (5, 55, 5)

«La terre tremble et chavire de terreur devant leur poussée [celle des Maruts], tel un vaisseau rempli qui, trépidant, laisse les eaux l’envahir.» (5, 59, 2)

«Puisse Aja-Ekapad, le Dieu, être plaisant, plaisant le Dragon des profondeurs, et l’Océan...» (7, 36, 13)

«Ne nous laissons pas fustiger par la tyrannie pécheresse de tout ennemi haineux et féroce, tel le bateau battu par les flots.» (8, 64, 9)

«Comme les fleuves qui gonflent l’océan, nos prières, Héros, amplifient ton pouvoir.» (8, 88, 8)

«Vous, les serviteurs de la Loi divine, transportez-nous sans encombre par-delà tous les tourments, comme un bateau par-dessus les flots.» (8, 72, 3)

«Lorsque Varuna et moi, nous embarquerons ensemble et lancerons notre bateau au milieu de l’océan, quand nous chevaucherons la crête des vagues, nous tanguerons dans la houle et serons heureux.» (8, 88, 3)

«Dans les deux océans était sa maison, dans les mers d’Orient et d’Occident.» (10, 136, 5)

«Savita [la personnification du Soleil en qualité de force donnant la vie], tu sais bien où l’océan, solidement ancré, a déversé ses flots par-delà sa limite.» (10, 149, 2)

Si les *Vedas* parlent d’eux-mêmes, les passages ci-dessus (traduits en français d’après la version de Griffith et représentatifs de nombreux autres non retranscrits ici) semblent susciter un certain nombre d’interrogations.

Par exemple, tout en confirmant une connaissance des liens entre les fleuves et les océans – avec des références aux rivières cherchant la mer, se jetant dedans, etc. –, on nous présente aussi l’idée des fleuves *amplifiant* l’océan, ce qui est tout à fait différent. Depuis quand les êtres humains sont-ils censés avoir vu des rivières *remplir* littéralement la mer (plutôt que de simplement s’y déverser, sans que cela ne modifie le niveau de celle-ci, comme c’est le cas aujourd’hui) ? Serait-ce à l’époque où l’océan, dont on pensait jusqu’alors que sa place resterait inchangée, «a déversé ses flots

par-delà sa limite», et lorsque seuls les individus à bord de bateaux étaient à l'abri de ses débordements?

Et qu'en est-il des Maruts, les dieux de la tempête, qui «de l'Océan [soulèvent] la pluie, et, chargés de nuages humides, vous [déversent] les torrents»? La connaissance des mécanismes du cycle mer-nuage d'évaporation-intempéries n'est pas une notion qu'on attribue d'ordinaire aux nomades proto-agraires n'ayant jamais approché l'océan de leur vie. Alors que l'idée devrait naturellement naître dans l'esprit de tout individu vivant non loin d'une côte... où, parfois, les nuages semblent effectivement puiser leur humidité dans la mer¹⁵.

De même, parmi les passages cités sont évoqués les «mers d'Orient et d'Occident» et les «deux océans». Voilà qui laisse supposer une expérience maritime étendue (à tout le moins, sans doute, à la mer d'Arabie à l'ouest de l'Inde, et au golfe du Bengale à l'est).

Nous devons alors réfléchir à toutes ces références aux bateaux : un sujet sans grand intérêt pour des individus agrariens, mais qu'on attend naturellement dans le discours de marins. Et quels bateaux ! Des vaisseaux qui affrontent les «trombes d'eau»... si puissants et si sûrs, qu'ils sont utilisés en guise de métaphores pour la sécurité et la protection... des embarcations dotées de grandes voiles et de rangées de rameurs, qui volent par-dessus les vagues au point qu'elles se mouillent à peine... des bateaux qui peuvent braver les flots et sauver «du puissant déluge» un homme passé par-dessus bord et le ramener sain et sauf à son domicile, «la grève de l'océan».

Enfin, et nous n'en espérons pas moins d'un peuple maritime, on discerne la connaissance des menaces et des dangers de la mer, comme ses joies et ses plaisirs. Ainsi, d'une part, on peut admirer l'hymne enchanteur à Varuna, qui n'a pu être composé que par un individu totalement au fait des mouvements de la mer et de la manière dont un bateau se comporte en rasant la crête des vaguelettes ou se penche dans la houle, lorsqu'il est à l'ancre. D'autre part, ces anciennes compositions donnent aussi un aperçu de la situation effroyable de l'être humain seul au beau milieu de l'océan «qui offre ni soutien, ni prise, ni équilibre». À l'aide de quelques mots simples et quelques images, ces textes nous permettent de connaître la peur et le sentiment d'oppression des individus à bord d'un bateau «battu» sans merci par les vagues de tempête, tel un «ennemi haineux et féroce». Avec la même économie descriptive, nous apprenons la «terreur» des marins, lorsqu'un vaisseau «trépide» et «laisse les eaux l'envahir». Et puis il existe des créatures susceptibles d'apaiser, tel «le Dragon des profondeurs», autant de monstres qui se révéleraient hors de propos dans les prés ou les

montagnes, mais semblent tout à fait dans leur élément parmi les chimères et les expériences d'un peuple de marin.

Je trouve donc beaucoup d'éléments au sein du *Rigveda* pour soutenir l'hypothèse selon laquelle ses rédacteurs devaient vivre en bord de mer et connaître de très longue date les comportements de celle-ci. Ce qui ne fait qu'accréditer l'idée brièvement soulevée aux chapitres précédents que les *Vedas* (une superbe littérature religieuse dépourvue d'une paternité connue) aient pu être l'œuvre d'une civilisation Indus-Sarasvatî indéniablement maritime (dont on sait depuis longtemps qu'elle possédait une écriture mais apparemment aucun texte sacré).

Le cas échéant, le mystère des origines des *Vedas* pourrait se confondre avec celui des origines de la culture Indus-Sarasvatî, lesquelles remontent de plus en plus loin dans le passé, à chaque nouveau coup de pelle des archéologues, dans des sites tels que Mehrgarh et Nausharo dans le Baloutchistan, dont les 8 000 ans d'âge ont déjà été confirmés.

Je rappelle au lecteur que 8 000 années avant notre ère correspondent à une date située dans la période des grands déluges post-glaciaires.

Trésors cachés

Nous savons que la chronologie proposée par les spécialistes n'a aucune influence, dans un sens comme dans l'autre, sur l'âge définitif du *Rigveda*. Même la date de 1200 av. J.-C., en général utilisée, ne s'applique qu'à la codification, alors que tous les experts concernés sont prêts à admettre que la composition effective doit être plus ancienne... sans qu'on puisse pour autant la dater précisément.

Le *Rigveda* se révèle par ailleurs un ouvrage composite, à force d'être réitéré au fil du temps, version après version, et les difficultés causées par son interprétation viennent sans doute du fait de l'imbroglio d'éléments primitifs et tardifs. De la même manière, selon Gregory Possehl, l'ouvrage apparaît comme une œuvre ayant connu une longue période d'agencement, «quand de nouveaux éléments étaient ajoutés et d'anciennes stances corrigées et modifiées». Puis, à un moment donné, «cette malléabilité dans la composition cessa, et les prêtres décrétèrent leur texte immuable, à savoir qu'on ne pouvait plus changer le moindre mot, la moindre syllabe, et toute erreur de prononciation ou déviation de la norme était considérée comme sacrilège¹⁶».

Ainsi, le *Rigveda* se présente à nous comme un ensemble dynamique d'écrits et d'histoire orale qui ne cessa de changer et de se

développer, en conservant cette dynamique – ce qui est concevable, même sur des milliers d’années –, avant d’être figé dans l’ambre, puis préservé éternellement sous sa forme interrompue à des fins d’études et de réflexion.

Je ne vois aucune utilité de lancer le débat sur le moment précis où cette « fixation dans l’ambre » a pu prendre effet, ou me joindre au concert des chamailleries d’experts sur quelques centaines d’années de plus ou de moins. Je suis bien plus intéressé par la possibilité que des strates d’une histoire et d’une tradition orales très anciennes puissent être dissimulées au milieu d’éléments plus récents que le *Rigveda* contient aussi.

L'affaire du fleuve disparu

Il y a un fleuve, auquel il est sans cesse fait allusion dans le *Rigveda*, et qui a disparu de la terre – tout en demeurant présent dans la mémoire humaine – il y a des milliers d’années ; il faudra attendre la deuxième moitié du ^{xx}e siècle, l’imagerie par satellite et la télédétection pour qu’il nous soit révélé. Il s’agit du Sarasvatî, celui-là même qui servit à qualifier la civilisation Indus-Sarasvatî, car un grand nombre de sites archéologiques « harappéens » et « pré-harappéens », remontant au moins au quatrième millénaire av. J.-C., ont été découverts à proximité de son ancien cours. Le Sarasvatî commença à se tarir vers la fin du troisième millénaire av. J.-C. et cessa de couler au début du second millénaire av. J.-C. Encore de nos jours, comme le remarque Gregory Possehl,

« il existe un lit de fleuve, de plusieurs kilomètres de large à certains endroits et abritant de nombreuses cultures, que les gens de Haryana appellent “Sarasvatî”. Durant la mousson, ce chenal peut charrier par endroits de petites quantités d’eau, dont le plus gros est récupéré pour l’irrigation. Ainsi ce cours d’eau nommé de nos jours “Sarasvatî” n’est pas tout à fait mort... ¹⁷ ».

Mais à quelle période était-il tout à fait vivant ? Telle est la grande question qu’on peut se poser. À quel moment le Sarasvatî était-il suffisamment vivant pour mériter ces descriptions dans le *Rigveda* ?

« Sarasvatî, le flot puissant... ¹⁸ »

« Se rassemblant, glorieuse, rugissant avec force... Sarasvatî, Mère de tous les flots... avec des torrents clairs se déversant avec vigueur, gonflant sous le volume de leurs eaux... ¹⁹ »

« Elle avec sa puissance... a fouetté de ses vagues violentes la crête des collines... Oui, cette divine Sarasvatî, terrible avec son chemin doré, tueur d'ennemis... dont les flots sans limites et ininterrompus, au débordement preste et agile, jaillissent dans un rugissement de tempête... Oui, la plus précieuse parmi les plus précieuses des rivières... aux pentes gracieuses, Sarasvatî a gagné nos louanges²⁰. »

Dans les notes de sa traduction de 1889, bien avant l'ère des satellites et de la télédétection, Griffith commenta l'utilisation du « she » (*elle* en anglais) dans le verset ci-dessus et exprima une certaine perplexité géographique :

« *Elle* : Sarasvatî en tant que rivière. La description donnée dans le texte ne peut guère s'appliquer au petit cours d'eau généralement connu sous ce nom ; et d'après cet extrait et de nombreux autres qu'on notera au passage, il semble probable que Sarasvatî soit aussi un autre nom pour Sindhu ou l'Indus²¹. »

Griffith n'a pas un seul instant envisagé la possibilité que le Sarasvatî des *Vedas* ait pu se révéler un « cours d'eau » bien plus important dans le passé qu'il ne l'est aujourd'hui (ce qui justifierait la description du *Rigveda*), et il a même traduit sans commentaire un autre passage qui réfute sa propre hypothèse en parlant des deux fleuves dans la même stance :

« Que les grandes rivières viennent avec leur aide puissante, Sindhu [Indus], Sarasvatî, et Sarayu avec leurs vagues. Vous les déesses des Flots, vous les Mères, qui donnez vie à tout, promettez-nous de l'eau en abondance et soulageant tous nos maux...²² »

Comme le *Rigveda* est clair sur le sujet, les érudits n'essayent plus depuis longtemps d'ignorer les descriptions erronées du Sarasvatî, en prétendant qu'il s'agissait de l'Indus. En raison de la parfaite conformité entre les anciennes évocations d'un Sarasvatî massif et les dernières preuves scientifiques d'un fleuve jadis imposant, on ne tente pas non plus de prétexter l'hyperbole ou la licence poétique. Possehl est donc prêt à concéder :

« Dans le *Rigveda*, l'image créée pour le Sarasvatî est celle d'un puissant fleuve coulant à profusion, difficile à réconcilier

avec la signification littérale du nom “succession de bassins”. On ne peut pas se contenter de balayer la dissemblance du revers de la main. C’est un bon exemple qui montre combien il peut se révéler difficile d’utiliser le *Rigveda*, et les textes védiques en général, en tant que sources historiques.

Il est possible qu’au moment où les rédacteurs des *Vedas* ont découvert le Sarasvatî la première fois, c’était un fleuve très imposant, et ces souvenirs correspondent à ce que nous lisons dans leurs textes. Mais avec le temps, le cours d’eau s’est vu soustraire ses sources et s’est asséché, en devenant une succession de plans d’eau. Pour une raison quelconque, le nom fut changé et Sarasvatî est celui qui demeura dans les textes ; inopportun, certes, mais pas insurmontable. L’idée porte en elle une implication chronologique intéressante : ceux qui composèrent le *Rigveda* se trouvaient dans la région du Sarasvatî avant que le fleuve ne se tarisse, soit davantage vers 2 000 av. J.-C. que vers 1 000 av. J.-C., en tout cas plus tôt que les chronologies conventionnelles pour la présence des Aryens védiques dans le Pendjab²³. »

Possehl minimise l’affaire. Les implications chronologiques sont quasiment dévastatrices pour l’édifice académique de l’histoire littéraire indienne, fondé sur une date aux alentours de 1 200 av. J.-C. pour le *Rigveda*, et par conséquent pour toutes les hypothèses concernant la préhistoire indienne basée sur une telle date. Dans le meilleur des cas, si telle est la signification des références à un fleuve Sarasvatî puissant et fougueux, alors cela ne fait que grandement renforcer la possibilité d’un lien entre la civilisation Indus-Sarasvatî et la religion védique.

Mais l’intrigue s’épaissit...

De la montagne à l’océan

Tout en nous offrant l’image d’un fleuve rugissant, puissant et au cours rapide (ce qui semblerait historiquement correct pour le Sarasvatî à n’importe quelle époque, jusqu’à la fin du troisième millénaire av. J.-C.), le *Rigveda* nous parle de manière très claire d’autre chose qui, au premier coup d’œil, n’apparaît pas du tout en conformité avec l’histoire. Il nous dit que le Sarasvatî connu des prêtres et sages védiques coulait sans interruption des montagnes jusqu’à l’océan :

«Ce fleuve Sarasvatî avec son courant nourricier avance, notre fidèle défense... les flots s’écoulent, surpassant en

majesté et en puissance tous les autres fleuves. D'un cours parfait, depuis les montagnes jusqu'à l'océan...²⁴ »

En un mot, les études par satellite indiquent que la dernière fois où le Sarasvatî a coulé dans un océan doit remonter à plus de 10 000 ans, soit pendant le dernier millénaire de la fonte post-glaciaire. Dans un article du journal spécialisé *Remote Sensing*, S. Ramaswamy, P. C. Bakliwal et R. P. Verma font les observations suivantes sur les données par satellite desquelles ils tirent cette très importante conclusion sur le «paléo-Sarasvatî»:

«L'occurrence de tentacules de paléo-canaux très développés dans le vaste désert indien [au nord-est du rann de Kachchh] et le dernier bras d'un paléo-canal comme le Ghaggar... montre que le fleuve Sarasvatî coulait à proximité des monts Aravalli [et] rejoignait la mer d'Arabie dans le rann de Kachchh²⁵.»

On ne connaît pas avec certitude l'époque exacte à laquelle le Sarasvatî a cessé de couler «d'un cours parfait» vers la mer d'Arabie et a commencé à se perdre dans les sables arides du désert indien. Toutefois, Ramaswamy, Bakliwal et Verma sont certains que cela ne se déroulait pas à l'«holocène» (l'ère géologique la plus récente) mais au «pléistocène tardif», il y a environ 12 000 ans²⁶. La même date approximative a été suggérée par Bhimal Ghose, Anil Kar et Zahrid Jussain, dans une étude pour le Central Arid Zone Research Institute de Jodhpur²⁷, et par Ghose *et al.* dans le *Geographical Journal*²⁸. B. P. Radhakrishna de la Geological Society of India indique aussi une période comprise entre 8 000 et 6 000 av. J.-C. pour la fonte des calottes glaciaires de l'Himalaya, accompagnée d'un accroissement massif des précipitations, permettant au «Sarasvatî et à tous ses affluents [de couler] dans toute sa majesté²⁹». Si tous ces scientifiques interprètent correctement les données, alors il suffit de suivre la propre logique de Possehl pour observer que la combinaison des preuves textuelles et celles fournies par la télédétection traduisent une intéressante implication chronologique: les rédacteurs du *Rigveda* vivaient dans la région du Sarasvatî à l'époque où ce fleuve coulait jusqu'à la mer, soit plus proche de 8000 av. J.-C. que 10000 av. J.-C.

Il va sans dire qu'une telle date n'est pas «simplement antérieure» mais d'une antériorité spectaculaire, incroyable, inexplicable, comparée à toutes les chronologies classiques au sujet de la présence des Aryens védiques dans le Pendjab. La science

moderne de la télédétection aurait-elle donc révélé l'une des strates les plus profondes des palimpsestes védiques ? Ou est-ce par pure coïncidence que cette apparente description géographique exacte du fleuve Sarasvatî, voilà 10 ou 12 000 ans, semble avoir été préservée dans le *Rigveda* ?

Puisque des autorités comme Gregory Possehl ont quasiment accepté l'« hérésie » de l'existence d'une civilisation védique dans le Pendjab en 2 000 av. J.-C. (sur la base d'une description haute en couleur d'un Sarasvatî ample et turbulent), il paraît impossible qu'ils puissent ignorer ou esquiver la description tout aussi vivace du même cours d'eau se jetant dans la mer. Toutefois, c'est exactement ce que fait Possehl. En citant le passage caractéristique (« d'un cours parfait, depuis les montagnes jusqu'à l'océan »), il admet que « les experts en littérature védique pensaient que le fameux fleuve se jetait dans la mer » mais conseille de manière explicite à ses étudiants de considérer cette observation « d'un point de vue critique et non littéral ³⁰ »... sans doute parce qu'en la prenant au pied de la lettre, cela impliquerait une date antérieure « impossible » pour la civilisation védique.

Sous les cieux védiques

Il existe d'autres passages du *Rigveda* – n'ayant rien à voir avec les fleuves – qui semblent contenir des éléments fort anciens. Ceux-ci ont surtout trait à des considérations astronomiques sur diverses étoiles et constellations, aux équinoxes de printemps et d'automne, ainsi qu'aux solstices d'été et d'hiver. En vertu d'un phénomène connu comme la précession des équinoxes, dont je vous épargnerai les détails ³¹, les constellations observées à ces saisons changent lentement de place comme par magie et comme si elles décrivaient une grande bande dans le ciel, à la vitesse d'un degré tous les 72 ans, pour un cycle complet tout juste inférieur à 26 000 années ³². Ainsi, si un texte ancien déclare : « nous avons vu telle ou telle étoile ou constellation se lever à l'aube au cœur de l'été », l'astronomie moderne permet de calculer à quelle époque fut faite semblable observation.

On trouve moult assertions de ce genre sur les étoiles et les saisons dans le *Rigveda* qui, prises au pied de la lettre, suggèrent que les sages védiques ont observé le ciel pendant des milliers d'années, en incorporant de temps à autre de nouvelles données astronomiques au recueil de textes préexistant. Le problème, c'est que l'éventail des dates, en remontant à la même époque que les éléments Sarasvatî, a toujours été jugé trop farfelu pour qu'une majorité le prenne au sérieux.

Ce n'est cependant pas l'avis général. Deux des plus éminents spécialistes en littérature védique du XIX^e siècle, le professeur H. Jacobi et Bal Ganghadar Tilak, pensaient sans l'ombre d'un doute que le *Rigveda* contenait de très anciennes observations cosmiques. Sur la base de référence astronomiques, Jacobi data la plupart des hymnes à la période comprise entre 4500 et 2500 av. J.-C.³³ Et si l'étude plus exhaustive de Tilak dénicha les plus grandes concentrations d'évocations désignant approximativement la même époque, il nota qu'on pouvait aussi identifier les dates antérieures³⁴. Tilak songea que la période la plus prolifique de composition védique se situait entre 4000 et 2500 av. J.-C. – la «période Orion», telle qu'il la désigna – où l'on trouve des références «à partir de l'époque où l'équinoxe vernal se situait dans l'astérisme d'*Ardra* jusqu'à celle où il déclina dans l'astérisme des *Kritikas* [les Pléiades]³⁵». Mais il identifia aussi une strate plus primitive d'hymnes védiques qu'il nomma «l'*Aditi* ou la période pré-Orion», en précisant: «Nous pouvons grossièrement la délimiter entre 6000 et 4000 av. J.-C.³⁶»

Plus récemment, David Frawley a relevé d'autres références qui peuvent faire remonter le témoignage astronomique du *Rigveda* jusqu'au-delà de 6000 av. J.-C., «probablement jusqu'à 7000 av. J.-C., lorsque le solstice [d'hiver] entra pour la première fois dans [la constellation d']*Ashwini*³⁷» (c'est-à-dire quand le solstice d'hiver se trouvait dans la constellation du Bélier³⁸). Et Frawley de conclure:

«Les *Vedas* se replongent dans une époque où le solstice d'hiver, le Chemin des dieux ou le cours septentrional du Soleil, commençait aux abords du signe du Bélier... Ce qui ne signifie pas que les cantiques qui utilisent un tel symbolisme furent tous composés à cette période... mais que le *Rigveda* se tourne vers la mythologie propre à cette époque, afin de définir la majeure partie du symbolisme de ses dieux et l'ordonnancement de ses rituels...³⁹»

L'ère des Sept sages

Pourquoi le *Rigveda* se replongerait-il dans une époque aussi lointaine, soit *grosso modo* entre 7000 et 6000 ans av. J.-C., s'il n'avait pas certains liens tout à fait réels et significatifs avec celle-ci?

Bizarrement, on peut poser la même question au sujet d'un système de décompte calendaire, toujours en usage dans quelque région montagneuse de l'Inde actuelle, notamment le Cachemire⁴⁰. Décrit à foison dans les *Purânas*, son nom évocateur n'est autre que «l'Ère des Sept rishis⁴¹». Bien qu'il fonctionne indépendamment du

système *yuga*, il le recoupe à certaines périodes et c'est en réalité ce même calendrier Saptarishi qui fournit les éléments nécessaires aux spécialistes pour situer le début du Kali Yuga à 3102 av. J.-C.⁴²

Pour simplifier, disons que le calendrier Saptarishi prévoit une série de cycles récurrents de 2800 années chacun (bien plus courts que ceux du système *yuga*), avec une date de commencement bien définie cette fois, la toute première «Ère des Sept rishis»: 6676 av. J.-C.⁴³ Selon l'étude détaillée de John Mitchiner:

«Le cycle complet du Kali Yuga débutera avec Krittika en 3876 av. J.-C... alors que le précédent commence avec Krittika quelque 2800 années plus tôt, soit en 6676 av. J.-C... et le cycle suivant complet démarrera avec Krittika en 1076 av. J.-C... La date de 6676 av. J.-C. fut considérée en un sens comme le point de départ de la chronologie indienne⁴⁴. »

Mitchiner observe qu'il existe, dans les œuvres des auteurs gréco-romains, une confirmation historique pour le point de départ de la chronologie indienne au septième millénaire av. J.-C. Les exemples notoires se trouvent chez Solin et Pline l'Ancien (23-79 apr. J.-C.), qui affirmaient que les Indiens, depuis l'époque des pères fondateurs de leur civilisation jusqu'à celle d'Alexandre le Grand, évaluaient «à 154 le nombre de leurs rois et le temps à 6451 années et 3 mois⁴⁵». Alexandre entra au Pendjab en 326 av. J.-C. et le quitta la même année. Il en découle que la figure de «Père» (associée à Bacchus dans les textes romains) «était censée avoir régné en Inde en 6777 av. J.-C. (6451 $\frac{1}{4}$ + 326)⁴⁶».

Puisque Pline et Solin s'appuyaient sur des comptes rendus transmis par les ambassadeurs à la cour de Maurya en Inde⁴⁷, on tient leur chronologie pour une information de première main, d'autant qu'elle est censée offrir une représentation fidèle des anciennes croyances indiennes sur le passé. Mitchiner est donc intrigué par le fait

«que la date de 6777 av. J.-C. proposée... par Pline et Solin se situe seulement un siècle avant celle de 6676 av. J.-C., à savoir celle suggérée par les écrits indiens à titre de point de départ de la chronologie du pays, sur la base de l'ère des Sept Rsis. Nous devons donc en conclure qu'une telle date était en fait considérée – du moins à partir du IV^e siècle av. J.-C. – comme le point de départ de la chronologie indienne⁴⁸. »

Les liens

Je savais déjà que la fonction ancestrale des rishis – sages, prophètes, etc. – consistait à maintenir l’institution de la monarchie sur terre. C’est à cette fin, et dans le but de préserver et de diffuser les *Vedas*, que les Sept sages sont censés être partis dans l’Himalaya en compagnie de Manu le Père, à l’époque du grand déluge.

Je savais aussi désormais qu’un calendrier indien en rapport avec les Sept sages, avec une figure paternelle et une lignée de rois, débutait aux alentours de 6700 av. J.-C., soit dans la période des plus énormes déluges que la planète ait connus ces 125 000 dernières années.

Enfin, je ne pouvais pas oublier que 6700 av. J.-C. se trouvait extrêmement proche de la date de la première communauté du remarquable site de Mehrgarh, au Baloutchistan : un site où la plantation et la culture méthodiques des céréales et des légumes, de même que l’élevage organisé, furent sans doute introduits en Inde pour la première fois.

Je commençais évidemment à me demander si tout cela n’était pas lié.

8

Le démon de la montagne et la renaissance de la civilisation

« Pourquoi les humains en sont venus à domestiquer les plantes et les animaux à une période donnée de l'Histoire, cela demeure un mystère. Il semble que cela soit un phénomène qui s'est développé juste après le début du holocène, dans plusieurs régions, à la fois dans l'ancien et le nouveau mondes. Pourquoi cela ne s'est-il pas produit plus tôt, nul ne le sait. »

Professeur Gregory Possehl,
University of Pennsylvania, 1999.

« Les données géologiques indiquent qu'au cours de la dernière glaciation du pléistocène, les eaux de l'Himalaya étaient gelées et que seuls les glaciers, solides et massifs, remplaçaient les fleuves... Lorsque le climat se réchauffa, les glaciers commencèrent à se désagréger et l'eau gelée qu'ils retenaient jaillit à profusion, inondant la plaine alluviale au pied des montagnes... Comment s'étonner que les habitants primitifs des plaines se mirent à louer le seigneur Indra pour qu'il fasse éclater les glaciers et libère les eaux, lesquelles s'écoulèrent en sept puissants canaux (sapta sindhu). L'analogie avec un serpent qui avance lentement (ahi) pour décrire le glacier de l'Himalaya convient à merveille... Grâce à notre vision rétrospective de géologues, nous voyons tout de

suite que le phénomène décrit dans le Rigveda n'était pas une fantaisie mais un événement naturel bien réel de grande portée, en relation avec la désintégration des glaciers himalayens et la libération des eaux contenues sous forme d'énormes inondations. »

B.P. Radhakrishna, Geological Society of India, 1999.

DANS son étude et son interprétation du passé, l'archéologie dépend énormément des preuves concrètes produites par les fouilles. La dépendance devient totale lorsque la culture sur laquelle porte l'enquête n'a laissé aucun document ou inscription qui témoignent sur elle-même.

La civilisation Indus-Sarasvatî était cultivée, mais l'interprétation archéologique à son sujet s'est strictement limitée aux vestiges matériels et n'a jamais pu puiser ses informations dans les propres textes de ladite civilisation. C'est parce que toutes les tentatives visant à déchiffrer l'énigmatique écriture «harappéenne» ont échoué et aussi (du moins jusqu'à une période récente) parce que les *Védas* sanskrits étaient considérés comme l'œuvre d'une autre culture, plus tardive, et supposés n'avoir aucun rapport avec la civilisation Indus-Sarasvatî. Au cœur du XX^e siècle, cette approche signifiait tout bonnement que la civilisation Indus-Sarasvatî n'existait pas. Elle ne faisait pas partie de l'image archéologique du passé de l'Inde et ne l'avait même jamais été envisagée. Autrement dit, elle se révélait tout aussi «perdue» que l'Atlantide de Platon, jusqu'à ce que les preuves concrètes de son existence remontent en surface, au démarrage des fouilles de Harappa et de Mohenjo-Daro, dans les années vingt.

Nombre d'autres sites de type «harappéen» furent découverts au cours du demi-siècle qui suivit les fouilles au Pakistan et en Inde, mais le sort a voulu qu'aucun d'entre eux ne se révèle de manière significative plus ancien que Harappa ou Mohenjo-Daro. Pendant longtemps, le point de vue qui prévalut parmi les érudits fut donc que ces grandes cités avaient surgi d'un coup, sans le développement local à long terme, l'évolution, la croissance qu'on serait en droit d'attendre pour soutenir un tel bond dans la vie urbaine organisée. Aux yeux de certains archéologues, cela prouvait que la civilisation Indus-Sarasvatî n'était autre qu'une ramification de la supposée plus ancienne Sumer en Mésopotamie. D'autres la considéraient simplement comme une énigme et préféraient s'atteler à la tâche plus pragmatique consistant à comprendre les preuves à leur disposition.



La découverte capitale se fit en 1974, au lancement des fouilles de la « communauté villageoise agraire » de Mehrgarh, au Balûchistân. À présent rejointe par Nausharo et un certain nombre d'autres sites tout aussi primitifs, ses toutes premières strates d'habitation remontent aux alentours de 7000 av. J.-C. Mehrgarh présente deux aspects particulièrement frappants : (1) depuis le tout début, ses habitants étaient des paysans produc-

tifs et aguerris ; (2) le site est resté habité en permanence – ce qui est d'une valeur inestimable pour l'archéologie – jusqu'au premier millénaire av. J.-C.

En outre, beaucoup de sites d'âge intermédiaire, entre Mehrgarh, en 7000 av. J.-C., et Harappa, aux environs de 2500 av. J.-C., ont été découverts par la suite dans le bassin hydrographique de l'Indus-Sarasvatî qui ne cesse de s'agrandir, et tous sont désormais jugés par les archéologues comme les antécédents directs, présents aux différentes étapes d'un processus normal et d'une *régularité* rassurante du développement de la civilisation Indus-Sarasvatî elle-même.

On cite souvent cela comme un exemple de l'ouverture des archéologues aux faits nouveaux, et c'est aussi la preuve que si vous creusez assez profondément et assez loin dans les terres, vous trouverez tôt ou tard une lente phase d'évolution derrière *toute* civilisation hautement développée. En d'autres termes, les grandes cités dotées d'une base agraire avancée et efficace ne surgissent *jamais* de nulle part. Elles peuvent donner cette impression un certain temps, mais en définitive, elles finissent toujours par avoir un passé.

Le professeur S. P. Gupta du National Museum Institute de New Delhi résume assez bien la pensée archéologique actuelle sur les origines de la culture Indus-Sarasvatî :

« Chacun sait que l'histoire de la civilisation indienne débute avec les cultures néolithiques des collines du nord-ouest et les régions du piedmont qui datent de la fin du huitième millénaire av. J.-C., dans des sites tels que Mehrgarh au bord du fleuve Bolan, au Balûchistân. Malheureusement...

les fouilles de Mehrgarh ne débutèrent pas [avant] 1974... Dès leur démarrage, elles bouleversèrent cependant notre vision des cultures des collines du Balûchistân, et donc des débuts de la civilisation Indus-Sarasvatî.

Désormais, nous ne comparons plus le Balûchistân à une sorte de “couloir” emprunté par les cultures iranienne ou touranienne¹ et ayant engendré la civilisation Indus-Sarasvatî, pas plus que nous ne l'évoquons comme une région montagneuse et rocailleuse, pourvue “d'autant de cultures qu'elle compte maintenant de collines”. Nous préférons considérer lesdites collines et régions submontagneuses comme le “berceau” d'une très longue succession de cultures, depuis le Néolithique acéramique, qu'on peut dater du huitième millénaire av. J.-C., jusqu'au début de la civilisation Indus-Sarasvatî, au milieu du quatrième millénaire. Autrement dit, ce qu'on prenait autrefois... pour une série fluctuante de cultures néolithiques et chalcolithiques autonomes, inspirées des sociétés iraniennes, peut à présent faire partie de systèmes culturels bien intégrés, se développant sur une base interrégionale dans les zones submontagneuses, bordées par les monts Kirthar et Sulaymân, et les bassins des fleuves Indus, Ravi, Chenab, Satledj et Sarasvatî, avec leurs affluents. C'est cet ensemble qui a donné naissance à la civilisation Indus-Sarasvatî dans les plaines de l'Indus et du Sarasvatî².»

Ce que sait l'archéologie

Soyons clairs sur l'état actuel du courant majoritaire de l'archéologie :

1. Le « berceau » d'où naquit la civilisation Indus-Sarasvatî correspondait à la région « submontagneuse » ou du « pied-mont » des contreforts de l'Hindou Kouch, du Karakoram et de l'Himalaya.
2. Les « premiers frémissements » de ce qui deviendrait la plus grande culture urbaine de l'ancien monde eurent lieu vers la fin du huitième et le début du septième millénaires av. J.-C.
3. Jusqu'ici le premier survivant et le plus complet des sites découverts à en témoigner, c'est Mehrgarh, dans le col de Bolan, qui date des alentours de l'an 7000 av. J.-C.
4. Depuis Mehrgarh, l'histoire de l'évolution et du développement de la civilisation Indus-Sarasvatî est bien connue, avec

près de 3 000 sites mis à jour. Il est donc fort peu probable que d'énormes surprises attendent les archéologues étudiant cette période de 5 000 années entre 7000 et 2000 av. J.-C.

Je crois qu'il est important d'insister sur le fait que tous ces éléments représentent des déductions fort raisonnables d'après les preuves dont on dispose aujourd'hui, et que le tableau officiel brossé par les chercheurs sur les origines et le développement de la civilisation en Inde depuis l'époque de Mehrgarh se révèle à l'évidence correct, non seulement dans ses grandes lignes, mais aussi dans ses plus infimes détails. En l'absence de textes, certains aspects du processus auront sans conteste été mal compris voire non identifiés – notamment en matière d'expressions religieuses ou symboliques –, mais il ne fait aucun doute que les archéologues (de nos jours pour la plupart des équipes indigènes d'Inde et du Pakistan) ont effectué un travail colossal et sérieux et, à tout prendre, ils ont rétabli les liens et la chronologie.

Ce que l'archéologie ignore

On ne peut pas en dire autant de la période *antérieure* à Mehrgarh, comme Gregory Possehl, avec une honnêteté scrupuleuse, nous l'indique :

« On ne sait quasiment rien de l'époque située entre la dernière ère glaciaire, aux alentours de 15 000 av. J.-C. et les débuts de Mehrgarh, vers 7000 av. J.-C... La première période de ce site a connu le développement complet de l'architecture domestique basée sur les briques de terre... Alors, si Mehrgarh... se révèle sans doute une communauté villageoise agraire primitive, on ne peut nier que les fouilles organisées sur place n'ont pu fournir de renseignements sur les débuts de cette tradition ou les origines de la production de nourriture et de la domestication dans la région. Compte tenu de l'éventail varié des céréales et des légumes à gousse, et de la chasse élaborée, cela n'a certes rien à voir avec un site figé dans la chasse-cueillette. Ces individus étaient déjà agriculteurs³. »

Un véritable mystère, selon moi !

Possehl explique la « soudaine » apparition à Mehrgarh de cette communauté villageoise agraire étrangement développée comme un phénomène accidentel dû aux fouilles incomplètes, et il est certain qu'on finira par retrouver dans la région même « les origines de la

production de nourriture et de la domestication⁴». Il rapproche aussi le niveau de développement exposé par les archéologues dans la première période de la ville, vers 7000 av. J.-C., des sites du «Néolithique pré-poterie "B"» (NPPB) du Levant. Le NPPB représente la période comprise entre 8600 et 7000 av. J.-C., lorsque les économies agraires commencèrent à dominer l'Orient et le sud-est de l'Anatolie (bien qu'il existe la preuve localisée d'une présence agricole dans le Levant, un millier d'années plus tôt⁵). Possehl prend soin toutefois de ne pas établir des relations de cause à effet ou d'influer dans un sens ou dans l'autre et reconnaît :

« Pourquoi les humains en sont venus à domestiquer les plantes et les animaux à une période donnée de l'Histoire? Mystère... Il semble que le phénomène se soit développé juste après le début du Holocène, dans plusieurs régions, à la fois dans l'ancien et le nouveau mondes. Pourquoi cela ne s'est-il pas produit plus tôt? Nul ne le sait⁶. »

En d'autres termes, pourquoi le passage à la production de nourriture et à la domestication s'est-il produit tout à coup et en particulier *à cette période*... il y a moins de 12000 années (la date que les géologues ont établie à la fin de l'ère glaciaire «Pléistocène» et le début de l'«Holocène» actuel) plutôt qu'à une autre époque? C'est précisément le moment, observe Possehl, «vers le début de l'Holocène, quand les derniers grands glaciers continentaux se sont retirés» qu'on peut trouver des traces des «origines de la vie sédentaire dans le secteur nord-ouest de l'Asie méridionale⁷».

Nous pénétrons ici dans l'une des vraies grandes énigmes de la préhistoire: non seulement pourquoi les humains ont-ils commencé à domestiquer les plantes et les animaux à un moment précis dans le sous-continent indien, mais déjà pourquoi l'ont-ils fait *quelque part* dans le monde... et où (si cela a eu lieu) et quand le processus a-t-il réellement débuté?

Beaucoup on tenté de comprendre les énergies à l'origine de la révolution de la production de nourriture et de la domestication dans l'histoire de l'humanité⁸:

« La proximité, la surpopulation, la bonne volonté culturelle, la rétroaction des systèmes, les changements et les pesanteurs climatiques, les contraintes de la population, même une sorte de caractère historique inévitable... autant de causes, individuelles où de conserve avec d'autres forces, qui furent avancées pour expliquer cette révolution⁹. »

Au milieu des années quatre-vingt-dix, les brusques changements climatiques de la transition pléistocène-holocène, qui accompagnèrent la fin de l'ère glaciaire, attirèrent tout spécialement un certain nombre de chercheurs intéressés par les origines de l'agriculture¹⁰. McCorriston et Hole (1991) et Bar-Yoseph et Meadow (1995) comptèrent parmi ceux qui affirmèrent que :

«Les origines de l'agriculture doivent être considérées dans le contexte d'un régime climatique fluctuant, qui élargit puis rétrécit les secteurs adaptés à une chasse-cueillette productive et plus tard aux cultures et aux pâtures... les changements brusques de climat sont vus comme des catalyseurs¹¹.»

Le contre-argumentaire proposé par Gregory Possehl en 1999 se révèle persuasif et mérite d'être lu en détail :

«Ceux qui utilisent l'hypothèse du "catalyseur climatique à court terme" suggèrent pour l'essentiel que... lorsque le climat réduisit les ressources, une seule réaction demeurerait possible : la production de nourriture et la domestication. Certes, c'était une possibilité, mais il y a sans doute eu d'autres réactions à une telle pression météorologique : par exemple la migration (sans doute partielle) vers d'autres environnements, l'élargissement de l'adaptation afin d'inclure des plantes et des animaux ne faisant pas encore partie du régime alimentaire, la réduction de la population, l'association ou la mise en œuvre partielle de ces solutions.

Les Bochimans San Kung semblent avoir vécu trois années de sécheresse au Botswana en s'en rendant à peine compte. Les éleveurs-bergers voisins bantous perdirent 100 000 têtes de bétail, et on dut apporter de la nourriture pour soulager 200 000 fermiers et bergers dans le besoin. En fait, les chasseurs-cueilleurs ont aidé, dit-on, les Bantous venus se rassembler sur leur territoire. Ce qui nous enseigne que la réaction humaine à la sécheresse et à l'adversité naturelle est difficile à prévoir. L'adaptation de la chasse-cueillette peut se révéler d'une souplesse extraordinaire et offrir une protection durable et fiable contre les fatalités de la nature.

Nous ne devrions pas imaginer que les relations entre les humains et le monde naturel impliquent des réactions aussi peu élaborées que celles proposées par le schéma des influences environnementale et climatique. Il est beaucoup trop simpliste de croire que les populations primitives de

chasseurs-cueilleurs du holocène... n'ont connu aucune difficulté, jusqu'à ce que le temps se gâte et les contraigne à domestiquer plantes et animaux... De plus, si l'on tente d'expliquer la production alimentaire par la détérioration du climat, autant fonder son raisonnement sur le fait que les individus qui "inventèrent l'agriculture" agirent sous la contrainte du manque de ressources¹². »

Ce que les sages védiques savaient (1) : les survivants du déluge

En résumé, n'est-il pas plus vraisemblable que « les individus qui inventèrent l'agriculture » aient fait partie d'une société disposant des moyens et du temps pour entreprendre ce que les savants nomment « le lent processus de domestication », plutôt que d'un peuple au bord de la famine¹³ ? Au mieux, un tel scénario semble expliquer différemment pourquoi les habitants de Mehrgarh étaient *déjà* agriculteurs, quand furent posées les premières briques il y a 9 000 ans ; *ou bien*, comme Possehl le laisse entendre, ils développèrent leur capacité à produire des aliments dans la ceinture submontagneuse des contreforts du Karakoram et de l'Himalaya à une époque antérieure. Le cas échéant, nous pouvons supposer, comme lui, que les traces de cette phase évolutive vitale – entre la chasse-cueillette élaborée, d'une part, et l'agriculture et la gestion du bétail, d'autre part – attendent toujours d'être découvertes (en dépit des recherches archéologiques intenses dans ces secteurs au cours de ces cinquante dernières années) ; *ou alors*, ils ont développé leurs techniques ailleurs, en Orient ou dans une autre région ayant échappé à l'observation des archéologues, puis ont ensuite émigré vers les zones submontagneuses du nord-ouest de l'Inde.

Bizarrement, c'est la seconde éventualité que retiennent les anciennes traditions indiennes. Ce qui explique que Manu et les Sept sages se soient retranchés dans l'Himalaya, depuis un lieu en proie à un terrible déluge, et qu'ils aient emporté depuis leur patrie antédiluvienne non seulement les *Vedas* mais aussi toutes les « semences » nécessaires au rétablissement de communautés permanentes pour la production alimentaire.

Les textes sacrés nous apprennent aussi que la société védique était guidée par une confrérie de Sept sages – rishis –, lesquels supervisèrent son évolution, établirent une monarchie pour le bénéfice de toute l'humanité et veillèrent à ce que ces monarques règnent avec équité. L'éthique fondamentale enseignée par les sages était l'ascétisme – qui, d'aussi loin que puisse remonter la mémoire de l'homme dans le passé, n'a fait que constituer l'éthique éternelle de

l'Inde ancienne –, et bien qu'ils aient accepté l'utilité d'une société capable de répondre aux besoins matériels essentiels des êtres humains, il se révèle peu probable que les « politiques économiques » desdits sages aient jamais encouragé la surproduction ou l'opulence.

Un mode de vie relativement simple, avec quelques préoccupations matérielles, mais axée sur la spiritualité et l'autodiscipline du yoga, correspondrait davantage à l'image attendue : très proche de celui de Mehrgarh, il y a 9 000 ans, à la fin de l'ère glaciaire.

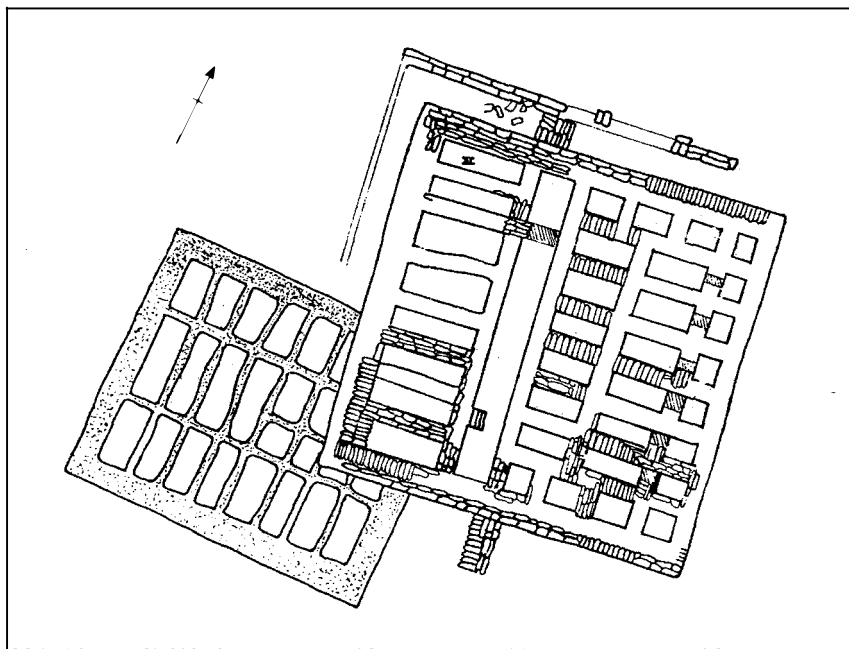
L'histoire de Mehrgarh

Le col de Bolan relie la partie occidentale de la vallée de l'Indus aux hautes terres du Balûchistân et au-delà. Mehrgarh se niche au pied dudit col, dans les plaines alluviales de Kachi, au bord du fleuve Bolan. L'endroit est bien choisi : abrité, regorgeant d'eau, idéal pour l'agriculture, et un point de passage pour tout commerce ou déplacement entre les montagnes et les basses terres, d'un côté, et la mer d'Arabie, de l'autre. La localité se situe assez loin des côtes – 500 km environ – pour avoir été épargnée par l'inondation océanique (toujours un problème il y a 9 000 ans, avec encore un énorme déluge planétaire à venir). Par ailleurs, en dépit de son aspect rocailleux, le Balûchistân n'est pas assez élevé pour avoir soutenu un bouclier glaciaire durant la dernière glaciation. Hormis les crues occasionnelles inévitables du fleuve Bolan, nous pouvons par conséquent présumer que Mehrgarh jouissait d'un climat modéré, qu'aucun péril écologique ou géologique évident ne menaçait, au moment de sa fondation voilà 9 000 années.

Il est donc facile de comprendre pourquoi ces premiers habitants – des agriculteurs déjà aguerris – choisirent de s'installer là plutôt qu'ailleurs. Ce qui pose toujours problème, c'est leur motivation, leur but, ou bien si l'on doit suivre l'habituelle vision des spécialistes : à savoir que cela s'inscrivait dans une « tendance » générale et systématique vers la sédentarisation et la production alimentaire intensive dans le nord-ouest de l'Inde, suscitée vaguement par le changement de climat.

Mehrgarh s'étale du nord au sud, le long de la rive ouest du fleuve Bolan, en une bande pouvant atteindre 1 km de large et plus de deux kilomètres de long, bien que tous les secteurs n'aient pas été occupés en même temps. Le contenu de la période 1 se regroupe aux confins septentrionaux du site, où l'on estime qu'il couvre une zone d'environ 3 à 4 hectares, dont on n'a mis jusqu'à présent à jour qu'une petite partie (75 mètres carrés¹⁴).

Parmi les nombreuses choses qui me laissent perplexe à Mehrgarh, compte tenu du haut niveau de développement et de



Plan des bâtiments cloisonnés à Mehrgarh. D'après Rao (1991).

discipline dont témoignent ses habitants depuis le début, c'est que les premiers colons ne savaient pas travailler la poterie ou, pour quelque raison inexplicable, choisirent de ne pas en utiliser. Quoi qu'il en soit, on n'a trouvé aucune poterie dans les premières strates d'occupation (période 1 A) datée d'il y a 9 000 ans environ ; elles font leur apparition dans la période 1 B, près de mille années plus tard¹⁵.

Cette phase «acéramique» suggère que les premiers habitants de Mehrgarh devaient se révéler fort primitifs ; toutefois, d'autres preuves – notamment leur qualité de maçons – contredisent ce point de vue. Depuis le début, par exemple, ils bâtirent avec des briques de terre de bonne facture et de taille régulière (33 x 14,5 x 7 cm)¹⁶ et orientèrent certaines constructions selon les points cardinaux¹⁷. Nombre de ces structures se révèlent de simples habitations, pourvues de murs relativement solides réalisés à partir de deux assises de briques posées côte à côte, et des planchers sur lesquels on peut parfois discerner les anciennes empreintes de roseaux. Les dimensions moyennes de ces logements sont modestes, à peine 5 m x 4, et pourtant ils sont souvent subdivisés en plusieurs petites pièces¹⁸ :

«Les fours et les âtres... se trouvaient souvent aux angles des pièces, et des traces de fumée sur les murs enduits témoignent de leur utilisation. Un four circulaire tapissé de briques et coiffé d'un dôme (comme les actuels fours à tandoori du Pakistan et du nord de l'Inde) fut retrouvé dans son état délabré¹⁹.»

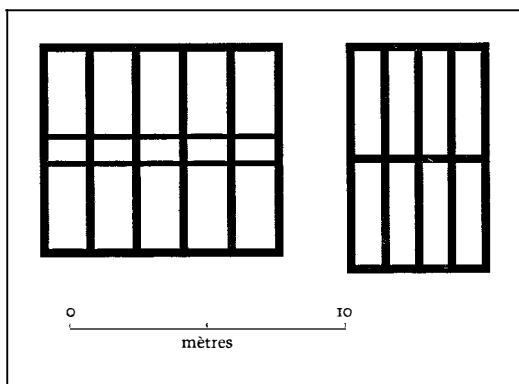
Certaines des bâtisses de Mehrgarh partagent un stupéfiant air de famille avec des bâtiments plus tardifs de la civilisation Indus-Sarasvatî, en particulier le « Grenier » de Mohenjo-Daro, qui se compose de nombreux compartiments cellulaires, supposés constituer des unités de stockage²⁰. L'équipe archéologique française a fourni la même interprétation à la « Structure B » de Mehrgarh, laquelle mesure :

«6,3 m x 6,7 m, est orientée nord-sud, et constituée de six pièces rectangulaires. Celles-ci mesurent 2,25 m x 1,5 m et les trois autres 3,3 m x 1,5 m. On ne retrouva aucune porte d'entrée entre les chambres, bien qu'il y ait deux, trois ou quatre assises de briques préservées. Les murs étaient formés de deux épaisseurs de briques... Les planchers de cinq des pièces étaient jonchés de gravier (trois en étaient entièrement recouvertes²¹).»

On trouve la trace de nombreuses autres structures compartimentées à Mehrgarh, datant de plusieurs périodes successives dans l'existence de la ville. Certaines d'entre elles sont préservées jusqu'à une hauteur de plus de 15 assises de briques, et aucune porte ou fenêtre n'y a été retrouvée. Les unités cellulaires n'excèdent sou-

vent pas plus d'un mètre carré, et l'accès devait s'effectuer, suppose-t-on, par leur toit²².

Ainsi, même s'ils ne fabriquaient pas de poteries, les tout premiers habitants de Mehrgarh construisirent toute une série de bâtisses, et celles-ci sont manifestement l'œuvre d'individus qui savaient fort bien ce qu'ils faisaient. Les structures



***Schéma des unités cellulaires à Mehrgarh.
D'après Quivron (1991).***

en compartiment n'étaient peut-être pas des «silos» – rien ne le prouve – mais nul doute qu'elles avaient une fonction et étaient bâties suivant un certain ordonnancement, lequel existait logiquement avant la fondation de la ville, pour qu'il apparaisse sous une forme déjà développée dans les plus anciennes strates d'habitation.

Comme l'a fait remarquer Gregory Possehl, les premiers habitants de Mehrgarh étaient des paysans accomplis, depuis le début. Ils firent pousser du blé et de l'orge domestiqués, qui comptent encore de nos jours parmi les principales céréales vivrières de l'Inde septentrionale²³. Dans leur cortège de cultures, ils en inclurent d'autres choisies avec soin : lentilles, pois et pois chiches :

«Les légumes à gousses, annuels, cultivés pour leurs graines, constituent un groupe de végétaux particulièrement intéressants parce qu'ils peuvent fixer le nitrogène de l'atmosphère en symbiose avec la bactérie rhizobium présente sur leurs racines. Ils ajoutent du nitrogène au sol, plutôt que d'en consommer, et si l'on alterne et mélange ces graminées avec les céréales vivrières, on atteint de plus hauts rendements en accroissant la fertilité du sol²⁴. »

Comme une telle connaissance agricole nécessiterait des siècles, voire des millénaires pour s'acquérir, Gregory Possehl n'est pas le seul archéologue à être convaincu que Mehrgarh ne représente pas les débuts de la tradition de la production alimentaire en Inde du nord, mais déjà un stade développé de celle-ci.

On trouve aussi la preuve que la domestication des espèces sauvages de chèvres, de moutons et de bovins fut accomplie par les premiers colons de Mehrgarh avec grand succès, comme s'ils possédaient déjà une expérience acquise ailleurs. En outre, ils semblent être arrivés là avec ce programme de domestication animalière à l'esprit et, dans les années initiales, avoir complété leur régime alimentaire par la chasse dans les plaines du Kachi (gazelle, cerf de Duvaucel, cervicapre, sanglier, éléphant, etc.), tandis que le développement de leurs troupeaux domestiqués était en marche. «Ce que nous découvrons à Mehrgarh», conclut Possehl,

«c'est une succession d'événements qui paraît nous renseigner sur la domestication locale des animaux. Les moutons, chèvres et autre bétail avaient au début un aspect sauvage, puis on les a manipulés... Au fil du temps, les domptés potentiels en vinrent à ressembler à des animaux domestiques (plus petits, avec les empreintes ostéologiques des

bêtes d'élevage)... La contribution du bétail domestique ou "pro-domestique" aux ajustages de la faune finit par surpasser celle des autres animaux assez tôt dans le Néolithique acéramique²⁵ ».

Je note au passage que la chronologie de la production alimentaire que les archéologues ont pu reconstituer à Mehrgarh s'accorde quasi à merveille avec l'histoire de Manu, qui, à l'inverse de celle de Noé, n'offre aucune information sur les animaux de l'Arche, mais nous dit que l'archétype du survivant du déluge indien a emporté à bord, « soigneusement préservées et assorties, toutes les semences décrites de longue date²⁶ ».

D'autres éléments déterrés à Mehrgarh nous permettent de mieux appréhender ses premiers habitants : ils utilisaient de petites quantités de cuivre « non fondu, pense-t-on, et en provenance de la région » ; leurs instruments de base, façonnés par le silex, comprennent des faucilles avec le lustre propre des lames servant à moissonner ; ils tissaient des textiles, fabriquaient des paniers, en les rendant parfois étanches avec du bitume ; ils taillaient dans l'os des alènes, des spatules et des aiguilles ; ils possédaient aussi une industrie perlière bien développée produisant de minuscules perles de stéatite noire en forme de disques, d'autres en forme de barrique dans de la calcite, ainsi que des bracelets en conque polie²⁷ ; des coquilles de dentalium – de longs tubes creux formant des perles naturelles – ont également été dénichées sur place. Elles sont très répandues dans le golfe de Cambay²⁸. On trouve aussi la preuve de contact avec les zones côtières « et des réseaux commerciaux à longue distance comme l'atteste la présence de coquillages marins, de lapis-lazuli, et de turquoise même dans les sépultures les plus anciennes²⁹ ».

La mention de ces tombes soulève un nouveau mystère entourant les premiers habitants et fondateurs de la ville. Contrairement aux occupants tardifs du site, ils inhumèrent leurs morts avec grand soin et cérémonie. Les corps étaient disposés en position « fléchie » ou embryonnaire, la tête orientée vers l'est, les pieds vers l'ouest³⁰, accompagnés d'effets personnels et parfois d'offrandes de nourriture et de boisson afin de subsister tandis que l'âme était censée voyager dans l'au-delà³¹. Semblables enterrements – 166 tombes au total – débutèrent juste à l'amorce de la période acéramique 1 A, avant d'être peu à peu délaissés³². Une tombe assez intéressante de la période 1 B contenait les restes d'un adulte de sexe masculin ou féminin :

«le long d'un mur fort érodé. Au pied étaient placés une hache de pierre polie, un grand noyau en silex, une motte d'ocre rouge, un os de bovin, et deux fragments d'un outil en os à double extrémité pointue, dont le troisième posé sur le thorax prouve la fracture volontaire de l'instrument avant l'inhumation. Deux perles de turquoise (en guise de ceinture) et d'autres éclats d'os bovins complétaient l'ensemble³³».

Les enterrements rituels de cette nature, avec des objets plus ou moins raffinés dans la tombe, furent conduits et reconduits au cours des premières années d'existence de Mehrgarh. La pratique est fermement établie au début, avec un certain nombre de conventions bien distinctes concernant le style et l'orientation de la sépulture et les types d'objets et d'ornements enterrés avec le défunt. Tout cela laisse supposer une culture funéraire et religieuse complexe, qui devait déjà être en usage chez les premiers habitants lorsqu'ils s'établirent.

Mais depuis combien de temps? Et où? Où la religion adulte avec les croyances dans l'au-delà, et dont nous avons un aperçu à Mehrgarh voilà 9 000 ans, prend-elle sa source?

Si la plupart des archéologues considèrent que les origines de l'agriculture indienne se situent soit au Proche-Orient soit dans la région du piedmont sub-himalayen, une observation discordante au sujet des premiers colons suscite le doute. Bien que la remarque ait été publiée en 1983 dans la revue de spécialistes, *Current Anthropology*, et bien qu'aucun des archéologues travaillant à Mehrgarh ne l'ait remise en cause, il semble aussi que personne n'ait encore réellement saisi sa signification.

La constatation, issue d'une recherche conduite par l'expert de la morphologie dentaire, John Luckacs, concerne le «nombre élevé d'incisives en forme de pelle parmi les habitants de Mehrgarh période 1. C'est un trait distinctif des populations de l'Est et du Sud-Est asiatique³⁴». Selon Luckacs, les dents des occupants de la période 1 :

«contrastent fortement avec l'ensemble dentaire européen (qu'on trouve en général en Inde et aux environs de Mehrgarh depuis l'antiquité) et partagent plusieurs caractéristiques de la morphologie dite "sundadont"... Les individus du Néolithique de Mehrgarh représentent peut-être la frange occidentale de la disposition dentaire phénotypique de l'Asie du sud-sud-est connue sous le nom de sundadont³⁵».

Si la découverte fut quasiment passée sous silence, ses implications sont en réalité tout à fait extraordinaires, car la traversée par voie de terre entre l'Asie du sud-est et le nord-ouest de l'Inde se révèle très longue, d'autant que les caractéristiques sundadont trouvées à Mehrgarh n'ont jamais été observées ailleurs sur le sous-continent³⁶. En outre, la plaque étendue de Sunda au Sud-Est asiatique – patrie des dentures sundadont et d'un bloc continental situé au-dessus de l'eau au dernier apogée glaciaire – fut submergée en plusieurs étapes rapides, il y a entre 16 000 et 11 000 années.

Les conséquences semblent évidentes à première vue : contraints à quitter leur terre d'origine (où ils avaient implanté l'agriculture, la religion, etc.) à cause de l'inondation du bloc continental de Sunda, les premiers colons se débrouillèrent pour naviguer depuis l'Asie du sud-est jusqu'au littoral nord-ouest de l'Inde, puis remontèrent l'Indus, avant de traverser les terres jusqu'au pied du col de Bolan, où ils fondèrent Mehrgarh. Toutefois, les dentitions ne garantissent pas semblable conclusion. Elles ne sont pas de pures sundadont mais partagent « plusieurs particularités dentaires avec cette morphologie dentaire », et il est plus vraisemblable que les individus provenaient de quelque endroit intermédiaire... mais la denture seule ne peut le préciser.

Par ailleurs, si le déluge est la raison hypothétique qui a poussé les colons à quitter le bloc continental de Sunda pour rejoindre l'Inde par voie de mer, pourquoi aller chercher si loin quand il y a un demi-million de kilomètres carrés de terres viables au nord, au sud et à l'est du Gujérat qui furent inondées à la même période ? Les réfugiés supposés du déluge n'auraient-ils pas plutôt rejoint Mehrgarh depuis là-bas, à moins d'un millier de kilomètres, plutôt que depuis la lointaine Indonésie, la Malaisie ou le bloc continental de Sunda ?

Dans le meilleur des cas, les similitudes avec la configuration sundadont observées sur la dentition des habitants de la période 1 semblent éliminer toute possibilité qu'ils aient migré vers Mehrgarh par voie de terre depuis l'ouest. Comme le confirme Jonathan Kennoyer :

« Ils ne présentent pas des parentés marquées avec les populations néolithiques connues de l'Ouest asiatique. Au contraire, leur morphologie dentaire les associe à un groupe génétique asiatique distinct³⁷. »

Le mystère des premiers fondateurs de Mehrgarh demeure donc entier à ce jour, et toute la problématique a été quelque peu

négligée, peut-être à cause de la controverse qu'elle peut susciter. Les chercheurs ignorent toujours ce qui motiva en premier lieu les colons à s'installer à Mehrgarh, bien que ces derniers semblent être arrivés avec un but et un projet bien définis en tête. Enfin, nous ne devrions pas tirer des conclusions sur l'état du développement mental et intellectuel des premiers habitants d'après la nature assez simple et austère de leurs logements, outils et mode de vie. Cet « agencement archéologique » s'intègre dans le modèle historique classique du comportement et de l'aspect extérieur des individus au seuil de la production alimentaire sédentarisée, lorsque leurs communautés s'installent pour la première fois³⁸. Mais Mehrgarh correspond aussi à un autre modèle, à savoir celui suggéré dans le *Rigveda* d'une société établie par des sages s'adonnant au yoga pour répondre de manière fort efficace aux besoins simples, mais ne témoignant d'aucun intérêt pour l'opulence matérielle ou les excès qui pourraient détourner les humains de la poursuite de la grâce spirituelle et de la destinée immortelle de l'âme.

Les mers qui s'élèvent et les calottes glaciaires qui fondent

Mehrgarh période 1 nous ramène 9 000 années en arrière, mais les résultats au radiocarbone nous laissent souvent perplexes³⁹ ; « la stratigraphie des lieux est d'une extrême complexité⁴⁰ », et si l'on tient compte des marges d'erreur s'appliquant à chaque datation de sites aussi anciens, il n'est absolument pas inconcevable que celui-ci soit en vérité plus proche des 10 000 ans d'âge⁴¹.

Je décidai d'en savoir plus sur ce qui s'était passé dans le Nord-Ouest himalayen au cours du millénaire qui vit la fondation de Mehrgarh, pendant la fonte cataclysmique survenue au terme de la dernière ère glaciaire. Ce fut à cette période, juste après le retrait des derniers « glaciers continentaux », comme le précise Possehl, qu'explora la production alimentaire dans le Nord-Ouest indien. Mais curieusement, lui-même ou aucun autre expert réputé s'intéressant aux développements culturels révolutionnaires de cette époque n'ont envisagé la possibilité que les glaciers en décomposition et la hausse du niveau de la mer aient pu constituer davantage que les symptômes d'un changement de climat généralisé, et que cela ait pu avoir un lien direct avec l'introduction à Mehrgarh d'un mode de vie agraire établi, apparemment nouveau sur le sous-continent.

Nous savons que le littoral indien subit de violentes inondations il y a 15 000 ans. Mais qu'en est-il de la « source » des eaux ayant fait monter le niveau de la mer ? Et les calottes glaciaires, pendant la fonte galopante des glaciers, qui déversèrent dans les océans des

flots gigantesques en provenance des montagnes? Si des déluges se produisirent dans les lacs glaciaires d'Amérique du Nord et d'Europe, alors pourquoi pas aussi dans l'Himalaya?

Double sens

La langue du *Rigveda*, même après être passée d'une tradition orale à une tradition sanskrite rédigée, et après sa plus récente transformation en un anglais moderne, plus prosaïque, n'en demeure pas moins mystérieuse: elle est remplie de symboles, de métaphores et d'énigmes qui semblent parfois conçus pour brouiller la frontière entre image et réalité, entre le symbole et ce qu'il représente.

J'en veux pour preuve l'usage de certains mots sanskrits dans le récit de Manu, avec l'intention manifestement délibérée d'exploiter les ambiguïtés et les insinuations dans leur signification. C'est sans doute le cas, affirme David Frawley, avec le terme védique pour «bateau» – *nau* – qu signifie aussi «verbe» ou «parole divine»; tandis que ce qui correspond à «pensée, intellect», *dhi*, signifie aussi «vaisseau⁴²». De tels jeux de mots pourraient expliquer avec rationalité l'image improbable d'un bateau de Manu cantonné dans l'Himalaya. Par exemple, si les termes employés font littéralement référence à une embarcation attachée au sommet d'une montagne enneigée, les passages significatifs pouvaient suggérer que le verbe – la «parole divine» révélée, à savoir les *Vedas* eux-mêmes – avait été porté dans l'Himalaya en vue de le préserver dans la mémoire des Sept sages. Ce qui serait logique avec l'avertissement de Vishnu aux réfugiés, selon lequel le «verbe/bateau» ne devait pas descendre des montagnes trop vite, sous peine de se voir anéanti par les eaux. Peut-être que la communauté de sages à laquelle les textes font référence décida de rester en retraite un long moment dans l'Himalaya, voire des générations durant, afin de stocker et de préserver les semences de céréales et de légumes à gousse déjà domestiquées et apportées de leur contrée d'origine, jusqu'à ce qu'ils sentent le mot propice pour que la «parole» soit de nouveau livrée aux hommes. Le cas échéant, le terme Naubandhaana du *Mahâbhârata* (voir chapitre 6) n'est plus tant «l'endroit où le bateau est amarré» mais plutôt «l'endroit où le verbe est protégé».

Autre sphère d'ambiguïté: les nombreuses significations du terme «Sarasvatî». Possehl transcrit «succession de bassins». Frawley y voit «Celle qui coule⁴³». Et la traduction de Griffith qui fait autorité n'est autre que: «Celle qui est liquide⁴⁴.»

Alors comment sommes-nous censés interpréter l'une des idées les plus symboliques et les plus ambiguës que les *Vedas* aient à nous offrir: le grand mythe connu sous le nom de «Délivrance des sept

fleuves » qui semble évoquer une inondation cataclysmique dans l'Himalaya ?

Ce que les sages védiques savaient (2) : la fonte des glaces de l'Himalaya

Le *Rigveda* évoque l'image implacable d'un démon sous l'aspect d'un grand dragon, ou d'un serpent, enroulé autour d'une montagne enneigée bordant le nord de l'Inde et qui étranglait sept grands fleuves. Son nom est parfois *Ahi* mais le plus souvent *Vrtra*, et le récit de son massacre par le dieu Indra et de la libération des sept cours d'eau revient encore et encore à travers les stances du recueil :

« Je vais relater les actes humains d'Indra, le premier qu'il ait accompli, celui qui brandit le tonnerre. Il tua le Dragon, puis libéra les eaux, et creusa les canaux des torrents de montagne. Il abattit le Dragon gisant dans la montagne ; fit éclater son tonnerre céleste Tvastr [l'artificier des dieux]. Telles des vaches meuglant et descendant le flot rapide, les eaux glissèrent vers l'océan... Indra, de son tonnerre puissant et mortel, mit Vrtra en pièces... Il gît là telle une rivière aux berges qui éclatent, le submergeant par leur courage. Le Dragon est couché sous les torrents que Vrtra dans sa grandeur a pris en son sein... et les eaux charrient le corps indescriptible de Vrtra, chaviré au milieu des sempiternels courants... Ô Indra... tu as libéré le flot des Sept fleuves. » (1, 32, 1-12)

« Indra terrassa le magicien Vrtra qui assiégeait l'imposant fleuve. Alors le ciel et la terre tremblèrent de terreur sous le tonnerre que le puissant héros laissa éclater. » (2, 11, 9)

« Toi, en massacrant Ahi, libéras le chemin du fleuve. » (2, 13, 5)

« Indra, dont la main brandit le tonnerre, lacéra Ahi qui obstruait les eaux, afin que les rapides courants pussent s'écouler... Indra, le Puissant, le Destructeur de dragon, entraîna les flots vers l'océan. » (2, 19, 2-3)

« Toi, dans ta vigueur qui massacra Vrtra, libéras les flots obstrués par le Dragon. Le Ciel trembla à la naissance de ton épanchement ; la Terre trembla de l'effroi sous ton déplaisir. Les montagnes inébranlables trépидèrent sous l'agitation : les eaux s'écoulèrent et inondèrent les déserts. » (4, 17, 1-3)

« Tu exterminas Ahi qui assiégeait les eaux... l'insatiable, gisant, lent à réveiller, qui somnait dans le sommeil perpétuel, Ô Indra ! Le Dragon s'étira sur les sept fleuves prostrés, tu le lacéras de ton tonnerre et le laissas désarticulé. » (4, 19, 2-3)

« Indra, pour l'homme, fit couler les eaux, massacra Ahi et libéra les Sept fleuves, qui se déversèrent telles des fontaines jusqu'alors obstruées. » (4, 28, 1)

« Même le présent profite encore de tes prouesses sur les fleuves, lorsque, Indra, pour leurs flots, tu libéras le passage. Tels les hommes qui s'assoient au repas, les montagnes s'installèrent. » (6, 30, 3)

« Indra... tu décimas le serpent Vrtra qui obstruait les flots... Le ciel approuva ton exploit. Tu fis couler les fleuves et nombre de mers t'ont vu les remplir de ces eaux. » (6, 72, 3)

L'explication couramment offerte pour cette légende, à la fois par les érudits étrangers et les exégètes indiens, voit Vrtra comme un symbole de gros nuages sombres de pluie qu'Indra fait éclater de son tonnerre. Dans ce scénario, les fleuves sont censés représenter des « torrents de pluie⁴⁵ ». D'où le commentaire de Horace Wilson :

« le but initial de la légende d'Indra massacrant Vrtra... n'est rien d'autre qu'un récit allégorique de l'apparition de la pluie. Vrtra... n'est rien de plus que l'accumulation d'humidité condensée ou contenue au sens figuré, ou encore obstruée par un nuage. Indra, avec son coup de tonnerre, ou son influence électrique ou atmosphérique, sépare les masses agrégées, et libre cours est donné à la pluie qui peut alors descendre sur la terre⁴⁶ ».

Il est vrai que certaines descriptions de Vrtra dans le *Rigveda* renvoient sans ambiguïté à un démon qui retient la pluie (« celui qui fait obstacle à la pluie », 1, 52, 6) et associent clairement sa destruction à la libération des « flots de pluie » (1, 56, 5) ; aussi, toute tentative visant à définir le personnage doivent prendre en compte semblables évocations. Cependant, je n'ai pas le sentiment que l'élégante allégorie de Wilson puisse expliquer de manière satisfaisante certains éléments clés du mythe, soulignés dans les passages

précités : les références constantes à la « libération des Sept fleuves » (si les « fleuves » sont réellement des « flots de pluie », alors pourquoi n'en dénombre-t-on que sept ?) ; la description du corps de Vrtra emporté par les eaux, « chaviré au milieu des sempiternels courants » (ce qui correspond davantage à la vision d'une puissante inondation qu'à celle d'une tempête, non ?) ; l'affirmation claire que les eaux libérées creusent des canaux dans les montagnes et filent vers l'océan ; la manière dont l'inondation des « déserts » est reliée à ce déversement des eaux depuis la montagne ; et surtout, le fait que les eaux libérées sont supposées couler « par-dessus » le dragon Vrtra qui « gît sous les torrents » (alors que s'il s'agissait seulement d'un nuage de pluie dispersé par le coup de tonnerre d'Indra, on s'attendrait à ce que les vestiges de son « corps » – les volutes de nuage restants ? – soient *au-dessus* des eaux libérées, non pas *au-dessous*).

Non satisfaits par le symbolisme pur de Wilson pour préciser les mêmes raisons, d'autres érudits ont proposé une interprétation plus littérale du mythe où les fleuves sont les sept cours d'eau physiques de l'ancien nord-ouest de l'Inde, une région que le *Rigveda* désigne du reste depuis le début comme le « Pays des sept fleuves⁴⁷ ». On présume en général que lesdits fleuves sont l'Indus, le Sarasvatî, et les cinq du Pendjab⁴⁸ « qui souvent s'asséchaient entièrement en été⁴⁹ ». Selon cette variante, Indra représente « le dieu de la saison des pluies » qui ramène les rivières à la vie et Vrtra le démon de la sécheresse estivale⁵⁰.

Mais cette interprétation pose tout autant problème. Ce qui mérite d'être souligné, c'est que « les prouesses d'Indra dans les fleuves » ne sont pas décrites dans le *Rigveda* comme une récurrence annuelle ou saisonnière, mais un événement extraordinaire, à la démesure effroyable, qui se déroula voilà fort longtemps (si longtemps qu'il s'agit du premier exploit humain d'Indra et le poète observe que « même le présent » sa réputation perdure). Lorsque je lis les récits du *Rigveda*, je n'arrive pas à me convaincre que les sages d'une antiquité reculée, qui composèrent ces cantiques, aient pu évoquer un épisode annuel, lorsqu'ils décrivirent l'épopée se déroulant dans les chaînes montagneuses enneigées du nord. Au contraire, les textes ne laissent aucun doute sur le massacre définitif de Vrtra : « Lorsque Indra et le Dragon livrèrent bataille, Maghavan [“Seigneur de l'abondance”, un qualificatif pour Indra] remporta la victoire à jamais » (1, 32, 13).

Aussi, je pense qu'il y a la place pour un troisième scénario... sur lequel les chercheurs ne se sont pas penchés.

Le dragon des glaces

Supposez que Vrtra symbolise la glaciation, plus précisément le bouclier glaciaire himalayen, qui devait être extrêmement étendu au dernier apogée glaciaire, et devait même parfois obstruer les sources des Sept fleuves. Dans ce cas, le mythe correspond tout à fait à l'effondrement tumultueux des calottes de glace aux quatre coins du monde, à la fin de l'ère glaciaire, et à ce à quoi on pouvait s'attendre à l'époque dans l'Himalaya et le Karakoram :

- Avant l'intervention héroïque d'Indra, le démon Ahi dans son repaire montagneux est explicitement décrit comme «étendu», étiré «sur les sept fleuves prostrés» et aussi gisant dans un «sommeil perpétuel»... métaphore on ne peut mieux choisie pour une calotte de glace profondément gelée.
- Le massacre d'Ahi/Vrtra est comparé à la soudaine libération de fontaines obstruées.
- Les flots qui se déversent des montagnes se révèlent d'une puissance tout à fait crédible... pour déchiquter la roche à mesure qu'ils creusent leur passage.
- Les gros morceaux du dôme central du bouclier glaciaire sont emportés par la violence des flux (« les eaux charrient le corps indescriptible de Vrtra, chaviré au milieu des sempiternels courants »).
- Remplies d'icebergs remuants, les eaux sont turbulentes et bruyantes, tels des troupeaux de bétail au galop, comme les écumes dans les gorges rocheuses et filent vers l'océan.
- Les effets spectaculaires de la déglaciation englobent de formidables vagues (« glaciaires », voir chapitre 3) qui se forment dans les vastes bassins d'eau de fonte, à la surface des grands glaciers (« Il gît là telle une rivière aux berges qui éclatent, le submergeant par leur courage. Le Dragon est couché sous les torrents »).
- De gigantesques séismes surviennent tandis que le fardeau de la calotte glaciaire sur la terre se voit soudain réduit; dans l'Himalaya et le Karakoram, qui comptent de toute façon parmi les régions les plus rapides à s'élever sur la terre, un semblable rebond isostatique a pu être amplifié par les processus habituels de la naissance d'une montagne (« Les montagnes inébranlables trépidèrent sous l'agitation »).
- Les zones désertiques lointaines sont inondées loin en aval.
- Les flots sont de nature à remplir «nombre de mers».
- Au terme des événements catastrophiques qui dénudèrent l'Himalaya et le Karakoram d'une grande partie de leur

couche de glace du Pléistocène et les laissèrent peut-être dans un état assez voisin de leur état actuel, les Sept fleuves qui étaient autrefois obstrués, ou gelés à leur source par l'étendue du bouclier glaciaire, purent se libérer et couler de nouveau dans leur cours normal.

Plausible? En partie, peut-être. Mais c'est l'une des difficultés du jeu qui consiste à interpréter les mythes : le sens qu'on attribue aux images se situe peut-être davantage dans l'œil du témoin que partout ailleurs...

Pour autant, après avoir passé en revue tout le mystère de Vrtra, je jugeai logique de consulter de plus près les écrits scientifiques au sujet de l'Himalaya. Que disaient les paléo-climatologues sur ce qui s'était produit dans la région au cours des 10 000 ans ayant suivi le dernier apogée glaciaire, lorsque toute autre zone recouverte de glace dans le monde, aussi loin que la Nouvelle-Guinée, les Andes, l'Amérique du Nord et l'Europe septentrionale, partageait le danger et le drame – mais aussi la promesse d'un avenir meilleur pour l'humanité – d'une violente fonte des glaces?

Survol d'«ELA Land»

Les scientifiques qui étudient les calottes glaciaires et les glaciers utilisent beaucoup l'acronyme anglo-saxon E.L.A. (*Equilibrium Line Altitude*, «altitude de la ligne d'équilibre»), «l'altitude d'un glacier sur lequel l'accumulation annuelle [de glace] correspond exactement à l'ablation [fonte] annuelle, de sorte que le rapport net des masses est de zéro⁵¹». Comme on pouvait s'y attendre, de nombreuses études ont confirmé que les ELA dans l'Himalaya et le Karakoram se révélaient nettement plus basses au dernier apogée glaciaire qu'elles ne le sont aujourd'hui (c'est-à-dire que la couche de glace descendait davantage dans les vallées et la calotte glaciaire était par conséquent plus épaisse... encore que les opinions diffèrent sur l'ampleur de cette épaisseur). Quelques exemples choisis dans la littérature scientifique suffisent à illustrer le consensus en la matière :

«Il est évident que le désaccord subsiste encore sur la chronologie glaciaire au nord-ouest de l'Himalaya et du Karakoram, et même sur les détails des événements au cours de la dernière glaciation du Pléistocène. Les avis divergents sur la dépression d'ELA pendant le dernier apogée glaciaire en sont la preuve, le maximum (de Haserodt) étant de 1 250 m et le minimum (de Scott) étant de 720 m... En dépit de l'apparente diversité des estimations des valeurs de diminution

d'ELA pour le dernier apogée glaciaire, concernant le nord-ouest de l'Himalaya, le Grand Karakoram et Swat Kohistan tendent à se regrouper de l'ordre de 800 à 1 000 m⁵². »

« Pour la calotte glaciaire de Dundee, sur le flanc septentrional du Tibet... nous avons relevé une baisse de température de 4 à 6 °C et une diminution consécutive de l'ELA (altitude de la ligne d'équilibre) dans une fourchette de 700-850 m au cours de la dernière phase de glaciation⁵³. »

« Les estimations des maxima de dépressions des ELA oscillent entre 1 100 m environ en deçà des valeurs actuelles (Swat Kohistan et vallée de Hunza dans le Karakoram) et 600 m (partie méridionale du Zaskar)⁵⁴. »

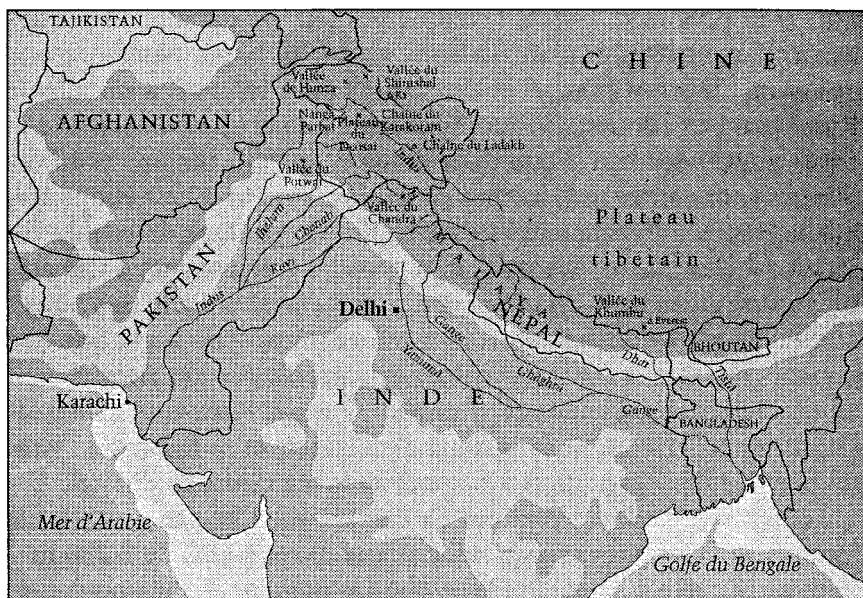
« Les baisses d'ELA furent calculées à partir d'une cartographie géologique glaciaire des anciennes étendues des glaciers. Les maxima de diminution d'ELA se situaient à 700 m sous les valeurs actuelles de la vallée de Ningle, 750 m dans la vallée de Liddar, et 800 m dans la vallée du Sind⁵⁵. »

« Les ELA furent reconstituées pour étudier la progression du dernier apogée glaciaire... Les résultats montrèrent une diminution d'ELA d'environ 1 000 par rapport aux valeurs d'aujourd'hui dans la chaîne du Ladakh⁵⁶. »

On ne s'avance guère en affirmant que la baisse moyenne d'ELA sur le bouclier glaciaire Himalaya/Karakoram au dernier apogée glaciaire était sans doute de l'ordre de 750 m.

À présent, qu'est-ce que cela signifie sur un plan pratique? Dans leur article paru dans *Science*, Nicholas Borozovic, Douglas Burbank et Andrew Meigs fournissent volontiers une réponse à cette question, en faisant tout spécialement référence au nord-ouest de l'Himalaya et au Karakoram au dernier apogée glaciaire :

« De petites variantes dans les ELA augmentent de manière significative le pourcentage de superficie couverte par les glaciers lorsque la région se situe à une altitude similaire... Pour les régions montagneuses très découpées (Nanga Parbat, le Karakoram, Haramosh et Rakaposhi), il existe une relation quasi linéaire entre la baisse d'ELA et la zone



située au-dessus de la limite des neiges éternelles. Dans le Karakoram, les glaciers actuels sont étendus; les conditions du dernier apogée glaciaire (DAG) auraient quasiment doublé la zone au-dessus de la limite des neiges éternelles, disponible pour leurs secteurs d'accumulation. En ce qui concerne les régions de Nanga Parbat, de Haramosh et de Rakaposhi, les conditions du DAG auraient pu presque quadrupler le secteur au-dessus de la limite des neiges éternelles... Pour les plateaux et les plateaux découpés, l'effet de la baisse de l'ELA se révèle encore plus marqué sur le paysage. Le plateau du Deosai est non gelé de nos jours, mais il aurait été recouvert d'une nappe de glace sous les conditions météorologiques du DAG⁵⁷. »

Il y a des années – si longtemps, en fait, que j'ai l'impression que c'était dans une vie antérieure –, j'ai survolé à bord d'un hélicoptère Alouette les hautes plaines lugubres du plateau du Deosai, au-dessus de Skardu. À une bordure desdites plaines, qui, sans être glacées en permanence, n'en demeuraient pas moins recouvertes d'un épais manteau de neige, il existe un lac, gelé le plus clair de l'année et appelé Shershar. En planant au-dessus, nous pouvions voir les cimes lointaines des montagnes environnantes, prises dans les glaces, s'aligner dans toutes les directions.

Nous étions en mars ou en avril 1981, j'avais trente ans et travaillais avec Mohamed Amin, un grand ami et grand photographe,

qui, bien plus tard, perdit tragiquement la vie dans le détournement d'avion d'Ethiopian Airlines, en 1996. Nous passâmes une quinzaine de jours grisants et éprouvants pour les nerfs à survoler le Karakoram en Alouette, lequel appartenait à l'armée pakistanaise et était piloté par un lieutenant-colonel et un major, pourvus d'impressionnantes moustaches en guidon de vélo. Nous étions établis à Gilgit, à l'ombre des 7 788 m du pic en dent de requin du Rakaposhi, et allions chaque jour survoler les montagnes à des altitudes vertigineuses – en plongeant parfois sous la ligne des neiges éternelles dans de verdoyantes vallées secrètes – de sorte que Mo pouvait prendre les photographies spectaculaires qui figureraient ensuite dans notre ouvrage, *Journey Through Pakistan*⁵⁸. Le troisième matin, avec tout le sérieux nécessaire, je rédigeai un testament et le laissai avec mon passeport dans ma chambre d'hôtel.

L'Alouette avait un plafond de service de 3 300 m, mais nous luttions souvent pour monter avec fracas jusqu'à plus de 5 200 m – les pilotes prétextaient l'exercice d'entraînement –, puis nous planions là-haut, suspendus parmi le grand désert blanc éblouissant, sous le ciel bleu éclatant. C'était très stupide de voler ainsi sans oxygène à bord, et l'engin n'était pas vraiment construit pour cela, mais cette expérience, plus que toute autre, me fit prendre conscience de l'immensité de ces montagnes. Lorsque nous survolâmes le Rakaposhi à 5 000 m, avec nos rotors effleurant presque son flanc, son sommet nous surplombait encore de près de 3 000 m. Dans un rayon de 160 km autour de Gilgit, on trouve une centaine de pics de plus 5 486 m, dont le K2 qui, avec ses 8 610 m, est la deuxième plus haute montagne du monde⁵⁹.

Dans une région qu'on ne saurait décrire sans superlatifs, il n'est guère surprenant que le nord-ouest de l'Himalaya et le Karakoram contiennent quelques-unes des plus longues vallées glaciaires de la planète, à l'exception des zones polaires⁶⁰; et ces gigantesques glaciers s'insinuent à travers la chaîne montagneuse, tels les anciens serpents du mythe, l'échine s'ornant de crêtes disposées en rang serré, comme autant d'écailles de glace.

Au dernier apogée glaciaire, ils devaient être sans doute quatre fois plus massifs et tout le paysage environnant devait être pris sous un bouclier de glace atteignant jusqu'à 4 000 m d'altitude par endroits... soit un kilomètre plus bas qu'aujourd'hui⁶¹.

Imaginez ce qu'il a dû se passer, lorsque toute cette glace a fondu.

Alors, que s'est-il passé ?

La littérature scientifique traitant des divers effets et phénomènes de l'ère glaciaire dans le secteur Himalaya-Karakoram est de

plus en plus répandue, à l'instar de l'intérêt pour ce sujet parmi les paléoclimatologues et les géologues.

Une question importante et fort débattue concerne la glaciation et la déglaciation du plateau tibétain à différentes périodes au cours de 2,5 millions d'années passées. Il a même été suggéré, non sans susciter la controverse, que le soulèvement géologique récent du Tibet, résultant de la puissance de la formation des montagnes dans l'Himalaya il y a entre 3 et 2,5 millions d'années, aurait été le déclencheur de l'ère glaciaire du Pléistocène, « à travers les effets produits sur la rotation de la Terre comme sur la circulation de l'océan et de l'atmosphère⁶² ».

Une autre voisine de débat concerne l'étendue d'ensemble du bouclier glaciaire himalayen. Ici, explique Edward Derbyshire du Centre de recherches sur le Quaternaire à l'université de Londres, le vaste consensus existant sur la magnitude de la baisse d'ELA (altitude de la ligne d'équilibre) au dernier apogée glaciaire :

« ne se reproduit pas au sujet de l'étendue régionale de la dernière glaciation qui a été décrite, d'une part, comme une calotte glaciaire à l'échelle continentale, et de l'autre, comme une glaciation alpine dans la région Karakoram/Nord-Ouest himalayen avec quelques vallées souches restant non glaciaires⁶³ ».

Comment des scientifiques sérieux et respectés, publiant leurs recherches dans des journaux spécialisés et travaillant à partir des mêmes preuves, peuvent-ils parvenir à des points de vue aussi divergents sur l'étendue de la glaciation himalayenne ? « L'explication de ce paradoxe apparent », laisse entendre Derbyshire, réside dans la difficulté à interpréter les données géologiques confuses de cette région essentiellement montagneuse :

« Le relief le plus gigantesque du monde concentre une énorme énergie géodynamique qui consiste en une interaction complexe entre les plaques tectoniques et les érosions glaciaires et fluviales, associées à des pertes massives répandues et souvent catastrophiques. Cette situation pose un problème évident : comment différencier les diamictons déposés par les glaciers de ceux résultant d'autres processus. Il n'est pas rare que les deux mécanismes soient intimement liés et posent sans cesse un défi à ceux qui tentent de délimiter les glaciations passées⁶⁴. »

«Diamicton» est un terme générique pour désigner un mélange de sable, d'argile, de limon ou de gravier, déposé par différents processus géologiques : notamment la force de l'écoulement des fleuves, du déplacement des glaciers, ou du drainage spectaculaire des lacs. Selon Derbyshire, puisque l'activité géologique en cours résulte d'un processus continu de mixtion et de dépôt des matériaux à l'étude – comme c'est tout à fait le cas de l'Himalaya –, cela entraîne fatalement des incertitudes sur l'étendue de la glaciation dans la région à n'importe quel moment spécifique dans le passé.

La *fourchette* de variabilité concernant l'étendue de la calotte glaciaire est cependant fort importante, car tout différencie un «bouclier glaciaire continental» d'une «glaciation alpine» régionale. Par ailleurs, l'écart se creuse davantage, semble-t-il, lorsqu'il s'agit d'événements immédiatement postglaciaires. À vrai dire, bien que l'on en sache beaucoup sur la fonte cataclysmique des autres calottes glaciaires de cette période, j'eus la surprise de découvrir que la littérature scientifique a relativement peu de chose à dire sur ce qui s'est produit dans l'Himalaya après le dernier apogée glaciaire⁶⁵.

Avant et après

Les scientifiques ont pu retrouver les traces d'au moins une fonte glaciaire catastrophique survenue dans la région *avant* le dernier apogée glaciaire. On peut également juger de l'incertitude des données disponibles pour l'étude avec l'éventail des dates qui se révèle très large : l'événement a pu se produire il y a entre 28 000 et 43 000 ans⁶⁶. Par chance, son empreinte sur le paysage n'a pas été effacée ou brouillée comme celles des inondations anciennes et tardives, et les géologues ont pu délimiter son emplacement à la vallée de la Haute Chandra, dans l'Himalaya Lahul. À l'aide des données sur les reliefs et les sédiments, Peter Coxon, Lewis Owen et Wishart Mitchell, dans un article du *Journal of Quaternary Science*, en concluent que l'ancien lac glaciaire Batal – bordé par la vallée de la Chandra sur environ 14 kilomètres – fit soudain exploser son barrage de glace. Ce faisant, il libéra près de 1,5 km³ d'eau dans la vallée en moins d'une journée : «Ce déversement cataclysmique entraîna une nouvelle et importante sédimentation, ainsi qu'une modification du paysage de la région⁶⁷.»

D'autres preuves stupéfiantes – mais malheureusement non datables – d'anciennes inondations colossales sont fournies par la présence de gros rochers disséminés sur le plateau du Potwar – appelés «blocs erratiques du Pendjab» –, dont les géologues pensent aujourd'hui qu'ils furent «charriés dans la vallée de l'Indus, lors d'inondations gigantesques, sans doute par des icebergs à la

dérive⁶⁸». On a également identifié de nombreuses traces de violentes submersions survenues longtemps *après* la fonte postglaciaire, et les témoignages oculaires abondent. En 1959, par exemple, il y eut :

«l'explosion soudaine d'un lac cerné par la glace dans la vallée de Shimsal, qui causa une vague d'inondation d'environ 30 m, détruisant au passage le village de Pasu, à la confluence du fleuve Hunza, à 40 km en aval⁶⁹».

De manière similaire, un lac glaciaire appelé Dig Tsho, retenu par un barrage de moraine dans la région de Khumbu au Népal oriental, déborda le 4 août 1985, avec des conséquences catastrophiques pour la région :

«La destruction d'une centrale hydroélectrique nouvellement construite, 14 ponts, environ 30 maisons, et plusieurs hectares de terres arables, ainsi qu'un réseau de sentiers lourdement endommagé, à la suite des 5 millions de m³ se déversant dans les vallées de Bhote Kosi et de Dudh Kosi. Le percement de la moraine fut déclenché par l'action des vagues, à la suite d'une avalanche de glace de 150 000 m³ dans le lac. Le débordement atteignit le pic de 1 600 m³/seconde; 3 millions de m³ de débris furent déplacés sur une distance d'environ 40 km⁷⁰.»

L'événement le plus spectaculaire fut néanmoins la grande inondation de la vallée de l'Indus en 1841 : un déluge de proportions quasi bibliques, telles les eaux de la mer Rouge, qui, après le passage des Hébreux, se refermèrent et anéantirent toute une armée.

La première étape se caractérisa par un tremblement de terre, à la fin de l'année 1840 ou au début de l'année 1841. Ce séisme entraîna l'effondrement de Lichar Spur, une partie du versant de Nanga Parbat, qui obstrua la vallée de l'Indus sur une profondeur de 300 m, étrangla l'écoulement en aval du fleuve en le réduisant à un ruisseau pendant six mois, créa un lac de 60 km de long et de 300 m de fond en amont. Lorsque le barrage céda en juin 1841, une vague gigantesque fut libérée. Elle dévala le long du cours (alors presque tari) de l'Indus à une effroyable allure et s'abattit sur une armée sikh bivouaquant dans la plaine du Chach, non loin d'Attock, 400 km plus bas⁷¹. Comme l'attestent les témoins oculaires :

«Un mur de boue, haut de plusieurs dizaines de mètres, dégringola le long du cours d'eau. Tous les gens qui ne

furent pas assez rapides pour se réfugier sur les hauteurs, parmi lesquels plusieurs milliers de soldats et de sympathisants, furent anéantis. Des arbres furent déracinés, des bâtiments détruits, des fusils d'artillerie éparpillés, et la campagne balayée. De vastes secteurs du val de Peshawar furent inondés, tandis que les divers affluents vinrent grossir les flots diluviens de l'Indus⁷². »

De nos jours, on prend de plus en plus conscience des dangers suscités par les débordements liés à la glaciation. On a noté, par exemple, que plus de trente glaciers dans la chaîne du Karakoram sont actuellement en train de « former de solides barrages dans les systèmes fluviaux du Haut-Indus et du Yarkand. De nombreuses autres digues interviennent dans l'écoulement des cours d'eau d'une manière qui peut présenter certains dangers⁷³ ». Selon Kenneth Hewitt de la Wilfred Laurier University, au Canada :

« Un barrage particulièrement grand et dangereux se forme lorsqu'un glacier pénètre et obstrue le fleuve principal d'une vallée dont il est un affluent... Dans une région du monde... le Karakoram-Himalaya et les chaînes de montagnes voisines, on a dénombré à l'heure actuelle plusieurs de ces lacs glaciaires de vallée principale. L'explosion de toute une série de barrages... entre 1926 et 1932 entraîna des inondations dévastatrices sur plus de 1 200 km de l'Indus. Certains glissements de terrain encore plus importants et des débordements spectaculaires se produisirent là-bas, où l'on a découvert une concentration exceptionnelle de glaciers déferlants. Parmi ceux-ci, certains ont constitué des barrages de glace en aval... On a recensé trente-cinq inondations explosives et dévastatrices dans les deux cents dernières années⁷⁴. »

Inventaire

Quelques détails méritent qu'on s'attarde sur eux.

L'altitude de la ligne d'équilibre (ELA) de glaciation dans l'Himalaya, au dernier apogée glaciaire, était plus basse de 750 m par rapport à son niveau actuel.

La calotte de glace au dernier apogée glaciaire était bien plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui, bien que le désaccord subsiste pour le chiffrage exact de l'amplitude.

Le Karakoram et l'Himalaya ont connu des débordements catastrophiques dans le passé, des inondations qui ont remodelé le

paysage, ont charrié tout du long des icebergs chargés de rochers enclavés, jusqu'au plateau du Potwar.

De tels événements continuent de se produire, et même dans les conditions fort réduites de la couverture glaciaire actuelle, on peut assister à des vagues d'inondation de 30 m de haut, capables de réduire en miettes des villages entiers et d'anéantir des armées.

La région est menacée par le phénomène rare et dangereux qui voit ses principales vallées fluviales obstruées par de gigantesques glissements de terrain ou par l'intrusion de glaciers : tous les ingrédients nécessaires à un déversement explosif et catastrophique.

Paradoxalement, malgré la preuve de débordement cataclysmique avant le dernier apogée glaciaire, ou à une période plus récente, la littérature scientifique ne prête qu'une faible attention au problème d'inondation fulgurante dans l'Himalaya au cours des 10 000 ans succédant au DAG⁷⁵.

Mais cela ne devrait pas nous empêcher de nous poser quelques questions de bon sens :

1. Si les principales vallées fluviales sont menacées par les glaciers aujourd'hui, et même si un fleuve géant comme l'Indus peut être obstrué pendant six mois, n'y a-t-il donc pas toutes les chances pour que la menace ait été de bien plus grande envergure sous les conditions du DAG ?
2. Est-ce irraisonnable de spéculer – alors que le *Rigveda* nous le réitère depuis le début – qu'une époque a très bien pu exister, dans la mémoire de l'homme, où certains des grands fleuves du nord de l'Inde étaient littéralement étranglés, sans doute par des glaciers géants pénétrant et obstruant leurs vallées principales dans les chaînes du Karakoram et de l'Himalaya ? Le cas échéant, ces digues glaciaires auraient volé en éclats et libéré une fois de plus les cours d'eau qu'elles retenaient...
3. Enfin, est-il si extravagant de se demander pourquoi une telle succession d'événements a pu inspirer le grand mythe védique d'Indra massacrant Vrtra, avec son symbolisme bien spécifique de la libération des Sept fleuves ?

Ce n'est sans doute pas plus absurde que les idées plus classiques du « nuage-démon » et de la « pluie-démon », mais guère infaillible en tant qu'hypothèse. Par exemple, on note l'absence de preuves d'inondation dans l'Himalaya après le DAG, mais ça ne signifie pas grand-chose, compte tenu de l'état des données géologiques (et du

niveau de désaccord parmi les géologues sur l'étendue véritable de la glaciation maximum).

Plus sérieusement, il y a le «revers» du mythe de Vrtra : l'association manifeste que certaines stances font, d'une part, entre la présence du Dragon et la suspension de la pluie, et d'autre part, entre le massacre du Dragon par Indra et le retour de la pluie.

Comment expliquer cela si Vrtra symbolise la glaciation?

Le sec et l'humide

Les sédiments présents dans les prélèvements du fond océanique de la mer d'Arabie, au large du littoral sud-ouest de l'Inde, contiennent des traces de pollen qui nous renseignent sur les types de végétation du sous-continent à différentes périodes, en remontant jusqu'au dernier apogée glaciaire; et comme la couverture végétale est déterminée par le climat, on peut, à partir de ces indices de pollen, établir des déductions fiables sur la météorologie indienne des époques révolues.

Les carottes géologiques de la mer d'Arabie démontrent que l'Inde connut une période de froid et d'aridité extrêmes, il y a entre 25 500 et 21 500 années⁷⁶. Cette époque est décrite par Élise Van Campo, de l'Université des sciences et techniques du Languedoc, comme l'«intermittence du DAG⁷⁷» et coïncide exactement avec les autres indications de par le monde sur la durée des conditions du DAG (à savoir que le dernier apogée glaciaire ne constitua pas un maximum atteint pendant très peu de temps, mais plutôt un *plateau* soutenu d'extrême glaciation, en Inde en tout cas, 4 000 années durant). Lorsque s'amorça le réchauffement, ce fut rapide et, il y a entre 21 500 et 13 000 ans, le climat indien opéra un changement à 180 degrés de froid et aride à chaud et humide :

«Les fluctuations majeures du climat de mousson indien se caractérisent par deux périodes extrêmes, une très aride [voilà entre 25 500 et 21 500 ans] et une très humide culminant à [il y a 13 000 ans]... Les conditions climatiques de l'intermittence du DAG se distinguaient nettement des conditions actuelles. La mousson du sud-ouest, qui traduit une forte asymétrie entre les côtes occidentales et orientales de la mer d'Arabie, fut considérablement réduite et l'aridité se révélait comparable d'un littoral à l'autre...⁷⁸» [Datations au carbone 14 dans le texte original remplacées par des équivalents approximatifs en années calendaires.]

Dans l'Himalaya, il y a entre 25 000 et 21 500 ans, cela signifie qu'il y eut 4 000 années de gel intense, tandis que la glace resserrait son emprise sur les vallées et les sources des fleuves de montagne.

Puis, au maximum de l'intermittence du DAG, il y a environ 21 500 ans, la phase de climat chaud et humide fit brusquement son apparition en Inde. Revenons aux carottes géologiques sous-marines de la mer d'Arabie, qui indiquent :

«un accroissement des pluies de mousson qui remonterait à [19 700 années] environ de 10 degrés au nord et [il y a 18 500 ans] de 15 degrés au nord. Cette période... culmine de manière synchrone [il y a 13 500 ans] à 10 degrés et à 15 degrés au nord, et on la considère comme l'époque la plus abondante en matière de pluies de mousson⁷⁹».

À l'échelle du globe, nous savons que la période située il y a entre 14 000 et 13 000 ans, qui coïncide avec le pic des abondantes pluies de mousson sur l'Inde, fut marquée par de violentes inondations océaniques... en fait le premier des trois épisodes de déluges titanesques qui dominèrent la fonte des glaces de l'ère glaciaire. Les flots étaient nourris non seulement par la pluie mais aussi par l'effondrement cataclysmique simultanée de grosses masses de glace sur plusieurs continents, et par de gigantesques inondations d'eau de fonte se déversant par les systèmes fluviaux dans l'océan⁸⁰.

Si ceci se passait dans d'autres régions glacées comme l'Amérique du Nord et l'Europe septentrionale, il y a entre 14 000 et 13 000 ans, alors cela ne devait guère différer dans l'Himalaya, et l'on a de fortes raisons de supposer que des inondations explosives et exceptionnelles se soient produites et que tous les grands fleuves, de l'Indus au Gange, se soient alors trouvés en crue.

La période -14 000/-13 000 ans peut-elle donc convenir pour les événements relatés dans le *Rigveda* au sujet du massacre de Vrtra et de la libération des Sept fleuves ?

La réponse ne peut être que «non», simplement parce que les 7 000 années précédentes ont été témoins d'une hausse continue de la température dans le monde et parce que la tranche -14 000/-13 000 années correspondait au maximum de long réchauffement humide en Inde. Ainsi, il se révèle fort peu probable que les glaciers du Karakoram et de l'Himalaya aient explosé ou avancé de sorte à obstruer ou «enchaîner» les fleuves, de la manière dont le *Rigveda* semble le décrire. Au contraire, tout nous suggère que le cours des rivières ait été interrompu depuis la fin de l'intermittence froide et sèche du DAG, il y a 21 000 ans, jusqu'à ce que s'achève bel et bien

la phase d'humidité qui apparaît dans les prélèvements géologiques, voilà 13 000 années environ.

Par ailleurs, le mythe védique décrit le massacre de Vrtra suivi par la libération des eaux... à la fois des fleuves et de la pluie. C'est très clair, en un sens, et le nœud de toute l'affaire. Mais ce n'est *pas* ce qui s'est passé.

Un Dragon appelé « Dryas récent »

Ce qui s'est produit, voilà environ 13 000 ans, c'est que la longue période de réchauffement ininterrompue, que le monde entier venait de traverser (et qui s'intensifia, selon certaines études, entre -15 000 et -13 000 ans⁸¹), s'arrêta soudain – d'un seul coup, et partout – sous l'influence d'un refroidissement planétaire connu par les paléoclimatologues sous le nom de « Dryas récent » ou « Dryas III⁸² ». Mystérieuse et inexpiquée à maints égards, ce fut une inversion climatique incroyablement rapide : de conditions qui, d'après les calculs, étaient plus chaudes et plus humides il y a 13 000 ans par rapport à celles d'aujourd'hui⁸³, à des conditions plus froides et plus sèches que celles du dernier apogée glaciaire, à peine plus d'un millénaire plus tard⁸⁴.

À compter de cette période, voilà environ 12 800 années, ce fut comme si un envoûtement de glace avait envahi la terre. Dans nombre de régions achevant leur ultime déglaciation, les conditions glaciaires majeures revinrent avec une rapidité à vous couper le souffle et tous les gains en température réalisés depuis le dernier DAG furent réduits à néant :

« Les températures... accusèrent une chute de l'ordre de 8 à 15 °C... la moitié de ce déclin brutal se déroulant en quelques décennies. Le front polaire de l'Atlantique Nord redescendit au niveau de Cabo Finisterre, au nord-ouest de l'Espagne, tandis que les glaciers progressaient de nouveau dans les chaînes de hautes montagnes. En ce qui concerne les températures, le retour aux conditions glaciaires extrêmes fut quasi complet...⁸⁵ »

Pour les populations humaines de l'époque, dans la plupart des régions du monde, hormis les plus favorisées par le hasard, ce plongeon aussi subit qu'inexplicable dans le froid intense et l'aridité dut être dévastateur. Et dans le secteur Himalaya-Karakoram, comme dans d'autres zones de glaciation, il est fort probable que le phénomène ait entraîné une nouvelle avancée de la calotte glaciaire qui reculait pourtant depuis 7 000 ans.

Est-il possible que cette nouvelle progression supposée du bouclier himalayen, il y a entre 12 800 et 11 400 ans⁸⁶, soit incarnée dans le *Rigveda* par Vrtra le Dragon, l'enchanteur, le grand magicien, «qui obstruait les eaux»?

Comme le massacre de Vrtra entraîna la libération des eaux vers la mer, cela paraît logique de chercher les preuves d'inondations soudaines et à grande échelle d'eaux de fonte en provenance des montagnes, il y a un peu de moins de 11 400 années, lorsque le «climat recouvra les caractères doux et humides du Holocène, après seulement quelques décennies⁸⁷».

Eau de mer et eau douce

J'ai en effet déniché des preuves d'inondations. Ce fut dans une autre série de carottes géologiques correspondant à des prélèvements sur le littoral indien. Selon un compte rendu publié dans *Nature* par une équipe de scientifiques australiens :

«Des études réalisées sur les isotopes d'oxygène, les microfossiles et les sédiments des carottes géologiques de haute mer en provenance du golfe du Bengale et du nord de la mer d'Arabie ont révélé de forts contrastes entre les degrés de salinité du Haut Pléistocène tardif et du Bas Holocène primitif, témoins de changements importants dans l'écoulement des grands fleuves de l'Asie méridionale⁸⁸.»

Quelques définitions : la «salinité» correspond à la teneur en sel dans la mer. La frontière entre le Pléistocène et l'Holocène est établie arbitrairement à 12 000 avant notre ère. Les quelques milliers d'années précédant cette période coïncident grossièrement avec le «Pléistocène tardif», tandis que le «Holocène primitif» fait référence à la période située entre -12 000 et -10 000 ans.

Pourquoi les mers indiennes étaient-elles si salées il y a 12 000 ans? L'explication la plus plausible serait que le flux des grands fleuves drainant la région Karakoram-Himalaya avait quasiment cessé, en raison de la progression des glaciers au cours du Dryas III... ce qui correspond assez à ce que nous dit le *Rigveda* («Ahi qui assiégeait les eaux... l'insatiable, gisant, lent à réveiller, qui semblait dans le sommeil perpétuel»). De la même manière, l'explication pour la faible salinité qui apparaît soudain il y a environ 10 000 ans évoque une soudaine intrusion de l'eau douce dans la mer d'Arabie et le golfe du Bengale, sans doute causée par la percée des digues glaciaires dans l'Himalaya, la libération des fleuves retenus par elles, et le débordement tous azimuts de la calotte glaciaire. («Le Dragon

s'étira sur les sept fleuves prostrés, tu le lacéras de ton tonnerre et le laissas désarticulé. » « Telles des vaches meuglant et descendant le flot rapide, les eaux glissèrent vers l'océan. »)

Tout bien considéré, même en l'absence de preuves directes d'une inondation telle que celle décrite par le *Rigveda*, les preuves indirectes des prélèvements géologiques dans l'océan laissent supposer que de tels débordements ont bel et bien eu lieu et qu'ils ont pu suivre une période, même brève, où les fleuves principaux de l'Inde septentrionale s'étaient en fait taris. Aussi l'hypothèse selon laquelle le récit de Vrtra dans le *Rigveda* pouvait décrire un écoulement glaciaire explosif demeure tout à fait raisonnable⁸⁹.

Ce qui nous permet d'éliminer toute ambiguïté concernant le personnage de Vrtra. À présent, il est à la fois un dragon des glaces obstruant l'écoulement des grandes rivières et un démon interrompant la pluie, dont la période d'enchantement lugubre sur l'Himalaya s'achève non seulement par la libération des fleuves mais aussi par le brusque retour des fortes pluies et des conditions climatiques douces et humides, dont nous savons qu'elles suivirent la période du Dryas récent⁹⁰.

Tout cela n'est que spéculation, bien sûr, avec un postulat profondément hérétique à la clé : à savoir que les sages qui composèrent au moins certains des versets des *Vedas* pouvaient se trouver dans l'Himalaya il y a 12 000 ans, pour assister à la fin de la progression du Dryas récent et la fêter comme la victoire d'Indra sur Vrtra. Ce qui ne correspond pas du tout à la date que les spécialistes attribuent d'ordinaire à la rédaction du *Rigveda*... mais pas plus que les descriptions d'un Sarasvatî turbulent et abondant contenues dans le texte sacré et qui semblent aussi esquisser la géographie archaïque d'il y a 10 000 années ou davantage.

L'éthique de Mehrgarh selon les préceptes du yoga

Pour avoir grandi dans le monde industrialisé et désormais électronique, dominé au fil du temps par les philosophies rivales du capitalisme et du communisme, nous nous imprégnons tout naturellement à l'école, auprès de nos semblables et de nos parents, de l'idée que la civilisation fut inventée par l'homme, afin de répondre aux besoins matériels et économiques. C'est la raison pour laquelle, lorsque les archéologues cherchent les origines d'une civilisation, ils traquent les puissances matérielles et économiques qui pourraient avoir conduit des chasseurs-cueilleurs à devenir des agriculteurs et à fonder les premières communautés villageoises.

Mais l'Inde, riche de sa culture spirituelle vivace, de ses armées de pèlerins en haillons et de ses remarquables *Vedas*, évoque la

possibilité que les origines de la civilisation puissent être fort différentes, non pas tributaires de l'économie mais de la quête spirituelle que tout véritable ascète indien poursuit toujours avec le plus profond dévouement. Pareille recherche ne refuse pas à l'être humain les nécessités matérielles de base, mais tend à limiter notre attachement aux choses concrètes et en général à subordonner les besoins tangibles à l'autodiscipline mentale et spirituelle.

Dans l'aspect dépouillé, à la fois discret et efficace de la plus ancienne période de Mehrgarh, ne pourrions-nous voir l'empreinte de cette éthique essentiellement propre au yoga, dont les *Védas* nous disent de toute façon qu'elle était celle de l'Inde ancestrale?

Et puisque les archéologues du monde entier s'accordent désormais à penser qu'il existe une continuité culturelle ininterrompue depuis Mehrgarh 1, il y a environ 9 000 ans, jusqu'aux grandes cités de la civilisation Indus-Sarasvatî, il y a près de 4 500 ans, ne devrions-nous pas nous attendre à voir surgir des signes de la même éthique là-bas?

TROISIÈME PARTIE

INDE (2)

9

Un royaume de conte de fées

« Si l'on a pu localiser et identifier Dwarka, eh bien, la personnalité de Krishna n'est pas un mythe mais bel et bien tangible. »

S. R. Rao, découvreur des ruines subaquatiques
de Dwarka, 29 février 2000.

JE me trouvais dans la galerie harappéenne du National Museum de New Delhi, en train d'examiner à travers une glace en verre securit un petit sceau en stéatite provenant de Mohenjo-Daro. Daté des alentours de 2700 av. J.-C.¹, le poinçon représente un ascète assis dans une posture difficile de yoga très avancé, connu sous le nom de *mulubandhasana*². Taille fine, barbu, à demi nu, phallus en érection, le personnage arbore une coiffe ornée de cornes de buffle sur de longs cheveux ébouriffés. Son visage pourrait être un masque. L'image est puissante, presque hypnotique, et suggère la présence de deux autres têtes (ou masques?) de profil, qui regardent de chaque côté. Il est entouré (mais visiblement non menacé) par de dangereux gros animaux : buffle, rhinocéros, éléphant, tigre. Ses bras sont couverts de bracelets et s'étirent de telle sorte que ses mains reposent mollement sur ses genoux : signe traditionnel d'un état de méditation profonde.

On a coutume de dire qu'on ne peut jamais espérer apprendre

grand-chose sur les croyances religieuses ou la philosophie formatrice de la civilisation Indus-Sarasvatî, car on ne peut lire son écriture, dont une ligne apparaît au-dessus du personnage en méditation. Mais si l'inscription reste indéchiffrable à nos yeux, ce sceau énigmatique de Mohenjo-Daro nous offre cependant quelques renseignements précis et, somme toute, assez fascinants.

Il nous dit en tout cas que l'aspect extérieur de la méditation ascétique esprit-corps et la maîtrise physique de soi, qui résident toujours au cœur du mode de vie spirituel de l'Inde hindoue au ^{xxi}^e siècle, se pratiquaient déjà il y a 4 700 ans, dans les cités Indus-Sarasvatî.

Il nous précise aussi que le yoga, l'une des six écoles traditionnelles de la philosophie védique³, était déjà connu il y a 4 700 ans, sous une forme tout à fait évoluée, puisque le *mulubandhasana* ne peut être accompli par des débutants, mais requiert la maîtrise de nombreuses postures intermédiaires⁴. À moins d'imaginer le yoga comme un système complet apparu miraculeusement il y a 4 700 années, la figurine nous apprend que les origines dudit système doivent être encore plus anciennes. Et puisque les variantes du personnage de yogi mince et hirsute en posture *mulubandhasana* comptent « parmi les modèles les plus courants de l'art rituel de l'Indus⁵ », nous découvrons que l'image classique du *rishi*, le sage ou prophète du yoga, qui revient sans cesse dans les *Védas*, était aussi omniprésente dans le peuple Indus-Sarasvatî du troisième millénaire av. J.-C.

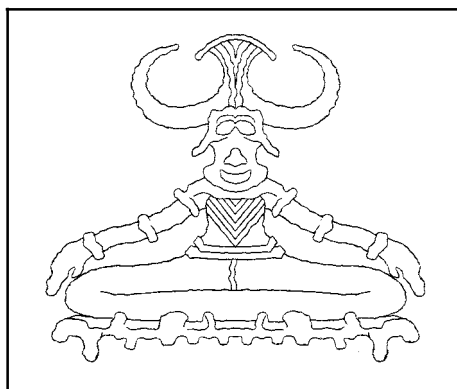
Par ailleurs, si les érudits de par le monde ont raison d'affirmer de conserve que le sceau de Mohenjo-Daro « représente la silhouette d'un dieu assis en posture de yogi⁶ », alors nous sommes témoins d'une stupéfiante continuité dans l'iconographie religieuse, car à ce jour, le dieu hindou Siva demeure le « Seigneur du yoga » et figure sur les murs des temples aux quatre coins de l'Inde, sous l'aspect d'un ascète en méditation, mince et presque nu, les cheveux embroussaillés, et parfois même avec un pénis en érection (cette dernière caractéristique ne signifiant pas une luxure débridée, mais plutôt le contraire; dans l'hindouisme tantrique, l'érection de Siva symbolise la maîtrise complète des désirs charnels par le yoga⁷). Siva est aussi appelé Pashupati, « celui qui maîtrise la bête » ou « Seigneur des animaux », en raison de sa capacité à dompter les bêtes féroces grâce à ses pouvoirs magiques: tout à fait la manière dont le personnage du poinçon de Mohenjo-Daro semble être représenté⁸. Même le symbole phallique du *lingam* (la colonne de pierre maculée de beurre et érigée dans le sanctuaire de tout temple dévolu à Siva en Inde et considérée par les fidèles comme l'incarnation du dieu lui-même)

est préfiguré dans les villes Indus-Sarasvatî par des pierres coniques sacrées ou «proto-linga⁹».

Pour toutes ces raisons, le dieu yogi sur le sceau en stéatite est connu sous le nom de «Proto-Siva» et les archéologues ont coutume de le désigner par «figure de Pashupati», depuis qu'on l'a découvert pendant les fouilles de la zone DK de Mohenjo-Daro en 1928-1929¹⁰. Pourtant, les spécialistes occidentaux comme Jonathan Kennoyer attachent peu d'importance aux comparaisons qui suscitent pareilles appellations :

«La figure est désignée par "Proto-Siva" en raison de sa similitude avec une image plus tardive du dieu Siva du Panthéon hindou. Si de nombreuses divinités hindoues plus récentes puisent sans doute leurs origines dans les croyances primitives de la vallée de l'Indus ou parmi d'autres communautés indigènes du sous-continent, nous ne pouvons pas confirmer qu'il existe des liens spécifiques entre le personnage cornu des sceaux de l'Indus et des déités hindoues apparues plus tard dans le temps. On ne peut nier les ressemblances dans l'iconographie, mais la signification transmise risque d'être radicalement différente¹¹.»

Les Vedas et l'archéologie



Sceau de Pashupati (2700 av. J.-C.) en provenance de Mohenjo-Daro, représentant un dieu en posture de yoga.

Plongé dans mes pensées, je quittai la galerie harappéenne et empruntai le couloir menant au jardin circulaire situé au cœur du musée. La mise en garde de Kennoyer m'irritait. Et ce n'était pas seulement parce qu'il minimisait les nombreux liens iconographiques intéressants entre Siva et la figurine de Mohenjo-Daro. Cela dissimulait le plus vaste problème posé par les *Vedas*, qui décrivent aussi une divinité évoquant Siva ou un «Proto-Siva»

– le dieu védique, Rudra¹² – qui inspire le plus profond respect, voire la crainte, aux sept *rishis* dotés des pouvoirs du yoga.

Je dénichai un coin ombragé pour m'asseoir, ouvris mon carnet et, en haut d'une page vierge, griffonnai :

Résumé des traditions védiques sur les origines de la civilisation en Inde

1. Une civilisation primitive, qui connaissait les *Vedas* et pratiquait le yoga, a existé avant le grand déluge et fut détruite par celui-ci.
2. Manu et les Sept rishis (Saptarishi) étaient des adeptes du yoga qui survécurent au déluge.
3. Le rôle des Sept rishis consistait à préserver les *Vedas* en les mémorisant et en les propageant dans l'humanité post-diluvienne.
4. Le rôle de Manu était de rétablir l'agriculture après le déluge, à l'aide d'une réserve de semences et de plantes emportées avec lui dans ce but, et de devenir le fondateur de la lignée de la future humanité civilisée, en engendrant une dynastie royale.
5. Les *Vedas* et les traditions qui en découlent décrivent les Saptarishi comme une lignée d'ascètes. Après le déluge, l'Himalaya constitua leur première demeure, où ils allaient se retirer pour méditer et accomplir des pénitences, mais ils jouèrent aussi un rôle décisif dans la direction des affaires séculières et dans la conception et la formation des monarques.
6. Le calendrier dit « Saptarishi » de l'Inde ancienne, que l'on ne peut pas bien sûr dissocier des traditions des Sept rishis, débute aux alentours de 6700 av. J.-C., soit il y a près de 9000 ans.

Résumé des preuves archéologiques concernant les origines de la civilisation en Inde

1. Des « communautés villageoises agraires » tout à fait efficaces, comme Mehrgarh au pied de l'Himalaya, apparaissent soudain dans les données archéologiques voilà 9000 ans. C'est un peu un mystère. Jusque-là, on n'a retrouvé aucun antécédent. Les colons d'origine sont arrivés avec des semences et savaient déjà comment les cultiver.
2. Ceci se passait au milieu d'une période d'inondations planétaires cataclysmiques qui vit de gigantesques régions du bloc continental indien inondées. On ne peut donc pas éliminer la possibilité que les fondateurs de Mehrgarh aient vécu au préalable sur des terres submergées par les mers dont le niveau montait.
3. Il existe une continuité archéologique entre Mehrgarh 1 A, vers 7000 av. J.-C., et la progression de Mohenjo-Daro et

Harappa, en qualité de grandes cités, après 3000 av. J.-C. Pour une raison quelconque, le taux de croissance et de développement s'accéléra en particulier entre 2600 et 2500 av. J.-C. – phase de maturité d'une incroyable expansion urbaine –, mais les prémices de cette période peuvent s'observer dans nombre de petits et grands détails vieux de plus de 4000 années, mis à jour dans les fouilles des premières couches d'habitation à Mehrgarh.

4. L'image rituelle souveraine qui nous est parvenue depuis Mohenjo-Daro et Harappa, et donc susceptible d'être en relation d'une certaine manière avec cet héritage ancestral, représente un *rishi* identifiable, assis dans une posture de yoga avancée et sans doute plongé dans une profonde méditation.

Question :

Pourquoi les membres de la civilisation urbaine la plus grande et la plus raffinée de l'antiquité ont-ils vénéré en particulier la figure d'un ascète à demi nu, méditant dans un décor rural, entouré d'animaux féroces ?

Si les *Vedas* correspondaient aux textes de Mohenjo-Daro et de Harappa, alors la réponse se présente d'elle-même.

Ils auraient vénéré l'image, car on leur aurait enseigné depuis leur plus tendre enfance que leur civilisation était fondée, et continuait d'être guidée, par des *rishis* tout à fait identiques à celui-ci.

Je refermai mon calepin et regagnai la galerie harappéenne afin d'observer une nouvelle fois le *rishi* de Mohenjo-Daro au visage triple, coiffé de cornes de buffle, et assis en tailleur. Enfin, pas tout à fait... car pour réussir la posture *mulubandhasana*, il faut rassembler les talons, les pieds tournés vers l'avant et les genoux à plat au sol. Ensuite, les pieds toujours tournés vers l'avant, les talons doivent être glissés sous le périnée. Puis, les pieds doivent effectuer une rotation à 180 degrés sous le corps, de sorte qu'ils sont atrocement dirigés vers l'arrière... une manœuvre qui disloquerait les chevilles d'un pratiquant inexpérimenté. Ensuite, il n'y a plus qu'à méditer.

Combien de temps faut-il, me demandai-je encore, pour atteindre la perfection d'une doctrine comme le yoga ? Et si elle était déjà parfaite voilà 4700 ans, alors combien de millénaires avant de remonter jusqu'aux origines ? Que devons-nous conclure du niveau de développement des individus supposés appartenir à l'âge de pierre qui

ont créé cette discipline ? Et pourquoi n'avons-nous trouvé là-bas aucune trace archéologique de leur présence ?

Retour à la quête sous-marine

Février 2000

Au départ de Delhi je m'envolai pour Goa, afin de rencontrer les archéologues marins de l'India National Institute of Oceanography, dont j'espérais que les recherches m'apporteraient des réponses. Depuis plus d'un an, j'étais déjà en relation avec eux par e-mail et téléphone, pour organiser une sortie de plongée à Dwarka, laquelle me fascinait toujours depuis 1992, avec ses légendes anciennes de déluge de fin du monde et ses mystérieuses ruines subaquatiques. Les archéologues paraissaient sympathiques, enthousiastes même, mais avaient besoin de la bénédiction des plus hautes autorités du gouvernement, avant de pouvoir m'autoriser à plonger avec eux.

À ce stade, au début de février 2000, je ne pouvais toujours pas intégrer les structures sous-marines de Dwarka dans une chronologie bien précise. Pas plus que le NIO, à mon avis. Comme je l'ai indiqué dans des précédents chapitres, tout le monde supposait que les vestiges avaient été submergés par un affaissement de terrain relativement récent (non pas sous la hausse du niveau de la mer) et qu'ils appartenaient à une période très tardive de la civilisation Indus-Sarasvatî : 1700-1500 av. J.-C. Mais les archéologues n'avaient retrouvé aucune relique datable pouvant confirmer ou infirmer cette hypothèse.

Je n'en avais donc que d'autant plus envie de me faire une opinion.

Le legs d'une civilisation perdue

Février 2000

Lors du vol pour Goa, et de la longue escale à Mumbai, je passai en revue certaines preuves qui occupaient mes pensées depuis quelques mois et concernaient les origines de la civilisation en Inde ; je relus les notes prises au National Museum de Delhi puis, en haut d'une page vierge, écrivis en grosses lettres :

Hypothèse

Si les archéologues ont déjà pu établir que le développement de la société Indus-Sarasvatî remonte à 9 000 ans, celle-ci a connu une préhistoire cachée. Elle fut fondée par les survivants d'une civilisation côtière indienne, détruite par les grandes inondations planétaires de la fin de l'ère glaciaire.

De telles submersions se produisirent à plusieurs reprises il y a entre 15 000 et 7 000 années, mais les hauts degrés de

salinité dans la mer d'Arabie et le golfe du Bengale témoignent d'un épisode particulièrement grave, voilà entre 12 000 et 10 000 ans¹³.

Les données archéologiques attestent que les premiers villages à produire de la nourriture comme Mehrgarh s'établirent aussitôt après les pires débordements, il y a entre 10 000 et 9 000 années. Comme l'indique Gregory Possehl, par exemple : « Il n'existe aucune chronologie tout à fait satisfaisante pour l'ère de l'Indus, notamment en ce qui concerne les étapes internes et les phases de vie préhistorique. Les estimations actuelles, basées sur des datations au radiocarbone, laissent supposer que cela a commencé en 7 000 ou 8 000 av. J.-C. avec les tout premiers villages, la domestication des plantes et des animaux, et les débuts des sociétés d'agriculteurs-éleveurs¹⁴. »

Les survivants qui établirent les premières communautés pratiquaient une religion « proto-védique », importée de leur patrie inondée, et parlaient sans doute une forme primitive de sanskrit.

Comme le confirment les données archéologiques, c'étaient des agriculteurs expérimentés, au niveau culturel élevé, mais des considérations religieuses et philosophiques (peut-être même une réaction au « jugement » supposé du déluge sur leur mode de vie antérieur ?) les conduisirent à créer un nouveau monde éthéré, utilitaire et ascétique, même lorsqu'ils évoluèrent peu à peu vers des communautés urbaines plus vastes et plus complexes.

Il y avait des dirigeants laïques, mais la véritable autorité des nouvelles communautés demeurait acquise depuis des générations par la confrérie des sages, dont les ancêtres avaient échappé au déluge : la lignée des maîtres védiques ayant pour tâche de préserver et de transmettre un précieux corpus de connaissances antédiluviennes. Des millénaires durant, de Mehrgarh à Mohenjo-Daro, ce fut la politique mise en place à cette fin par ces grands *rishis* – plutôt qu'en réaction aux forces économiques et concrètes – qui façonna le développement matériel paisible, régulier et modeste de la civilisation Indus-Sarasvatī.

Ce n'était qu'une hypothèse... rien de plus. Mais cela faisait déjà des mois qu'elle me taraudait l'esprit, à mesure qu'avançaient mes recherches sur l'Inde, et il était temps de la coucher sur le papier. Elle ne contenait rien qui contredisait les preuves archéologiques.

Elle donnait un sens à l'aspect soudain et bien implanté des communautés villageoises agraires telles que Mehrgarh, il y a entre 10 000 et 9 000 ans. À l'inverse des autres théories, elle prenait tout à fait en compte les dernières données scientifiques concernant la fin de l'ère glaciaire. Elle offrait une base rationnelle pour les événements réels en rapport avec le mythe indien du déluge. Enfin, elle expliquait la longévité et la continuité phénoménales de la civilisation Indus-Sarasvatî au terme de la glaciation, jusqu'à son explosion et son effondrement tout aussi brusques au troisième millénaire av. J.-C.

Il existait une manière de prouver cette spéculation sans tarder. Il me suffisait de dénicher sous l'eau des ruines vieilles de plus de 9 000 ans sur le bloc continental indien. Et je nourrissais ce secret espoir pour Dwarka.

Les gardiens du royaume de conte de fées

Les bureaux du National Institute of Oceanography se situent à Dona Paula, Goa, au cœur d'un agréable campus de style universitaire avec arbres et pelouses. Tout en occupant des bâtiments modernes dans la partie la plus élevée du complexe, les nombreuses divisions, sous-divisions et autres laboratoires de l'institut s'étendent jusque dans un faubourg de pavillons surannés bâtis sous les feuillages. Le Marine Archeology Centre en fait partie, reconnaissable grâce aux ancres et aux objets de pierre exposés, que l'on a récupérés à des profondeurs de 5 à 10 m parmi les ruines subaquatiques de Dwarka.

J'avais rendez-vous avec Kamlesh Vora, le responsable de l'archéologie au NIO, avec qui je correspondais. J'appréciais qu'il prît la peine de me recevoir, car il aurait pu tout aussi bien décliner ou ignorer ma proposition, mais plusieurs mois s'étaient écoulés et les hautes autorités de Delhi ne se manifestaient toujours pas pour accéder ou non à la requête qu'il leur avait soumise.

– Maintenant que vous êtes ici, me dit-il, peut-être que cela va les faire réagir.

Il décrocha le téléphone et appela les bureaux du Scientific Research Council, l'organisation qui chapeautait le NIO et qui avait voix au chapitre dans les rouages du gouvernement central. Une interminable conversation en hindi s'ensuivit, au bout de laquelle Kamlesh raccrocha en disant :

– Je dois parler de votre affaire à une certaine dame, au sein du SRC.

Dans un regard lugubre, il ajouta :

– Malheureusement, elle n'est pas à son bureau aujourd'hui.

Dans un sourire :

- Mais je la trouverai demain.
- Quelle sera la réponse, selon vous ?

Kamlesh se rembrunit à nouveau et expliqua que le NIO n'avait jamais eu affaire à un auteur souhaitant plonger avec l'équipe de chercheurs à Dwarka. Si je représentais une institution officielle ou gouvernementale désireuse d'envoyer un observateur sur le site, il y aurait certaines procédures à observer et l'autorisation suivrait selon une routine bien huilée. Mais comme j'étais un particulier, mais ni une personnalité, ni un Indien par-dessus le marché (ce qui soulevait des problèmes pour le visa qui devait m'être octroyé), nul ne savait quoi faire de moi.

L'ennui, c'est que la session annuelle du NIO à Dwarka, à laquelle j'espérais me joindre, était prévue pour commencer à la mi-février (soit dans moins de deux semaines) mais ne continuerait que jusqu'à la mi-mars. Il me fallait donc obtenir mon autorisation avant cette date. Sinon, il me faudrait attendre l'année prochaine.

– Vous voulez dire que vous ne plongez là-bas qu'un seul mois par an ?

– Si nous avons de la chance. Nos fonds sont très limités, mais nous faisons ce que nous pouvons.

– Et si je m'organisais de mon côté ? Si la permission n'est accordée qu'après le départ du NIO, y a-t-il un moyen pour que je puisse plonger à titre individuel à Dwarka ?

Kamlesh prit un air horrifié :

– Non, pas du tout. C'est un site archéologique national protégé, des membres de notre institut doivent vous accompagner. En outre, il n'existe pas de plongée individuelle à Dwarka. L'endroit ne dispose d'aucune infrastructure. C'est très isolé. Chaque année, nous apportons de Goa notre propre compresseur et nos réservoirs, et nous les ramenons en partant...

J'étais découragé. Depuis que j'avais découvert son existence en 1992, alors que je ne savais pas encore plonger, la cité sous-marine de Dwarka évoquait un royaume de conte de fées qui me semblait inaccessible. Huit ans plus tard, j'avais acquis la technique, mais toujours pas la permission de plonger là-bas. Et je demeurais impuissant à influencer d'une manière ou d'une autre sur la situation.

– Revenez me voir demain dans la matinée, me dit Kamlesh. Je retenterai ma chance auprès du SRC. Peut-être que j'aurai de bonnes nouvelles pour vous.

La lettre

Le lendemain, à onze heures, je me retrouvai en compagnie de Kamlesh, mais il n'y eut aucune nouvelle, bonne ou mauvaise. La fameuse dame du SRC n'était toujours pas à son bureau. Il la rappela. Toujours rien. Finalement, une demi-heure plus tard, elle répondit au téléphone. Oui, elle avait bien reçu le dossier concernant ma visite. Oui, l'affaire était à l'étude. Non, aucune décision n'avait encore été prise. Kamlesh demanda si l'on pouvait faire quoi que ce soit pour accélérer le processus. Elle lui répondit que ce serait peut-être une bonne idée d'écrire une lettre, où j'exposerais mes motivations de façon plus détaillée que dans ma proposition initiale.

Réprimant l'irritation qui montait en moi, je rentrai en taxi à l'hôtel *Ciudad de Goa*, allumai mon ordinateur portable et commençai à rédiger un brouillon de missive, que je devais adresser, sur les conseils de Kamlesh, en première instance à Ehrlich Desa, directeur du NIO. « S'il intervient auprès du SRC pour défendre votre affaire, cela fera toute la différence. »

Lorsque je retrouvai Kamlesh dans l'après-midi pour corriger la lettre, il m'annonça qu'il avait parlé au Dr Desa, lequel acceptait de me voir à dix heures, le lendemain matin.

Deux jours plus tard, je quittai Goa. Toujours sans permission. Mais mon entrevue avec Ehrlich Desa s'était révélée encourageante et il m'avait promis de faire accélérer ma demande dans le parcours administratif imposé par le SRC. J'étais certain que Kamlesh et lui feraient de leur mieux pour me soutenir, et je caressais le vague espoir qu'on tirerait les bonnes ficelles pour me permettre de plonger à Dwarka. Nous convînmes de garder le contact par e-mail.

Interlude : la quête de Kumari Kandan

Mon voyage en Inde de février 2000 remplissait de multiples objectifs et j'avais l'intention depuis le début d'être sur la route jusqu'à la mi-mars. Si les retards et les incertitudes concernant Dwarka me causaient du souci, ils ne me gênaient pas vraiment pour l'instant. On pouvait encore fort bien m'accorder cette autorisation...

Dans l'intervalle, Santha et moi avions depuis longtemps prévu un autre séjour dans le sud de l'Inde et nous prîmes donc l'avion pour Madras, désormais appelé Chennai, pour reprendre la visite où nous l'avions laissée en 1992.

J'avais alors effectué un voyage de souvenirs personnels : Vellore et les temples de Mahâbalipuram sur la côte de Coromandel. Cette fois, nous allions partir de Mahâbalipuram pour aller dans les terres jusqu'à Tiruvannamalai, un temple consacré à Siva depuis des

temps immémoriaux, et de là pour Madurai, un ancien centre de culture tamoule, lié une fois encore au dieu du yoga Siva. Au nord-est de Madurai, nous avions prévu de visiter Poompuhur, et au sud-est Rameswaram, sur la fine bande continentale qui s'étire vers Sri Lanka et sépare le détroit de Palk du golfe de Mannar. Nous nous rendrions ensuite à Kaniya Kumari – cap Comorin –, à la pointe la plus au sud de l'Inde.

Au cours de l'année 1999, j'avais entamé des recherches sur l'Inde méridionale et mes découvertes m'avaient alors fasciné.

Une de mes sources d'information restait depuis bien trop longtemps inexploitée dans ma bibliothèque : l'ouvrage du capitaine M. W. Carr, *Descriptive and Historical Papers Relating to the Seven Pagodas of the Coromondel Coast*¹⁵ (voir chapitre 5). Je voulais savoir si les traditions de la fabuleuse cité antédiluvienne engloutie de Mahâbalipuram étaient encore en circulation et si elles possédaient un quelconque fondement.

J'étais aussi tombé sur l'œuvre de David Schulman, professeur d'études indiennes et de religion comparative à l'université hébraïque de Jérusalem. Son enquête très fouillée sur les mythes du déluge tamoul m'avait permis de localiser sur la carte des endroits tels que Poompuhur, Madurai et Kaniya Kumari. L'épopée tamoule connue sous le nom de *Manimekalai* laissait entendre que l'ancienne ville portuaire de Kaveripumpattinam avait été submergée par la mer, au large de Poompuhur. D'autres légendes évoquaient les écoles ou académies de sagesse préhistoriques (*sangams*) établies « sur une contrée tamoule s'étirant bien plus au sud que l'actuelle frontière du cap Comorin »¹⁶. Le nom de ce pays disparu, avalé par les eaux lors de deux inondations distinctes à des milliers d'années d'intervalle, c'était Kumari Kandam, et ses derniers survivants se seraient enfuis, dit-on, à Madurai¹⁷.

Comme d'habitude, lorsque je voyage, mon sac à dos regorge de livres et d'ouvrages de référence, dont certains apportés d'Angleterre, d'autres achetés en chemin. Au terme de mes quelques jours passés à Goa, j'avais ajouté à mon balluchon toute une pile de rapports annuels de conférences et d'anciens numéros du *Journal of Marine Archeology* du NIO, que Kamlesh m'avait donnés.

Par un heureux coup du sort, le premier de ceux que je feuilletai pendant le vol de Goa à Chennai (volume 5-6 de 1995-1996) commençait par un long article intitulé « Les explorations sous-marines au large de Poompuhur en 1993 »¹⁸. Le papier se focalisait en grande partie sur l'approbation archéologique du mythe de *Manimekalai*, en le rapprochant des ruines submergées de Kaveripumpattinam, « ancienne cité portuaire du III^e au IV^e siècle av. J.-C. »,

que les archéologues marins du NIO avaient localisée à faible distance du rivage, à une profondeur n'excédant jamais plus de 3 m, en général¹⁹. Mais l'article relevait aussi la présence d'une singulière structure en U, découverte par les plongeurs à 23 m de fond et à plus de 5 km au large²⁰.

Je compris aussitôt toute l'importance de cette allusion obscure et négligée à une exploration de 1993 que le NIO n'avait pu poursuivre par manque de crédits. Je n'avais alors pas encore accès aux cartes des inondations de Glenn Milne, réalisées par ordinateur. Mais à une telle profondeur et à pareille distance des côtes, le bon sens dictait que ladite structure en U devait se révéler extrêmement ancienne²¹.

L'auteur principal du compte rendu et chef de l'équipe de l'exploration de Poompahur était S. R. Rao, qui avait précédé Kamlesh Vora à la tête du NIO et découvert les ruines subaquatiques de Dwarka. Comme il était à présent en retraite et vivait à Bangalore, à deux pas de Chennai, je décidai d'essayer de le rencontrer en cours de séjour.

«Elle a dû exister...»

Février 2000

Ma rencontre avec Rao (voir chapitre 1) eut lieu le 29 février. À mon grand étonnement, le doyen de l'archéologie marine indienne se montra ouvert à l'idée de l'existence d'une civilisation antédiluvienne sur les terres côtières du sous-continent, inondées à la fin de l'ère glaciaire :

«Elle a dû exister. On ne peut pas du tout écarter cette idée. D'autant plus, comme je l'ai déclaré, que nous avons découvert cette bâtisse enfouie à 23 m de profondeur. Nous l'avons bel et bien photographiée, je veux dire. Elle se trouve là-bas, n'importe qui peut aller la voir. Je ne pense qu'il s'agit d'une construction isolée ; une exploration ultérieure devrait en révéler d'autres. Et lorsqu'on peut descendre plus bas, voyez-vous, on risque de tomber sur des choses plus importantes²². »

Nous reviendrons sur la quête de Kumari Kandam au chapitre 11. Une grande partie de celle-ci se présenta à moi là-bas au cours de l'année 2000, et une partie encore plus importante – celle qui divise – en 2001.

Entre-temps, deux ou trois jours avant mon entrevue avec Rao, il y eut comme un séisme soudain dans l'inertie de la bureaucratie

indienne et Kamlesh m'annonça par e-mail la bonne nouvelle de la permission accordée, selon ses termes, «à la onzième heure», et j'aurai donc le droit de plonger à Dwarka avec l'équipe du NIO. Apparemment, je devais beaucoup au solide soutien que le Dr Desa apportait à notre aventure. En tout cas, plus aucun obstacle ne s'y opposerait, et Santha et moi devions prévoir de rejoindre Dwarka le 2 mars.

Le problème de l'âge de Dwarka

Mars 2000

Après tant d'années, ça faisait du bien de se retrouver à Dwarka et d'avoir enfin la possibilité d'explorer le mystère de ses ruines subaquatiques.

Lorsque je l'avais interrogé à Bangalore, Rao avait réaffirmé qu'il pensait depuis longtemps que les vestiges étaient ceux d'un port Indus-Sarasvatî sans doute construit entre 1700 et 1500 av. J.-C., dans les dernières années du déclin de cette civilisation, puis submergé par une incursion de la mer. Il admettait toutefois que les dates n'étaient qu'une supposition et non un fait empirique. On n'avait pas pu procéder à des analyses au radiocarbone et à la thermoluminescence, qui auraient pu régler le problème, puisque ces dernières nécessitaient des céramiques contemporaines des ruines et les premières des matériaux organiques de l'époque des vestiges... ni les uns ni les autres n'avaient encore été retrouvés sur le site subaquatique de Dwarka :

Rao : Pour être franc, voyez-vous, nous avons procédé à quelques datations à la thermoluminescence pour les poteries extraites de la muraille qui se trouve juste sur la grève, et qui est bien sûr en partie submergée à certains moments. Bon, cela nous donne 1528 av. J.-C. Mais elle se trouve à un niveau un peu supérieur à la portion immergée, laquelle doit être plus ancienne.

GH : Au sujets des constructions sous-marines, serait-il juste d'affirmer que l'âge minimum avoisine les 1500 av. J.-C., mais qu'il est possible qu'elles soient plus vieilles ?

Rao : Oh oui, tout à fait. Elles datent d'au moins 1500, 1600 av. J.-C., mais on ne peut pas écarter une date antérieure. Je veux dire qu'il existe toujours la possibilité de tomber sur des dates antérieures.

GH : Si j'ai bien compris, ces structures subaquatiques qu'on a identifiées jusqu'ici se trouvent environ à 12 m sous l'eau ?

Rao : À environ 10 m de profondeur. Bien sûr, la crête qui fut convertie en une sorte de quai, elle, se situe à 12 m. Nous sommes allés un peu au-delà, mais guère plus²³.

GH : Pensez-vous qu'il y ait la moindre chance pour qu'on trouve d'autres ruines encore plus au fond de la mer?

Rao : Peut-être. Je n'écarterai pas l'idée. Parce que, voyez-vous [au-delà du pourtour des 12 m de profondeur], nous n'avons fait qu'un balayage au sonar latéral. Nous avons un peu plongé, certes, mais pas tant que cela, à vrai dire. Si vous vous contentez de plonger trois ou quatre jours, il ne faut pas vous attendre à trouver grand-chose...²⁴

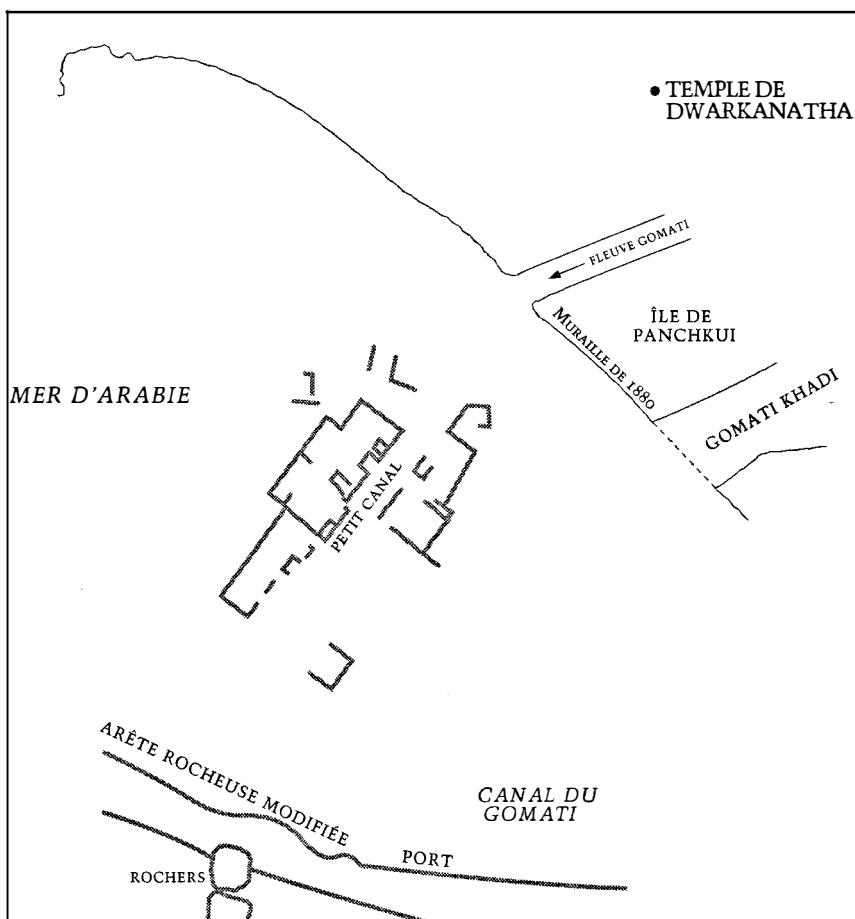
Dans l'attente du meilleur

Nous devions plonger à Dwarka à partir d'un petit chalutier en bois, une embarcation de fortune utilisée par les pêcheurs du cru, que le NIO avait louée. Comme son tirant d'eau trop profond l'empêchait d'approcher de la côte, il mouillait dans la baie, à 500 m environ au sud-ouest, face à l'embouchure du fleuve Gomati. Dans le canot pneumatique qui vint nous chercher sur les marches du Gomati Ghat, tandis qu'on nous transportait jusqu'au bateau, je me surpris à contempler l'eau avec impatience, dans l'espoir d'entrevoir les merveilles qui gisaient au-dessous.

Le NIO avait minutieusement établi la carte des ruines sur une vaste zone comprise entre l'estuaire – à présent derrière nous, au nord-est – et une arête rocheuse immergée à environ 1 km au large, jadis découpée et transformée en débarcadère, lorsqu'elle se trouvait encore au-dessus de l'eau. Il s'agissait du quai mentionné par Rao, comme la structure la plus profondément engloutie à 12 m et dont il pensait qu'elle avait fait partie de l'ancien port.

Tous les autres vestiges, laissant entrevoir les contours d'une série de spacieuses bâtisses rectilignes, se situaient plus près du littoral, entre 3 et 10 m, avec la majorité concentrée entre 5 et 7 m²⁵. Elles comprenaient douze «citadelles», protégées par de massifs bastions, six sur chaque rive d'une portion désormais immergée du canal du Gomati, où selon Rao «non seulement le roi, mais aussi le chef de l'armée, diverses personnalités ou bien ses ministres vivaient²⁶». L'ancienne ville portuaire proprement dite se subdivisait en six blocs :

«Les six secteurs disposent tous de murailles de protection composées de grands blocs de grès bien recouverts, dont certains atteignent 1,50 à 2 m de long, 0,50 à 0,75 m de large et 0,30 à 0,50 m d'épaisseur. Les joints de maçonnerie en L



Carte des ruines submergées au large de Dwarka. D'après l'ouvrage de Rao (1999).

semblent suffisamment solides pour supporter le martèlement des vagues et des courants. À intervalles rapprochés, des fortins semi-circulaires ou circulaires furent construits le long des murailles, afin de détourner les courants et d'offrir une vue d'ensemble sur les bateaux qui entraient et sortaient... On trouve des portes d'entrée dans tous les secteurs, comme celles qu'on suppose à la base des ouvertures. Les murs de la forteresse et les fortins, construits à partir de gros blocs trop lourds pour être déplacés par les vagues et les courants, atteignent *in situ* jusqu'à 1 ou 2 m de haut, par-dessus les fondations rocheuses dans la mer. Par endroits, on discerne jusqu'à cinq assises de maçonnerie, mais ailleurs le mur et le bastion se sont effondrés²⁷. »

Fort des images d'une cité féerique sous-marine et des merveilles reconstitutions de la Dwarka antédiluvienne qui illustrent les ouvrages de Rao, je dois avouer que je m'attendais à ce qu'il y a de mieux, en quittant le dinghy pour grimper à bord du bateau de pêche affrété par le NIO, ce matin du 3 mars 2000.

Du brouillard, des algues et de la vase

Dans l'impitoyable lutte des températures que se livrent un plongeur et la mer, c'est toujours la seconde qui l'emporte sur le premier. Le processus est plus rapide en eau froide, plus lent en eau tempérée, et peut être ralenti par le port d'une combinaison isolante, mais l'issue reste la même. Si la mer est plus froide que la température corporelle du plongeur, alors cette dernière se mettra à baisser.

Je me considère comme un plongeur relativement expérimenté, mais j'ai cinquante ans, je ne suis plus au summum de ma forme physique et je commets des erreurs. Celle que je commis à Dwarka, alors qu'on m'avait prévenu que l'eau n'était qu'à 23° C (et donc 14° C au-dessous de ma température), fut de ne pas porter de combinaison. Cela n'aurait pas posé de problème si je n'avais effectué qu'une ou deux brèves plongées, mais nous en fîmes trois ce jour-là d'une heure ou davantage chacune.

Les deux premières immersions concernèrent la grosse concentration de ruines dont le NIO avait établi la carte, sur un périmètre de 5 à 7 m. Adieu les tourelles élevées, les remparts et les bastions des reconstitutions de Rao et de mon imagination. Tout me parut réduit à un champ de ruines, jonché de quelques blocs de pierre épars, dont les angles et les bords saillaient ici et là sous l'épaisse vase et les algues vertes et visqueuses qui recouvraient tout. Et bien que la mer fût calme ce matin-là, en permettant le tassement des sédiments charriés dans la baie par le Gomati, des millions de minuscules particules demeuraient en suspension dans l'eau et réduisaient la luminosité, comme une sorte de brouillard.

À travers ce voile, je pus à peine distinguer au-dessous de moi plusieurs dizaines d'imposants blocs de grès, qui semblaient provenir d'une section de muraille effondrée, pas tout à fait mégalithiques au sens littéral, mais très proches, comme empilés en vrac. Le rempart était constitué de pierre sèche : aucun mortier dans les joints pour maintenir les assises de maçonnerie entre elles. Mais je pus constater que les maçons avaient résolu le problème. La plupart des gros blocs étaient conçus pour s'imbriquer l'un dans l'autre par l'assemblage à queue d'aronde et, comme l'avait observé Rao, avec des joints en L soigneusement taillés, qui auraient renforcé la stabilité de la construction.

Le même principe architectural se retrouvait dans les massives fortifications curvilignes qui se dressaient aux angles des citadelles. Si je n'en trouvai aucune intacte, je tombai plusieurs fois sur de gigantesques monolithes courbes, recouverts et polis à l'extrême et, dans un cas précis, encore soudés à un second bloc.

Au fond de l'eau, je découvris aussi des pierres sculptées hémisphériques jaillissant de la vase visqueuse, parmi lesquelles certaines atteignaient 1 m d'envergure, avec des trous circulaires forés en leur milieu. On leur attribuait la fonction de charnières de porte.

Et au milieu des décombres de l'ancienne Dwarka il y avait encore un certain nombre d'ancres triangulaires en pierre à trois trous, que le NIO n'avait pas encore récupérées pour les exposer devant ses bureaux. Rao me confia que des ancres identiques avaient été utilisées en Méditerranée par les navires marchands de Chypre et de Syrie, aux alentours de 1400 av. J.-C., ainsi que dans le golfe Persique, et dans le port Indus-Sarasvatî voisin de Lothal²⁸. En supposant valable la date de 1400 av. J.-C. pour ce type d'ancres, il jugeait leur présence à Dwarka comme une preuve conjoncturelle pour dater la ville de 1600 av. J.-C. Nul doute qu'elles s'étaient retrouvées là, après que les ruines furent englouties à une profondeur suffisante pour que les bateaux puissent naviguer au-dessus.

Mais comme nous étions censés occuper le cœur de l'ancienne cité, une question commença à m'obséder lors de ces deux plongées : les ruines présentes me semblaient *insuffisantes*. Cela n'avait rien à voir avec le contraste frappant entre les reconstitutions archéologiques de l'ancienne cité antédiluvienne par Rao et son apparence réelle sous l'eau. Ce qui m'intriguait le plus, c'était la dissemblance presque aussi saisissante avec les photographies qu'il m'avait montrées de sa collection personnelle retraçant les fouilles subaquatiques du NIO sur le site, de 1983 à 1994²⁹. Bien que sur les clichés certains éléments soient aussitôt identifiables au fond de l'eau, d'autres restaient introuvables. Plusieurs murs partiellement intacts, constitués de gros blocs de pierre, brillaient d'autant plus par leur absence ; ils présentaient parfois jusqu'à cinq assises de maçonnerie, des angles droits, voire des lignes droites s'étirant à perte de vue sur la photo... et la visibilité était nettement meilleure sur ces premiers clichés que sous cette espèce de « brouillard » flottant.

Alors, où se trouvaient ces remparts disparus ?

Les tempêtes

De retour sur le bateau, après la seconde immersion, je posai cette question à Kamlesh et il fit signe à Sundaresh et à Anuruddh,

deux des plus anciens archéologues marins du NIO, de nous rejoindre. Géologue de formation, Kamlesh lui-même ne plongeait pas à cette époque. Gaur et Sundaresh, en revanche, plongeaient à Dwarka depuis les années quatre-vingt.

Ils répondirent que la plupart des murs intacts photographiés avant 1994 n'existaient plus ou ne pouvaient plus être localisés. Apparemment, une série de violentes tempêtes de mousson avaient disloqué les grands blocs et renversé les murailles. Depuis lors les sédiments et les algues avaient recouvert les débris, désormais éparpillés sur un vaste secteur.

Je me souvins de la portion de mur effondré que j'avais observée au cours de la première plongée, puis je n'y pensai plus. Plus tard, en y songeant à nouveau, je trouvai assez curieux qu'un site censé être immergé depuis plus trois millénaires, avec autant d'éléments répertoriés en 1994, ait pu subir une telle détérioration en six ans à peine.

Le quai taillé dans les rochers

Un curry peu ragoûtant nous attendait pour le déjeuner, préparé par l'équipage sur un fourneau au kérosène, dans la cabine du bateau de pêche, et servi sur mélange d'assiettes en plastique et en fer-blanc. Le vent s'était levé dans la matinée et des vaguelettes se formaient dans la baie... rien qui puisse nous empêcher de plonger, mais cela remuerait sans doute le fond de l'eau et aggraverait la visibilité.

Je ne me sentais pas très bien – mal de tête, nuque raide, nausée – et je savais que j'avais pris froid lors de la seconde immersion, mais ne fis pas le rapprochement. Je pensais que mon malaise était dû aux gaz d'échappement de la pompe diesel que le NIO utilisait à bord pour alimenter en air, à travers de longs tubes, les plongeurs techniciens travaillant au fond de l'eau. Ils utilisaient aussi un puissant filtre à air qui clarifiait la vase déposée sur les fondations des ruines, toujours en quête d'objets qui auraient permis d'identifier de manière certaine leur période de construction. J'avais du mal à supporter toutes ces vibrations et ces émanations, mais je pensais me sentir sans doute mieux une fois de retour dans l'eau, quand je respirerais l'air pur de ma bouteille.

À ce moment-là, la voix de la raison me dit qu'il était temps de renfiler ma combinaison pour l'immersion de l'après-midi et la voix de la stupidité m'exhortait à ne pas me faire de souci. Ce fut la seconde qui l'emporta.

Nous plongeâmes donc avec Gaur sur le quai taillé dans la roche, à 12 m de profondeur et environ 1 km au large de la baie.

Bien qu'il s'agît techniquement d'une immersion peu profonde, je commençais à avoir de plus en plus froid et à me sentir de plus en plus épuisé, dans la noirceur oppressante et lugubre de ces eaux verdâtres et sales.

Nous nageâmes vers l'est, dans la partie de la crête tournée vers le large. Outre ses éléments taillés dans la roche, parmi lesquels ses trous percés à certains endroits, sans doute pour les amarres, on distinguait plusieurs imposants mégalithes, disséminés au fond de la mer, jusqu'à 18 m de profondeur. Selon l'interprétation officielle, il s'agissait de blocs naturels, qui se seraient détachés de l'arête rocheuse sous l'action des vagues, lorsque le niveau des eaux était bien plus bas – avant même que le quai ne soit façonné de la sorte –, mais, à mes yeux, ils avaient l'air apprêtés et taillés.

Un quart d'heure plus tard, en longeant toujours la roche vers l'est, je découvris un ensemble d'autres blocs plus petits, telles les grandes dalles d'une sorte de carrelage, au milieu d'un fatras de grosses pierres. Je descendis explorer et vis que le « quadrillage » semblait se poursuivre sous les gros galets. C'était troublant. De près, toutefois, les carreaux et les joints paraissaient moins réguliers, moins artificiels que je ne l'aurais pensé...

Je n'arrivais pas à m'en faire une idée précise. Le long de l'arête rocheuse, d'autres aspects ambigus me plongèrent en tout cas davantage dans le doute.

Moutons et soupe aux lentilles

Pour m'être comporté comme un quinquagénaire écervelé souffrant d'une légère hypothermie, je passai les quatre jours suivants au lit dans notre hôtel miteux. Une migraine sourde et tenace fut de loin mon pire calvaire et se poursuivit sans répit pendant plus de soixante-douze heures. Je me sentais faible, tremblotant, et ne pouvais garder ce que je tentais d'avalier.

Mais je ne manquais pas grand-chose du côté de la plongée. Le vent qui s'était levé ce premier après-midi n'avait fait que s'amplifier peu à peu dans la nuit, fouaillant les vagues de la baie pour les transformer en moutons d'écume, réduire la visibilité à zéro, rendre toute immersion impossible. Le bateau affrété par le NIO alla se mettre à l'abri d'un port de pêche voisin et tout le monde attendit un temps plus clément.

Lorsque je pus quitter mon lit, le vent était tombé et le chalutier mouillait à nouveau au-dessus des ruines. Mais, sous l'eau, la visibilité avait la consistance d'une soupe aux lentilles, ce qui rendait impossible toute investigation. J'essayai plusieurs fois de plonger à divers endroits du site, mais ne pus rien voir.

Le vent se leva encore ; cette fois, la météo annonçait qu'il soufflerait plus d'une semaine, et chacun comprit alors que la saison de plongée était bel et bien finie.

Strate après strate

Quel âge a la cité sous les vagues ?

Le dernier soir de notre séjour à Dwarka, assis sur les marches du Gomati Ghat, près du temple du dieu de la Mer, je contemplai les eaux agitées dans la baie crépusculaire et tentai de percer le mystère.

Lors de mon entrevue avec Rao, chez lui à Bangalore, je me souvins qu'il m'avait raconté comment il s'était investi dans les fouilles de Dwarka, plus de vingt ans auparavant. Dans le cadre de son travail pour les recherches archéologiques en Inde, il avait organisé la démolition d'un bâtiment moderne, situé près du principal temple de Dwarkanatha (Krishna), qui obstruait la vue :

Rao : On l'a démolì. Lorsque nous avons déblayé cette bâtisse, nous avons eu la surprise de découvrir au-dessous... un temple de Vishnu. [Krishna est considéré comme un avatar, ou la manifestation sous apparence humaine, du dieu védique Vishnu] ³⁰... Il possède de superbes sculptures entre autres choses. Nous étions étonnés. Voyez-vous, c'est un temple datant des XIII^e-XV^e siècles, l'actuel que nous visitons, mais il s'agit ici d'un lieu de culte du IX^e siècle. Comment est-ce possible ? Quand nous avons creusé, nous avons trouvé deux autres temples au-dessous... et il y en a encore deux plus bas.

GH : C'est donc comme si l'actuel temple de Dwarkanatha était construit par-dessus un autre ?

Rao : Pas l'actuel. Celui juste à côté. Voyez-vous, ce temple, en fait, je veux parler du contemporain, a dû être bâti par-dessus un ancien, car nous avons un petit sanctuaire et l'autre doit se trouver sous le temple actuel.

GH : Mais vos fouilles s'effectuaient à côté du temple existant et, là au-dessous, vous avez découvert des strates plus anciennes ?

Rao : En effet. Et plus bas encore, nous sommes tombés sur une section bien distincte, témoignant de l'érosion marine, avec des céramiques et d'autres objets datables des environs de 1500 av. J.-C. Donc, entre 1500 av. J.-C. et 1500 apr. J.-C., il a dû y avoir une occupation constante, dont nous ne savons pas grand-chose. Mais parfois le divin nous vient en aide. Un certain professeur du nom de B. R. Rao, géologue

de son état, est venu à Dwarka inspecter le site pour un projet d'université. Je lui ai montré la fameuse section et il a reconnu qu'il s'agissait d'une preuve tangible de l'érosion maritime. Je lui ai fait voir les poteries et il a affirmé qu'il devait y avoir une communauté dans les parages. « Qu'allez-vous faire ? » m'a-t-il demandé. J'ai répondu que nous devions procéder à des fouilles sous la mer... c'est l'archéologie marine³¹.

Rao parvint ensuite à obtenir des fonds gouvernementaux pour sa future aventure à Dwarka :

« Mais nous ne savions pas où démarrer. Nous n'avions guère d'expérience en archéologie marine. Je me suis alors dit que nous devions faire preuve d'audace... Où chercher ? Telle était la question. Heureusement, il y a le temple de Samudra Narayana, le dieu de la Mer. Certaines personnes y font des offrandes. Peut-être que jadis une bâtisse existait à cet endroit et qu'on y faisait aussi des offrandes. Nous avons donc commencé à chercher de ce côté-là. Et en quelques jours, nous avons découvert la présence de ruines dans le secteur, sous l'eau³². »

Une ville plus ancienne

En contemplant la baie depuis le temple de Samudra Narayana, je réfléchis à la date suggérée par Rao pour les ruines subaquatiques, soit le second millénaire av. J.-C. et la période « harappéenne tardive ». Je ne voyais pas pourquoi les vestiges épars au milieu desquels j'avais plongé seraient plus anciens... et certains les jugeaient même plus récents, voire beaucoup plus récents. À l'exception du quai taillé dans la roche, qui ne se trouvait pas à une grande profondeur, la plupart des structures se situaient à 7 m de fond ou moins, et auraient pu facilement faire l'objet d'une submersion assez récente, compte tenu de l'affaissement de terrain provoqué par les violents séismes périodiquement subis par le Gujerat³³. En outre, ce que j'avais vu des ruines sous-marines n'évoquait en rien les communautés « harappéennes tardives » dont j'avais connaissance ; au contraire, les fortifications curvilignes caractéristiques et le style architectural des blocs au fond de l'eau ressemblaient davantage à des constructions indiennes médiévales qu'à des vestiges de la civilisation Indus-Sarasvatî.

Mais ce qui m'intriguait – et Rao s'était montré tout à fait ouvert à cette idée –, c'était la possibilité qu'il y ait eu d'autres ruines plus enfouies dans la mer, que le NIO n'avait pas encore découvertes...

ou n'avait même pas encore cherchées. Rao me rappela aussi que les textes anciens, qui semblaient avoir prédit à juste titre la présence de ruines subaquatiques qu'il avait dénichées, envisageaient aussi l'existence d'autres vestiges dans le secteur... car Krishna était censé avoir construit Dwarka sur le site d'une cité encore plus ancienne, appelée Kususthali :

« En fait, j'avais l'habitude de lire le *Mahâbhârata* et des *Purânas*, comme le *Vishnu Purâna*, entre autres, où il est clairement indiqué que Dwarka fut bâtie à Kususthali de telle manière qu'elle était entourée par la mer... Krishna vient donc à Kususthali, puis construit une ville et l'appelle Dwarka, sur les lieux où existait autrefois une cité... »

Le plus frappant dans l'histoire de la cité de Krishna bâtie sur une ville plus ancienne, c'est qu'elle fait écho à la preuve tangible fournie par les fouilles de Rao dans le voisinage du temple de Dwarkanatha... qui révèlent des strates et des strates de constructions antérieures, au-dessous et autour de celui-ci, en remontant dans le temps jusqu'à une couche datée des environs de 1500 av. J.-C., quasi parallèle à l'actuel niveau de la mer. D'après ses calculs, les ruines que Rao découvrit ensuite sous la mer appartiennent à la période immédiatement antérieure – disons au plus tôt de 1700 à 1800 av. J.-C. –, ce qui laisse supposer que si la cité qui se regroupe aujourd'hui autour du temple de Dwarkanatha jusqu'au Gomati Ghat se trouve là, c'est parce qu'elle remplace la précédente qui est submergée, dans la baie au-dessus.

Et à son tour, si cette ville-là – celle de Krishna – se situe à cet endroit, c'est, selon la légende, à cause de la cité plus ancienne de Kususthali :

GH : Les textes ancestraux laissent-ils entendre que Dwarka a jadis abrité un centre de culte, dans un passé reculé ? Ou bien a-t-elle été fondée au départ par Krishna ?

Rao : Eh bien, voyez-vous, d'après les textes [un ancêtre de Krishna] aurait construit cette ville Kususthali avant de se rendre à Brahma Loka [un monde supérieur]. Il y a donc certains liens avec la mythologie et le reste, lorsque Krishna arrive sur les lieux. La précédente localité possédait déjà quelque chose de divin...

À une époque où le niveau de la mer s'élève, pour reconstruire et consacrer à nouveau un sanctuaire ou un centre de culte submergés,

on choisirait à l'évidence la zone côtière la plus proche encore non immergée. Lorsque le nouveau lieu de pèlerinage serait inondé à son tour, il devrait être reconstruit sur un terrain plus élevé... et ainsi de suite. C'est peut-être ce que nous observons à Dwarka : la ville de Krishna fut bâtie pour remplacer le centre de culte antédiluvien que les textes nomment Kususthali... et lorsque la Dwarka de Krishna fut inondée, on édifia une Dwarka moderne pour la remplacer. On peut donc en déduire qu'en cherchant plus loin au large, au-delà de ce qu'il reste de la Dwarka de Krishna – si telle est réellement cette cité, comme le croit Rao –, alors on devrait trouver des ruines plus anciennes, plus profondément englouties.

3102 av. J.-C.

Mais les vestiges subaquatiques que Rao a découverts à Dwarka sont-ils ceux de la « cité de Krishna »... ou autre chose ?

Tandis que j'étais assis à contempler les vagues qui s'assombrissaient, dans l'arôme entêtant de la ganja sacrée qu'exhalaient autour de moi les sâdhus en tenue orange, rassemblés pour assister au coucher de soleil depuis Samudra Nârâyana, je me dis que Rao ne pouvait pas s'accommoder des deux points de vue. Il n'allait pas dater ses ruines sous-marines d'environ 1800 ou 1700 av. J.-C. et prétendre qu'il s'agissait des ruines de la ville de Krishna, puisque – à une variante près dans la tradition – tout le monde pense en Inde que Krishna est mort en 3102 av. J.-C.³⁴ Ce décès (voir chapitre 4) marque aussi le début du Kali Yuga.

Mais Rao n'essayait pas d'esquiver le choix :

GH : Une autre question concernant Krishna. Le départ, ou la mort, de son incarnation, si j'ai bien compris, correspond à la fin de l'ère précédente, du *yuga*, et au début du Kali Yuga. Et dans tous les calculs que j'ai vus, le commencement de l'âge de Kali correspondrait approximativement à 3100 av. J.-C.

Rao : Exact.

GH : Considérez-vous cela comme une date impossible ? Car vous semblez vous focaliser sur une date bien plus tardive, au second millénaire av. J.-C., pour la Dwarka submergée.

Rao : Eh bien, je ne dirais pas qu'il s'agit d'une date impossible. Mais les preuves dont nous disposons jusqu'à présent montrent que cette ville aujourd'hui engloutie a dû être construite aux alentours de 1700 ou de 1800 av. J.-C. Alors pourquoi cette date serait-elle fausse ? Celle de 3100 av. J.-C., je veux dire. Nous avons débattu de cette question dans un

journal, où nous disions que nous découvririons peut-être d'autres antiquités de la même ville... Alors nous ne pouvons pas tout à fait écarter la date antérieure.

Mais si les ruines subaquatiques déjà mises à jour remontent en effet à 1700 ou 1800 av. J.-C., alors où se trouve l'endroit le plus susceptible d'abriter des vestiges encore plus anciens que ceux de la cité censée avoir été engloutie par une inondation monstre, au début du Kali Yuga en 3102 av. J.-C. ?

Plus au large, dans des eaux plus profondes

Le lien entre la mort de Krishna et la submersion de Dwarka au début du Kali Yuga est une tradition puissante et répandue en Inde, comme celui avec la date de 3102 av. J.-C.

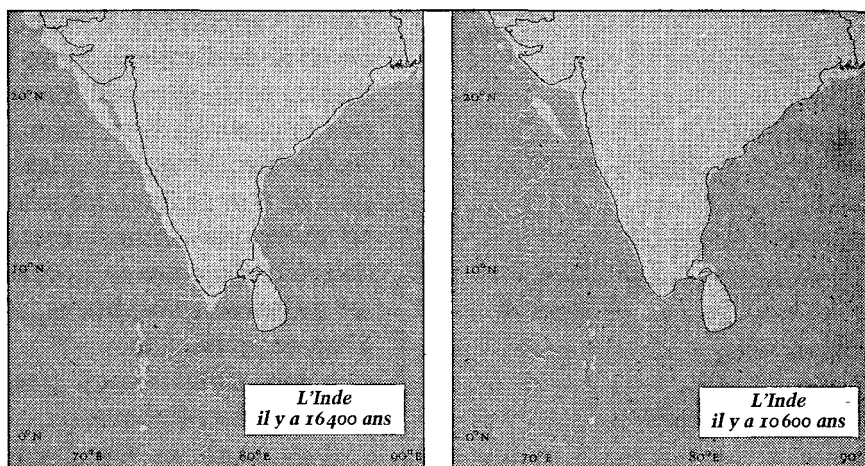
On sait que la cité appelée Dwarka aujourd'hui est construite sur une butte constituée d'une succession de strates d'occupation qui nous ramènent au niveau actuel de la mer à 1500 av. J.-C. et d'une « section bien distincte témoignant de l'érosion marine » dans la couche la plus basse : indiquant une incursion marine (voire un raz de marée ?) à cette date.

On sait qu'on a trouvé des ruines sous ce niveau, et sous la mer, temporairement datées de 1800-1600 av. J.-C., bien qu'une date plus récente soit possible. Ces vestiges s'étendent jusqu'à environ 1 km du rivage.

Par conséquent, si l'on veut rechercher des ruines de 3100 av. J.-C. et plus anciennes, auxquelles les traditions font allusion, on devra explorer plus au large et dans des eaux plus profondes.

En mars 2000, je ne disposais toujours pas des cartes d'inondations de Glenn Milne et j'imaginai que le littoral de l'ère glaciaire gujarati pouvait dépasser de 5 ou au pire de 10 km au-delà de l'actuelle côte de Dwarka. En fait, comme les cartes le montrent, la ville se trouvait à près de 100 km de la mer il y a 16 400 ans, lorsqu'elle faisait partie d'un vaste bloc continental autour du Gujarat, comblant les golfes de Kutch et de Cambay... et se situait encore à 20 km dans les terres il y a 10 600 ans, juste après la rapide élévation du niveau de la mer, attestée par les prélèvements géologiques de haute mer entre 10 000 et 9000 av. J.-C. et l'apparition soudaine de communautés villageoises agraires le long du piedmont de l'Himalaya.

S'il existe bien dans le monde une éventuelle « région mère » ou « asile de l'ère glaciaire », d'où ont essaimé les premiers colons de Mehrgarh et des autres communautés productrices d'aliments du « Néolithique acéramique » au nord-ouest de l'Inde, alors c'est



sûrement celle-ci, non ? Et n'est-ce pas logique que les descendants de ces premiers colons, qui, au fil du temps, établirent la civilisation Indus-Sarasvatî, aient pu continuer à vénérer les sites côtiers sacrés et à les reconstruire plus loin dans les terres, chaque fois que les eaux montaient ?

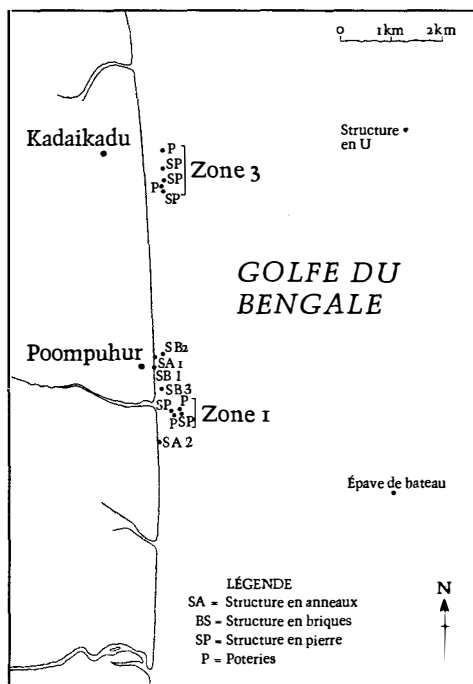
Le mystère de la structure en U

Cette nuit-là, après un dîner d'adieu avec l'équipe du NIO, j'ouvris le *Journal of Marine Archeology* offert par Kamlesh à l'article sur les explorations sous-marines au large de Poompuhur au sud-ouest, soit aussi loin que possible de Dwarka mais toujours en Inde. Sundaresh et Gaur avaient tous deux participé à l'expédition de Poompuhur en 1993 et avaient cosigné le compte rendu avec S. R. Rao. J'avais à présent la possibilité de les interroger sur la singulière construction en U qu'ils avaient découverte à 5 km des côtes et par 23 m de fond, et lancer l'idée d'organiser une future expédition avec eux sur le site.

Nous abordâmes la question la moins sujette à controverse – et à mes yeux la moins intéressante –, à savoir les ruines de Kaveri-pumpattinam dans la zone intertidale et les basses eaux ne dépassant pas 3 m de fond. Ces vestiges, selon Sundaresh et Gaur, dataient de 2000 ans, et je n'avais aucune raison de mettre leur parole en doute.

– OK, dis-je, alors acceptons cette date pour les structures côtières. Alors qu'avez-vous trouvé à mesure que les eaux deviennent plus profondes ?

Ils me confièrent que leur étude avait localisé un nombre assez étendu de vestiges de construction sous la forme de blocs de grès apprêtés, disséminés et fortement érodés, jusqu'à une profondeur d'environ 7 m. À ce même niveau, ils avaient aussi identifié plusieurs



Emplacement des diverses structures immergées au large des côtes de Poombuhur. D'après l'étude de Rao et al. (1993).

cairns³⁵ circulaires, certains de 10 m de diamètre, constitués de cailloux ronds, d'autres de petits galets verticaux. Ils n'avaient rien vu au-dessous de 8 m de fond, jusqu'à ce qu'ils parviennent soudain à la structure en U et à ses monticules avoisinants, à 23 m de profondeur.

– Ne trouvez-vous pas cela bizarre? M'enquis-je.

Sundaresh et Gaur en convinrent, car cela supposait que la date de submersion de ladite structure devait être bien antérieure à celle des constructions trouvées près du littoral.

– De combien?

– De 8 000 années, peut-être, répondit Gaur après réflexion.

– Alors, si les structures de Kaveripumpattinam situées

entre 1 et 3 mètres de fond ont 2 000 ans d'âge, vous voulez dire que celles en U pourraient avoir 10 000 années d'existence?

– Je dis qu'elle aura été submergée par la montée du niveau de la mer il y a environ 10 000 ans... voire encore plus tôt. Mais je pense qu'il doit s'agir d'un affleurement rocheux naturel.

J'étais sincèrement perplexe.

– Tous les autres qui ont plongé sur ce site semblent convaincus qu'il s'agit d'une fabrication humaine. On y a vu des assises de maçonnerie. C'est dans ce rapport (je désignai le *Journal of Marine Archeology*), que vous avez cosigné, soit dit en passant.

Gaur éclata de rire :

– Certes, mais j'ai mon propre point de vue, et plus j'y songe, plus je suis persuadé qu'il s'agit de l'œuvre de la nature.

– Mais pourquoi? Qu'est-ce qui vous pousse à le penser?

– Parce que c'est une structure immense et nous savons qu'il n'existait aucune culture en Inde à cette époque capable de mobiliser toutes les ressources nécessaires et d'organiser la mise en œuvre d'une construction aussi gigantesque.

– Vous faites preuve de l'étroitesse d'esprit classique des historiens de la vieille école, déplorai-je. C'est comme si vous disiez : « Nous autres archéologues savons tout du passé et ce ne sont pas quelques faits contradictoires qui vont entraver notre chemin.

– C'est un fait avéré ! Nous ne connaissons aucune civilisation existant il y a 10 000 ans qui aurait pu construire cet édifice.

– Mais peut-être était-ce l'œuvre d'une culture dont vous ignorez encore l'existence. Peut-être que cette structure en U, quelle qu'elle soit, constitue la première preuve tangible de l'existence de cette civilisation. Peut-être qu'en cherchant, vous découvrirez d'autres édifices, même plus au large, dans des eaux plus profondes.

Sundaresh intervint pour déclarer qu'il n'approuvait pas Gaur. Selon lui, la fameuse structure n'était pas le fruit de la nature :

– Elle a été construite par l'homme, cela ne fait aucun doute. Et j'en ai vu une seconde, un monticule, à environ 45 m et à la même profondeur, où il y a des blocs parfaitement découpés, éparpillés au fond de l'eau...

– Mais qu'en est-il des 10 000 ans d'âge ?

– Peut-être que les constructions ne sont pas si anciennes du tout. Peut-être y a-t-il eu un grand affaissement de terrain que nous ignorons dans ce secteur, ou l'érosion de la côte par la mer.

De toute évidence, pour en avoir le cœur net et résoudre l'énigme, il fallait de nouveau plonger, prendre soigneusement les mesures, observer et procéder à des fouilles sur le site. Mais le problème, c'était qu'aucun crédit n'avait été débloqué depuis 1993 pour une nouvelle expédition.

– Vous n'avez donc aucun projet de plongée à Poompuhur dans l'année qui vient ? demandai-je.

– Dites plutôt que nous n'avons pas de budget, intervint Kamlesh d'un air lugubre. Si quelqu'un veut bien nous financer... alors nous partons.

Je saisis la balle au bond.

– À combien s'élèverait le financement de votre équipe pour retourner là-bas et plonger sur le site avec moi, d'ici la fin de l'année ou au début de l'an prochain... une sorte d'affrètement, pour ainsi dire ? Est-il possible d'organiser quelque chose selon les règles du NIO ?

– À présent que le SRC a déjà entendu parler de vous, ça devrait être possible, déclara Kamlesh. Je ne vois pas ce qui s'y opposerait.

Il passa les trois minutes suivantes à faire des calculs sur une serviette de table et finit par m'annoncer une somme équivalant au produit national brut d'un petit pays européen.

Je manquai m'étrangler mais me ressaisis. La négociation serait longue.

10

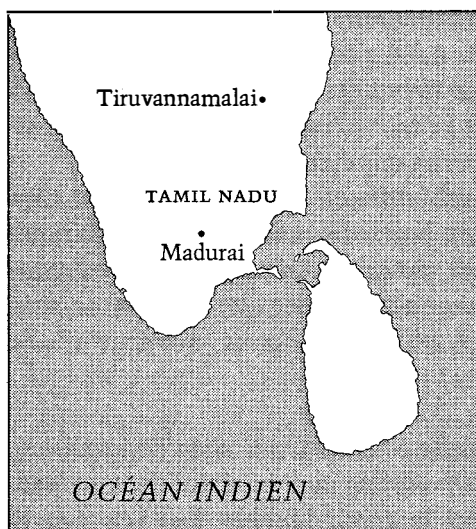
Le mystère de la colline rouge

« La terre avoisinante est épargnée par les quatre océans qui se sont agités à la fin du Yuga et ont englouti les confins du monde... Lorsqu'aura lieu l'anéantissement de tous les êtres vivants, quand toutes les choses de la création seront réabsorbées... toutes les semences futures seront déposées là-bas... toutes les connaissances, les arts, la richesse des écritures, et les Vedas seront comme de juste rangés en bonne place, là-bas... Les Brahmanas qui se réfugient au pied de cette montagne seront appelés par moi après le déluge et je les ferai étudier les Vedas, dont ils rédigeront des recueils... »

Skanda Purâna

Février 2000, Inde méridionale

DEPUIS cinq heures du matin, Santha et moi grimpons le long du sentier sinueux qui menait 800 m plus haut au sommet de l'Arunachela, montagne sacrée du Tamil Nadu. Il était à peine six heures passées, maintenant, et l'aube ne s'était pas encore levée. Hormis le bruit de nos pas et des corbeaux au loin, le silence nous envahissait, le calme régnait. Au détour du chemin, les lumières des rues de Tiruvannamalai, la ville-champignon rassemblée au pied du relief, nous apparut soudain en contrebas. En son centre, soit plein est par rapport à nous, gisait une énorme flaque géométrique



d'ombre et de ténèbres, telle la porte géante vers un autre monde. Ce lieu, où aucune lumière ne brillait, délimitait l'emplacement d'Arunachaleswar, l'un des cinq plus importants temples de Siva dans toute l'Inde¹. Nous dénichâmes une saillie rocheuse pour nous asseoir et attendîmes le lever du soleil...

Après avoir été attiré par le charisme et le magnétisme du « Proto-Siva » figurant sur le poinçon de Mohenjo-Daro, je commençais à comprendre

que ce dieu était présent aux quatre coins du sous-continent. Même Dwarka, en dépit du culte omniprésent de Krishna, abrite un splendide temple de Siva. Pourtant, les fidèles du dieu du yoga se révèlent plus nombreux et plus démonstratifs dans le sud, parmi les individus s'exprimant en dravidien au Tamil Nadu, et Tiruvannamalai compte parmi les véritables centres dévolus à son culte.

L'hindouisme renferme peu d'éléments clairs ou ressemblant tout à fait à ce qu'ils paraissent : les identités changent et se confondent, les contradictions abondent, une chose en évoque une autre, les divinités peuvent se manifester de différentes manières et en même temps, l'ambiguïté prévaut. Tout ceci se retrouve dans l'histoire ancestrale du grand temple de Siva à Arunachela :

« L'Être suprême, l'Océan de grâce, le seigneur Siva eut un désir : "Que je me multiplie." En accord avec son souhait, Brahma et Vishnu apparurent spontanément. On leur attribua les tâches de la création des mondes et de leur protection. Cependant, au lieu de se borner à accéder à la requête du Seigneur, on les surprit se querellant par égoïsme et il en résulta un conflit capital. Voyant la rage terrible dans laquelle ils avaient sombré en se livrant bataille, le seigneur de la Compassion jugea le moment venu de Se révéler sous une forme qui mettrait un terme à leur lutte². »

Pour abréger, disons que Siva fit son apparition sur le lieu où se situe désormais Arunachela, sous l'aspect d'une interminable colonne de lumière et de feu transperçant le ciel et occupant tout

l'univers. Devant cette vision stupéfiante et effroyable, Brahma et Vishnu n'en gagnèrent pas pour autant en humilité, mais redoublèrent de rivalité pour découvrir «le début ou la fin» de ladite colonne³. Ce ne fut que lorsque tous deux se montrèrent incapables de trouver la réponse que Siva surgit enfin du rayonnement⁴.

Le récit comporte d'autres rebondissements, mais au final Siva pardonne à Brahma et à Vishnu leurs disputes en leur déclarant : «Poursuivez avec vigilance votre œuvre de création et de sustentation sans m'oublier⁵.» Il leur annonce ensuite que la colonne irradiante se manifestera à jamais en ce lieu, sous la forme d'une montagne de feu :

«Ma forme irradiante brillera ici à jamais sous l'éternelle et absolue Arunachela. Les océans ne la submergeront pas, même lorsque surviendra le grand Déluge. Les vents ne la feront pas trembler et le feu destructeur du monde ne la consumera pas.

«En entendant ces paroles, Brahma et Vishnu s'inclinèrent humblement devant Siva et psalmodièrent : "Toi qui nourris l'Univers ! Que ta Colline devienne la forteresse du monde, tel que tu l'as énoncé. Mais modère son rayonnement, ô Rudra, afin qu'elle soit supportable, mais conserve sa magnificence infinie et reste le dépositaire des meilleurs auspices⁶."»

En réponse aux prières de Brahma et de Vishnu, «Siva réduisit la radiation aveuglante de son apparence étincelante dans la colonne et se transforma en cette montagne sans éclat⁷» : la «colline rouge» d'Arunachela, dont on dit : «Tout comme nous nous identifions à notre corps, le seigneur Siva s'identifie à elle, là où la couleur rougeâtre suggère le feu primordial⁸.» Par ailleurs, Brahma et Vishnu implorent Siva :

«Bien que cette colline rouge existe pour le bien-être de tous, nul ne saurait la vénérer sans ta grâce... [Donc] nous souhaitons que tu prennes la forme d'un Lingam à l'est de la montagne, afin que nous puissions t'honorer...⁹»

De nouveau Shiva s'exécuta et une miraculeuse colonne de pierre – le Siva linga, ou symbole phallique de Siva – apparut au pied de la montagne sur son flanc oriental. En gage de gratitude, Brahma et Vishnu ordonnèrent à Visvakarma, l'architecte des dieux, d'ériger un temple tout autour : le temple primordial d'Arunacheleswar.

Le lieu de culte qui se dresse aujourd'hui sur le site est d'origine plus récente. Mais les croyants soutiennent que c'est le lingam de pierre initial, «auto-généré» au commencement du temps, qui réside toujours dans le saint des saints et continue d'être vénéré par des millions de pèlerins, comme le signe et l'empreinte de la présence de Siva sur la terre¹⁰.

Les pénitences

Nous observâmes le soleil se lever au sud-est, en éclairant d'abord les neuf gopurams pyramidaux qui entouraient le complexe du temple, puis les ombres plus profondes dans les rectangles de ses places, les déambulateurs et les sanctuaires. À mesure que les lumières de la ville s'estompaient sous la clarté du jour naissant, nous discernions au-delà du lieu de culte une plaine qui s'étendait à l'horizon en formant un arc en contrebas, interrompu ici et là par des collines coniques isolées.

Nous reprîmes notre montée d'Arunachela. Bien que cela ne soit pas si élevé, le sentier sinueux n'en demeure pas moins long et escarpé. Une nouvelle heure s'écoula et nous parûmes encore bien loin du sommet; le soleil chauffait davantage et je commençais à regretter de n'avoir apporté qu'une seule bouteille d'eau. Santha et moi fîmes une pause pour en boire une gorgée, en regardant le chemin parcouru et les tours lointaines d'Arunacheleswar. En surgissant ainsi dans la brume matinale, le temple présentait un aspect lyrique, surnaturel, et il était facile d'imaginer la manière dont les traditions ancestrales le décrivaient: comme l'œuvre des dieux eux-mêmes, construit à l'aube du cycle temporel actuel.

Nous recommençâmes à grimper, puis découvrîmes en levant les yeux un jeune homme mince et musclé, avec les longs cheveux hirsutes, le front noirci de cendres et le pagne orange du sâdhu, assis les jambes croisées sur une roche dans la pente en surplomb. Il paraissait faire abstraction de notre présence, mais lorsque Santha le salua en tamoul, il répondit d'une voix assez chaleureuse.

Nous passâmes devant lui en poursuivant notre route. Lorsque je jetai un coup d'œil en arrière, quelques instants plus tard, je constatai qu'il s'était levé et nous suivait, pieds nus, en silence. Sans effort, il accéléra l'allure, nous dépassa et eut tôt fait de disparaître au détour du sentier, caché par des piles de grosses pierres.

Je me dis qu'il devait compter parmi les fidèles de Narayana Swami, le personnage quasi légendaire que j'espérais rencontrer, censé être resté aux bords du sommet d'Arunachela depuis dix ans en ne consommant aucun aliment solide et uniquement de petites quantités de lait et de thé, apportées par ses disciples.

Grâce à de telles pénitences (*tapas*), qui vont des tâches agréables, comme un rapport sexuel prolongé sans éjaculation, à des tâches assez peu plaisantes, comme tenir le bras en l'air en permanence au-dessus de la tête pendant des décennies, les grands yogis à l'image de Narayana Swami sont supposés développer un pouvoir spécial de «chaleur» surnaturelle :

«La transformation de base apportée par le rishi dans l'exécution de *tapas* est la production de chaleur dans le corps. L'ardeur de ses pénitences devient telle qu'il est transformé en Feu lui-même, consumant les mondes et les irradiant d'une lumière qui se diffuse à partir de son corps... Le pouvoir de devenir invisible, de marcher sur l'eau et de voler compte parmi ceux les plus souvent obtenus par le truchement des *tapas*; alors que dans les *yoga-sutras*, nombre de ces pouvoirs s'obtiennent par la pratique du yoga : y compris, outre de telles facultés «physiques», divers types de connaissances mentales, comme celle des existences passées et les pensées d'autrui...¹¹»

L'intense discipline physique et mentale requise par les *tapas* constitue aussi une étape essentielle pour se libérer de la mort. Ainsi, par le biais de leurs effroyables pénitences, les Sept rishis des *Védas* possédaient, dit-on,

«les pouvoirs de régénérescence, de la guérison des maladies, de faire ressusciter les morts... L'un des buts des Rsis en accomplissant des *tapas* consistait à atteindre le royaume des immortels et à acquérir l'immortalité, car il est écrit que les dieux et les démons eux-mêmes effectuaient des pénitences pour échapper à la mort¹²».

John E. Mitchiner, l'expert des traditions des sept Rishis, admet que «de tels pouvoirs sont en fait attribués aux sages dans toute la littérature indienne¹³».

Mais la question est : pourquoi ? Pourquoi l'association constante dans l'histoire des grands sages à ces facultés extraordinaires, et pourquoi utilisaient-ils les mêmes moyens – yoga, pénitences, méditation – pour les développer ? Tout cela ne reflète-t-il que l'imagination et la fantaisie des conteurs ancestraux ? Ou bien est-il possible que ces traditions renferment quelque substance ?

Je n'espérais pas voir Narayana Swami me fournir la réponse, mais j'étais néanmoins curieux de poser les yeux sur quelqu'un qui,

depuis dix ans, parvenait à subsister avec du thé et du lait, au sommet d'une montagne. J'étais aussi intrigué par la façon dont sa présence là-haut semblait symboliser ou maintenir une autre tradition, consignée dans un texte tamoul connu sous le nom d'*Arunachela Mahâmatmyam* («la Gloire d'Arunachela»), où Siva en personne est assis sous un arbre, non loin du sommet de la montagne, déguisé en *siddha*:

«Siva demeure ici à jamais sous l'aspect d'un *siddha* appelé Arunagiri Yogi, n'arborant qu'un pagne pour tout vêtement, les cheveux emmêlés et le front brillant sous les marques de vibhûti [cendres sacrées] ¹⁴. »

Comme j'étais familiarisé depuis des mois à ce genre de concept, je n'avais désormais aucune difficulté à comprendre comment Siva pouvait tout à la fois incarner la colonne de pierre phallique dans le saint des saints du temple au pied de la colline, un ascète méditant sous un arbre au faite de ladite colline, et la colline elle-même... car il est dit que «contrairement aux autres montagnes, devenues saintes car le Seigneur y résidait [par ex. Kailas dans l'Himalaya], Arunachela représente Siva lui-même ¹⁵».

La forteresse du monde

Dans la tradition du déluge de l'Inde septentrionale, on apprend que Manu et les Sept sages se sont réfugiés dans l'Himalaya et que c'est à partir de là qu'ils ont rayonné pour rétablir l'agriculture et diffuser les *Vedas* dans le «Pays des sept rivières» entre l'Indus et le Gange. Dans le sud de l'Inde, une tradition tamoule consignée dans le *Skanda Purâna* attribue le même rôle – à savoir de refuge et de centre d'enseignement futur – à Arunachela, à jamais protégée par l'assurance de Siva, selon laquelle «les océans ne la submergeront jamais, même au moment du grand déluge ¹⁶»:

«La terre avoisinante est épargnée par les quatre océans qui se sont agités à la fin du Yuga et ont englouti les confins du monde... Lorsque aura lieu l'anéantissement de tous les êtres vivants, quand toutes les choses de la création seront réabsorbées... toutes les semences futures seront déposées là-bas... toutes les connaissances, les arts, la richesse des écritures, et les *Vedas* seront comme de juste rangés en bonne place, là-bas... Les Brahmanas qui se réfugient au pied de cette montagne seront appelés par moi après le déluge et je les ferai étudier les *Vedas*, dont ils rédigeront des

recueils... Les sages dont on loue l'observance et les rites sacrés, qui résident dans les grottes de cette montagne, irradient par leurs toisons enchevêtrées. Ils renvoient la flamme de cent mille feux et soleils... ¹⁷ »

Les *Purânas* nous indiquent de surcroît que les Sept sages (courageusement associés à la préservation post-diluvienne des *Védas* dans l'Himalaya) comptèrent parmi les visiteurs d'Arunachela ¹⁸. Et ce fut sans doute vrai, songeai-je alors que Santha et moi poursuivions notre ascension – en traversant à présent un secteur de brume rafraîchissante, puis un défilé sombre –, que cette montagne de granit rouge, qui appartient en fait à l'une des plus anciennes formations rocheuses à ciel ouvert du globe ¹⁹, n'a jamais été immergée lors de la fonte post-glaciaire. Même au cours des pires épisodes, les grands raz de marée n'auraient pu s'immiscer autant dans les terres et à pareille hauteur.

On a donc fort bien pu percevoir Arunachela comme la « forteresse solide et fiable du monde », à une époque d'élévation rapide et imprévisible du niveau de la mer sur le littoral indien méridional. Il était donc ô combien intéressant que l'on se souvînt du lieu, à l'instar de l'Himalaya dans le lointain nord, comme celui où « toutes les semences » futures furent entreposées pour le bénéfice de l'humanité à venir, comme d'un refuge pour les sages où les anciennes sagesse des *Védas* étaient conservées à l'abri, et comme du point de départ de la diffusion de ces textes.

Le maître de toute sagesse

Siva est un dieu à multiples dimensions et il est présent en Inde – dans toute l'Inde – depuis très longtemps. Nous savons désormais que son apparence de sâdhu en méditation, mince, nu, puissant, seigneur du Yoga, remonte au moins aux sceaux de Pashupati de l'époque Indus-Sarasvatî, il y a 4 700 ans. Il en va de même de sa représentation sous la forme d'un cône ou d'une colonne de pierres phallique, dont on a déterré plusieurs exemplaires sur des sites Indus-Sarasvatî ²⁰. C'est aussi l'un des dieux primordiaux du *Rigveda*, où il répond au nom de Rudra. C'est en légitimation de sa lignée que Siva et Rudra s'utilisent indifféremment (ou conjointement) « Rudra-Siva » dans de nombreux anciens écrits indiens ²¹. Et dans le *Yajurveda*, voici comme l'on s'adresse à Rudra : « Tu es *Siva* [gracieux, gentil] par le nom que tu portes ²². »

À l'instar de Siva, Rudra est à la fois terrifiant et rassurant ²³. On dit de lui qu'il possède « deux natures ou deux “noms” : il y a le sauvage et cruel (*rudra*) et le gentil (*siva*) et tranquille (*santa*) » ²⁴. À l'image

de Siva, Rudra est le «résident de la montagne²⁵», «celui qui a la gorge bleue²⁶», et «Tryambaka» (celui qui a trois yeux²⁷). Dans les *Vedas*, il a la carnation claire²⁸ (mais il est parfois décrit comme étant «rouge²⁹»), et c'est un grand yogi et le seigneur des Animaux³⁰. Il possède de longs cheveux tressés et/ou emmêlés et des pouvoirs de guérison³¹. On l'associe également au feu³². Et dans la tradition védique plus tardive, son symbole est *sthanu*: un «poteau» ou «pilier» signifiant «l'intemporalité et l'immobilité du *samadhi* où réside le seigneur du Yoga³³».

Mais Rudra-Siva se définit principalement comme dieu de toute Connaissance, de la perspicacité et de la sagesse intérieure (*jñāna* – *gnôsis*). C'est pourquoi l'on peut lire dans le Livre VIII du *Rigveda*: «Cet esprit de Rudra, jeune et vigoureux, se déplace en conscience sur les anciens chemins³⁴.»

C'est pourquoi aussi, dans l'art religieux hindou, on trouve le portrait de Siva comme Jñāna-Dakshinamurti, maître de toute Sagesse, «assis sous un arbre, sur le mont Kailasa, avec le pied sur un nain, qui symbolise l'ignorance humaine³⁵».

La plus haute connaissance pour les plus humbles

La nature particulière de Rudra-Siva en tant que dieu de la Connaissance, sous l'aspect d'un puissant *rishi* hirsute vivant dans les montagnes et autres lieux déserts, est liée à un ensemble complexe et subtil d'idées qui, même si l'on n'y adhère pas, se révèlent fort bien réfléchies et (au vu du poinçon de Mohenjo-Daro) extrêmement anciennes. En définitive, cela semble signifier que l'inspiration et la véritable connaissance ne peuvent s'obtenir sans la maîtrise de ses pulsions et le renoncement aux attraits du monde matériel... ou, en tout cas, à son «attachement» à celui-ci. À l'inverse, la richesse matérielle et la beauté physique d'une personne ne peuvent rien nous apprendre d'utile sur l'esprit et l'âme de celle-ci. C'est peut-être pour mieux souligner ce point que lorsque les dieux viennent demander conseil à Siva, ils le trouvent «en compagnie d'une myriade de disciples dévoués, tous nus, décharnés, les cheveux bouclés et emmêlés³⁶».

De la même manière, l'orientaliste Alain Danielou observe que :

«Les *Vedas* décrivent Rudra vivant dans les bois et les montagnes, régnant sur les animaux sauvages et dressés. La mythologie shivaïte le représente comme la divinité de la vie, le gardien de la terre, qui, insatiable et robuste, se déplace dans le plus simple appareil au cœur de forêts luxuriantes. Il enseigne la plus haute et la plus secrète connaissance aux plus humbles³⁷.»

L'idée que la véritable sagesse fait abstraction du raffinement transparaît aussi dans une autre histoire de Brahma, Vishnu et Siva, où les deux premiers se disputent encore sur celui d'entre eux qui est l'être suprême :

«Ainsi Vishnu et Brahma se querellèrent et acceptèrent finalement de laisser les *Vēdas* trancher la question. Les *Vēdas* déclarèrent que Siva demeurait le créateur, le défenseur, le destructeur. À ces paroles, Vishnu et Brahma, encore sous l'envoûtement des ténèbres de l'illusion, répondirent : “Comment le dieu des elfes, qui se complaît dans les cimetières, le fidèle nu, couvert de cendres, d'apparence hagarde, avec ses cheveux enchevêtrés et parés de serpents, peut-il être l'être suprême³⁸ ?” »

Puisque Rudra-Siva est en réalité l'être suprême, la réponse, c'est qu'il peut prendre toute forme à sa convenance. Et c'est son choix qui l'amène à se maculer de cendres et à se mêler aux pauvres et aux humbles à l'esprit pur. Selon le professeur Stella Kamriscch :

«Il se tenait à part et était étranger aux autres dieux védiques. On pouvait le reconnaître à son aspect bizarre, démentiel. Il semblait pauvre, abandonné, d'apparence négligée ; les dieux le détestaient, mais il cherchait volontairement le déshonneur, se vautrait dans le mépris et l'irrespect, car “celui qui est honni est heureux, libéré de toutes attaches”. Le seigneur insensible, s'humiliant lui-même, était un yogi... Il provoquait le dédain, comme pour mettre son indifférence à l'épreuve³⁹. »

On retrouve donc ici une *idée* tout à fait cohérente – ou un ensemble d'idées, plutôt – derrière la conception de Rudra-Siva en tant que dieu de la Connaissance. Quels que soient les entendements et les pouvoirs qu'il possède, il les a acquis à travers la méditation, la pénitence et l'autosacrifice : autant de pratiques faisant partie d'un vaste cursus. Et il en va de même, sans exception, pour les Sept rishis des *Vēdas*. Comme le remarque John Mitchiner, eux aussi

«se passaient des cendres sur le corps, se laissaient pousser les cheveux, ne les coiffaient pas et les nouaient : en d'autres termes, ils sont décrits sous l'apparence d'ascètes⁴⁰, notamment sivaïtes ».

Il existe même une tradition, dans le *Bhagvata Purâna*, qui prétend que les plus grands sages « se trouvent de par le monde sous l'apparence de personnes démentes » tout en prodiguant la sagesse⁴¹.

La moindre des leçons qu'on peut tirer de tout cela, c'est qu'il est utile de témoigner du respect et d'écouter avec attention les paroles de tout individu. Les apparences sont parfois trompeuses et l'on ne sait jamais à qui l'on a affaire.

Ce fut dans cet état d'esprit que je traînai mon corps fourbu sur les derniers mètres des éboulis de granit d'Arunachela, pour gagner le sentier boueux, surplombé de rochers glissants, qui menait à la retraite de Narayana Swami.

Du thé et des prières

Le *rishi* n'occupait pas le sommet de la colline – il aurait rôti dans le feu sacré allumé chaque mois de décembre pour marquer l'apothéose de Siva sous la forme d'une colonne de flammes –, mais avait installé son ermitage un peu en contrebas, sur l'un des versants, dans une retraite bordée d'arbres, à quelques minutes de marche. Il était assisté par le jeune homme, que nous avions croisé un peu plus tôt en chemin, et par quatre autres ascètes shivaïtes vêtus de pagnes orange, lesquels nous observaient depuis les rochers et nous accueillirent de chaque côté du sentier boueux.

Dès notre arrivée, nous nous retrouvâmes au beau milieu d'une cérémonie ou d'un rituel. Les jeunes disciples nous demandèrent d'ôter nos chaussures – car nous approchions désormais d'une terre sacrée – et nous firent signe de les suivre dans une petite descente au bord de la retraite, où Narayana Swami se tenait visiblement assis depuis dix ans. Dans la pénombre ombragée, bruisante d'énormes frelons, nous distinguâmes à peine une petite tente, comme une sorte d'abri pour réfugié recouvert de plastique, sous les épais branchages.

Nous ne pûmes pas vraiment voir le *rishi*, cette incarnation de Siva, en tête-à-tête, et encore moins communiquer avec lui. Il ne parlait à personne, en tout cas pas dans une langue connue, mais bredouillait et grommelait de temps à autre des paroles incohérentes à l'adresse de ses fidèles qui semblaient le comprendre. Au mieux, nous aperçûmes un bras robuste mais mince à la peau basanée qui se tendait parfois, et un doigt osseux dessiner dans la terre humide, devant la petite tente de plastique... et il y avait beaucoup de boue autour de la retraite du *rishi* et des flaques d'eau dans les creux des rochers.

Nous dûmes ensuite nous asseoir sur le sol fangeux, tandis que les adeptes nous apportaient des demi-noix de coco sales, remplies

de thé béni, selon eux, par le sage. Dans ce breuvage tiède, ils firent fondre des bâtonnets de beurre et nous demandèrent de boire. Nous nous exécutâmes, non sans frémir (je songeais aux amibes depuis le début). Puis il y eut des prières, nous rappelant que le thé avait été béni et qu'il nous aiderait à nous sentir bien dans notre corps. Ensuite, encore du thé et des prières. Puis on nous apporta une boisson froide, un peu grasse, à base d'herbes, avec des feuilles flottant en surface, également bénie par le *rishi*. Nous la bûmes. D'autres psalmodies suivirent, et encore du thé au beurre et des parasites intestinaux.

Après quoi l'un des disciples nous fit signe de nous aligner derrière lui, pour effectuer à pied un rapide circuit, dans le sens des aiguilles d'une montre (chaque tour nécessitant à peine vingt ou trente secondes) sur le chemin qui délimitait l'intérieur de la retraite et passait devant l'abri de Narayana Swami. Puis nous nous agenouillâmes dans la boue et l'on macula nos fronts de cendres sacrées. Nous dûmes ensuite refaire plusieurs fois le tour de la tente en psalmodiant: «Siva, Siva, Siva, Raga Ra, Raga Ra...» ou quelque chose d'approchant.

Ce fut très étrange. Nous n'avions pas souhaité cette cérémonie et – fait des plus inhabituels en Inde – on ne nous demanda pas d'argent pour y participer.

Arunachela et Kumari Kandan

Cet après-midi-là, tandis que nous redescendions d'Arunachela, je me demandais si Narayana Swami était réellement fou. Ou faisait-il partie de ces grands *rishis*, irradiés du feu intérieur des *tapas*, censés errer de par le monde sous l'apparence de déments, tout en prodiguant la connaissance? Le tenir pour sage, s'il était en vérité fou, serait le summum de la naïveté, mais le croire fou, s'il était en fait sage, reviendrait à commettre une erreur encore plus grande. Mais quel qu'il fût, sa présence témoignait de la vitalité constante de la tradition pan-indienne, selon laquelle des montagnes comme celle-ci avaient servi de centre pour recueillir et diffuser les *Vedas* après le déluge et de lieu où une confrérie d'ascètes préservait une connaissance antédiluvienne qui servirait à «planter les semences du futur».

En mettant de côté un instant son lien avec Rudra-Siva, le dieu yogi de la sagesse, je songeais qu'il me fallait davantage de renseignements sur l'épisode du «déluge» dans l'histoire d'Arunachela. Je souhaitais surtout découvrir si elle avait ou non un rapport avec la mystérieuse contrée perdue appelée Kumari Kandan, que la mer aurait, dit-on, engloutie au sud de l'Inde, des millénaires

auparavant. Lorsque Santha et moi parvînmes à Tiruvannamalai en février 2000, je connaissais déjà quelques aspects de cette tradition, largement répandue parmi les deux cents millions de Tamouls indiens, mais quasi inconnue à l'extérieur du sous-continent. J'espérais donc en savoir davantage de la bouche d'un spécialiste tamoul, avec qui j'avais rendez-vous au retour de notre escalade. Capitaine de vaisseau en retraite, il se consacrait à présent à la vie contemplative et vivait en permanence dans l'ashram de Sri Ramana Maharishi, situé au pied d'Arunachela, à environ deux kilomètres du temple d'Arunacheleswar.

Un pagne, une carafe d'eau et une canne

Maharishi signifie «grand *rishi*» et Sri Ramana semble en tout point être à la hauteur de ce titre. Comme Narayana Swami, à une période de sa vie, il avait vécu plusieurs années sur les pentes d'Arunachela après être arrivé là pour la première fois en 1896. À cette époque, il est écrit que Sri Ramana

«était complètement détaché de son corps et du monde; les insectes grignotaient des portions de ses jambes, il dépérissait car il était rarement assez conscient pour se nourrir, tandis que ses cheveux et ses ongles avaient poussé dans des proportions incroyables⁴²».

Cette fuite avait pour origine un éclair de conscience spirituelle, en vertu de laquelle la vraie nature de l'être humain est «une conscience immatérielle, immanente⁴³». Après deux ou trois années dans cet état, Sri Ramana «entreprit un long retour à la normalité physique, un processus qui ne fut accompli qu'au bout de plusieurs années⁴⁴». Au cours de cette période, des disciples commencèrent à se rassembler autour de lui et, en 1950, au moment de sa mort,

«on le considérait de toutes parts comme l'homme saint le plus populaire et le plus vénéré de l'Inde... Il était disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour les visiteurs, vivait et dormait dans une salle commune accessible à tous, et ses seules possessions se résumaient à un pagne, une carafe d'eau et une canne⁴⁵».

Depuis la mort de Sri Ramana, son ashram a continué d'attirer des fidèles, et c'est aujourd'hui un endroit prospère, animé, doté d'une bonne bibliothèque, de nombreux bureaux, de possibilités d'hébergement privé et collectif, d'une cantine, et d'une superbe

salle de prières. Le spécialiste que j'étais venu voir, le capitaine A. Naryan (sans rapport avec Naryana Swami), était un grand moustachu robuste, d'environ soixante-dix ans, m'expliquant qu'il n'était pas un érudit mais s'intéressait personnellement aux traditions tamoules, sur lesquelles il pouvait se documenter depuis sa retraite, et il espérait que ses petites connaissances apporteraient quelques indices à ma recherche. «Tout le monde m'appelle capitaine», me répondit-il, quand je lui demandai comment m'adresser à lui.

Aussi vieux que les collines

Nous commençâmes par discuter de l'histoire d'Arunachela et du fait qu'il était écrit que la montagne ne serait jamais submergée ou balayée, même par les eaux du grand déluge de la fin d'une ère de l'humanité.

– On peut donc supposer que ce fut le cas dans le passé ? demandai-je, tout en affirmant : car on assiste à une destruction à la fin de chaque cycle de yugas, Arunachela n'aurait donc en un sens pas bougé pendant tout ce temps ?

Le capitaine hochait sagement la tête.

– C'est donc le centre de tout, poursuivis-je. Le domaine que je tente à présent d'explorer, c'est la frontière entre l'histoire et ce qui vient avant. Et l'on sait qu'historiquement, en ce qui concerne le temple d'Arunachela, il existe des documents qui attestent sa construction, et sans doute celle du temple tel que nous le voyons maintenant, dont la majeure partie remonte à moins de 1 000 années, d'autres sections peut-être à 2 000 ans, mais son cœur renferme le Siva lingam, qui serait, dit-on, plus ancien. Pouvez-vous me parler un peu de ce lingam – censé s'être «créé de lui-même» –, qu'est-ce que cela signifie ?

– «Créé de lui-même», répondit Naryan, signifie qu'il ne fut pas sculpté par l'homme de la façon dont les autres le sont. Mais il existe d'autres lingas sortis de terre, non fabriqués par l'homme, mais conformes à toutes les caractéristiques : proportion, largeur, circonférence et hauteur. À l'instar d'un Siva lingam de facture humaine, il possède les proportions idoines.

– Il ressemble donc à un objet fait par l'homme, mais ce n'est pas le cas ?

– En effet ! affirma le capitaine. Il est plus parfait. Et il doit être aussi vieux qu'Arunachela. Car, comme l'indique le *Purâna*, lorsque les dieux primordiaux implorèrent l'être suprême : «Puisque les mortels ne peuvent te voir sous ta forme irradiante, tu devrais prendre l'aspect d'une banale colline. Même si tu prends cette apparence,

seuls les nuages pourront t'joindre et seul le soleil et la lune t'éclairer. Mais nous devons faire des *pūja* [des prières, des offrandes] devant toi, afin que tu revêtes l'aspect d'un lingam plus petit.» Arunachela a donc exaucé leur désir et il leur dit: «J'apparaîtrai sous la forme d'un lingam et vous pourrez me vénérer...»

– Et il s'agit de celui qui se trouve dans le temple?

– Celui-là même.

– OK, ça se tient. Un lingam naturellement formé, littéralement aussi vieux que les collines. Mais à un moment donné, les humains ont dû le découvrir, commencer à le traiter en objet de culte, et construire une bâtisse quelconque tout autour. Voilà à quoi je veux en venir: à quel moment ont commencé l'onction et la vénération du lingam naturel? Sans doute bien avant la date de construction du temple qui se dresse aujourd'hui sur le site?

– Oui, oui, évidemment. Selon les *Purānas*, les dieux sont venus ici et ils étaient les premiers à bâtir un temple autour du lingam autogénéré du Seigneur. C'est ce que les textes affirment. Les premiers dieux Brahma et Vishnu érigèrent le lieu de culte, et des cités furent créées tout autour, tout autour d'Arunachela, par l'architecte céleste Visvakarma.

Les cités des dieux

Tel qu'il est relaté dans les *Purānas* tamouls⁴⁶, le mythe des origines d'Arunachela m'était déjà familier, et je savais qu'il ressemblait à beaucoup d'autres récits de par le monde des villes et des temples bâtis par les dieux⁴⁷. Souvent – comme dans les *Textes de la fondation d'Edfou* en l'Égypte ancienne, par exemple –, de telles traditions nous apprennent que les divinités se sont lancées dans ces grands travaux à des endroits soigneusement choisis sur la planète, à l'issue d'un cataclysme universel, en général un déluge⁴⁸. Ce n'est pas ce que disent les *Purānas* sur les temples et les cités censés avoir été bâtis autour d'Arunachela par les dieux; toutefois, le leitmotiv du récit demeure l'éternelle invulnérabilité de la Colline rouge sous les fléaux qui accompagnèrent la fin des âges du monde, et c'est du reste spécifié en toutes lettres: «Les océans ne la submergeront pas, même lorsque frappera le grand déluge⁴⁹.» C'est alors que je me demandai si l'histoire ne recoupait pas par hasard le mythe de Kumari Kandam.

– Ce souvenir des dieux construisant le premier temple et les premières cités à Arunachela, m'enquis-je à présent, à quelle période remonte-t-il, selon vous? Si ces villes sont censées avoir été bâties au même moment que la formation de la montagne et du lingam autogénéré, cela doit alors remonter très loin dans le passé.

– Les géologues prétendent qu’Arunachela a dû prendre son apparence montagnaise il y a 3,5 ou 2,5 milliards d’années. Mais une telle période semble hors de propos pour la construction de cités et de temples, puisque nous savons que la race humaine n’est apparue qu’il y a... voyons... 100 000 ou 200 000 ans? Nous n’avons pas de «souvenirs» aussi lointains.

– Mais si on devait la replacer à l’échelle humaine, s’il ne s’agit pas uniquement de l’œuvre de conteurs, les archéologues ne pourraient-ils pas trouver au moins quelques traces de ces anciennes cités des dieux?

Le capitaine haussa les épaules.

– Sans doute qu’au cours des précédentes destructions du monde, leurs vestiges nous ont été dissimulés, et si nous pouvions effectuer une recherche très approfondie, nous pourrions trouver de nombreuses villes sous la surface de la terre.

Il parut réfléchir quelques instants.

– Voyez-vous, reprit-il enfin, Arunachela se trouve en pays dravien, où notre langue date de plus de 10 000 ans.

Il me confia ensuite que la Colline était citée en référence dans l’œuvre la plus ancienne de la littérature tamoule, le *Tolkappiyam*⁵⁰, qui renvoie lui-même à un texte antérieur désormais perdu dans les oubliettes de l’Histoire, qui, à son tour, aurait appartenu à une bibliothèque d’écrits archaïques, dont tous ont aussi disparu, l’ensemble ayant débuté, dit-on, plus de mille années auparavant. C’était la bibliothèque de la légendaire Première sangam – ou «académie» – de la civilisation tamoule oubliée de Kumari Kandam, engloutie, selon les termes du capitaine Naryan, par «un gigantesque débordement de la mer».

Et l’un des membres de la Première sangam, ajouta-t-il comme pour établir le lien direct que je soupçonnais avec l’histoire d’Arunachela, était Siva lui-même⁵¹, le dieu de la montagne, de la connaissance cosmique rassemblée dans le lingam au pied de ladite montagne.

Les académies des dieux

Plus tard dans l’après-midi, tandis que le capitaine Naryan nous raccompagnait à la grille de l’ashram Sri Ramana, il me donna le nom et le numéro de téléphone d’un ami, qui me serait utile selon lui pour visiter la ville de Madurai, le prochain grand centre de culte shivaïte que nous avons l’intention de visiter en Inde méridionale. Il me confia qu’il existait là-bas des professeurs spécialisés dans nombre d’universités – car l’endroit était consacré de tout temps à l’érudition et à l’enseignement – qui pourraient certainement m’en

apprendre davantage au sujet de Kumari Kandam et de la tradition des académies. De même que c'était le lieu idéal pour se livrer à une telle enquête, car Madurai elle-même jouait un rôle prépondérant dans ladite tradition pour avoir abrité la Troisième sangam...

– Donc, si j'ai bien compris, dis-je en partant, la Première sangam datant de plusieurs milliers d'années a été submergée... et la cité qui l'hébergeait aussi?

– Exact. En permanence. Anéantie par la mer.

– Et elle s'appelait?

– Tenmadurai, ce qui signifie «Madurai du sud». Elle se situait dans la partie sud de Kumari Kandam. Après sa disparition, une ville du nom de Kapatapuram, sise plus au nord, fut choisie pour accueillir la Seconde sangam. Elle se perpétua des millénaires durant, mais finit elle aussi par être engloutie. Notre plus ancien texte qui ait survécu, le *Tolkappiyam*, est l'œuvre de cette seconde académie.

– Et ensuite?

– En définitive, lorsque Kumari Kandam eut entièrement disparu sous l'eau, la Troisième sangam fut établie dans la ville de Madurai. Puis on l'appela Uttara Madurai, «Madurai du nord».

Lingam ou omphalos?

Avant de quitter Tiruvannamalai, nous visitâmes le temple d'Arunacheleswar, afin de découvrir le seigneur Siva sous son apparence de lingam.

Comme nous marchions pieds nus dans les déambulateurs et les places pavées à ciel ouvert, nous passâmes devant des rangées de sans-abri pauvres et affamés, pour la plupart vêtus de haillons – qui une femme à la poitrine décharnée tentant d'allaiter son enfant, qui un vieillard aveugle, un infirme, un lépreux –, attendant avec patience la soupe populaire qui viendrait les nourrir.

En levant les yeux, nous pouvions voir le sommet rouge et rocailleux d'Arunachela se dresser, menaçant, au-dessus de nous, encadré par les hautes tours des *gopurams* délimitant les entrées principales de chacune des zones rectangulaires imbriquées dans le temple. Leur forme abrupte et pyramidale et leur disposition générale en vis-à-vis, autour d'une place centrale géométrique, ainsi que les proportions de tout le complexe, m'évoquaient avec force la cité maya de Tikal au Guatemala, voire Angkor Thom et Angkor Vat au Cambodge. À vrai dire, j'ai remarqué depuis longtemps que les plus anciens lieux de pèlerinage du monde – en Europe, en Égypte, en Israël, en Mésopotamie, en Inde, dans le Sud-Est asiatique, en Chine, au Japon, en Amérique centrale et dans les Andes, par

exemple – témoignaient avec force d'un agencement et d'une architecture géométriques. Quelle est donc cette association récurrente de la géométrie avec la quête religieuse? Certes, il semble que bon nombre de grands penseurs de l'Antiquité, à la question: «Qu'est-ce que Dieu?», auraient pu répondre, à l'instar de saint Bernard de Clairvaux: «Dieu est largeur, longueur, hauteur et profondeur⁵².»

Comme il règne toujours une atmosphère de cirque dans les temples hindous, nous croisâmes un éléphant peint surveillant le monde d'un œil sceptique, enchaîné à un pavillon à colonnades en pierre, et lorsque nous descendîmes les marches vers le bassin sacré, connu sous le nom de Siva ganga Teertham, ce fut avec toutes les peines du monde que nous parvînmes à persuader un importun diseur de bonne aventure de lâcher prise, alors qu'il jugeait sa requête tout à fait légitime.

Juste après nous en être débarrassés (lorsque Santha eut flanché et accepté de se laisser conter son avenir contre cent roupies), ce fut un charmant jeune homme aux yeux de biche et en tenue blanche et flottante qui ondoya vers nous en s'annonçant comme brahmane et fils d'un grand prêtre du temple. Comme s'il lisait nos pensées, il nous mena ensuite au sanctuaire abritant le lingam «autogénéré» de Siva, tout en nous expliquant que le secteur était normalement interdit aux non-hindous, mais que nous avions une chance inouïe d'être tombés par le plus grand des hasards sur la personne même qui nous ferait entrer dans le saint des saints. La seule chose qui nous serait interdite, précisa-t-il, serait de toucher le lingam... un privilège réservé aux shivaïtes initiés.

Je ne compte plus les fois où l'on m'a proposé l'accès aux secteurs dits «inaccessibles» dans moult temples de par le monde, et le boniment du brahmane m'était si familier que je voyais déjà les billets de cent roupies changer de main. Nous le suivîmes pourtant dans un dédale de salles et de couloirs grouillant de monde, visitâmes divers sanctuaires secondaires, où l'on nous offrit du riz soufflé et du sucre, et nous nous laissâmes barbouiller le front de cendres à l'envi, avant de rejoindre la file des fidèles à l'entrée du sanctuaire principal. Soudain, l'espace de quelques instants, nous nous retrouvâmes en présence du pilier ou cylindre de pierre naturel que les adeptes vénèrent comme la manifestation éternelle de Siva en personne. L'objet croulait tellement sous les vêtements de cérémonies, robes et autres bijoux – sans parler de sa coiffe élaborée: une sorte de capuchon en forme de cobra doré, prêt à bondir sur sa proie –, qu'il était impossible d'en discerner tout ou partie. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il paraissait mesurer moins de 50 cm d'épaisseur et environ 1,50 m de haut, que son extrémité arrondie évoquait celle d'un tube

à cigare... autrement dit, il ressemblait comme deux gouttes d'eau à Siva linga «nu» que l'on peut observer dans les temples et les sanctuaires des quatre coins de l'Inde.

Alors en quoi celui-ci se singularisait-il ?

Tandis qu'il empochait mon argent, le brahmane ne put que répéter les vieux mantras : c'est une merveille de la nature façonnée par le pouvoir de Siva, c'est ancien et personne ne connaît son âge, et que le premier temple ayant été construit autour de l'objet était l'œuvre des dieux.

Les nombres du temps et le quadrillage du monde

Dans de précédents ouvrages, j'ai abordé la théorie selon laquelle la terre et les océans auraient pu être explorés, cartographiés et mesurés avec les lignes précises de latitude et de longitude – une activité avant tout «civilisée» et complexe –, des milliers d'années avant que ne débute l'«Histoire» telle que nous la concevons de nos jours⁵³. Pour éviter de réitérer la pénible litanie des preuves et des arguments déjà présentés dans *L'Empreinte des Dieux* et *Heaven's Mirror*, je dirai, en résumé, que le problème se présente ainsi : certaines cartes du Moyen Âge et de la Renaissance semblent traduire une connaissance géographique et cartographique plus avancée que la science de ces époques. Des chercheurs l'attribuent à d'autres documents sources qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Dans son *Maps of the Ancient Sea Kings*, par exemple, Charles Hapgood attire l'attention sur les longitudes exactes des cartes dites «portulanes» du XIV^e siècle (400 ans avant que l'invention du chronomètre de Harrison ne rende possible cette mesure en mer). Hapgood pense que l'anachronisme peut éventuellement s'expliquer par la survie d'une connaissance cartographique ancienne (soit sous la forme de cartes copiées et recopiées au fil des générations, soit grâce aux traditions orales transmises parmi les marins) qui puisait ses sources dans une civilisation préhistorique de navigateurs, hautement sophistiquée mais toujours non identifiée. Il reprend cet argument pour l'apparition de l'Antarctique sur la carte Oronteus Finaeus de 1539 (quelque 300 années avant la «découverte» supposée de ce continent⁵⁴).

Les preuves qui étaient principalement l'hypothèse de Hapgood proviennent d'une longue suite de nombres – parmi lesquels : 18, 36, 72, 144, 2160, 4360, 25 920 – que l'on retrouve sans cesse dans les anciens mythes, les écrits et les traditions du monde entier⁵⁵. Selon feu le professeur Giorgio de Santillana du Massachusetts Institute of Technology et le professeur Hertha von Dechend de l'université de Francfort, ces nombres omniprésents sont issus

d'une tradition astronomique archaïque qui utilisait les mêmes conventions répandues de par le monde pour consigner son observation des étoiles. Le symbole central de ce système représente une grande roue qui tourne dans le ciel depuis des millénaires. Des cataclysmes récurrents – souvent des inondations et des incendies – sont censés briser périodiquement l'axe, les rayons, les courroies de ladite roue, et c'est alors qu'une nouvelle remplace l'ancienne et le cycle reprend.

Santillana et von Dechend expliquent ce symbolisme et les nombres qui lui sont associés par une métaphore du phénomène céleste, que les astronomes actuels nomment «précession». Il s'agit d'une lente déviation cyclique de l'axe de rotation de la terre dans l'espace, de sorte que si l'on étirait l'extrémité du pôle Nord (ou Sud), elle décrirait un grand cercle parmi les étoiles polaires sur une période de 25 920 ans. Bien qu'on pense que les Grecs furent les premiers à détecter cela, Santillana et von Dechend s'inscrivent en faux et prétendent que la précession fut observée et mesurée des milliers d'années plus tôt par, selon eux, «quelque incroyable civilisation reculée⁵⁶». Ils ajoutent que ce sont ces mêmes mesures anciennes (toutes concernant le *temps*) qui engendrent les mystérieux nombres présents dans les mythes.

L'effet le plus notoire de la précession, c'est la création d'une lente et persistante dérive des étoiles sur l'arrière-plan desquelles on observe le lever du soleil à l'équinoxe de printemps (le 21 mars, lorsque nuit et jour ont la même durée). On appelle cela la «précession des équinoxes». Bien que le fait puisse s'identifier à l'aide d'observations relativement simples, plusieurs générations ont dû les conforter avant que la série de nombres ne voie le jour.

À en croire Santillana et von Dechend, le chiffre clé de la séquence, c'est 72 : à savoir le nombre fixe d'années requises pour observer un degré de la précession des équinoxes⁵⁷. C'est pourquoi, affirment-ils, si l'on fait le décompte des nombres caractéristiques dans les mythes, on trouve 72 et des multiples de 72 (par ex. : 144, 720, 2160, 4320, etc.) ; 36 (la moitié de 72) et des multiples de 36 ; 24 (le tiers de 72) et des multiples de 24, etc. Le système utilise aussi d'autres manières de combiner ces chiffres : $72 + 36 = 108$, nombre sacré dans beaucoup de cultures, de même que sa moitié : 54, comme 540, 540 000 ou 5 400 000, ainsi que 108 000, 1 800 000 et ainsi de suite⁵⁸.

Ce puissant système numérique n'est peut-être *pas* basé du tout sur l'observation de la précession des équinoxes, et l'on finira peut-être par découvrir un jour une autre explication que celle de la civilisation perdue. En tout cas, on ne peut nier le fait avéré de l'existence

de ce système – quelle que soit sa source – et qu'il apparaît dans les textes connus de tous les grands dogmes religieux et les mythologies de l'Histoire, parmi lesquels ceux de Sumer et de Babylone, de l'Inde védique, de l'Égypte ancienne, de la Grèce antique, de la Chine ancestrale, de l'Amérique centrale et de celle des Mayas, des Hébreux de l'Ancien Testament, et de bien d'autres cultures⁵⁹.

Ce fut en me consacrant à la rédaction de *Heaven's Mirror* que je commençai à envisager une autre possibilité plus sujette à controverse : celle d'un réseau de sites sacrés, qu'on aurait pu établir aux quatre coins du globe, selon une grille de longitude basée sur des nombres précessionnels. Ainsi, les gigantesques ensembles sacrés où sont érigés les Grandes Pyramides de Gizeh en Égypte et les fabuleux temples d'Angkor au Cambodge se situent sur des méridiennes distantes de 72 degrés de longitude Nord ; Pohnpei se trouve à 54 degrés de longitude Est par rapport à Angkor ; l'Île de Pâques se révèle à l'heure actuelle la terre sèche la plus proche d'Angkor, à 144 degrés de longitude Est ; la baie de Paracas au Pérou, dominée par le géoglyphe massif d'origine inconnue appelé « Candélabre des Andes », se situe à 180 degrés à l'est d'Angkor. Souvent, ces sites sont liés à des mythes diluviens, que nous narrent les traditions ancestrales, comme les « Nombriels du monde » (*omphalos* en grec) et regorgent du symbolisme des obélisques, colonnes, pyramides et autres monuments de pierre⁶⁰.

Au cours de mes voyages en Inde de février et mars 2000, j'étais déjà conscient de tout cela. Pourtant, à mon arrivée à Arunachela – et en dépit de l'omniprésence et de l'évidence du symbolisme *omphalos*/lingam –, je ne m'attendais franchement pas à ce que le lieu se situe aussi à un point déterminant de la même hypothétique grille « précessionnelle ». Je vérifiai juste par routine les tables de longitude et découvris ainsi qu'une relation basée sur des nombres précessionnels significatifs existait réellement entre Arunachela et d'autres sites du « quadrillage » : car l'endroit se trouve à 24 degrés de longitude Ouest d'Angkor et à 48 degrés Est de Gizeh (respectivement un tiers et deux tiers des 72 degrés de longitude séparant le premier site du second⁶¹).

D'apparentes « corrélations » longitudinales reliant des sites sacrés, selon une série de nombres issus d'observations astronomiques présentes dans les mythes et les textes anciens, peuvent aussi se présenter par hasard. Je ne réfute pas cette possibilité. Mais je souhaite suivre l'explication que je trouve la plus intéressante : c'est-à-dire que de tels sites peuvent avoir été établis sur des longitudes précises, comme les points de repère permanents d'une grille archaïque et mondiale des mesures terrestres, afin de sauvegarder une précieuse

connaissance dans les domaines de la géodésie et de la navigation, pour le bénéfice durable de l'humanité.

En réalité, c'est plus que ce qu'affirment déjà les anciens récits indiens du déluge, et sa survivance entretenue par les sages restants, de même que la préservation et la diffusion de la connaissance antédiluvienne dans le nouvel âge de la terre. En outre, ce n'est sans doute pas un hasard si le système des yugas, au cœur même de l'histoire de Dwarka, de celle du déluge de Manu, et du concept indien des cycles récurrents de cataclysme et de renaissance, soit aussi désigné par des nombres précessionnels. Selon les *Purânas*, par exemple, la durée du Kali Yuga est fixée à 1 200 «années divines», équivalant à 432 000 années mortelles. Les durées des ères précédentes : celles de Krita, de Tretâ et de Davapara, comptent respectivement 4 800, 3 600 et 2 400 années divines, de telle sorte qu'un mahayuga – constitué de 12 000 années divines contenues dans les quatre yugas – équivaut à 4 320 000 années des mortels⁶².

Quelle que soit l'explication finale, et même si Santillana et von Dechend ont raison ou tort à la base, la diffusion planétaire d'une séquence de chiffres aussi complexe, non seulement dans les mythes mais aussi en architecture (par ex. : les 72 colonnes du temple de Dwarkanatha), présente un sérieux problème que les historiens traditionnels n'ont pas réussi à aborder jusqu'ici.

S'il ne s'agit pas d'une coïncidence, alors qu'est-ce donc ?

L'énigme des trois pas de Vishnu

En février 2000, au sud de l'Inde, Santha et moi profitâmes d'un luxe qui nous aurait paru inabordable en 1992. C'était une limousine Ambassador crème, confortable et climatisée (pour un parcours qui atteindrait au final 3 000 km) avec au volant Palani, un petit homme nouveau, ancien chauffeur militaire de Chennai. Grâce à ses nerfs solides, sa connaissance encyclopédique des nationales et des secondaires du Tamil Nadu, il se révéla le meilleur guide et ami possible que nous ayons pu avoir pour un tel voyage. Lorsque j'avais envie d'une bière dans une ville «au régime sec», il savait toujours (alors qu'il ne buvait pas lui-même) où trouver des bouteilles fraîches et illicites de Kingfisher, enveloppées dans des sachets de papier brun. Et surtout, il évita les collisions, les dérapages à vous glacer le sang, les coups de frein au dernier moment pour éviter un piéton, les dépassements qui défient la mort, et ne s'endormit pas au volant.

Au départ de Tiruvannamalai, nous mîmes cap au sud et roulâmes toute la journée vers Madurai, en traversant un paysage luxuriant et vert, dominé par les plaines de rizières et de palmeraies,

ponctuant ici et là les curieux affleurements rocheux d'ancien granit rouge qui constituent le caractère principal de la région. Il y avait des gens partout, des agriculteurs tamouls occupés à leurs travaux des champs dans leurs vêtements bigarrés, ou flânant sur la route, faisant parfois même sécher leur fourrage sur le bas-côté, d'autres travaillant dur sur les chantiers de construction ou dix-huit heures par jour aux échoppes et étals au bord du chemin... une formidable masse d'individus qui survivait dans bien des cas à la limite même de la pénurie totale, tout en se débrouillant toujours pour subsister. Tout en étant fasciné de le constater, on ne pouvait ignorer que la religion de ce peuple industriel n'était autre que la branche sivaïte de l'hindouisme :

Siva, «l'incarnation de la connaissance⁶³».

Siva, le dieu de la sagesse, qui règne dans la «cité de la connaissance» (*jñānapûri*, littéralement la «cité de la *gnosis*⁶⁴»).

Siva, qui revêt l'aspect d'Arunachela, «la montagne de la connaissance⁶⁵».

Siva qui, par le truchement de l'initiation à la *gnosis*, a le pouvoir d'infliger ou d'ôter la mort et d'accorder l'immortalité⁶⁶.

Dans certains textes, j'avais appris avec intérêt que Siva était identifié à Vishnu. Le *Mahābhārata*, par exemple, contient un épisode où le guerrier Arjuna reçoit une révélation après avoir été cloué à terre par un être énorme et athlétique :

«Arjuna, les membres contusionnés, avait sombré dans l'inconscience. Lorsqu'il revint à lui, il interpella le dieu, en disant : "Tu es Siva sous la forme de Vishnu, et Vishnu sous la forme de Siva... Ô Hari, Ô Rudra, je m'incline devant toi⁶⁷."»

Dans le *Rigveda*, le principal exploit de Vishnu, relaté et célébré encore et encore, correspond à la prise des «trois marches⁶⁸». Même si tout le monde s'accorde à penser que celles-ci doivent symboliser quelque chose d'une importance capitale, les spécialistes ne sont jusqu'ici parvenus à aucun consensus quant à la signification sous-jacente desdites marches⁶⁹.

Je sortis la traduction de Griffith de mon sac à demi ouvert, posé entre Santha et moi, au milieu de la banquette arrière, et l'ouvris au Livre premier, stance 104 :

«Je déclarerai que les formidables prouesses de Vishnu, de celui qui arpentait les régions terrestres... posant par trois

fois son pied, à grandes enjambées. Car cet exploit est loué par Vishnu... Lui, dont les trois grandes enjambées abritent toutes les créatures vivantes... Lui qui, tout seul, en trois foulées, a mesuré ce domicile courant, long, très étendu...⁷⁰»

On peut voir en fait toutes sortes de symbolisme dans un tel passage, mais si nous considérons le psaume au sens littéral, n'indiquait-il pas de façon claire que Vishnu arpentait la planète en trois enjambées? Nous pourrions certes spéculer sur ce qu'elles représentent, mais on ne peut à l'évidence pas nier la participation à l'activité consistant à mesurer la terre : c'est-à-dire la géographie.

D'autres passages viennent corroborer cette conclusion, en décrivant Vishnu, par exemple, comme « Celui qui se déplaçait en trois grandes foulées sur les royaumes de la terre pour la liberté et la vie...⁷¹ ». Deux versets plus bas, on nous apprend que : « Telle une roue, il avait promptement lancé ses 90 étalons au galop avec le quatrième...⁷² » Quelle pourrait être la fonction de cette stance, si ce n'est de nous inviter à multiplier 90 par 4, pour obtenir les 360 degrés du cercle (« la roue »)? Rappelez-vous qu'on nous a dit auparavant qu'une telle approche de la mesure des « royaumes de la terre » contribuait à la liberté et à la vie... une incitation claire à sa préservation!

Dans le Livre 6, hymne 49 du *Rigveda*, Vishnu est décrit comme « Celui qui, pour le bénéfice de l'homme dans sa détresse, mesura par trois fois les régions terrestres⁷³ ». On retrouve l'idée, semble-t-il, que l'acharnement de Vishnu à mesurer la terre représentait beaucoup pour l'humanité, qui plus est, en une période de « détresse ».

Enfin, dans le Livre premier, verset 164, nous sommes en présence de l'énigme suivante :

« Formée de 12 rayons, jamais affaiblie par le temps, cette roue de l'Ordre durable tourne dans le ciel. Ensemble y sont établis par paire 720 fils...⁷⁴ »

Sous la forme d'un multiple de son nombre « souverain » 72, voici qu'apparaît l'ancien code précessionnel de Santillana et von Dechend, associé dans le même extrait à la familière métaphore de la « roue céleste » concernant la précession des équinoxes. Le passage fournit aussi la preuve que la division du cercle (toujours utilisée par les géographes modernes) en 360 degrés (ou 720 demi-degrés) existait déjà aux temps védiques. De même que les 12 rayons de ladite roue renvoient par le biais d'un anachronisme aux 12 « maisons » du zodiaque (supposées gréco-babyloniennes), où le soleil

repose « 30 jours » de chaque mois précessionnel équivalant à 2 160 années humaines avec le cycle précessionnel entier, ce qui revient à $12 \times 2\,160 = 25\,920$ années humaines⁷⁵.

Survivre à l'hypothèse nulle

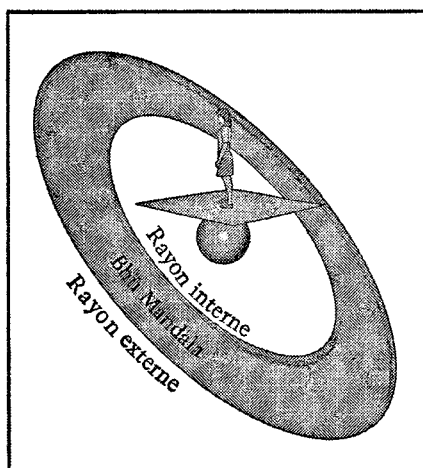
Les anciens écrits indiens pourraient-ils renfermer de la « science » au sens fort, moderne et empirique ?

Selon le Dr Richard L. Thompson, qui obtint son doctorat en Mathématiques à l'université de Cornell, où il se spécialisa dans la théorie des probabilités et la mécanique des statistiques, la réponse est : « Oui... probablement ! » Dans son étude à la documentation exhaustive et impressionnante, *Mysteries of the Sacred Universe*, Thompson s'intéresse de très près au *Bhagvata Purâna* (un recueil de traditions orales plus tardif que le *Rigveda*, mais appartenant néanmoins au même corpus de connaissances⁷⁶). Il attire l'attention sur une singulière image appelée Bhû Mandala, présentée par le Purâna et formée en des cercles et des sphères concentriques de dimensions précises et très grandes. Il soutient que le Bhû Mandala est un modèle cosmologique complexe et minutieusement conçu, servant tout à la fois de carte exacte du système solaire et de projection planaire de la terre⁷⁷.

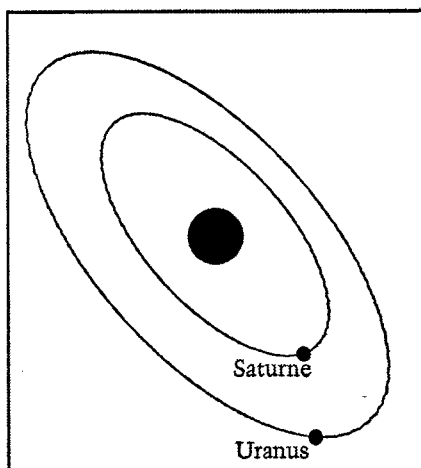
Les arguments du mathématicien ont certes le mérite d'être soutenus par les preuves détaillées qu'il développe dans son ouvrage. Mais au cœur même de sa théorie se trouve la corrélation époustouflante – à laquelle il est le premier à porter un véritable intérêt – entre les dimensions indiquées pour les divers cercles du Bhû Mandala dans le *Bhagvata Purâna* et celles fournies par la science moderne pour les orbites planétaires à l'intérieur du système solaire⁷⁸. Les concordances se révélant très proches, Thompson en conclut :

« Il est clair que le Bhû Mandala, tel que le *Bhagavatham* le décrit, peut s'interpréter comme une carte géocentrique du système solaire jusqu'à Saturne. Mais une question évidente et capitale se pose : Une réelle connaissance des distances planétaires entraine-elle dans la construction de la règle du Bhû Mandala, ou bien les corrélations entre ses caractéristiques et les orbites planétaires sont-elles de pures coïncidences⁷⁹ ? »

Étant spécialiste de la théorie des probabilités, Thompson est mieux armé que quiconque pour répondre et c'est ce qu'il fait par la démonstration assistée par ordinateur de l'« hypothèse nulle », c'est-à-dire que :



Le Bhû Mandala présenté sous la forme d'un anneau incliné par rapport à une ligne d'horizon terrestre. D'après l'étude de Thompson (2000).



Les orbites de Saturne et d'Uranus autour de la Terre.

Comparaison entre les paramètres du Bhû Mandala et les rayons orbitaux de Saturne et Uranus

Diamètre de la Terre	12 761,5 km
Rayon orbital de Saturne	1 432 010 000 km
Rayon interne du Bhû Mandala	1 609 000 000 km
Rayon orbital d'Uranus	2 880 110 000 km
Rayon externe du Bhû Mandala	3 218 000 000 km

«l'auteur du *Bhagavatham* n'avait pas accès aux distances planétaires exactes et donc toutes concordances apparentes entre les caractéristiques du Bhû Mandala ne sont que le fruit du hasard⁸⁰».

«Toutefois les correspondances Bhû Mandala/système solaire se révélèrent assez souples pour survivre à l'hypothèse nulle. L'analyse montre que les corrélations observées sont en réalité hautement improbables⁸¹.» Et Thompson de conclure :

«Si les dimensions indiquées par le *Bhagavatham* représentent en fait des distances planétaires réalistes, basées sur l'observation humaine, nous devons partir du postulat que l'astronomie *Bhagvata* conserve la forme matérielle d'une

période antérieure de développement scientifique actuellement inconnue... et [que] certains individus devaient disposer jadis de valeurs exactes pour les mesures des orbites planétaires. Dans l'histoire moderne, il aura fallu attendre l'avènement des télescopes de haute qualité, voilà deux siècles, pour disposer de pareilles informations. Les distances planétaires précises n'étaient pas connues des astronomes hellénistes comme Ptolémée, pas plus qu'on ne les trouve dans les *Jyotisa sūtras* de l'Inde médiévale. Seule une civilisation inconnue ayant prospéré dans un lointain passé aurait alors pu acquérir de telles données⁸². »

Inutile de préciser qu'une civilisation capable d'établir des cartes précises des distances planétaires, une culture hypothétique d'un passé reculé qui aurait approché notre propre stade de développement en astronomie (lequel date de 200 ans), n'aurait eu aucune peine à observer et à mesurer la précession des équinoxes, à subdiviser les sphères terrestres et célestes en degrés de longitude et de latitude, ou encore à placer des sites sacrés à des longitudes spécifiques et, dans la foulée, à explorer et à cartographier le globe.

Je n'ai donc pas plus de mal à imaginer combien les travaux géodésiques et cartographiques d'une culture aussi ancestrale auraient pu être considérés en des temps bien plus tardifs et plus superstitieux comme une sorte de legs divin.

Est-ce qu'une colonne de pierre, désormais vénérée comme le lingam autogénéré de Siva, aurait été placée par des géodésiens préhistoriques à Arunachela, par exemple, pour marquer la longitude favorable de la Colline rouge? Le même symbolisme du lingam se retrouve bien sûr dans tous les temples d'Angkor au Cambodge. Et en Égypte ancienne, le Ben-Ben, cette pierre conique juchée sur une colonne également en pierre, représentait les prêtres héliopolitains ayant bâti les Pyramides de Gizeh.

Même symbolisme dans tous ces trois lieux.

Même quête gnostique de l'immortalité.

Même emploi des nombres précessionnels dans leur architecture et leurs mythes.

Et il y a 48 degrés de longitude entre Gizeh et Arunachela, 24 degrés entre Arunachela et Angkor, et 72 entre Gizeh et Angkor. Coïncidence?

Préméditation?

À vous de choisir.

Madurai

Quelques heures plus tard, bien après la tombée de la nuit, l'Ambassador traversa en douceur cette membrane qui, en Inde, sépare la vie rurale de l'urbaine, et nous nous retrouvâmes à Madurai. Aux dires du capitaine Naryan, cette ville, avec son grand temple Meenakshi en plein cœur, abritait la Troisième et dernière sangam, ou académie, des poètes et philosophes tamouls : une institution qui trouvait ses origines dans la civilisation antédiluvienne de Kumari Kandam.

Tandis que nous roulions dans les rues bondées, éclatantes de bruits et de lumières, je me souvins que la Première sangam aurait été établie des millénaires plus tôt, à une précédente « Madurai » – Tenmadurai – sise bien plus au sud, dans des terres ensuite englouties par la mer.

Je m'étonne du peu d'intérêt porté à ces mythes tamouls et des rares écrits à leur sujet, en dehors du sous-continent. Même David Schulman, qui a œuvré plus que la plupart pour combler cette lacune, réfute la signification des traditions :

« Telle qu'il apparaît dans nos sources, le récit des trois Cankam [sangams] se révèle suspect à maints égards, et l'Histoire n'a retenu aucune preuve géologique d'un déluge dans le secteur⁸³. »

Bien que je respecte l'œuvre de Schulman, qui nous présente avec lucidité et en anglais les mythes tamouls des inondations, il a grand tort de considérer seulement les déluges ayant affecté la région à une période historique, quand de nombreux faits géologiques viennent en masse corroborer les multiples déluges de la fin de la dernière ère glaciaire... et ce dans un laps de temps n'excédant pas les 10 000 ans, établi par la tradition des sangams elle-même.

S'agit-il des ruines de Kumari Kandam, qui gisent par 23 m de fond à 5 km au large de Poompuhur ? Et ces antédiluviens mythiques, présents dans le souvenir des anciens Tamouls, seraient-ils à l'origine des fragments de connaissance cartographique et astronomique, fossilisée, semble-t-il, dans les textes indiens ancestraux ?

11

En quête de Kumari Kandam

« Le fleuve Prahuli et la montagne Kumari, entourés de nombreuses collines, furent submergés par la mer déchaînée. »

Silipathikaram, xx: 17-20.

« En ce qui concerne les deux premières sangams, je puis affirmer que le récit se révèle trop mythique et trop féérique pour se voir accorder le moindre crédit, et je ne crois pas qu'un spécialiste des chroniques du monde aura l'audace d'intégrer de telles fables au sein de l'Histoire réelle. »

Professeur Sesagiri Sastri, *Essay on Tamil Literature*,
Madras, 1897.

Février 2000-janvier 2001, Inde méridionale

À l'exception de quelques textes dont l'ancienneté demeure controversée¹, Madurai est une vieille ville n'ayant guère à offrir pour justifier le titre qu'elle revendique : à savoir, siège de la Troisième et dernière sangam [« académie »] tamoule. Elle ne peut fournir aucune preuve pour étayer son autre ambition : la Troisième sangam descendrait en ligne directe des deux académies précédentes, lesquelles dataient de millénaires, en remontant dans la préhistoire, et avaient élu domicile dans des cités tamoules antédiluviennes qui existèrent jadis à l'extrême sud de Madurai, avant d'être englouties

par la mer. Le terme même de «sangam» n'est pas dérivé de la langue tamoule (c'est du sanskrit) et n'apparaît dans aucun des textes que la tradition attribue à la période de la Troisième sangam². Dernière observation et non la moindre : à en croire les spécialistes, le tout premier récit survivant de l'«ère des sangams» ne remonterait pas au-delà du VI^e siècle apr. J.-C.³

C'est en usant de semblables arguments que le défunt K. N. Shivaraja Pillai – dont j'ai pu consulter en bibliothèque la rare mais très appréciée *Chronology of the Early Tamils* – se distingue comme étant l'adversaire le plus persuasif de l'idée séduisante de contrées tamoules disparues et d'une civilisation tamoule perdue dans l'océan Indien. Il tance du doigt de la réprimande tous ceux qui seraient tentés de se demander s'il n'y aurait pas une once de vérité dans l'histoire de Kumari Kandam et des deux premières sangams, et proclame que tout cela n'est que

«l'une des plus audacieuses falsifications littéraires jamais perpétrées. L'incroyable préexistence dont la littérature tamoule se voit investie par cette légende et le lien éminent qu'elle suscite avec le divin suffisaient amplement à lui assurer l'approbation immédiate d'un public crédule⁴».

Les annales historiques de la plupart des cultures renferment des exemples de ce genre de manipulation du passé, afin d'attribuer quelque dignité ou aura divine à une dynastie royale encore novice, ou à parer une nouvelle secte des atours vénérables et ancestraux... ou bien, en l'occurrence, à rendre plus acceptables aux yeux des traditionalistes les philosophies ou les œuvres littéraires arrivistes, en les rattachant à des traditions existantes ou imaginées⁵. On n'a donc aucune peine à constater la puissance des arguments de Pillai, et, comme il a publié sa *Chronology* en 1932, l'idée selon laquelle Kumari Kandam n'est qu'une «histoire absurde⁶» prévalut parmi les experts sérieux en histoire tamoule.

Bien sûr, ceci ne garantit en rien l'exactitude de son propos. Au contraire, alors que je poursuivais mes recherches à Madurai, la signification et les implications éventuelles des découvertes du NIO en 1993, au large du littoral sud-est du Tamil Nadu, à Poompuhur, me hantaient de plus en plus.

Contrées perdues et cités englouties

À en croire les photographies que j'avais vues et les descriptions que j'avais lues, tout dans la structure en U semblait d'une bizarrerie stupéfiante. Toute aussi frappant était le manque d'intérêt qu'elle

suscitait jusqu'alors, en dehors du cercle assez fermé du NIO (qui, faute des fonds nécessaires, n'avait pu y étudier grand-chose). Je jugeais ce manque d'attention et de connaissance quasi incroyable.

Après tout, dans leur compte rendu officiel, les archéologues indiens confirmés, ayant observé la structure sous l'eau en 1993, n'avaient pas hésité à la qualifier d'œuvre humaine avec des « assises de maçonnerie » visibles : à l'évidence, une trouvaille considérable à 5 km des côtes, par 23 m de fond. Mais loin d'exciter l'attention ou d'ébouffier des plumes académiques, ou encore de susciter un financement pour pousser la plongée d'étude jusqu'aux autres monticules de facture sans doute humaine, localisés dans les parages du site, au fond de la mer... et très loin d'inspirer un spécialiste tamoul au point de reconsidérer la possibilité saugrenue que le mythe de Kumari Kandam puisse s'appuyer sur des faits réels ; bref, la gent érudite n'avait même pas réagi à la découverte du NIO à Poompuhur, pas plus qu'elle ne l'avait réfutée, elle l'avait simplement ignorée.

Il m'incombait donc d'autant plus, selon moi, d'être pragmatique et de faire bouger les choses. Comme la structure en U était en effet façonnée par l'homme et datait de plus de 10 000 années (à ce stade, je ne disposais pas encore des cartes des inondations de Glenn Milne, lesquelles repousseraient l'âge des ruines à 11 000 ans, voire davantage), voilà qui bousculerait l'histoire de l'Inde du sud. Malgré toutes les interrogations qu'il soulevait sur les plans littéraire et philosophique, le mythe de Kumari Kandam et des deux sangams antédiluviennes allait soudain faire grand bruit pour être pris au sérieux.

En définitive, si des érudits comme Shivaraja Pillai, David Shulman et les autres minimisent la signification d'une légende qu'aucune preuve tangible ne semble accréditer, il sera plus difficile de soutenir cette position parmi une communauté grandissante de savants et de particuliers intéressés ayant accès aux données des inondations comme celles de Milne.

Reproduites dans ce chapitre ainsi qu'au chapitre 7, les cartes géologiques de Durham de l'Inde méridionale d'il y a entre 17 000 et 7 000 ans me donnent la chair de poule. Avec l'intégration de Sri Lanka au sud-est, une étendue vers le sud au-delà du cap Comorin, et l'apport de l'archipel développé des Lacadives/Maldives qui descend jusqu'à l'équateur et dans l'hémisphère sud, ces cartes brossent le portrait d'une région qu'aucune culture de la période historique n'est censée avoir connue jusqu'à présent : pourtant, lorsque je les observe en plissant les yeux, j'arrive presque à imaginer qu'on a tenté de dessiner, aux différentes étapes de son inondation mythique,

la plus grande contrée dravidienne d'origine datant de millénaires, telle que la tradition de Kumari Kandan la décrit.

Coïncidence ou mystère?

- Avec son leitmotiv d'une patrie dravidienne jadis plus étendue, le début du mythe diluvien de Kumari Kandan se situe dans une préhistoire reculée d'il y a entre 12 000 et 10 000 ans.
- Les travaux de Glenn Milne et d'autres spécialistes en inondation confirment qu'il y a entre 12 000 et 10 000 ans, la péninsule dravidienne de l'Inde et ses îles du large auraient couvert une superficie plus vaste que celle d'aujourd'hui, mais la mer qui montait était sur le point de les submerger.
- Avec ses descriptions de citées englouties et de contrées disparues, le mythe de Kumari Kandan «prédit» que des ruines préhistoriques vieilles de plus de 10 000 ans devraient se trouver sous l'eau, à des profondeurs et à des emplacements divers, au large du littoral du Tamil Nadu.
- La découverte par le NIO d'une imposante structure, sans doute bâtie par l'homme, à 23 m de profondeur, au large de Poompuhur, semble confirmer cette prédiction.

Si la légende dit vrai en ce qui concerne des citées submergées, alors sur quel autre sujet pourrait-elle ne pas se rompre?

S'il y a quelque véracité dans l'histoire des Première et Seconde sangams orchestrant un âge d'or de la créativité littéraire, artistique et musicale parmi les Tamouls d'il y a 10 000 ans et conservant des archives écrites, alors cela signifie, d'une part, qu'une culture encore non identifiée de la dernière ère glaciaire a pu prospérer dans les terres disparues de l'océan Indien, mais d'autre part aussi, qu'on est en présence d'une *civilisation* ayant atteint un haut niveau de développement, d'organisation et de prise de conscience.

L'enseignement des hommes illustres

Les sources de toutes nos connaissances actuelles sur Kumari Kandan se révèlent limitées et il est vrai, comme le font remarquer les détracteurs du mythe, que la plus ancienne version écrite ne remonte pas au-delà du VI^e siècle apr. J.-C., certains considérant comme «récent» un document du X^e siècle de notre ère. Considérée comme l'œuvre du commentateur médiéval réputé Nakirar, cette version apparaît dans une exégèse érudite de l'*Iriyanar agapporul*, une grammaire de la poésie amoureuse tamoule classique en

soixante *sutras*⁷. Ce qui nous intéresse ici n'est pas l'ouvrage lui-même, mais exclusivement l'interprétation de Nakirar, dont on dit qu'elle fut « transmise oralement pendant dix générations avant d'être couchée sur le papier⁸ ».

Parmi d'autres exégètes du Moyen Âge qui soutiennent Nakirar en considérant Kumari Kandam et les deux premières sangams non pas en tant que mythes mais comme des entités historiques, citons : Nachinarkkiniyar, qui commenta le *Tolkappiyam*, et Adiyakkunelar, qui interpréta le *Silipathikaram*⁹.

En continuant mes recherches dans Madurai, je ne fus donc pas surpris d'apprendre que, bien avant qu'on ne retrouve quelque chose qui ressemble à des ruines subaquatiques au large de la côte sud-est de l'Inde, à la profondeur et dans la fourchette des dates prédites par la légende de Kumari Kandam, le crédit porté à la tradition du déluge et des sangams par les hommes illustres qui nous la transmirent commençait sérieusement à inquiéter certains historiens modernes pour le moins sceptiques :

« Ces exégètes sans érudition ni réputation ont sans réserve accepté la version du commentateur de l'*Iriyanar agapporul*. Même s'il est facile de contester ces œuvres précieuses pour leur absence de valeur historique et critique et les déclarer par conséquent inutiles aux étudiants en histoire, nous ne pouvons nous permettre de créditer lesdits exégètes d'une telle ignorance pour leur sujet. Lorsqu'ils citent avec approbation, cela signifie qu'ils étaient satisfaits de la véracité sous-jacente au récit¹⁰. »

La tradition de Kumari Kandam (1)

Bien que je sois (évidemment !) en train de rédiger *Civilisations englouties* avec le recul nécessaire, j'ai cherché à en dévoiler les informations clés de la manière à la fois progressive et fragmentaire dont elles me sont parvenues. Je n'ai donc pas tout appris d'un coup au sujet de Kumari Kandam et de la tradition des sangams – mais plutôt par bribes sur plusieurs mois –, et ceci se reflète dans les détails déjà fournis sur la contrée légendaire dans les chapitres précédents.

À présent, avec toutes les ressources de Madurai à ma disposition, je pouvais rédiger un compte rendu plus complet et plus juste de ce que nous indique la tradition (par opposition à ce que les autres en disent) :

- Sur une période d'un peu moins de 10 000 ans, les Pandya (une dynastie mi-historique, mi-légendaire de rois

tamouls) fondèrent trois sangams ou académies, afin d'encourager parmi leurs sujets l'amour de la connaissance, de la littérature et de la poésie : « Ces assemblées constituèrent la source de la culture tamoule et leur préoccupation principale n'était autre que la perfection de la langue et de la littérature du pays¹¹. »

- Les deux premières sangams n'étaient pas situées dans l'actuelle péninsule indienne, mais dans la contrée dravidienne antédiluvienne du sud, « qui aux temps anciens s'appelait Kumari Kandan¹² » (littéralement : « La terre de la Vierge »... ou peut-être « Le continent vierge¹³ »).

- La Première sangam élit domicile en une cité du nom de Tenmadurai (« Madurai du sud »). Elle comptait 549 membres « à commencer par Agattiyanar (le sage Agastaya)... et d'autres, comme le dieu Siva aux cheveux tressés... Lurugan, le dieu de la colline, et Kubera le seigneur du Trésor¹⁴ ».

- Parrainée par une succession de quatre-vingt-neuf rois, la Première sangam survécut en tant qu'institution sur une période ininterrompue de 4 440 années, durant lesquelles elle approuva et codifia une immense bibliothèque de poésie et de littérature. Ces textes classiques, désormais tous disparus et uniquement connus par leurs titres, auraient englobé des ouvrages tels que l'*Agattiyam*, le *Paripadal*, le *Mudumarai*, le *Mudukurgu*, et le *Kalariyavirai*... que les Tamouls connaissent et vénèrent encore aujourd'hui¹⁵.

- Au terme de cet âge d'or, la Première sangam fut détruite lorsqu'éclata le déluge et Tenmadurai fut « engloutie par la mer », ainsi qu'une bonne partie des terres de Kumari Kandan¹⁶.

- Cependant, des survivants de la civilisation antédiluvienne purent se réinstaller plus au nord, en sauvant quelques œuvres de la Première sangam. La Seconde, que cinquante-neuf rois auraient parrainée, fut établie dans une autre ville : Kavatapuram. « L'*Agattiyam* et le *Tolkappiyam*, les *Mapuranam*, *Isainumukkam*, et *Budapuram* furent leurs grammaires. Cette deuxième académie dura 3 700 ans¹⁷. » Puis, à l'instar de son aînée, elle fut « engloutie par la mer » et perdue à jamais avec toutes ses œuvres (à l'exception probable, selon certains, du *Tolkappiyam*, qui a survécu jusqu'à ce jour¹⁸).

- À la suite de l'inondation de Kavatapuram, les rescapés de la civilisation de Kumari Kandan se réimplantèrent encore plus au nord, cette fois dans l'Inde péninsulaire, où l'on installa le siège de la Troisième sangam dans une cité correspondant

à la Madurai contemporaine, alors nommée Uttara Madurai ou Vadamadurai (« Madurai du nord », sans doute pour la distinguer de son aïeule antédiluvienne méridionale¹⁹).

- La Troisième sangam survécut encore 1 850 années : « On dénombra quarante-neuf monarques pour soutenir cette académie²⁰. »

Le bon choix

En discutant avec les spécialistes et en me documentant à Madurai, j'eus du mal à comprendre comment les mêmes autorités tamoules qui désavouaient les Première et Seconde sangams, sous prétexte qu'il s'agissait d'« histoires absurdes²¹ », acceptaient sans sourciller l'existence de la Troisième... ou en tout cas d'une académie des lettres authentiquement tamoule que l'on a qualifiée avec le recul du terme sanskrit de « sangam ». La plupart, qui plus est, s'accordaient sur les dates de 350 et 550 apr. J.-C. pour l'*extinction* des activités de cette dernière institution²².

Ramachandra Dikshitar, par exemple, suggère que « la fin du v^e siècle apr. J.-C. marqua la disparition de l'académie²³ ». Il ajoute :

« Bien que l'origine de la sangam en tant qu'institution se pare d'un épais voile de mystère, on ne peut nier l'existence d'une sorte d'académie organisée... et elle perdura pendant plusieurs siècles. Le stade final fut atteint au début du vi^e siècle apr. J.-C. [après l'extinction de l'académie] lorsque la langue tamoule opéra une certaine transformation quant au style, à la métrique, etc.²⁴ »

Selon Shivaraja Pillai, soutenant comme toujours sa thèse de la « falsification » à l'encontre de l'exégèse de l'*Agapporul* :

« Le faussaire semble s'être inspiré de quelques données authentiques antérieures à lui. Ce qu'on désigna sous le nom d'œuvres de la "Troisième sangam", qui, selon toute vraisemblance, avaient dû à cette époque prendre la forme de collections. Celles-ci lui fournirent la base à partir de laquelle il imagina la structure des trois académies²⁵. »

Si nous acceptons la fourchette admise par tous de 350-550 apr. J.-C. pour la fin – à moitié historique, du moins – de la « Troisième sangam », cela nous offre alors un point de repère auquel fixer la chronologie du mythe :

- 350 apr. J.-C. moins les 1 850 ans indiqués pour la durée de la Troisième sangam, cela nous ramène à 1500 av. J.-C. (c'est-à-dire il y a environ 3 500 ans) ;
- 1500 av. J.-C. moins les 3 700 ans indiqués pour la durée de la Seconde sangam, cela nous ramène à 5200 av. J.-C. (il y a 7 200 ans) ;
- 5200 av. J.-C. moins les 4 440 ans indiqués pour la durée de la Première sangam, cela nous ramène à 9600 av. J.-C. (il y a 11 600 ans).

La date de 9600 av. J.-C. pour la fondation de la Première académie (à deux siècles près, en plus ou en moins) coïncide suffisamment avec celle qu'offre Platon concernant l'inondation de l'Atlantide – 9600 av. J.-C. aussi – pour me faire dresser les poils sur la nuque.

Et la question demeure la même : comment le philosophe grec, voilà moins de 2 500 ans, ou Nakirar, il y a moins de 1 500 ans, auraient pu *par hasard* choisir l'époque de 9600 av. J.-C. pour situer, d'une part, l'engloutissement de la grande civilisation antédiluvienne de l'Atlantide sous les vagues de l'océan Atlantique et, d'autre part, la fondation de la Première sangam à Kumari Kandam... un bloc continental maudit de l'océan Indien lui-même voué à être submergé par la mer ?

Si Platon et Nakirar étaient de purs « fabulistes » œuvrant séparément à partir de traditions ou d'événements réels, n'auraient-ils pas plutôt choisi des époques imaginaires différentes pour y situer leurs récits de déluge ?

Pourquoi pas il y a 20 000 ou 30 000 ans... voire 300 000, 3 millions d'années... au lieu du dixième millénaire av. J.-C. ?

Et est-ce une pure coïncidence si cette période tombe au beau milieu de la fonte des neiges de la dernière ère glaciaire... le seul épisode d'inondation généralisée ayant frappé la planète au cours des dernières 125 000 années ?

La tradition de Kumari Kandam (2)

Il reste encore d'autres informations à glaner dans les exégèses médiévales. Outre ces commentaires, il y a plusieurs allusions dans la littérature tamoule qui, sans conteste, appartiennent à « la tradition sous-jacente au récit », même si Kumari Kandam ou les deux premières sangams ne sont pas toujours cités nommément. Il s'agit parfois d'œuvres fort anciennes et de grande renommée, d'autres étant des sources moins connues, mais toutes d'une manière ou d'une autre viennent compléter notre vision des contrées tamoules

perdues et des inondations qui les auraient englouties, au dire des ancêtres.

Selon V. Kanakasabhai, un spécialiste de l'histoire de l'Inde méridionale, les Tamouls du début du premier millénaire apr. J.-C. préservèrent une tradition déjà antérieure à leur époque,

«selon laquelle la terre s'étendait jadis plus au sud, de même qu'une montagne appelée Kumarikoddu et un vaste territoire arrosé par le fleuve Prahuli existaient au sud du cap Kumari. Lors d'un violent débordement de la mer, ladite montagne et tout le pays traversé par le cours d'eau disparurent²⁶».

Parmi les sources de Kanakasabhai, citons le *Kaliitogai* (verset 104: 1-4) et le *Silipathikaram* (xx: 17-20): «Le fleuve Prahuli et la montagne Kumari, entourés de nombreuses collines, furent submergés par la mer déchaînée²⁷.» Adiyarkkunelar indique, pour sa part, qu'à l'époque précédant l'inondation ces terres boisées et peuplées entre les fleuves Prahuli et Kumari étaient subdivisées en 49 comtés répartis sur «700 kavathams», soit environ 1 600 km²⁸.

L'historien P. Ramanathan attire aussi l'attention sur les «anciens poèmes tamouls et les authentiques traditions de la région [qui] font référence à des submersions successives des terres au sud de l'Inde dans l'océan Indien et à la réduction consécutive de l'étendue de la contrée tamoule²⁹»:

«Le *Purunanuru* 6 de Karikishar et le *Purunanuru* 9 de Nettimaiyar... mentionnent les cours d'eau Kumari et Prahuli, tous deux placés par les anciens exégètes dans les terres immergées au sud du cap Comorin [l'actuelle Kaniya Kumari]. Le *Kaliitogai* 104 fait précisément référence à [un roi pandya] dépossédé de ses domaines au profit de la mer et compensant sa perte par la conquête des territoires des monarques Chera et Chola (au nord). Le *Silipathikaram* – *Kadukankathai* (lignes 18-23) fait allusion à la mer engloutissant le fleuve Prahuli et le secteur de Kumarikoddu, qui englobe de nombreuses collines. Le *Venirkathai* du *Silipathikaram* fait référence à l'océan et à la frontière la plus au sud de Tamilaham et le commentateur Adiyarkkunelar explique qu'il est ici question de la topographie après le déluge. Le *Payiram* du *Tolkappiyam* cite Venkatam comme la limite septentrionale et [Kaniya] Kumari comme celle sise au sud de Tamilaham. Dans son interprétation, Illampuranar stipule que la séparation méridionale (c'est-à-dire Kumari)

était mentionnée car, *avant la submersion par la mer, il existait des terres au sud de Kumari...* Dans son commentaire du *Tolkappiyam*, Nachinarkkiniyar signale que l'océan envahit 49 nadus (comtés) au sud du fleuve Kumari...³⁰»

Ramanathan nous rappelle plus loin que, selon la tradition, les Pandya constituaient :

«la plus vieille des trois dynasties tamoules ancestrales. Peut-être la plus ancienne lignée de monarques régnants au monde... Certains récits... affirment que les Chera et les Chola n'étaient que des branches de la dynastie Pandya», séparées depuis longtemps³¹».

Il répète ensuite pour l'essentiel ce qu'énonce le *Kalittogai* cité au-dessus, à savoir :

«L'un des tout premiers rois pandya, Nediyan («le grand»), aurait, dit-on, mis en place le culte de la mer. Certaines portions de son territoire au sud du cap Comorin [Kaniya Kumari] furent submergées par l'océan et, pour compenser cette perte, il conquiert de vastes régions au nord de son royaume³².»

De la même manière, T. R. Sessa Iyenagar se réfère aux traditions tamoules qui laissent entendre que, si Kumari Kandam a pu englober des îles, une grande partie du territoire demeurerait continentale

«et était reliée au sud de l'Inde... qui fut anéanti et inondé par un gigantesque déluge. Les légendes tamoules renferment des indices indubitables sur le fait que la terre affectée par les inondations était contiguë à Tamilaham et qu'après l'affaissement des terrains, les Tamouls se rendirent naturellement dans leurs provinces du nord³³».

Quels secrets recèlent donc de semblables fragments du folklore et des traditions? Dans son article «The Cultural Heritage of the Ancient Tamils», le Dr M. Sundaram, professeur principal et responsable du département de Tamoul au Presidency College de Madras, rassemble les preuves pour en conclure que :

«Les œuvres classiques tamoules véhiculent une trop forte tradition de la perte d'un vaste continent sous un déluge

pour que tout type d'enquête sérieuse se permette de l'ignorer. En fait, la Première sangam tamoule aurait fonctionné, dit-on, depuis Madurai sud, sur le continent perdu. D'anciens textes tamouls et leurs exégètes tardifs attestent que le fleuve Prahuli et la chaîne de montagnes Kumari furent anéantis par une inondation, un verset *purunaruli* fait allusion à ce fleuve et le *Silipathikaram* mentionne le déluge qui emporta le continent Kumari... Il existait 49 subdivisions entre le fleuve Prahuli et la montagne Kumari. Per-Asiriyar, commentateur érudit du *Tolkappiyam*, a déclaré que ce cours d'eau devint le cap Kumari à la suite d'une submersion³⁴. »

Dernier élément certes non négligeable, l'épopée tamoule *Manimekalai* parle de l'inondation d'une ville au large de Poompuhur, tenant lieu de représailles divines à l'encontre d'un monarque qui aurait omis de célébrer la fête d'Indra³⁵. La plupart des archéologues pensent qu'il est ici question des ruines de la cité historique de Kaveripumpattinam, peu profondément immergées et découvertes juste au sud de Poompuhur dans la zone intertidale, par 3 m de fond ou moins, et datées entre 300 av. J.-C. et 300 apr. J.-C. (voir chapitre 9). Toutefois, la structure en U, dont on sait désormais qu'elle réside bien plus au large et en des eaux plus profondes, soulève la possibilité que la *Manimekalai* pourrait bel et bien faire allusion à un événement plus ancien.

Le domaine antédiluvien de Râvana

Si la tradition de Kumari Kandam se révèle en tout cas un véritable guide, alors nous devrions nous attendre à dénicher des ruines subaquatiques non seulement dans les eaux méridionales de l'Inde, mais aussi dans celles de l'île de Sri Lanka, l'ancienne Ceylan. Et comme celle-ci était reliée au continent pendant l'ère glaciaire par un pont terrestre proche de Poompuhur (et faisait en réalité partie intégrante du «Kumari Kandam»), la logique voudrait que les mythes et légendes sri lankais aient aussi leur mot à dire au sujet des inondations.

Il est donc rassurant de découvrir que les *Mahavamsa*, *Dipavamsa* et *Rajavali*, chroniques ceylanaïses basées sur des sources orales archaïques et consignées pour la première fois par des moines bouddhistes aux alentours du IV^e siècle apr. J.-C.³⁶, « parlent de trois déluges qui détruisirent un vaste territoire situé au-delà de Ceylan³⁷ ». Le *Rajavali* évoque par exemple une époque, située bien avant l'assemblage des chroniques sous forme de texte, où

«les dieux chargés de la conservation de Ceylan se déchaînèrent et entraînèrent la mer à envahir la terre... En ce temps-là... 100 000 grandes villes, 970 villages de pêche et 400 bourgades habitées par des pêcheurs de perles... furent engloutis par l'océan...³⁸ Trente-deux kilomètres de côte se déployant dans les terres [furent] balayés³⁹».

La même source décrit aussi une inondation qui sévit sur le Sri Lanka encore plus tôt – en «des temps révolus⁴⁰» –, sous le règne du géant Râvana (le «roi démon», dont les exploits figurent, séparément, dans l'épopée indienne sanskrite, le *Râmâyana*). Ce monarque, ayant, semble-t-il, suscité la colère des dieux par son «impiété», fut donc châtié de la façon habituelle :

«La citadelle de Râvana, 25 palais et 400 000 rues, fut engloutie par la mer... La terre submergée se situait entre Tuticorin [sur la côte sud-est de l'actuel Tamil Nadu] et Mannar [sur la côte nord-ouest du Sri Lanka contemporain], et l'île de Mannar constitue tout ce qu'il reste désormais de ce qui était jadis un vaste territoire⁴¹».

J'allais découvrir par la suite que tout cela renfermait quelque chose de remarquable. En décembre 2000, lorsque je pus étudier pour la première fois les cartes d'inondation de Glenn Milne concernant la région de Poompuhur, je remarquai une large bande de terre qui aurait dû en effet être à découvert entre Tuticorin et Mannar – comme l'indique la chronique – il y a environ 16 000 années. C'était

peu après la fin du dernier apogée glaciaire et peu de temps avant que le niveau planétaire des eaux ne s'élève vivement ; et les cartes de Milne montrent l'engloutissement du domaine antédiluvien de Râvana par les débordements postglaciaires. On constate avec intérêt qu'elles dévoilent aussi une zone de relief plus élevée qui ne fut jamais submergée et qui est aujourd'hui, comme le *Rajavali* le mentionne à juste titre, l'île de Mannar⁴².



Parmi ceux qui s'exprimèrent bien avant l'existence d'une cartographie des inondations, sir J. E. Tennant réfutait « les traditions de l'ancien prolongement de Ceylan et la submersion de vastes régions par la mer » sous prétexte que cette « preuve [n'était] pas suffisante pour corroborer l'allégation, du moins pendant la période historique⁴³ ». Mais une fois de plus, nous savons désormais que de nombreux indices nous prouvent qu'avant la période historique, à la fin de l'ère glaciaire, Sri Lanka présentait en effet une superficie plus vaste que de nos jours, grâce à l'extension des terres antédiluviennes au nord-ouest enjambant le golfe de Mannar, exactement où, « en des temps révolus », la citadelle de Râvana était censée se dresser.

De 16000 à 9600 av. J.-C.

Cette notion d'époques d'inondations révolues – qui renvoie à l'idée de strates superposées d'une histoire remontant dans un passé fort lointain – est renforcée par certaines traditions ceylanaïses sur les anciens Tamouls. Parmi celles-ci, citons une intrigante affirmation qui voudrait que le nombre total de sangams ne fût pas trois, comme le maintiennent la plupart des autres récits, mais sept⁴⁴ : ce qui implique l'existence à des endroits inconnus de quatre académies *préalables*, avant que la Première sangam n'élise domicile à Tenmadurai, sur les rives du fleuve Prahuli⁴⁵.

À cet égard, je note que N. Mahalingam, président de l'International Association of Tamil Studies, fait référence dans le rapport de la cinquième conférence internationale aux traditions de la région qui évoquent trois épisodes d'inondation dans le millénaire précédant la supposée date de fondation de la Première sangam :

« Le premier grand déluge eut lieu en 16000 av. J.-C... Le second en 14058, lorsque certaines portions de Kumari Kandam furent englouties par l'océan. Le troisième survint en 9564 av. J.-C., quand une grosse partie de Kumari Kandam fut submergée⁴⁶. »

Comme le lecteur l'aura observé, la date de cette troisième inondation archaïque correspond à une quarantaine d'années près à celle de 9600 av. J.-C., soit celle de la fondation de la Première académie (et par là même à la date de Platon pour l'engloutissement de l'Atlantide). Ce n'est certes qu'une suggestion, mais si elle se révèle fondée, cela peut laisser supposer que la Première sangam, comme ses héritières, ait été établie par des survivants du déluge, voire ceux de même période d'inondations planétaires

qui, dans un autre océan, donnèrent naissance au mythe de l'Atlantide.

Les cultes de la connaissance

Au cœur de l'histoire des sangams, qu'elle concerne trois ou sept académies ancestrales, on trouve le thème de l'entropie et du déclin en plusieurs étapes à partir de l'âge d'or, le tout animé par de grands cycles cosmiques de destruction et de renaissance. Il y a de singulières similitudes avec, d'une part, le système des *yugas* au centre du récit de Dwarka, et, d'autre part, la notion védique de *pralaya* : le cataclysme universel qui revient à la fin de chaque ère mondiale :

- Dans les deux cas, nous devons concevoir une civilisation antédiluvienne ayant atteint un haut niveau spirituel et artistique et un groupe de sages – les Sept rishis (*Vēdas*) et les membres de l'«Académie» (textes tamouls) – qui se réunissent dans le but de servir les intérêts de la connaissance et fournir des archives ou des annales pour les œuvres religieuses et poétiques.
- Dans les deux cas, un cataclysme prenant la forme d'un déluge planétaire intervient, qui engloutit de vastes régions et détruit la civilisation antédiluvienne.
- Dans les deux cas, les survivants diffusent la connaissance ancestrale au nouvel âge – décrit comme le déclin de l'âge précédent – en fondant un nouveau groupe de Sept sages ou une nouvelle Sangam.

Inutile de préciser qu'il existe de nombreuses différences entre les deux traditions, trop pour que l'une soit le résultat de l'influence directe de l'autre. Cependant, l'idée sous-jacente reste la même pour l'essentiel : ce cataclysme récurrent frappe la terre, menace d'anéantir la connaissance humaine et d'entraîner le retour de l'ignorance, mais une institution ou «confrérie» (les Sept sages, la Sangam) survit au «fléau périodique du déluge» et renaît après le retrait des eaux pour défendre la cause de la connaissance dans la nouvelle ère et «apporter la gloire et la lumière aux terres et aux peuples dans l'ignorance⁴⁷».

Il existe aussi des personnages clés présents dans les deux mythes et pouvant suggérer un lien qui nous aurait échappé. Par exemple, le sage Agastya, souvent cité parmi les Sept prophètes védiques (ou les accompagnant), apparaît dans les traditions tamoules comme un membre de la Première sangam. De la même manière, le dieu

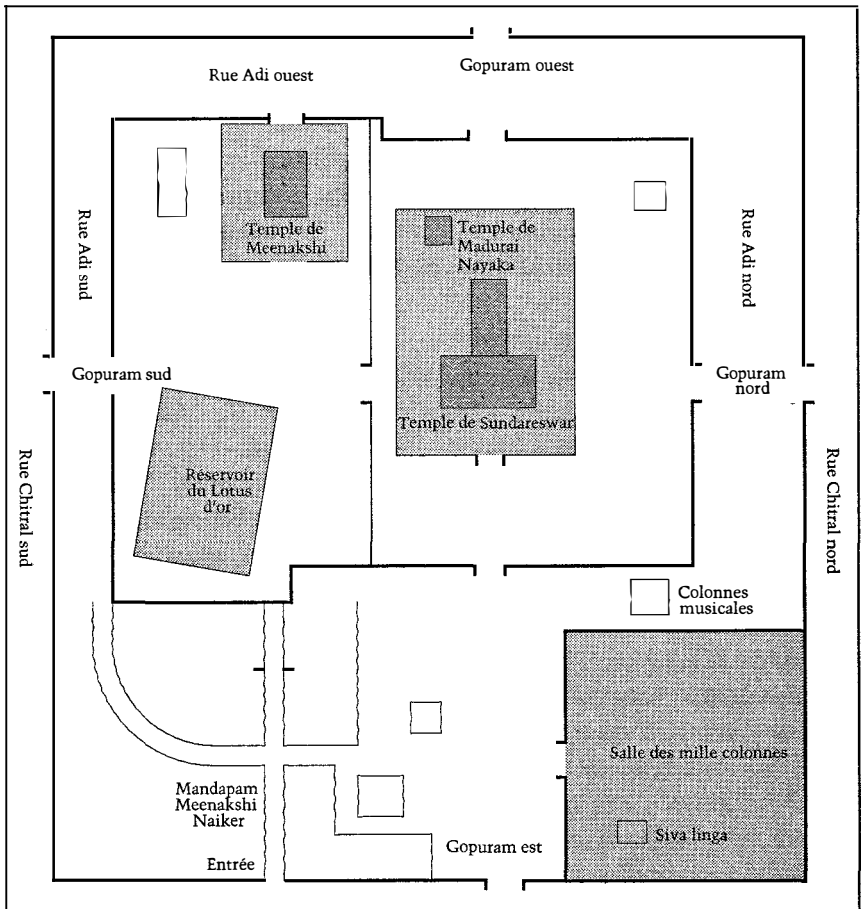
védique Rudra-Siva, maître des animaux, seigneur du Yoga, « celui qui a les cheveux tressés », compte parmi les 549 membres de la Première académie. Et si, comme le prétend Pillai, sa présence là-bas n'est rien moins que le fruit de « fabulistes » tamouls en mal d'héritage divin pour leur œuvre, n'oublions pas que le premier attribut de cette divinité est la *gnôsis* – ou connaissance – et qu'en Inde méridionale ou dans l'Himalaya, on l'associe à un culte de l'ésotérisme censé avoir été transmis depuis le déluge.

Le réservoir et la colonne

Siva est présent partout à Madurai, où abondent les récits de ses exploits et de ses miracles. Même le temple de Meenakshi rassemble en fait deux temples derrière l'enceinte d'un unique bâtiment : le plus petit des deux, en hommage à la déesse Meenaskshi, une femme de Siva, et le plus grand pour Siva lui-même dans son apparition à Sundareshwar. Le lieu de culte se situe sur l'ancien centre géométrique de la ville et occupe une superficie de 220 sur 260 m environ⁴⁸, soit aussi grande que l'empreinte de la Grande Pyramide d'Égypte⁴⁹. Son pourtour s'agrément de onze *gopurams* spectaculaires (tours d'entrées, dont la plus haute, au sud, s'élève à plus de 50 m), toutes gravées et peintes en couleurs vives avec de magnifiques scènes de la mythologie hindoue. Estimées au nombre de 33 millions⁵⁰, ces sculptures ne peuvent échapper aux yeux du visiteur qui s'approche de ce vaste complexe de bâtisses, depuis les murs de ses entrées médiévales en pierre jusqu'aux piliers de sa Salle des mille colonnes.

Le temple n'est pas isolé de la grande ville qui l'entoure, mais c'est plutôt la vie de la cité qui continue entre ses murs à un rythme différent. Parfois, il y règne une atmosphère de marché avec sa foule bruyante et bigarrée, se bousculant d'un sanctuaire à l'autre, ses mendiants en quête d'aumône, ses marchands ambulants vendant leurs souvenirs, et ses vaches aux longues cornes qui déambulent comme en terrain conquis. Il est surprenant de voir souvent un homme d'affaires ôter ses chaussures pour flâner dans l'endroit, s'oindre le front de cendres sacrées et psalmodier des prières dans la fraîcheur des coins sombres et des statues parées de guirlandes. Venus des quatre coins de l'Inde, des pèlerins efflanqués et des sâdhus hirsutes se rassemblent en quête d'offrandes et d'inspiration, des couples et des familles viennent ici en promenade, et des écoliers défilent en rang, les yeux écarquillés dans les galeries, ajoutant leurs rires perçants au brouhaha incessant des conversations et des chants.

J'entrai par le *gopuram* sud et traversai un déambulatoire baigné de soleil pour rejoindre le Cîra Mandapa voisin, un élégant péristyle



Plan au sol du temple de Madurai. D'après l'ouvrage de Howley et Dasa (1996).

aux murs et aux plafonds peints ceinturant le Réservoir du Lotus d'or, peut-être l'attribut le plus spectaculaire des lieux. Selon la légende, ce très imposant bassin de 52 m de long sur 36,5 m de large «servait à juger des mérites des ouvrages de la littérature tamoule» à l'époque de la Troisième sangam⁵¹. «Les manuscrits qui flottaient étaient considérés comme de grandes œuvres, mais s'ils coulaient, on les refusait⁵².»

En ce qui concerne son aspect général et son architecture, le réservoir ressemble étrangement au Grand bassin de Mohenjo-Daro, sauf que là-bas la piscine rectangulaire rituelle est à sec depuis des millénaires ; ici, elle est remplie d'une eau verte et sert toujours aux pèlerins lors des cérémonies de purification. La majeure partie du temple actuel date du XIII^e siècle apr. J.-C. ou d'une période plus tardive – alors que les cités Indus-Sarasvatî sont tombées en

ruine au second millénaire av. J.-C. —, mais je savais que le réservoir figurait «en bonne place dans les légendes liées à l'origine du sanctuaire⁵³». Comme à Tiruvannamalai, ces légendes indiquent aussi que le temple se situe à cet endroit précis en vertu de l'existence antérieure d'une *sthalā* ou d'une colonne de pierre naturelle — un Siva lingam — qui est apparu en des temps primitifs. Toutefois, dans le cas de Madurai, ladite colonne ne s'est pas révélée au pied d'une montagne mais on l'a découverte dressée dans une forêt «sous un arbre kadamba», autour duquel le dieu védique Indra aurait, dit-on, érigé le premier sanctuaire préhistorique⁵⁴.

Ceci me renvoyait aux masses de pierre cylindriques et coniques (dont les fonctions, à mes yeux évidentes, étaient officiellement «inconnues») que les archéologues avaient mises à jour dans les vallées de l'Indus et du Sarasvatī dans de nombreux sites harappéens et pré-harappéens⁵⁵. Ces «Proto-Siva linga» sont précédées par des colonnes de pierre encore plus anciennes du même genre que celles déterrées dans des villages néolithiques indiens⁵⁶, et il en existe tellement que T. R. Sessa Iyenagar peut écrire: «le culte de Siva sous la forme d'un linga existait à l'âge de pierre, qui précéda certes l'âge védique⁵⁷».

En vérité, nul ne sait réellement quand a débuté l'«âge védique» ou le culte de Siva en Inde. Puissant et omniprésent, de l'Himalaya jusqu'au sud profond, il semble avoir toujours existé, dans la vénération du lingam, de la montagne sacrée, du dieu du yoga et de la connaissance, jambes en tailleur, en pleine méditation, entouré de bêtes sauvages.

La figure énigmatique et l'ensemble complexe d'idées et de symboles qu'évoque cette divinité doivent bien provenir de quelque part.

Peut-être de Kumari Kadam?

Cap au sud

— C'était le plus ancien continent du monde! s'exclama le Dr T. N. P. Haran, professeur d'Études tamoules à l'American College de Madurai. La meilleure civilisation ancienne existait là-bas. Et elle appartient aux Tamouls.

— Et si je souhaitais la découvrir — ou du moins ce qu'il en reste — où devrais-je chercher?

— Kumari Kadam était un grand pays. Tant d'individus y vivaient. La mer l'a envahi et a tout englouti.

— Si je devais plonger au large de l'actuelle Kaniya Kumari, pensez-vous que j'y trouverais des ruines?

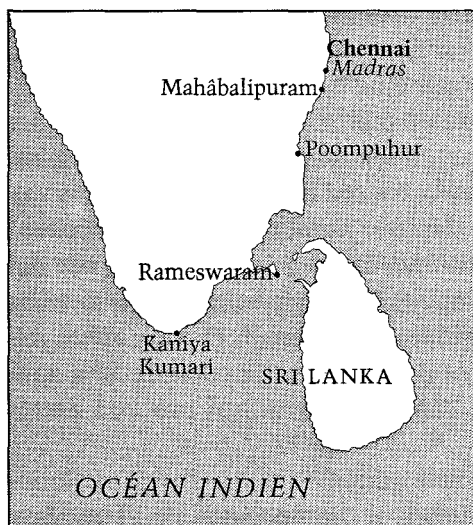
— Je n'en ai aucune idée! Mais tous mes vœux vous accompagnent!

– Devrais-je chercher directement au sud de Kaniya Kumari? insistai-je.

Haran réfléchit quelques instants avant de répondre :

– Oui, au moins à 300 kilomètres au sud de cette ville, je pense. Si vous allez là-bas, vous pourrez trouver quelque chose.

Ce que savent les pêcheurs



Avant de retourner plonger avec le NIO à Dwarka, au début de mars 2000 (voir chapitre 9), Santha et moi achevâmes notre séjour au Tamil Nadu par la visite de quatre villes maritimes : Kaniya Kumari, au sud, Rameswaram, au sud-est, où l'Inde s'étire vers le Sri Lanka de l'autre côté du détroit de Palk, Poompuhur et Mahabalipuram, sur la côte de Coromandel, face au golfe du Bengale.

- Mahabalipuram mérite qu'on s'y attarde à cause des anciens mythes des Sept pagodes et de la ville engloutie de Bali (voir chapitre 5).
- Kaniya Kumari est explicitement citée dans la tradition de Kumari Kandam comme la nouvelle frontière méridionale de l'Inde, après que la région vallonnée et bien irriguée qui se trouvait jadis au sud fut balayée par le déluge.
- Dans le *Râmâyana*, Rameswaram est identifiée comme une sorte de pont terrestre vers le Sri Lanka : « Pour construire un passage sur la mer, les ours et les singes lancèrent à l'eau arbres et rochers qui, grâce au pouvoir de Rama, restèrent en surface. Les dieux observèrent fascinés les armées de singes traverser la mer sur le pont de Rama⁵⁸. » (Les « armées de singes » – ne me demandez pas, c'est une longue histoire! – sont en route vers Lanka pour sauver Sita, l'épouse de Rama, de Ravana, le même roi démon d'une « période reculée » dont le domaine antédiluvien, selon les Chroniques ceylanaïses, se serait étendu entre Tuticorin et Mannar. Beaucoup d'images de ponts émanant de deux traditions différentes et juste aux bons endroits!)

Poompuhur se passe de commentaires en qualité de site abritant la structure en U. Lorsque je m'y rendis en février 2000, je savais que je ne pourrais pas plonger là-bas sans éviter en premier lieu la litanie des permissions et du manque de financement avec le NIO. Mais je désirais déjà m'imprégner de l'histoire vue du côté terrestre et au moins tremper mes orteils dans l'eau.

À mesure que nous explorions l'endroit et que nous parlions à de plus en plus de gens, je commençais à me dire que les omniprésentes traditions indiennes méridionales des terres disparues et des cités englouties – ignorées par tant d'érudits dans leur appréciation de l'histoire – étaient bien connues et considérées quasi universellement comme d'authentiques récits par le grand public de la région.

Ce qui, en soit, ne signifie pas forcément grand-chose. Superstitions et fadaises abondent dans tous les pays. Toutefois, la plupart de mes interlocuteurs étaient des pêcheurs durs à cuire qui ne se bornaient pas à reproduire un folklore transmis par leurs grands-pères et dont ils se souvenaient à moitié, mais parlaient de leur propre expérience. À Poompuhur et à Mahâbalipuram, je rencontrai en effet des pêcheurs n'ayant rien à gagner à me bercer d'illusions et qui affirmaient avoir vu de leurs propres yeux ce qu'ils décrivaient comme des « palais », des « temples », des « murailles » ou des « routes » sous l'eau, lorsqu'ils plongeaient pour dégripper une ancre ou un filet.

Si elle est de taille, une ruine sous-marine tiendra lieu de récif artificiel et attirera diverses espèces de poissons qui viendront s'y mettre à l'abri, notamment dans des zones comme l'Inde du sud-est, où le fond de la mer se révèle souvent plat et sans relief. Et comme les pêcheurs chercheront naturellement les endroits de l'océan où les poissons se regroupent pour une raison ou une autre, ils sont souvent les premiers à découvrir des sites subaquatiques insoupçonnés par les archéologues.

D'instinct, je me dis que cela pourrait bien être le cas le long de la plate-forme continentale de l'Inde méridionale qui, à l'exception de Poompuhur, n'a jamais fait l'objet d'une étude archéologique marine. Mes déplacements de Kaniya Kumari à Mahâbalipuram m'ont convaincu que les témoignages visuels de structures submergées dans ces secteurs sont trop nombreux, trop cohérents et trop répandus pour être ignorés. Par ailleurs, hormis les travaux du NIO, il n'existerait aucune archéologie marine dans la région. Il est donc significatif qu'au seul endroit étudié par le NIO – Poompuhur – on ait découvert quelque chose d'aussi inhabituel que la structure

en U, lors d'un programme qui n'excéda pas quelques jours. En toute logique, on peut donc supposer que des explorations sous-marines plus poussées – à Poompuhur et dans d'autres sites de l'Inde méridionale – déboucheraient sur d'autres découvertes...

À Mahâbalipuram, dans le petit village de pêcheurs niché au creux de la baie, à environ deux kilomètres au nord du Temple de la côte, Santha et moi nous assîmes sur une pile de filets en train de sécher, entourés par une foule d'individus. Tous les habitants ayant une opinion ou une information à fournir étaient là, y compris les pêcheurs, dont certains avaient bu du vin de palme le plus clair de l'après-midi et se montraient d'humeur loquace et impétueuse. Leurs réponses à mes questions suscitaient de grands débats concernant qui avait vu quoi sous la mer, et j'étais ravi d'écouter leurs discussions et controverses animées.

Un homme d'un certain âge, aux yeux bruns plissés, avec des cheveux gris décolorés par la longue exposition au soleil et à la mer, nous parla en détail d'une structure à colonnade qu'il avait vue de son bateau, un jour où l'eau se révélait d'une exceptionnelle limpidité.

– Il y avait un gros poisson, me dit-il. Un poisson rouge. Je l'ai regardé nager vers des rochers. Puis j'ai compris que ce n'étaient pas des rochers mais un temple. Le poisson a disparu dans le temple, puis il est réapparu, et j'ai vu qu'il entraît et sortait d'une rangée de colonnes.

– Êtes-vous certain qu'il s'agissait d'un temple? m'enquis-je.

– Bien sûr que c'en était un, répondit mon interlocuteur.

Il désigna la pagode pyramidale en granit du Temple de la côte et ajouta :

– Ça ressemblait à ça.

Plusieurs jeunes gens racontèrent les histoires habituelles d'effroyables plongées héroïques – les minutes qui semblent éternelles, le cœur qui déchire la poitrine, les poumons sur le point d'exploser – pour détacher un attirail de pêche pris dans des constructions subaquatiques sombres et traîtres. Dans un des cas, semblait-il, un énorme filet était tellement enchevêtré dans ce genre de structure que le chalutier qui le tractait ne pouvait plus avancer. Une autre fois, les plongeurs avaient entrevu dans une ruine subaquatique une sorte d'entrée menant à une salle mais avaient eu peur de la franchir.

Un témoignage étrange indiqua que certains vestiges proches de Mahâbalipuram émettaient une sorte de musique, comme un « fracas métallique », une « détonation », lorsque les conditions en mer s'y prêtaient :

– Comme le son d’une grosse feuille de métal qu’on martèle.
– Et qu’en est-il plus au large? demandai-je. Si je devais suivre la côte en bateau vers le sud, qu’est-ce que j’y trouverais? Les structures sous-marines se trouvent-elles principalement ici, dans le secteur de Mahâbalipuram, ou sont-elles étendues?

L’un des anciens répondit:

– Au sud, jusqu’à Rameswaram, vous pouvez trouver des vestiges sous l’eau. Je suis allé pêcher là-bas. Je les ai vues.

D’autres ne s’étaient pas rendus si loin, mais tous reconnurent avoir aperçu des constructions submergées un peu partout le long du littoral: «Il vous suffit d’aller là où sont les pêcheurs et vous les trouverez.»

Où plonger?

Si je disposais de fonds illimités et d’une totale liberté d’action, il y a longtemps que j’aurais organisé des expéditions archéologiques sous-marines de grande envergure à Kaniya Kumari, Rameswaram, Poompuhur et Mahâbalipuram, aux sud et sud-est de l’Inde, et tout le long de la côte de la péninsule du Gujerat, ainsi que dans les golfes de Kutch et de Cambay au nord-ouest. Mais mes fonds et le temps me sont comptés, d’autant que l’Inde, malgré son magnétisme, présente des défis qui épuisent votre énergie et qu’il vaut mieux aborder en prenant son temps et en gardant un esprit de compromis.

En outre, ce pays n’est qu’une facette des «Mondes engloutis» et ne constitue pas tout le mystère. En mars 2000, après mon retour en Angleterre, avec les plongées à Dwarka derrière moi, je ne pouvais pas oublier d’autres recherches et d’autres voyages laissés en suspens: à tout le moins aux Maldives, dans le golfe Persique, en Méditerranée, dans l’Atlantique et au Japon. Si je n’avais toutefois aucune intention d’abandonner l’enquête d’ensemble en Inde, je décidai donc de me concentrer dans l’immédiat sur la plongée à Poompuhur – que j’avais déjà commencé à négocier avec Kamlesh Vora, avant de quitter Dwarka – et sur tous les autres sites indiens éventuels qui allaient devoir attendre leur tour.

Poompuhur se présentait comme un premier choix évident, devançant d’une bonne tête tous les autres candidats à l’exploration. Ici, le NIO avait déjà déblayé le terrain et, sans tambour ni fanfare, déniché par hasard tout à fait ce que je cherchais, à savoir une vaste structure bien agencée et apparemment de fabrication humaine, submergée voilà plus de 10 000 années, à une époque où aucune civilisation connue dans la région ne pouvait l’avoir érigée.

Tout en gardant le contact par e-mail avec le NIO au sujet des fonds et des permissions, j’occupai les mois qui suivirent à achever

toute une série de recherches et de sorties de plongées à Malte, à Alexandrie, aux Baléares, aux Canaries, et deux fois au Japon (la première en avril/mai, durant plusieurs semaines et la seconde en septembre, pendant encore une quinzaine).

En octobre 2000, mon intérêt se reporta vers Poompuhur, lorsque les calculs de Glenn Milne me parvinrent pour démontrer que la structure en U atteignait en réalité 11 000 ans d'âge, voire davantage, ce qui plaçait sa date de submersion à la même période que la fondation supposée de la Première sangam à Tenmadurai et que l'engloutissement probable de l'Atlantide de Platon.

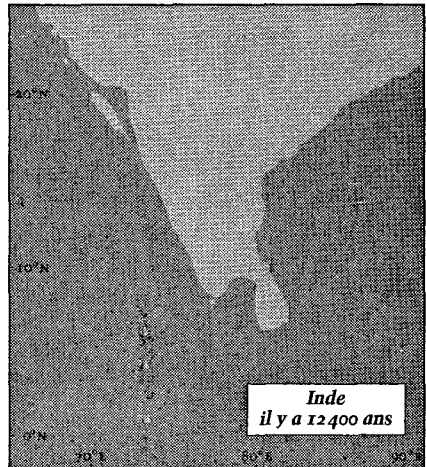
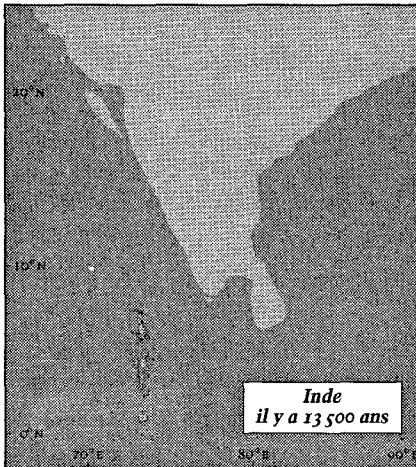
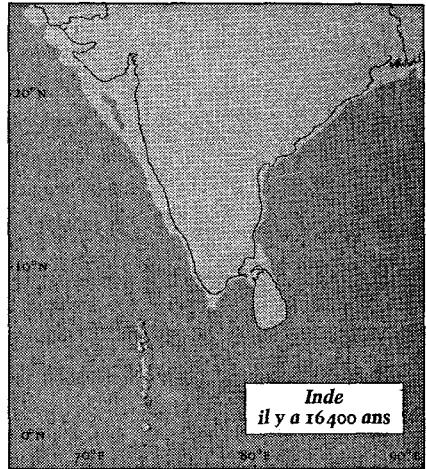
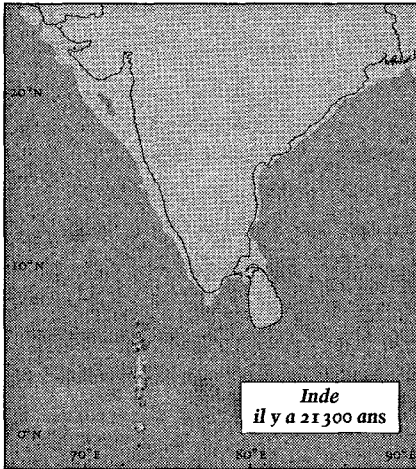
Une nouvelle étape s'amorça en décembre 2000, à la réception des cartes d'inondation de Milne (voir chapitre 7). Celles-ci montraient les énormes portions terrestres que l'Inde avait cédées à l'élévation du niveau de la mer, et combien il était aisé d'y voir la perte pour l'archéologie d'une ou plusieurs hautes cultures de l'antiquité de ce pays à cette période.

En décembre 2000, je reçus aussi la confirmation du NIO qu'on m'accordait enfin la permission de plonger à Poompuhur. Le voyage pourrait s'effectuer en février 2001, soit un an jour pour jour après ma visite préalable. Dieu soit loué, une équipe cinématographique de Channel 4 TV en Grande-Bretagne se chargea pour moi des dernières dispositions et négociations et couvrait désormais mon enquête. J'étais ravi du fait que tout ce que le NIO aurait à me montrer à Poompuhur serait correctement documenté pour le petit écran. J'étais par ailleurs convaincu qu'en permettant au plus grand nombre de découvrir la structure en U et de se faire leur propre idée sur la question, je pourrais attirer l'attention qu'elle méritait de la part des archéologues qui l'avaient jusque-là ignorée.

Les inondations indiennes en détail

En janvier 2001, Glenn Milne, qui s'était surpassé, m'envoya d'autres cartes de l'Inde : une série complète de simulations à haute résolution des inondations sur plusieurs périodes, de -21 300 ans à -6 900 ans.

Si je savais plus ou moins à quoi je pouvais m'attendre, ce fut tout de même une révélation de parcourir rapidement ces cartes, de la plus ancienne à la plus récente, et de voir le processus complet de l'inondation postglaciaire de l'Inde se dérouler sous mes yeux. Ce qui me surprit le plus, toutefois, c'était que les deux secteurs riches en mythes diluviens, où l'on avait déjà découvert des vestiges subaquatiques – au large de la côte du Gujerat, au nord-ouest, et au large du littoral du Tamil Nadu, au sud-est –, correspondaient aux deux zones les plus clairement localisées sur les cartes de Milne

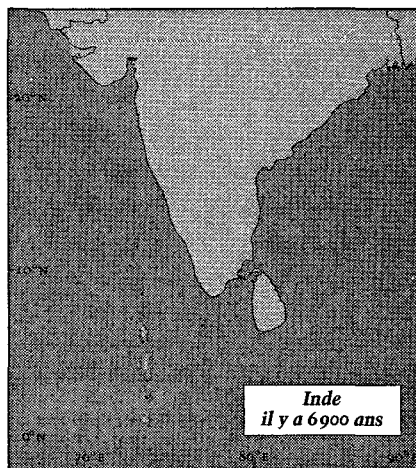
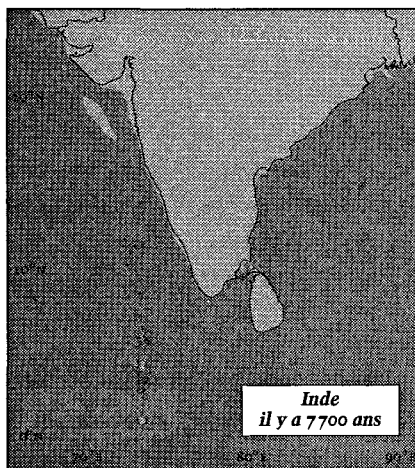
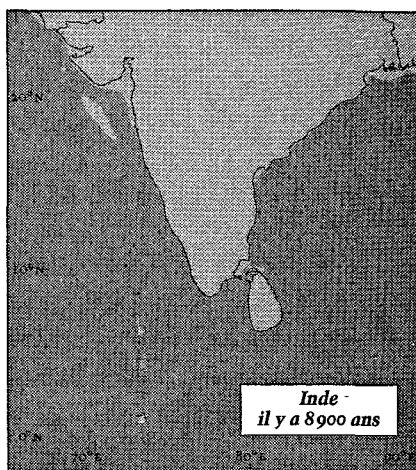
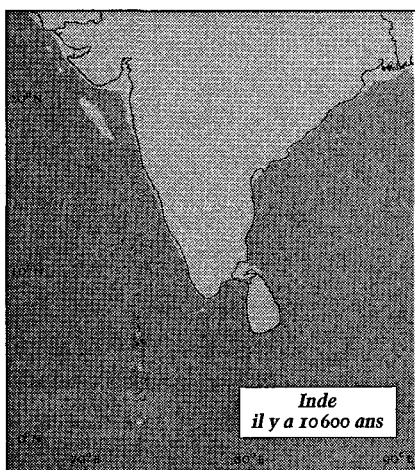


comme de vastes secteurs permanents d'habitation, où des civilisations de l'ère glaciaire avaient fort bien pu prospérer.

En outre, à présent que je disposais quasiment d'une carte par millénaire, il était possible d'identifier les époques où l'ampleur de la perte continue des terres au profit de l'océan avait été particulièrement rapide, tout en notant les éventuelles corrélations entre celles-ci et: (1) la chronologie cataclysmique de John Shaw pour les déluges postglaciaires; (2) la mythologie en rapport; et (3) les dates reconnues pour ce qu'on appelait la «révolution néolithique» en Inde (c'est-à-dire les débuts de la production alimentaire à Mehrgarh et dans d'autres sites).

Le nord-ouest

Au nord-ouest, dans les environs du Gujerat, les cartes mettent en évidence une énorme zone terrestre inondée il y a environ



entre 17 000 et 7 000 années, un secteur voisin du domaine où, selon les archéologues, les premières racines identifiables de la civilisation Indus-Sarasvatî furent plantées au cours des trois derniers millénaires de la même période. Comme nous l'avons vu au chapitre 7, les terres submergées se révèlent les plus étendues autour du golfe de Cambay, au sud duquel la carte pour la phase – 16 400 ans témoigne d'une vaste dépression, fort probablement remplie par un grand lac d'eau douce, bordée par une autre portion de terrain d'au moins 100 km de large, au-delà de la mer d'Arabie.

La carte suivante (–13 500 ans) révèle que d'importants changements s'opérèrent dans les 2 900 ans d'intervalle. Le bloc continental autour du golfe de Cambay fut grandement réduit et une île importante, de près de 500 km de long sur 100 km de large en son milieu, se forma dans la mer d'Arabie. Entre elle et le continent, un

détroit, également large de 100 km par endroits, s'ouvrit dans le bassin de l'ancien lac d'eau douce.

Ces spectaculaires pertes de terrain entre – 16 400 et – 13 500 correspondent à merveille au premier épisode des «super-déluges» planétaires énoncés par John Shaw, qui tombe à mi-chemin dans une période datant d'environ 15 000 années.

Au cours des 6 000 ans qui suivirent (entre – 13 500 et – 7 700) les cartes dévoilent que la grande île au large et la bande côtière masquant les contours de la péninsule du Gujerat furent sans cesse grignotées par la montée des eaux, mais que le processus s'étala peu à peu sur plusieurs générations et n'aurait pu à l'évidence être perçu comme un cataclysme. Jusqu'il y a encore 7 700 années, le golfe de Cambay demeurait l'«agréable vallée» qu'il était dans le passé, du moins depuis le dernier apogée glaciaire et l'île située au large, quoique réduite, accusait toujours une impressionnante superficie : peut-être 300 km de long sur 80 km d'envergure.

Néanmoins, ce contexte pour la région du Gujerat ne cadre pas bien avec le second épisode de «super-déluges» universels envisagés par John Shaw concernant la période datant de 11 000 ans. Pas plus qu'il n'offre une raison valable pour toute migration massive de réfugiés hors de cette zone, à quelque moment que ce soit durant cette époque, laquelle se situe à cheval sur la date supposée d'environ 9 000 ans pour la première fondation de Mehrgarh.

En revanche, ce qui survient ensuite coïncide vraiment avec la chronologie d'environ – 8 000 ans, suggérée par John Shaw pour le troisième grand déluge. Les simulations pour – 7 700 et – 6 900 montrent qu'au cours de cette période relativement brève de 8 siècles la vaste île résiduelle au-dessous du golfe de Cambay fut complètement rayée de la carte et ledit golfe fut lui-même totalement inondé en permanence pour conserver son aspect actuel. Pour toute civilisation côtière hypothétique contrainte de se retrancher sur l'île ou dans la vallée du golfe durant les 6 000 années précédentes, il va sans dire que ces événements auraient été plus que catastrophiques.

Ils auraient revêtu l'aspect de la fin du monde.

Le sud

Comme nous l'espérons, les cartes d'inondation pour les périodes – 21 300 et – 16 400 accusent peu de changements significatifs sur le littoral sud, durant les quelque cinq millénaires du dernier apogée glaciaire. À cette époque, le Sri Lanka était relié au continent et une «importante zone intégrée» – toute une sous-région de l'Inde «aujourd'hui immergée⁵⁹» – se trouvait à sec dans

le sud et le sud-est (et également le long de la côte de Malabar, à l'ouest). Ce domaine antédiluvien perdu s'accorde parfaitement avec l'idée récurrente dans la tradition du Kumari Kandam qu'un vaste bloc continental aurait existé au sud de l'Inde, en des temps reculés, avant d'être englouti par une série de submersions marines.

Les cartes des périodes – 21 300 et – 16 400 dévoilent toute l'étendue de la plate-forme continentale au sec au cours de l'ère glaciaire, mais la pointe de la péninsule présente la caractéristique non négligeable de s'étendre d'environ 150 km au sud dans l'océan Indien, au-dessous de l'actuelle Kaniya Kumari. Rappelez-vous la légende du Kumari Kandam :

« La terre s'étendait jadis plus au sud, de même qu'une montagne appelée Kumarikoddu et un vaste territoire arrosé par le fleuve Prahuli existait au sud du cap Kumari. Lors d'un violent débordement de la mer, ladite montagne et tout le pays traversé par le cours d'eau disparurent⁶⁰. »

La péninsule que les calculs de Glenn Milne placent sur les cartes d'inondation n'est pas aussi grande que celle décrite par la tradition (qui aurait atteint « 700 kavathams », soit environ 1 600 km de long). Elle se trouve pourtant là, exactement où elle devrait être selon la légende et à l'époque désignée. Qui plus est, les cartes révèlent un autre bloc continental, qui disparut aussi en majeure partie sous les vagues, en plein océan, vers le sud-ouest : les îles Maldives alors plus étendues, telles qu'elles apparaissaient au dernier apogée glaciaire.

Et si la civilisation de Kumari Kandam s'était répartie le long des marges côtières de l'Inde méridionale et du Sri Lanka, et aussi dans l'archipel antédiluvien des Maldives ? Le cas échéant, l'idée que Kumari Kandam s'étendait autrefois à 1 500 km au sud de Kanya Kumari ne semble pas si saugrenue. Pas plus que celle d'une civilisation qui aurait jadis existé dans la région, avant d'être anéantie par des cycles répétés de débordements catastrophiques.

La tradition indique que la dernière de ces inondations se produisit il y a 3 500 ans (le déluge censé avoir détruit la Seconde sangam à Kavatapuram), et celle qui la précéda il y a 7 200 ans (le déluge supposé avoir détruit la Première sangam à Tenmadurai). En outre, N. Mahalingam a cité d'autres sources tamoules évoquant des inondations antérieures : une aux alentours de la date de la fondation de la Première académie, soit il y a environ 9 600 ans, une autre il y a juste 16 000 ans, et la toute première voilà 18 000 ans⁶¹.

Une fois encore, on note une similitude d'ensemble entre ce que les scientifiques savent désormais au sujet de la fonte des neiges de l'ère glaciaire (notamment la nature épisodique et récurrente des déluges postglaciaires) et ce que la tradition de Kumari Kandam considère comme des événements mondiaux dans précisément la même période (déluges sporadiques et répétés). Évidemment, compte tenu des marges d'erreur qui entourent les techniques d'estimation utilisées à la fois par Shaw et par Milne, il n'existe bien sûr aucune concordance parfaite pour les dates de ces inondations particulièrement violentes, sans parler de l'étendue des inexactitudes et des exagérations inhérentes à la tradition elle-même. Pourtant, il y a suffisamment d'analogies dans le cours général des événements pour susciter la réflexion. Après tout, combien de fois pouvons-nous évoquer la «coïncidence» lorsque les «fabulistes» tamouls du Moyen Âge continuent de s'en tenir à leur paléogéographie? À moins que – comme le suggère Shivaraja Pillai, sarcastique – «ils n'aient découvert quelque archive secrète ayant échappé au déluge»?⁶²

La carte de la période – 12 400 accuse peu de changements marquants, mais sur celle de – 10 600 l'île sise au sud de Kaniya Kumari se voit réduite à un point, de même que les Maldives sont davantage rognées et, pour la première fois, un bras de mer sépare Tuticorin, sur le continent, de Mannar, sur l'actuel Sri Lanka. Cette incursion semble très proche de ce que décrit le mythe sri lankais de l'inondation du royaume de Râvana (qui s'étendait entre Tuticorin et Mannar «en des temps reculés⁶³») De surcroît, la période – il y a entre 12 400 et 10 600 années – coïncide avec la date proposée par Glenn Milne pour la submersion de la structure en U à Poompuhur et cadre bien avec le second «super-déluge» ayant sévi il y a 11 000 ans que suggère John Shaw.

La carte de la période – 8 900 montre d'autres érosions mineures sur la bande côtière indienne méridionale et un accroissement de l'incursion marine au-delà de Tuticorin et de Mannar, dans ce qui constitue désormais une baie, sous la péninsule de Jaffna ravagée par la guerre. Cependant, le détroit de Palk était encore au sec voilà 8 900 ans et, bien que diminué en taille, le pont terrestre reliant Jaffna au continent existait toujours à cette époque (et pendant un millénaire ensuite).

Selon les estimations de John Shaw, le troisième gigantesque déluge postglaciaire s'abattit sur les océans du monde entier il y a environ 8 000 années, et nous savons que cela correspond au moment où le golfe de Cambay et les secteurs voisins du nord-ouest de l'Inde furent rapidement immergés. Au sud-est, les cartes indiquent qu'à la même époque – il y a entre 7 700 et 6 900 ans –,

les Maldives subirent d'autres violentes inondations, tandis que le pont terrestre entre le Sri Lanka et le Tamil Nadu, après s'être maintenu si longtemps, était englouti par la mer, en laissant l'Inde quasiment sous son aspect actuel.

Le rasoir d'Occam

Que devons-nous en conclure au sujet du mythe de Kumari Kandam ?

À certains égards, il a sans doute prouvé son étonnante et presque effrayante fidélité à l'histoire. D'un autre côté, il semble tout à fait improbable et par endroits de toute évidence « fabriqué ». Par exemple, si l'on étudie la manière dont les nombres sont utilisés dans la légende (un détail que je ne souhaite pas imposer ici au lecteur), certains schémas évidents apparaissent qui dénotent plus un jeu ou un code mathématique que le véritable compte rendu du nombre des membres d'une sangam, de celui des monarques, ou de la durée de telle ou telle académie.

Rappelez-vous que les trois sangams ont existé pendant 4 400 ans, en ce qui concerne la Première, 3 700 ans pour la deuxième, et 1 850 ans pour la Troisième⁶⁴. Ce n'est sans doute pas une coïncidence si chacun de ces nombres est un multiple de 37 ($120 \times 37 = 4440$; $100 \times 37 = 3700$; et $50 \times 37 = 1850$ ⁶⁵). J'ignore ce que cela signifie, mais en tout cas cela indique que le mythe est suspect et ne peut être considéré comme un récit historique exact.

Pourtant, cela ne veut pas dire qu'il faille le jeter aussitôt dans les oubliettes de l'Histoire, comme l'ont fait nombre de savants. Si certains détails et certaines dates se révèlent absurdes, la légende n'en demeure pas moins fondée dans son ensemble. Il est exact que la péninsule dravidiennne de l'Inde était jadis beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui. Il est exact qu'une série d'énormes déluges se produisirent sur une période de plusieurs millénaires et engloutirent les terres antédiluviennes par étapes. Et le mythe choisit l'époque idoine – au beau milieu des inondations postglaciaires d'il y a environ 11 600 ans – pour sa narration du déluge.

Par ailleurs, quoi qu'on puisse penser des légendes (et la plupart des historiens et des archéologues les jugent inutiles pour les enquêtes scientifiques⁶⁶), il reste un fait archéologique gênant et incontournable : cette structure en U par 23 m de fond et à 5 km au large de Poompuhur, datée de « 11 000 ans ou davantage⁶⁷ ». N'est-ce pas la manière la plus prudente d'expliquer sa présence là-bas, celle-là même fournie par le mythe, autrement dit qu'une civilisation lointaine aurait jadis prospéré dans la région, avant d'être engloutie par l'océan ?

J'allais devoir plonger pour en savoir plus.

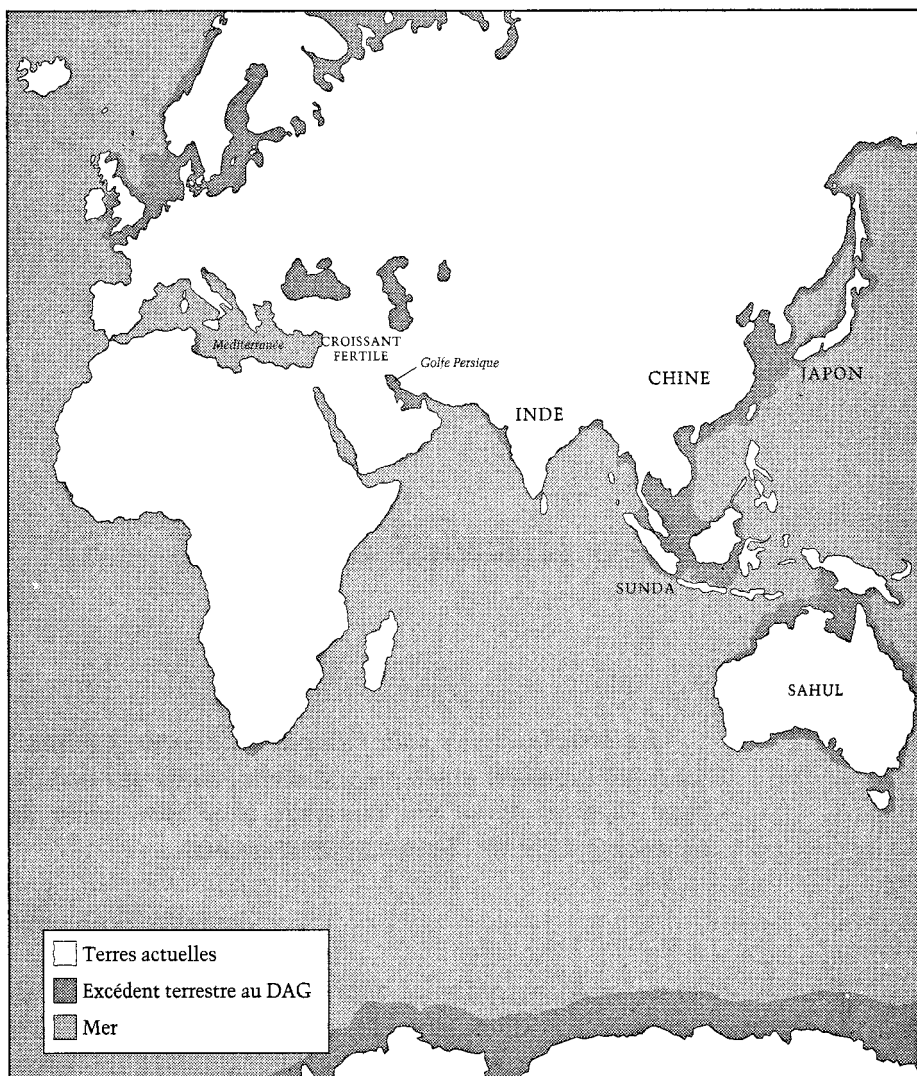
12

Les années cachées

«La période terrible pour l'univers est arrivée. Construis un bateau robuste, noue-le à une corde; embarque avec les Sept sages et tâche d'y conserver avec soin toutes les semences qui ont été décrites depuis longtemps...»

Satpatha Brahmana

LA fin de la dernière ère glaciaire connut de spectaculaires bouleversements géologiques, dont les effets les plus effroyables se traduisirent par une série de déluges cataclysmiques intermittents, il y a environ entre 15 000 et 7 000 années. Est-ce un pur hasard si les archéologues ont identifié cette période de 8 000 ans comme celle-là même où nos supposés ancêtres primitifs sont passés (à différents endroits et à des époques diverses) de leur mode de vie immémorial de chasseurs-cueilleurs à l'agriculture organisée? Ou bien la «révolution de la production alimentaire» se révèle-t-elle moins simple qu'elle ne le paraît? Après tout, la plupart des scientifiques reconnaissent déjà un lien de cause à effet entre la fin de l'ère glaciaire et le début apparent de l'agriculture: à vrai dire, une théorie non prouvée, selon laquelle les rapides changements climatiques contraignirent les chasseurs-cueilleurs à inventer culture et élevage, résume bien la pensée conventionnelle sur ce sujet¹.



Mais il existe une autre possibilité. Personne ne semble avoir remarqué qu'aux alentours de chaque région du monde, où la révolution agraire est censée avoir débuté il y a entre 15 000 et 7 000 ans, une grosse portion de terres fut aussi submergée par les inondations postglaciaires de la même période :

- Nous l'avons vérifié en Inde, l'un des plus anciens «foyers²» agricoles du globe perdit plus d'un million de kilomètres carrés au sud et à l'ouest, et davantage encore au nord-ouest, à l'achèvement de l'ère glaciaire.
- C'est valable pour la Chine et le Sud-Est asiatique, deux centres majeurs de paléo-agriculture. Le pays de Sunda,



continent de l'ère glaciaire, désormais sous 100 m d'eau, est à l'époque leur voisin immédiat. Avant l'inondation qui lui fut fatale, voilà 8 000 années environ, il couvrait 3 millions de kilomètres carrés de terrain antédiluvien de premier choix, s'étendant de la péninsule de Malaisie jusqu'aux actuelles îles d'Indonésie et aux Philippines. Taiwan était intégrée au bloc continental chinois et, au nord, le littoral s'allongeait sur près de 1 000 km vers l'est et comblait ce qui constitue de nos jours la mer Jaune, en incorporant totalement la péninsule de Corée au continent.

- C'est exact pour la région baptisée « Croissant fertile » : le premier « foyer » agricole du Moyen-Orient, abritant les

contrées irriguées par le Tigre et l'Euphrate, qui forme un quasi demi-cercle en englobant une partie de l'Israël contemporain, le Liban, la Syrie, la Turquie, l'Irak et l'Iran, et s'achève près du golfe Persique. Car si celui-ci était à sec –et inondé à la fin de l'ère glaciaire (voir chapitre 2) –, un rapide coup d'œil sur l'ensemble de la carte nous indique plusieurs autres régions inondées aux abords de l'océan Indien, de la mer Rouge et de la Méditerranée orientale.

- Et c'est valable pour l'Amérique centrale, où l'on pense que l'agriculture a surgi de manière spontanée et indépendamment des développements de l'Ancien monde. Au large du golfe du Mexique, le Yucatan, le Nicaragua, la Floride et le plateau du Grand Bahama constituaient d'imposants blocs continentaux qui furent engloutis par les déluges post-glaciaires il y a environ 7 000 ans. Publiées en juillet 2001, les preuves concernant le Mexique et Panama affirment que « l'agriculture aux Amériques débuta voilà près de 7 000 années ». Il est à noter aussi que : « Sur le littoral du golfe, la présence de pollen laisse supposer qu'on déboisa la forêt vers 5100 av. J.-C. et l'on fit pousser des plants de maïs domestiqués un siècle plus tard à peine... Non loin du célèbre centre olmèque de La Venta, le site de San Andrés prouva qu'on avait introduit et cultivé le maïs dans une région de plages et de lagons³. »

Tandis que je me documentais sur *Civilisations englouties*, ma curiosité pour de telles coïncidences ne fit que s'accroître, car la soudaine apparition des communautés villageoises agraires à la fin de l'ère glaciaire constituait une première étape vers la civilisation moderne (c'est pourquoi les enjeux d'une pareille enquête sont élevés), et parce que les régions de l'ère glaciaire qui furent submergées couvrent une zone de plus de 25 millions de kilomètres carrés sur la planète où, pour d'évidentes raisons pratiques, aucun travail archéologique n'a jamais été effectué (des preuves importantes avaient donc fort bien pu passer inaperçues). Puisque la plupart des terres côtières inondées auraient offert un refuge attrayant contre les conditions inhospitalières et imprévisibles de l'ère glaciaire, les véritables origines de la production alimentaire et de la civilisation restaient peut-être à découvrir, car les indices demeuraient sous l'eau.

Avec toutes les ressources à ma disposition, je décidai d'explorer cette éventualité, tout en sachant que cela m'exposerait à un emploi du temps épuisant et onéreux, riche en voyages et séances de plongée – dont une grande partie risquait de se révéler infructueuse –, de

même qu'il me faudrait pénétrer dans les arcanes de la recherche, compulsier les ouvrages d'obscures bibliothèques et me heurter à des sciences inflexibles, si je devais caresser le moindre espoir de succès.

Un travail de longue haleine

J'avais besoin d'un bon assistant de recherches et je le trouvai en août 2000 : Sharif Sakr, qui s'est révélé le meilleur des nombreux documentalistes avec lesquels je travaille depuis des années. Dès le début, je lui demandai de me dénicher un scientifique de renom dans une grande université, susceptible de nous procurer des cartes d'inondation de haute résolution, quasi à la demande, pour n'importe quel endroit du globe à toute période couvrant la fonte des neiges de l'ère glaciaire. Ce fut le début de notre longue et fructueuse collaboration avec Glenn Milne.

Puis, au dernier trimestre 2000, à mesure que les données concernant les zones inondées commençaient à nous parvenir, je confiai à Sharif une mission en rapport. Il s'agissait de passer en revue les collections des anciennes cartes du XVI^e siècle ou antérieures – c'est-à-dire avant que le monde n'ait été exploré –, pour voir si nous pouvions établir la moindre corrélation avec les profils côtiers de l'ère glaciaire, reconstitués par Glenn Milne.

Cela touche un problème – et un mystère – qui m'intéresse depuis longtemps et auquel j'ai consacré trois chapitres dans *L'Empreinte des Dieux*, en 1996. En résumé, disons que Charles Hapgood et d'autres spécialistes prétendent que certaines cartes datant environ du XIV^e au XVI^e siècle présentent l'Antarctique et d'autres régions du monde non pas sous leur aspect actuel, mais telles qu'elles figuraient à la période glaciaire, lorsque le niveau de la mer se trouvait 120 m plus bas. Par ailleurs, nombre des secteurs en question n'avaient pas encore été découverts (l'Antarctique ne le fut qu'au XIX^e siècle) lorsque les cartes furent dessinées.

Hapgood explique ces anomalies en suggérant qu'au cours de l'ère glaciaire, une haute civilisation, détruite par la suite, aurait pu exister et cartographier le monde avec une précision pratiquement moderne. Il laisse aussi supposer qu'après l'anéantissement de cette hypothétique civilisation, certaines des cartes survécurent et se transmirent au fil des générations, copiées et recopiées maintes fois, tandis que les originales périrent. Peut-être que des fac-similés ainsi préservés et diffusés finirent dans quelque grande bibliothèque de l'Antiquité tardive, notamment à Alexandrie, en Égypte, qui resta longtemps un centre mondial pour les sciences de la navigation et de l'astronomie. Peut-être que certaines reproductions comptèrent parmi d'autres documents sauvés de l'incendie qui aurait démoli la

bibliothèque d'Alexandrie dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Peut-être qu'une poignée d'entre elles trouva refuge dans d'autres archives du Moyen-Orient. Peut-être qu'à partir de là, elles tombèrent quelques siècles plus tard aux mains des Croisés et furent réparties dans toute la Méditerranée, où les marins reconnurent leur valeur pour la navigation. Alors, peut-être qu'à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle commença une nouvelle ère de transcription, où les informations en provenance des anciennes cartes fort estimées et généralement exactes furent intégrées aux observations et aux mesures des marins de l'époque, afin de créer des cartes nautiques d'une étonnante précision. Puisqu'à cette époque la Méditerranée était considérée par ses habitants comme le centre du monde, on ne s'étonnera pas que les copistes réunirent leurs efforts sur des reproductions de la région et des secteurs côtiers voisins, même si leurs documents d'origine présentaient une zone beaucoup plus vaste...

Tout ceci n'est que conjecture, bien sûr. Sauf en ce qui concerne l'apparition soudaine, vers la fin du XIII^e siècle, de cartes étrangement correctes de la Méditerranée et du voisinage proche de l'Atlantique. C'est tout à fait véridique. On les appelle les cartes portulanes et plusieurs centaines d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous ; d'éminents cartographes s'accordent à penser qu'elles démontrent toutes l'influence d'une seule carte initiale, désormais disparue, que le grand historien A. E. Nordenskiöld désigna par « portulane normale ». Plus rares, quelques planisphères et des fragments de cartes du monde existent encore dans le style portulan, et c'est surtout parmi ceux-ci que l'on a observé de prétendues similitudes avec la topographie et les profils côtiers de l'ère glaciaire.

De nombreuses années se sont écoulées depuis la publication par Hapgood en 1966 de son célèbre *Maps of the Ancient Sea Kings*, de même que la technologie pour calculer les niveaux de mer postglaciaires a connu d'énormes innovations. Cependant, même s'il fut souvent attaqué et dénigré par des érudits qui prétendent avoir « démystifié » ses travaux, l'énigme essentielle que Hapgood aborda demeure à ce jour non résolue.

Comme ça ne m'intéresse pas de commenter à nouveau son ouvrage, lisez *L'Empreinte des Dieux*, ou mieux encore, lisez Hapgood ! Toutefois, à la lumière des données dont nous disposons grâce à Glenn Milne, je demandai à Sharif de porter un œil neuf sur certaines des cartes les plus fascinantes mises en évidence par Hapgood, et d'en trouver d'autres en rapport. Je lui suggérai d'exclure l'Antarctique de sa recherche, puisque j'y avais accordé suffisamment d'attention en 1995. Et toujours pour éviter les répétitions, je lui dis d'ignorer toutes les corrélations déjà notées par Hapgood. Je souhaitais

uniquement des éléments jamais observés et discutés jusque-là, présentant de vraies similitudes avec les cartes d'inondation et assez de poids pour résister à l'examen hostile et scrupuleux de la gent académique.

C'était, semble-t-il, beaucoup demander – un travail de longue haleine –, mais en février 2001, Sharif m'envoya un e-mail au sujet d'une carte de l'Inde sur laquelle il enquêtait. Cette carte portugaise de 1510 offrait l'avantage remarquable de délimiter de manière fidèle et détaillée les profils du littoral indien, tel qu'il se présentait voilà 15 000 ans.

J'étais déjà en Inde lorsque je lus le courrier électronique sur mon ordinateur portable, le 23 février 2001. Je venais de rentrer en avion au Tamil Nadu, après quatre jours de travail aux Maldives avec l'équipe de Channel 4.

La même nuit, après nous être inscrits au Fisherman's Cove Hotel de Mahâbalipuram, où nous devons filmer le lendemain matin, nous reçûmes confirmation par le NIO que leur équipe avait de nouveau localisé la structure en U, au large de Poompuhur, et qu'elle serait prête à plonger avec nous le 26.

13

Les îles aux pyramides

« Les Redin arrivèrent longtemps avant tout autre Maldivien. Entre eux et la population actuelle, on dénombra certes de nombreux peuples, mais aucun n'eut la puissance des Redin. Ils utilisaient non seulement la voile mais aussi les rames, et se déplaçaient donc à grande vitesse sur la mer... »

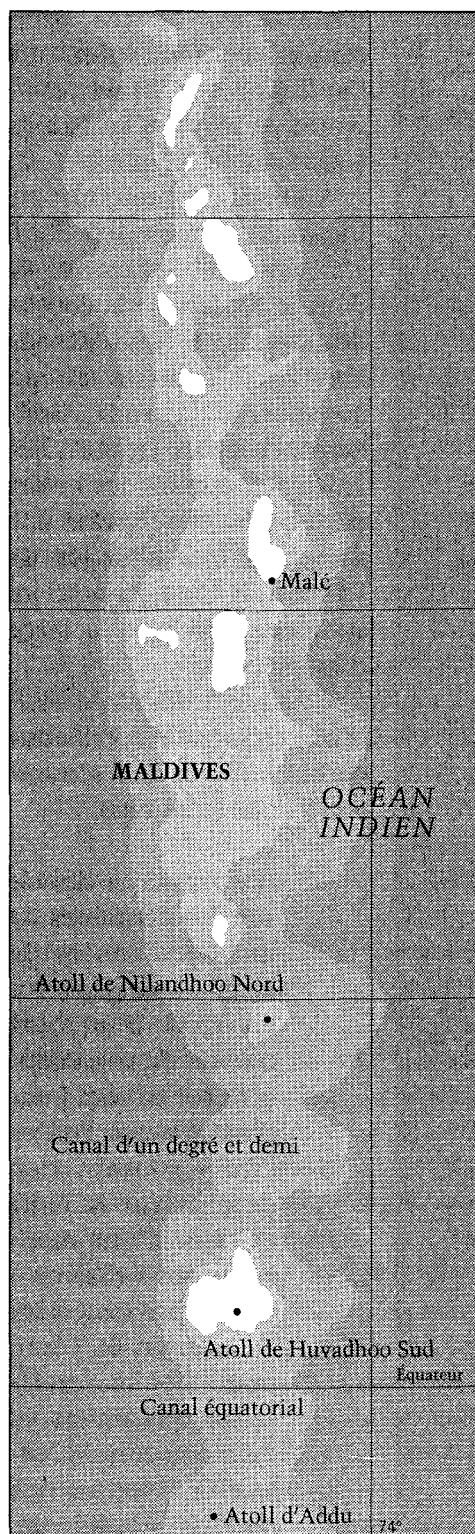
Thor Heyerdahl

République des Maldives, 18-23 février 2001

ME voilà aux Maldives. Imaginez que vous êtes en train de voler dans un avion spécialement équipé, dans un ciel d'un bleu infini, au-dessus d'un océan d'un bleu infini... L'engin est très rapide et maniable, si bien que vous pouvez vous rendre n'importe où, et tout ce que vous voyez c'est du bleu... au-dessus et au-dessous.

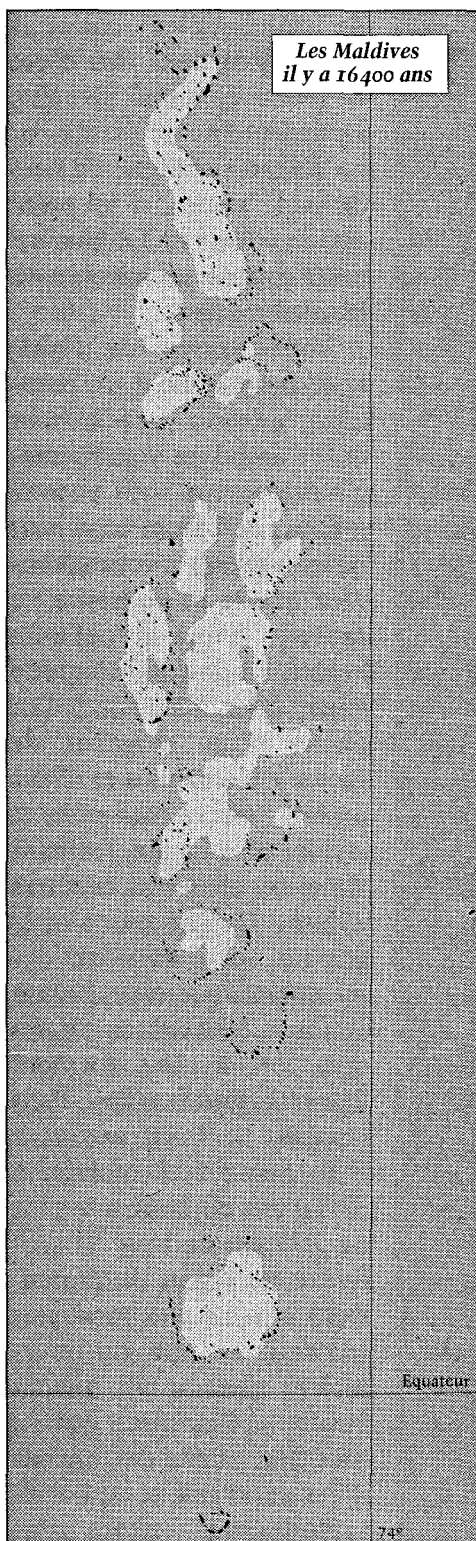
Soudain, au loin, là où le ciel rejoint la mer, votre œil entrevoit une lueur... à l'horizon. Vous dirigez l'avion vers cette lumière, en volant à 200 m au-dessus de l'océan, dont les petites vagues se brisent en écume blanche.

La terre apparaît bientôt... une bande de sable incurvée d'à peine un kilomètre de large sur trois kilomètres de long, constellée de palmiers luxuriants qui semblent flotter dans une mer offrant désormais d'incroyables nuances d'azur et de turquoise. Vous survolez ensuite une zone vierge de toute jungle, où s'amoncellent



de minuscules maisons construites dans des blocs de pierre de corail blanche, séparées l'une de l'autre par un réseau rectiligne de rues de sable blanc... à tel point que ce village de Lilliputiens brille comme un miroir sous le soleil matinal.

Vous gagnez de l'altitude pour jouir d'un meilleur panorama (rappelez-vous qu'il s'agit d'un voyage imaginaire et que vous pouvez grimper au besoin aussi haut qu'un satellite) et vous découvrirez que la toute petite île sauvage d'une stupéfiante beauté, au-dessus de laquelle vous voliez à l'instant, fait partie d'un chapelet de barres sablonneuses et d'îlots déserts, encore plus petits et encore plus beaux, formant anneaux, croissants et autres ellipses. Ce chapelet s'intègre lui aussi dans un des innombrables réseaux d'autres anneaux, croissants et ellipses qui, côte à côte, forment une plus grande ellipse dans l'océan : le bord extérieur d'un grand atoll maldivien de 50 km de large sur plus de 100 km de long. Il renferme un lagon de dimensions à peine plus modestes (puisque les îlots du pourtour se révèlent eux-mêmes étroits), à l'intérieur duquel sont disséminées des dizaines d'îles coralliennes et de barres sablonneuses encore plus



minuscules, où les principales configurations de l'archipel des Maldives – anneaux, ellipses, croissants – se répètent à l'infini.

Vous gagnez toujours de l'altitude, contemplez enfin l'archipel en entier qui se déploie en suivant la courbe de la terre, et vous découvrirez qu'il consiste en un assemblage d'atolls similaires, vingt-six en tout, liés entre eux comme les perles d'un collier et décrivant une sorte d'ellipse allongée de 754 km de long du nord au sud, sur 118 km de large d'est en ouest.

Chaque atoll est le fruit d'une croissance corallienne ourlant les bords d'un sommet volcanique submergé :

«Le scénario se déroule sur des centaines de milliers d'années : le corail s'amalgame sur les rives d'un bloc continental volcanique et forme un récif frangeant. Ensuite, lorsque l'île – souvent rien de plus que la cime exposée d'une montagne sous-marine – commence lentement à sombrer, le corail poursuit sa croissance quasiment au même rythme. L'ensemble compose une barrière corallienne

qu'un lagon sépare de l'île en train de s'enfoncer. Lorsque celle-ci est totalement immergée, la croissance corallienne constitue alors la base d'un atoll entourant l'endroit où se situait le bloc continental ou l'île volcanique. Le lagon encerclé amoncelle le sable et les brisures de corail, tandis que le fond se construit par-dessus le bloc continental résiduel... L'expansion corallienne peut aussi donner naissance à des récifs et à des îlots au sein même du lagon...¹»

Les fonds du lagon sont tous submergés de nos jours, mais au dernier apogée glaciaire, lorsque le niveau des eaux se situait 120 m plus bas, les énormes bassins au cœur de chacun des atolls maldiviens étaient à sec...

Vous redescendez maintenant à basse altitude, en vous rapprochant de la mer, cap sur un seul et unique atoll, une île vert émeraude. Dans le pourtour d'une plage de sable d'un blanc immaculé, l'endroit semble ne rassembler qu'une jungle de palmiers, apparemment déserte.

Puis vous repérez une clairière, à moins de cinq cents mètres de la mer. Vous survolez d'encore plus près. Au cœur de ladite clairière, avec un arbre coiffant son sommet, vous découvrez une sorte de colline conique. Toujours plus près, la colline n'en est pas une et n'a rien d'un cône.

Il s'agit d'une pyramide en ruine, en partie effondrée, de la hauteur d'un immeuble de deux étages.

Le chapelet

Nos quatre jours passés aux Maldives, avant de rentrer aussitôt en Inde le 23 février 2001, n'étaient pas censés faire l'objet d'une expédition en quête de ruines sous-marines, impossible à réaliser en si peu de temps dans un archipel formé d'environ 1 200 îlots minuscules s'étendant sur 8 degrés de latitude et 90 000 km² d'océan. Dans toute cette masse d'eau bleue, la superficie totale de terre au sec atteint moins de 300 km² et beaucoup de scientifiques pensent que même ces restes-là seront submergés d'ici la fin du XXI^e siècle, en raison de l'élévation du niveau de l'océan, tributaire du réchauffement de la planète².

La menace de disparition qui plane sur les Maldives et sa culture unique nous rappelle que les mers peuvent monter et ainsi engloutir les basses terres – ainsi que toute leur histoire – sans laisser la moindre trace. Et si cela est vrai à l'heure actuelle, au cœur de la période interglaciaire la plus calme depuis 2,5 millions d'années, alors nul n'a besoin d'être grand clerc pour s'imaginer à

quoi ressemblait le monde, lorsque le niveau des eaux grimpait follement, il y a entre 15 000 et 7 000 ans.

En outre, grâce à l'ingéniosité de la science moderne, des cartes d'inondation nous aident à retracer le scénario et même si elles ne sont sans doute pas d'une parfaite exactitude (encore qu'on puisse sans cesse les affiner), elles se fondent sur les meilleures données actuellement disponibles.

Au sujet des Maldives, elles nous disent que ce chapelet d'atolls disséminés, qui forment désormais l'archipel, constituait une masse quasi ininterrompue au dernier apogée glaciaire, uniquement entrecoupée de canaux discontinus, de baies et d'îlots, occupant peut-être 50 000 km² sur les 90 000 km² que couvre aujourd'hui la république à l'intérieur de ses eaux territoriales. Autrement dit, les quelque 49 700 km² de territoire encore à sec il y a entre 21 000 et 16 000 ans sont de nos jours immergés.

Lorsque j'enquêtais sur l'énigme de Kumari Kandam, je ne pouvais guère ignorer ce bloc continental disparu dans l'océan Indien, qui, à l'époque glaciaire, s'étirait vers l'équateur depuis un point quasi parallèle à l'extrémité sud prolongée du Tamil Nadu. Aujourd'hui encore, les Maldives fortement réduites constituent une barrière à la navigation, mais il y a 16 000 ans, quiconque s'aventurait dans les parages se voyait confronté à 800 kilomètres de falaises du nord au sud, lesquelles obstruaient de manière efficace le passage est-ouest. Les hypothétiques marins de l'ère glaciaire souhaitant naviguer vers l'orient ou l'occident auraient été plus ou moins contraints d'emprunter l'un des deux profonds canaux : celui d'«un degré et demi» (ainsi nommé car il coupe les Maldives à un degré et demi au nord de l'équateur) et le «canal équatorial», qui, à l'époque comme de nos jours, mesurait environ 50 km de large et sépare l'atoll de Huvadhoo Sud (dans l'hémisphère nord) de celui d'Addu (dans l'hémisphère sud).

Aussi, plutôt que de figurer comme des confettis dans l'océan, les Maldives d'il y a 16 000 ans devaient se révéler redoutables. Si, selon les mythes, une contrée comme «Kumari Kandam» a jamais existé sur les bordures côtières antédiluviennes de l'Inde méridionale et du Sri Lanka, est-ce qu'elle n'aurait pas aussi englobé la grande barrière d'îles des Maldives situées à quelques centaines de kilomètres au sud-ouest ? Comme je l'ai observé au chapitre 11, une telle hypothèse expliquerait les vieilles traditions tamoules selon lesquelles Kumari Kandam s'étendait jadis dans l'océan Indien sur «700 kavathams» (environ 1 600 km) par-delà l'actuel cap Comorin.

La disparition de la préhistoire

L'histoire ancienne des Maldives est presque totalement inconnue³ et leur profil d'inondation laisse supposer que leur préhistoire – si tant est qu'elle a existé – a fort bien pu disparaître sous les eaux montantes de la fin de la glaciation. L'affaire se complique par la présence d'une alarmante «anomalie de gravité» concentrée dans la région. Pour le profane, disons que l'archipel se situe au pied d'une énorme dépression à la surface de l'océan Indien, ce creux étant créé par un puissant champ de gravité, dont certains pensent qu'il est lié à la masse des montagnes englouties sur lesquelles se sont formés les atolls maldiviens. Comme pour toutes les autres altérations de gravité (les satellites ont mesuré plusieurs dépressions semblables dans les océans du globe), rien ne prouve que celle-ci se soit toujours trouvée au même endroit, ou que sa profondeur soit restée la même, ni même qu'elle le restera dans l'avenir⁴.

Rares furent les travaux archéologiques effectués dans la région, mais à en croire la plupart des érudits classiques, «les premiers colons arrivèrent de Ceylan vers 500 apr. J.-C. au plus tard et étaient bouddhistes⁵». D'autres spécialistes avancent la date approximative de 500 av. J.-C. et observent la présence d'Indiens du Sud, en particulier tamouls, et une influence religieuse hindoue⁶. Thor Heyerdahl, qui fut l'un des seuls à avoir conduit des expéditions archéologiques aux Maldives – et dont l'ouvrage *The Maldives Mystery* constitue l'unique tentative d'approche des problèmes de l'histoire ancienne des îles –, pense que les habitants s'installèrent bien plus tôt, peut-être vers 2000 ou 3000 av. J.-C., et qu'ils jouèrent sans doute un rôle dans les échanges commerciaux primitifs de l'océan Indien, auxquels participèrent les civilisations de l'Égypte ancienne, de la Mésopotamie et de l'Indus-Sarasvatî⁷. Jusqu'ici la thèse de Heyerdahl ne fut pas soutenue par les quelques datations au carbone obtenues aux Maldives – aucune ne fut antérieure à 540 apr. J.-C.⁸ –, mais il peut encore avoir raison sur ce sujet comme dans d'autres domaines. Nous en ignorons plus que nous n'en savons sur cet archipel:

«D'ordinaire, l'histoire d'une nation commence lorsqu'un puissant monarque fonde sa dynastie. Les Maldives font exception à la règle, car une longue lignée royale était déjà installée avant que ne débute l'histoire connue de l'archipel. Et cette monarchie s'acheva lorsque le dernier roi fut nommé sultan par un étranger religieux arrivé par la mer, lequel amorça l'histoire locale. Sous son influence, tous les

monarques sombrèrent dans l'oubli, sauf un, celui qu'il convertit lui-même. Sans recourir aux armes et sans avoir du sang maldivien dans les veines, il introduisit une nouvelle foi, de nouvelles lois et établit l'actuel État musulman des Maldives⁹. »

En d'autres termes, l'archipel subit non seulement les incursions marines et les déprédations habituelles du temps, mais fut converti en l'an 1153 apr. J.-C. (l'année 538 du saint prophète) à l'islam¹⁰, qui dégrada les structures, reliques et autres inscriptions anciennes. Comme l'explique mon vieil ami Peter Marshall, auteur de *Journey Through the Maldives* :

« L'histoire archivée ne commence que vers l'époque de la conversion des Maldives à l'islam... À l'instar des chrétiens d'Europe qui entament leur calendrier à la naissance du Christ et tendent à repousser les religions précédentes en les jugeant païennes, les Maldiviens suivent le calendrier de l'hégire. Jusqu'à une période récente, ils s'intéressaient peu à leur passé. L'histoire pré-islamique de l'archipel fut non seulement éradiquée, mais la plupart des reliques pré-musulmanes également détruites¹¹. »

Pour leurs recherches, les archéologues se retrouvent donc avec une fraction – sans doute peu représentative – de ce qui existait jadis sur ces îles, du moins pour la partie terrestre, car nul n'a encore effectué des fouilles sous-marines.

Malgré tout, enfouies dans la jungle des îlots – dont certains inhabités et tous interdits aux touristes –, plusieurs dizaines de pyramides, en partie effondrées et recouvertes de végétation, se dressent jusqu'à 10 m de haut, leurs côtés orientés vers les points cardinaux. Bien qu'ils soient aujourd'hui en ruines, ces monticules de terre et de pierre, dont on aperçoit parfois des paliers très serrés d'assises de maçonnerie mégalithiques, constituent une présence sombre et menaçante dans la jungle. Appelés *hawitta* par les insulaires, la fonction précise et l'origine de ces tertres n'ont pas été confirmées, bien que la datation au carbone place leur construction entre 500 et 700 apr. J.-C.¹²

La plupart des spécialistes pensent qu'il s'agit de *stupas* bouddhistes (monticules funéraires) et sont sans doute dans le vrai. On a découvert des sculptures, des bas-reliefs et des reliques à l'évidence bouddhistes parmi les ruines, et certaines pièces se révèlent similaires aux œuvres bouddhistes de la même période en Inde et

au Sri Lanka : cela ne fait donc pas l'ombre d'un doute que le bouddhisme était largement implanté dans ces îles au cours des siècles qui précédèrent la venue de l'islam ¹³. D'ailleurs, un texte sanskrit du bouddhisme Vajrayana remontant au IX^e ou au X^e siècle apr. J.-C. constitue le plus ancien écrit lisible retrouvé jusqu'ici aux Maldives ¹⁴.

Cependant, comme l'ont remarqué un certain nombre d'observateurs, ce bouddhisme maldivien semble revêtir un aspect assez étrange. Serait-ce quelque autre influence religieuse qui transparaîtrait... peut-être une forme d'hindouisme qui aurait précédé le culte de Bouddha dans l'archipel ? Certaines stupéfiantes sculptures de visages humains grotesques aux yeux exorbités, à la moustache torsadée et aux crocs de félins, « peuvent évoquer des divinités hindoues ¹⁵ », reconnaît Arne Skjolsvold, archéologue du musée du Kon-Tiki, qui préfère néanmoins analyser de telles images comme l'expression d'une sous-culture locale du bouddhisme tantrique ¹⁶.

Le divehi, la langue maldivienne, peut fournir éventuellement des indices. Elle appartient à la famille indo-européenne, est liée au sanskrit et donc aussi au cinghalais, l'une des langues du Sri Lanka (l'autre étant le tamoul). Le cinghalais a été fortement influencé et modifié par le tamoul ¹⁷, et, selon Clarence Maloney, le divehi renferme une sous-couche de tamoul/dravidien, ce qui laisse entendre que l'« hindouisme était présent aux Maldives avant la période bouddhiste ¹⁸ ».

Autre phénomène intéressant : les fouilles archéologiques effectuées dans l'archipel ont mis à jour un grand nombre de sculptures « phalliques », par exemple au milieu des ruines d'un vaste ensemble de temples dans l'atoll de Nilandhoo Nord ¹⁹. J'ai pu étudier une série d'objets de ce type en provenance de différents points des Maldives et, à mon avis, hormis quelques pièces insolites, il s'agit ni plus ni moins de Siva lingas.

En un sens, il n'est pas surprenant que cet emblème caractéristique de Siva se retrouve ici, dans ces îles perdues au bord de l'hémisphère sud, puisqu'il a toujours représenté Dakshinamûrti, « le dieu du Sud ²⁰ ». Mais Siva est une divinité ancienne et vénérée de toutes parts, que les *Vedas* associent aux hauts sommets de l'Himalaya dans le nord et dont l'image de seigneur ascétique du Yoga et de Pashupati – celui qui a vaincu l'animal en lui – remonte à près de 5 000 années dans les cités Indus-Sarasvatî de Harappa et de Mohenjo-Daro.

Par ailleurs, comme nous l'avons vu au chapitre 11, on a retrouvé tant d'objets évoquant le lingam dans des sites pré-harappéens que T. R. Sesha Iyenagar peut s'exclamer : « le culte de Siva sous la forme

d'un linga existait à l'âge de pierre ²¹ ». À cet égard, la tradition de Kumari Kandam se révèle par conséquent en accord avec les faits archéologiques, lorsqu'elle proclame que Siva était membre de la Première sangam, censée avoir été fondée dans la ville antédiluvienne de Tenmadurai voilà 11 600 ans... une date au cœur même de l'âge de pierre.

L'énigme des hawittas

Mettons pour l'instant de côté les allusions à une lointaine antiquité en ce qui concerne la religion et les idées religieuses qui donnèrent naissance à l'hindouisme et au bouddhisme (car ce dernier n'est rien d'autre qu'une ramification « protestante » de l'hindouisme, et les deux cultes trouvent leurs origines et leur ascendance dans les *Vedas*).

Acceptons l'éventail des dates qui avoisinent le milieu du premier millénaire apr. J.-C., proposé par les archéologues pour la construction des *hawittas* pyramidaux des Maldives (ou, à proprement parler, pour l'édification de ceux que l'on a jusqu'ici mis à jour).

Et acceptons ces mêmes dates pour les sculptures, reliques et autres objets de cultes retrouvés dans les parages. Aucune raison ne nous en empêche, semble-t-il; au contraire, les archéologues donnent l'impression d'avoir bien accompli leur travail et ces dates ont tout lieu d'être exactes, avec une marge raisonnable de deux ou trois siècles en plus ou en moins.

Mais alors une question se pose: d'où proviennent l'art et l'architecture religieux propres aux Maldives? Certes, les sculptures et les pyramides – ou stupas – ressemblent à celles des Bouddhistes du Sri Lanka, à quelques différences près... On ne peut nier qu'elles évoquent celles des Hindous de l'Inde méridionale, mais certains détails divergent aussi. Alors où et quand ces dissimilitudes et ces caractéristiques uniques ont-elles pris naissance? Il n'existe aucune trace archéologique d'une quelconque évolution des idées architecturales et symboliques derrière les plus anciennes structures maldiviennes. Les *hawittas* font soudain leur apparition – il y a environ 1 500 années, à en croire la datation au carbone – sous un aspect déjà bien achevé, bien ouvragé, et avec tout le savoir-faire des bâtisseurs.

Étaient-ils l'œuvre d'immigrants qui importèrent des règles architecturales préexistantes? C'est probable... mais, dans ce cas, d'où venaient-ils? On n'a retrouvé aucune trace du style maldivien spécifique en Inde ou au Sri Lanka. Ou bien est-ce possible que les mers toujours plus envahissantes aient simplement balayé et anéanti les étapes primitives de l'histoire des Maldives, tout comme

elles feront disparaître le peu qui reste de l'archipel avant la fin du siècle?

Le circuit antédiluvien de Bill Allison

J'ai plongé à deux reprises dans les eaux bleues des Maldives en compagnie de Bill Allison, un Canadien robuste de cinquante-quatre ans, cheveux en brosse, œil d'acier et ventre plat, qui dirige une étude scientifique de longue haleine dans les récifs coralliens de l'archipel. J'ai déjà fait remarquer que notre emploi du temps très serré pour les prises de vue et le vaste territoire à couvrir éliminait toute plongée structurée ou préliminaire durant notre bref séjour, pour les mêmes raisons qu'il n'y a pas lieu de chercher une aiguille dans une botte de foin. Dans l'esprit des producteurs, ces deux explorations sous-marines avaient simplement pour objectif de filmer ce qu'ils appellent «de belles images»: de jolis poissons, de fabuleux coraux, des eaux tropicales luxuriantes et limpides à l'envi, le soleil, les vagues, etc... et quelques plans génériques de votre serviteur en train de nager *in situ*. En ce qui concerne le sujet du reportage, le «prétexte» de nos plongées (comme s'il fallait un prétexte aux Maldives!) serait fourni par Bill Allison – l'expert en récifs coralliens – qui me montrerait – à moi, le détective de l'histoire – les cavités et les grottes creusées par le ressac et à diverses profondeurs dans les formations coralliennes, à mesure que le niveau de la mer baissait, des millénaires plus tôt.

Après nos plongées, nous passâmes l'après-midi à bavarder, assis au soleil, sur le pont du bateau mouillant en pleine mer, de l'autre côté du pourtour externe de l'atoll North Male. Je demandai alors à Bill:

– Par quel miracle les Maldives sont-elles apparues ici? Nous voyons des coraux au-dessous de nous, mais comment sont-ils venus là?

Bill: Eh bien, il semble que pendant que l'Inde dérivait vers l'Asie [la dérive des continents, il y a des centaines de millions d'années], les Maldives ou ce qui est devenu cet archipel sont restées à la traîne, comme un chapelet de volcans, et, à mesure que ceux-ci se sont enfoncés dans la croûte terrestre, le corail s'est formé par-dessus et n'a cessé de se développer. En ce moment, il y a peut-être plus de deux mille mètres de corail.

GH: Deux mille mètres de corail au-dessus des volcans d'origine?

Bill: Exact.

GH: Mazette!... (*Je pris le temps de réfléchir.*)... Et si... si nous revenions à la période qui m'intéresse, à savoir celle du dernier apogée glaciaire, jusqu'au début de l'époque historique, il y a environ 5 000 ans – disons entre 17 000 et 5 000 avant notre ère –, que verrions-nous ici, dans les alentours, si nous pouvions remonter de 17 000 années dans le temps?

Bill: Ma foi, nous serions exactement au même endroit dans ces îles, et nous verrions ces arbres 130 m plus haut... Comme les falaises de Douvres, par exemple. Il s'agirait d'un plateau avec des cavités, où se trouvent désormais les canaux, de sorte que ces falaises pourraient avoir 130 m de haut...

GH: Je n'en reviens pas.

Bill:... et les canaux...

GH: Nous aurions ce relief en surplomb, alors?

Bill: Tout à fait. Et les canaux pourraient se trouver... disons à 80... 90 m de haut.

GH: En effet... Et donc, une fois dans ce secteur là-bas (*en désignant l'atoll du doigt*), il n'y aurait sans doute que de la terre?

Bill: Oui.

GH: Avec peut-être un peu d'eau?

Bill: Eh bien, ce serait une dépression, et ça dépend, en réalité. C'est un matériau très poreux. Le corail ne se développe pas comme une masse solide, ce ne sont que des crevasses et ainsi de suite, alors l'eau de pluie serait vite absorbée. Il pourrait y avoir des lacs temporaires, des cours d'eau, qui se transformeraient sans doute en rivières souterraines et se videraient dans la mer en infiltrant les terres ou peut-être par les canaux.

GH: Y aurait-il des fleuves au-dessus du sol?

Bill: Des fleuves? Probablement. Mais plutôt des rivières qui disparaîtraient assez vite dans la terre, et nous pouvons imaginer des cascades jaillir de ce plateau face à nous et se déverser dans l'océan.

GH: Donc... donc la terre serait dressée au-dessus de nous. Cela signifie-t-il que nous pourrions ou non nous trouver en mer, comme en ce moment même?

Bill: Eh bien, c'est possible... nous pourrions être en partie sur la plate-forme continentale ou sur l'île aussi, selon notre distance par rapport au rivage. (*Il jette des regards alentour et par-dessus bord.*)

GH: Mais en général, d'une île à l'autre, quelle serait la situation? Y aurait-il seulement des îles?

Bill (en jugeant l'emplacement du bateau par rapport au récif) :
Oh, je vois. Nous sommes à l'extérieur de l'atoll à présent, alors nous serions toujours en mer... Nous regarderions ce grand plateau et les îles ; ce que nous considérons maintenant comme le fond de l'eau entre les îles serait entièrement à sec – à moins qu'il n'ait plu et que des lacs se soient formés – et il y aurait de la jungle végétative. Cela ressemblerait beaucoup au Cockpit Country dans l'actuelle Jamaïque.
GH : Entendu. Ce serait donc ainsi...

Bill : C'est comme ça que je l'imagine.

GH : Il y aurait une végétation luxuriante, une jungle ?

Bill : Oui. Sur du calcaire, ce qu'on appelle un relief karstique, très accidenté, avec des renforcements.

GH : Et ensuite qu'est-ce qui se passe ? Nous sommes remontés de 17 000 ans dans le temps. Nous nous trouvons devant l'atoll. Nous regardons à l'intérieur. La terre – la jungle – abonde entre les îles individuelles d'aujourd'hui. Nous savons qu'après le dernier apogée glaciaire, le niveau de la mer s'est mis à monter. Alors, si vous pouviez simplement me parler de ce qui s'est produit après. Et je conçois que la question est complexe, parce qu'en même temps que l'océan monte, les volcans s'enfoncent très, très lentement et le corail se forme.

Bill : Eh bien, comme le niveau de la mer s'élevait, nous verrions toute cette végétation et ces terres inondées. Une grande partie du sol deviendrait du sédiment en suspension dans l'eau. Ce qui empêcherait sans doute la formation de corail pendant quelque temps, ou bien certains récifs se développeraient et d'autres non, et c'est ce qui explique probablement une partie des variations de niveau sous nos yeux. Nous voyons des récifs qui atteignent peut-être 50 m de haut... Leur sommet se situe à 50 m, mais il n'y a aucune raison évidente qui les a empêchés de grandir ; nous ne pouvons que supposer qu'ils ont coulé sans motif valable, alors que d'autres sont restés dressés, et ce sont ceux qu'on aperçoit en surface aujourd'hui.

GH : D'après des études qui ont été réalisées, je sais qu'il existait encore une grande quantité de terres à sec ici, il y a 10 000 voire 8 000 ans. Il y en avait davantage au-dessus de l'eau qu'à l'heure actuelle. Y aurait-il une raison qui empêcherait ces îles d'être habitées à cette époque-là ? Les gens auraient-ils pu vivre dans ce genre d'endroit ?

Bill : Je serais tenté de croire que les îles étaient relativement

faciles à trouver, compte tenu de leur altitude et, je suppose, de l'étendue vers l'ouest de la plate-forme continentale indienne... alors, si l'on arrive à découvrir comment se déplaçaient nos ancêtres, je ne serais guère surpris d'apprendre qu'ils soient venus jusqu'ici.

GH: Parce qu'il semble que cette montée des eaux..., j'ignore si vos études sous-marines vous ont fourni des indications à ce sujet, mais nous avons découvert jusqu'ici que cette élévation du niveau de la mer ne semble pas avoir été progressive, mais qu'elle s'est déroulée plutôt par épisodes, avec des pics lorsque se sont produites de soudaines inondations, puis une phase plateau, et de nouveau une submersion. En voyez-vous les signes ici, sous l'eau?

Bill: En fait, c'était non seulement intermittent, mais il y avait des déclins à certaines époques, et si le niveau de la mer ne changeait pas pendant une période assez longue – et j'ignore à quelle durée précise cela correspond, mais sans conteste de plusieurs siècles à un millénaire –, alors des cavités se creusaient par exemple sur le versant du récif et, par endroits, les brèches plus grandes qui se dissolvaient dans l'eau devinrent des grottes ou des cavernes, comme celles où nous avons nagé cet après-midi... et d'autres s'effondrèrent, et vous pouvez voir ces structures démolies ici et là.

La vision terriblement tentante de Bill Allison

Une ultime question me brûlait les lèvres... la plus évidente :

– Depuis toutes ces années que vous plongez aux Maldives, m'enquis-je, n'avez-vous jamais vu sous l'eau quelque chose qui ait l'air de fabrication humaine... et je ne fais pas allusion à un objet moderne qu'on aurait jeté à la mer, mais à quelque chose d'ancien?

Il y eut un silence, puis Bill répondit en hésitant un peu :

– Eh bien, ça m'est arrivé une fois, quand je me suis trouvé là-dessous, où je n'aurais pas dû... et je n'en croyais pas mes yeux.

GH: À quelle profondeur étiez-vous?

Bill: À quarante mètres, occupé à je ne sais quelle tâche, et la chose se situait au-dessous de moi... à 70 m, mais c'est juste une estimation... et ça ressemblait beaucoup à un escalier.

GH: Vous m'en direz tant!

Bill: Mais compte tenu de la distance entre cette chose et moi, et le fait qu'on ne distingue pas très bien ce qu'on voit à cette distance, d'autant que l'esprit vous joue des tours à cette

profondeur... disons que je ne miserais pas trop là-dessus quand même.

GH: Mais cela ressemblait à des marches d'escalier bien découpées?

Bill: Oui. Et étroites, qui plus est... c'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille... le fait qu'elles aient une largeur bien précise. C'était clairement déterminé.

GH: Avec des sortes de bords latéraux?

Bill: Oui, c'était une structure à degrés, c'est sûr... du moins à ce que je pouvais en voir à cette distance.

GH: Alors qu'avez-vous ressenti en la voyant? C'est une hallucination?

Bill: Non, je me suis dit: «C'est intéressant... J'aimerais y retourner un de ces jours pour regarder de plus près.» Mais je préférerais le faire avec du Trimix et un support correct en surface.

GH: Sommes-nous loin du site?

Bill: C'est dans le canal de Vadhoo... à environ une heure de bateau, mais je ne suis pas du tout certain de pouvoir retrouver l'endroit.

GH: Et ça se trouve à proximité des îles? J'imagine que c'est partout le cas ici.

Bill: Oui, c'est juste aux abords du pourtour d'un atoll. Alors, si le niveau de l'eau était 130 m plus bas, ou en tout cas inférieur d'environ 70 m, ce genre de structure était nécessaire pour accéder à la mer ou à la terre.

GH: Une jetée ou un quai, quelque chose avec des marches, oui.

Bill: Mais franchement, je veux dire que...

GH: Vous ne pouvez pas me le certifier?

Bill: Sur une échelle de probabilités, je dirais vingt pour cent ou un peu moins.

Même si Bill m'avait annoncé à peine deux pour cent de chances pour qu'il retrouve son escalier, je crois que j'aurais quand même voulu aller voir.

Mais si nous pouvions les localiser – ce qui en soit nécessitait plusieurs jours de recherches –, il m'aurait fallu une longue formation complexe et hautement technique pour plonger au Trimix (un mélange spécial de gaz qui remplace l'air comprimé), avant de pouvoir descendre en toute sécurité à 70 m de fond. Au mieux – et uniquement si la visibilité se révélait excellente – nous serions restés à 40 m de profondeur pour regarder les marches comme Bill l'avait fait.

Cependant le choix ne se présenta pas, car notre planning de tournage nous obligeait à regagner l'Inde le lendemain. Marches ou pas, nous allions devoir faire nos bagages et nous en aller...

Le secret des Redin

Il existe d'anciennes traditions orales, que les aînés de certaines îles les plus reculées perpétuent encore et qui expliquent l'atmosphère de grandeur préhistorique disparue aux Maldives et les étranges ruines qui y sont présentes. Ces légendes parlent d'un peuple mystérieux, les Redin, qui auraient construit les *hawittas* et que Naseema Mohamed, une spécialiste du Maldives National Institute for Linguistic and Historical Research, me décrivit comme :

« Très grands. Ils avaient la peau claire et les cheveux bruns, parfois les yeux bleus. Et c'étaient de très, très bons navigateurs. Cela fait des années et des années que cette histoire circule aux Maldives, et il existe certains endroits où l'on dit que les Redin campèrent, où ils furent enterrés. Mais nous ne savons pas réellement à quelle époque cela s'est passé ²². »

Au cours de sa série de recherches aux Maldives, Thor Heyerdahl glana et rassembla des légendes de Redin ici et là dans l'archipel. Il en conclut que, dans la mémoire des insulaires, les Redin constituaient un « peuple de jadis avec des capacités humaines extraordinaires ²³ » :

« Les Redin arrivèrent longtemps avant tout autre Maldivien. Entre eux et la population actuelle, on dénombra certes de nombreux peuples, mais aucun n'eut la puissance des Redin. Ils utilisaient non seulement la voile mais aussi les rames, et se déplaçaient donc à grande vitesse sur la mer... ²⁴ »

De la même manière, Peter Marshall rapporte une tradition maldivienne sur l'adresse nautique phénoménale des Redin, si bien qu'un jour ils préparèrent leur repas au nord de l'archipel, puis naviguèrent si vite jusqu'à la pointe sud qu'ils purent consommer là-bas leurs plats encore chauds ²⁵.

De telles images d'humains dotés de pouvoirs surnaturels voire quasi divins, qui filent sur la mer dans leurs bateaux à voiles ou à rames, ne sont pas sans nous rappeler étrangement le *Rigveda* (cité au chapitre 7) au sujet des Asvins, qui sont loués à maintes reprises pour avoir mené un sauvetage audacieux dans les profondeurs de l'océan Indien :

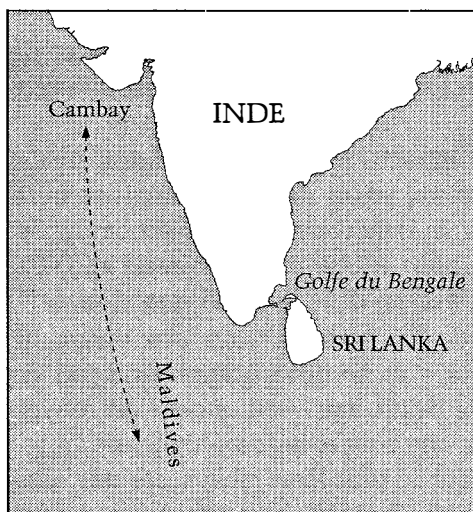
« Oui, *Asvins*, tel un homme mort qui laisse ses richesses, Tugra quitta Bhujyu dans le trouble des eaux... Vous le rame-nâtes à bord de vaisseaux agités... Bhujyu vous transpor-tâtes... vers le rivage lointain de la mer, la grève de l'océan... Vous façonnâtes l'exploit de ce héros dans l'océan qui offre ni soutien, ni prise, ni équilibre, que de temps vous trans-portâtes Bhujyu jusqu'à son domicile à bord d'un bateau aux cent rames, Ô *Asvins* ²⁶ ! »

« Ô *Asvins*... Vous rejoignîtes le fils de Tugra [Bhujyu], parmi les trombes d'eau, à bord de ce bateau agité pourvu d'ailes [voiles ?] pour voler, après quoi... vous l'amenâtes. Et vous échappâtes avec aisance au puissant déluge. Quatre bateaux, bienvenus au milieu de l'océan, manœuvrés par les *Asvins*, sauvèrent le fils de Tugra, celui qui fut jeté la tête la première dans les eaux... ²⁷ »

Un lien avec le golfe de Cambay ?

Toute relation avec les *Asvins* védiques n'est que pure spéculation. Toutefois, Thor Heyerdahl ne manque pas d'arguments pour affirmer que le mythe des *Redin* dissimule une véritable histoire, plus ancienne que la date désormais confirmée par le radiocarbone

concernant la construction des *hawittas* – que la tradition attribue néanmoins aux *Redin* – et que le peuple auquel il fait allusion serait sans doute originaire du nord-ouest de l'Inde, soit le cadre initial du *Rigveda*. Après avoir visité le Gujerat et les grands docks marins de la civilisation Indus-Sarasvatî à Lothal – où l'on a déterré parmi les ruines des cauris en provenance des Maldives (*cyprea moneta*) qui sont exposés au musée du site²⁸ –, il fait ce commen-taire :



Lien maritime préhistorique possible entre les Maldives et l'Inde septentrionale.

«J'étais convaincu qu'au moins l'élément hindou présent aux Maldives provenait de la région nord-ouest de l'Inde. Et les Hindous ne furent probablement pas les premiers à effectuer la traversée directe vers le sud et l'archipel, après avoir levé l'ancre dans le golfe de Cambay. Peut-être qu'à l'époque de la navigation en Mésopotamie et dans la vallée de l'Indus, des marins plus primitifs s'étaient laissé guider par le soleil jusqu'au canal équatorial et avaient survécu dans la légende sous le nom de Redin ²⁹. »

Mais si c'était le cas, il était tout aussi possible que le peuple véritable ayant inspiré le mythe des Redin ait pu arriver aux Maldives encore plus tôt. N'oublions pas que le golfe de Cambay n'avait précisément rien d'un golfe avant d'être brusquement submergé par le dernier des trois grands déluges postglaciaires, il y a environ 7 700 années (voir chapitre 11). Auparavant, plus on remonte dans le passé, plus la côte s'étend vers le sud du golfe, avec un autre épisode d'effroyable perte de terrain localisé voilà à peu près 15 000 ans.

Une ou deux civilisations perdues ?

Se pose ensuite la question complexe du rôle manifeste quoique ancien du dravidien et de la culture indienne méridionale dans la préhistoire des Maldives, et la manière dont l'empreinte agrandie de l'âge de pierre maldivien peut s'imbriquer dans le mythe tamoul de Kumari Kandam.

D'un autre côté, il reste l'évidente influence du sanskrit et de l'Inde du nord, également présente dans l'archipel et dominante dans sa langue, le divehi.

Sous prétexte que le divehi appartient à la famille linguistique indo-européenne, il est trop facile, selon moi, de prétendre qu'il dérive forcément du cinghalais, la langue indo-européenne du Sri Lanka, laquelle ne s'enracina sur cette île que vers le VI^e siècle av. J.-C., suite à l'invasion des colons venus de l'Inde septentrionale³⁰. Présentée par Thor Heyerdahl, l'hypothèse d'un lien maritime entre les Maldives et le Gujérat – et ne nous empressons pas de mettre une limite à l'antériorité dudit lien – est encore un moyen efficace de fournir aux Maldives une langue indo-européenne.

Toutes ces questions masquent le problème plus vaste des relations entre la culture dravidienne de l'Inde méridionale, les traditions et les idées religieuses du nord de l'Inde, et la manière dont les mythes védiques et tamouls du déluge s'enchevêtrent, avec des dieux et des sages communs, la même intrigue sous-jacente construite

autour du thème de cataclysmes récurrents et de la préservation d'une connaissance antédiluvienne.

Ce n'était pas la première fois que je me demandais si nous n'avions pas affaire en Inde non pas à une seule mais à deux civilisations perdues de l'ère glaciaire, pourtant *intimement liées* : une qui prévaudrait, mais pas exclusivement, dans le Nord-Ouest antédiluvien, avec son caractère propre, son style et sa langue ; une autre qui prédominerait, mais pas uniquement, dans le Sud antédiluvien, avec aussi sa personnalité, son style et sa langue.

En raison des pertes de terres que l'Inde avait subies à la fin de la glaciation, il n'est pas difficile d'imaginer comment les deux cultures avaient pu prospérer le long des marges littorales du sous-continent et sur les chapelets d'îles qui le bordaient à peu près à la même époque ; la mer avait pu les engloutir en même temps, et toutes deux avaient pu laisser des survivants pour diffuser l'antique système de connaissances qu'elles partageaient et qui proclamait, grâce à l'autodiscipline, la méditation et l'ascèse des pénitences du yoga, avoir ouvert la voie étroite et directe de la transcendance spirituelle dans le monde matériel.

14

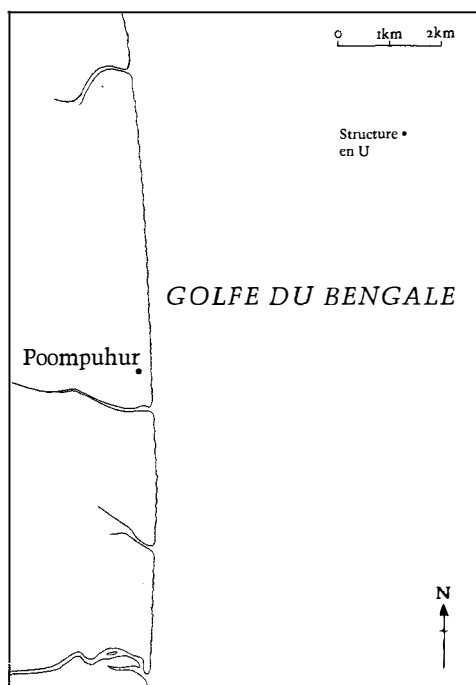
Des fantômes dans l'eau

*«Le premier grand déluge eut lieu en 16 000 av. J.-C...
Le second en 14058, lorsque certaines portions de Kumari
Kandam furent englouties par l'océan. Le troisième survint
en 9564 av. J.-C., quand une grosse partie de Kumari
Kandam fut submergée.»*

N. Mahalingam, président,
International Association of Tamil studies.

Côte de Poompuhur, Inde du sud, 26 février 2001

Les anciens préceptes religieux de l'Inde sont peut-être orientés vers la transcendance spirituelle, mais le matin où nous devons plonger à Poompuhur, j'éprouvais quelque peine à faire le vide en moi. Au lieu de cela, je ruminais bien avant l'aube, l'esprit assailli par la peur et l'angoisse, l'espoir et l'imprévu. Je sentais les prémices de l'engourdissement et la désagréable manifestation visuelle de la migraine à venir : une indisposition sournoise à laquelle je dois faire face, chaque fois que le stress m'envahit et que je dois à tout prix garder les idées claires. Je me soignai aussitôt en m'injectant dans la cuisse une puissante dose d'Immigran, qui, d'ordinaire, barre la route à la névralgie la plus violente, mais il se borna cette fois à la réduire sans en éliminer totalement les symptômes et me laissa affaibli et nerveux.



Emplacement de la structure en U submergée, au large de la côte de Poompuhur. D'après les travaux de Rao et al. (1993).

Je savais que d'importantes séances de plongée m'attendaient, qu'elles représentaient un enjeu de taille, et la mystérieuse structure en U que j'allais voir serait filmée pour la première fois, de sorte que de tout le monde, archéologues et grand public confondus, pourrait se faire sa propre idée sur la question.

Cela signifiait qu'on m'offrait la possibilité – grâce au prestige et au financement de Channel 4 – de vérifier le postulat de base de la théorie des mondes engloutis : c'est-à-dire que la preuve, qui éclairerait peut-être d'un jour nouveau le mystère des origines de la civilisation, pouvait se trouver sous la mer. Je savais que si Glenn Milne ne s'était

pas trompé en datant la submersion de la structure en U de « 11 000 ans ou davantage », et si les précédents rapports des archéologues marins du NIO, déclarant qu'elle était l'œuvre de l'homme plutôt qu'un affleurement rocheux naturel, se révélaient eux aussi exacts, alors ce qui m'attendait au fond de l'océan, au large de Poompuhur, pouvait fort bien justifier toute ma quête.

Peu importait l'aspect extérieur de la bâtisse. Par exemple, une pyramide en ruine, une voûte en encorbellement, ou des colonnes brisées – bien qu'il s'agisse d'archétypes architecturaux antédiluviens véhiculés par la culture populaire – n'étaient pas du tout nécessaires. Qu'elle soit dans un état de délabrement avancé, recouverte d'algues et de sédiments, voire terne et peu spectaculaire à l'œil nu, tout ce dont j'avais besoin pour accréditer ma thèse résidait dans les vestiges d'une construction d'envergure monumentale, façonnée par l'homme et vieille de plus de 11 000 années, gisant au fond de l'eau, au large du littoral sud-est du Tamil Nadu.

Si la structure en U représentait tout cela, alors elle ne pouvait s'expliquer selon les critères orthodoxes de l'Histoire. Et le cas

échéant, les mythes tamouls, jusque-là discrédités, d'une grande civilisation antédiluvienne appelée Kumari Kandam qui avait existé jadis sur les rivages méridionaux et dans les îles de l'Inde pourraient bel et bien correspondre à une réalité. En un sens, me dis-je, si la structure en U se révélait vraiment telle que décrite par le NIO, alors j'allais me retrouver face à face avec mon Saint-Graal personnel.

J'étais donc très mécontent que mes producteurs n'aient prévu qu'un seul jour de plongée. Alors que je m'étais débattu pour obtenir la coopération du NIO sur le tournage, que j'avais déboursé de grosses sommes pour louer les services de l'équipe de plongeurs et d'archéologues marins à plein temps pendant six jours, nous n'allions les employer qu'une seule et unique journée !

Il me paraissait insensé, illogique et contradictoire de remuer, d'une part, ciel et terre pour m'autoriser à plonger à Poompuhur et, d'autre part, de ne pas m'accorder deux, au mieux trois immersions sur le site, ce qui m'interdisait pratiquement d'y effectuer un vrai travail. J'avais l'impression d'être Moïse à qui l'on aurait permis de voir la Terre promise mais sans l'autorisation d'y entrer.

Comment s'étonner de mon mal de tête ?

Ce monsieur ne se sent pas bien...

Le relief côtier des environs de Poompuhur se révèle exceptionnellement plat et s'enfonce en douceur dans la mer, une caractéristique topographique qui se reproduit sous l'eau sur une très grande distance, à mesure qu'on s'éloigne du rivage, et qui aura décuplé des élévations même faibles du niveau de l'océan, au point de les transformer en inondations rapides et catastrophiques, capables de submerger de vastes étendues.

Nous retrouvâmes nos amis du NIO sur la plage – Kamlesh Vora, Gaur, Sundaresh, Gudigar, Bandodkar et les autres –, et l'équipe de télévision me filma en train de les saluer et de marcher avec eux. La scène nécessita trois prises.

Nous nous entassâmes ensuite dans un petit canot à moteur et traversâmes les grosses vagues qui fouaillaient les basses eaux jusqu'à un point situé à environ un kilomètre au large, où mouillait le chalutier loué par le NIO pour la plongée.

Une autre heure s'écoula, durant laquelle il fallut effectuer deux fois le trajet en vedette, afin de la filmer sous différents angles.

Nous grimpâmes enfin à bord du chalutier – ce qui ne fut guère aisé, car ses flancs dominaient le canot de plus de deux mètres –, déposâmes notre matériel, puis mîmes le cap au large.

J'étais irritable, réservé – en tout cas d'humeur peu loquace –, et j'avais envie de m'allonger sur le dos, fermer les yeux pour atténuer

les symptômes menaçants de ma migraine qui revenait. Au lieu de quoi, dans la demi-heure suivante, tandis que nous rejoignions tranquillement le site de plongée sis à 4 km, je sacrifiai aux bonnes manières et restai debout à discuter des derniers potins avec les membres du NIO, d'un air plus cordial, optimiste et positif que jamais. Après tout, on m'offrait une occasion incroyable. Est-ce que cela ne méritait pas un sourire sur mon long visage d'Écossais ?

Quelques jours plus tôt, Sundaresh et Bandodkar avaient déjà balisé le site avec des bouées et, comme le chalutier se mettait en position pour s'amarrer, je m'éclipsai dans un coin et me fis une nouvelle piqûre d'Immigran. Cela faisait deux en tout, soit le dosage maximum pour vingt-quatre heures. En priant pour que cette horrible et de plus en plus violente migraine veuille bien s'en aller, je m'allongeai pendant dix minutes avec une serviette sur les yeux et ne me redressai que lorsque l'opération d'amarrage fut en effet terminée.

– Vous vous sentez mieux ? s'enquit Kamlesh, sincèrement inquiet.

– Je n'en suis pas sûr, répondis-je.

– Ce monsieur ne se sent pas bien non plus.

Je jetai un coup d'œil en direction de Martin, notre cameraman sous-marin, à l'évidence mal en point, affalé sur le pont, en train de vomir comme un malheureux...

Nous n'étions visiblement pas près d'aller sous l'eau.

La corne d'abondance

En définitive, on décida que Stefan Wickham, le producteur, filmerait la première immersion. Heureusement, Martin serait assez rétabli pour tourner la seconde. Nous n'aurions sans doute pas le temps pour une troisième, car il nous fallait encore interviewer Gaur, Sundaresh et Kamlesh sur le bateau, et nous avions consacré le plus clair de la matinée à filmer des scènes depuis la plage et à l'arrivée sur le site de plongée.

En attachant ma bouteille, je remarquai qu'une demi-douzaine de petites embarcations nous avaient précédés sur les lieux et que les pêcheurs, peu soucieux de notre présence dans leur sillage, lançaient joyeusement leurs lignes et attrapaient de gros poissons argentés. Ici, comme tout le long de la côte de Coromandel, l'emplacement des vestiges subaquatiques faisait partie des acquis essentiels et du folklore permettant à ceux qui vivaient de la mer de subsister – de la même manière qu'ils connaissaient les marées et les moussons –, car une ruine sous-marine n'était rien moins qu'une corne d'abondance en poissons...

Stefan se jeta à l'eau le premier, afin de faire tourner la caméra avant que je ne me lance. Au lieu de cela, il fut emporté par un brusque courant en surface et se mit à disparaître rapidement de notre champ de vision. Par chance, le chalutier disposait d'un canot pneumatique à moteur, qu'on détacha pour aller récupérer le producteur, et ce dernier se retrouva à bord un quart d'heure plus tard. L'astuce, expliquèrent les plongeurs du NIO, consistait à ne pas tenter de nager à contre-courant, mais à empoigner la corde de la bouée, aussitôt qu'on était à l'eau, puis de s'en servir pour descendre les 23 m jusqu'à la ruine.

Première plongée : la descente

Si le ciel est à présent couvert, l'eau n'est pas froide comme l'année précédente à Dwarka. Mais, comparée aux bleus irisés et exaltants des Maldives, cette écœurante nuance verdâtre peu naturelle, que la lumière pénètre faiblement au bout de quelques mètres de fond, évoque un brouillard radioactif après un désastre nucléaire. Tels des flocons de neige pulvérisés, une sorte de blizzard de particules grises est charrié par le courant, et j'ai tôt fait de perdre de vue les autres hommes-grenouilles sur la corde. Je sais que Sundaresh, mon compagnon de plongée d'aujourd'hui, se trouve à quelques mètres au-dessous, mais je ne peux le voir. Dans des conditions pareilles, il n'y a pas grand-chose à faire si ce n'est de vérifier ses niveaux, se détendre, avoir confiance en sa propre aptitude et continuer à descendre.

Cinq mètres plus bas et la visibilité s'améliore... pas de façon spectaculaire, mais c'est toujours mieux qu'auparavant. Les courants semblent aussi s'être atténués, comme cela se produit souvent lorsque la profondeur augmente. La visibilité continue de progresser et, à un certain moment, en bas de la corde, je parviens à distinguer trois des plongeurs du NIO espacés par un intervalle d'un mètre, au-dessous de moi, leurs bouteilles jaunes et bleues brillant dans la brume.

Vers 18 m de profondeur, je commence à sentir la présence d'une grosse masse posée sur le fond plat et sablonneux. Pour l'instant, ce n'est qu'un bloc menaçant de noirceur dans un environnement plus clair, et mes yeux n'arrivent pas à discerner sa forme précise.

Au-dessus et au-dessous de moi, les autres plongeurs lâchent la corde, se déploient en éventail et disparaissent. Gaur travaille avec Santha, qui prendra des photos. Gudigar avec Stef à la caméra vidéo. Gaur, Gudigar et Sundaresh faisaient tous partie de l'équipe d'archéologues marins qui plongea la première fois sur la structure, au cours des études initiales du NIO, en 1991 et 1993.

Endormie avec les poissons

Sundaresh, qui m'attend en bas, souhaite me montrer les assises de maçonnerie qu'il a observées lors de ses précédentes immersions... mais avant de le rejoindre pour la visite guidée, je lâche la corde, établis une flottabilité neutre et me laisse dériver sur 2 m au-dessus et 2 m sur le côté de la structure. Il n'y a plus aucun courant, la visibilité est redevenue très brumeuse – sans doute les sédiments soulevés par les autres plongeurs –, et je reste totalement immobile dans l'eau, tandis que mes yeux s'habituent à la pénombre, en essayant de comprendre ce que je suis en train de contempler.

La seule pensée qui me vient aussitôt à l'esprit, c'est qu'il s'agit d'une grande structure, ramassée, d'aspect imposant. Afin d'avoir une meilleure idée de sa forme, de son étendue et de sa situation d'ensemble, éventuellement de me faire une première opinion sur son origine – œuvre de l'homme ou de la nature –, je dois prendre davantage de recul. Mais si je me déplace, dans ces conditions, elle disparaît bien vite, devient une forme sombre et indéfinie au fond de l'eau, puis s'efface entièrement dans le brouillard.

Je nage un peu autour, tantôt plus près, tantôt plus loin, en essayant d'avoir une vue d'ensemble, de la regarder sous un certain angle. Et tout à coup, voilà que la scène devant moi s'éclaircit – le soleil a dû percer les nuages – et, pendant trente secondes, je me retrouve en face d'une lourde paroi de pierre érodée et grêlée à l'excès. Bien que fortement fracturé et dégradé, avec un certain nombre de saillies verticales déchiquetées et des changements de niveau évoquant des marches, je constate que le mur s'élève à environ deux mètres du fond de la mer et constitue le pourtour d'un plateau étendu.

Dans cet instant de révélation, je comprends que la structure possède sa propre personnalité, comme c'est le cas de nombreuses bâtisses. Elle semble menaçante mais isolée, à la fois spectrale et triste. Car, outre les couches épaisses de singuliers organismes lépreux qui la recouvrent, le rai de lumière la dévoile étouffée sur toute la longueur par les filets des pêcheurs – certains en vieux cordages abîmés, d'autres dans les couleurs sinistres des fibres synthétiques modernes – qui semblent la ficeler comme le corps d'une victime de la Mafia, endormie avec les poissons.

Je réprime un frisson involontaire, comme en réaction à une apparition, un fantôme, puis rejoins Sundaresh, qui m'attend patiemment en bas de la corde.

Des murs... des passages... des entrées

Nous commençons à nager lentement vers le sud, le long du bord externe supérieur du mur du plateau... s'il s'agit en réalité d'une plate-forme quelconque, ce dont je commence à douter. Sa surface, que je croyais plate au début, paraît à cet endroit légèrement concave – un peu comme une cuvette – et pavée d'une mosaïque de petites pierres. Malgré moi, je me demande si je suis en train de contempler le mur de soutènement d'une enceinte – je sais que la forme est censée décrire un «U» – rempli presque à ras bord d'une espèce d'agrégat sablonneux, caillouteux.

À ce stade, la paroi s'aligne dans le sens nord-sud mais se courbe bientôt vers l'est, pour former la base du fameux «U». Profitant d'un nouvel éclaircissement, grâce au soleil, je m'aperçois que nous avons dû nager en commençant par la partie ouverte du «U» – l'«entrée», selon la désignation de certains rapports du NIO – et que, sur cet axe, la longueur de la structure correspond grossièrement à la distance que nous venons de parcourir, soit une trentaine de mètres.

Non loin de là, avant que la courbe ne s'amorce, je passe devant une ouverture sur ma gauche et m'arrête pour l'examiner. Il s'agit d'une profonde et étroite anfractuosité, avec des côtés parallèles un peu plus larges que mes épaules, découpant le mur extérieur sur toute la hauteur, avant de pénétrer dans le plateau (ou l'amoncellement de cailloux, peu importe) qui se situe au-delà. Et sur quelques mètres au moins, ce couloir, ce passage non couvert (ou peu importe!), suit un chemin curviligne qui semble reproduire, depuis l'intérieur de la structure, la courbe externe bien distincte du «U». Recouvert de filets de pêche abîmés et déchirés, c'est rugueux et désagrégé par endroits, alors qu'ailleurs le sol se révèle plat et les bords bien nets, avec un aspect presque carrelé.

Tout en me promettant de passer plus de temps ici avant la fin de la séance, je me retourne et reprends ma route initiale le long du mur extérieur, là où il s'incurve vers l'est, et j'essaye de rattraper Sundaresh. Tout en me cherchant, il a fait le tour et il est revenu à l'entrée, où je finis par le retrouver.

Mais s'agit-il vraiment d'une entrée?

Comme s'il devinait ma perplexité, Sundaresh désigne une cavité dans la paroi d'environ 1,50 m de large, sur un côté de laquelle j'aperçois maintenant le filin attaché à la balise flottante. Il lève les mains pour me signaler d'un air rassurant : «Voilà l'entrée.»

Je regarde de plus près.

Ce qui me trouble une fois encore, ce sont ces cailloux accumulés qui remplissent la majeure partie de la structure, bien que j'aie

remarqué que ce ne soit pas uniforme. En tout cas, leur présence ne permet pas de voir l'ouverture comme un accès, car celle-ci ne semble mener nulle part. En même temps, l'épais mur porteur, en général de 2 m de haut, mesure au moins un mètre de plus que celui placé de l'autre côté de l'entrée, ce qui fait penser à deux montants de porte. Il dispose aussi d'un rebord prononcé sur l'agrégat pierreux, qui dépasse de près de 50 cm : ce qui plaide davantage en faveur de l'idée que la structure en U n'était pas conçue à l'origine pour être un plateau mais comme une enceinte, et qu'il ne s'agit certes pas d'une formation naturelle.

Mais ladite enceinte est-elle taillée dans la roche, comme les grands temples de Mahâbalipuram, ou constituée de briques et de blocs de pierre ?

Nous passons le reste de l'immersion à chercher les assises de maçonnerie, que Sundaresh est convaincu d'avoir vues en 1993. Mais comment sommes-nous censés les dénicher sous la carapace tenace et dense des organismes marins qui recouvrent le mur ? En tâtonnant dans les brèches sombres et érodées, pour voir ce qu'elles renferment, nous devons remuer les mains avec précaution, parmi les rascasses, dont les épines venimeuses frémissent, comme pour nous narguer, en disant : « Vas-y, effleure-moi... et j'aurai gagné ma journée ! »

Mais nous ne trouvons aucune preuve de maçonnerie.

Du moins pas lors de la première plongée.

Troublant

Pendant l'intermède en surface, je luttai contre des accès de nausée et le martèlement dans les tempes, me fis une nouvelle injection d'Immigran, puis me sentis assez ragaillardir au bout d'une demi-heure pour me lancer dans une discussion avec Gaur, au sujet de la structure en U.

Rappelez-vous (voir chapitre 9) qu'il avait adopté une position assez tranchée, quand nous avions lui et moi abordé la question une année plus tôt : la structure était grande ; sa situation en profondeur signifiait qu'elle datait de plus de 10 000 années ; l'archéologie ne connaissait aucune culture en Inde susceptible de construire ce genre de bâtisse il y a aussi longtemps ; par conséquent, *soit* elle n'était pas de fabrication humaine, *soit* elle n'avait pas 10 000 ans.

Je lui demandai s'il avait changé d'avis entre-temps et lui parlai des découvertes de Glenn Milne et de son équipe à Durham :

– Nous avons des géologues qui travaillent avec nous sur ce projet en Grande-Bretagne et sont spécialisés dans la montée des niveaux de la mer. Et leur modélisation assistée par ordinateur est tout à fait sophistiquée. Elle prend en compte de nombreux facteurs, y compris

l'affaissement des terrains. Et ils affirment qu'en ce qui concerne ces points de repère, cette région, ce site aurait été submergé voilà à peu près 11 000 ans. Qu'en dites-vous ?

Gaur répondit peut-être, mais cela ne fit qu'empirer ses problèmes de chronologie avec les données inexistantes :

– Il y a 11 000 ans, les communautés éventuellement présentes n'avaient pas dépassé le stade du Mésolithique. Et nous n'espérons pas, nous n'avons pas de données suggérant que ces gens-là, des individus du Mésolithique, sachent bâtir ce type de structure.

– Une de cette taille ? répliquai-je.

– Oui.

– Et vous affirmez cela – je suppose – sur la base de vos connaissances sur le niveau de culture et de civilisation dans cette région à différentes périodes ?

– Oui, dit Gaur. Alors, je pense que, si elle est l'œuvre de l'homme, elle devrait dater d'environ 2 500 ans au pire. Elle ne peut être plus ancienne, en particulier dans ce secteur.

– Je crois que vous mettez la charrue avant les bœufs ! m'exclamai-je. Écoutez, de toute évidence, je ne suis pas archéologue et je porte là-dessus un regard de journaliste. Aussi ma réaction face à cette structure, ce sont en premier lieu les faits. Elle se trouve à 23 m de profondeur. Est-elle ou non de fabrication humaine ? J'ai l'impression qu'elle doit nous répondre elle-même, plutôt que nous remplacions ce qu'elle a à dire par nos idées préconçues sur la nature du développement de la culture en Inde à telle ou telle période. Elle devrait nous parler par le truchement de l'archéologie. Nous devrions l'explorer et découvrir si elle est le produit de la main de l'homme ou non. Même si j'avoue volontiers avoir du mal à croire que la nature ait pu laisser une structure pareille à cet endroit. Alors voilà où je veux en venir. Nous savons qu'il y a 9 000 ans, des gens commençaient à édifier de grandes constructions dans certaines régions de l'Inde : par exemple, au niveau 1A de Mehrgarh, dans la vallée de l'Indus. Bon, je reconnais que c'est 2 000 ans plus tard que la date suggérée pour la submersion de cette structure, mais cela se situe à peu près dans la même fourchette : la fin de l'ère glaciaire. Donc, je veux dire que si des gens construisaient des bâtisses permanentes à Mehrgarh, dans le nord-ouest, il y a 9 000 ans, alors qu'est-ce qui, par principe, s'oppose à ce que d'autres gens en aient aussi édifiées ici, dans le sud-est, il y a 11 000 ans, sur des terres qui furent inondées ?

– Eh bien, le fait que nous ne trouvons aucune structure de ce genre dans les annales archéologiques concernant l'Inde méridionale ou n'importe quelle région du sous-continent d'il y a 11 000 ans !

– Mais c’est peut-être justement ce que nous sommes en train de découvrir ici, Gaur ! Nous ne l’avons jamais vue auparavant, parce qu’elle se trouvait sous l’eau, mais à présent qu’on l’a découverte, nous devons sûrement la laisser se dévoiler, non ? Il me semble que des travaux archéologiques sont d’abord nécessaires sur le site, avant de faire les moindres déclarations irrévocables sur le degré de culture de ceux qui vivaient ici voilà 11 000 ans.

– D’après ce que j’ai étudié et compris au sujet de Mehrgarh, si vous remontez au niveau 1A, c’étaient uniquement des murs de terre, concentrés dans un seul secteur, les gens vivaient en groupe et la communauté villageoise s’est formée. Mais lorsqu’on vient à Poompuhur... eh bien, si vous voyez la structure en U, elle est de taille. Et elle fait partie d’un ensemble comprenant d’autres éléments répartis sur une vaste zone. Alors cela signifie que si des humains l’ont réalisée, c’est qu’ils devaient disposer d’une technologie très avancée à l’époque. Je ne pense pas que ce soit comparable aux structures en briques de terre de Mehrgarh...

– Autrement dit, si la structure en U date de 11 000 ans et fut construite par des humains, cela risque de troubler notre point de vue sur l’histoire.

– Oui. C’est évident.

Deuxième immersion : impatience et empressement

Pour la seconde plongée, Martin prend le relais de Stefan à la caméra, mais ce dernier descend aussi, au cas où.

Nous voilà de nouveau en bas, devant l’entrée, qui est orientée au nord. Je nage vers le sud, comme tout à l’heure, en me dirigeant vers le passage incurvé, près de l’extrémité du «U», que j’avais remarqué à la première immersion mais oublié de réexaminer.

Sundaresh se tient à un mètre ou deux dans mon sillage, toujours en quête d’assises de maçonnerie, et je suis en train de foncer, lorsque je sens qu’il m’attrape par la palme. Il me montre quelque chose qui, manifestement, mérite selon lui notre attention... Pourtant, j’ignore si c’est parce que cette structure inhabituelle me perturbe, ou en raison du manque atroce de visibilité, ou parce que je suis trop pressé, ou à cause de ma migraine, mais le fait est *que je ne vois pas ce qu’il est en train de me montrer*.

Derrière nous, Martin ne voit pas non plus, mais il continue de filmer, d’enregistrer en vingt-six secondes sur bande vidéo l’incident marquant, que je ne pourrai visionner que tard ce soir-là. Les deux dernières secondes révèlent un détail que je ne me serais en aucun cas permis de manquer dans mon empressement et mon impatience... quelque chose que j’aurais dû examiner à fond sur

place, en demandant à ce qu'il soit filmé et photographié sous différents angles.

Séquence au ralenti

26 février 2001, 15.37.02-15.37.28:

Hancock et Sundaresh en train de nager dans la direction nord-sud, le long de la paroi ouest de la structure en U, Hancock en tête, profondeur approximative: 22 m.

Sundaresh s'arrête pour examiner une partie dans le mur, attire l'attention de Hancock, puis revient vers le mur.

Hancock rejoint Sundaresh, qui désigne un détail intéressant sur la paroi.

Hancock y jette un coup d'œil pour la forme et semble pressé de continuer.

La caméra se penche sur la base du mur, juste au-dessus du sol, puis commence à remonter pour un plan subjectif.

Le plan dure deux secondes sur une section étroite de la paroi d'environ un mètre de haut, dépourvue de végétation, et révèle dans le cadre en bas à droite une disposition régulière de petits blocs sur quatre rangées distinctes, avec la possibilité d'une cinquième en partie visible sous les organismes marins. Les blocs ont la taille de briques mais leur coupe transversale est irrégulière et ils semblent placés dans une sorte de ciment.

La caméra remonte sur le haut du mur, redécouvre Hancock, qui s'en va d'un air décidé, et elle le suit...

L'excursion vers le monticule

À ce stade – comme pour me contrarier, avant même que j'aie atteint le passage incurvé qui mène à l'intérieur de la structure, à l'extrémité sud du «U» –, les autres plongeurs nous font signe de revenir, car ils souhaitent s'en tenir au plan que nous avons tous accepté pour cette immersion, et que j'ai oublié une fois dans l'eau. Il consiste à passer le reste de notre temps assez limité à explorer une deuxième structure importante, située dans les parages (à environ 45 m selon Sundaresh, lorsque nous en avons discuté à Dwarka l'année précédente¹). L'un des deux éléments d'une paire

de «monticules» placés au nord de la structure en U, identifié par le NIO au cours des saisons 1991 et 1993 à Poompuhur, et Sundaresh avait mentionné des «blocs parfaitement découpés» éparpillés à côté, au fond de l'eau².

Bandodkar, dont la parole fait autorité parmi les plongeurs du NIO, a insisté pour que cette seconde immersion se limite à une demi-heure maximum, à cause de la décompression; une interprétation certes prudente, mais à mon avis trop scrupuleuse des tables de plongée, compte tenu de la profondeur où nous travaillons. C'était parce que je ne supportais pas la durée restreinte de la séance, je suppose, que je m'étais aussi vite précipité vers ce passage incurvé qui m'intriguait.

À présent, on me rappelle à l'ordre comme il se doit, afin que nous puissions tous nous rendre en groupe vers la seconde structure. Je comprends l'importance de la sécurité dans ces conditions. La visibilité est extrêmement mauvaise: c'est comme si nous étions perdus au cœur d'une immense tempête de sable mais d'une texture différente. Et même si les plongeurs du NIO ont auparavant accroché une corde en nylon jaune pour nous guider, ça ne m'empêche pas d'être désorienté en la suivant. Nord? Sud? Est. Ouest? En haut? En bas?

Descendre, c'est facile. En fait, je me tiens si près du fond de l'eau, que je suis quasiment en train de glisser, et pourtant je n'ai aucun point de repère, car le sol est uniformément plat, lisse et constitué de sable fin. On ne pourrait pas trouver meilleur contraste avec les textures pierreuses et la complexité compacte de la structure en U.

Nous atteignons ensuite le «monticule». À l'instar de l'autre structure, il occupe un emplacement isolé au milieu de la plaine sous-marine, sans la moindre pente ou surélévation. Beaucoup de sable et de sédiments se sont déposés dessus et tout autour, mais cela ne fait aucun doute que son cœur est formé d'une masse de pierre. Je parviens à discerner ce qui ressemble à la bordure d'une paroi d'un mètre d'épaisseur, semblable dans son allure générale aux murs d'enceinte de la structure en U. Couverte de rascasses, elle s'élève à une hauteur d'environ 3 m au-dessus du fond de la mer, avant de disparaître dans la masse plus imposante du monticule situé derrière elle.

Martin filme cette scène puis fait signe qu'il ne se sent pas bien et doit regagner le bateau. Respectant les règles de sécurité de Bandodkar, tout le groupe quitte la butte et rebrousse chemin avec lui le long de la corde, jusqu'à ce que nous nous retrouvions devant l'entrée de la structure en U, où le filin de la balise flottante est

amarré. Martin et certains autres plongeurs remontent. Stef, qui tient de nouveau la caméra, me suit.

Des blocs dans le passage

Comme je suis toujours décidé à explorer ce couloir en courbe, je nage vers le sud en suivant comme toujours le mur ouest. Sundaresh et Stef me talonnent.

L'entrée étroite du passage se présente sur ma gauche, au moment où je remarque quelque chose au fond de l'eau à droite, à moins de 2 m à l'ouest de la base de la paroi. On dirait une souche d'arbre fendue dépassant du sable. Mais cela se révèle être une pierre fort détériorée et érodée. Deux autres objets sont situés dans les parages, mais aucun ne semble offrir un quelconque intérêt. Comme le temps presse, je ne les examine pas plus avant.

Me revoilà ensuite dans cette fameuse galerie. Maintenant, j'aimerais savoir où elle mène.

Alors, cette fois, je la suis tout du long et me retrouve dans ce qui ressemble à une salle, très grossièrement définie, qui semble dépourvue de l'amoncellement de cailloux qui prévaut et fausse tant l'image de la structure partout ailleurs.

Un plateau? Une enceinte? Ce serait dans ce cas une drôle de plate-forme avec une salle à ciel ouvert, découpée en plein milieu... pour ce que j'en sais, il existe peut-être plusieurs pièces.

À mon humble avis, voilà une bonne raison d'en conclure que la structure en U est une enceinte, disposant sans doute de plusieurs cloisons internes qu'on ne peut voir pour l'instant; elle possède une entrée principale au nord et au moins un accès secondaire dans le mur ouest; en outre, soit l'homme, soit la nature y a déposé par endroits des gravats.

Vive la liberté et la souplesse de la plongée! Sur un coup de tête, j'ajuste ma flottabilité en aspirant et je sors de la «pièce» par le haut pour me retrouver à quelques mètres au-dessus de la structure, dans l'espoir d'avoir une vue plane, mais une fois de plus la visibilité est si mauvaise que je ne vois quasiment rien.

Je redescends pour achever avec Stef la petite séquence qui me montrera en train d'observer la «salle», puis je sors du champ, tandis qu'il termine ses prises de vues de l'intérieur. Quelques instants plus tard, je le vois surgir du passage incurvé, toujours en train de filmer, la caméra semblant faire un gros plan sur le sol et la partie inférieure des parois latérales.

Sur ce plan, je remarquerai aussi plus tard un détail intéressant qui m'a échappé, dans ma hâte et ma tension de la journée. Ça ne représente que huit secondes de bande vidéo.

Séquence au ralenti

26 février 2001, 15.56.33-15.56.42

Travelling hésitant le long du sol du passage, puis sur un filet qui le recouvre et occulte en partie un changement de niveau et une marche éventuelle.

La caméra monte d'environ un mètre, fait un travelling à gauche du filet, filme un alignement distinct de cinq blocs qui transparaissent sous la végétation sous-marine. Ils sont sombres, presque anthracite, et ressemblent à des briques, comme celles observées lors de la première immersion, mais plus régulières en largeur.

L'image vacille, revient sur le filet de pêche, puis nouveau travelling sur la gauche, en repassant sur la même rangée de blocs, qui semblent maintenant se poursuivre à gauche; on entrevoit au moins six autres blocs, avec d'autres assises qui se dessinent au-dessus et en dessous, avant de disparaître de nouveau sous les parasites marins.

La remontée

En remontant, nous marquons l'arrêt habituel à 5 m, pour réduire nos niveaux d'azote. L'eau est très calme et tiède, la visibilité pire que jamais, je me laisse dériver en flottabilité neutre et je ralentis ma respiration, tout en réfléchissant.

C'est étrange d'avoir eu le privilège de contempler une structure dissimulée à l'humanité pendant 11 000 années.

Une structure de 7 000 ans plus ancienne que la Grande Pyramide d'Égypte.

Dépourvue de tout contexte archéologique existant.

Une ruine enveloppée de filets de pêche.

Un fantôme sous-marin...

D'autres blocs sur la bande vidéo

Glaxo Wellcome allait pouvoir se frotter les mains. Après la seconde immersion, je me fis ma quatrième injection d'Immigran à 50 dollars la dose. Puis, tel un poisson échoué, je dus à nouveau m'allonger sur le pont en bois du chalutier, tandis que la douleur s'estompait peu à peu dans ma tête avant de disparaître; seuls les grands migraineux comprendront la sensation de soulagement et de délivrance que je ressentis sous l'action du médicament.

À 17 h 30, j'étais de nouveau sur pied en train de boire du thé et

de bavarder avec Kamlesh Vora. Vers la même heure, Martin effectua une courte plongée dans les derniers rayons de soleil, uniquement accompagné par Gudigar, dans l'espoir d'obtenir des prises de vues assez nettes de la structure.

Lorsque je vins plus tard visionner ces rushes, je découvris qu'ils contenaient une troisième brève séquence montrant les blocs de construction, cette fois de meilleure qualité visuelle que les deux premières. C'est chronométré ainsi : 17.36.15-17.36.29 et Martin doit sans doute se tenir debout au fond de l'eau, près du mur d'enceinte :

La séquence débute par un gros plan sur un petit coquillage blanc sur le sable, puis, lentement, la caméra fait un panoramique sur la base du mur et se fige quelques secondes sur quatre assises distinctes de maçonnerie. Toujours de la taille des briques actuelles, peut-être un peu plus gros, ces blocs sont extrêmement réguliers et quasi cylindriques... ou du moins en forme de cigares. On constate que les sections à nu de chaque assise se poursuivent à l'horizontale sur une largeur d'une dizaine de blocs environ, jusqu'à ce que ceux-ci disparaissent hors champ ou sous l'épaisse couche de parasites marins.

Mystérieux

Kamlesh Vora est géologue de métier et non pas archéologue marin, mais la géologie joue un rôle de plus en plus important dans les recherches archéologiques marines modernes, de même que c'est l'une des disciplines capitales permettant de déterminer si une structure controversée se révèle le fruit de la nature ou d'une fabrication humaine. Par ailleurs, Kamlesh a participé aux tout premiers travaux effectués par le NIO à Poompuhur en 1981 – bien avant les sessions de 1991 et de 1993 – et il s'est chargé des études au sonar, sur lesquelles s'appuya une grande partie des opérations qui suivirent.

Je lançai notre entretien sur le bateau par une question fondamentale :

– L'Océan est vaste et nous voyons bien qu'il peut renfermer certaines structures. Avez-vous fait la moindre étude en surface ?

Kamlesh répondit :

– En 1981, quand nous avons démarré les explorations d'archéologie marine au Tamil Nadu, nous avons commencé par Poompuhur. Et nous avons scanné le fond marin à l'aide d'un sondeur à ultrasons et d'un magnétomètre. Ce qui nous a intéressés, c'est qu'a priori le fond de l'eau se révélait plat, uniforme et lisse, d'après le

sondeur. Mais il y avait un certain nombre d'éléments insolites disséminés dans le secteur – parfois de forme un peu oblongue, parfois évoquant des sommets – et le sonar montrait que l'élévation de ces objets se classait dans une fourchette de 2 à 5 m au-dessus du sol marin. À en croire la géologie de la région, on ne s'attend pas à de tels affleurements et de telles éminences, et nous ne pouvons pas comprendre comment ils s'étaient formés. S'il s'agissait d'extensions naturelles des soubassements rocheux, alors nous devrions observer une topographie différente. Par exemple, au large de la côte occidentale de l'Inde, nous avons découvert des sommets ou des choses identiques, pour tout un tas de raisons, et nous avons pris des échantillons avant de mener l'enquête.

– Et il y a un prolongement naturel de la roche sur la côte ouest ?

– Il y a des rochers basaltiques, expliqua Kamlesh, qui peuvent avoir des élévations. Et nous avons trouvé des structures subaquatiques de facture humaine, au nord-ouest, comme à Dwarka, qui, comme vous le savez, datent des 5 000 dernières années...

– Mais c'est différent ici, sur la côte est ?

– Ça n'a rien à voir puisque nous ne pouvons fournir aucune explication logique pour ces structures. Aussi, même à cette époque-là, nous les considérons comme des anomalies.

– Alors, avec les yeux du géologue que vous êtes, vous trouvez surprenant que ces éléments soient proéminents s'ils sont purement l'œuvre de la nature ?

– Oui, répondit Kamlesh dans un haussement d'épaules. Le seul problème, c'est qu'à ce moment-là, nous n'avons pas eu le soutien d'une équipe de plongeurs. Alors, nous n'avons pas pu prendre des échantillons et analyser la roche. Même à présent, en les ramassant, nous n'avons pas pu obtenir les roches idoines pour divers types de tests, et nous ne disposons donc pas d'échantillons suffisants à partir desquels nous pourrions bâtir une hypothèse logique.

– Cette structure en U sur laquelle nous venons de plonger, m'enquis-je, a-t-elle été identifiée par cette étude ?

– Oui. Et nous en avons localisé jusqu'à une vingtaine dans le coin.

– Mais vous n'avez pas eu l'occasion de plonger pour voir les autres ?

– Non, admit Kamlesh, nous n'avons pas eu la possibilité de revenir pour travailler ainsi. Alors, peut-être que dans l'avenir, nous reviendrons pour nous concentrer sur elles. Nous chercherons alors des informations et nous tenterons une étude au sonar latéral, et nous plongerons pour voir s'il existe d'autres structures ailleurs le

long du littoral. Parce que cet endroit est peut-être isolé. Mais s'il existe trois ou quatre autres groupes de structures à d'autres endroits...

Il porta les yeux vers la mer et n'acheva pas sa phrase.

– Le coin me paraît très prometteur, dis-je au bout d'un moment, avec autant de structures insolites, comme vous dites. Et elles le sont. Nous ignorons tout d'elles. Mais le secteur me paraît mériter davantage d'attention.

– C'est mystérieux, répondit Kamlesh après encore quelques instants.

Le monticule à 27 mètres

Bien après que la nuit fut tombée sur la plage, lorsque nous fîmes nos adieux à nos amis du NIO, Gaur me prit à l'écart pour me confier qu'il se souvenait d'une séance de plongée, effectuée en 1993 à Poompuhur et pouvant m'intéresser. Il s'agissait d'une première exploration, qui ne connut jamais de suite, pour observer l'un des monticules insolites situés à 27 m de fond, soit 4 m plus bas que la structure en U. Gaur n'avait pas plongé lui-même ce jour-là, mais ses confrères le lui avaient dit :

– C'était un amoncellement de choses... Assez haut. Deux mètres, je veux dire.

– Se trouve-t-il à peu près dans le secteur de la structure en U ? demandai-je.

– Non, répondit Gaur. Plus loin. Ici, une différence de 4 m de profondeur signifie qu'il vous faut effectuer 500 à 600 m.

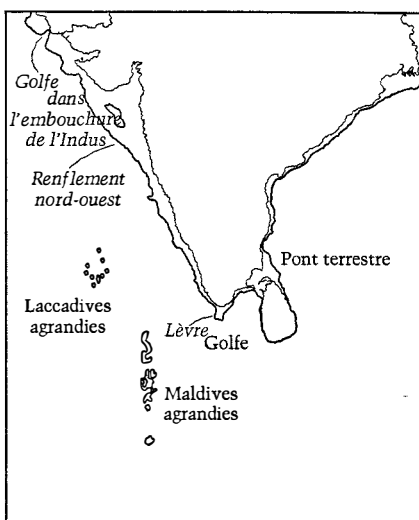
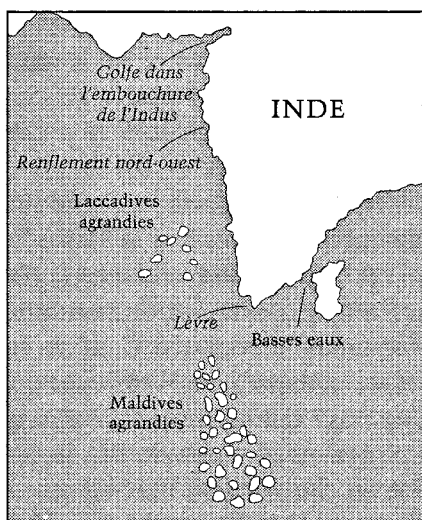
– D'où l'utilité de mener une véritable étude d'envergure et de développer l'archéologie marine dans cette zone...

– Je suis d'accord, ne serait-ce que pour prouver que ces choses-là ne sont pas des constructions humaines.

Les secrets de la carte de Reinal

Février/mars 2001

Le lecteur se souvient que trois jours avant nos plongées à Poompuhur, j'avais reçu un e-mail de mon documentaliste Sharif Sakr au sujet d'une intrigante carte portugaise : celle de Reinal, représentant l'océan Indien et datée de 1510. Mais je dus attendre mon retour en Angleterre au début du mois de mars, pour avoir le temps de me pencher en détail sur ce que Sharif avait à en dire ou comparer les images numérisées de ladite carte et des autres cartes qu'il mentionnait avec celles de Glenn Milne.



Pourtour littoral de l'Inde sur la carte de Jorge Reinal datant de 1510 apr. J.-C., d'après le tracé de Charles Hapgood (1966).

Pourtour littoral ouest de l'Inde, tel qu'il existait il y a 21 300 ans.

De Sharif Sakr à Graham Hancock
23 février 2001

Bonjour Graham,

J'ai noté une corrélation intéressante entre la carte de Jorge Reinal de 1510 (voir l'image scannée en document joint, d'après le fac-similé de Hapgood, fig. 77) et les cartes d'inondation de Glenn Milne concernant l'Inde. Ce n'est peut-être pas évident au premier coup d'œil, alors veuillez me dire ce que vous en pensez. (Il existe un bon fac-similé de la carte de Reinal de 1510 dans le vol. 1 de la *Portugaliae Monumenta Cartographica* à la Bodléienne d'Oxford, où j'ai commandé une reproduction. Avant qu'elle ne nous parvienne, nous devons nous fier au tracé de Hapgood, qui manque de détails mais se révèle exact dans l'ensemble.)

D'emblée, c'est cette exactitude qui m'a plu dans la carte de Reinal, et son évidente relation avec celle de Cantino de 1502 et la Ptolemaeus Argentinae de 1513. Si elle n'est pas aussi précise que celle de Cantino pour ce qui est du rapport longitude/latitude, elle constitue néanmoins une amélioration stupéfiante par rapport au modèle ptolémaïque, surtout si l'on considère que l'exploration maritime portugaise n'a débuté qu'après 1498. E. Kemp (*Asia in Maps*) a suggéré que la représentation de l'Inde par Alberto Cantino ne

venait pas d'observations portugaises mais de contacts avec les marchands de Calicut ; peut-être que la carte de Reinal se fondait sur les mêmes sources (et peut-être que ces sources étaient les cartes nautiques de l'océan Indien citées par Polo?) ?

En dépit de la précision d'ensemble de la carte, on note un certain nombre d'erreurs patentes. D'abord, à la latitude exacte de l'embouchure de l'Indus, il existe un large golfe plutôt que le delta d'aujourd'hui. Ensuite, en descendant vers le sud, Reinal reproduit la même erreur que Cantino et omet de représenter l'importante péninsule de Kathiawar ou les golfes (de Kutch et de Cambay) qui la bordent. Au lieu de cela, Reinal offre à cette région nord-ouest de l'Inde un renflement distinct, à tel point qu'elle apparaît plus « grosse » qu'elle ne le devrait. Troisièmement, à l'évidence Reinal a ignoré la convention portulane qui consiste à représenter les îles minuscules (trop petites pour un dessin à l'échelle) par des croix (ou un autre symbole schématique) et ses Laccadives et ses Maldives deviennent des îles assez grandes... bien plus qu'elles ne le sont. Enfin, Reinal ne donne pas à l'extrémité méridionale de l'Inde son orientation sud-est qui convient. Il l'oriente plutôt vers le sud-ouest avec des sortes de « lèvres » qui donnent l'impression qu'elle va mordre le haut des Maldives.

Si ces décalages correspondent tous à des erreurs relatives à la carte actuelle de l'Inde, ils concordent en fait à merveille avec celle de Glenn Milne d'il y a 21 300 ans, au DAG. Celle-ci montre un important renflement à l'embouchure de l'Indus, un renflement qui masque totalement la péninsule de Kathiawar, des Laccadives et des Maldives surdimensionnées, et, plus surprenant encore, une pointe sud-ouest en forme de « bouche » quasi identique à celle représentée sur la carte de Reinal. (Notez que les « erreurs » correspondent encore mieux avec une carte bathymétrique de l'Inde qui fait état de la plate-forme continentale extérieure très distincte, qui m'a servi de point de repère pour la forme générale du littoral indien aux environs du DAG.) En voyageant dans le temps, la similitude reste valable il y a 16 400 ans, mais disparaît il y a 13 500 ans, lorsque se dessine une grande île au sud de la péninsule de Kathiawar.

La corrélation n'est pas parfaite : les cartes d'inondation montrent un pont terrestre bien net entre l'Inde et le Sri Lanka, alors que Reinal ne l'a pas dessiné. En tant que

Portugais vivant à la période exaltante de la découverte de l'Inde par son pays, il aurait été la risée de ses compatriotes s'il n'avait pas représenté l'île de Ceylan. En revanche, il a bizarrement placé des points sous la forme du pont terrestre qui enjambe le détroit de Palk, en donnant l'impression que Ceylan se trouve trop près du continent. Peut-être qu'il signalait ainsi une zone dangereuse de basses eaux. Mais un coup d'œil sur mes données bathymétriques confirme que c'est faux : la majeure partie du détroit accuse une profondeur de plus de 6 m. Ou alors Reinal voulait peut-être indiquer des îlots, mais c'était tout aussi erroné, car la répartition actuelle des îles du détroit de Palk n'a rien à voir avec la forme des points de Reinal ou du pont terrestre qui aurait existé au DAG. Alors je m'interroge sur la présence de ces points entre l'Inde et le Sri Lanka : tentait-il peut-être de réconcilier la connaissance qu'on avait couramment de Ceylan en tant qu'île avec d'autres sources où figurait un pont terrestre ?

Dernier point intéressant : au fil des ans, après 1510, Reinal s'est mis à corriger toutes les erreurs décrites plus haut (il a ajouté par exemple les golfes de Kutch et de Cambay). Mais en rectifiant son tir, la silhouette générale de l'Inde n'a fait qu'*empirer* au lieu de s'améliorer. À mon avis, ça laisse supposer que la carte de 1510 se fondait sur les mêmes sources inconnues que celle de Cantino (très exacte en ce qui concerne la longitude et la latitude, mais avec quelques caractéristiques étranges), alors que les cartes plus tardives se basaient sur la cartographie d'observation portugaise de leur temps et toutes ses faiblesses inhérentes.

Amicalement.
Sharif

Même si Hapgood avait reproduit la carte de Reinal, il l'avait analysée seulement du point de vue de ses données mathématiques et de l'intégration de connaissances géographiques anachroniques (à savoir de l'Australie, non découverte à cette époque³). Il n'avait pas envisagé la possibilité d'une corrélation entre la manière dont elle représentait l'Inde et l'apparition effective du littoral indien au cours de l'ère glaciaire. Au contraire, il en concluait :

« Il me parut évident que cette carte témoignait d'une connaissance géographique plus vaste que celle dont disposaient les Portugais dans la première décennie du xvi^e siècle, et d'une

meilleure compréhension des longitudes que celle à laquelle on pourrait s'attendre. Le tracé des côtes laissait toutefois à désirer. La carte évoquait plus une aînée, jadis merveilleusement exacte, que des navigateurs ignorants des méthodes de cartographie auraient copiée et recopiée⁴. »

Sharif ne partageait donc pas l'approche de Hapgood au sujet de la carte de Reinal – ce que j'avais la ferme intention d'éviter –, mais considérait sa représentation de l'Inde à la lumière de la nouvelle science de la cartographie des inondations qui nous avait déjà fourni un instrument de recherche fort efficace et révélateur.

J'étais d'accord avec Sharif sur le fait que Reinal avait en réalité tracé une carte de l'Inde bizarrement fidèle à l'image du sous-continent d'il y a en gros entre 21 000 et 15 000 ans. C'était aussi la piste la plus solide que j'avais eue depuis longtemps sur la possibilité extraordinaire que des cartes exactes du monde aient pu être réalisées à l'ère glaciaire et que certaines de leurs copies aient pu survivre et circuler de nouveau – toujours en usage et sujettes à de constantes modifications – à l'époque européenne des grandes découvertes.

Des cartes de la Méditerranée et de l'océan Indien.

Du Pacifique et de l'Extrême-Orient.

Du Nord.

De l'Afrique.

Des Amériques et de l'Atlantique... peut-être même celle, jamais retrouvée, que Christophe Colomb aurait, dit-on, utilisée pour son voyage vers le Nouveau monde en 1492.

Même des cartes de l'Atlantide...

Je décidai d'enquêter plus avant.

Cambay : un autre fantôme surgissant des profondeurs ?

Mai 2001

Notre ultime séjour de tournage en Inde, qui se concentrerait sur Dwarka et des sites continentaux comme Dholavira au Gujerat, était prévu pour novembre 2001, soit dans de longs mois.

Et voilà qu'en mai, alors que la presse internationale en parla à peine, l'article qui suit fit les gros titres des journaux indiens :

The Times of India

Samedi 19 mai 2001

DES RUINES DE TYPE HARAPPÉEN DÉCOUVERTES DANS LE GOLFE DE CAMBRAY

En faisant une découverte archéologique marine capitale, des scientifiques indiens ont déterré au fond de la mer, sur

la côte occidentale, des objets géométriques parfaits, similaires aux ruines de type harappéen.

« C'est la première fois qu'on nous signale des sites de ce genre dans le golfe de Cambay », a déclaré aux journalistes le ministre de la Science et de la Technologie, Murli Manohar Joshi.

La découverte eut lieu il y a quelques semaines, lorsque des études sous-marines multidisciplinaires par le National Institute of Ocean Technology (NIOT) relevèrent des images d'« objets géométriques parfaits », normalement fabriqués par l'homme, sur une étendue de 9 km à l'ouest de Hazira, dans le Gujerat.

« Il est important de noter que les structures subaquatiques marines dénichées dans le golfe de Cambay présentent une similitude avec celles exhumées à terre, sur les sites archéologiques de l'époque harappéenne et pré-harappéenne », a précisé Joshi.

Les images acoustiques [sonar] ont montré le secteur jonché de fondations d'habitation bien disposées, comme des éléments en partie recouverts par les mouvements du sable à 30-40 m de profondeur.

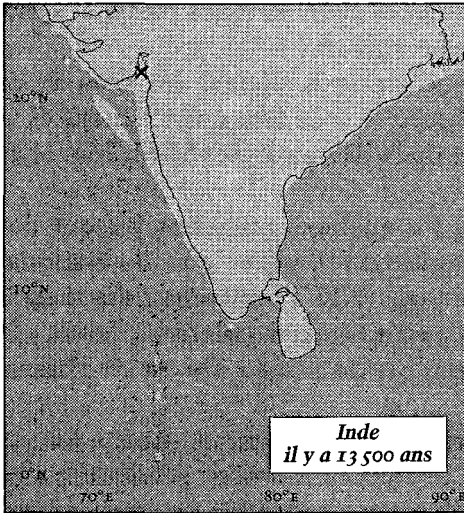
« Dans de nombreux endroits, on a remarqué aussi des sortes de canaux qui indiqueraient l'existence possible d'un système de drainage », a-t-il déclaré.

Selon le ministre, l'âge possible des découvertes se situe quelque part entre 4 000 et 6 000 ans, et il a ajouté que le site aurait pu être submergé à la suite d'un puissant séisme.

Ce raisonnement semble parfaitement en accord avec la chronologie orthodoxe de l'histoire et de la préhistoire indienne. Mais il se révèle tout aussi erroné.

Ce que Joshi ne pouvait deviner, sans étudier au préalable les cartes d'inondation, c'est que, séismes ou pas (et l'on admet que cette région de l'Inde a en effet subi de violents tremblements de terre), aucun site *à quelque endroit que ce soit* dans le golfe de Cambay ne pouvait se situer au-dessus de l'eau à une période aussi récente qu'il y a 4 000 ans... bien qu'à – 6 000 ans, on soit plus proche de la vérité. Comme nous l'avons vu, le golfe est resté une vallée jusqu'à ce qu'il fût totalement submergé par la montée du niveau de la mer à un certain moment, il y a entre 7 700 et 6 900 ans.

Nous devons alors réfléchir à l'envergure des ruines que les chercheurs du NIOT paraissent avoir identifiées : cette cité désormais subaquatique s'étend en continu *sur 9 km*, ce qui signifie qu'elle est



La croix indique l'emplacement du site sous-marin découvert par le NIOT.

beaucoup plus vaste que Harappa, Mohenjo-Daro, ou n'importe quelle autre ville de la civilisation Indus-Sarasvatî découverte jusqu'à aujourd'hui.

Songez au temps nécessaire à la construction d'une cité de 9 km de long. Une longue période, assurément. Alors, même si le golfe de Cambay fut inondé à la date la plus tardive indiquée par Milne – il y a 6 900 années –, nous ne pouvons pas à l'évidence supposer que l'édification de cette énorme métropole ait pu débiter à peine un ou deux siècles

plus tôt. Il faudrait certes un millénaire, voire davantage, pour bâtir une ville aussi grande.

Le cas échéant, cela nous ramène quelque part il y a 8 000 ans – en 6000 av. J.-C. –, à la date la plus récente à laquelle on aurait pu fonder une ville dans le golfe de Cambay.

Une cité s'étalant sur 9 km et plus de 3 000 ans plus ancienne que Harappa et Mohenjo-Daro réécrirait non seulement l'histoire du sous-continent indien mais aussi celle du monde.

Une nouvelle quête du Graal en perspective...

Post-scriptum 1 : le monde englouti du golfe de Cambay

Je mentionne au chapitre 14 que le National Institute of Ocean Technology (NIOT) de l'Inde avait découvert un vaste complexe urbain dans les eaux du golfe de Cambay. Ce fut le ministre de la Science et de la Technologie, Murli Manohar Joshi, qui se chargea d'annoncer la nouvelle le 19 mai 2001, en laissant supposer que les structures dataient de la période harappéenne de la civilisation Indus-Sarasvati. J'ai fait observer que les cartes des inondations indiquaient sans ambiguïté que le golfe avait été submergé sous la période pré-harappéenne et plus précisément à une époque assez proche : il y a entre 7 700 et 6 900 années. Si lesdites structures ainsi identifiées sont en réalité l'œuvre de l'homme, cela implique qu'elles remontent donc à une phase plutôt primitive de la période *pré*-harappéenne. En outre, une date de submersion située entre –7700 et –6900 nous apprend certes que la cité fut construite auparavant... mais pas *combien de temps* avant. Puisque les structures géométriques relevées par le balayage du sonar latéral du NIOT s'étendent sur plus de 9 km au fond de l'eau, et puisqu'une localité d'une telle envergure n'aurait pu surgir en une nuit, la logique voudrait qu'elle accuse plus de 7 700 ans. Comme je l'ai écrit : « Une cité s'étalant sur 9 km et plus de 3 000 ans plus ancienne que Harappa et Mohenjo-Daro réécrirait non seulement l'histoire du sous-continent indien mais aussi celle du monde. »

On comprend que les archéologues réagirent à la découverte du NIOT de manière tempérée et, dans certains cas, hostile ; il n'y eut par conséquent

aucune couverture médiatique internationale de l'événement qui, très rapidement, parut sombrer dans l'oubli. Je pris toutefois contact avec le NIOT et m'arrangeai pour plonger avec son équipe dans le golfe de Cambay en novembre-décembre 2001, afin de compléter le tournage de la série télévisuelle, *Underworld*.

En novembre 2001, lorsque nous parvîmes en Inde, je discutai avec les archéologues du NIO (National Institute of Oceanography: un organisme totalement distinct du NIOT), et ils me confièrent qu'à leurs yeux rien de significatif n'avait été découvert. Selon toute vraisemblance, les «structures géométriques» localisées par le balayage du sonar latéral n'étaient que le fruit du processus de numérisation d'images. De la même manière, R. S. Bisht, un directeur de l'Archeological Survey of India et spécialiste réputé de la civilisation de l'Indus-Sarasvatî, m'avoua en toute franchise ne pas croire aux découvertes du NIO et qu'il devait s'agir d'«hallucinations».

En arrivant au port de Bhavanagar, dans le golfe de Cambay, pour mon premier rendez-vous avec le NIOT, je ne me sentais donc guère optimiste, et mon malaise s'accrut encore lorsqu'on m'informa que les services secrets de la marine m'avaient refusé un permis de plongée sur le site sub-aquatique présumé. Nous installâmes pourtant les caméras pour un jour de tournage à bord du bateau de recherches du NIOT, le *Sagar Paschmi*, en attendant de voir ce que les scientifiques aguerris avaient à dire sur le sujet.

L'exposé qu'ils nous firent devant la caméra et les preuves qu'ils présentèrent balayèrent le moindre doute. En dépit du ridicule et de la froideur auxquels les avait exposés l'établissement de l'archéologie, ils avaient effectivement fait une découverte d'une signification dérangeante. Le Dr S. Kathirolî, directeur de projet au NIOT, et le géologue consultant, S. Badrinarayan, avaient été surpris des réactions hostiles des archéologues face à l'annonce initiale de leurs trouvailles en mai 2001. En qualité de scientifiques, ils avaient cependant décidé de percer le mystère plus avant, par le biais d'une recherche empirique, et de voir où cela les mènerait. Ainsi, entre mai et la fin novembre 2001, ils avaient réalisé d'autres études au sonar latéral en les renforçant par un profilage du sous-sol autour des structures géométriques.

Les résultats confirmèrent leur première impression, selon laquelle de vastes ruines de facture humaine gisaient sur le sol marin du golfe de Cambay, à des profondeurs oscillant entre 25 et 40 m, et jusqu'à 40 km au large du littoral actuel. Les profils du sous-sol révélèrent des fondations étendues et bien bâties pour les structures géométriques et, dans certains cas, des murs s'élevant jusqu'à 3 mètres au-dessus du fond de l'eau et s'enfonçant de plusieurs mètres dans celui-ci. Par ailleurs, de même que le «complexe urbain» d'origine couvrait un rectangle d'environ 9 km de long sur 2 km de large, une seconde cité de dimensions semblables avait été découverte un peu plus au sud, à des profondeurs similaires. Les deux villes se situaient le long des cours des anciens fleuves qui coulaient dans la région, lorsqu'elles se trouvaient au-dessus de l'eau, et, dans un cas précis, on avait identifié les vestiges d'un barrage de plus de 600 m de long.

Jusque-là le NIOT n'avait pu plonger sur les sites, en raison de la grande amplitude des marées dans le golfe et des courants extrêmement

capricieux. Qui plus est, lorsque l'équipe envoya son véhicule téléguidé, ses caméras furent incapables d'enregistrer des images nettes, à cause de la visibilité zéro due aux solides en décomposition dans l'eau. Par conséquent, comment dénicher le genre de « preuve concrète » qui pourrait éventuellement impressionner les archéologues sceptiques ? Le NIOT décida que la seule solution consisterait à prélever des échantillons directement sur le fond marin, dans le cœur de la zone identifiée par son sonar latéral et son profilage du sous-sol.

Les résultats, qu'ils nous présentèrent et que nous pûmes filmer, se révélèrent spectaculaires. En une journée à peine, à l'aide de bennes pre-neuses et de chaluts, *plus de 2 000* objets fabriqués par l'homme furent déterrés, parmi lesquels : des bijoux, des outils en pierre, de la céramique et des figurines. L'ensemble, qui est typiquement « pré-harappéen » (et comprend des restes humains comme des dents), confirme que les structures sous-marines correspondent en fait à de vastes localités avant leur inondation. Le caractère extrêmement ancien des artefacts semble aussi écarter toute possibilité que les sites subaquatiques aient pu dater d'une période plus tardive que la pré-harappéenne. Dans sa déclaration officielle, S. Badrinarayan me confia que, selon lui, ces complexes urbains submergés dataient au mieux de 7 000 à 8 000 années, et que le facteur le plus vraisemblable de leur inondation n'était autre que l'élévation du niveau de l'océan, à la fin de l'ère glaciaire, plutôt que tout effondrement d'une faille, dû à l'activité sismique, pour laquelle la région demeure toutefois renommée. Peut-être que l'association tremblement de terre/montée des eaux pourrait expliquer l'envergure apparemment fort soudaine de la submersion qui, en tout état de cause, paraît avoir rayé de la carte une civilisation entière dans ce secteur.

D'autres travaux sont nécessaires pour établir les dates exactes de l'événement et déceler la vraie nature de l'énigme du golfe de Cambay. Toutefois, compte tenu de l'étendue même des ruines, nous savons déjà qu'elles représentent quelque chose que les historiens et les archéologues classiques n'ont jamais accepté : la possibilité qu'une civilisation ait été oubliée par la préhistoire indienne et que le mythe indien du déluge avec Manu et les Sept sages s'appuie sur des faits bien réels.

DERNIÈRE MINUTE

Le 16 janvier 2002, le ministre indien de la Science et de la Technologie publia les premiers résultats de la datation au carbone des reliques trouvées dans les citées inondées du golfe de Cambay. Les artefacts datent de 9 500 ans et sont donc de 5 000 ans antérieurs à toute cité jusque-là identifiée par les archéologues.

Post-scriptum 2 : le monde englouti dans le golfe du Bengale

2 avril 2002, Mahâbalipuram, Tamil Nadu

M'enfonçant dans les eaux troubles du golfe du Bengale, à 1 500 m au large de la ville indienne du sud-est, Mahâbalipuram, je me suis retrouvé parmi d'énormes murs, places et sommets engloutis et surgissant de la pénombre : des structures qui évoquaient davantage l'œuvre de dieux ou de titans que la construction humaine, et semblaient plus appartenir au mythe qu'à l'histoire.

D'un coup de palmes, je tournai lentement et, partout où je portai mon regard, je vis d'impressionnantes ruines s'étendre au loin. Malgré moi, mes tempes se mirent à battre et ma respiration à s'accélérer. Comme cela fait plus de cinq ans que je plonge dans tous les océans de la création, en quête de preuves comme celle-ci, l'argument tangible qui existait selon moi depuis longtemps devait se tapir derrière l'héritage collectif de l'humanité de plus de six cents « mythes du déluge ».

Le lecteur se souvient de mon premier séjour à Mahâbalipuram en 1956, alors que j'avais six ans (quand mon père était médecin au Christian Medical College de la localité voisine de Vellore). Ma seconde visite fit l'objet d'un voyage de souvenirs personnels (voir chapitre 5), au cours duquel j'achetai l'anthologie d'un certain capitaine M. W. Carr, parue en 1869 sous le titre *Descriptive and Historical Papers Relating to the Seven Pagodas of the Coromandel Coast*.

« Les Sept pagodes » correspondait au surnom donné par les vieux

marins pour cette ville. Dans un article, J. Goldingham décrivait en 1798 cette partie de Mahâbalipuram dont je me souviens le mieux de mon enfance : le « Temple du rivage », taillé dans le granit dur, fouetté par les vagues :

« Ici, comme les brahmanes vous l'indiquent, les vagues se brisent au loin, sur les ruines d'une cité qui était incroyablement vaste et magnifique... Un brahmane d'une cinquantaine d'années, natif de l'endroit, avec lequel j'ai eu la chance de converser depuis mon arrivée à Madras, me signala que son grand-père lui disait souvent qu'il avait aperçu les faites dorés de cinq pagodes dans la houle, désormais invisibles. »

Un récit de voyage plus ancien, datant de 1784, décrit l'attribut majeur de Mahâbalipuram comme une « roche, ou plutôt un monticule de pierre », dans lequel la plupart des monuments sont taillés. Cet affleurement rocheux est, selon lui :

« l'un des principaux points de repères pour les marins aux abords de la côte, et ils surnomment l'endroit les "Sept pagodes", sans doute à cause des sommets rocheux qui se présentent à eux sur leur passage. Mais il faut bien avouer qu'aucun aspect de la colline ne semble autoriser semblable idée, et certaines circonstances nous invitent à penser que ce nom proviendrait des pagodes qui se dressaient là jadis, avant d'être englouties par les vagues... ».

Le même auteur, William Chambers, enchaîne ensuite sur la tradition orale plus détaillée de Mahâbalipuram – que lui ont transmise les brahmanes de la ville, au cours de ses séjours en 1772 et 1776 –, laquelle éveilla ses soupçons sur l'existence de constructions immergées.

Selon cette tradition, un raja du nom de Melecheren prit le trône de Mahâbalipuram. Il rencontra un être des royaumes célestes qui devint son ami et accepta de le « conduire sous un déguisement, afin qu'il puisse voir la cour du divin Indra », une faveur jusque-là jamais accordée à un mortel :

« Le raja en revint avec de nouvelles idées de splendeur et de magnificence, qu'il adopta aussitôt en unifiant sa cour et son entourage, de même qu'en embellissant le siège de son gouvernement. Ainsi, Mahâbalipuram ne tarda pas à être glorifiée par-delà toutes les cités de la terre ; comme on vanta sa magnificence aux divinités assemblées à la cour d'Indra, leur jalousie fut si grande qu'ils ordonnèrent au dieu de la mer de libérer ses flots et d'engloutir ce lieu dont l'impiété l'entraînait à rivaliser en splendeur avec leurs demeures célestes. Il obéit et la ville fut aussitôt anéantie sous la fureur de cet élément et ne put se relever depuis lors. »

Allez là où il y a du poisson

Ce fut ce mythe qui m'attirait à présent vers Mahâbalipuram. Presque un an plus tard, jour pour jour, en février 2001, afin d'interviewer cette

fois des pêcheurs pour la caméra de «Flooded Kingdoms of the Ice Age», ma série diffusée par Channel 4.

Nous étions à la plage et ma femme Santha, dont la langue maternelle est le tamoul – que l'on parle à Mahâbalipuram –, était juchée à mes côtés sur une pile de filets en train de sécher, tous deux entourés d'une foule d'individus. Tous les habitants ayant une opinion ou une information à fournir étaient là, y compris les pêcheurs, dont certains avaient bu du vin de palme le plus clair de l'après-midi et se montraient d'humeur loquace et impétueuse. Leurs réponses à mes questions suscitaient de grands débats concernant qui avait vu quoi sous la mer, et j'étais ravi d'écouter leurs discussions et controverses animées.

Un homme d'un certain âge, aux yeux bruns plissés, avec des cheveux gris décolorés par la longue exposition au soleil et à la mer, nous parla en détail d'une structure à colonnade qu'il avait vue de son bateau, un jour où l'eau se révélait d'une exceptionnelle limpidité.

– Il y avait un gros poisson, me dit-il. Un poisson rouge. Je l'ai regardé nager vers des rochers. Puis j'ai compris que ce n'étaient pas des rochers mais un temple. Le poisson a disparu dans le temple, puis il est réapparu, et j'ai vu qu'il entraînait et sortait d'une rangée de colonnes.

– Êtes-vous certain qu'il s'agissait d'un temple? m'enquis-je.

– Bien sûr que c'en était un, répondit mon interlocuteur.

Il désigna la pagode pyramidale en granit du Temple de la côte et ajouta:

– Ça ressemblait à ça.

Plusieurs jeunes gens racontèrent les histoires habituelles d'effroyables plongées héroïques – les minutes qui semblent éternelles, le cœur qui déchire la poitrine, les poumons sur le point d'exploser – pour détacher un attirail de pêche pris dans des constructions subaquatiques sombres et traîtres. Dans un des cas, semblait-il, un énorme filet était tellement enchevêtré dans ce genre de structure que le chalutier qui le tractait ne pouvait plus avancer. Une autre fois, les plongeurs avaient entrevu dans une ruine subaquatique une sorte d'entrée menant à une salle mais avaient eu peur de la franchir.

Un témoignage étrange indiqua que certains vestiges proches de Mahâbalipuram émettaient une sorte de musique, comme un «fracas métallique», une «détonation», lorsque les conditions en mer s'y prêtaient:

– Comme le son d'une grosse feuille de métal qu'on martèle.

– Et qu'en est-il plus au large? demandai-je. Si je devais suivre la côte en bateau vers le sud, qu'est-ce que j'y trouverais? Les structures sous-marines se trouvent-elles principalement ici, dans le secteur de Mahâbalipuram, où sont-elles étendues?

L'un des anciens répondit:

– Au sud, jusqu'à Rameswaram, vous pouvez trouver des vestiges sous l'eau. Je suis allé pêcher là-bas. Je les ai vus.

D'autres ne s'étaient pas rendus si loin, mais tous reconnurent avoir aperçu des constructions submergées un peu partout le long du littoral: «Il vous suffit d'aller là où il y a du poisson et vous les trouverez.»

L'expédition

Le prochain défi qui m'attendait consistait à organiser une expédition de plongée d'envergure à Mahâbalipuram. Toutefois, je savais qu'en Inde le National Institute of Oceanography (NIO) ne disposait pas de fonds suffisants pour mettre en place ce genre de projet.

Vers cette époque – printemps 2001 –, le hasard voulut que je sois contacté par John Blashford Snell de la Scientific Exploration Society (SES), basée dans le Dorset. Lors d'un déjeuner chez moi dans le Devon, il me demanda si l'un des mystères soulevés par mes recherches pour mon nouvel ouvrage, *Civilisations englouties*, pourrait faire l'objet d'une expédition utile du SES. Je lui suggérai naturellement la quête de la supposée cité «mythique» submergée de Mahâbalipuram et lui recommandai aussi un second site, Poompuhur, sis à un peu plus de 190 km au sud de la première ville. Je décris au chapitre 14 mes plongées avec le NIO en février 2001, lors de l'exploration d'une mystérieuse «structure en U», que la propre équipe d'archéologues de cet organisme avait dénichée par 23 m de fond. Je sentis qu'une exploration plus détaillée et une expédition bien financée à Poompuhur et à Mahâbalipuram m'offriraient la possibilité de faire de formidables découvertes.

À la demande de Blashford Snell, je présentai le SES au NIO et, dans les mois qui suivirent, j'usai de diplomatie pour que les relations parfois chancelantes entre les deux organismes puissent rester au beau fixe, jusqu'à l'approbation finale du projet d'expédition. L'ancien officier instructeur de la marine royale, Monty Halls, lui-même moniteur de plongée, fut sélectionné par le SES pour diriger l'opération, tandis que douze volontaires, la plupart ressortissants britanniques, apportaient les fonds nécessaires.

En avril 2002, je me retrouvai donc une fois de plus à Mahâbalipuram, soutenu à présent par tous les plongeurs et spécialistes nécessaires pour tester ma théorie, selon laquelle les mythes locaux d'une cité engloutie pouvaient en fait nous mener à une ville sous-marine. Naturellement, je craignais l'échec d'une investigation aussi officielle, tout en espérant qu'elle aboutirait. Pourtant, même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais pu imaginer combien cela se révélerait d'une évidence immédiate, dès l'instant où nous fûmes dans l'eau, que d'avoir suivi les légendes et traditions locales nous avait inévitablement menés à la découverte d'un site archéologique capital...

Quel âge?

Mais quel âge allaient donc avoir les spectaculaires vestiges subaquatiques au large de Mahâbalipuram?

Lors de ma première plongée, comme je me glissais dans les eaux ternes et commençais par voir les murs énormes serpenter sur le sol marin, je fus frappé – malgré ce que m'avaient confié les pêcheurs – par les différences frappantes dans le style architectural entre ces lugubres structures immergées et les temples de la période historique, comme celui du rivage, que je connaissais pour l'avoir vu à terre. Le matériau était le même – le granit rouge de la région –, mais en général la taille des blocs sous-marins était bien supérieure. Lors d'immersions qui suivirent, j'allais découvrir qu'ils comptaient parmi eux des groupes de mégalithes vraiment gigantesques,

pesant jusqu'à 4 tonnes chacun, et qui évoquaient les vestiges de bâtisses colossales, détruites par quelque puissant cataclysme, sans conteste celui qui avait submergé cet endroit. Chaque ensemble mégalithique géant se révéla posé au centre et au point le plus élevé d'un vaste rectangle de ruines, et ces zones rectangulaires étaient espacées par des intervalles de 200 m du nord au sud, en parallèle avec le littoral.

J'effectuai deux plongées avec mon épouse Santha Faiia, qui prenait des photos sous-marines, et deux en compagnie de Trevor Jenkins, le vidéaste de l'expédition. Au cours d'une immersion, lui et moi suivîmes un superbe mur incurvé qui se prolongeait sur plus de 16 m sans interruption. Une autre fois, je pus mettre à nu la maçonnerie interne sur une autre longueur de paroi, en révélant les joints délicats entre les blocs.

Lors de l'ultime plongée, sur un site que nous avions nommé « numéro 4 », Trevor découvrit ce qui lui sembla être une tête de lion sculptée de profil, posée au fond de l'eau. Je n'en étais pas certain : à mes yeux, la chose était trop endommagée et trop couverte d'organismes marins pour se prononcer sur sa forme exacte et encore moins pour certifier qu'elle était de fabrication humaine. Tandis que Trevor le filmait, je tentai de nettoyer une partie de l'objet à l'aide de mon couteau, mais parvins seulement à établir qu'il était en granit dur, à peu près de la taille et de l'épaisseur d'une roue de voiture, et grossièrement en forme de croissant. Je ne pouvais pas discerner la moindre caractéristique, mais cela ne signifie pas qu'il n'y en avait pas. Il faudra le retrouver lors d'une immersion future, le sortir de l'eau et l'étudier en laboratoire, avant de tirer le moindre enseignement formel sur ce qu'il représente.

Conclusions hâtives

Ce serait en tout cas la procédure archéologique normale. Je fus donc déconcerté d'apprendre à notre retour de Mahâbalipuram que le NIO avait publié un communiqué de presse suggérant une date et une fonction possibles pour les ruines submergées, en citant cette fameuse « tête de lion » comme preuve :

« D'après ce qui apparaît comme une figure de lion, sur le site numéro 4, les ruines semblent faire partie d'un complexe religieux. Elles remontent probablement à 1500-1200 avant notre ère. La dynastie des Pallava, qui régna sur la région à cette période, avait construit un grand nombre de temples, dont certains taillés dans la roche, à Mahâbalipuram et Kanchipuram. »

Parvenir à des déductions aussi explicites sur la base d'une bande vidéo d'une supposée « tête de lion » me parut pour le moins hâtif. Pour commencer, aucun des archéologues du NIO ne vit cette « figure » comme Trevor et moi, et, en ce qui me concerne, je ne suis pas convaincu qu'il s'agisse d'une tête. Par ailleurs, l'utilisation de la symbolique du lion est largement répandue en Inde, pour ne pas dire dans toutes les sculptures du monde de presque toutes les périodes. Un objet aussi endommagé et recouvert de parasites marins mériterait sans conteste d'être étudié à fond, avant qu'on puisse lui attribuer, comme du reste aux ruines englouties, une

dynastie bien précise telle que celle des Pallava, ou encore une chronologie spécifique comme de –1500 à –1200.

En outre, on peut certes se fier à la datation des temples Pallava situés à terre et à Mahâbalipuram qui correspond précisément à cette période, mais les structures submergées se trouvent à 1 500 m ou plus des côtes. Si les deux groupes de constructions proviennent de la même époque, le NIO devrait pouvoir alors expliquer pourquoi l'un des deux est désormais englouti sous 5 à 7 m d'eau, tandis que l'autre demeure au sec.

Une explication évidente – et c'est celle que préfère le NIO – serait la possibilité d'une érosion côtière massive dans cette zone, ou peut-être qu'une bande de littoral se serait effondrée, lors de quelque événement tectonique imprévisible – il n'y a peut-être pas si longtemps – qui aurait submergé les grandes constructions Pallava d'un côté de la faille, en laissant au sec celles situées de l'autre côté.

Autre possibilité – que le NIO n'envisagea même pas dans sa déclaration –, c'est que le groupe submergé pourrait être beaucoup plus *ancien* que celui situé à terre. Comme nous l'avons vu tout au long des *Civilisations englouties*, le niveau de la mer s'est élevé de plus de 100 m à la fin de la dernière glaciation (il y a entre 17 000 et 5 000 ans), et si c'est ce seul phénomène qui a inondé les structures mégalithiques sises au large de Mahâbalipuram, alors quel âge ont-elles ?

L'effet d'une bombe

Le 6 avril 2002, à notre retour d'Inde, j'envoyai un e-mail au Dr Glenn Milne et lui annonçai ce que nous avions découvert à Mahâbalipuram. Peut-être que lui et d'autres géologues de l'université de Durham pourraient aider à clarifier l'affaire.

Sa réponse, reprise quelques jours tard au journal national de six heures, sur la BBC, fit l'effet d'une bombe :

«J'ai bavardé avec quelques-uns de mes confrères du département des Sciences géologiques, et on peut raisonnablement supposer qu'il y eut très peu de mouvements tectoniques verticaux dans cette région, au cours de ces quelque cinq mille dernières années. Par conséquent, le processus prépondérant de changement de niveau de la mer aura été dû à la fonte des nappes glaciaires du Pléistocène tardif. Les prévisions obtenues d'après une modélisation assistée par ordinateur nous suggèrent que le secteur abritant les structures aurait été submergé voilà environ six mille ans. Bien sûr, compte tenu du degré habituel de variabilité, on peut ajouter ou retrancher mille années à cette date.»

La structure en U de Poempuhur

L'opinion archéologique dominante ne reconnaît aucune culture en Inde datant de 6 000 ans et susceptible de construire quoi que ce soit... encore moins une série de vastes structures mégalithiques de l'envergure et de l'étendue de celles de Mahâbalipuram. Mais le mystère ne s'arrête pas là. Comme nous l'avons vu, les pêcheurs de cette ville parlent d'autres ruines, situées encore plus au large, dans des eaux plus profondes, qui restent à identifier et à explorer. Lors de mes séjours dans la

région (voir chapitre 11), j'ai eu vent d'autres ruines sous-marines énigmatiques au large de Poompuhur, de Rameswaran (surplombant le détroit de Palk, entre l'Inde et le Sri Lanka) et de Kaniya Kumari (cap Comorin) à l'extrême sud du sous-continent. Le lecteur se souvient de l'omniprésence du mythe tamoul du déluge, commun à toutes ces régions et évoquant une contrée perdue appelée Kumari Kandam, qui fut engloutie par l'océan en trois terribles inondations, dont la première se déroula voilà 11 500 ans.

Au début des années quatre-vingt-dix, le NIO mena une étude d'archéologie marine au large de Poompuhur, pour le gouvernement de l'État du Tamil Nadu, et découvrit une structure imposante et, semble-t-il, de fabrication humaine, à plus de 5 km au large, par 23 m de fond, et datant de 11 000 ans (voir les chapitres 1 et 14).

Les résultats de l'expédition SES/NIO à Poompuhur en mars 2002 ne se révélèrent pas probants. Malgré des plongées exhaustives pendant dix jours, l'équipe ne put prononcer un verdict unanime. Lors de deux votes à main levée, une forte majorité – comprenant deux archéologues marins du NIO – conclut qu'il s'agissait d'une œuvre humaine. Mais des oppositions significatives à ce point de vue subsistaient, et je ne peux donc pas prétendre avoir prouvé la nature artificielle de ladite structure que j'expose au chapitre 14.

Lors de mes immersions avec l'équipe en mars 2002, j'ai pu toutefois noter plusieurs caractéristiques qui ne m'avaient pas attiré l'œil la première fois. Parmi celles-ci, les plus intéressantes sont : (1) les sections de ce qui semble constituer un second mur, plus bas, à environ 2 m de la paroi principale et parallèle à celle-ci, qui a pu jadis entourer la structure ; (2) l'impression rapportée par plusieurs plongeurs et moi-même que le mur principal est octogonal ou hexagonal, plutôt que littéralement en forme de « U » ; (3) des assises de maçonnerie bien formées et clairement visibles sous les organismes marins, à plusieurs endroits ; (4) après l'examen visuel d'un échantillon, la preuve que ces blocs sont en latérite : une pierre utilisée depuis la nuit des temps pour la construction en Inde ; (5) la présence de grandes tablettes symétriques (approximativement de 1,5 m x 1,5 m x 0,5 m) disséminées sur le sol non loin d'un monticule plus modeste, à 45 m au nord-ouest de la structure en U ; (6) d'après le balayage au sonar latéral, l'existence d'autres structures insolites dans les parages, dont une identifiée en mars 2002 sous la forme d'un mur vertical d'environ 100 m de long, par 25 m de fond, et situé à près de 7 km des côtes.

Je crois que la structure en U a passé le premier test crucial de l'examen minutieux par une équipe de plongeurs et d'archéologues marins, sur une période assez longue. On n'a pas encore prouvé qu'elle était l'œuvre de l'homme, mais le contraire non plus. Elle reste à la fois insolite et énigmatique. Et, à l'instar, des mystérieuses ruines de Mahâbalipuram, elle réclame une recherche plus approfondie...

Annexe 1

Compte rendu de l'expédition commune SES/NIO dans le sud-est de l'Inde.

Graham Hancock, 6 avril 2002

(Posté à l'origine sur le forum « The Mysteries » du site *www.graham-hancock.com*)

Bonjour à tous,

Santha et moi sommes rentrés du Tamil Nadu ce matin.

Comme le savent les habitués de ce forum, nous avons plongé à Poompuhur et à Mahâbalipuram, en Inde du sud-est. Nous avons eu le privilège de travailler là-bas avec dix plongeurs britanniques de haut niveau, sous la direction de Monty Halls de la Scientific Exploration Society, ainsi qu'avec une grande équipe du National Institute of Oceanography d'Inde, dirigée par Kamlesh Vora.

À Poompuhur, en dépit de nombreuses immersions sur la mystérieuse structure en U (voir chapitres 1 et 14, et post-scriptum 2), nous ne sommes pas parvenus à un verdict unanime.

Sous huit ou dix jours, je vais mettre en place sur ce site, avec les photos, les principales preuves qui nous ont convaincus, moi et les autres, que la structure était de fabrication humaine. Toutefois, il faudra encore beaucoup travailler sur cette construction et les structures avoisinantes, avant de considérer l'affaire réglée...

La raison de cette incertitude prolongée, en dépit des efforts d'un important groupe de chercheurs déterminés et objectifs, réside dans les très mauvaises conditions de plongée et la déplorable visibilité à Poompuhur qui empêchent et restreignent sans cesse l'activité sous l'eau.

La situation est plus claire à Mahâbalipuram, l'autre objectif de cette expédition. Une conférence de presse sera donnée le 10 avril 2002 pour annoncer les extraordinaires découvertes sous-marines faites par notre équipe la semaine dernière, jusqu'à 2 km des côtes, par 5 à 7 m de fond. (voir chapitres 5 et 11, et post-scriptum 2).

D'ici la semaine prochaine, je vais tâcher de trouver la date concernant les structures de Mahâbalipuram, en fonction des modélisations assistées par ordinateur de Glenn Milne. Dans l'intervalle, je souhaite déclarer clairement et officiellement que je ne prétends pas savoir l'âge de ces structures, ce qu'elles représentent, qui les a construites, ou encore pourquoi elles furent inondées. Des recherches plus approfondies devront l'établir... ce qui, selon le NIO, prendra des années et nécessitera la participation d'experts de diverses disciplines. Pour ma part, je me sens légitimé dans le point de vue que je défends et exprime depuis longtemps dans mes ouvrages et mes séries télévisées, selon lequel les mythes du déluge doivent être pris au sérieux et peuvent mener à la découverte de vestiges subaquatiques notoires.

Les informations que nous avons glanées jusqu'ici à Mahâbalipuram seront dévoilées dans la conférence de presse de la SES, le 10 avril.

Annexe 2

Communiqué de presse de la SES en date du 5 avril 2002, annonçant la découverte de ruines sous-marines à Mahâbalipuram et invitant les médias à une réception, le 10 avril 2002.

«La Scientific Exploration Society (SES) est fière de vous annoncer la découverte capitale de ruines submergées au large du littoral sud-est de l'Inde et vous invite à une conférence de presse à 10 h 30, le mercredi 10 avril 2002, au Nehru Centre, 8 South Audley Street, Londres W1k 1HF.

À la suite d'une hypothèse proposée par l'auteur à succès et présentateur d'une série télévisée, Graham Hancock, une expédition conjointe de 25 plongeurs de la Scientific Exploration Society (SES) et du National Institute of Oceanography (NIO) d'Inde, dirigée par Monty Halls et accompagnée par Graham Hancock, a en effet découvert un site étendu qui abrite une série de structures présentant clairement des caractéristiques humaines, à une profondeur de 5-7 m au large de Mahâbalipuram, dans le Tamil Nadu.

L'envergure des ruines immergées, couvrant plusieurs kilomètres carrés et situées jusqu'à 1 600 m du rivage, classe la découverte dans la même catégorie que les cités subaquatiques en ruines, au large d'Alexandrie en Égypte.

Ce qui pourrait justifier les anciens mythes d'une énorme métropole, si belle que les dieux la jalouèrent et provoquèrent un déluge pour l'engloutir en un seul jour!

Venez écouter Graham Hancock, Monty Halls, et visionner des images et des vidéos uniques. Vous trouverez de plus amples informations sur www.india-atlantis.org.

Contacts: Melsissa Dice, tél. : 01747 854898; e-mail: base@ses-explore.org; Sarah Jane Lewis (presse), tél. : 01963 240468.»

Annexe 3

Explorations archéologiques sous-marines préliminaires de Mahâbalipuram.

Déclaration du National Institute of Oceanography, 9 avril 2002

Une équipe d'archéologues marins du National Institute of Oceanography (NIO) a «exhumé» avec succès des preuves de la présence de structures submergées au large de Mahâbalipuram, en accréditant pour la première fois la croyance populaire selon laquelle le Temple du rivage de la ville constitue le vestige d'un ensemble de sept lieux de cultes semblables ayant été submergés tour à tour.

La découverte fut faite à l'occasion d'une expédition sous-marine conjointe avec la Scientific Exploration Society de Grande-Bretagne.

Le groupe d'archéologues du NIO, entraîné à la plongée, a conduit une exploration subaquatique du 1^{er} au 4 avril 2002 et a consigné les preuves de la présence de ruines sous la mer, au large de Mahâbalipuram. Les caractéristiques principales de ces trouvailles sont les suivantes :

- L'enquête fut menée sur 5 sites par 5-8 m de fond, à 500-700 m au large du Temple du rivage.*
- Les recherches sur chaque site ont montré la présence de constructions en maçonnerie de pierre, les vestiges de murs, d'un grand bloc carré taillé dans la roche, des blocs carrés et rectangulaires en pierre, une grande plate-forme menant au site, au milieu des formations géologiques présentes localement.*
- Recouvertes de bernaches, de moules et d'autres organismes, la plupart des structures sont gravement endommagées et disséminées sur un vaste secteur.*

- *La disposition et la superficie, d'environ 100 m x 50 m, semblent être identiques sur chaque site. La zone effective abritant des ruines peut fort bien s'étendre au-delà des endroits explorés.*
- *D'après ce qui apparaît comme une figure de lion, sur le site numéro 4, les ruines semblent faire partie d'un complexe religieux. Elles remontent probablement à 1500-1200 avant notre ère. La dynastie des Pallava, qui régna sur la région à cette période, avait construit un grand nombre de temples, dont certains taillés dans la roche, à Mahâbalipuram et Kanchipuram.*

Afin d'établir des arguments logiques sur l'engloutissement des ruines, une enquête de grande envergure est en cours pour déterminer le rôle des fluctuations du niveau de la mer, de l'érosion côtière et des activités néo-tectoniques qui ont opéré des changements sur le pourtour littoral régional dans un passé récent.

Le site offre de grandes perspectives pour l'exploration des structures disposées au sol et la compréhension des causes de la submersion.

Annexe 4

Commentaires de Graham Hancock au sujet de la déclaration du 9 avril 2002 faite par le NIO, concernant les explorations archéologiques sous-marines préliminaires au large de Mahâbalipuram.

Je n'ai que deux commentaires à formuler sur le communiqué de presse du NIO, mais tous deux sont importants.

1) Malgré l'amitié qui me lie au NIO depuis plus de deux ans, je note que sa déclaration ne fait jamais mention du rôle actif qui fut le mien pour permettre ces fabuleuses trouvailles au large de Mahâbalipuram. Je regrette cette omission, car cela ne fait aucun doute que j'ai mérité le droit à la reconnaissance dans cette découverte, et que ma contribution s'est révélée absolument décisive, à la fois dans l'énoncé de l'hypothèse de ruines submergées dans cette région, dans sa présentation au public, et dans la conception et la mise en œuvre d'une expédition pour tester cette théorie.

C'est écrit noir sur blanc dans *Civilisations englouties* (voir chapitres 5 et 11, et post-scriptum 2), de même que je déclare dans ma série «Flooded Kingdoms of the Ice Age» sur Channel 4 (émissions des 11, 18 et 25 février 2002) considérer depuis longtemps Mahâbalipuram comme un site potentiel de découvertes et avoir proposé une expédition là-bas, en raison de ses mythes du déluge et des témoignages oculaires de ses pêcheurs.

Pour qu'il n'y ait aucune confusion possible, je tiens à préciser que c'est moi qui ai ensuite pris l'initiative de réunir la Scientific Exploration Society (SES) et le NIO, dans le courant de l'année 2001, afin que

l'expédition puisse se dérouler, et que je n'ai pas ménagé mes efforts pour rassembler les deux groupes et faciliter leur coopération.

Retirez Graham Hancock et, à mon avis, vingt années ou plus auraient pu encore s'écouler avant que le département d'archéologie marine du NIO ne plonge à Mahâbalipuram.

Retirez Graham Hancock et le SES et le NIO n'auraient jamais été réunis, de même que le SES n'aurait jamais su que Mahâbalipuram renfermait un mystère à élucider.

Autrement dit, faites abstraction de Graham Hancock et vous obtenez un fait criant de vérité: ni le NIO, ni le SES n'auraient plongé à Mahâbalipuram.

Les découvertes que nous avons faites auraient peut-être vu le jour plus tard ou jamais. De telles questions restent toutefois hypothétiques. Le fait est que ces trouvailles existent grâce à mes recherches, mes initiatives et mes efforts. Dans toute communauté prônant la décence et une certaine morale, où chacun se voit reconnaître les qualités qui lui sont dues, je crois mériter quelque reconnaissance dans cette affaire. Je ne demande rien de plus.

2) Mon deuxième commentaire porte sur le manque de bon sens et le mépris de toute procédure scientifique fondamentale de la part du NIO, lorsqu'il spéculé sur une date éventuelle (entre 1500 et 1200 avant notre ère) pour les ruines submergées. Cette conjecture semble largement basée sur cette prétendue sculpture de lion au site numéro 4, censée être typique de l'art de la dynastie Pallava. Malheureusement, aucun des deux archéologues marins du NIO, qui nous accompagnaient pour l'immersion, n'a vu la «figure» présumée. Les deux seules personnes l'ayant observée sont Trevor Jenkins et moi-même. C'est Trevor qui l'a repérée le premier. Nous l'avons examinée ensemble et il l'a filmée. Les autres remarques portant sur cette figure sont postérieures et uniquement fondées sur l'observation de la vidéo.

En tout premier lieu je tiens à dire que s'il s'agit en effet d'une silhouette de lion, ça ne confirme en aucun cas le lien avec les Pallava, car les sculptures léonines sont légion dans l'art et le symbolisme indiens et ne peuvent être considérées comme l'apanage de cette dynastie. Ce qui est plus important encore, c'est que la figure de lion présomptive n'en est pas forcément une. Comme je l'ai observé plus haut, je ne suis qu'un des deux plongeurs à l'avoir vue et manipulée, et je soupçonne fortement l'objet de ne pas être une tête de lion, ni même un fragment de statue. Si je n'en ai pas fait état jusqu'ici, c'est parce que je pensais que la communauté scientifique attendait de procéder, à des recherches approfondies, avant de se prononcer sur des découvertes archéologiques. Mais je constate à présent qu'en l'absence de toute étude préalable, et sans qu'aucun archéologue marin n'ait examiné l'«hypothétique» figure, le NIO s'empresse de suggérer une date éventuelle dans sa déclaration.

Selon moi, le NIO aurait dû s'abstenir de formuler un jugement aussi prématuré et laisser la question de la datation en suspens, le temps que soient effectuées de plus amples recherches de toute manière nécessaires, avant de confirmer quoi que ce soit. Pour quelqu'un souvent accusé d'attribuer de façon hâtive des dates à des sites archéologiques sur la base

de preuves trop fragiles, je trouve ironique que le NIO gratifie ce site de la période de 1500-1200 avant notre ère, sans la moindre preuve. À ce stade, le NIO ne connaît même pas la courbe des niveaux de la mer pour cette partie du littoral sud-est de l'Inde... sans conteste un facteur clé pour toute tentative de datation du site.

Sincèrement,
Graham Hancock
9 avril 2002

Annexe 5

Qui a découvert les ruines subaquatiques de Mahâbalipuram? Et qui revendique quoi?

Graham Hancock, 13 avril 2002

(Posté à l'origine sur le forum « The Mysteries » du site *www.graham-hancock.com*)

1) Dans un autre ordre d'idées, Martin Shower attire l'attention sur le commentaire suivant :

G. P. Mohapatra et M. H. Prasad (1999), « Shoreline changes and their impact on the archaeological structures at Mahabalipuram » (« Les changements du pourtour littoral et leur impact sur les structures archéologiques à Mahâbalipuram »), Gondwana Geological Magazine, vol. 4, pp. 225-233.

En lisant cet article, on découvre qu'en 1999, les auteurs suggéraient déjà que des ruines archéologiques sous-marines se trouvaient au large de Mahâbalipuram. Dans ce cas, Hancock a tort d'annoncer qu'il a prouvé la véracité des mythes et que les scientifiques se trompaient.

En fait, il ne fait qu'approuver les spécialistes et dans ce cas G. P. Mohapatra et M. H. Prasad avaient raison de spéculer sur la présence de vestiges au large de Mahâbalipuram.

2) J'ignorais les études de G. P. Mohapatra et M. H. Prasad, sinon je les aurais citées dans *Civilisations englouties*. À ce propos, au cours de la récente expédition conjointe SES/NIO à Mahâbalipuram, Kamlesh Vora informa l'équipe que le NIO avait déjà envisagé de plonger dans le

secteur, afin de vérifier la tradition locale du déluge. Cela remonte aux années quatre-vingt, sous la direction de S. R. Rao (malheureusement en retraite depuis), un homme qui s'intéressait beaucoup aux mythes indiens du déluge (voir chapitre 1). Mais lorsque les archéologues marins du NIO arrivèrent sur place, l'eau se révélait apparemment trop « boueuse », et ils décidèrent de ne pas plonger. Le projet ne fut jamais repris.

3) Inutile de conjecturer sur mes prétentions exactes au regard de ces découvertes. Mes points de vue figurent déjà sur ce forum, dans mes messages des 6 et 9 avril (annexes 1 et 4).

4) À la lecture desdits messages, il devrait sembler évident que je ne revendique pas la « paternité » de la découverte de ces ruines subaquatiques, connues depuis toujours par les pêcheurs locaux. Pas plus que je ne prétends être le premier « théoricien » à suggérer l'hypothèse de la présence de vestiges sous-marins au large de Mahābalipuram. Comme je le mentionne dans *Civilisations englouties*, l'idée circulait déjà parmi les érudits au moins depuis le XVIII^e siècle. Je déclare simplement avoir initié la poursuite de cette voie jusqu'à sa conclusion logique, en permettant la découverte effective des fameuses ruines, qu'on suspectait jusque-là, sans avoir jamais prouvé leur existence.

(5) Tous ceux qui jouèrent un rôle dans cette découverte méritent aussi notre gratitude, parmi lesquels Santha, Monty Halls, les équipes de plongée de la SES et du NIO, ainsi que les pêcheurs tamouls à la foi inébranlable qui nous emmenèrent dans leurs petits bateaux avec une précision parfaite sur chaque site submergé. J'ignore si le NIO est au courant des travaux de Mohapatra et de Prasad, ou l'inverse. Pour ma part, je profite de cette annexe pour y faire allusion.

Graham Hancock

Annexe 6

Couverture de la découverte de Mahâbalipuram par la presse britannique, avril 2002.

***Daily Telegraph*, 11 avril 2002**

Des plongeurs découvrent les vestiges de six « temples disparus »

David Derbyshire, correspondant scientifique

Un MYSTÉRIEUX village englouti par les vagues, voilà au moins 1 200 ans, a été découvert par des plongeurs au large du littoral sud-est de l'Inde.

Les blocs et les murs de granit situés à 6 m de profondeur pourraient constituer les ruines de six « temples disparus » qui font partie des légendes de la région.

Les ruines ont été mises en lumière, après une interview des pêcheurs par Graham Hancock, l'archéologue amateur et auteur à succès controversé, pour une récente série télévisée.

Après avoir entendu les récits du mythe d'une cité submergée, lui et une vingtaine de plongeurs ont exploré le fond de la mer la semaine dernière.

Le National Institute of Oceanography de l'Inde, qui a participé à la découverte, pense que les ruines de Mahâbalipuram, au Tamil Nadu, pourraient dater de 1 200 à 1 500 ans.

Mais M. Hancock, qui prétend que cette civilisation précède de quelques millénaires celle des anciens Égyptiens et des Sumériens, pense que ladite cité pourrait remonter à 3 000 av. J.-C.

Les ruines furent trouvées à huit cents mètres de la côte par une équipe conjointe du NIO et de la Scientific Exploration Society, basée au

Royaume-Uni. Elles comprennent les vestiges de murs et des blocs sculptés et des pierres disséminés sur plusieurs kilomètres carrés.

Selon la légende locale, Mahâbalipuram abrita jadis une splendide cité. Les dieux devinrent si jaloux de sa magnificence qu'ils provoquèrent un déluge pour l'inonder. Six temples furent submergés et un seul demeura sur le rivage.

***The Guardian*, 11 avril 2002**

Des plongeurs «découvrent» un temple ancien

James Meek, correspondant scientifique

Des scientifiques indiens et britanniques ont rapporté des photographies sous-marines de ce qui, selon eux, pourrait former un vaste complexe religieux au large de la côte du Tamil Nadu : les ruines d'une cité disparue, engloutie par les vagues.

S'il ne s'agit pas de formations rocheuses, les vestiges de granit pourraient correspondre aux restes de six temples légendaires construits il y a entre 1 500 et 1 200 ans, avant d'être submergés à la suite d'un affaissement de terrain.

Toutefois, Graham Hancock, l'auteur à succès d'ouvrages controversés sur les civilisations perdues, a confié hier que les ruines pourraient se révéler bien plus anciennes. Si leur submersion est due à une élévation planétaire du niveau des océans, leur antériorité pourrait avoisiner les 5 000 ans.

Les images rapportées sont le fruit d'une expédition de trois jours effectuée par le National Institute of Oceanography de l'Inde et la Scientific Exploration Society, établie dans le Dorset. M. Hancock, qui a plongé avec l'équipe, déclarait hier que les SES avait entrepris l'opération à sa suggestion ;

« Nos plongeurs se sont retrouvés face à une série de structures présentant clairement des caractéristiques humaines, a déclaré Monty Halls du SES, qui dirigeait l'expédition. Il s'agit sans conteste d'une découverte de portée internationale, qui exige de plus amples explorations et une investigation approfondie. »

Le site se trouve à une profondeur de 5 à 7 m, à 500-700 m au large de Mahâbalipuram, où se dresse sur la terre ferme un temple datant du premier millénaire apr. J.-C.

M. Hancock, qui n'est pas archéologue et dont les théories irritèrent nombre de spécialistes, a précisé qu'il avait soupçonné l'existence de six temples sous l'eau en comparant les récits des pêcheurs locaux à une légende qui décrivait Mahâbalipuram en invoquant Sept pagodes.

Il a admis hier que les ruines submergées pourraient fort bien ne pas se révéler assez anciennes pour être liées aux inondations postglaciaires qui détruisirent les civilisations présumées de ses ouvrages.

Mais il a ajouté que leur découverte légitimait son approche des mythes locaux en y cherchant leur substance. « Depuis des années, je défends l'idée que les mythes du déluge méritent d'être pris au sérieux : un point de vue réfuté par la majorité des scientifiques. Mais ici, à Mahâbalipuram, nous avons prouvé que les légendes étaient fondées. »

M. Hancock a précisé que le site s'étendait environ sur deux kilomètres et abritait un « vaste conglomérat de gros blocs bien découpés dans des secteurs isolés. Ils ressemblaient à plusieurs bâtisses de cérémonie, entourées d'édifices plus petits ».

***The Times*, 11 avril 2002**

Des plongeurs découvrent une « cite perdue » au large de l'Inde
Mark Henderson

Des ruines submergées au large du littoral indien pourraient se révéler celles d'une cité légendaire que la mer aurait engloutie, selon les explorateurs qui localisèrent les vestiges.

Il s'agit de la seconde série de ruines d'origine présumée humaine, trouvées cette année au large du sous-continent. Une autre « citée perdue » fut découverte en janvier, au large du Gujerat, mais la question reste sujette à controverse parmi les archéologues.

Les dernières structures subaquatiques en date furent trouvées la semaine dernière par une équipe anglo-indienne, lors d'une plongée à 1 600 m du littoral de Mahâbalipuram, au Tamil Nadu, sud-est de l'Inde. Les motifs géométriques qui évoquent ceux d'un réseau de murs, de routes et de remparts pourraient appartenir à la ville disparue de Melecherem qui, selon la légende, fut submergée par des dieux jaloux.

Graham Hancock, un auteur qui pense que des milliers d'anciennes civilisations furent englouties à la fin de la dernière ère glaciaire, et qui participa la semaine dernière à l'expédition conjointe de la Scientific Exploration Society, établie dans le Dorset, et du National Institute of Oceanography de l'Inde, a déclaré que les ruines l'avaient convaincu que le mythe se fondait sur la réalité.

***Daily Mail «Weekend» Magazine*,
27 avril 2002, pp. 21-23**

Les fantastiques récits de cités disparues sont d'ordinaire relégués au rang de mythes romanesques, mais Graham Hancock prétend que ces mêmes histoires l'ont conduit à un site submergé remontant au moins à 6 000 ans dans l'ère glaciaire... soit plus ancien que toute autre cité du globe. L'archéologue amateur a-t-il vraiment réécrit l'histoire? ANDREW WILSON mène l'enquête.

Quelques secondes après avoir plongé dans l'océan, Graham Hancock scruta la pénombre subaquatique et distingua les contours distincts d'un ancien mur dressé dans le sable. En s'approchant à la nage de la mystérieuse structure, il sortit son couteau et, afin de tester s'il s'agissait d'une construction humaine ou d'une formation rocheuse, il passa la lame dans les joints de maçonnerie. S'étalant sur le fond marin, un vaste réseau de murs couvrait au moins 1 600 m dans le golfe du Bengale : des ruines englouties venant confirmer l'existence d'une civilisation perdue envahie par les vagues.

Pendant des années, la cité sous-marine cachée de Mahâbalipuram, au Tamil Nadu, en Inde méridionale, était restée confinée au domaine de la

mythologie. Les pêcheurs évoquaient des temples dont les toits présentaient des bordures dorées et parlaient à mi-voix des pagodes pyramidales ouvragées enfouies sous l'eau depuis des millénaires, mais la science reléguait leurs propos au folklore. Toutefois, en ce début de mois, la découverte faite par Hancock d'une civilisation disparue à Mahâbalipuram, à 50 km au sud de Chennai (l'ancienne Madras), et datant, selon lui, d'au moins 6 000 ans, pourrait bien nous contraindre à réécrire les livres d'histoire.

La théorie de Hancock, selon laquelle la civilisation ne débuta pas avec les Sumériens en Mésopotamie voilà 5 000 ans, mais dans un certain nombre de cités submergées par des inondations cataclysmiques il y a entre 17 000 et 7 000 ans, a été largement dénigrée par la gent universitaire. Pourtant les recherches issues de cette nouvelle découverte laissent supposer que le point de vue de l'auteur non conformiste pourrait se fonder sur des faits. Au retour des explorations sous-marines, Hancock prit contact avec un expert mondial en niveaux de la mer à l'ère glaciaire qui, avec l'aide d'un ordinateur fort élaboré, confirma que le site datait approximativement de 6 000 ans.

« Si ce chiffre se révèle exact – et en vérité, beaucoup d'autres études sont nécessaires –, alors cela change tout, déclara Hancock. Nous ne pouvons plus considérer le prétendu “croissant fertile” de Sumer comme le berceau de la civilisation. L'idée qu'on commença à bâtir des villes aux alentours de 3 500 av. J.-C. passe aussi à la trappe. Ce qui paraît plus vraisemblable, compte tenu de l'important faisceau de preuves que j'ai rassemblées, c'est qu'un certain nombre de cités existèrent avant cette époque et furent submergées par les mers dont le niveau montait, à la fin de la dernière glaciation. Et je soupçonne Mahâbalipuram d'en faire partie. »

Le travail de détective accompli par Hancock débute par une étude détaillée des mythes du déluge dans une région précise du monde, des récits qui, selon lui, se propagèrent en raison d'un phénomène bien réel : la hausse de 120 m du niveau planétaire des océans à l'issue de la fonte des calottes glaciaires. Après s'être documenté sur une légende de déluge particulière, Hancock étudie ensuite des cartes montrant à quoi ladite région aurait ressemblé à la fin de l'ère glaciaire. Si le niveau de la mer correspond aux détails transmis par la tradition orale, il songe alors qu'il existe de fortes chances pour qu'une cité soit dissimulée sous les vagues.

Hancock esquissa pour la première fois ses théories en 1995 dans *L'Empreinte des Dieux* [paru chez Pygmalion en 1996]. Le titre l'a peut-être transformé en une sorte d'Indiana Jones littéraire (l'ouvrage s'est vendu à 4,5 millions d'exemplaires dans le monde) mais a aussi suscité la colère des savants et des érudits, lesquels l'attaquèrent pour – selon eux – sa présentation sélective des preuves, son manque d'intégrité et son sensationnalisme indécent. « Les scientifiques me demandaient d'essayer d'authentifier mes hypothèses – de trouver des sites existants pour étayer mes propos –, et c'est ce que j'ai fait ces dernières années, en parcourant le monde à la recherche des cités disparues sous l'eau. L'Inde est un trou noir sur le plan de la recherche archéologique, car on n'y a relevé, semble-t-il, aucune trace d'activité humaine il y a entre 12 000 et 3 000 ans. Mais si les centres urbains d'une ancienne civilisation étaient jadis situés le long de ses anciennes côtes, une terre qui fut par la suite submergée par les inondations? »

Son lien avec Mahâbalipuram remonte à l'enfance où, à l'âge de cinq ans, il apprit à nager dans les eaux bleues étincelantes de la région. Né à Édimbourg en 1950, l'auteur arriva en Inde avec ses parents en juillet 1954, son père étant nommé médecin au Christian Medical College and Hospital de Vellore. « Pendant des années, j'ai gardé gravées dans ma mémoire – jusqu'à ce que j'y retourne, en fait, et puisse associer les vieux souvenirs aux anciens – les images effrayantes des temples de Mahâbalipuram taillés dans la roche, dominant le golfe du Bengale, et datant de 1 200 à 1 500 ans. » En 1992, il effectua en Inde un voyage sentimental : sa famille ayant regagné la Grande-Bretagne en 1958, il souhaitait revisiter certains lieux de sa jeunesse.

Lors de ce séjour, il acheta dans une boutique de Madras un vieil ouvrage un peu poussiéreux, une grosse anthologie de journaux de voyage qui constituera par la suite le premier indice de son énigme subaquatique. Bien qu'il ne lût le livre que deux ans plus tard, son contenu le contraignit à reconsidérer tout ce qu'il savait de Mahâbalipuram. Il découvrit pour la première fois l'histoire des « Sept pagodes » : les six temples submergés par la mer, avec le septième se dressant sur le rivage.

« Un brahmane d'une cinquantaine d'années, natif de l'endroit (...) me signala que son grand-père lui disait souvent qu'il avait aperçu les faîtes dorés de cinq pagodes dans la houle, désormais invisibles », écrivait un voyageur en 1798. Selon le mythe, « l'ancien monarque du royaume fit ériger à Mahâbalipuram une cité d'une telle magnificence que les dieux en devinrent jaloux et orchestrèrent un effroyable déluge pour engloutir la ville en un seul jour. On ordonna au dieu de la Mer de libérer ses flots et d'engloutir ce lieu dont l'impiété l'entraînait à rivaliser en splendeur avec leurs demeures célestes. Il obéit et la ville fut aussitôt anéantie sous la fureur de cet élément et ne put se relever depuis lors. »

En l'an 2000, alors qu'il se documentait pour son livre, *Civilisations englouties*, Hancock visita une nouvelle fois Mahâbalipuram, où il interviewa un certain nombre de pêcheurs. Parmi eux, plusieurs déclarèrent avoir vu sous l'eau des « temples », des « palais », et des « murs », même des « routes », en plongeant pour dégripper leurs filets ou leurs ancres. D'autres parlèrent d'entrées dissimulées et de salles sous l'océan, qui émettaient d'étranges bruits musicaux. « Si vous allez là où il y a du poisson, lui confia l'un d'eux, alors vous les trouverez. » Mais le détective des fonds marins dut attendre encore deux ans, avant de se rendre à Mahâbalipuram pour une expédition conjointe entre la Scientific Exploration Society du Dorset et le National Institute of Oceanography de l'Inde. Le 3 avril, à huit cents mètres du rivage, Hancock plongea dans les eaux bleues du golfe du Bengale... et ce qu'il y découvrit au-dessous de lui manqua lui couper le souffle.

« Le plus renversant, c'est que les ruines se trouvaient directement sous le bateau, dit-il. J'ai nagé jusqu'à une profondeur de 6 m et j'ai tendu la main pour gratter le sable de la pierre. À en juger par les joints de maçonnerie, il s'agissait à l'évidence d'une construction humaine et non d'une formation rocheuse. Je pouvais distinguer des murs rectilignes et incurvés, tous fabriqués dans des blocs de pierre bien définis, et j'ai suivi l'un d'eux qui demeurerait totalement intact sur 15 m. Le site comprend un conglomerat de gros blocs distincts, qui évoquent plusieurs grandes bâtisses de

cérémonie, entourées d'un certain nombre d'édifices plus petits. Je ne vous surprendrai pas en disant que ma première réaction fut des plus enthousiastes. Il s'agissait d'un site d'origine humaine nouveau pour l'archéologie, un endroit où personne n'avait encore plongé auparavant. J'avais l'impression d'évoluer dans un monde disparu.»

Hancock était accompagné par Monty Halls, un ancien major de la marine royale, qui dirigeait l'expédition pour la Scientific Exploration Society. Au cours des 17 jours où il avait plongé, Halls, âgé de 35 ans, chef d'expédition indépendant, déclare n'avoir jamais vu quoi que ce soit de comparable aux majestueuses structures subaquatiques de Mahâbalipuram. «Ces énormes blocs de granit ressemblaient à de gros morceaux de sucre, d'environ 6 m de haut, et ils étaient entourés d'un groupe de pierres plus modestes, dit-il. Bien qu'il soit difficile de se prononcer avec certitude, ce que nous observions pouvait représenter un sanctuaire de granit cerné par les vestiges de quatre temples.»

L'âge des structures est au cœur de la signification de la découverte. Si l'archéologie orthodoxe prétend qu'elles datent de 1 200 années – soit de la même période que les sculptures et temples de la côte taillés dans le granit –, Hancock pense que les ruines sous-marines remontent environ à 6 000 ans dans le passé. Si la cité engloutie date effectivement d'à peine 1 200 ans, soit de l'époque de la dynastie Pallava, on s'attendrait à en trouver des preuves inscrites dans la pierre. Mais au cours des 49 immersions distinctes effectuées pendant trois jours par l'équipe, aucune inscription ne fut trouvée. En outre, les deux structures diffèrent largement dans leurs styles architecturaux. Les sculptures du rivage sont riches et hautement décoratives, tandis que la cité subaquatique se compose de blocs rectangulaires austères et sans fioritures.

Jusqu'ici la meilleure preuve que les ruines submergées de Mahâbalipuram datent de 6 000 ans vient du Dr Glenn Milne, géophysicien au département des Sciences géologiques de renommée mondiale, à l'université de Durham. Milne a mis au point une vaste base de données et un programme informatique sophistiqué pouvant imprimer les images de n'importe quel pourtour littoral à n'importe quelle période de l'histoire. Lorsque Hancock lui fournit les informations en provenance de Mahâbalipuram, Milne put lui annoncer que le site datait au moins de 6 000 années. «En supposant que l'endroit n'a subi aucun mouvement tectonique – et il semble que ce fut le cas –, il apparaît alors que le secteur fut inondé par une hausse du niveau de la mer voilà à peu près 6 000 ans, déclare Milne. Le logiciel est exact à mille ans près, en plus ou en moins, par rapport à la date assignée.»

Lorsque Hancock entendit cela, il se sentit légitimé dans sa quête. «Cela prouvait que mes méthodes – l'association du déchiffrement d'anciens mythes et des nouvelles technologies – portait ses fruits, déclara-t-il. Bien sûr, je garde toujours l'esprit ouvert, mais après tout, cela laisse entendre que je suis sur la bonne voie. Ce sont l'archéologie et la science conventionnelles qui ont des œillères.»

Cependant, ce n'est pas la première fois que les théories de Hancock sont étayées par la science. En janvier, la datation au carbone des reliques découvertes dans des sites submergés du golfe de Cambay, au large de l'État du Gujérat, au nord-ouest de l'Inde, révéla que ces villes sous-marines

pourraient bien dater de 9 500 ans... soit 5 000 ans de plus que toute cité reconnue par l'archéologie conventionnelle. Les villes – séparées par 24 km et situées à 36 m de profondeur – furent découvertes l'an dernier en mai, au cours de tests de pollution de routine effectués par le National Institute of Ocean Technology de l'Inde.

« Depuis, bien sûr, l'archéologie a fait tout son possible pour réfuter les preuves, affirme Hancock. Les experts ont prétendu que les échantillons avaient pu être contaminés par l'eau de mer et que le bois analysé pouvait se trouver sur le fond marin depuis des milliers d'années, avant la construction des cités. Les scientifiques feront tout ce qui est en leur pouvoir pour dénigrer mon nom. Je représente pour eux une menace parce que je suis un amateur... mais un amateur capable de localiser, avec une exactitude remarquable, une série de cités disparues sous la mer, qui pourraient nous contraindre à réviser tout ce qu'on a jamais appris sur les origines de la civilisation. »

Dans les deux prochains mois, Hancock prévoit une annonce depuis Cuba, qui révélera la découverte d'une ancienne cité d'origine humaine située à 670 m de profondeur. Il est également persuadé que d'autres civilisations perdues seront dénichées au large des côtes de Malte, du Japon, de Chine, de Floride, des Bahamas, et de l'Amérique Centrale. « Après tout, lorsque les calottes glaciaires fondirent, vingt-six millions de km² de terres furent submergés, dit-il. Les découvertes comme celles de Mahâbalipuram ne constituent qu'un début; dans les vingt ou trente années à venir, je suis sûr que nous aurons décelé des dizaines de cités subaquatiques. Il s'agit moins de la quête d'une Atlantide seule et unique que de la recherche de nombreux mondes engloutis. »

Annexe 7

Des temples sous la mer

Brian Handwerk

For National Geographic News

28 mai 2002

Les anciennes histoires de déluges massifs se transmettent au fil des générations et, dans nombre de régions du globe, font partie de la tradition orale d'un peuple. Les récits divergent d'un endroit à l'autre, mais présentent des leitmotivs communs : pluies torrentielles ou gigantesque vague destructrice qui s'abat sur une vallée et détruit tout sur son passage. Dans bien des cas, l'inondation correspond aux représailles de dieux mécontents.

Les scientifiques, historiens et autres archéologues considèrent la plupart de ces récits comme des mythes, des légendes ou des fables allégoriques destinés à illustrer des principes moraux. De récentes trouvailles indiquent qu'au moins quelques-unes de ces histoires pourraient se fonder sur des inondations réelles ayant causé des destructions de grande envergure.

Au large des côtes de Mahâbalipuram, en Inde méridionale, la découverte d'un ensemble de ruines submergées a déclenché une enquête sur leurs origines. Le folklore local soutient depuis longtemps que la région s'honorait autrefois de sept temples fabuleux, mais six d'entre eux furent balayés par la mer. Le septième et seul rescapé du désastre se dresse encore sur le rivage.

D'une génération à l'autre, chacun évoque une grande et merveilleuse cité occupant jadis le secteur. Selon la légende, l'ancienne métropole fut détruite par les dieux jaloux de sa beauté, lesquels provoquèrent un déluge pour l'enterrer sous les vagues.

L'auteur à succès Graham Hancock passa plusieurs années à répertoire et à étudier ces mythes. Lorsqu'il revint dans la région, au cours d'une expédition conjointe entre la Scientific Exploration Society (SES) de Grande-Bretagne et le National Institute of Oceanography (NIO) de l'Inde, l'objectif consistait à rechercher dans l'océan des preuves venant corroborer les récits de déluge.

Nourris par ces légendes, les pêcheurs locaux purent désigner à l'équipe un site de plongée où les ruines étaient situées. Monty Halls, le chef de l'expédition, décrivit l'enthousiasme du groupe à la découverte des structures subaquatiques.

«Le premier sentiment fut de l'incrédulité, se souvint Halls. L'envergure même du site se révélait si impressionnante, d'autant qu'il était si proche du littoral. Et peu à peu l'allégresse nous a envahis.»

En plongeant dans des conditions difficiles, l'équipe découvrit la présence «de murs, de colonnes brisées, de marches, et de nombreux blocs de pierre disséminés», déclara Kamlesh Vora, un archéologue marin du NIO.

Vora, Halls, et le reste du groupe furent rapidement convaincus qu'ils avaient fait une découverte capitale : des structures d'origine humaine. «Inutile de froncer les sourcils, de scruter les récifs sous différents angles, d'épousseter la pierre en quête d'empreintes archéologiques fugaces, expliqua Halls. Partout nous sentions la présence de l'homme.»

Toutefois, l'expédition de Mahābalipuram a suscité autant de questions que de réponses.

«Il est très gratifiant d'avoir découvert quelque chose porteur d'un tel impact, déclara Halls. Toutefois, les vraies questions exigent toujours des réponses : Quel âge a ce site ? Jusqu'où s'étend-il ? Quels artefacts les ruines renferment-elles ? Pour toutes ces raisons, nous devons y retourner le plus tôt possible et offrir à cet endroit merveilleux l'examen scientifique rigoureux qu'il mérite.»

Vora reconnaît que beaucoup de travail reste à accomplir sur le site qui couvre plusieurs kilomètres carrés. «Nous entreprendrons des explorations approfondies au-delà de ce secteur, afin de découvrir si les structures de fabrication humaine observées sous l'eau appartiennent en réalité au même ensemble religieux», précisa-t-il.

«Toutes les constructions sont réalisées dans le granit présent dans la région, poursuivit Vora. Les preuves archéologiques et les inscriptions des sites installées sur la terre ferme indiquent que ces structures pourraient dater de 1 500 à 1 200 ans avant notre ère. Nous avons désormais besoin de mener des explorations et des recherches détaillées pour les antiquités et les inscriptions disponibles sur place.»

Si l'on détermine que les ruines de Mahābalipuram appartiennent au même groupe de temples que celui du rivage, la découverte confirmerait les histoires locales que les étrangers ont souvent réfutées, sous prétexte qu'elles n'étaient que des légendes.

Graham Hancock, en tout cas, est déjà convaincu que le lien existe. «J'ai soutenu pendant des années que les mythes du déluge du monde entier méritaient d'être pris au sérieux, un point de vue désavoué par la plupart des universitaires occidentaux, déclara-t-il. Mais ici, à Mahābalipuram, nous avons prouvé que les mythes avaient raison et les universitaires avaient tort.»

Annexe 8

Des structures submergées, découvertes au large du littoral de Mahâbalipuram, dans le golfe du Bengale, pourraient résoudre le mystère des Sept pagodes datant de la période Pallava (VII^e siècle apr. J.-C.)

Par Akshaya Mukul, *Times of India*, Times News Network, New Delhi, 6 juillet 2002

La section sous-marine [*Underwater Archaeology Wing* ou *UAW*] des Études archéologiques de l'Inde [*Archaeological Survey of India* ou *ASI*] a découvert trois murs et un certain nombre d'éléments architecturaux de temples anciens, orientés du nord au sud et d'est en ouest, ainsi que sept gros rochers submergés à 500 m du rivage.

Selon Alok Tripathi, le responsable de l'UAW qui effectua la plongée à 500 m à l'est et au nord du Temple du rivage, en novembre 2001 et en mars de cette année, «les murs sont constitués de fines plaques de granit. Deux longues dalles de pierre étaient dressées, chacune dotée de deux fentes verticales pour recevoir deux autres dalles. Plusieurs blocs ainsi alignés formaient un mur».

«La technique de construction, précise-t-il, est si efficace que ces structures demeurent toujours en place, malgré l'agitation de la mer et la puissance de la houle.

«Les vestiges sont bien sculptés et évoquent des moulures et des colonnes de temple. Ils sont similaires aux sculptures présentes dans les lieux de culte de Mahâbalipuram», ajoute-t-il. Tripathi caresse l'espoir de découvrir encore d'autres structures non loin du Temple du rivage. L'ASI a prévu une série d'immersions vers le sud de celui-ci.

« Nous projetons de plonger pendant le mois tamoul de *Tai*, qui tombe entre décembre et janvier. Nous rechercherons la trace des structures submergées et les nettoierons pour confirmer à nouveau nos conclusions au sujet de leur nature et de leur fonction », dit-il.

Partie intégrante d'une légende locale, l'histoire des temples engloutis au large fut consignée pour la première fois par William Chambers, un voyageur britannique, dans l'*Asiatic Research Journal*, en 1788. Il cita d'autres personnes ayant vu les « faites de sept pagodes loin dans la mer », recouverts de cuivre. Au moment où Chambers explora l'endroit, « l'effet n'était plus le même, car le cuivre était rongé par la moisissure et le vert-de-gris ».

La découverte de l'UAW se voit confirmée par l'exploration menée conjointement en avril par la Scientific Exploration Society de Grande-Bretagne et le National Institute of Oceanography d'Inde. Le groupe prétendit avoir trouvé des ruines étendues sur plusieurs kilomètres carrés au large du littoral. Au cours de l'expédition, des plongeurs se retrouvèrent en présence de structures présumées de fabrication humaine.

Annexes en ligne et photographies

Un certain nombre des annexes de cet ouvrage sont disponibles en ligne (et en anglais) sur mon site web <http://www.grahamhancock.com>. Il vous suffit de consulter la section *Underworld*, où leur liste apparaît. Outre les mises à jour de la recherche, de nouvelles découvertes sous-marines ayant suivi la publication de l'ouvrage, le site rassemble des éléments pour le débat soulevé. Vous y trouverez aussi les photographies des structures submergées prises par Santha Faiia.

Graham Hancock
Janvier 2002

Notes

PREMIÈRE PARTIE

INITIATION

Notes du chapitre 1 : *Les reliques*

1. *Journal of Marine Archeology*, vols. 5-6, 1995-1996, pp. 14-15, Society of Marine Archeology, National Institute of Archaeology, Goa, India, 1997.
2. *Ibid.*, vol. 2, juillet 1991, p. 14.
3. *Ibid.*, vol. 2, p. 15.
4. *Ibid.*, vol. 2, pp. 15-16.
5. *Ibid.*, vol. 2, p. 16.
6. *Ibid.*, vol. 5-6, p. 14.
7. Ex : *British Museum Encyclopaedia of Underwater and Maritime Archaeology*, p. 203, British Museum Press, Londres, 1997.
8. *Journal of Marine Archaeology*, vol. 2, pp. 8-9.
9. Dr Glenn Milne, département de géologie, université de Durham, communication personnelle.
10. Publié aux éditions Pygmalion (*N.d.E.*).
11. Cette structure fut en partie endommagée lors de violents typhons, de juillet à septembre 2000.
12. Rapport de recherche d'Akira Suzuki, 1999, commandé à titre privé.
13. Les modélisations de crues ne peuvent en général prendre en compte les événements tectoniques locaux dans des lieux bien précis.
14. *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 9, p. 356, Chicago, 1991.
15. Jean-Yves Empereur, *Alexandrie redécouverte*, Fayard, Paris, 1998.
16. Voir *L'Empreinte des Dieux*, Pygmalion, Paris, 1995.
17. Ian Shaw et Paul Nicholson (eds.), *British Museum Dictionary of Ancient Egypt*, pp. 23-24, British Museum Press, Londres, 1995.
18. Empereur, *op. cit.*, p. 37.
19. *Ibid.*, pp. 74-75.
20. *Ibid.*, p. 75.
21. *Ibid.*, p. 75.

22. Pour les détails concernant les séismes, voir *ibid.*, pp. 86-87.
23. *Ibid.*, p. 80.
24. E. M. Forster, *Alexandria – A History and a Guide*, réimprimé en 1968 par Peter Smith, Gloucester, Massachusetts, États-Unis.
25. Roy MacLeod, *The Library of Alexandria – Centre of Learning in the Ancient World*, I.B. Tauris, Londres, 2000; Mostafa El-Abbadi, *Life and Fate of the Ancient Library of Alexandria*, UNESCO, Paris, 1992; Dorothy L. Sly, *Philo's Alexandria*, Routledge, Londres, 1996; Luciano Canfora, *The Vanished Library: A Wonder of the Ancient World*, Hutchinson, Radius, Londres, 1989.
26. Chiffres approximatifs. Pour les statistiques concernant les Pyramides, consulter *L'Empreinte des Dieux*, chapitres 33-38.
27. Empereur, *op. cit.*, p. 71.
28. Cité dans l'ouvrage d'E. M. Forster, *op. cit.*, p. 141.
29. *Ibid.*, p. 141.
30. *Ibid.*, pp. 141-142.
31. Empereur, *op. cit.*, p. 37.
32. Platon, *Timée et Critias* (voir *Timaeus and Critias*) p. 36, Penguin Books, Londres, 1977.
33. *Ibid.*, p. 36.
34. Voir J. G. Frazer, *Folklore in the Old Testament*, vol. 1, pp. 104-361, Macmillan, Londres, 1918.
35. Alan Dundes (ed.), *The Flood Myth, I*, University of California Press, 1988.
36. J. G. Frazer, *op. cit.*, pp. 105, 343-344.
37. Dorothy B. Vitaliano, «The Deluge», in *Legends of the Earth: Their Geologic Origins*, pp. 142-178, Indiana University Press.
38. Dundes, *op. cit.*, I.
39. Roger Lewin, *Human Evolution*, pp. 74, 77, Blackwell, Oxford, 1984.
40. *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 12, p. 127.
41. Ou du moins est-ce ce que prétendent ses aficionados.
42. Robert Kunzig, *Mapping the Deep*, p. 2, Sort of Books, Londres, 2000.
43. À Goa et Lakshadsweep.
44. Voir le débat au complet, dans les parties II et III.
45. G. A. Milne, J. L. Davis, J. X. Mitrovica, H. G. Scherneck *et al.*, « Space-geodetic constraints on glacial isostatic adjustment in Fennoscandia », *Science*, 291, 2001, pp. 2, 381-385. G. A. Milne, J. X. Mitrovica, J. L. Davis, «Near-Field Hydro-Isostasy: The Implementation of a Revised Sea-Level Equation», *Geophysical Journal International*, p. 139, pub. 1, 1999, pp. 464-483. G. A. Milne, J. X. Mitrovica, «Postglacial Sea-Level Change on a Rotating Earth», *Geophysical Journal International*, 133, 1998, 1-19. G. A. Milne, J. X. Mitrovica, A. M. Forte, «The sensitivity of GIA predictions to a low viscosity layer at the base of the upper mantle», *Earth and Planetary Science Letters*, 154, 1998, pp. 265-278. G. A. Milne, J. X. Mitrovica, D. P. Schrag, «Estimating past continental ice volume from sea-level data», *Quaternary Science Review*, 2001.
46. L'estimation de Sharif était proche de la réalité. Les coordonnées par GPS dans un rayon de 50 m sont les suivantes : latitude de 11 degrés 11.200 Nord et longitude de 79 degrés 54.192 Est.

Notes du chapitre 2 : L'énigme des cités antédiluviennes

1. Samuel Noah Kramer, *History Begins at Sumer*, p. 148 *sqq.*, University of Pennsylvania Press, 1991.
2. *Ibid.*, p. 148.
3. Le compte rendu se trouve dans la Genèse (voir *Book of Genesis*, chap. 6 à 9).
4. Kramer, *op. cit.*, p. 148.
5. *Ibid.*, p. 148.
6. *Ibid.*, p. 149.
7. *Ibid.*, p. 149.

8. *Ibid.*, p. 149 ; William Hallo, « Antediluvian Cities », *Journal of Cuneiform Studies*, vol. 23, 1970, p. 61.
9. J'ai longuement commenté ces textes dans des publications antérieures.
10. Cité in Kramer, *op. cit.*, pp. 149-151.
11. *Ibid.*, p. 151.
12. *Ibid.*, p. 151.
13. *Ibid.*, p. 151.
14. *Ibid.*, p. 152.
15. *Ibid.*, p. 152.
16. *Ibid.*, p. 152.
17. *Ibid.*, pp. 152-153.
18. *Ibid.*, p. 153.
19. *Ibid.*, p. 148.
20. Voir discussion in Gerald P. Verbrugghe et John M. Wickersham (eds.) *Berosos and Manetho*, p. 15 *sqq.*, University of Michigan Press, 1999.
21. Samuel Noel Kramer, *The Sumerians*, pp. 39-40, University of Chicago Press, 1963.
22. *Ibid.*, p. 39.
23. *Ibid.*, pp. 39-40.
24. *Ibid.*, p. 40.
25. *Ibid.*, p. 42.
26. Time-Life, *The Age of the God Kings*, pp. 10-11, Time-Life Books, 1989.
27. Voir www.grahamhancock.com, forum « The Quantas Mystery ».
28. Leonard Woolley, *Ur of the Chaldees*, p. 21, Pelican Books, 1940.
29. *Ibid.*, p. 21.
30. *Ibid.*, pp. 21, 24.
31. *Ibid.*, p. 24.
32. Oppenheimer à propos de la transgression flandrienne.
33. Kurt Lambeck, « Shoreline Reconstruction for the Persian Gulf since the Last Glacial Maximum », *Earth and Planetary Science Letters*, 142, 1996, pp. 43-57.
34. *Ibid.*, p. 47.
35. Oppenheimer, *Eden in the East: The Drowned Continent of Southeast Asia*, p. 57, Weidenfeld and Nicholson, Londres, 1998.
36. *Ibid.*, p. 46. Voir aussi Julius Zarins, « The Early Settlement of Southern Mesopotamia », p. 57, *Journal of the American Oriental Society*, 112, p. 1, 1992.
37. Oppenheimer, *op. cit.*, p. 46.
38. Georges Roux, *Ancient Iraq*, p. 4, Penguin Books, Londres, 1992, citant C. E. Larsen, « The Mesopotamian Delta Region : A Reconsideration of Lees and Falcon », *Journal of the American Oriental Society*, 95, 1975, pp. 43-57. P. Kassler, « The structural and geomorphic evolution of the Persian Gulf », in B. H. Preuser, *The Persian Gulf*, Berlin, Heidelberg, New York, 1973, pp. 11-32. W. Nutz, « The formation of the Arabian Gulf from 14,000 BC », *Sumer*, 31, 1975, pp. 101-111.
39. Kramer, *The Sumerians*, pp. 2 et 31.
40. *Ibid.*, pp. 30-31.
41. *Ibid.*, p. 31.
42. *Ibid.*, p. 31.
43. Roux, *op. cit.*, p. 60.
44. *Ibid.*, p. 60.
45. *Ibid.*, pp. 48, 60. Roux identifie les premières étapes de la construction à Eridu à partir des céramiques Obeid I, un style qu'il date de 7000 ans avant notre ère.
46. *Ibid.*, p. 108.
47. *Ibid.*, p. 112.
48. Zarins, « The Early Settlement of Southern Mesopotamia ».
49. *Ibid.*
50. *Ibid.*, p. 57.

51. *Ibid.*, p. 60.
52. Roux, *op. cit.*, p. 111.
53. Kramer, *The Sumerians*, p. 26.
54. Roux, *op. cit.*, pp. 109, 112.
55. Hallo, *op. cit.*, p. 61.
56. Verbrugge et Wickersham, *op. cit.*
57. *Ibid.*, p. 49.
58. *Ibid.*, p. 49.
59. *Ibid.*, p. 49, note 19.
60. *Ibid.*, pp. 49-50.
61. *Ibid.*, p. 50.
62. Roux, *op. cit.* Voir cartes, Mésopotamie méridionale.
63. Hallo, *op. cit.*, p. 63.
64. Edmond Sollberger, *The Babylonian Legend of the Flood*, British Museum Publications, Londres, 1987, p. 17.
65. *Epic of Gilgamesh*, Penguin, Londres, 1972; Stephanie Dalley, *Myths from Mesopotamia*, Oxford University Press, 1990.
66. Voir Verbrugge et Wickersham, *op. cit.*, pp. 3-91.
67. Hallo, *op. cit.*, p. 63.
68. *Ibid.*, p. 63.
69. Roux, *op. cit.*, pp. 33, 48.
70. *Ibid.*, pp. 37-38.
71. *Ibid.*, pp. 44-45.
72. *Ibid.*, p. 49.
73. *Ibid.*, p. 51.
74. *Ibid.*, p. 53.
75. L. Luca Cavalli-Sforza *et al.*, *The History and Geography of Human Genes*, p. 215, Princeton University Press, 1994.
76. Roux, *op. cit.*, p. 54.
77. *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 12, p. 98.
78. Roux, *op. cit.*, p. 69.
79. Cavalli-Sforza *et al.*, *op. cit.*, p. 215.
80. Roux, *op. cit.*, pp. 48, 69.
81. Roux, *op. cit.*, pp. 82-83 : « À tous égards, la culture d'Uruk apparaît comme l'évolution de conditions qui existaient à la période Obeïd. »
82. Roux, *op. cit.*, pp. 48, 76-77. Il existe une étape intermédiaire de l'époque d'Uruk, appelée Jemdat Nasr selon le site type entre Bagdad et Babylone. Roux, *op. cit.*, p. 76 : « Entre les éléments culturels de cette période [Jemdat Nasr] et ceux de l'époque d'Uruk, il n'existe aucune différence fondamentale. »
83. *Ibid.*, p. 48.
84. *Ibid.*, p. 66.
85. *Ibid.*, p. 66.
86. *Ibid.*, p. 80.
87. *Ibid.*, p. 80.
88. *Ibid.*, pp. 80-81.
89. *Ibid.*, p. 80.
90. *Ibid.*, p. 80.
91. Cavalli-Sforza *et al.*, *op. cit.*, p. 215.
92. Roux, *op. cit.*, pp. 82.
93. Benno Landsberger, « Three Essays on the Sumerians II: The Beginnings of Civilization in Mesopotamia », in Benno Landsberger, *Three Essays on the Sumerians*, Udena Publications, Los Angeles, p. 174; Verbrugge et Wickersham, *op. cit.*, pp. 17, 44; Stephanie Dalley, *op. cit.*, pp. 182-183, 328; Jeremy Black et Anthony Green (eds.), *Gods, Demons and Symbols of Mesopotamia*, pp. 41, 82-2, 163-4, British Museum Press, Londres, 1992.
94. Verbrugge et Wickersham, *op. cit.*, p. 43.
95. *Ibid.*, p. 44.

96. Benno Landsberger, *op. cit.*, Essay 2.
97. *Ibid.*, Essay 3.
98. *Ibid.*, Essay 2.
99. *Ibid.*, Essay 2.
100. *Ibid.*, Essay 2.
101. Lambeck, *op. cit.*, pp. 43-53.
102. *Ibid.*, p. 43.
103. Roux, *op. cit.*, pp. 48, 60.
104. Lambeck, *op. cit.*, p. 55.
105. *Ibid.*, p. 55.
106. *Ibid.*, p. 56.
107. Voir par exemple le débat in Ryan et Walter Pitman, *Noah's Flood*, pp. 178-179, Simon and Schuster, New York, 1998.
108. Roux, *op. cit.*, p. 4.
109. *Ibid.*, p. 4.
110. Lambeck, *op. cit.*, p. 54.
111. *Ibid.*, p. 54.
112. *Ibid.*, p. 54.
113. Ofer Bar-Yoseph, «The Impact of Late Pleistocene-Early Holocene Climatic Changes on Humans in Southwest Asia», in Lawrence Guy Strauss *et al.*, *Humans at the End of the Ice Age*, p. 68, Plenum Press, New York et Londres, 1996.
114. *Ibid.*, p. 68.
115. Lambeck, *op. cit.*, p. 54.
116. Voir le débat in Verbrugge et Wickersham, *op. cit.*
117. Voir Kramer, *History Begins at Sumer*.

Notes du chapitre 3 : *La fonte des glaces*

1. Collines allongées sur le fond d'anciens lits glaciaires. (*N.d.T.*)
2. Elise Van Campo situe le début de son «intervalle du DAG» à moins 22 000 ans, selon une datation au carbone 14 (soit il y a entre 25 500 et 21 500 années) basée sur ses données de prélèvements marins : *Quaternary Research*, 26, 1987, p. 376. Jonathan Adams propose la datation au carbone 14 de moins 17 000 – moins 15 000 pour la période couvrant les conditions glaciaires les plus extrêmes dans plusieurs régions d'Eurasie. C'est-à-dire il y a entre 20 300 et 18 000 années. J. Adams, *Eurasia During the Last 150,000 Years*; revue de presse sur le site <http://www.esd.ornl.gov/projects/qen/nercEURASIA.html>
3. Cesare Emiliani, *Planet Earth*, p. 543, Cambridge University Press, 1995.
4. Glenn Milne, département de Géologie, université de Durham.
5. Chine : 9,6 millions de km² ; Europe : 10,3 millions de km² ; Canada : 9,9 millions de km².
6. Lawrence Guy Strauss *et al.*, *Humans at the End of the Ice Age*, p. 175, Plenum Press, New York and London, 1996.
7. *Ibid.*, p. 175.
8. *Ibid.*, p. 175.
9. *Ibid.*, pp. 177, 188, 189, passage mis en exergue.
10. Richard Rudgley, *Lost Civilizations of the Stone Age*, p. 100, Century, Londres, 1998.
11. *Ibid.*, p. 100.
12. *Ibid.*, p. 100.
13. N. C. Fleming, «Preuves archéologiques du mouvement vertical du plateau continental au paléolithique, au néolithique, et à l'âge de bronze» : «Sur les 500 km de sites subaquatiques connus dans le monde entier et contenant *in situ* des vestiges de bâtiments, de structures, d'ouvrages portuaires, de carrières, ou d'artefacts lithiques, une centaine environ remonte à plus de 3 000 ans, soit, selon la terminologie archéologique européenne, à l'âge de bronze ou au-delà dans le temps.» Pour évaluer la prépondérance de l'intérêt pour les épaves de

vaisseaux dans la recherche d'anciennes constructions, voir la *British Museum Encyclopaedia of Underwater and Maritime Archaeology*, British Museum Press, 1997.

14. Thomas J. Crowley et Gerald R. North, *Palaeoclimatology*, p. 48, Oxford University Press, 1991.

15. *Ibid.*, p. 48.

16. R. C. Wilson, S. A. Drury et J. L. Chapman, *The Great Ice Age*, p. 14, The Open University, Londres, 2000.

17. *Ibid.*, p. 15.

18. *Ibid.*, p. 15.

19. *Ibid.*, p. 14.

20. *Ibid.*, p. 16.

21. Oppenheimer, *Eden in the East: The Drowned Continent of Southeast Asia*, p. 43, Weidenfeld and Nicholson, Londres, 1998.

22. *Ibid.*, p. 41.

23. Wilson *et al.*, *op. cit.*, p. 17.

24. *Ibid.*, pp. 14, 17.

25. *Ibid.*, p. 16.

26. Platon, *Timée et Critias*, voir *Timaeus and Critias*, p. 38, Penguin Books, Londres, 1977.

27. Vitacheslav Koudriavtsev, *Atlantis: Ice Age Civilization*, Institut de Méta-histoire, Moscou, 1997. On peut se documenter sur le travail de Koudriavtsev sur Internet au site : www.imh.ru

28. Cesare Emiliani, *The Scientific Companion*, pp. 251 et 257, Wiley Popular Science, 1995.

29. Cesare Emiliani obtint un doctorat à l'université de Chicago, où il fut pionnier dans l'analyse isotopique des sédiments de haute mer adaptée à l'étude des climats passés de la Terre. Il poursuivit ensuite ses recherches à l'université de Miami et mena plusieurs expéditions en mer. Il reçut la médaille Vega de Suède et la médaille Agassiz de l'Académie nationale des sciences des États-Unis.

30. Emiliani, *Earth and Planetary Science Letters*, 41, 1978, p. 159, Elsevier Scientific Publishing Company, Amsterdam.

31. Robert Schoch, *Voices of the Rocks*, pp. 147, 148, Harmony Books, New York, 1999.

32. *Ibid.*, p. 148.

33. *Ibid.* Paul LaViolette, *Earth Under Fire*, p. 183, Stardust Publications, New York, 1997.

34. Scénario possible : la population est tentée de migrer vers les côtes ou vers des vallées de basse altitude proches du littoral, en améliorant ses conditions ; plusieurs milliers d'années de stabilité et de prospérité ; tous les œufs placés dans le « même panier » des villes côtières ; reprise soudaine des inondations et submersion des cités ; il ne reste qu'une poignée de survivants, etc.

35. Emiliani, *Planet Earth*, p. 543.

36. *Ibid.*, p. 540.

37. Emiliani, *The Scientific Companion*, pp. 251, 257.

38. Entretien enregistré avec John Shaw, présenté par John Grigsby, assistant de recherche auprès de Graham Hancock, 1999.

39. *Nature*, vol. 389, 2 octobre 1997, p. 473.

40. *Ibid.*, p. 473.

41. *Ibid.*, p. 474.

42. *Ibid.*, p. 474.

43. *Ibid.*, p. 474.

44. *Ibid.*, pp. 47, 475.

45. Arch C. Johnston, « A Wave in the Earth », *Science*, vol. 274, 1^{er} novembre 1996, p. 735.

46. Johnston, *op. cit.*, p. 735 (passage mis en exergue).

47. Johnston, *op. cit.*

48. *Ibid.*

49. *Ibid.*
50. Ronald Arvidsson, «Fennoscandian Earthquakes : Whole Crustal Rupturing Related to Post-Glacial Rebound», *Science*, vol. 274, 1^{er} novembre 1996.
51. *Ibid.*
52. Johnston, *op. cit.*, p. 735 (passage mis en exergue).
53. Concernant les mesures d'amplitude sismique : les chiffres relatifs pour le séisme de Parvie furent donnés en unités ML dans le document source. Il s'agit d'unités de l'échelle de Magnitude Locale, qui constitue la base pour établir le niveau d'un tremblement de terre sur la fameuse échelle de Richter. La ML évalue l'amplitude d'une onde, telle qu'elle apparaît sur un sismographe installé dans un endroit précis; cela mesure donc pour l'essentiel l'étendue du mouvement vertical d'une certaine partie du sol, lors d'une secousse. L'échelle de Richter est logarithmique, aussi l'amplitude augmente-t-elle de manière exponentielle (par multiple de 10) à chaque graduation. Un séisme qui mesure 6,0 ML accuse une magnitude 10 fois supérieure à un séisme de force 5,0 ML, et cent fois plus qu'un tremblement de force 4,0 ML. N.B. : les unités de l'échelle de Richter sont exprimées en M plutôt qu'en ML, car l'amplitude qui nous intéresse n'est plus locale mais devrait être la même partout.
54. Johnston, *op. cit.*
55. *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 10, p. 55.
56. *Guardian*, Londres, 18 janvier 1995.
57. *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 10, p. 55.
58. Johnston, *op. cit.*
59. Arvidsson, *op. cit.* Wilson *et al.*, *op. cit.*, pp. 19, 28.
60. Wilson *et al.*, *op. cit.*, pp. 19, 28.
61. Straus *et al.*, *op. cit.*, pp. 129, 130. Schild in *ibid.*, pp. 129, 130.
62. Schild in *ibid.*, pp. 129, 130.
63. Schoch, *op. cit.*, pp. 147, 148.
64. Platon, *op. cit.*, p. 38.
65. *Ibid.*, pp. 35, 36.
66. Emiliani, *Earth and Planetary Science Letters*, p. 159.
67. Isaac et Janet Asimov, *Frontiers II*, pp. 110, 111, New York, 1993, cité in Charles Ginenthal, «The Extinction of the Mammoth», p. 266, *The Veilkovskian*, vol. 3, n^{os} 2 et 3, New York, 1997.
68. *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 4, p. 235; LaViolette, *op. cit.*, pp. 203, 204 : «Les champs de drumlins se répartissent à la fois en Amérique du Nord et en Europe. Sur le premier continent, leur localisation attire l'œil dans des régions qui se trouvaient jadis en bordure de la calotte glaciaire, tels que ceux qu'on trouve dans le centre-ouest de l'État de New York (environ 10 000 drumlins), dans le Wisconsin du centre-est (environ 5 000), dans le centre-sud de la Nouvelle-Angleterre (environ 3 000), au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse (2 300). D'autres concentrations seraient présentes, dit-on, dans des régions intermédiaires mais auraient échappé à la détection...»
69. John Grigsby, entretien avec John Shaw.
70. *Ibid.*
71. Shaw, «Drumlins, subglacial meltwater floods, and oceans responses», *Geology*, vol. 17, septembre 1989, pp. 853, 856.
72. Ginenthal, *op. cit.*, p. 267 ; John Shaw et Donald Kvill, «A Glacio-Fluvial Origin for Drumlins in the Livingston Lake Area, Saskatchewan», *Canadian Journal of Earth Science*, vol. 1984, p. 1442
73. Shaw, *op. cit.*, p. 855.
74. John Shaw, *A Meltwater Model for the Laurentide Subglacial Landscapes, Geomorphology Sans Frontiers*, p. 181, John Wiley and Sons, 1996.
75. John Grigsby, entretien avec John Shaw.
76. John Shaw, «A Qualitative View of Sub-Ice-Sheet Landscape Evolution», *Progress in Physical Geography*, 18.2, 1994, p. 166.
77. *Ibid.*, p. 164.

78. Shaw, «Drumlins, subglacial meltwater floods, and oceans responses», p. 854.
79. Shaw and Kvill, *op. cit.*, p. 1455.
80. John Shaw, «Sedimentary Evidence Favouring the Formation of Rogen Landscapes by Outburst Floods», <http://www.sentex.net/cc/rogen/main.html>, p. 4.
81. Shaw and Kvill, *op. cit.*, p. 1455.
82. Paul Blanchon et John Shaw, «Reef drowning during the last deglaciation : Evidence for catastrophic sea-level rise and ice-sheet collapse», *Geology*, vol. 23, n° 1, janvier 1995, p. 6. Voir aussi Wilson *et al.*, *op. cit.*, pp. 113, 121.
83. Paul Blanchon et John Shaw, *op. cit.*, p. 4.
84. John Shaw, «Sedimentary Evidence Favouring the Formation of Rogen Landscapes by Outburst Floods», p. 4.
85. Fletcher et Sherman, «Submerged Shorelines...», *Journal of Coastal Research*, édition spéciale, n° 17, p. 147.
86. *Ibid.*, p. 147 (passage mis en exergue).
87. Scott Fields, «Metafloods at the end of the Ice Age», cité in Charles Ginenthal, *op. cit.*, p. 267.
88. Cité in Fletcher et Sherman, *op. cit.*, p. 148.
89. Wilson *et al.*, *op. cit.*, pp. 113, 115.
90. Ginenthal, *op. cit.*, p. 265.
91. Blanchon et Shaw, *op. cit.*, p. 6.
92. Wilson *et al.*, *op. cit.*, p. 117.
93. *Ibid.*, p. 117.
94. *Ibid.*, p. 117.
95. *Ibid.*, p. 117.
96. Crowley et North, *op. cit.*, pp. 61, 62.
97. Blanchon et Shaw, *op. cit.*, p. 7.
98. Fletcher et Sherman, *op. cit.*, p. 147.
99. Crowley et North, *op. cit.*, p. 64.
100. Fletcher et Sherman, *op. cit.*, p. 147.
101. *Ibid.*, pp. 147, 148.
102. *Ibid.*, p. 148. On trouve quasiment la même date pour le drainage spectaculaire des lacs Agassiz et Ojibway dans le détroit d'Hudson in D. C. Barber *et al.*, «Forcing of the cold event of 8200 years ago...», *Nature*, vol. 400, juillet 1999, p. 344.
103. David Keys, «Lethal Floods Ravaged Stone Age Again», *Independent*, Londres, 15 octobre 2000.
104. Oppenheimer, *op. cit.*, p. 35.
105. On assista, par exemple, à une élévation de 25 m du niveau de la mer, suivie par une baisse similaire, durant une période estimée à moins de 2000 ans, il y a 8 millénaires. *American Association of Petroleum Geologists Bulletin*, 1995, p. 1568.
106. Oppenheimer, *op. cit.*, p. 40.
107. LaViolette, *op. cit.*, p. 225.
108. *Ibid.*, p. 206.
109. *Ibid.*, pp. 199, 200, 202, 203.

DEUXIÈME PARTIE

INDE (1)

Notes du chapitre 4 : *Les cités oubliées, les textes anciens et l'Atlantide indienne*

1. Jonathan Mark Kenoyer, *Ancient Cities of the Indus Valley Civilization*, p. 70, American Institute of Pakistan Studies, Oxford, 1998.
2. Présenté en 1972, le manuscrit rédigé pour la langue somalienne se fonde sur l'alphabet latin, avec des modifications.

3. En général, on pense que les brèves inscriptions de l'écriture harappéenne sont liées au commerce et servaient dans la plupart des cas à étiqueter la marchandise.

4. John M. Cooper (ed.), *Plato: Complete Works*, p. 551, Hackett Publishing Company, Indianapolis, 1997.

5. *Ibid.*, pp. 551, 552.

6. George Feuerstein, Subash Kak, David Frawley, *In Search of the Cradle of Civilization*, p. 29, Quest Books, Wheaton, Ill., 1995.

7. Bien qu'on ne puisse pas totalement écarter cette possibilité. Dans l'*Atharvaveda*, 19.72.1, on trouve une singulière référence au fait de ranger les *Vedas* dans un coffre : ce qui laisse supposer l'existence d'une version écrite. La question est débattue dans l'ouvrage de David Frawley, *Gods, Sages and Kings*, p. 249, Passage Press, Salt Lake City, 1991.

8. Gregory L. Possehl, *Indus Age: The Beginnings*, p. 6, University of Pennsylvania Press, 1999.

9. *Ibid.*, p. 6.

10. *Ibid.*, pp. 7, 8.

11. *Ibid.*, pp. 5, 6, et voir par exemple Kenoyer, *op. cit.*, p. 24.

12. Possehl, *op. cit.*, p. 41.

13. Communication personnelle, professeur B. B. Lal, ancien étudiant de Wheeler. Voir aussi le débat dans l'ouvrage de Feuerstein *et al.*, *op. cit.*, p. 77ff.

14. Possehl, *op. cit.*, p. 42.

15. *Ibid.*, p. 6.

16. *Ibid.*, p. 6.

17. *Ibid.*, p. 6.

18. *Ibid.*, p. 6.

19. Passage mis en exergue. Cité in *Vedavyas, Astronomical Dating of the Mahabharatha War*, p. 64, University of Vedic Sciences, India, 1995.

20. Cité in *ibid.*, p. 64.

21. M. Muller, *The Six Systems of Indian Philosophy*, pp. 34, 35, cité in Feuerstein *et al.*, *op. cit.*, p. 29.

22. Kenoyer, *op. cit.*, p. 29.

23. *Ibid.*, p. 104.

24. V. Gordon Childe, *The Aryans*, 1926, pp. 211, 212, cité in Possehl, *op. cit.*, pp. 41, 42.

25. Colin Renfrew, *Archaeology and Language: The Puzzle of Indo-European Origins*, p. 182, Pimlico, Londres, 1998.

26. *Ibid.*, p. 188.

27. *Ibid.*, p. 190.

28. *Ibid.*, p. 205.

29. *Ibid.*, p. 205.

30. S. R. Rao, *Dawn and Devolution of the Indus Civilization*, Aditya Prakashan, New Delhi, 1991.

31. Voir S. P. Gupta, *The Indus-Sarasvati Civilization*, pp. 91-97, Pratibha Prakashan, Delhi, 1996.

32. *Ibid.*, p. 146.

33. *Le Mystère de l'Arche perdue*, Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1993.

34. *Ibid.*, *Vishnu Purana*, vol. 2, p. 785, Nag Publishers, Delhi, 1989.

35. *Ibid.*, p. 853.

36. Ex. : voir Ananda K. Coomaraswamy, *Myths of the Hindus and Buddhists*, p. 393, Dover Publications, New York, 1967.

37. *Bhagvata Purana*, vol. 2, 5^e partie, 12.3.30, p. 2139, Motilal Banarsidas, Delhi, 1978.

Notes du chapitre 5 : *Pèlerinage en Inde*

1. Les chiffres varient, selon les différentes autorités en la matière. Voir Jonathan Mark Kenoyer, *Ancient Cities of the Indus Valley Civilization*, p. 17, American Institute of Pakistan Studies, Oxford, 1998 ; S. R. Rao, *Dawn and Devolution of the Indus Civilization*, p. 10, Aditya Prakashan, New Delhi, 1991 ; S. P. Gupta, *The Indus-Sarasvati Civilization*, p. 1, Pratiba Prakashan, Delhi, 1996, indique 2,5 millions de kilomètres carrés.

2. Voir le débat in Gupta, *op. cit.*, p. 114.

3. Sir Mortimer Wheeler, *The Indus Civilization*, 3^e édition, 1968, p. 55.

4. Rao, *op. cit.*, p. 49.

5. Kenoyer, *op. cit.*, p. 50. Il indique une population de 41 250 habitants pour la ville basse de Mohenjo-Daro – 76,6 hectares –, mais observe que la superficie totale habitée se révélait plus vaste : 250 hectares environ. Au prorata, cela nous amène à une population globale de 150 000 âmes.

6. *Ibid.*, p. 57.

7. *Ibid.*, p. 52.

8. Georg Feuerstein, Subash Kak, David Frawley, *In Search of the Cradle of Civilization*, p. 73, Quest Books, Wheaton, Ill., 1995.

9. *Ibid.*, p. 73.

10. Rao, *op. cit.*, p. 17.

11. *Ibid.*, p. 17.

12. Kenoyer, *op. cit.*, p. 15. La référence provient de l'étude de Kenoyer sur la technologie des lames dans les cités de la vallée de l'Indus. Il découvrit de nombreuses preuves que certains gros gastéropodes (*turbinella pyrum* et *chicoreus ramosus*) avaient été coupés en tranches pour confectionner des bijoux. Ces coquilles se révélant d'une dureté exceptionnelle, il parvint à la conclusion (p. 96) qu'on avait dû les découper « avec une scie spécialisée en bronze... En étudiant la profondeur de chaque coup de scie sur les fragments de coquille en provenance des anciens ateliers, on peut reconstituer la forme de base de l'outil. Elle était pourvue d'un tranchant fin et dentelé, long et courbe, similaire à celui des scies employées pour la fabrication de bracelets de coquillages dans le Bengale actuel. Fait encore plus étonnant, la scie en bronze de l'Indus pouvait aussi bien découper la nacre que la scie moderne, ce qui laisse supposer que les ouvriers de cette époque pouvaient couler un bronze aussi résistant que l'acier »

13. Gupta, *op. cit.*, p. i.

14. *Ibid.*, p. i.

15. Gupta, *op. cit.*, p. 141.

16. Gregory Possehl, interviewé par Sharif Sakr, 24 octobre 2000.

17. Captain M. W. Carr (ed.), *Descriptive and Historical Papers Relating to the Seven Pagodas of the Coromandel Coast* (1^{re} édition en 1869), réédité par les Asian Educational Services, New Delhi, 1984.

18. *Ibid.*, pp. 34, 35.

19. *Ibid.*, p. 2.

20. *Ibid.*, p. 1.

21. Ex. : *Vishnu Purana*, vol. I, p. 188, Nag Publishers, Delhi, 1989.

22. Carr, *op. cit.*, pp. 12, 13.

23. *Ibid.*, p. 3.

24. *Ibid.*, p. 13.

25. *Ibid.*, p. 13.

26. *Ibid.*, p. 14.

27. *Ibid.*, p. 14.

28. *Ibid.*, p. 14, 15.

29. Ex. : Platon, *Timée et Critias*, voir *Timaeus and Critias*, p. 145, Penguin Books, Londres, 1977.

30. Rao, *op. cit.*, p. 141.

31. *Ibid.*, p. 141.

32. *Ibid.*, p. 141.
33. *Ibid.*, pp. 126, 142.
34. *Ibid.*, p. 141.
35. Pannikar et Srinivason, cité *ibid.*, p. 143.
36. *Ibid.*, p. 120.
37. Michael A. Hoffman, *Egypt Before the Pharaohs*, p. 16, Michael O'Mara Books, Londres, 1991.
38. Cyril Aldred, *Egypt to the End of the Old Kingdom*, p. 35, Thames and Hudson, Londres, 1988.
39. *Ibid.*, p. 33, 35.
40. Kenoyer, *op. cit.*, p. 114.
41. Arthur Posnansky, *Tiahuanacu : The Cradle of American Man* (4 vols.), planche LXXIX. a, J. J. Augustin, New York, 1945.
42. Aldred, *op. cit.*, p. 35.
43. Mackay, 1934, p. 422, cité in Possehl, *op. cit.*, p. 289.
44. Ex. : Thor Heyerdalh, *The Ra Expeditions*, BCA, Londres, 1972.
45. Gupta, *op. cit.*, pp. I, 114.
46. Possehl, *op. cit.*, p. 290.
47. *Ibid.*, p. 290.
48. *Ibid.*, p. 290.
49. Note au musée du site de Lothal.
50. Voir Graham Hancock, *L'Empreinte des Dieux*, chapitres 24 et 25, Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1996.
51. John Howley, Jada Bahrata Dasa, *Holy Places and Temples in India*, p. 438, Spiritual Guides, 1996.
52. *Bhagvata Purāna*, 10, p. 1571.
53. *Ibid.*, 10, p. 1570.

Notes du chapitre 6 : *Là où le bateau a sombré*

1. Ralph T. Griffith (trad.), *Hymns of the Atharvaveda*, vol. 1, xxvii, Munisharam Manharlal Publishers, Delhi, 1985 (1^{re} édition en 1895-1896).
2. Gregory L. Possehl, *Indus Age: The Beginnings*, p. 5, University of Pennsylvania Press, 1999; Satpatha Brahmana, 5^e partie, p. 362, Motilal Banarsidas, Delhi, 1994.
3. Possehl, *op. cit.*, p. 5 ; Griffith, *op. cit.*, vol. 1, xi.
4. Possehl, *op. cit.*, p. 5 ; Griffith, *op. cit.*, vol 1, xi.
5. Possehl, *op. cit.*, p. 5.
6. Griffith, *op. cit.*, vol. 1, xii. L'*Atharvaveda* est ainsi nommé, déclare Griffith (p. xi), «non d'après la nature de son contenu, mais d'après un personnage d'un passé infiniment reculé, appelé Atharvan...».
7. M. Sundarraj, *Rig vedic studies*, xxi, International Society for the Investigation of Ancient Civilization, Chennai, 1997.
8. Voir *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 2, p. 461.
9. Voir *ibid.*, vol. 1, p. 517.
10. *Ibid.*, pp. 12, 189.
11. *Ibid.*, p. 189.
12. J. G. Frazer, *Folklore in the Old Testament*, vol. 1, p. 85, Macmillan, London, 1918.
13. *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 7, p. 692; vol. 9, p. 920.
14. *Ibid.*, vol. 7, p. 693.
15. *Ibid.*, vol. 9, p. 920.
16. *Ibid.*, p. 804.
17. John E. Mitchiner, *Traditions of the Seven Rishis*, pp. xvii, xix, Motilal Banarsidas, Delhi, 1982.
18. *Ibid.*, p. xvii.

19. *Ibid.*, p. xvii.
20. Ex. : voir Ralph T. Griffith (trad.), *Hymns of the Rgveda*, vol. 1, p. 66, note 99, Munisharam Manoharlal Publishers, Delhi, 1987 (1^{re} édition en 1889). On trouve plus de quatre-vingt références à Manu disséminées dans le *Rigveda*.
21. *Ibid.*, vol. 1, p. 66.
22. *Ibid.*, vol. 1, p. 99.
23. *Ibid.*, vol. 2, p. 218.
24. *Ibid.*, vol. 2, p. 513.
25. *Ibid.*, vol. 1, p. 155.
26. Voir débats in E. A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, Dover Publications Inc., New York, 1973 (1^{re} édition en 1911). Voir aussi la discussion in Jane B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, p. 21, Penguin, Londres, 1992.
27. Griffith, *Rgveda*, vol. 1, p. 285.
28. *Ibid.*, p. 286.
29. David Frawley, *Gods, Sages and Kings*, pp. 285, 286, Passage Press, Salt Lake City, 1991. Voir *Bhagvata Purana*, vol. 8, 24.10-11, Motilal Banarsidas, Delhi, 1978.
30. «T'emporter» est la traduction de Weber. Celle de J. Eggeling: «t'isoler», de Max Muller: «te découper en morceaux». Voir *Satpatha Brahmana*, 1^{re} partie, p. 217, note 3.
31. *Ibid.*, pp. 216, 218.
32. *Ibid.*, pp. 218, 219.
33. Frazer, *op. cit.*, p. 185.
34. *Ibid.*, p. 186.
35. *Ibid.*, pp. 186, 187.
36. *Ibid.*, p. 187.
37. *Ibid.*, p. 191.
38. *Ibid.*, p. 191.
39. *Ibid.*, p. 192.
40. *Ibid.*, p. 192.
41. *Ibid.*, p. 192.
42. *Satpatha Brahmana*, 1^{re} partie, p. 218, note 1.
43. *Atharva Veda*, 19.39.8, traduit par Frawley, *op. cit.*, p. 299.
44. Griffith, *Atharvaveda*, vol. 2, p. 243.
45. *Ibid.*, vol. 2, p. 243, note 8.
46. Cité in *Satpatha Brahmana*, 1^{re} partie, p. 218, note 1.
47. Griffith, *Rgveda*, vol. 1, 319.
48. *Ibid.*, vol. 1, p. 319, note 13.
49. *Bhagvata Purana*, cité in Frazer, *op. cit.*, p. 192.
50. *Ibid.*, p. 192.
51. *Matsya Purana*, 1^{re} et 7^e parties, Nag Publishers, Delhi, 1997.
52. Voir discussion exhaustive in Graham Hancock, *L'Empreinte des Dieux*, chapitre 31, Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1996.
53. *Matsya Purana*, 1^{re} et 7^e parties, note, Nag Publishers, Delhi, 1997.
54. Voir chap. 2 et Samuel Noah Kramer, *History Begins at Sumer*, pp. 152, 153, University of Pennsylvania Press, 1991.
55. Mitchiner, *op. cit.*, pp. 206, 208, 209.
56. «Auparavant, à l'ère de Svayambhuva, ils formaient les Sept grands Rsis. Lorsque l'ère de Caksusa s'acheva... les Sept rsis ressuscitèrent en devenant les Sept nés de l'Esprit. (Question posée: Comment étaient les Sept rsis nés auparavant sous l'aspect des Sept nés de l'Esprit? Réponse fournie: Après une longue période, les Rsis naquirent une seconde fois... ou du moins est-ce ce qu'on nous a confié.) »
57. Griffith, *Rgveda*.
58. Ludwig, cité in *ibid.*, vol. 2, p. 624.
59. Mitchiner, *op. cit.*

60. *Ibid.*, p. xvi.
61. *Ibid.*, p. 196.
62. Lokamanya Bal Ganghadar Tilak, *The Arctic Home in the Vedas*, p. 425, Tilak Bros, Poona, 1956. L'auteur a traduit «kalpa» par «age» (en anglais), ici «ère» en français.
63. *Ibid.*, p. 426
64. *Ibid.*, p. 426.
65. Voir débat dans *Heaven's Mirror*, 156.
66. Griffith, *Rgveda*, vol. 1, p. 237.
67. Cité dans Sundarraj, *op. cit.*, p. 333.
68. Ex. : «celui qui a des yeux peut le voir, et non celui qui est aveugle», cité in Mitchiner, *op. cit.*, p. 10.
69. Tilak, *op. cit.*, p. 427.
70. Listes de différents Manvantaras et groupes des Sept sages in *Matsya Purâna*, par exemple.
71. Tilak, *op. cit.*, p. 426.
72. Mitchiner, *op. cit.*, pp. 49, 50.
73. Tilak, *op. cit.*, p. 420.
74. *Matsya Purâna*, 1^{re} partie, p. 635. L'auteur a traduit «kalpa» par «age», ici «ère» en français.
75. Les *Purânas*. Voir Mitchiner, *op. cit.*, p. 3.
76. Cité in *ibid.*, p. 293.
77. *Ibid.*, pp. 128, 130.
78. *Ibid.*, p. 4.
79. *Ibid.*, p. 5.
80. Griffith, *Rgveda*, vol. 2, p. 538.
81. *Ibid.*, vol. 2, p. 538. Voir aussi Mitchiner, *op. cit.*, p. 10.
82. Débattu in *ibid.*, pp. 262-267.
83. *Satpatha Brahmana*, 1^{re} partie, p. 282.
84. Mitchiner, *op. cit.*, pp. 262, 263.
85. Voir discussions exhaustives in Robert Bauval et Adrian Gilbert, *The Orion Mystery*, Heinemann, London, 1994. Voir aussi *Keeper of Genesis/Message of the Sphinx* et *Heaven's Mirror*.
86. *Ibid.*
87. Voir discussions in *The Orion Mystery*.
88. R. O. Faulkner (trad.), *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, p. 138, passage 419, Aris and Phillips, Wiltshire (1^{re} édition : Oxford University Press, 1969).
89. *Ibid.*, p. 155, passage 466, 5.
90. Mitchiner, *op. cit.*, p. 253.
91. *Ibid.*, pp. 190-191.
92. *Ibid.*, pp. 189-190.
93. *Ibid.*, pp. 218.
94. Voir discussion in *Heaven's Mirror*, chapitre 6.
95. Voir discussion in *Heaven's Mirror*, chapitre 4.
96. Mitchiner, *op. cit.*, p. 223.
97. *Ibid.*, p. 224.
98. *Ibid.*, p. 225
99. *Mahâbhârata*, cité in *ibid.*, p. 223.
100. *Ibid.*, p. 223.
101. Voir débat in *Keepers of Genesis/Message of the Sphinx*, pp. 201-202.
102. E. A. E. Reymond, *Mythical Origin of the Egyptian Temple*, pp. 90, 109, 127, Manchester University Press, 1969.
103. *Ibid.*, p. 77.
104. Frawley, *op. cit.*, p. 41.
105. *Ibid.*, p. 205.

Notes du chapitre 7 : *L'Inde perdue*

1. Voir discussion au chapitre 1.
2. Voir discussion au chapitre 1.
3. Voir discussion au chapitre 2.
4. Voir discussion au chapitre 5.
5. George Feuerstein, Subash Kak, David Frawley, *In Search of the Cradle of Civilization*, pp. 52-59, Quest Books, Wheaton, Ill., États-Unis, 1995.
6. *Ibid.*, p. 52.
7. Voir discussion in Gregory L. Possehl, *Indus Age: The Beginnings*, p. 446, University of Pennsylvania Press, 1999.
8. Par manque de place, il est impossible de passer en revue tous les ouvrages sur le sujet, mais peu de spécialistes réfutent l'idée que nos ancêtres aient pu prendre la mer jusqu'il y a 30 000 ans. Voir, par exemple, Geoffrey Irwin, *The Prehistoric Exploration and Colonisation of the Pacific*, p. 3, Cambridge University Press, 1994.
9. Frawley, in David Frawley, *Gods, Sages and Kings*, p. 45, Passage Press, Salt Lake City, 1991.
10. *Ibid.*, p. 45.
11. *Ibid.*, p. 45.
12. *Ibid.*, p. 45.
13. S. P. Gupta, *The Indus-Sarasvati Civilization*, p. 145, Pratiba Prakashan, Delhi, 1996.
14. Voir par ex. Werner Keller, *The Bible as History*, Bantam Books, New York, 1988.
15. J'ai décrit cet effet à l'Île de Pâques dans *Heaven's Mirror*, pp. 244-245.
16. Cité au chapitre 4.
17. Possehl, *op. cit.*, p. 362.
18. Ralph T. Griffith (trad.), *Hymns of the Rgveda*, vol. 1, 4, 12, note 99, Munisharam Manharlal Publishers, Delhi, 1987 (1^{re} édition en 1889).
19. *Ibid.*, vol. 2, p. 44, 6.
20. *Ibid.*, vol. 1, p. 676, 2, 7-9.
21. *Ibid.*, vol. 1, p. 677, note 2.
22. *Ibid.*, vol. 2, p. 510, 9.
23. Possehl, *op. cit.*, p. 363.
24. Griffith, *op. cit.*, vol. 2, pp. 98-99, 1-2.
25. Ramaswamy, Bakliwal et Verma, 1991, « Remote Sensing and River Migration in Western India », *Remote Sensing*, 12 (12), pp. 2597-2609, cité in Possehl, *op. cit.*, p. 362.
26. Ramaswamy *et al.*, cité in Possehl, *op. cit.*, et point de vue de Possehl, p. 362.
27. Bhimal Ghose, Anil Kar et Zahrid Jussain, *Comparative Role of the Aravali and Himalayan river systems in the fluvial sedimentation of the Rajasthan desert*. Central Arid Zone Research Institute, Jodhpur, cité in Frawley, *op. cit.*, p. 75.
28. B. Ghose *et al.*, 1979, « The lost courses of the Sarasvati River in the Great Indian Desert, New Evidence from Landsat Imagery », cité in Gupta, *op. cit.*, p. 15.
29. B. P. Radhakrishna, « Holocene Chronology and Indian Prehistory », in B. P. Radhakrishna et S. S. Merh (éd.), *Vedic Sarasvati: Evolutionary History of a Lost River of Northwestern India*, Geological Society of India, Bangalore, 1999.
30. Possehl, *op. cit.*, p. 372.
31. Discussion in *L'Empreinte des Dieux*, Pygmalion/Gérard Watelet, chapitre 28, Paris, 1996.
32. Voir *Heaven's Mirror*, *L'Empreinte des Dieux*.
33. Jacobi, *Indian Antiquary*, cité in Frawley, *op. cit.*, p. 182.
34. Lokamanya Bal Ganghadar Tilak, *The Orion or Researches into the Antiquity of the Vedas*, pp. 220, 234.

35. *Ibid.*, p. 220.
36. *Ibid.*, p. 220.
37. Frawley, *op. cit.*, p. 189.
38. *Ibid.*, p. 198.
39. *Ibid.*, p. 198.
40. Feuerstein *et al.*, *op. cit.*, pp. 244-245.
41. John E. Mitchiner, *Traditions of the Seven Rishis*, p. 134, Motilal Banarsidass, Delhi, 1982.
42. *Ibid.*, pp. 139-141.
43. *Ibid.*, p. 158.
44. *Ibid.*, p. 158.
45. Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, voir *Naturalis Historia*, 6, pp. 59-60, cité in Mitchiner, *op. cit.*, p. 158 ; Solin, *Compendium*, 52.5, cité in Mitchiner, *op. cit.*, pp. 158-159.
46. Mitchiner, *op. cit.*, p. 158.
47. Feuerstein *et al.*, *op. cit.*, p. 247.
48. Mitchiner, *op. cit.*, p. 160.

Notes du chapitre 8 : *Le démon de la montagne et la renaissance de la civilisation*

1. Touranie = ancien Turkestan.
2. S. P. Gupta, *The Indus-Sarasvati Civilization*, pp. 16-17, Pratiba Prakashan, Delhi, 1996.
3. Gregory L. Possehl, *Indus Age: The Beginnings*, p. 440, University of Pennsylvania Press, 1999.
4. *Ibid.*, p. 440.
5. Jacques Cauvain, *The Birth of the Gods and the Origins of Agriculture*, p. 76, Cambridge University Press, 2000.
6. Possehl, *op. cit.*, p. 412.
7. *Ibid.*, p. 1.
8. Ex. : « Childe, 1936 ; Bradwood, 1952 ; Binford, 1968 ; Flannery, 1968, 1986 ; Myers, 1971 ; Harris, 1972, 1977 ; Reed, 1977 ; M. Cohen, 1977 ; Rindos, 1984 ; Henry, 1989 ; McCorriston et Hole, 1991 ; Belfer-Cohen, 1991, pour ne nommer qu'eux », cités in *ibid.*, p. 429.
9. *Ibid.*, p. 429.
10. Bar-Yoseph et Meadow, etc., cités in *ibid.*, pp. 430-431.
11. Bar-Yoseph et Meadow, etc., cités in *ibid.*, p. 430.
12. *Ibid.*, pp. 430-431.
13. Sauer, 1952, cité in *ibid.*, p. 431.
14. *Ibid.*, p. 451.
15. *Ibid.*, pp. 451, 465.
16. *Ibid.*, p. 453.
17. *Ibid.*, p. 453.
18. *Ibid.*, p. 453.
19. *Ibid.*, p. 453.
20. *Ibid.*, pp. 453-457.
21. Jarridge *et al.*, cités in *ibid.*, p. 455.
22. *Ibid.*, pp. 453-457.
23. *Ibid.*, p. 238.
24. *Ibid.*, pp. 238-239.
25. *Ibid.*, pp. 459, 460.
26. Voir discussion au chapitre 6.
27. Possehl, *op. cit.*, pp. 457-459.
28. *Ibid.*, p. 230.
29. *Ibid.*, pp. 457-459.
30. *Ibid.*, pp. 483-488.

31. *Ibid.*, p. 482.
32. *Ibid.*, p. 482.
33. Jarridge, cité in *ibid.*, p. 485.
34. *Ibid.*, p. 489. Commentaire ajouté.
35. *Ibid.*, p. 489.
36. *Ibid.*, p. 489 et Jonathan Mark Kenoyer, *Ancient Cities of the Indus Valley Civilization*, p. 38, American Institute of Pakistan Studies, Oxford, 1998.
37. Kenoyer, *op. cit.*, p. 38.
38. Possehl, *op. cit.*, p. 460.
39. *Ibid.*, pp. 21, 22, 491.
40. *Ibid.*, p. 447; Gupta, *op. cit.*, p. 22.
41. Possehl, *op. cit.*, p. 447 : « Considérées dans leur ensemble, les dates de Mehrgarh 1 et 2 semblent indiquer qu'il existait une communauté là-bas, au début du huitième millénaire av. J.-C. »
42. David Frawley, *Gods, Sages and Kings*, pp. 58 et 300, Passage Press, Salt Lake City, 1991.
43. In Georg Feuerstein, Subash Kak, David Frawley, *In Search of the Cradle of Civilization*, p. 89, Quest Books, Wheaton, Ill., 1995.
44. Ralph T. Griffith (trad.), *Hymns of the Rgveda*, vol. 1, p. 5, note 10, Munisharam Manharlal Publishers, Delhi, 1987 (1^{re} édition en 1889).
45. Lokamanya Bal Ganghadar Tilak, *The Arctic Home in the Vedas*, p. 225, Tilak Bros, Poona, 1956.
46. Wilson, cité in Griffith, *op. cit.*, vol. 1, p. 47, note 1.
47. Voir discussion in Griffith, *op. cit.*, vol. 1, p. 48, note 12.
48. Max Muller, cité in Griffith, *op. cit.*, vol. 1, p. 48, note 12.
49. Tilak, *op. cit.*, p. 225.
50. *Ibid.*, p. 225.
51. Nicholas Borozovic, Douglas W. Burbank, Andrew J. Meigs, « Climatic Limits on Landscape development in the Northwestern Himalaya », *Science*, vol. 276, n° 5312, avril 1997, pp. 571-574.
52. Edward Derbyshire, « Quarternary glacial sediments, glaciation stule, climate and uplift in the Karakoram and northwest Himalaya : review and speculations », in *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 120, 1996, pp. 147-157, voir pp. 151 et 153.
53. S. K. Gupta, P. Sharma et S. K. Shah, *Journal of Quarternary Science*, 7 (4), 1992, pp. 253-290, voir p. 283.
54. Jonathan A. Holmes, « Present and Past Patterns of Glaciation in the Northwest Himalaya : Climate, Tectonic and Topographic Controls », in John F. Shroder Jr (éd.), *Himalaya to the Sea : Geology, Geomorphology and the Quarternary*, p. 72.
55. *Ibid.*, p. 84.
56. *Ibid.*, p. 86. L'étude de Holmes suggère (p. 90) que l'étendue maximum de la glaciation dans l'Himalaya et le Karakoram a même pu être atteinte un peu plus tôt que l'étendue maximum de glaciation ailleurs dans le monde, et par conséquent la calotte glaciaire himalayenne a pu subir une période plus longue de gel intense et de « sommeil » que les autres.
57. Borozovic et al., *op. cit.*
58. Mohamed Amin, Duncan Willetts, Graham Hancock, *Journey Through Pakistan*, Camarapix Publishers International, Nairobi, 1982.
59. *Ibid.*, p. 112.
60. Holmes in Shroder, *op. cit.*, p. 73.
61. Borozovic et al. *op. cit.*, p. 573. P. J. Taylor a relevé des ELA actuels entre 4 800 et 5 500 m dans la chaîne du Zanskar ; voir *Glacial Geology and Geomorphology*, avril 2001, <http://ggg.qub.c.uk/ggg/papers/full/2001/rp02/rp02.html>
62. Morner, cité in Derbyshire, *op. cit.*, p. 154.
63. Derbyshire, *op. cit.*, p. 153.
64. *Ibid.*, p. 153.

65. Parmi les articles les plus utiles, rassemblés in B. P. Radhakrishna et S.S.Merh (eds.), *Vedic Sarasvati: Evolutionary History of a Lost River of Northwestern India*, Geological Society of India, Bangalore, 1999.
66. Coxon *et al.*, *Journal of Quaternary Science*, 11 (6), 1996, pp. 495-510, voir p. 495.
67. *Ibid.*, p. 495.
68. Shroder, Owen, Derbyshire, «Quaternary Glaciation», in Shroder, *op. cit.*, p. 133.
69. Coxon *et al.*, *op. cit.*, p. 498.
70. Daniel Vuichard et Markus Zimmerman, «The 1985 Catastrophic Drainage, etc.», *Mountain Research and Development*, vol. 7, n° 2, 1997, pp. 91-100.
71. Lewis A. Owen, «Neotectonics and glacial, etc.», *Tectonophysics*, 163, 1989, pp. 227-265, voir p. 237.
72. Butler, Owen et Prior, «Flashfloods, earthquakes and uplift in the Pakistan Himalayas», *Geology Today*, 197, novembre-décembre 1998.
73. Kenneth Hewitt, «Natural dams and outburst floods of the Karakoram Himalaya», *Hydrological Aspects of Alpine and High Montane Areas* (Comptes rendus du symposium d'Exeter, juillet 1982), IAHS publ., n° 138, voir p. 259.
74. *Ibid.*, p. 259.
75. De nouveau l'exception notoire, où ce sujet est traité directement in Radhakrishna et Merh, *op. cit.*
76. Élise Van Campo, *Quaternary Research*, 26, 1986, pp. 376-378, voir pp. 376 et 384.
77. *Ibid.*, p. 385.
78. *Ibid.*, pp. 384-385.
79. *Ibid.*, p. 385.
80. Voir discussion au chapitre 3.
81. Thomas J. Crowley et Gerald R. North, *Palaeoclimatology*, p. 62, Oxford University Press, 1991.
82. Lawrence Guy Straus *et al.*, *Humans at the End of the Ice Age*, pp. 66, 68, Plenum Press, New York et Londres, 1996. Le Dryas récent, ou Dryas III, est un terme désignant explicitement une phase froide européenne, bien qu'elle fût planétaire. On y fait parfois référence sous divers noms selon les endroits, mais c'est aussi un terme générique et on l'utilise ici en tant que tel.
83. Crowley et North, *op. cit.*, p. 63.
84. Adams et Otte situent à -12 800 pour le début de la période froide du Dryas récent et la fin à -11 400, en années calendaires, *Curent Anthropology*, vol. 40, 1999, pp. 73-77, voir p. 73.
85. Straus *et al.*, *op. cit.*, p. 86.
86. Adams et Otte, *op. cit.*, p. 73.
87. *Ibid.*, p. 73.
88. M. A. J. Williams et M. F. Clarke, «Late Quaternary environments in north-central India», in *Nature*, vol. 308, avril 1984, pp. 633-635, voir p. 633.
89. Voir aussi B. P. Radhakrishna, «Vedic Sarasvati and the Dawn of Indian Civilization», in Radhakrishna et Merh, *op. cit.*, pp. 7-8.
90. Crowley et North, *op. cit.*, p. 62.

TROISIÈME PARTIE

INDE (2)

Notes du chapitre 9 : *Un royaume de conte de fées*

1. Deo Prakash Sharma, *Harappan Seals, Sealings and Copper Tablets*, pp. 20-21, National Museum, New Delhi, 2000.
2. Jonathan Mark Kenoyer, *Ancient Cities of the Indus Valley Civilization*, p. 112, American Institute of Pakistan Studies, Oxford, 1998.

3. *Encyclopaedia Britannica, Micropaedia*, vol. 12, p. 846.
4. Communication personnelle de Hari Shankhar, professeur de yoga, Chennai, Inde méridionale.
5. Kenoyer, *op. cit.*, p. 112.
6. Sharma, *op. cit.*, p. 20.
7. Pour découvrir une superbe étude sur la nature de Shiva, consulter Stella Kramisch, *The Presence of Shiva*, Motilal Banarsidass, Delhi, 1988.
8. S. R. Rao, *Dawn and Devolution of the Indus Civilization*, p. 306, Aditya Prakashan, New Delhi, 1991.
9. Voir par ex. la discussion in Kenoyer, *op. cit.*, p. 110.
10. Gregory L. Possehl, *Indus Age: The Beginnings*, p. 80, University of Pennsylvania Press, 1999.
11. Kenoyer, *op. cit.*, p. 113.
12. Discussion complète au chapitre 10.
13. Voir discussion au chapitre 8.
14. Possehl, *op. cit.*, p. 1.
15. Captain M. W. Carr (ed.), *Descriptive and Historical Papers Relating to the Seven Pagodas of the Corromandel Coast* (1^{re} édition en 1869), réédité par les Asian Educational Services, New Delhi, 1984.
16. Shulman in Alan Dundes (ed.), *The Flood Myth*, p. 294, University of California Press, 1988.
17. *Ibid.*, pp. 294-295.
18. *Journal of Marine Archeology (JMA)*, vol. 5-6, 1995-1996, 7, Society of Marine Archeology, National Institute of Archeology, Goa, Inde, 1997.
19. *Ibid.*, pp. 7-8.
20. *Ibid.*, pp. 7, 14.
21. Voir discussion au chapitre 1.
22. Entretien avec Rao, 29 février 2000, cité in chapitre 1.
23. *Ibid.*
24. *Ibid.*
25. S. R. Rao, *The Lost City of Dvaraka*, fig. 55, Aditya Prakashan, New Delhi, 1999.
26. Entretien avec Rao, 29 février 2000.
27. *JMA*, *op. cit.*, p. 64.
28. Entretien avec Rao, 29 février 2000 et *JMA*, *op. cit.*, p. 65.
29. Parmi lesquelles de nombreuses sont reproduites sur des planches in Rao, *The Lost City of Dvaraka*, *op. cit.*
30. Krishna comme avatar de Vishnu; par ex. Danielou.
31. Entretien avec Rao, 29 février 2000.
32. *Ibid.*
33. Comme par ex. en 2001.
34. Ananda K. Coomaraswamy, *Myths of the Hindus and Buddhists*, p. 393, Dover Publications, New York, 1967.
35. Tas de pierres. (*N.d.T.*)

Notes du chapitre 10: *Le mystère de la colline rouge*

1. Alain Danielou, *The Myths and Gods of India*, p. 221, Inner Traditions International, Rochester, 1991.
2. Voir discussion in Ramana, *Arunachela: Ocean of Divine Grace*, p. 1, Sri Ramanasramam, Tiruvannamalai, Inde, 1998.
3. M. C. Subramanian, *Glory of Arunachela*, p. 93, Sri Ramanasramam, Tiruvannamalai, Inde, 1999.
4. *Ibid.*, p. 100.
5. *Ibid.*, p. 103.
6. *Ibid.*, p. 104.
7. Skandananda, *Arunachela Holy Hill*, p.xi, Sri Ramanasramam, Tiruvannamalai.

8. *Ibid.*, p. xi.
9. Subramanian, *op. cit.*, p. 104; Skandananda, *op. cit.*, p. xix.
10. Skandananda, *op. cit.*, p. xl, note 20.
11. John E. Mitchiner, *Traditions of the Seven Rishis*, p. 206, Motilal Banarsidass, Delhi, 1982.
12. *Ibid.*, p. 208.
13. *Ibid.*, p. 206.
14. Subramanian, *op. cit.*, p. 106.
15. Skandananda, *op. cit.*, p. xi.
16. Subramanian, *op. cit.*, p. 104.
17. *Skanda Purâna*, 12, chapitre 2, verset 52.
18. *Arunachela Mahatmyan*, p. 16.
19. « Thiruvannamalai and its surroundings, a geological Paradise: a plea for preservation as a National Heritage site », article de T. V. Viswanathan, ancien directeur général adjoint, Geological Survey of India, qui me fut confié à l'ashram Sri Ramana.
20. Par ex., voir Jonathan Mark Kenoyer, *Ancient Cities of the Indus Valley Civilization*, p. 110, American Institute of Pakistan Studies, Oxford, 1998.
21. Les lecteurs attentifs auront remarqué un exemple dans un extrait cité plus haut dans le chapitre.
22. W. J. Wilkins, *Hindu Mythology*, pp. 265-266, Heritage Publishers, New Delhi, 1991.
23. Jan Knappert, *Indian Mythology*, pp. 228, 230, Diamond Books, Londres, 1995; *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 341, Hamlyn, Londres, 1989.
24. Stella Kamrisch, *The Presence of Shiva*, p. 7, Motilal Banarsidass Publishers, Delhi, 1990; Wilkins, *op. cit.*, p. 266.
25. Alfred Hildebrandt, *Vedic Mythology*, vol. 2, p. 289, Motilal Banarsidass Publishers, Delhi, 1990; Wilkins, *op. cit.*, p. 266.
26. Hildebrandt, *op. cit.*, vol. 2, p. 282; Wilkins, *op. cit.*, p. 266.
27. Danielou, *op. cit.*, pp. 192-194.
28. Ralph T. Griffith (trad.), *Hymns of the Rgveda*, vol. 1, pp. 318, 319, Munisharam Manoharlal Publishers, Delhi, 1987 (1^{re} édition en 1889).
29. *Ibid.*, vol. 1, pp. 162-163.
30. *Rigveda*, 10. 136. 7, discussion in Hildebrandt, *op. cit.*, vol. 2, p. 287; Kamrisch, *op. cit.*, pp. 20-21, 83-84, 424-426.
31. Griffith, *op. cit.*, vol. 2, 630; vol. 1, 162; Wilkins, *op. cit.*, pp. 265-266.
32. Kamrisch, *op. cit.*, p. 21.
33. *Ibid.*, pp. 119, 123.
34. Griffith, *op. cit.*, 8. 13. 20.
35. *Larousse*, p. 376.
36. *Ibid.*, p. 337.
37. Danielou, *op. cit.*, p. 209.
38. Wilkins, *op. cit.*, pp. 102-103.
39. Kamrisch, *op. cit.*, pp. 425-426.
40. Mitchiner, *op. cit.*, pp. 190-191.
41. *Bhagvata Purâna*, 6. 15. 11, vol. 8, p. 856, Motilal Banarsidass, Delhi, 1978.
42. David Goodman (ed.), *Be As You Are: The Teachings of Sri Ramana*, p. . Penguin Books, New Delhi, 1992.
43. *Ibid.*, p. 1.
44. *Ibid.*, p. 1.
45. *Ibid.*, p. 3.
46. *Skanda Purâna* et *Arunachela Mahatmya*.
47. Par exemple, les mythes incas concernant Tiahuanaco, les mythes aztèques à l'égard de Teotihuacan et la cosmologie de l'Égypte ancienne.
48. Voir discussion in *Keeper of Genesis/Message of the Sphinx*, chap. 12.
49. Cité plus haut: Subramanian, *op. cit.*, p. 104.

50. Voir discussion au chapitre suivant.
51. C. Ramachandran Dikshitar, *Studies in Tamil Literature and History*, p. 7, The South India Sauiva Siddhanta Works Publishing Society, Madras, 1983.
52. Saint Bernard de Clairvaux, *On Consideration*, cité in Robert Lawlor, *Sacred Geometry*, p. 6, Thames and Hudson, Londres, 1989.
53. Voir discussions in *L'Empreinte des Dieux* et *Heaven's Mirror*.
54. *Ibid.*
55. Voir discussions in *L'Empreinte des Dieux*.
56. Girogio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill*, Nonpareil, Boston, 1992.
57. Voir discussion in *L'Empreinte des Dieux*.
58. Voir discussions in *L'Empreinte des Dieux* et *Heaven's Mirror*.
59. Santillana et von Dechend, *op. cit.*
60. Voir discussion in *Heaven's Mirror*.
61. Voir discussion in *Heaven's Mirror*, quand cette grille est proposée en premier.
62. Willins, *op. cit.*, p. 353.
63. Danielou, *op. cit.*, p. 160.
64. *Ibid.*, pp. 220-221.
65. V. Naryanaswamy, *Thiruvannamalai*, p. 17, Manivasagar, Pathippagam, Madras, 1992.
66. S. Kamrisc, *op. cit.*, pp. 83-84, et voir *Rigveda*, 7. 59. 12.
67. Donald A. McKenzie, *India: Myths and Legends*, pp. 146-147, Mystic Press, Londres, 1987.
68. M. Sundarraj, *Rig Vedic Studies*, p. 83, International Society for the Investigation of Ancient Civilization, Chennai, 1997.
69. *Ibid.*, p. 83
70. Griffith, *op. cit.*, 1. 154. 1-3.
71. *Ibid.*, 1. 155. 4.
72. *Ibid.*, 1. 155. 6.
73. *Ibid.*, 6. 49. 13.
74. *Ibid.*, 1. 164. 11.
75. Voir discussion dans *L'Empreinte des Dieux*, 5^e partie.
76. Richard L. Thompson, *Mysteries of the Sacred Universe: the Cosmology of the Bhagvata Purâna*, Floride, 2000.
77. *Ibid.*, p. 47.
78. *Ibid.*, p. 239.
79. *Ibid.*, p. 269.
80. *Ibid.*, p. 104.
81. *Ibid.*, p. 104.
82. *Ibid.*, pp. 105-106.
83. Schulman in Alan Dundes (ed.), *The Flood Myth*, p. 295, University of California Press, 1988.

Notes du chapitre 11 : *En quête de Kumari Kandam*

1. Voir discussion in C. Ramachandran Dikshitar, *Studies in Tamil Literature and History*, chap. 1, The South India Sauiva Siddhanta Works Publishing Society, Madras, 1983.
2. Question largement traitée in K. N. Shivaraja Pillai, *The Chronology of the Early Tamils*, University of Madras, 1932.
3. *Ibid.*, p. 19.
4. *Ibid.*, p. 20.
5. Par ex., l'épopée nationale éthiopienne, le *Kebra Nagast* (« La Gloire des rois »), fut concoctée pour légitimer la dynastie des Solomon.
6. Pillai, *op. cit.*, p. 19.
7. Dikshitar, *op. cit.*, p. 5.

8. *Ibid.*, p. 5.
9. *Ibid.*, pp. 5-6, 13-14; P. Ramanathan, *A New Account of the History and Culture of the Tamils*, pp. 8-10, Sauiva Siddhanta Works Publishing Society, Chennai, 1998; T. R. Sessa Iyenagar, *Dravidian India*, p. 154, Asian Educational Services, New Delhi, 1995.
10. Dikshitar, *op. cit.*, p. 6.
11. N. Mahalingam, *Kumari Kandan – The Lost Continent*, pp. 2, 59-60, Proceedings of the Fifth International Conference/Seminar of Tamil Studies, Madurai, Tamil Nadu, Inde, janvier 1981, International Association of Tamil Research, Madras.
12. Communication personnelle du Dr T. N. P. Haran, American College, Madurai.
13. *Ibid.*
14. Dikshitar, *op. cit.*, p. 7.
15. *Ibid.*, p. 7.
16. *Ibid.*, p. 7.
17. *Ibid.*, p. 8.
18. *Ibid.*, p. 8.
19. Dr D. Devakunjari, *Madurai Through the Ages*, p. 26, Society for Archaeological, Historical and Epigraphical Research, Madras.
20. Dikshitar, *op. cit.*, p. 8.
21. Pillai, *op. cit.*, p. 19.
22. Dikshitar, *op. cit.*, p. 4.
23. *Ibid.*, p. 4.
24. *Ibid.*, p. 5.
25. Pillai, *op. cit.*, p. 21. Voir aussi p. 19.
26. V. Kanakasabhai, *The Tamils Eighteen Hundred Years Ago*, p. 21, Sauiva Siddhanta, Madras, 1966.
27. *Ibid.*, p. 21, note 3.
28. *Ibid.*, p. 21, note 3; Dikshitar, *op. cit.*, pp. 13-14.
29. Ramanathan, *op. cit.*, p. 8.
30. *Ibid.*, pp. 8-9. Dikshitar, *op. cit.*, p. 14. Dans son commentaire du *Tolkappiyam*, Per-Asiyar appelle ce territoire perdu non pas Kumari Kandan mais *Panainadu*.
31. Ramanathan, *op. cit.*, p. 32.
32. *Ibid.*, p. 32-3.
33. Sessa Iyenagar, *op. cit.*, pp. 24, 25.
34. Dr M. Sundaram, professeur principal et responsable du département de Tamoul, Presidency College, Madras, «The Cultural Heritage of the Ancient Tamils», projet de recherche.
35. Shulman, in Alan Dudes (ed.), *The Flood Myth*, p. 301, University of California Press, 1988.
36. William Geiger, *The Mahavamsa, or the Great Chronicle of Ceylon*, pp. ix, x, Asian Educational Services, New Delhi, 1986 (1^{re} édition en 1912).
37. N. K. Mangalamurugesan, *Sangam Age*, Thendral Pathipakam, Madras, p. 47, 1982.
38. *Rajavali*, vol. 2, pp. 180, 190, cité in Kanakasabhai, *op. cit.*, p. 21.
39. R. Spence Hardy, *The Legends and Theories of the Buddhist*, p. 6, Sri Satguru Publications, Delhi, 1990 (1^{re} édition en 1866).
40. *Ibid.*, p. 6.
41. *Ibid.*, p. 6.
42. Voir chapitres 7 et 11.
43. Tennant, *Ceylon*, vol. 1, pp. 6 et 7, cité in Kanakasabhai, *op. cit.*, p. 21, note 4.
44. Mahalingam, *op. cit.*, pp. 2-54.
45. *Ibid.*, pp. 2, 59-60.
46. *Ibid.*, pp. 2-54.

47. Dikshitar, *op. cit.*, p. 17 citant le *Tiruvilaiyadal Puranam*.

48. Dr D. Devakunjari, *op. cit.* Pour être précis, « ses deux faces du nord au sud mesurent 219, 45 m et 222,19 m, les côtés d'est en ouest mesurent 254,20 m et 259,68 m ».

49. Les dimensions de la Grande Pyramide d'Égypte sont examinées en détail dans *L'Empreinte des Dieux*, 4^e partie.

50. John Howley, Jada Bahrata Dasa, *Holy Places and Temples in India*, p. 587, Spiritual Guides, 1996.

51. V. Meena, *South India: A Travel Guide*, p. 35, Hari Kumari Arts, Kanyakumari.

52. Howley et Dasa, *op. cit.*, p. 589.

53. Devakunjari, *op. cit.*, p. 217.

54. T. G. S. Balaram Iyer, *History and Description of Sri Meenakshu Temple*, p. 7, Sri Karthik Agency, Madurai, 1999 ; Devakunjari, *op. cit.*, p. 214.

55. Des exemplaires sont visibles dans la galerie harappéenne du National Archaeological Museum de New Delhi.

56. Sessa Iyenagar, *op. cit.*, p. 100.

57. Cité *in ibid.*, p. 100.

58. Cité *in* David Frawley, *The Oracle of Rama*, p. 140, Motilal Banarsidass Publishers, Delhi, 1999.

59. Voir chapitre 7.

60. Cité plus haut dans ce chapitre.

61. Mahalingam, cité plus haut dans ce chapitre.

62. Pillai, *op. cit.*, p. 24.

63. Cité plus haut dans ce chapitre.

64. Dikshitar, *op. cit.*, p. 9.

65. *Ibid.*, p. 9.

66. À ce que j'ai pu en juger, du moins.

67. Voir chapitre 1.

Notes du chapitre 12 : *Les années cachées/oubliées*

1. Gregory L. Possehl, *Indus Age: The Beginnings*, p. 431, University of Pennsylvania Press, 1999, porte un jugement très critique sur l'hypothèse de l'influence du climat.

2. *Ibid.*, pp. 410-411, citant Sauer.

3. *The Times*, Londres, 20 juillet 2001, citant une présentation du Dr Kevin Pope à la Society for American Archaeology à La Nouvelle-Orléans.

Notes du chapitre 13 : *Les îles aux pyramides*

1. James Lyon, *Maldives*, p. 17, Lonely Planet, juillet 1997.

2. *Encyclopaedia Britannica*, *Macropaedia*, p. 174 ; Lyon, *op. cit.*, pp. 17-18 ; *Hello Maldives*, p. 10, QR Publications, Maldives, 1999.

3. Thor Heyerdahl, *The Maldives Mystery*, p. 197, Unwin Paperpacks, Londres, 1988.

4. Question abordée *in* Oppenheimer, *Eden in the East: The Drowned Continent of Southeast Asia*, pp. 46-47, Weidenfeld et Nicholson, Londres, 1998.

5. *Encyclopaedia Britannica*, *Macropaedia*, p. 174.

6. Lyon, *op. cit.*, p. 11.

7. Heyerdahl, *op. cit.*

8. Kon Tiki Museum, « Archeological Test-Excavations on the Maldives Islands », Occasional Papers, vol. 2, p. 66, Oslo, 1991.

9. Heyerdahl, *op. cit.*, pp. 197-198.

10. Mohamed Amin, Duncan Willetts, Peter Marshall, *Journey Through the Maldives*, p. 16, Camerapix Publishers International, Nairobi, 1992.

10. *Ibid.*, pp. 16-17.

12. Kon Tiki Museum, *op. cit.*
13. *Ibid.*, pp. 16-17.
14. *Divehi Writing Systems*, p. 5, National Centre for Linguistic and Historical Research, Maldives, 1999.
15. Kon Tiki Museum, *op. cit.*, p. 70.
16. *Ibid.*, pp. 71-72.
17. *Encyclopaedia Britannica, Macropaedia*, vol. 10, p. 837.
18. Clarence Maloney, *People of the Maldive Islands*, Madras, 1980, cité in Kon Tiki Museum, *op. cit.*, p. 70.
19. Amin *et al.*, *op. cit.*, p. 12.
20. T. R. Sesha Iyenagar, *Dravidian India*, p. 101, Asian Educational Services, New Delhi, 1995.
21. Sesha Iyenagar, cité auparavant.
22. Entretien entre Naseema Mohamed et l'auteur, Malé, février 2001.
23. Heyerdahl, *op. cit.*, p. 169.
24. *Ibid.*, p. 220.
25. Amin *et al.*, *op. cit.*, p. 20 ; Marshall ne mentionne pas le détail concernant le repas toujours chaud au moment de passer à table ; la source émane de Naseema Mohamed lors de son entretien avec moi.
26. Ralph T. Griffith (trad.), *Hymns of the Rgveda*, 1.116.3-5, Munisharam Manoharlal Publishers, Delhi, 1987 (1^{re} édition en 1889).
27. *Ibid.*, 1.182.5-6.
28. Heyerdahl, *op. cit.*, p. 159.
29. *Ibid.*, p. 312.
30. *The Columbia Encyclopaedia*, 6^e édition (en ligne), 2001.

Notes du chapitre 14: *Des fantômes dans l'eau*

1. Voir chapitre 9.
2. Voir chapitre 9.
3. Charles H. Hapgood, *Maps of Ancient Sea Kings*, pp. 134-135, Adventures Unlimited Press (réimpression), 1996.
4. *Ibid.*, p. 135.

Table

<i>Remerciements</i>	9
PREMIÈRE PARTIE:	
<i>INITIATION</i>	13
1. Les reliques	15
2. L'énigme des cités antédiluviennes	41
3. La fonte des glaces	73
DEUXIÈME PARTIE:	
<i>INDE (1)</i>	121
4. Les cités oubliées, les textes anciens et l'Atlantide indienne	123
5. Pèlerinage en Inde	149
6. Là où le bateau a sombré	173
7. L'Inde perdue	196
8. Le démon de la montagne et la renaissance de la civilisation	220
TROISIÈME PARTIE:	
<i>INDE (2)</i>	257
9. Un royaume de conte de fées	259
10. Le mystère de la colline rouge	286

11. En quête de Kumari Kandam	313
12. Les années cachées	341
13. Les îles aux pyramides	348
14. Des fantômes dans l'eau	366
<i>Post-scriptum 1 : le monde englouti du golfe de Cambay</i>	389
<i>Post-scriptum 2 : le monde englouti dans le golfe du Bengale</i>	392
<i>Annexe 1</i>	399
<i>Annexe 2</i>	401
<i>Annexe 3</i>	402
<i>Annexe 4</i>	404
<i>Annexe 5</i>	407
<i>Annexe 6</i>	409
<i>Annexe 7</i>	416
<i>Annexe 8</i>	418
<i>Annexes en ligne et photographies</i>	420
<i>Notes</i>	421

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LA REINE MYSTÉRIEUSE
HATSHEPSOUT

par Christiane Desroches Noblecourt

TOUTANKHAMON

par Christiane Desroches Noblecourt

Vie et mort du plus fabuleux de tous les pharaons.

RAMSÈS II - LA VÉRITABLE HISTOIRE

par Christiane Desroches Noblecourt

MYTHES ET DIEUX
LE SOUFFLE DU SOLEIL

par Isabelle Franco

Une rencontre avec les dieux oubliés de l'Égypte,
éclairant les grands mythes et les mystères de l'univers.

•

rites et croyances d'éternité

par Isabelle Franco

Le concept d'une vie éternelle,
obsession du vieux pays des pharaons.

•

LES GRANDS PHARAONS
ET LEURS ŒUVRES

Dictionnaire

par Isabelle Franco

•

NOUVEAU DICTIONNAIRE
DE MYTHOLOGIE ÉGYPTIENNE

par Isabelle Franco

AFFAIRES ET SCANDALES SOUS LES RAMSÈS

par Pascal Vernus

La Crise des Valeurs dans l'Égypte du Nouvel Empire.

VOYAGE DANS LA BASSE ET LA HAUTE ÉGYPTÉ

par Vivant Denon

A l'origine de l'égyptologie, la découverte de l'empire des pharaons
par le fondateur du Louvre.

CHAMPOLLION

par Hermine Hartleben

La biographie fondamentale consacrée au plus grand
égyptologue français.

LE SECRET DES BÂTISSEURS DES GRANDES PYRAMIDES

par Georges Goyon, Maître de recherche au CNRS

Nouvelles données sur la construction des monuments mégalithiques.

L'AVENTURE ARCHÉOLOGIQUE EN ÉGYPTÉ

par Brian M. Fagan

Grandes découvertes, pionniers célèbres, chasseurs de trésors
et premiers voyageurs.

*Cet ouvrage a été imprimé par
CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte de Pygmalion
département des Éditions Flammarion
en novembre 2008*

Imprime en France
Dépôt légal : novembre 2008
N° d'édition : L.01EUCNFD0616.G002 - N° d'impression : 92551

Graham HANCOCK

CIVILISATIONS ENGLOUTIES

DÉCOUVERTES ET MYSTÈRES

*

Depuis toujours, l'archéologue Graham Hancock se passionne pour l'origine de l'humanité. À ses yeux, les mythes et les légendes façonnés par les civilisations les plus anciennes puisent leurs sources dans des réalités historiques. Que s'est-il passé exactement sur la terre à la fin de l'ère glaciaire, lorsque le niveau des mers s'est mis à augmenter en submergeant des continents ? Pour lui, le doute n'est guère possible : des civilisations entières, dont on n'a pas encore retrouvé trace, ont été englouties.

Fort de cette conviction, il s'est donc muni de radars très puissants et des moyens d'investigation les plus modernes pour explorer pendant de longues années, avec une extrême minutie, le fond des mers et des océans. Ses conclusions sont stupéfiantes. Car, réfutant les assertions des archéologues les plus autorisés, qui ne s'étaient pas privés de prendre ses initiatives à la légère, il a découvert de troublants vestiges aux emplacements mêmes où les mythes les plaçaient : dans la mer du Bengale et l'océan Indien, sur les côtes japonaises, en mer Méditerranée et dans l'océan Atlantique.

De quoi ébranler bien des idées reçues et remettre en cause les données scientifiques les plus communément admises.

Graham Hancock est l'auteur de nombreux best-sellers consacrés aux grands mystères de l'histoire et des civilisations. Il a publié chez Pygmalion Le Mystère de l'Arche Perdue et L'Empreinte des Dieux.

Prix France : 21,90 €
ISBN : 978-2-8570-4781-0



9 782857 047810

Pygmalion